

L'histoire véritable, ou Le
voyage des princes fortunez ,
divisée en III entreprises, par
Béroalde de Verville

Béroalde de Verville, François (1556-1626). L'histoire véritable, ou Le voyage des princes fortunez , divisée en IIII entreprises, par Béroalde de Verville. 1610.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

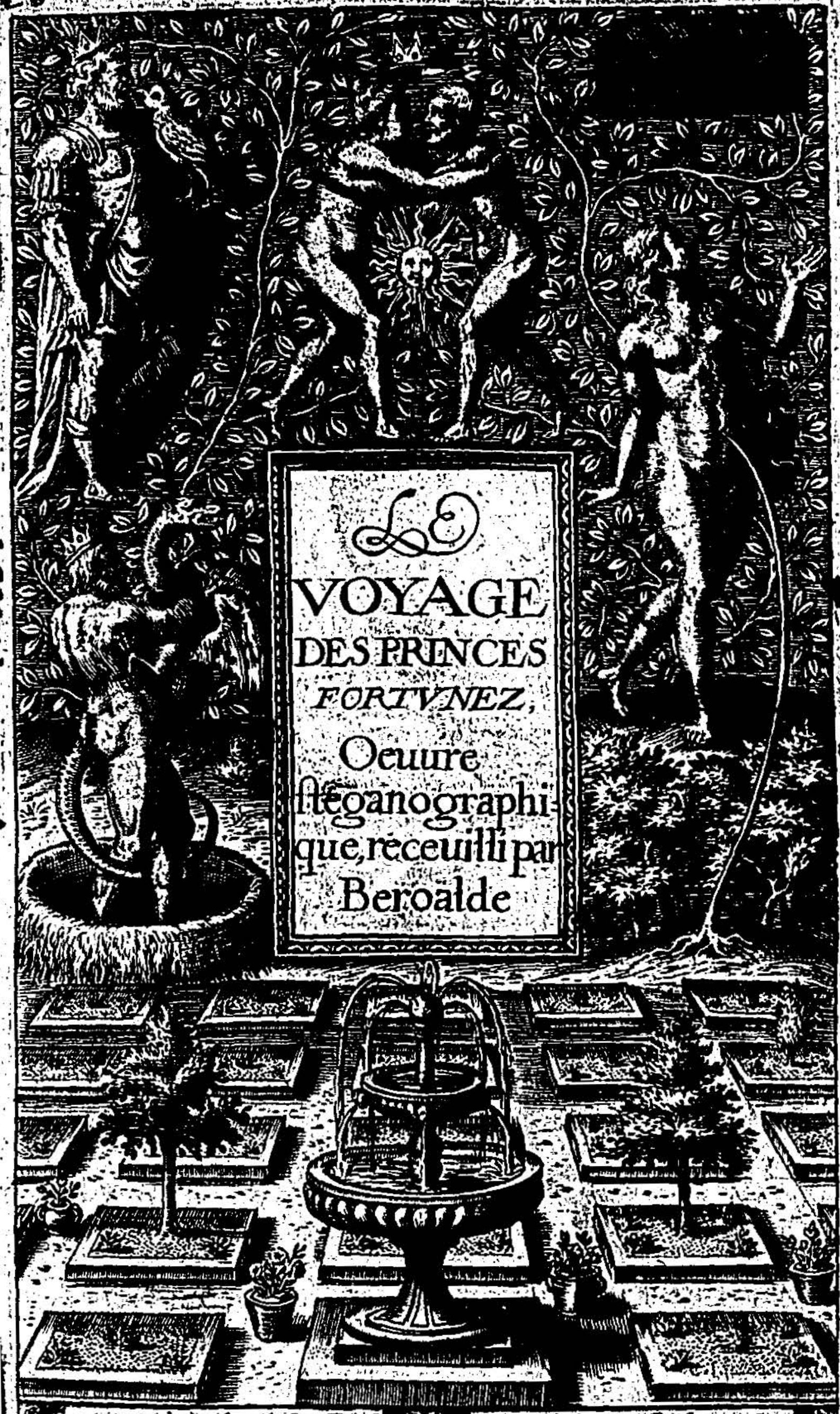
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

Boissier



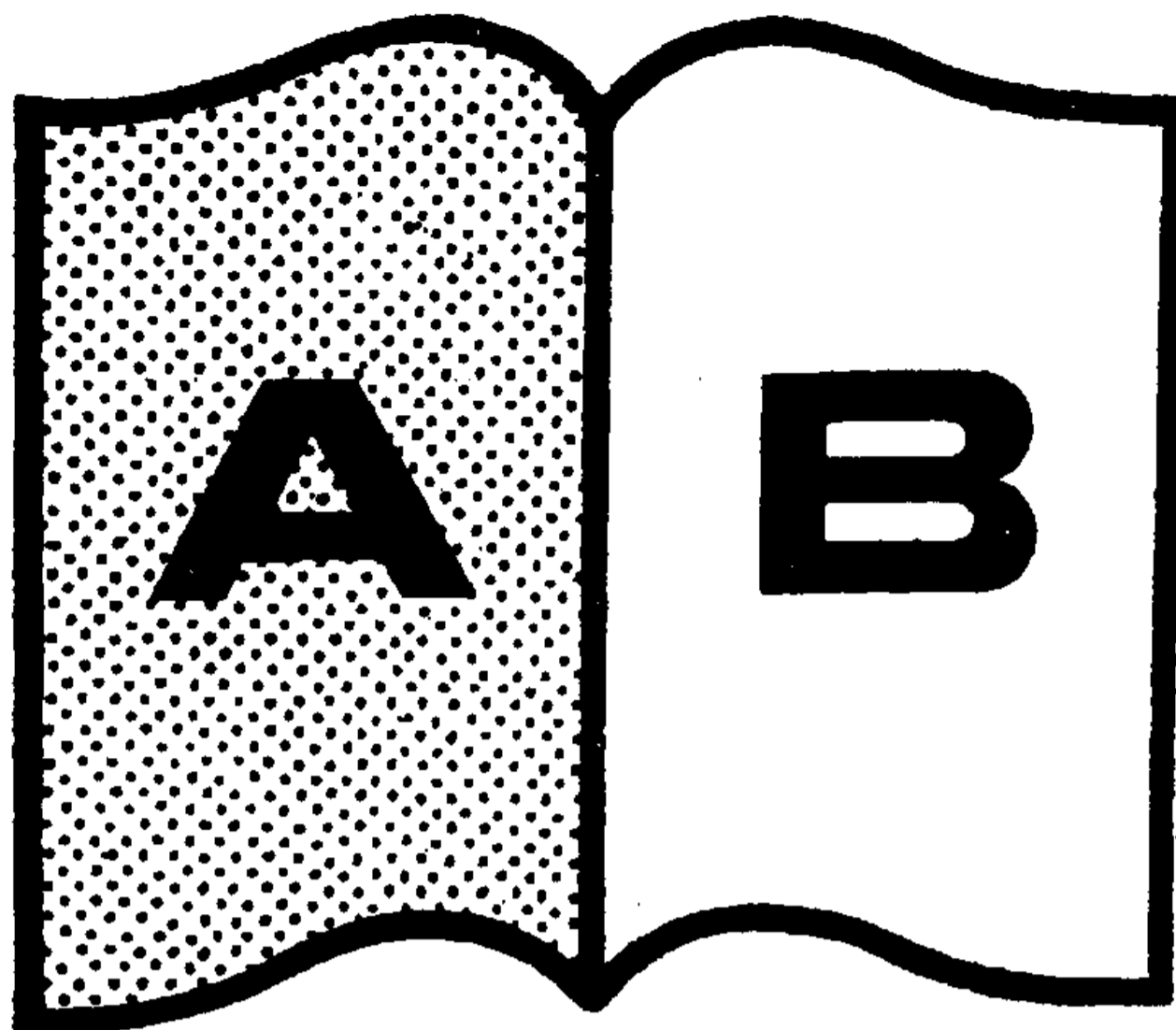
LO
VOYAGE
DES PRINCES
FORTVNEZ,
Oeuve
Steganographi-
que, receuilli par
Beroalde

Boissier

Avec priuilege du Roy. L. Gaultier Sculp. 1670.

B.R.

1744

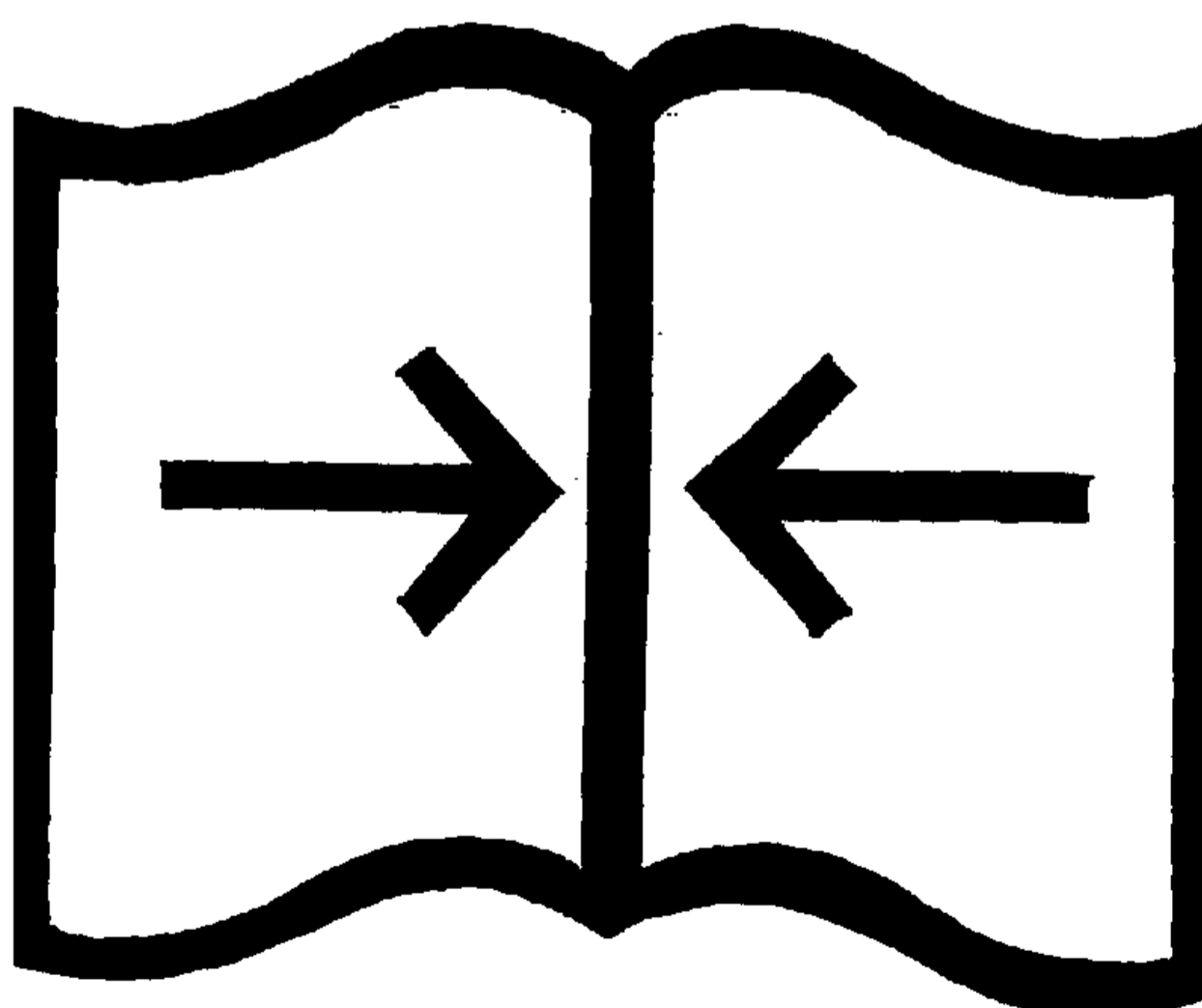


Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

Texte en surimpression

Illisibilité partielle



Reliure serrée

**Absence de marges
intérieures**



A LA ROYNE.



ADAME,

Ces PRINCES
qui ont la perfe-
ction pour but
de leurs belles Fortunes, ayans
esté conduits par les plus legiti-
mes sentiers du monde, à la fin se
rendent au terme desiré, venans
en ceste Court, qui est la plus
magnifique de l'Vniuers: Car à
la lumiere de vos vertus, l'ombre
du vice est tellement dissipé,



qu'il ne paroist plus ; l'honneur
& tout ce qui en procede y mul-
tiplie, & l'innocence des parfaites
fleurs de l'Oriflam y croist
sous l'aile de vostre Majesté, en
esperance que les feüilles en cou-
uriront la face de la terre. Ces
excellences sont l'occasion que
ces voyageurs se donnēt à vous,
pource qu'ailleurs ne peut reüf-
fir la gloire de leurs desseins : Et
puis, tout vous est deu.

B E R O A L D E.

AVIS AVX BEAVX ESPRITS,

Touchant le voyage des PRINCES
FORTVNEZ, qui est vn ceuvre
STEGANOGRAPHIQUE, con-
tenant sous le plaissant voile des
discours d'Amour, tout ce qu'il
y a de plus exquis és secrets re-
cherchez par les curieux des
bonnes sciences.



*M'ESTANT delecté aux ouura-
ges de plaisir, suyuant auident
les delices d'esprit où ma curiosité
me portoit, i'ay eu enuie de faire
part de mon contentement à ceux
qui seront esmeus de semblable fantasie, & qui
incitez par beaux desirs, ont voloté de se recreer
aux obiets de perfectiō, lesquels on peut remuer
en toute seurte pour s'en resjouir Et par les ri-
chesses des secrets que l'on y descouure tous les
iours, recognoistre ce grād DIEV, qui en quel-
que petit suiet que ce soit, envelope vne infinité
de choses dignes d'estre cognues. Or pource que
si ie traictois ces magnificences apertement, il*

A V I S

n'y auroit pas tant de grace, ie me suis mis à retracer mes gentillesse selon l'art Steganographique, afin que cecy qui est si digne, fut plus orné & d'auantage desiré & chéri, & qu'ainsi cet œuvre peüst estre agreable à tous: A ceux qui ne pretendent qu'à l'apparece par la nuë apparece qui les satisfera, & aux chercheurs plus subtils par les enygmes que l'inuention nous fournit, lesquelles ils esplucheront & se contenteront. Et à ce que ceux qui ne sauent encor que c'est que de cet artifice, par lequel nous voilons, ce qu'il nous vient à gré d'offrir aux yeux; le dis que la Steganografie est l'ART de représenter naïuement ce qui est d'aisee conception, & qui toutefois sans les traits esboissis de son apparence cache des suiets tout autres, que ce qui semble estre proposé: Ce qui est pratiqué en peinture quand on met en veüe quelque paisage, ou port, ou autre portrait qui cependant mussé sous soy quelque autre figure que l'on discerne quand on regarde par un certain endroit que le maistre a designé. Et aussi s'exerce par escrit, quand on discourt amplement de suiets plausibles, lesquels envelopent quelques autres excellences qui ne sont cognues que lors qu'on lit par le secret endroit qui descouure les magnificences occultes à l'apparence cõmune; mais claires & manifestes à l'œil & à l'entendement qui a receu la lumiere qui fait penetrer dans ces discours proprement

AUX BEAUX ESPRITS.

*impenetrables, & non autrement intelligibles. Et cependant voyant ces discours figurez, ces di-
uerfes tapisseries, ne pensez point y trouuer un
Amour vicieux: Et vous, belles Dames, n'esti-
mez pas y rencontrer les inuentions des appas
qui enlacent les ames en des concupiscences ini-
ques. Il n'y a rien icy que chaste, le contraire est
reiecté ou puni, Et vous Orateurs qui couuez la
volupté en vostre sein, qui la degoisez sur vos
theatres, pource qu'elle vous mastine le cœur, ne
venez pas icy apprendre à discourir, car cecy ne
sent rien moins que ce que vostre entendement
cuide, & vostre outrecuidance presume, ostez
vous d'icy infames, & n'infectez point ces
traits delicatement formez aux douces estincel-
les de vertu. Mais vous, chastes cœurs, esprits
debonnaires, courages pudiques pleins de cha-
rité, venez vers ces obiets d'amour licite, venez
y trouuer des abismes de contentemens, & en
deueloppant ces precieuses raretez, descouurez
pour vostre bien les precieuses rencontres que
couurent ces delicieuses apparences. En fin ie
vous auise, que si vous obtenez quelque fin de
souhait par ces inuentions, que vous en sachiez
gré à Monsieur M. Pierre Brochard, sieur de Ma-
rigny, Conseiller du Roy, Maistre des Requestes
ordinaire, lequel unique & parfait amy, & Ma-
ceras m'a donné les beaux laisirs qui font esclorre
ces beautez. C'est luy qui est l'Astre de mon*

bonheur, & ie luy en donne la gloire, cōme estant
l'organe dont Dieu s'est serui pour m' animer en-
tre les mortels. Outre plus, i' ay eu pour stimula-
tion non seulement, ains aussi pour fourniture
d'estofes Monsieur le Digne, sieur de Condes,
qui me cognoissant presque dès la sortie de
l'enfance, & sachant l'inclination de mon esprit,
& les pratiques qui m' occupent, m' a donné des
memoires qu'il auoit recueillis de plusieurs œu-
res estrangeres, doctes & antiques, tendans à
mesme fin: & de son beau labeur i' ay pris ce qui
m' a semblé se rapporter à mes inuétions, & pour
n'estre point ingrat, ie veux dire que ce qu'il
m' a donné m' a fait inuenter le reste, & l'adapter
selon l'analogie de l'ouurage. Or, Belles ames,
sauourez vostre propre contentemēt, & cognois-
sez que ce que nous faisons n'est que pour vous:
Car ie ne fais estat que des esprits de merite, &
qui se plaisent à la vertu.

Plus auant vous le lirez,
Et plus au cœur vous l'aurez.

*Vir insipiens non agnoscet & stultus non intelliget
hac. Psalm. 92.*

Quelqu'un me lira enuieux
De la gloire qu'on me doit rendre,
Lequel taschant à faire mieux,
Me feuillettera pour apprendre.

B E R O A L D E.
Ni pour salaire,
Ni pour complaire.

S T A N C E S,
S V R L E S V I E T D E
C E T O E V V R E,
A u S i e u r d e V E R V I L L E.

*Es vivantes ardeurs des flames amoureuses
Portent leurs mouvemens sur l'essence du beau,
Car la Beauté contraint les ames genereuses
De prendre iour au raiZ de l'amoureux flabeau.*

*Tout ce qu'Amour projette, & tout ce qu'il propose,
N'est peint que sur l'object de la mesme Beauté,
Si quelque bel esprit à l'honneur se dispose
Son desir est toujours sur l'Amour arresté.*

*Mais ce qu'on dit d'Amour n'est pas ce que l'on pèse.
Le commun n'entend pas ces belles notions,
Les esprits serieux en gardent la science,
Les autres vont au vent de leurs opinions.*

*Ceux qui touchez d'Amour à ses graces aspirent
Comme chers favoris de la table des Dieux,
Ne sont point attacheZ aux sujets que desirent
Ceux qui cherchent la terre & negligent les cieux.*

*C'est ainsi que l'on voit les choses plus parfaites,
Que l'on cognoist l'Amour en ses esclancements,
Alors qu'en ce transport les ames sont distraictes,
Par l'heureuse douceur de leurs contentements.*

*Mais ces belles Amours ne sont pour toutes ames,
Chacun ne peut porter de si nobles desirs,
Ceux qui sont épurez dedans ces belles flames
Cinglent le vent en poupe, au havre des plaisirs.*

*J'avois cogneu iadis aux terres estrangeres,
Des Princes Fortunez les loüables Amours,
Mais ie n'avois pas veu les importants mysteres
Que Veruille a tiré de mes libres discours.*

*J'allois suyuant ma route où le soleil se monstre,
Pour si loing contenter mes curiositez,
Mais ie n'avois compris sinon sur ce rencontre
Que le parfait se fait dans les diuersitez.*

*Ce n'est assez de voir les mœurs & les polices,
Des peuples estrangers, les villes & les ports,
Veruille plus subtil, sonde les artifices,
Tire la quinte essence, & voit tous les ressorts.*

*Vous qui vous delectez de la grace accomplie,
Si vous leuez le voile, & le bandeau d'Amour,
Vous verrez la beauté de son lustre accomplie,
Esire l'honneur du monde, & la clarté du iour.*

*Dessous ces beaux desseins, que l'Amour a fait naistre
Sont cachez les tresors des mysteres parfaicts;
Heureux ie iuste Amant qui les peut recognoistre
Et iuger de la cause en voyant les effets.*

*Plus vous destournerez le cresp de ces voiles,
Plus vous aurez d'Amour, de flames, & d'ardeurs,
Et plus vous tirerez le rideau de ces toilles,
Plus vous descouurirez de celestes grandeurs.*

*C'est assez beaux esprits, il ne faut pas tout dire,
Si vous sentez d'Amour quelque divin effort,
Vous sçaurez par amour, les traits d'Amour eslire,
Et ingerez qu'Amour est tousiours le plus fort.*

*Braues Enfans du Ciel de constance louable,
Qui cherchez curieux les secrets plus hardis,
Si vous suuez d'Amour l'ordonance immuable,
Vous ferez de la terre un petit Paradis.*

**N. le D I G N E,
Sieur de Condes.**

EN FAVEUR DV
S^R. DE BEROALDE.

*S*ortez des monumens, Philosophes antiques,
Qui gisez endormis sous le faix du tombeau,
Ouvrez vos yeux aux rais de cet astre nouveau,
Qui comme un beau soleil esclaire à vos reliques.

*A*dmirable flambeau qui parmi la nuit sombre,
De vos vieilles erreurs, esclaire à nos esprits,
Et perçant le brouillas qui couvrent vos escrits
Tire un iour d'une nuit, la lumière de l'ombre.

*S*ous le silence obscur des choses retenues,
Que le temps reseruoit à la posterité,
Paroissent aux rayons de sa belle clarté,
Comme aux rais du soleil les choses sont cognues.

*F*leur sur le printemps de sa saison première,
Plus de flammeux rayons, que vous en vostre esté,
Et au point de son iour, plus de vive clarté
Qu'au midy de vos ans vous n'avez de lumière.

*D*ans l'abisme profond des œuvres de Nature,
Vos yeux bien que subtils, se trouvoient empeschés,
Mais les points plus secrets qui vous estoient ca-
chez,
Les destins les gardoient pour sa gloire future.

Tous les traits plus parfaits de la Philosophie,
De vostre âge ignorez, ou du nostre onbliez;
En ce siecle par luy, sont au iour publiez,
Siecle qui d'un tel bien, sur vous se glorifie.

O! des vieux temps l'enuie, & du nostre la gloire;
Les delices du ciel, du monde l'ornement,
Esprit dont la grandeur excède infiniment
L'espoir de l'auenir, du passé la memoire:

Vous deuez luire au ciel, non parmi la pousserie
Naistre comme vne fleur en ces terrestres lieux;
La terre y eust perdu, mais il valloit bien mieux,
La terre estre sans fleur, que le ciel sans lumiere.

N. CHAVVET, Blaisois.

S O N N E T
DE ROLAND BRISSET,
SIEVR DV SAVVAGE.

Au Sieur de V E R V I L L E, sur
son Histoire veritable.

L'Inimitable Homere au iugement d'Ho-
race,
Mieux & plus pleinemēt que Chryssippe
& Crantor
Du deuoir, de l'honneste, & de l'utile encor
Parle es deux beaux sujets que sa Muse compasse:
Mais à mon iugement mesme Homere tu passe,
Voilant sous les replis de ceste gaze d'or
Cent discours de vertu que tu mets à bessor,
Où avec le plaisir le profit s'entrelasse.
Le sage Alcidas l'Odysee appelloit
Le miroir de la vie, où chacun se regloit:
Tel la nomme autrement cōme il la trouue utile:
Si tu n'auois icy ton liure intitulé,
Je serois son parrain, & seroit appellé
Le Miroir des seigneurs, & d'honneur domicile.

εις τὸ αὐτὸ.

Ζήσεται Βερβιλίε γλυκερὸς πόνος, ἢ δασί μῆνυς
Ὅπλα τῆ, καὶ τερπνὴ οὐασιν ἰσοείαν.



TABLE DV CONTENV
AV LIVRE DV VOYAGE
des Princes Fortunez.

ENTREPRISE I.

FRONTISPICE:

DESSEIN I.



Entreprise pour la conqueste de la Nymphé Xyrille: condition des Conquerans, qui ayans esté eschouez, sont secourus par un vaisseau de Nabandonce, où ils trouuerent les Fortunez avec lesquels ils vont en Sympsiquée. - 6

I I.

Une Dame raconte à un des Fortunez la perte de Fulonde, duquel on portoit le Cenotaphe en ceremonies, durant lesquelles il apparoit & est reconnu. 13.

III.

Fulonde raconte ce que la vieille Fee luy fit, & comme ietté en la grotte, il fut avec le serpent, où il

Table

vescut de la pierre rassasiante. Le serpent l'estua de la grotte. Et la vieille Fee s'y precipita. 21

III.

Rosolphe n'aymant point les Dames, deuient ser- uiteur de Feristee, qu'ayant veuë il demande à fem- me. Estant Roy, elle luy demande un don, qu'il luy octroye sous des conditions qu'ils debattent, & elle le vainc. Il la faiçt ietter au fonds de la Tour des Chiens. 31

V.

Feristee conseruee par le Talismam de la Cani- cule, se retire en un village chez un bastelleur, elle oit dire que le Roy est tres-malade, sur quoy elle conseille au Bastelleur d'aller trouuer le Roy, & luy promettre guarison. Le bastelleur sous la feinte d'un singe presente Feristee au Roi, qui l'a reçoit magni- fiquement. 42

VI.

L'Ambassadeur de Nabadonce est bien receu & satisfaiçt de ceux de Sympsiquee. Les Fortunez partent pour aller à leurs desirs. Conditions des Insulaires. 53

VII.

Les Fortunez estans partis nous eusmes de la pierre rassasiante, puis partismes de Sympsiquee, & surgismes au havre de l'Empire de Glindicee. La façon de viure de l'Empereur tres-accompli, dont fut ialouse Etherine fille du Roy de Boron, laquelle pour ceste cause fit vne hazardense entreprise avec le Prince de France. 57

VIII.

Le marchand ayant veu l'Empereur, luy laisse Etherine, & l'Empereur la baille en garde à la Fee

des Deseins.

Épinoysse à laquelle elle raconta son estre & condition, sous vne belle fainte. L'Empereur s'addonne à aymer Etherine du tout. 70

IX.

Pour vne legere parole l'Empereur s'indigne contre Etherine, & la fait exposer aux bois. La nuit il s'en souuiet, la regrette, on l'enuoye chercher, on ne l'a peut trouuer: dont il entre en telle angoisse, qu'il en deuient tres-malade, & encor est plus fasché quand par la venue d'un Ambassadeur, il sceut qui estoit Etherine. 76

X.

Les Fortunez reuenus consolent l'Empereur. Fonsteland fait vne belle partie pour l'amour de Lofnis. Les Fortunez concluent avec l'Empereur le voyage en l'Hermitage d'Honneur. 86

XI.

Épinoysse n'y pensant point, se lascia surprendre à l'amour, pour le suiet de Cauaïree, auquel elle le declare, & il s'en excuse. 102

XII.

Progrez de la vengeance que veut prendre Épinoysse des Fortunez, l'Empereur persuadé l'escoute, & se dispose de scauoir ce qui est d'un auertissement qu'elle luy donne de trahison par les Fortunez. 109

XIII.

Par l'artifice d'Épinoysse, l'Empereur pense mal des Fortunez & les fait mener chacun à part es isles dangereuses. Cauaïree eschappant de l'isle des Lyons, vient en celle des Serpens où il trouue son frere Fonsteland. 117

XIIII.

Vinarambe en l'isle Deserte trouue la Lentille

Table

Passants. Là il arrive un vaisseau, dont ceux de dedans le cogneurent, il s'embarque avec eux, & tous arrivent en l'isle des Serpens, où les freres se rencontrerent chez Batuliree. 125

XV.

Amours de Beleador & Carinthee, sous l'ombre de ce nom Ieroterma. Prier d'amour sans estre refusé. Discretion. 130

XVI.

Suite des Amours de Beleador, Discours de chaud & froid en affections. Magie des Fees, pour sçavoir l'estat des cœurs. Le navire de Sobare leue l'ancre, & emmènent les Fortunez. 141

XVII.

Le navire poussé en Calicut, les Sobarites sont pris prisonniers. Inimitiez des Rois de Calicut & de Sobare, à cause de Sorfireon & de la sainte Galandisee. Sorfireon & Pocorusse Synesastes. Les Fortunez ayans imité le Lyon verd, mettent leurs amis en liberté. Le vaisseau des Sobaristes est icité en Asie, où les Fortunez trouuans un vaisseau de Glindicee y montent. Les Sobarites arrivent à bon port. 150

XVIII.

Les Fortunez arrivent en Glindicee, se desguisent. La vieille Lycambe medecine vient à l'Empereur pour le guerir. Epinoise malade, par l'art de la vieille est guerie, & marquee en la cuisse, un ancien marchand la vendicant, elle luy est delivree. 161

XIX.

Vn Marchand fait present à l'Empereur d'une figure d'argent qui declaroit le mensonge. L'empe

des Deseins.

veur en faict esprenue sur vne Dame, qui faisoit
l'amour impudiquement, & sur vne qui estoit de-
notieuse, & trouua la verité. 172

XX.

L'Empereur faict venir à luy sa fille Lofnis &
parle à elle : aussi elle luy respond sagement. L'Em-
pereur consideroit la figure, & sur son geste il eslar-
git Lofnis & la mit en vne tour plus agreable. 182

XXI.

La tour de l'exterminée faicte par la Royne Ar-
delise, qui y extermina ceux dont elle auoit esté of-
fencee. Lofnis estant là conféra avec Fonsteland
par des bouquets bien-faicts. sa resolution avec le
Fortuné. 189

XXII.

Lycambe parle des Fortunez à l'Empereur, &
apres plusieurs conseils & esprenues il consent au
uouloir de la vieille. Dés l'heure il mit Lofnis en
liberté. Les Fortunez vindrent au temps promis,
& l'Empereur les reçoit amiablement. Le voyage à
à l'Hermitage d'Honneur est conclud. 198

ENTREPRISE II.

PREPARATION.

DESSEIN I.

LE Roy de Nabadonce vertueux & accompli, voulant que ses enfans fussent bien instruits, fait assembler les Sages, qui d'entreux en esleurent sept pour Precepteurs des trois fils du Roy. 214

II.

Sarmedoxe fait paroistre au Roy qu'il peut ce qu'il doit, par la demonstration qu'il en fait d'un nouveau Palais, lequel estant fait fut nommé l'Hermitage d'Honneur, où les Princes furent instituez. Le temps de leur pedagogie acheué, le Roy appelle ses trois fils l'un apres l'autre, & leur presente le gouvernement du Royaume, dont ils s'excusent sagement: le Roy comme irrité de cela les chasse du pais & ils obeissent. 218

III.

Les Fortunez arrivent à la fontaine, & la Fee les reçoit les menant en son palais, où elle leur raconte l'histoire d'Asfalean, & la cause de la fontaine des amoureux, dont elle deduit les vertus. Discours notable d'Amour plein de galantises. Despit d'un amant se vengeant. 231

IIII.

Quel animal est le Chrysofore. Les Fortunez pour avoir faict des responcez à propos sans penser en mal, sont accusez d'avoit volé le Chrysofore

des Deseins.

de l'Empereur, ils sont enquis par le Magistrat, puis par l'Empereur. En fin ils sont deliurez. 249

V.

L'Empereur enquierit les Fortunez, sur ce qu'ils auoient dit du Chrysofophore, & ils luy en rendirēt raison, & comme ils auoient iugé de ce qu'il portoit, ce qu'ayant entendu, il les pria de demeurer avec luy. 256

VI.

L'Empereur par un secret endroit venoit escouter les Fortunez, & il les entendit parler de diuerses choses, dont il voulut estre assouré: & pource les vint voir. Ils interpretent leur dire, & l'auisent d'une trahison contre luy. 262

VII.

Aduis des Fortunez, pour descouvrir la trahison. Inuention de l'Empereur pour y paruenir. Diotime parle à Paramissia, qui presumant estre aymee de l'Empereur, declare toute la trahison premeditee. 269

VIII.

L'Empereur ayant assemblé les Sages & les grāds, leur raconte son songe, qu'ils luy interpretent a bien. L'Empereur fait un beau banquet. Les grands en font aussi, & Paratolme les inuite pour attraper l'Empereur, qui luy fait confesser sa meschanceté. Il est cōdamné à estre saigné le pied en l'eau, il meurt de peur. 276

IX.

L'Empereur donna à Paramissia tout le bien & les Estats de Paratolme. Vn ieune Seigneur la recherche, & elle s'excuse, ayant resolution de n'aimer iamais que l'Empereur. Elle fait enseuelir Paratolme. 287.

Table

X.

Belles amours de Fonsteland & de Lofnis, laquelle s'enquiert de luy pour sçavoir sa condition. Il luy declare sous promesse de le tenir secret: elle en est fort contente, & luy declare qu'elle l'a pour agreable.

291.

XI.

Les effets du Miroir de Justice. Qui est l'aisné des Bessons. Entreprise pour ravoir le miroir. La Main fatale persecute ceux de Sobare. Lofnis montre à Fonsteland le Fœnix artificiel. L'adien des Amans. La Biche a deux cœurs.

302

XII.

Constume du pais de Narcise, où les Fortunez estans bien receus oyent le discours d'une belle nouvelle arrivee en Nabadonce, & racontee par un Pelerin d'amour. Myreponit s'apreste de subir la merueilleuse esprenue.

316

XIII.

Mireponit est vitrifié, & on void ses pensees, puis il est restitué & recou profés en l'Hermitage. Pourquoi ce lieu est dit Hermitage d'Honneur. Vray amour quoy? Bonne volupté quelle. Loix speciales de l'Hermitage. Histoire de Glaucigelle. Invention de l'Echo. Amour surpris en adultere. D'où ce nom de Fee. Oris visite la Fee avec des doutes. L'Ange de la mort est confondu par la Fee, laquelle vient en l'Hermitage, force la Manticore, & est declarce jureraine.

330

des Deseins.

XIIII.

Les Fortunez sont bien receus de la Roynne de Sabare. Apres les mutuels accords passez, Canaliree fait disparoïr la main fatale. La Roynne luy en demande le secret, qu'il luy declare au tabernacle des Antiques. Elle prie les Fortunez de sejourner un peu.

354.

XV.

La Roynne desire de scauoir la condition des Fortunez, & ils luy declarent avec serment d'elle de le tenir secret. Fonsteland respond à la proposition de manger en un iour un quintal de sel, & explique à la Roynne le secret du sel. Viarambe partage en trois également les cinq traits d'Amour, & la belle bague.

362

XVI.

Viarambe presente son seruice à la Roynne, qui le reçoit sous belle conditions. Apres le banquet il fait chanter un hymne d'Amour en sa faueur, & partant luy laissa un doux adieu.

373

XVII.

Lettres de Fonsteland à Lofnis. Les Fortunez sont bien receus du Roy de Quimalee. Humeurs & faços des Princes de Quimalee. Discours d'Amour de Viarambe avec Cliambe, Princesse heritiere de Quimalee.

379

XVIII.

Actions & vertus du Roy Eufransis qui furent cause qu'un grand Philosophe luy enseigna la metempsychose par le moyen de laquelle un rare tresor fut trouuë.

402

Table

XIX.

Le Roy enseigne son secret à un sien mignon, dont il se trouue mal : car il le trompa & se mit en son corps. Le Roy est long temps en vne bische, d'où apres plusieurs fortunes se met en vn parroquet. Jugement du parroquet. Il est donné à la Roync.
410.

XX.

Le Parroquet se descouvre à la Roync. Ils deuisent souuent ensemble. La Roync faict un songe & incite ce Roy à faire le beau secret. Il se met en vne poule, & le parroquet r'entre en son propre corps. La poule est prise.
429

XXI.

Execution de la poule. Une belle Dame arrive en Quimalee, & Viarambe l'accoste. Elle iuge que ces trois freres sont les Fortunez, ausquels apres elle descouvre qu'elle est Etherine. Canocois discourt de l'ananture d'Etherine depuis qu'elle fut exposée. Les Fortunez retournent en Glin-dicee.
431

des Dessesins,

ENTREPRISE III.

PRELUDE.

DESSEIN I.

Legations des Ambassadeurs de Sobare & de Glindicee vers le Roy de Nabadonce. L'Ambassadeur du Roy de Nabadonce vers l'Empereur, cognoist les Fortunez, & sous une belle feinte les fait cognoistre à l'Empereur. 447

I I.

Partement de l'Empereur. Excellence de l'Hermitage. Hymne de la nativité du Daufin. Plainte de l'Empereur. Discours amoureux de Lofnis & Fonsteland. Le Roy de Nabadonce enuoye à ses fils pour les recevoir en grace. Discours plaintifs de l'Empereur. 455

I I I.

Parties plaisantes pour le sujet des Dames & sur tout de Lofnis. Contre ceux qui s'offrent à toutes Dames. Stances contre les sorciers & charlatans. Coustumes d'un May. Remonstrances de Lofnis à Fonsteland. 468

I I I I.

Arrivée de l'Empereur en Nabadonce. Don de Selise. Les Princes reçus du Roy. Responses de l'Empereur pour les sept Damoiselles & avec Sar-

Table

*medoxe. L'Empereur est introduit en l'Hermitage.
Vertu du lieu sur les pensees. Premiere seance au
Palais de la Lune. 484*

V.

*Beau debat & dispute de deux Bergers, entr'eux
& avec l'Empereur. Sarmedoxe rend raison à l'Em-
pereur de ce qu'on a mis la Lune-la premiere. Le
Palais des secrets: ce qu'il y a. L'Empereur y va &
rencontre bien. 496*

VI.

*Disarchee tenant maison ouverte, est cause des
Amours des deux Amans ouurans ceste seance.
L'Ambassadeur de la Chine est receu & satisfait.
L'estat des vrais Amans. Celuy qui voyoit croistre
les arbres. 508*

VII.

*Les Enigmes que l'Empereur apporta du Palais
des secrets. L'Empereur demande encor la raison
de l'ordre, & il en est esclaircy. 524*

VIII.

*Quels furent les banquets de l'Empereur. Amours
de Melisse & de Vernille. 539*

IX.

*Discours de l'Empereur & de Melisse, laquelle
luy raconta une histoire nouvelle, d'Arleone & de
ses amours. Et comme une fille ayant pris l'habit
de Gentilhomme, & un Gentilhomme l'habit de fille,
à la fin ils furent mariez ensemble. 554*

X.

*La belle figure viuifiee: puis reduite en pierre: ses
vertus: la tonnelle d'eau: contobin signifie constance.
Discours du brin apporté à l'Empereur. Le petit en-
droit du Paradis terrestre, & de ses merueilles. 571*

des Deseins.

XI.

Belles pointes d'amour. Reuers contre les ames qui desprisent les belles promptitudes. Amours galans de V osolint & de la petite Floride. Traicté sur le suiet d'un miroir. Passions amoureuses sur le suiet d'un crayon. 584

XII.

Deux Amans muets sont presentez. Celuy qui les conduit raconte leur auanture. Les menecs du Geant sur les enfans du grand Roy Leci, & sur sa personne. Le fils de Leci mal traitté de son pere, est en fin celuy qui le deliure. 603

XIII.

Galantise du Prince de Brancho pour Lofnis. Poemes sur le iaune pailé. Inuention de Gnorise pour destourner l'opinion mauuaise des Amans. 615

XIIII.

Qui est le plus fidele en amour, les dames ou les hoimmes. Exemples d'amours estranges, & difficiles, ou sans raison. Le verd & sa signification. Amour determiné d'une Damoyelle. 621

XV.

Hymne sur la couleur de Mataliree. Discours du curieux Glaucigelle avec la Souueraine. Interpretation de Optimum Philosophati, melius viuere. A qui conuiennent ces gentillesses. Amours estranges. Depart de l'amant incognu. 642

Table

XVI.

Amours chastes de Gifeol & Aderite. L'entreprise de la Tyranne Garonince, pour bailler Aderite à son fils qui en devient amoureux. Comme les chastes Amans voyoient en la Lune. Les trois questions difficiles exposees par Gifeol. Le cristal merueilleux, par le moyen duquel Gifeol surprend Garonince, luy fait son procez & est fait Roy. 655

XVII.

Loüange du gris: Le Plaidoyé de la Royne de Sobare contre Vinarambe: comparution de la Fée Epinoysse, & son absolution. Amours de Serafise & de Constant: Fantasies d'Amants differentes. 676.

XVIII.

Humilitez de Vinarambe à sa Royne. La Chambre de la Tourterelle. Quitte, libre, & iouyr de ses amours. Amour immortel. Que c'est que Sentence, Arme, Deuise, &c. Pointe des Amours de Belcador. Les douces reproches de Caliambe à son Fortuné. Le frere d'Etherine vient en l'Hermitage. 692

des Deseins.

ENTREPRISE IIII.

ENTREE.

DESSEIN I.

LE iour pour l'exercice de la Pieté. La sepmai-
ne d'excellence reservee pour l'Empereur, stru-
cture du lieu de deuotion. Artifice de la figure d'un
Crucifix. Bastiment de sale esgale. De l'invention
des lettres, de la science nottee. Comment ie deuins
curieux. Particularitez Royales. 711

II.

L'Histoire de Pleraste fille de la Terre, racontee
au Cabinet mysterieux. 725

III.

Aprés souper sur la brune, il vint un bal de
Bergers & Bergeres. L'Empereur les considera
fort, & pense y auoir veu Etherine. 751

IIII.

L'entree du grand Melancholique contempteur
de ces gentilleses. Il est mis nud en la Tour d'Exa-
men. Il en sort par un bel artifice, ayde par son
Page. 758

V.

Gnorise parle à l'Empereur. Le marchand de
la figure d'argent vient demander son don. Le
grand Melancholique se presente & est reconnu &
honoré. L'Empereur se plaint & accuse. La liqueur
notable. 766

Table

L'Empereur suit Meliquaste au labyrinthe, où il voit plusieurs apparences notables en allant Meliquaste raconte à l'Empereur la fortune d'Etherine la representation de laquelle luy apparroist dans la Sale du milieu.

775

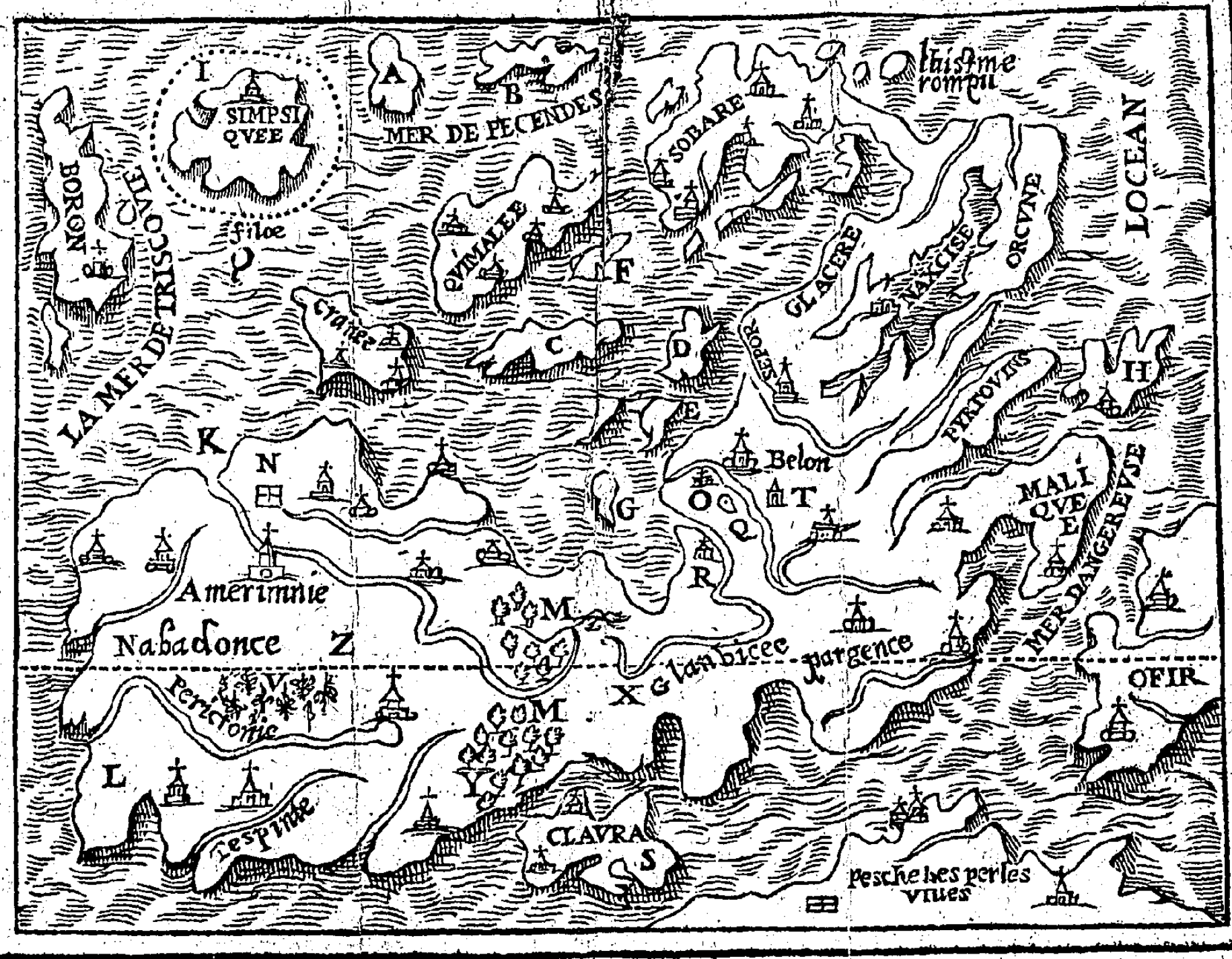
VII.

Les fleurs que Cavaliree representa à Caliambe aussi belles que quand elle les luy donna. Le moyen de les conseruer telles. Raison, Vertu & son Talisman. Discours de l'Hermite sur la vie solitaire.

783

LE VOYAGE DES PRINCES FORTVNÉS 200

- A Festanie.
- B L'ISLE de la Fée Oris.
- C L'ISLE d'excellence.
- D L'ISLE des Serpens.
- E L'ISLE des Lions.
- F L'ISLE deserte.
- G Les Fallimets.
- H L'ISLE de Rapport.
- I La Mer calme.
- K Le Haure de Eurose.
- L Le Royaume d'excellence.
- M Separation de Nabadonce & de Glindicc.



- N L'Hermitage d'honneur.
- O La Fontaine de Epinoyle.
- P Sepiritee.
- Q L'estang malheureux, où est la tour déterminée.
- R Le Collège des Druides.
- S La Fontaine Pidaxebé en Claur.
- T Le Palais du Jardin, où est la Tour Valerne ou Maule.
- V Les Vignes où croist la liqueur Emfroe.
- X La Forest reculée.
- Y La Forest Vitée.

Description du Grand Continent de Mofa, terres & Isles des Regions d'ENOS en l'Ocean Oriental, estant partie en la Zone Torride, & en partie en la Temperet Septentrionale. La ligne Z represente l'Equateur.





L'HISTOIRE
VERITABLE,
OV
LE VOYAGE DES PRINCES
FORTVNEZ:

ENTREPRISE PREMIERE:

FRONTISPICE.

Les Rois verront icy la gloire de leurs magnificences, les GRANDS qui ont fait estat de la VERTV, iugeront par ces diuersitez des fruits heureux que produisent les actions genereuses: Et les DAMES pudiques iettans l'œil sur ces traueses y remarqueront les fideles profits qu'apportent les passions legitimes conduites par RAISON: Car toutes ames d'honneur que la curiosité pouffera vers ces recherches, discernent en ces meslanges les effects accomplis qui reüssissent abondamment du DEVOIR. Mais ie demande pardon au Ciel, à l'Amour, & aux beaux Esprits, de ce que ie presente indifferement à tout le monde les excellens mysteres de perfection pour souffrir mesmes

les plus ineptes estre iuges de cet ouvrage. Le Ciel me le pardonnera, d'autant qu'il m'a conduit avec les autres, qui tant plus ont excellé & plus ont esté suiets aux iugemens des moindres, & de ceux qui estoient indignes d'y penser, l'Amour m'excusera pour ce qu'il veut que ses feux paroissent; & les beaux Esprits me remettront ma faute, pour autant que leur loüange s'augmentera en ce qu'ils font seuls, auxquels i'adressé ces raretez pour leur y représenter ce que ie tiens d'eux: Si ie suis moindre que plusieurs qui excellent, ma reputation sera qu'ils m'enseuelissent en l'honneur de leurs merites; Si i'en egale quelques-vns, ils seront toujours mes lumieres; & si quelqu'un tasche de se faire voir au dessus de ma valeur, i'auray ce beau contentement de l'auoir eguillonnié à la iuste enuie qui nous meine tous vers le terme de felicité: Et ceux que ie surpasseray n'auront point honte de ma gloire, qui sera le Fare de leurs esperances. Doi-je craindre le hasard qui eschet aux plus grāds? Ces memoires auront-ils la disgrāce de tōber quelques fois entre les mains communes? Les bouches ignorātes profereront-elles ces paroles qui envelopent tant d'exellences? Qu'il arriue; Si est-ce que i'auray ce glorieux auantage pour consolation, qu'il n'y aura que les ames d'intelligence qui conceuront ce qui est icy de notable, les prudens seuls l'entendront; & ce qui est de beau ne sera point le chant ny les paroles vagantes des indiscrets: Et bien que par fois les aërs apparens en soyent possible resonnez par les leures abiectes, le secret pourtant n'en sera cognu que des Sages. C'est ce que mon courage resolu m'en

fortunez. Entreprise I.

fait penser. En ceste liberté vous ayant pour guide de astre de mon bon-heur, vous seul dont l'unique faueur m'esleue à produire ces grands desseins; ie ne fay plus de difficulté d'estaler les precieux secrets de Sapience: Ie me licentie donc, & prenant carrière pour estre conduit aux vrais sentiers d'Amour, ie m'adresse aussi à vous **BELLE** que ie reuere sous plusieurs de ces noms, esquels la vertu reluit; à vous lumiere de mon cœur de laquelle ie chante l'honneur sous ces feintes veritables où ie mesle mes desirs, mes seruices, mes passions, & les galantises de ma dextérité: Prenez y plaisir, afin que ie trauese heureusement toutes dispositions contraires à mes belles entreprises: Et vous tous qui participerez à ces delices, resiouysez-vous d'icelles & les goustez; Ne pensez pas que ces Rois soient causes de ces effects: Amour qui triomphe de tout, les a reduits sous son obeissance pour les faire trophées de mes artifices: Ce n'est pas aussi pour leur seruice que ie m'occupe; ie les fay seruir aux intentions qui esclangent ma valeur: Ceux qui sont maistres de leurs pensees sont Rois en leurs courages; ce qu'ils honorent, est la loy & le loyer qui les contraint à mettre au iour ce qu'ils meditent. Ces escriuains qui se donnent de l'affliction au recueil des Histoires dont possible ils ne scauent rien, pource que tout ce qui sort des humains, est souuent sujet à ne conuenir à la verité, Ces pauuets qui mercenaires se molestent l'ame à escrire les actes des Grands, sont seulement proclamateurs de la gloire des autres, qui ont l'honneur entier des actions vertueuses. Ie ne seray point de la sorte, car sans

4 *Le voyage des Princes*

estre sujet à la calomnie qui les persecute, ou aux reproches probables, ie me trace vne belle voye avec la Renommee, en laquelle sans crainte ou soucy des censeurs iniques, ie m'esgaye en mes precieuses inuentions. Je seray le sujet & le Heraut de mes gestes, & sauourant ma vie, ie la dilateray à mon gré en ces beaux proiects, esquels ie remarque, voile, ou descouure industrieusement parmy les mignons crespes de ces desseins, ce qu'il ya de recommandable és plaisirs d'esprit, recueilli d'quelques ouurages d'autruy ce qu'il falloit ioindre à mes agreables fantaisies. Ainsi meslant le mien de ce que i'ay glorieusement enleué aux champs par lesquels i'ay passé, ie vay suyuant les pointes des occasions qui m'attirent apres les idees, lesquelles me fournissent ces abismes de contentements en l'obiet de mes vertueuses affections, & puis tout nous est permis. Et ma BELLE ie vous proteste que

Ce n'est point mon dessein de dire des grandeurs.

Les Princes ny les Rois, ne sont point ma pensee,

Amour domteur des grāds, monarque de tous cœurs,

D'une plus belle pointe a mon ame eslancee.

Amour veut que rai de vos perfections

Je n'aye que vous seule obiet de ma memoire,

Que ie n'aye autre but pressé de passions

Que vous le seul sujet de mon unique gloire.

Les Rois ne me sont rien, ie n'ay Rois que vos yeux

Qui seuls sont sur mon cœur absolu en puissance,

C'est icy que ie veux paroistre ambitieux,

Car ce suiet est seul le suiet d'importance.

L'esperance des Grands ne tend qu'à vanité,

La Fortune s'en ioie, & le Temps la mesprise.

fortuneZ. Entreprise. I. S

*Mais des desseins tracés au iour d'une beauté
La Fortune s'avance, & le Temps s'autorise.
Aussi ie ne pretends autre felicité
Que de me consumer en ma fidelle flame,
Car ie ne recognoy que la seule beauté
Qui cause, & qui nourrit; ce beau feu dās mō ame.
Je n'ay point de desir de Fortune ou d'espoir,
Que de me disposer à vous faire service,
Mediter apres vous, & vous rendre deuoir,
Est de mon cœur heureux l'agreable exercice.
Un doux aër de vos yeux bluettant doucement,
Plus que toutes grandeurs mon ame gratifie,
Je ne vay recherchant autre contentement
Que viure de ces feux qui font viure ma vie:
Ma Belle croyez moy que ie n'estime rien
Aupris d'auoir l'honneur de vostre belle grace,
Seulement le penser, m'apporte tant de bien
Que tout autre desir de mon esprit s'esface.
Je ne pratique point les Rois pour leur faueur,
Et ie ne discours pas ainsi qu'un mercenaire;
Je suis assez content de vous dire l'honneur,
Que i'ay de rechercher ma Belle à vous complaire.*

Toutesfois quand les destours de mes pensees m'en donneront le loisir, & que ie m'auiseray de prester mon industrie aux gestes recommandables de quelque Roy qui m'excitera dignement à manifester ses vertus aux yeux du monde, il ny aura rien de galant que ie ne propose; rien de brave que ie ne face briller, & rien de vertueux que ie ne face esclatter: Et bien que parauanture les paroles que i'en retracerois, fussent de petite apparence, si est-ce que sous l'humble escorce de ma façon de dire on verroit tant reluire de beautez,

6 Le voyage des Princes

qu'encor que le sujet de mon discours fut tout grand, on doutera qui surmonteroit en gloire ou le Prince ou l'Historien.

DESSEIN PREMIER.

Entreprise pour la conquête de la Nymfe Xyrile: condition des conquerans qui ayans esté eschoués sont secourus par un vaisseau de Nabadonce, où ils trouuerent les Fortunés avec lesquels ils vont en Sympsiquee.



Os aërs estoient adoucis de l'odeur de la Paix, le beau loisir rendoit les affaires seures, l'abondance de commoditez esgayoit les bons esprits, la douceur de la frequentation cordiale les conduisoit aux succez de leurs agreables desseins. Et la tranquillité de cœur faisoit qu'avec plaisir les ames curieuses s'addonnoyent aux hōnestes recherches & entreprises notables; Quand la renommee volant par tout, se donnoit licence parmy les courages auantureux d'auācer le glorieux nom de la Nympe Xyrile, de laquelle on repetoit tant de veritables merueilles, que si les statuës inanimees eussēt en les oreilles percees, elles s'en fussent esmeuës. Au retentissement de tant de loüanges, trop de cœurs furent esucillez pour la desirer. Et qui a-il plus aymable que ce qui est beau? ou de plus desirable que le bien? On la parāgonnoit à la beauté,

fortune. *Entreprise I.* 7

on faisoit cas de sa ieunesse accomplie en prudence: mais ces fleurs inestimables ne sont rien au prix des abondans profits qu'elle peut communiquer avec vn abysme de commoditez à celuy qui pourra l'obtenir. Ces discours exciterent les souhaits des desirans, ioint qu'à ceste auanture estoit adiousté l'acquest d'un Royaume esgal aux plus riches, ce qui donnoit vne vehemente pointe à la premiere emotion. Et puis la condition requise à tant heureuse conqueste, estoit commune à plusieurs; c'estoit tout vn de n'estre point Roy, n'importoit de ne tenir pas rang de Prince: L'ordre de grandeur ny faisoit rien, l'estat ny apportoit aucune commodité, la race ny estoit pas discernée: Il n'y conuenoit que de la magnanimité coniointe à vne valeur durable, conduite d'un amour parfait, animé de pieté. A ce bruit nous fusmes esbranlez & nous assemblants plusieurs curieux assez pour employer vn vaisseau, nous-mêmes sur mer. Nous estions tous d'une mesme volonté, il ny auoit entre nous aucune enuie, & le reste des vices auoit esté si bien arraché que nos ames espurees de la lie des malignitez vulgaires, estants tous vnis de fidelité, nous voguions vnanimemēt portez au contentement les vns des autres, chacun fournissoit ce qu'il auoit d'industrie pour le service de la compagnie; les actions de tous estans temperées de perpetuel respect: Ce qui se maintenoit de si franc zele, que tous en particulier esperoyēt du bien par l'auancement de celuy qui seroit tant heureux que d'obtenir, sçachās qu'en sa grandeur il nous communiqueroit sa felicité, & feroit tous ses confederez esgaulx à luy-mesme. Quelques-

8 *Le voyage des Princes*

vn s'esmerueilleront & tireront, en doute comme il se pourroit, que celuy qui iouyroit de la Belle Xyrile endaignast faire part à vn autre! Nō ames de courage ne presumez pas selon les iniques pensees, & n'estimez rien icy de desraisonnable; Sçachés que celuy qui sera tant heureux que d'auoir ceste vierge, pourra sans se preiudicier rendre contans & bien fortunez tous les amis & les egalier à luy, sa Belle sera toute à luy, & ses biens & lieffe n'auront aucun hazard de communauté: mais la belle grace de la Dame entretenant son cher fauory sera tant brillante de lumiere sur ses confors, qu'ils en seront satisfaits: & la suffisance de ceste accomplie leur fera tant d'ombre de bonheur, qu'ils n'auront desir que de la magnifier, estimer tres-heureux son fidele, & se iuger tres-contans de viure en les admirant. En l'asseurance de telles certitudes, nous nous laissions emporter aux vents & voguions plainement sur la grand Mer de Triscouie. Tandis que nous estions sur le vaste de ces plaines molles, nous entretenions nos esprits de ce qui plus nous plaisoit, & comme l'Amour fut proposé il auéint que d'vn mesme sentiment nous conclumes tous à l'honneur de la passion pudique qui nous fait souspirer apres la felicité, de quoy ayant l'ame touchée, ie consolé nos amis en leur chantant cet hymne qui leur fut agreable,

*Ne menez plus de bruit trompettes amoureuses
 Qui faites esclatter vn amour vicieux,
 Nos ames maintenant routes deuotieuses
 Sçauent d'un meilleur aër s'esteuer sur les cieux.
 J'à desjà nos esprits meus à de belles pensees,
 Desdaignent vos dessein, mesprisent vos access,*

fortunez. Entreprise I. 9

*Nos pointes de discours vers le ciel esclancees,
Ne sont comme vos tons, des accords perissans,
Ores retirez vous passions animees
De cette vanité dont les fols sont surpris,
Les celestes desirs des ames enflammees
De l'aër deuotieux ranissent nos esprits.
Qu'on ne nous prise plus ces souspirs deceuables
Qui ont assassiné la vie à tant de cœurs,
Les chants de pieté qui sont plus agreables
Nous vont sollicitans de meilleures ardeurs.
Puis qu'on peut entonner d'aussi belles paroles
Pour la perfection, que pour la vanité,
Je vous quitte à iamais inuentions friuoles
Pour recueillir les aers formez de pieté.
Beaux cœurs qui vous plaisez aux souspirs de liesse,
Oublians vos desirs transmuez vos amours;
Faites qu'un beau souhait vers le ciel vous adresse,
Pour de suiets heureux repolir vos discours.
Ainsi puissions nous tous reparer nos courages,
Ainsi d'accens diuins resonner en tous lieux:
Et qu'en si beaux accords esleuants nos courages
Sur l'asle de nos voix nous volions dans les Cieux.
Voicy des effects de la cognoissance qui s'ac-
quiert sur la Mer par la resolution que lon y prend
entre l'esperance & la ruine: aussi à la verité la
pieté qui est és cœurs, s'y fait voir & par exēple s'y
engendre. Estants doncques resolués apres auoir
esté asseurez & dignement preparez pour courir
bonne & mauuaile fortune, nous nous mismes
aussi quelquesfois à conferer de nostre affaire. Or
est-il que les sages de nostre pays parfaits en la sain-
cte tradition des meilleures cognoissances, sca-
uoient bien le sujet de nostre entreprise: parquoy*

les ayans pratiquez, ils instruisirent les plus aduisez d'entre nous lesquels receurent d'eux vne carte marine pour l'adresse de nos voyes : Avec ce beau moyen & autres instructions nous taschames de prendre la route de Nabadonce & Glindicee : Mais trop nouveaux & à dire vray trop aises de nostre fortune tant prospere , estimans estre desia les plus auancez en cognoissance, nous nous laissames emporter aux vents de Soniponi , qui nous enuveloperent en tant d'ondes que lors que nous cuidions estre pres de surgir en vn port delectable , nous fusmes jettez contre l'escueil de Filoé, ou nostre vaisseau fut vn peu froissé a costé & & en fin eut esté brisé & nous perdus du tout, sans l'inesperé secours qui nous vint d'vn nauire qui nous fut propice. A la verité ceux de ce vaisseau nous firent grande assistance & dauantage nous receurent benignement avec eux, c'est vn grand bien de faire rencontre de gens charitables, ces personnages nous firent tant de demonstrations de charité naïfue & de bonnes compassions, que nous estimions nostre dommage à bon-heur, ils nous presenterent viures & commoditez & par leur moyen nostre triste vaisseau fut releué : nous le deschargeames & refismes par cy, parlà, le mettant en estat de suyure le Grand, auquel nous fusmes receus. Ce bien dernier nous fut vn signalé bon-heur & encor plus grand que la conseruation de la vie, d'autant que trouuer ce qui fait bien viure, est plus que viure : Aussi ce n'est pas viure que trainer vne vie morte, telle qu'est celle de ceux qui n'ont point de beaux desseins, & ne pretendent à aucune perfection. Ha si dés cét heureux

Fortunez. Entreprise I. II

instant nous eussions reconnu ce que nous auions rencontré, & que nous eussions peu discerner le bien qui s'estoit offert à nous, ou que dès lors nostre ame eut esté capable de resentir la verité qui se presentoit à nous au commencement de nostre fortune; nous n'eussions pas si longuement & incertainement fuiuy le vain pourchas où les apparences nous pouissoient à des entreprises hazardeuses & grandes, & pour dire vray tres-notables, lesquelles nous ont allechez & attirez vogants trop eslongnez (par nostre indiscretion) de ce qui s'offroit à nous en l'enfance de nos poursuites! La frequentation de ces gens de bien nous rendit familiers; par ainsi nous sceusmes vne partie de leur estre, & nous leur racontasmes qui nous estions, nos estats & desirs, vray est que comme font les fins qui cudent l'estre: ce n'estoit qu'en termes generaux, faisans vn peu les entendus: Car nous ne voulions pas ouurir la bouche de l'entreprise pour Xyrile. Miserables que nous estions. Si nous leur en eussions parlé certes à la bonne humeur où ils estoient, ils nous l'eussent decellee, & nous eussent mis en la droite voye de la rencōtrer. Aussi l'auons no^r biē sçeu: car sans eux il ny a pas moyē dy auoir accez, & ils eussent esté tres-ailes deslors de nous tāt gratifier, d'autāt que c'est leur gloire, & sur tout de trois que nous vismes là qui sont ceux qu'il falloit cognoistre. Nous sceumes biē à peu pres d'où ils estoient, parce qu'on nous declara ce qu'ils auoient diuulgué de leur estre; c'est qu'ils estoient freres, se disants fils d'vn sage pere qui les enuoyoit voir le pays pour faire fortune, à cause de quoy ils se nommoient les Fortunez, qui depuis

12 *Le voyage des Princes*

quelques iours auoient fait voile partant de Nabadonce. Nous auions vn singulier plaisir de leur frequentation, car elle estoit douce, leur humeur desirable, leur presence accostable, & leurs facons extremement accortes. Estans en ce plaisir nous sentismes le respir d'un vent aussi doux que celuy de fidele Amour, & entraimes en vne route incognüe, tant aux nochers qu'à nous tous, excepté à vn vieil curieux qui autres fois s'estoit trouué en ceste contree de mers & de terre: cestuy-là nous assura, en nous racontant de grands merueilles de l'endroit où nous estions, & de l'Isle que nous voyons, au haure de laquelle nous surgismes bien tost. Ayans esté descouverts par les habitans, il partit d'entre les chaines vn esquif qui nous veint reconnoistre: Le Capitaine ayant parlé à nous, & le vieil curieux apres quelque mutuelle conference s'entrefirent chere, & au signal la grand chaine fut baissée, & nous arriuasmes en l'Isle Sympsiquee, de laquelle les coustumes sont cogneuës de ceux qui ont frequenté la Pucelle d'Orleans. Or pource que tant ceux qui estoient de Nabadonce, que nous qui auions desjà vescu quelques iours avec eux, auions reconnu les Fortunez estre tres-capables, ils furent d'un commun accord esleus nos conducteurs: Parquoy ceux de l'Isle nous ayans receus honorablement, & gracieusement, nous ne fismes que suiure les trois Freres. Cependant ces bons Insulaires meus de compassion mirent ordre à ce que nostre vaisseau fut racoustré.

DESSEIN SECON D.

Vne Dame raconte à vn des Fortunez la perte de Fulondes, duquel on portoit le Cenotafe en ceremonies, durant lesquelles il apparoit & est recognu.

SI on vouloit naïfement représenter la Metropolitaine de ceste Isle, il conuiendroit assembler toutes les belles maisons qui sont en France çà & là, & en constituer vne ville qui seroit le vray pourtraict de ceste-cy, ornee de Palais magnifiques, decoree de theatres, & amphitheatres somptueux, embellie de iardins & parterres exquis, & accompagnée d'vn haure tout industrieusement acheué. Estans-là nous n'eûmes pas seulement pour obiet des edifices excellens, mais nous faisons rencontre de plusieurs troupes de Dames & Gentils-hommes qui nous demonstroyent tant d'accueil, que ce que nous en voyons, surmontoit aisément ce que nous en pouuions esperer. Or à nostre arriuee nous remarquasmes que ces Dames auoyent le visage vn peu triste; Ce n'estoit pas sans cause que nous estimasmes qu'il y eut là quelque auanture notable, & principalement voyans plusieurs portiques parez, esquels diuersité de gens conuenoyent, cela occasionna l'aîné des Fortunez d'arraisonner ainsi la Dame qui l'entretenoit. Madame, ie vous supplie par vostre courtoisie de m'excuser si ie vous requiers d'vne faueur; Quelle, dict la Dame, *caualirce*

14 *Le voyage des Princes*

LE FORTVNE'. De m'exposer librement si nostre arriuee en ce lieu, vous cause quelque des-
plaisance qui rende vostre façon (au moins à mon
aduis) vn peu contrainte, ce nous seroit vn grief
desplaisir que celà fut, n'ayans intehtion que d'ap-
porter tout seruice où nous nous rencontrons.
Ce qui me fait vous en requerir plus instamment,
est que ie crains que nous troublions quelque
partie: car comme ie puis iuger, il y a icy quelque
beau hasard, ou bien vne coustume particuliere à
ce lieu, & qui ne se pratique pas autre part, mes-
mes és autres ports & haures où l'on oit vn grand
bruit, on void vne populace meslee en confusion;
vn amas de toutes sortes de gens grossiers & ru-
des, qui excitent vn murmure desagreable: & icy
nous rencontrons des personnes d'honneur vne
assemblee qui ne denote que modestie, vn peuple
poly, & vn silence discontinué parcy, parlà de pe-
tits bruits raisonnables & gracieusement releuez,
le tout orné de diuerses & belles bandes de Da-
mes qui representent toute apparence de vertu.
LA DAME: Monsieur, puis que nostre com-
mun bon-heur vous a poullé en ces terres, nous
sommés asseures que la iuste curiosité vous inci-
te à voir & rechercher ce qui peut rendre parfaits
ceux qui font profession de l'honneur, parquoy
vous pouuez vous asseurer d'estre les bien venus:
Ce que nous sommes tristes n'est pas à vostre oc-
casion, ou que nous craignons d'estre surprises,
bien qu'il nous tourne à desplaisir que vous ayez
remarqué à la premiere veüe que nostre visage
fait preuuede quelque alteration interieure: Vous
estés en lieu, où si nous pouuons, vous receurez

fortuneZ. Entreprise I. 15

toute courtoisie & honneur : Et afin que ie vous en assure par effect , vous satisfaisant selon vostre demande , ie vous conduiray à ce Palais prochain où vostre repos vous attend , & pour esclaircir vostre pensee , ie vous declareray vn ennuy que nous auons , lequel vous sera encores plus descouvert par la ceremonie qui sera faite apres midy en ce bel espace que vous voyez entre ces deux iardins qui s'estendent à la mer. Ie ne puis le dire sans regret. Depuis sept mois en ça il nous est adueni vne grande disgrace : C'est que le fils du Roy dernier reconnu en ce Royaume, ieune Prince, beau entre les accomplis, vaillant parmy les magnanimes, l'œil de ceste Isle & l'espoir de nostre deffence, si il nous aduenoit de la guerre, comme quelques fois il suruient apres vne tourmente generale, & que les luminaires sont en grande eclipse, car alors nostre mer qui est du tout differente des autres, deuiet durant vingt iours semblable aux autres assemblees d'eaux, & les Pyrates & autres qui suivent les routes marines peuent iurgir icy, & nous faire de l'ennuy : Celuy doncques que nous tenions pour nostre deffenseur au besoin, Patron auquel on faisoit aduiser les enfans pour les inciter à la perfection, celui que chacun aymoit, sans qu'aucun luy voulut mal, qui estoit chery & reueré de tous, est perdu, & d'une façon trop estrange : Le dernier iour que nous le vismes il estoit icy parmy nous à se recreer selon les douces occurrences dont nous auissions nos cœurs, & ayans passé le temps iusques au soir, il inuita la compagnie esleuë de se trouuer le lendemain en sa maison, où il y auoit partie faicte de

combattre à la barriere, courre la bague, rompre en lice, & practiquer plusieurs autres exercices vertueux, pour lesquels authoriser dauantage, il fit dès le soir chanter vn aër nouueau deuant sa maistresse, & si vous pensez y prendre plaisir, ie le vous monstreray, le voylà, s'il vous plaist, iettez l'œil dessus, tandis que ie prendray aleine en montant ce petit tertre.

*Astres dont les beaux feux influent en mon ame
 Les fideles ardeurs de mes affections,
 Ainsi qu'un beau miroir vous receuez ma flamme
 Dont vous me consumez par vos reflexions:
 Comme en perfection vous estes la premiere,
 Aussi rien n'est egal à mes fidelitez,
 Et mon ame qui est en ses desirs entiere
 Ne forme point pour vous de desseins limitez:
 J'ay le cœur releué pour vous faire seruice,
 Vos fauorables yeux tousiours m'animeront;
 Aussi ie chercheray la fortune propice
 Aux infinis effects qui le tesmoigneront.*

Nous luy auions promis d'assister à ces belles parties, & de fait des le matin nous allasmes en la maison: mais nous ne trouuasmes pas celuy que nous desirions, il ne parroissoit point, & n'y auoit personne qui nous en peust dire des nouuelles: Nous allions & venions assez, & rien ne le manifestoit, pour vn temps, chacun estimoit que ce fut vne ioyeuse feinte qu'il fit pour nous faire debattre: Helas la feinte est deuenüe verité, nous ne l'auons pas veu depuis: & bien que nous ayons fait diligente enqueste en tous les endroits de l'Isle, dont il n'est sorty personne sans nostre sceu, nous n'en auons entendu aucunes nouuelles: par-
 quoy

Fortunez. Entreprise I. 17

quoy estimans qu'il n'est plus, le conseil a esté d'a-
uis de luy faire ses obseques, & luy esleuer vn Ce-
notafe que vous verrez tantost: voila qui est cause
de nostre tristesse, qui ne vous touchant que par
commiseration, ne vous empeschera de prendre
en ce lieu le temps & le plaisir honnestes que vous
desirez.

Plusieurs discours s'estans suiuis, le midy passé
que la ceremonie se preparoit, les Fortunez se
proumenans avec quelques Demoyelles filles,
ausquelles il n'est pas permis en ce pais-là, d'assi-
ster les conuois mortuaires, d'autant qu'elles sont
destinees plustost à nopces & lits Hymeneens qu'à
cimétieres, les troupes funebres commencerent à
paroistre: & les Fortunez eurent congé de s'auācer
vers les Dames, pour aller voir & recognoistre ce
qu'ils pourroyent: Les hommes vestus de dueil
cheminoyent de tel ordre, sept aloyent ensemble
l'vn apres l'autre, & arriuez à certain terme s'arre-
stoyent, tant que sept autres se ioignissent à eux,
pour cheminer deux ensemble iusques à vn autre
pose, où ils s'arrestoyent encor, cela se conti-
nuoit tant que peu à peu ainsi tous les rangs fus-
sent ioints, puis apres ils s'eschappoyent & rete-
noyent petit à petit tant qu'il se fit vne lozenge,
apres laquelle estoit porté le Cenotafe iuyui des
chantres, puis de l'assemblee generale du peuple,
selon les qualitez & rangs modestes. Le Cenotafe
fut pose au milieu du parterre prepare, & les gens
de ceremonie s'en retirerent vingt pas loin, à ce
que par l'espace d'vne heure, on le peut visiter
auant que faire les plaintes. Le plus ieune des
Fortunez apres l'auoir obtenu des Demoyelles

+ representation

1 viuarable

& de ses freres alla visiter le Cenotafe & en esplucha l'edifice, qui estoit en forme de pauillon, ayant les costez de long fermez de vingt piliers de iaspe, & ceux de la largeur accommodez de sept d'ebene, tellement disposez, qu'aisément on discernoit ce qui estoit dedans, c'estoit vne lame d'or fin toute nuë autour, & au milieu il y auoit en lettres d'argent ceste prose,

Icy est vn sepulchre qui n'est point sepulchre,

Icy repose vn corps qui n'est point corps,

Icy est vn esprit, qui ne fut onc esprit,

Il n'y a icy ny corps, ny esprit, ny sepulchre,

Tout est sepulchre, esprit, & corps.

Le Fortuné ayant rapporté à ses freres ce qu'il auoit veu, leur en demanda leur auis: Ils luy dirent, puis que vous auez tout bien consideré, c'est à vous d'en dire ce qu'il vous en semble, à cela les Demoiselles adiousterent leurs prieres: adonc il dit, Je suis deceu en mon opinion, s'il n'y a icy vne grande feinte, & ne doute que qui a fait cet escrit scait ce qui en est: Je m'asseure que c'est vne persōne scauante qui recognoist le dueil des autres que elle flatte en s'en riant, ou bien s'en attristant par telle pitié, qu'il n'y a pas eu moyen de s'exprimer qu'en celant quelque signalee mesaventure. Durant ces discours la Dame qui le matin auoit entretenu les Fortunez, surueint, & ayant sceu ce que le ieune Fortuné pensoit de ce sujet, par la repetition qu'il en fit & la suite qu'il en continua, elle luy respon, Heureux cheualier ie croy que vous auez des particulieres intelligences, & que le plus recellé des cognoissances est en vostre cœur: quand ie pense à ce que vous dites, ie m'auise que

fortuneZ. Entreprise I. 19

nous auons entre nous vne vieille Fee, qui est celle là mesme qui à la priere des parens a pris le soin de tout ce qui appartient à ce feint tombeau pour y mettre ordre & l'executer. Sans doute elle qui est pleine de tous artifices, pourroit bien scauoir des nouvelles du suiet de nostre ennui. Des le matin elle m'a dit qu'elle auoit affaire, & que difficilement se trouueroit au conuoy, i'entre en quelque soupçon d'elle qui est forte en science, grande en secrets, magnifique en inuentions, & abondante en toutes fineses. Comme ils deuisoyent il s'esleua vn grand bruit, vn tumulte de gens qui ne scauent ce qu'ils disent. La Dame appelle vn page pour scauoir que c'est & l'enuoye s'en enquerir, il s'en recourt tout esmeu: C'est, dit-il, madame, l'esprit du defunct qui s'est présenté à la compagnie, voyez ceux qui l'ont auisé comme ils fuyent, mesmes les plus sages se retirent. Les Fortunez auancerent avec les Dames & faisans signe font arrester ceux qui s'espouuantoyent; vn de la troupe veint à eux disant, Sans doute c'est luy, il veut s'approcher, on le fuit, il se presente, on recule, il veut passer par le chemin haut & on l'empesche; Alors les Fortunez s'approchans de la noblesse, apres auoir parlé aux plus auisez, allerent gayement vers celui qui s'approchoit, Ce n'est point, disēt-ils, vn esprit, ce n'est pas vn fantosme, ses yeux sont humains, son geste est d'vn homme, alons à lui & l'oyons. Adonques ceux qui l'auoient estimé vn ombre, eurent l'asseurance de le recognoistre, & ainsi plusieurs le vindrent saluer lui donnans la main, & la Dame s'approchant de lui s'auance à l'embrasser avec ces mots, Fulondes mon cher

cousin ie voy bien que ce qui est deuant moy n'est point vn ombre, ni vne ame vestue d'vne triste representation impalpable, vous estes celui dont l'absence nous a causé tant de tristesses, aussi vous nous serez causé d'un grand contentement : puis que vous respirez encor avec nous l'air de ceste vie. Puis se tournât vers les autres leur dit, Approchez vous, vous ne rencontrerez point vne vapeur vagante, ni vne semblance espouventable ; En verité les bons discours de ces Gentils-hommes estrangers m'ont donné l'assurance à laquelle ie vous inuite : Puis prenant le personnage par la main, Reuenez, lui dit-elle, pour iouir encor de la frequentation de ceux qui conuersent ensemble temporellement : Fulondes autant aise que ceux auxquels il occasionnoit le semblable plaisir, se voyant reconnu ne voulut point passer outre, & biē qu'on le priaist instamment d'aller en sa maison pour se rafraichir, si voulut-il deduire sa fortune à l'instant, & sur tout ayant entendu l'occasion des ceremonies qui s'offroyent, & ayant fait signe à vn soldat qu'il lui apportast vne chaire, il s'y reposa pour raconter son auanture.

DESSEIN TROISIEME.

Fulondes raconte ce que la vieille Fee luy fit, & comme ietté en la grotte, il fut avec le serpent, où il vescu de la pierre rassasiante. Le serpent l'esteua de la grotte. Et la vieille Fee s'y precipita.

LE iour que ie pensois receuoir la compagnie que i'auois inuitee en la maison de ma mere, m'estant leué assez matin à cause que mon esprit estoit vn peu esméu, ie sorty avec vne harquebuse de chasse en ma main, & m'en allay en intention de tirer quelque coup, ie tracé sur les orées de la forest noire, où ie vy vn loup ceruier cheminant negligemment, ie m'auancé, mais en vain: car m'ayant apperceu, il s'enfuyt, la poursuite que i'en entrepris m'attira tant auant en la forest, que ie m'esgaré, & plus ie pensois me desueloper de la forest, plus ie m'y enlaçois, à la fin allant & venant, ie commencé à me recognostre, car ie remarqué la fontaine de la Fee Fleuro-~~la fleur~~se, qui est autant gracieuse que sa mere est meschante: ie trouué la belle cueillant quelques herbes, & elle m'ayant enquesté de mon aventure, me pria d'entrer en sa petite maisonnette, elle m'en pressa assez, mais ie la refusé, luy faisant mes excuses qui estoient legitimes, lesquelles ouyes & receues, elle me monstra le chemin pour estre bien tost hors de la forest. Je prenois congé d'elle, & n'en auoit pas encor laissè aller la derniere

22 *Le voyage des Princes*

voix, que sa mere survint, qui m'ayant arraisonné, me remōstra qu'il estoit trop tard pour retourner à ieun, & me sceut tant persuader que ie luy obeis, & demeuré à desieuner avec elles : ô que grandes sont les persuasions des vieilles qui font semblant de se soumettre, afin d'elacer les esprits qui croyēt. Cettē vieille me fit tant de services (ainsi ie les nomme, car il n'y a que les amans & les traistres qui se dilatent extremement afin de s'obliger les esprits) me faisant secher, chauffer, & popeliner ainsi qu'il en estoit de besoin, d'autant que i'estois tout en sueur, sa fille l'auoit bien veu, mais la hōte que sa pudicité luy escrit aux yeux, la retenoit, si qu'elle m'enuoyoit bien tost, & cette vieille hardie, à laquelle il estoit seant de me gratifier mollement, executoit en moy ce qui m'estoit necessaire, & qui l'aidoit à la trame d'acheuer ce qu'elle ourdissoit. Le repas champestre fut appresté & présenté: ie m'en soulagé à mon besoin, puis ie pris congé des Dames, remportant avec moy l'innocence, avec laquelle i'y estois entré. Je fus remis courtoisement en mon chemin, & m'en allay avec la coustumiere facon qui me guide en mes actions, mais ie ne fus pas à deux cens pas de là, que ie senti l'effort du sommeil qui me contraignit de luy obeyr, dont ie me iettay sous vn arbre sans election. Me voilà pris, ie ne scay qui ie fus, à qui ie me trouué recommandé, ny comment il m'aduint, car plein de venim somnifere, ie dormy profondement, puis le pouuoir dormitif estant cessé, ie m'esueille, & me trouue non sous des arbres où ie me souuenois m'estre endormy, ains en vne grotte creuse, my-obsure, sei-

Fortunez. Entreprise I. 23

che, triste & espouuantable, il n'y auoit qu'une veuë dont le soupiral estoit inaccessible: En ce lieu de misere gisant sur la dure impiteuse, ie me sentis pres du roc desseiché, & touchant viuement la dureté de la pierre, i'appris que i'estois tout nud, le sentiment m'y fit prendre garde, parquoy ie me vis à la clairté telle qu'elle se pouuoit communiquer, que i'estois despouillé de tous vestemens, n'ayant que ceste peau de cheure deuant moy, d'ot ie suis ceint, au reste i'estois las, abbatu & de forces si aneanti, que mon resueil me fut espouuantable. Mes sens rassemblés, mon esprit recueilli, mon iugement ramené, ie me vy en ceste caue profonde, loing de tout moyen d'en sortir: Et puis si ie le disois en la sorte que ie le recogneus, ie vous ferois perceuoir les plus horribles peurs dont on nous faict crainte pour domter nos actiōs folles: ie me trouuë là seul, c'est peu, sans espoir, il peut reuenir, sans commodité, elle se rencontre, mais i'aduisé outre ma pensee vne compagnie de difficile frequentation, qui me mit en l'ame toutes les idées de crainte, c'estoit vn grand serpent aisé qui repairoit au fonds de l'antré: Ce serpent ietta ses yeux sur moy, les rouillant horriblement, & ie cuiday qu'en ce geste il me marchandast pour se venir ietter sur moy & se rassasier de ma triste chair. Tout desesperé, ne craignant plus que ce dernier hazard, que i'estimois ineuitable, ie m'allay tapper en vn petit cōgnet, qui tousiours depuis a esté mon logis, vn cœur valeureux le peut-il dire? la nuict me fut biē longue: d'autant que i'auois peur, & si pourtant ie faisois de belles entreprises pour estouffer le

dragon, mais ce que ie meditois estoit vne audace d'enfant nud contre vn geant armé; d'vn petit chien vers vn cheual valeureux. Au matin que le iour nous eut fait veoir ce que ie trouuois encor plus espouventable, ce grand & dangereux animal, se secoua espouuantablement & se battant d'aïlles & de queue, fit toute resonner la cauerne: Ie me iugeois à ce coup & m'attendois d'estre deffait, m'assurant qu'il se preparoit pour me venir deuorer & faire vne gorge chaude de si peu que i'auois de bon sang, i'estois en ceste perplexité: & toutesfois le pauvre animal ne s'en esmeut aucunement. Enuiron le midy le dragon comme esueillé fit vne vehemente saillie, & s'aidant de ses aïlles se donna large parmi l'antre, vers la voute duquel il vola plusieurs fois, s'esgayant en ses passades aërees, puis s'estant roulé sept ou huit tours cōtre le fons de nostre desplaisant habitacle, & ayāt ietté ie ne scay d'intention quelles œillades sur moy qui l'attendois tout desolé pour terminer ma vie & ma tristesse, il s'allā senger vers vne pierre qui est au septentrion de la grotte, & s'estant alongé de toute son estendue se redressant vn peu sur les mains, se mit à lecher ceste pierre, & fut à cest exercice quelque demicart d'heure, puis s'estant vn peu esiouy s'en retourna en son lieu: sans me faire aucune auance du dommage auquel ie m'estois resolu: ie patientois attendant le trespas que ie me tenois tout assure de uoir auenir par les dets de ceste beste, laquelle toutesfois ne fit aucū semblant de me vouloir offecer. Deux iours se passerēt que ie veid ses gestes de mesme, & ie ne bougeay de mon petit

Fortunez. Entreprise I. 23

coin auifant le serpent viure à fa fantaisie comme il auoit accoustumé au troisieme iour que la faim me pressoit, ne scachant qu'essire ou la cruauté du dragon, ou l'extremité de la misere, ie me hazardé & m'approchay de la pierre, estimant que possible la beste me viendroit destruire, ou sans m'attaquer me laisseroit en paix. Le pauvre animal me regardoit assez faire, mais il ne se bougea. Je me bessay pres la pierre & la leché, ayant opinion par l'observation que i'en auois faite, que le serpēt viuoit de la substāce qu'il en succoit, apres l'auoir vn peu lechée ie sentis en mon estomach, vn paisible allegement, si que mon grand appetit fut esteint: i'eu frayeur de cet accidēt, dont pourtant ie me consolé, croyāt que le venin refroidissant le chaud de mon interieur, me communiquoit le repos de la mort, qui m'estoit plus douce en ceste pensee, que d'estre avec douleur deschiré & tué. Mais ceste opinion passée par le succès, ie me resolu, & depuis ie soulageois ainsi mon desir, quād la faim m'en sollicitoit. Quelques iours s'estans passez sans que ma peur le fut, le Dragon s'aprocha de moy, me faisant signe de la queuē & de la teste: ie les pris à caresse, d'autāt qu'il me fit tout au rebours de ce que ie cuidois, parquoy i'obtemperé à ses façons flatteuses que ie receu, vsant du reciproque, si bien que ie m'appriuoisay avec lui, tellement que depuis nous frequentions & iouions librement ensemble: il se venoit coucher apres de moy & m'eschaufoit, se mettant entre le vent & moy. Les premiers iours il auoit vn peu l'aleine puante, & cela passa peu à peu: parce qu'apres qu'il eut digeré l'odeur du suc

des mauuaises viandes & corruptibles à putrefaction infecte, telle que la nourriture ordinaire de ces animaux rauissans, & que son estomac fut nettoyé ceste puanteur cessa. En ceste familiarité nous prîmes habitude mutuelle, & priuauté avec assurance l'un de l'autre, tellement que ie le touchois où ie voulois, ie lui mettois la main entre les dents, & il me leschoit les doigts, ceste façon de viure nous fit contracter telle amitié qu'il ne me fit aucun desplaisir, & ie ne luy en pouuois faire, & de fait ie n'eusse osé & depuis ne le voudrois, quand ie le pourrois. Il est bien vray que i'auois neantmoins toutes ses faueurs vne friuole peur, qui me faisoit penser qu'au renouueau il feroit de ma triste chair gorge fraische auant que s'en aller. Ceste apprehension me rendit si deuot, que i'espere qu'à mon imitation plusieurs embrasseront la pieté: quand i'auray donné au monde le portrait des mouuemens interieurs qui m'y ont poussé. Or il y a treze iours que desia, ainsi que ie pouuois iuger, le temps estoit clair & beau, & mon Dragon humant ceste douceur leuoit le nez, vers la iourniere de la grotte, à laquelle il vola & sortit, puis reuint enuiron vne heure apres, & se mit à me faire plus de caresses qu'au parauant: Il sembloit qu'il me raconta des nouvelles du beau temps: Ceste beste se glissoit contre les bords de l'ouuerture, dont la mousse tomboit, & durant trois iours continuoit ce labour, sortant & reuenant, & à chaque retour il me faisoit infinies douces demonstrations que ie ne pouuois bien entendre: à la fin comme me voulant persuader expressément, il me fit

fortunez. Entreprise I. 27

des gestes gracieux plus & en plus auantageuse forte que iamais, les ornant de soumissions apparentes, & m'incitant à ce qu'il vouloit, & ie ne l'entendois pas, il se veutroit deuant moy, & comme il m'estoit auis, il souspiroit ne plus ne moins que s'il eut eu regret de me laisser, ou que ie ne le pouuois suyure. En cet excés de bonne volonté s'il y en a aux animaux d'autre genre que les hommes, ce piteux animal, ce pitoyable serpent, me faisoit tous les iours & à toutes heures des gestes, qui sembloient m'exciter à sortir avec luy, il s'esleuoit & en la violence de son vol, se bandant pour se grimper il me presentoit sa queuë, il me la laçoit mignardement autour des iambes, me l'offroit amoureusement, pour l'embrasser, & la coulant mignonement, m'inuitoit à l'empoigner. Ces façons, ceste grace, ceste vehemente recherche, me donna courage, adonc d'une determinee resolution, ie me laçay à ceste longue queuë, à laquelle ie me ioigni le plus estroittement que ie peu, & le dragon qui conspiroit à mon bien, crochant l'extremité de son estendue me lia fermement à luy, & de telle force que quand i'eusse voulu m'en distraire, il ne m'eut pas esté possible. Estans ainsi ioints, il s'elança de force, & donnant des ailles au vent, s'enleua m'emportant avec luy, & m'arracha de ce miserable tombeau, où ma vie & mon corps gisoient ainsi que hors du monde: Estans dehors & assez auant en l'air à cause de la viste secousse & vehemente volée dont il se banda, ie me vis encor entre la mort & la vie, ne scachant qu'esperer, tandis que ie formois ce pensément, le bō animal

acheuāt la voulte de son vol, se rabaiſſa languide-
mēt vers terre, & avec telle conſideration, qu'ap-
prochāt d'ēbas, il en rasoit la superficie de peur de
m'offēcer en me laſchant, se laiſſant couler ſi dou-
cement ſur l'herbe, que ie n'eusse peu mieux
me ſoulager: ce faiſant, il allōgea ſa queuē & se
deſſia de moy fort agreablement, puis apres auoir
(ie ne ſcay comme ie dois nommer ceſte mi-
gnardife) dit en geſtes naiſs ce que ſon cœur ima-
ginoit de bon, il prit le vaſte des aers, ſur les-
quels il s'eſt guindē prenant la route de Leuant:
Eſtant hors de ce gouffre, & du pouuoir du Dra-
gon, de la raison duquel ie n'ay aucune aſſeuran-
ce, d'autant que le naturel n'eſt tranſmuē, ſans le
changeement manifeſte de ce qui doit eſtre muē:
ie repris mes eſprits, & apres auoir conſiderē ce
que i'eſtois, & d'oū ie venois, ie remarquay vne
petite ſente non gueres frayee, que ie ſuiuy iuſ-
ques à vn chemin qui m'eſtoit incogneu: y eſtāt,
i'eſtois en peine, ne ſcachant ſi ie deuois prendre
à droicte ou à ſeneſtre. En ce doute, i'entre-vis
aſſez loing de moy comme vne perſonne, ie ne
fus pas deceu, car il eſtoit vray: adonc ie me ha-
ſtay en intention de m'enquerir de mon che-
min, approchant de celle que i'auois veuē, & la
diſcernant, ie cogneus que c'eſtoit vne femme
qui cheminoit pas à pas, reſuant profondement
à teſte baiſſee: l'abordant, & parlant à elle, elle
fortit de ſon penſer, & leua la teſte, puis m'ayant
enuiſagē, ſe tourna & fuyt. Ie ne perdi point tēps,
ie courus apres, ie l'attrape & empoigne le pā de ſa
robe: Se ſentant arreſtee, elle iette ſes mains à ſa
face, & avec pluſieurs cris effroyables parla en

ceste sorte, Helas ! pauvre ame vagabonde, ie te prie aye mercy de moy, va en ton repos, & n'exerce aucune vengeance sur mon corps : i'en pour-
suy d'auantage à tirer de ma vie la punition que ie merite : car desia la peur que tu as assemblee en mon ame la fait assez mourir, acheue ta course, & sois contente, tu verras bien tost mon esprit malheureux qui aura laissé ce miserable corps. I'estois presque espouuanté de ce que i'oyois, & n'eust esté, que ie scay bien que les esprits separez n'ont plus de frequentatiõ avec la chair, i'eusse pensé estre hors de ce corps. Me rassurant & cognoissãt de plus en plus, celle que ie tenois, qui estoit la vieille Fee, ie pris occasion en la menaçant de l'interroger de ce qui me vint en la pensee. La craintiue toute abbatuë de terreur se iette à genoux deuant moy, me suppliant avec abondance de larmes. Ceste contenance me rendit certain de l'effroy & nyais espouuantement que plusieurs prennent de ce qui n'a aucune puissance de nuire : alors la desolee & esperduë femme me confessa que quand ie desieune avec elle : elle auoit meslé en mon vin l'essence de pauot. Indique preparee sans goust & odeur, n'ayant autre qualite, que celle qui fait dormir, selon la pratique faite au chasteau d'Arandos, adioustant en son discours que le mauuais vouloir, & l'enuie qu'elle portoit à nostre famille : pource que souuent il eschet que les Rois en sont, estoit cause qu'elle me vouloit exterminer, & faire perir par les dents du dragon, qu'elle disoit m'auoir deuoré il y auoit long temps, & qu'elle alloit en la grotte amasser mes os, scachant que le serpent n'y estoit plus,

Ayant par ces propos appris ceste grande meschanceté executée sur moy: & mesmes quelle m'auoit despouillé, & par derision enuêloppé de ceste peau de cheure, & ietté en la grotte, où ie pris vn si grand fault, que les membres m'en ont long temps esté douloureux, ie demeuré tout muet & presque trāsi, m'esbahyssant de telle malice & meschanceté: Ie me mis à la regarder d'un œil furieux; & despit, delibérant sur la punition qu'elle meritoit: Ie n'eus pas loisir de me resoudre que la vieille m'eschappa, tirant à grande allure vers la spelônque, ie la suiuy pour voir ce qu'elle deuenoit: Elle ne fit aucune pose, car tout d'un coup elle se precipita en l'ancre, ce qu'ayant veu, ie me remis au chemin, & de sentier en sentier apres m'estre recogneu, ie suis venu en l'equipage que vous me voyez. Voilà comme i'ay esté perdu: telle a esté la sorte dont i'ay vesçu, & ie vous fay manifeste preuue, que ie suis fortuy du gouffre, estant eschapé du plus triste enfer que la crainte ayt iamais imaginé.

Ayant acheué ce merueilleux discours, les chātres qui s'estoient apprestez aux chants lugubres (par le cōmandemēt des superieurs) s'aduācerent sur lestons & accords de lieffe, & firent cōpagnie à Fulondes, que toute la Noblesse & multitude du bon peuple conduisit en son chasteau. Les plaisirs en furent celebrés avec toutes sortes d'esbats, & n'y eut aucun qui ne fist quelque partie pour en demonstrier son aise. Les Fortunez participerent à ceste ioye, avec lesquels nous auions aussi toutes sortes de recreations. Or chacun prēd plaisir à la recherche qui luy touche le cœur, &

pource en toutes rencontres, nous espluchions tout ce qui quadroit à nostre meilleure fantaisie, suiuant les Fortunez, ausquels on communiqua toutes les singularitez, si qu'ils virent les excellences, remarquerent les raretez, considerans les artifices, bastimens, & tout ce qu'il y auoit de plus exquis en ce petit Cabinet du Monde. La sage Dame leur hostesse leur declara les coustumes & statuts de l'Isle, & les auantures, qui s'y acheuent, leur racontant celle du Roy Rosolphe, qui depuis quelque temps y auoit enuoyé ses Ambassadeurs.

DESSEIN QUATRIESME.

Rosolphe n'aymant point les Dames deuiet seruiteur de Ferisee, qu'ayant veüe il demande à femme. Estant Roy, elle luy demande un don, qu'il luy octroye sous des conditions qu'ils debattent, & elle le vainc. Il la fait ietter au fonds de la Tour des Chiens.

CES RE Dame accõplie qui desiroit retenir le plus long tẽps qu'elle pouuoit ces trois freres tant agreables, leur fit le discours de ceste histoire. Du tẽps que la prudẽce gouernoit le Royaume de Crãce, par l'industrie du vieil Roy Seliõ duquel les trophes estoiet grauez es courages de

ses ſuiets, & marqués en la paix doit il les faifoit iouyr, tout estoit en ce beau pays, & le peuple content de son bon Roy, n'auoit autre frayeur que de le perdre, toutesfois il y auoit esperance que la perte ne seroit pas absolüe, car il auoit vn fils bõ beau, sage & vaillant, mais desia vn peu aduancé en âge, & ne desirant point estre ioinct à vne femme, à cause d'vne desdaigneuse opinion qu'il en auoit conceüe estimant les femmes estre la ruine des cœurs, & le mariage le sepulchre des viuans: & bien que le Roy son pere prist peine de le diuertir pour faire changer ceste opinion, si ne pouuoit-il y entendre, par ce que son courage n'y estoit pas enclin. Or comme toutes rencontres ont leur tēps, il aduint vn soir que ce Prince estant en deuis familier avec les Daines qu'il frequentoit, plus pour monstres qu'il scauoit bien qu'il estoit fils d'vne femme, que pour plaisir qu'il y prit. Vne ancienne de la compagnie qui auoit esté sa nourrice, se mit à discourir des beautez & perfections de Ferisee fille d'vn Gentilhomme du pays, laquelle elle exaltoit sur toutes, mesme par dessus les accomplies de la Court; où cette-cy ne hãtoit pas, pource que le pere la cognoissoit estre belle, & ne desiroit point qu'elle fust occasion de luy donner du trouble par la demande qu'il pensoit que bien tost on luy en feroit contraire à sa resolution, & ainsi ne pourroit euites les inimitiez de ceux qui la demanderoient, & ne la pourroient obtenir. Encor qu'il la retint de voir la Court, si ne laissoit-il de luy permettre toutes hõnestes & licites libertés, & mesme l'exercice de la chasse, dont elle se delectoit singulierement,

s'estant

s'estant tellement pour ce suiet adextree à tirer de l'arc, qu'elle pouuoit aisément emporter le prix sur ceux qui en faisoient estat. Le Prince Rosolphe qui n'auoit iamais pensé, qu'il y eust beauté capable de l'esmouuoir, oyant si aduantageusement parler de ceste Demoiselle voulut la veoir mais avec respect: pour à quoy paruenir, il s'enquit de la façon de viure de la belle, à quoy il s'accommoda si discrettement & secretement, qu'aucun ne s'apperceut de son dessein. Il sceut que Ferisee selon la coustume estoit à la challe, & il prit si bien le tēps, qu'il la trouua cōme par hazard, il auoit de la conscience, & scauoit bien que quand les grands, & sur tout de son rang, alloient visiter les Dames, les mesdisans en prenoient occasion d'esguisoires à leurs fers, dont ils taschent à frapper la reputation. Son entreprise fut prudente, & se trouua au lieu désiré fort peu suiuy, comme reuenant de quelque partie faicte, & vint assez pres de l'endroiect où la belle estoit, avec quelques Demoiselles ses cōpaignes; il ne fut pas veu d'elles, d'autant qu'elles estoiet attentiuës à vn coup que Ferisee miroit, ce qu'ayant apperceu le Prince, il se hasta, & ayant l'arc en main, il descocha le premier & emporta l'oiseau que la belle pretendoit seulement fraper, de sorte qu'elle luy eust emporté le pied & le bec. La belle ayant veu ceste deception sans scauoir d'où elle procedoit, vid la compaigne de l'oiseau blessé, s'enuoler, dont soudain pour n'auoir visé à perte, enfonce sur l'oiseau volant qu'elle enfila de bonne grace. Ce coup fait, elle se destourna, & vid le Prince qu'elle cognoissoit pour l'auoir veu passer par la ville lors qu'elle

y alloit pour acheter descstofes, mais elle ne fit aucun ſemblant de le tenir pour ce qu'il eſtoit: Roſolphe ayāt fait leuer l'oifeau par vn page, l'enuoya à la Demoifelle, qui le receut gracieuſement, cōme d'un Gentilhōme que la courtoisie incitoit: & le page luy dit que ſon maistre le luy enuoyoit en ſigne du prix qu'elle auoit meritē pour ſon adreſſe. Incontinent elle fait auſſi prendre celui qu'elle auoit abbatu, & l'accouplant à celui du Prince, les luy enuoya tous deux, avec parole que c'eſtoit en teſmoignage de ſon plus aduantageux merite. Le Prince prenāt les deux oyſeaux, ſon arc & ſes fleches enuoya tout à la belle par le page, qui le poſant à ſes pieds ſe retira en diligence par vne voye, qui fit perdre les erres du Prince, ſi qu'elle ne peut plus riē renuoyer. Roſolphe ne voulāt point eſtre vaincu de courtoisie, ſentit en ſoy vne nouvelle emotion de deuoir où iamais il ne s'eſtoit aduancē; & ſe retira ne deſirant pas que celle qu'il euſt voulu ſeruir l'eust deuancē en humilité. La belle le pēſant eſloigné, ſe mit à diſcourir de ceſte rēcontre; & ne le penſant ſi pres, oſta ſon maſque, & leua ſa coëſſe pour ſe rafraichir pres la fontaine, que voici venir le Prince, qui la ſurprēd, & vit ceſte beauté, parangon de l'unique, il eut peu de propos avec elle, & paſſa outre prudemment, emportāt vn vehemēt traiēt au cœur, lequel a fait telle playe qu'à iamais la cicatrice y demeurera. Eſtāt à part ſoy, & meditant ceſte auenture, il changea de courage, ſi qu'il ſe delibera de ſubir les douces loix du premier commandement de Dieu: partant prenant l'opportunitē de le faire entēdre au Roy ſon pere, il luy declara ſa penſee & intentiō, le ſuppliant au

fortune. Entreprise. 1. 35

reste d'ē disposer selō sa sagesse & bō plaisir. Le bō Roy cōtēt au possible de ce chāgemēt & volōté sur uenuē, qui luy estoit tāt agr eable. aussi tost enuo-ya querir le Gētilhōme pere de Feristee, auquel il fit entēdre son uolōir, le priāt, nō cōme suiēt, ains en Seigneur, dōtil desiroit l'aliāce, d'auoir agreable le mariage du Prince son fils, & de sa fille. Le sage Gentilhōme ne pouuant ny deuāt s'excuser, ou refuser, ou remettre la partie, dōna en tres-hūble suiēt la carte blanche à son Roy, pour y designer ce qu'il luy plairoit: tellemēt que le mariage fut cōclud & la belle mādce, vint en Court, où sa mere l'amena. Estāt parmy les Dames, il ne fallut point de iuge particulier en beauté pour la remarquer entre les autres, il ne falloit que les yeux pour la discerner, ne plus ne moins qu'on remarque vne fleur entre les herbes d'vn pré, qui n'ōt riē que ce qui est cōmun. Les accords estās faits on cōmēça les iours de ceremonie auēc grāde solēnité. Le vieil Roy sentit son cœur rassasié de tant de liesse, que son ame s'ē exhala souleē de cōntemēt terrestret. Ceste disgrace occasiōna du dueil à la Court: mais il fut biē tost passé par l'effort de la ioye que dōna le couronnemēt de Rosolphe. Les obseques de Selion estāt acheuees, le Roy voulut entendre à son mariage qui fut celebré en toute magnificēce. La Noblesse y assista en festes, ioustes, tournois, cōbats feints, & tous plaisirs de grands. Quand ce fut au soir, & qu'on parla de coucher la future Royne, elle se vint presenter au Roy luy demandant vn don, qu'elle luy suplioit humblement ne luy refuser, ains à l'antique facon de leurs ancestres, luy accorder. Le Roy la voyant en ceste gra-

ce & disposition, luy dit, Demandez, & elle, Sire encore que ie sois vostre tres-humble suiette & seruante, & qu'il vous a pleu par vne speciale faueur me choisir pour estre vostre humble femme, si est-ce qu'estant pres du rang que ie doy tenir, ie sens mon cœur s'esleuer, nō pour estre glorieuse Princesse, ains digne compaignie d'un grand Roy, & par ainsi sortir de mes premiers limites pour entrer en autres plus excellens, & esquels il conuient auoir vn cœur Royal: partant afin que ie sois telle qu'il est seant, ie vous requiers d'un don pour le prix de ma virginité, & pour me releuer à bō droit le courage. **LE ROY.** Je remets à la raison tout ce que vous auez de pretentions, vous priant aussi d'auoir esgard à ce que ie puis & dois, sans adiouter vostre merite. **FERIS.** Si i'ay eu du merite par le passé, il n'estoit pas de telle qualité que celuy auquel vous me ferez paruenir. **LE ROY.** Parlez donc. **FERISTEE.** Je ne mettray point en auant ce que les filles peuuent proposer pour le guerdon de leur prudence. Je ne vous presente que celle qui sera l'autre vous-mesmes lors qu'il vous plaira, & en ceste qualité pleine d'amour & de grandeur, ie vous demande ce don, c'est qu'en vostre monnoye mon nom & ma figure soyent grauez avec les vostres. **LE ROY.** Je ne pouuois pēser que ceste enuie fust en vostre courage, aussi m'estonnant de vostre requeste qui passe outre le terme de requisition, ie n'estimois pas que me demādisiez ce que iamais Dame n'a presumé d'auoir en ces pays, où les sceptres ne tombent point en quenouille: partant ie vous prie de changer les termes du don, d'autant que celà ne se peut.

fortuneZ. Entreprise I. 37.

FÉRISTEE. Misérable moy, pourquoy vous ay-
ie offensé? Pourquoy l'amour m'ayant voulu ef-
galer à vous, le destin m'abat de mon degré? Je
n'ay que du cœur, & vous Sire, toute grandeur,
or ie laisse choir ce que i'en auois desia embrassé,
& m'enseuelissant dās l'extreme desplaisir que i'ay
d'estre esconduite, ie veux mourir, & encore plus
instamment ie le veux, pour auoir osé m'auancer
à vous requérir puis qu'il vous est desagreable, &
mon regret se multiplie pour auoir en ceste fortu-
ne tant auguste trouué ce qui resiste au bon-heur
de nostre mutuelle conuenance. Fâcheux succez
qui me perdez! Sire, vous estes Roy, & dauanta-
ge, vous auez reputatiō d'estre plus sage que Roy,
& pourtant mon intention a esté vous faisant ce-
ste demande, de cognoistre & descouurir par vous
mesmes si parfait amour, tel que le merite ma vir-
ginité, vous a incité à m'eslire pour vostre, ou si
c'est vne pure ardeur de conuoitise qui vous y ayt
stimulé: & pour ce que ie deuois estre plus Roy-
ne que grande, ie vous dy que vous n'aurez riē de
moy que la vie par effort, si vous l'entreprennez cō-
me Monarque, si i'en ay le don requis, pour ce que
ie ne suis non plus digne d'estre vostre femme, que
d'obtenir ce dont ie supplie, & qui m'est deu par
le dessein qui vous a faict m'estimer capable d'e-
stre vostre compagne, pour à quoy paruenir pour
la splendeur de vostre gloire, il est aussi conuena-
ble que i'aye autant de soin pour vous estre con-
ioincte, que vo^s pouuez auoir de zele à maintenir
vostre vnique grādeur, ou vnie avec moy, ou se-
paree de moy. LE ROY. Ie laisse ma grādeur, i'ou-
blie mon sceptre, ie quitte mon autorité, me fai-

fant mesmes moindre que vous par le respect d'a-
 mour lequel couure tout sous le manteau de ses
 douceurs, & faict que ie ne prens point garde à la
 vehemēce dont vous m'ulcereriez, si ie me tenois
 ferme en ce que ie deurois estre, si ie n'aymois
 point, i'excuse par ce moyen la violence que vous
 me faites, pour faire paroistre qu'il n'y a riē que le
 vray feu d'amour qui m'essance: Je vous pardōne
 tout ce qui peut offencer vn Roy, ie n'entēs point
 les reproches qui m'appartiendroient, si la loy ne
 dependoit de moy. Je ne veux rien apercevoir de
 ces defaux cōmis cōtre ma dignité: car ie me suis
 addonné à vous par tel excez de vertueux amour,
 que ie vous feray paroistre, pource que ie le veux,
 qu'il n'y a que la vertu qui m'ait induit à vous ay-
 mer: & pour autant que vous estes galādē, & auez
 vne belle presumption, ie veux par elle-mesme
 vous vaincre, ou ployer sous vous, s'il se peut,
 parquoy ie veux que vo^r obteniez par vostre dēx-
 terité (qui est vostre reste) ce que vo^r pretēdez, ou
 que vous vous deportiez de vostre pretētion, pour
 obeyr à ce que vous me deuez. Et afin que ie sois
 d'autāt iuste cōtre moy, que ie le doy estre en cō-
 seruant le droit de mō peuple, tout maintenant &
 tandis que nos cœurs y sont disposez, suiuant leur
 alteration, faites apporter vostre arc & vos flesches,
 & ayant les miennes en ceste galerie, nous ferons
 vne galanterie qui me liberera de vostre importu-
 nité, ou vous maintiendra en vostre presumption.
 Nous tirerōs trois coups pour cest effect. Feristee
 s'accorda à la cōditiō que le Roy auoit iugee, puis
 tous deux se trouuerēt au lieu designé. Le Roy ayāt
 fait appareiller la galerie, fit mettre au bout op-

fortunez. Entreprise 1. 39

posé à celuy où il estoit vne grāde ouale d'argent, soustenuë d'un pied destal, & par la lumiere des flambeaux monstra à Feristee que c'estoit le but où il falloit tirer, lors que les feux ostez, ils tiroiēt possible à l'auanture, & possible à l'esgal de l'adresse. Les lumieres ostees, le Roy qui souuent auoit fait cet essay, tira trois coups qui furēt ouys, d'autāt que la lame resonna par l'atteinte du trait. Apres celā il dit à Feristee, faites autant ou mieux, vous auez ouy ce que i'ay executé : Sire, dit-elle, deux sens sont plus qu'un, puis le plus exquis donnera un iugement plus aduantageux : alors ayant l'arc prest, elle enfonça sa fleſche, qui donnant son atteinte, se fit bien ouyr, apres elle decocha les deux autres coups, qui ne donnerent non plus de son, que si la fleſche eust passé aupres du but opposé en le frayant. Et bien luy dit le Roy, qui a gagné? Sire, dit-elle, la veuë en rēdra tesmoignage. Les feux remis, on alla visiter les fleſches, celles du Roy auoient chacune fait leur passage, ce qui fut cogneu & bien remarqué : mais celles de Feristee dont la premiere seule fit du bruiēt, n'auoient suiui qu'une voye, car la belle auoit si biē adressé ses coups, que la premiere ayant faict ouuerture, fut suiuite des autres, si que par le iugement mesmes du Roy, Feristee auoit le mieux fait, & pourtant sa requeste ne luy fut pas accordee par Rosolphe, qui opiniaſtre au vain maintien de l'opinion de sa grādeur, ayma mieux libremēt se frustrer du plaisir plus singulier que les feintes d'amour proposent, que de retrācher de sa gloire, en cōmuniquant la moitié de son autorité à vne femme. En ceste tentation il demanda à Feristee si elle

40 *Le voyage des Princes*

vouloit pas bien luy donner encor vne preuue de
 sa dexterité, suiuant les mesmes conditions de ta-
 tost, à quoy s'estant humblement soubmise, la par-
 tie fut arrestee au lendemain, & la belle fut con-
 duite en sa chambre en son particulier. Il y auoit
 en la court du Palais l'effigie d'un des ancestres du
 Roy, ayant vn sceptre en la main: Rosolphe cō-
 manda qu'on ostant ce sceptre, & que sur la main
 on mist vne orange, puis l'heure venuë, il la mon-
 stra à Feristee, luy disant que si elle pouuoit si biē
 tirer, qu'elle ostant ceste orange, & la remist
 sans qu'elle touchast à terre, qu'il luy accorderoit
 ce qu'elle auoit demandé. Elle luy respond avec
 tout respect, qu'elle estoit preste d'effectuer ce
 qu'il auoit proposé, si luy-mesme qui estoit l'uni-
 que entre les accomplis, en venoit à chef. Le Roy
 qui auoit premedité son affaire esleut la flesche
 faicte expres, & tira si proportionnément, qu'il
 enleua l'orange & la flesche qui la trauersoit,
 cheut plantee en terre, ayant l'orange pres l'em-
 panage: puis il prit la flesche, & pouffant l'orange
 au bout, tira en l'aër avec telle raison, que la fles-
 che s'estant tournée, vint tomber le fer dans l'an-
 neau que faisoit la main my-close, & laissant l'o-
 range dessus, vint seule par sa pesanteur choir
 perpendiculairement en terre sous la main de la
 figure. Ceux qui auoient admiré les coups faicts
 en l'obscurité, s'esmerueillerent encore plus de
 ceux-cy, estimans qu'il n'y auoit plus d'inuentiō
 pour les effacer: Feristee ayāt consideré ce qu'elle
 deuoit executer, choisit entre les flesches celle que
 elle estimoit propre à ce qui se presentoit: & ayāt
 l'arc en main se mit dessous la figure, ordonnāt si

fortuneZ. Entreprise I. 41

iustement son coup, que la fleche decochee passa dans l'ouverture de la main; emportant es airs l'orange avec soy: puis ayant acheué son essancement vers le haut, se tourna si iustement, qu'elle reuint à plomb tomber au mesme endroit: par où elle auoit passé, auquel lieu elle laissa l'orange, & se ficha en terre, à l'endroit que celle du Roy s'estoit plantee. La vertu de ceste Dame donnant d'un autre trait dans le cœur du Roy, luy causa vn si vif desplaisir, que de regret de veoir sa dextérité flestrie à l'ombre des perfectiōs d'une simple demoyelle, se mit au lict, plus atteint de fureur que de mal: là son dépit le recuisant, il fantaisioit mille idees de vengeance contre l'amour, la Belle & soy-mesme, pour auoir apres tant de resolutions donné entree à ce ruyneur de cœurs: lequel l'a tant rauulé de courage. Ses malignes pointes luy suggererent en fin vne cruauté que le dedain forgea sur ce qu'il creut, que le mespris auoit causé ces malheurs, parquoy se voyant ingratement foulé par l'orgueil outrageux d'une qu'il a voulu faire plus grande qu'elle ne meritoit, selon qu'il le iuge en son amertume, il s'enuenime du tout contre elle, & en la vigueur de son indignation plain d'ire, excité de courroux & meü de douleur impatiente, commanda à quatre soldats de ses gardes, d'aller incontinent saisir Ferristee, & la ietter en la fosse de la tour, où repairoiēt les chiens dangereux, laissons luy prédre vn peu de repos, à ce que toutes ses fortunes ne la luyuent pas si viuement, & puis tantost nous acheuerons.

DESSEIN CINQUIESME.

Feristee conseruee par le Talisman de la Canicule, se retire en un village chez un Basteteur, elle oyt dire que le Roy est tres-malade, surquoy elle conseille au Basteteur d'aller trouuer le Roy, & luy promettre guari-son. Le basteteur sous la feinte d'un singe presente Feristee au Roy qui la reçoit magnifiquement.

ES murailles de la ville vers l'Orient d'esté, estoit vne forte & spatieuse tour, où le Roy Rosolfe faisoit nourrir quatre grands chiens fiers comme lyons & si malins, que pour ceste cause on les nommoit d'agereux, aussi leurs dets auoyent executé quelquefois la iustice, sur les corps d'aucuns qui auoyent cōspiré contre l'Estat, ces chiës estoient enchainez à des chaines assez longues & fortes, où l'on les tenoit attachez, de peur qu'ils ne sortissent par le grad canal des immūdices. Le Roy ayant commandé, les soldats, biē que ce fust à grand regret, l'executerent, exposans aux chiens ceste innocente: mais assez temeraire beauté, qui n'estoit couuerte que de sa seule chemise, avec vn simple frison, certainement les regrets, & d'elle & d'eux, estoient piteux: mais l'obeissance qui estoit extreme, raut aux soldats tout moyē de faire plaisir à la Dame, laquelle avec des doleāces infinies ils coulerent vers les chiens où la desolee estant, la trape fut refermee. Les chiës accoururēt

fortunez. Entreprise I. 43

promptement à ce nouveau corps, mais tout d'un coup ils s'arrestèrent, Helas! la pauvette n'auoit point premedité de remède à son mal inopiné estant prise au despourueu, toutesfois par rencontre elle auoit avec soy le iuste preseruatif, & n'aurez point à desplaisir d'en entendre le discours. Le souuerain plaisir de ses exercices estoit la chasse qu'esperduement elle suiuoit: & pource que souuent il lui auenoit en ses courses, de passer aupres de mestairies, où il y auoit de grands mastins qui la descouuroyent quand elle se proumeuoit ou chassoit, & l'interrompoyent luy faisans quelquefois perdre de belles occasions de prises notables, dequoy elle s'en faschoit, & eut bien voulu y mettre ordre sans offenser, ny les personnes ny les bestes: parquoy elle en consulta plusieurs philosophes, & eut beaucoup de peine, de scauoir vn moyen à cest effet, ce qui finalement luy succeda par la rencontre d'un vieil Hermite, qui habitoit en la forest reculee, lequel l'instruisit de ce qu'elle desira. Ce personnage se delectoit à voyager, & par récontre s'estant adressé chez le pere de Feristee, se mit à discourir de plusieurs singularitez, la belle l'oyant parler pertinément de beaucoup de secrets, lui cōmunica son affaire touchant les chiés; le bon hōme liberalement lui enseigna ce qu'elle souhaitoit: En sa presence il prit vne petite bassete qui auoit esté couuerte, & au point mesme que l'on prend les lices pour les clorre, l'ayāt ouuerte industrieusement, separa de la matrice avec grande prudēce la mēbrane, commune aux deux sexes, & l'ayant leuee delicatemēt, en ferma soigneusement le lieu, afin que l'animal sur-

44 *Le voyage des Princes*

uescut, ce qui est fort remarquable & à cōsiderer; car on a obserué par les effets, que ce qui est pris des animaux pour seruir à la magie naturelle, n'a pas grāde efficace, si l'animal ne survit apres la separation de ce qu'on en a tiré: Ceste mēbrane fut par l'hermite preparee & acheuee de tout ce qui estoit requis à son intention, & selon les constellations propres bien obseruees y posa le caractere de la canicule se leuant, d'auantage il monstra à Feristee l'herbe, qui se leue au premier leuer de la canicule apres minuiet, laquelle il faut cueillir, & porter enuelopee dans le parchemin fait de la mēbrane, & l'auoir cōtinuellement sous l'esselle gauche: Ce talismā entre ses autres vertus est l'vnique, pour empescher les chiens d'aboyer & de mordre. Ceste belle miserable auoit tousiours depuis porté ce petit symbole de la canicule, si que lorsqu'elle fut ietee aux chiēs dangereux, elle n'y pensoit pas, & n'auoit eu soin que subir tristement l'extremité prononcee de la part du Roy, par laquelle elle se resoluoit à sa derniere neccsité; mais estant là, & ayant repris ses esprits trop troubles, & voyant ces animaux de fureur conuertis en mignonnes bestes s'asseura, & preuoiant à se retirer de ceste incommodité, prit le loisir que l'occasion luy concedoit; parquoy auisant l'ouuerture du cloaque elle y alla, & se glissant doucement se sauua par le fossé; sortit aux chāps, & tira vers vn village vn peu distant de la ville, où souuent elle auoit esté, & veint à la maison d'vn basteleur où elle heurta: le basteleur s'estant leué parla à elle, & luy ouurit la porte: estant entree, elle luy raconta qu'elle estoit vne pauvre fille qui

fortunez. Entreprise I. 45

venant en la ville pour seruir, auoit esté prise par des mauuais garçons, qui l'auoyent mise en ce pauvre estat. La pitié qu'il en eut, fit qu'il l'a receut & r'efforça de ce qu'il peut, le lendemain deuisant avec elle, luy demanda si elle vouloit aller à la ville & suyure sa fortune: elle dit que non, & qu'elle eut mieux aymé demeurer avec luy: pourueu que ce fut secretement. Le basteleur condescendit au vouloir de la belle, qui de fortune auoit en la pochette de son frison des bagues, & quelques pieces d'or, que sagement elle donna au basteleur pour luy acheter quelques hardes. Ce basteleur auoit vn grand Singe fort bien dressé, par le moyen duquel il gaignoit sa vie, & celle de sa belle qu'il tenoit comme sa fille, laquelle faisoit le petit mesnage de la maison, au grand contentement de ce nouveau pere, avec lequel elle fut plusieurs iours.

Le lendemain que le Roy eut fait exposer Feristee, toute la cour fut en tristesse, car il declara deuant tous la iustice, qu'il auoit faicte de la rebellion & presumption, de celle qu'il auoit voulu honorer de tiltre de Royne, & elle l'auoit trop indiscretement mesprisé. Le triste pere de Feristee, ne pouuoit presque supporter vne telle affliction, toutesfois ce luy fut force, remettant toute la cause du malheur en la folie de sa fille, qu'il va lamentant avec tant de plaintes, que l'air en est encor tout rebatu. Il n'y a rien qui se represente plus au cœur qu'une esperance: dont on a presque veu les effets & ils sont eschapez. Ce Roy en esprouue, & l'accés & l'excés: car sa fureur estât moderee, & la souuenance du passé luy remettant

46 *Le voyage des Princes*

deuāt les yeux les perfectiōs de celle qu'il a desolēe, l'amour trauaillāt avec le desplaisir, il ressent de nouvelles pointes en sō cœur, il n'auoit iamais encor riē esprouuē de semblable, vn regret nōpareil le deschire avec toutes sortes de violēces, & le proche repētir lui suggerāt vne abōdante desplaisāce, le iette en vne si extreme melācholie, qu'il perit à veuē d'œil, & se consommant de tristesse approche de sa fin, en laquelle il s'auāce tant qu'il ne lui reste plus qu'vn indignē soupir qui est pres d'exaler, en sacrifice d'expiatiō, aux ombres de celle dōt il lamente la perte, que son indiscretiō a occasionnee. Les grāds & le peuple estoient fort affligez de l'afflictiō de leur Roy, l'air de leurs gemissemēs retentissoit par tout, & l'incōuenient de la court se manifestoit en tous endroits: ce bruit avec ce qu'il y auoit de verité, veint en la maison du Bastleur qui en entretenoit sa fille, laquelle oyāt les discours qu'on raportoit de la repētāce du roy sētīt en son ame vne nouvelle afflictiō qui lui formoit des pointes infinies de pitié, pour l'amour de celui qu'elle reueroit & aimoit parfaitement, & presque sa douleur estoit apparēte; toutesfois elle sceut sagemēt se cōtenir, & pēsant aux penitēces que le Roy faisoit en satisfaction du mal qu'il lui auoit pourchassē, se cōuertit toute à remedier à ce malheur. Dōques ayāt consultē son bel entendemēt se resolut de s'exposer à la Fortune, pour obuier au desastre qui se preparoit; parquoy prenant le Bastleur à propos lui dit: Mon pere ie vous ay tousiours dit que ie vous recōnoistrais du bien que vous me faites, & il s'offre vne affaire à laquelle si vous voulez entēdre il y a moyē de vous faire

Fortunez. Entreprise I. 47

riche & nous auācer: le pouuez vous? dit-il, Ouy: car à ceste heure que le Roy est malade, il y a moyē de faire vne bōne main, si vous me voulez croire; En la suite de ces propos elle l'instruisit de tout ce qu'il falloit faire, & cōment il se deuoit cōporter iusques à ce qu'il fut tēps qu'elle fit vn coup notable. Apres cet auis le Basteteur veint à la court, & demāde à parler au gentilhōme qui luy auoit esté remarqué, par l'entremise duquel incōtinent il fut introduit deuant le Roy, ioint que pour obeir à cest humeur hypochondriaque, les medecins auoyēt cōsenti & ordōné qu'on amenast au Roy tous ceux qui proposeroyēt de le guarir. Ce Basteteur estāt deuant le Roy s'auisa de parler à lui d'une grace si nouvelle, que desia le Roy se fut pris à rire, n'eut esté qu'il eut hōte de sentir si soudain de l'amendement: Les melancholiques en sont de mesme, estās si malignemēt touchez de leur folle humeur, qu'ils ne voudroiēt pas auoir dōné gloire à quelque remede qui leur eut fait du bien, tant ils ont le courage fade. Sire, dit le Basteteur, i'ay quelque chose qui vous guarira du tout, si vous me voulez croire. LE ROY. Ce que tu me dōneras est-il difficile, fascheux, ou ennuyeux? LE BASTE-LEVR. Vous me la baillés belle, Sire, c'est au rebours, ne vous desplaise: & biē Sire, vous estes faché, vn grād desplaisir vous guerroye, il vous faut auoir vne extrême liesse, & pourtāt ce que ie vous ordōneray sera aisé recreatif & desirable. LE ROY. Cōment feras-tu? LE BAST. Tout ainsi qu'il vous plaira, mais que ne vous desplaise: Et commenceray par vn singe que i'ay, qui vous fera voir vostre contētement, & biē, Sire, est-ce pas parlé cela? Le

Roy prenoit plaisir à l'ouïr parler, estimât que les bourdes qu'il proposoit, estoïent pl^{us} pour le diuertir que pour rié effectuer de propre à son mal. Par le commandement du Roy, la porte estoit ouuerte au basteleur à toutes heures, lequel amena son singe, auquel il faisoit faire tant de passades risibles, que cela diuertissoit l'esprit de Rosolphe, duquel toutesfois l'ennuy se representoit si viuement en sa pensee quand il estoit seul, qu'il perdoit presque tout courage, pour à quoy prouoier le plus souuent on luy donnoit des diuertissemens diuers, ores de bons discours, puis de la musique, en apres des jeux de plaisir, & autres delices d'yeux & d'oreilles, qui s'entresuiuoyent en sa presence. Par l'auis du Basteleur qui dit, que son singe en auoit enuie, le Roy fut mené en vn pavillon qui estoit aux iardins, & là vne apresdi-
 nee il fit faire à ceste beste, tant de non communes & ridicules grimassés, & gestes fantastiques, que le foye se dilatant au Roy il entra en quelque delectation: vne fois qu'en ce lieu, le Roy auoit pris plaisir aux soubrefaux du singe, & qu'estant las de ce jeu, il voulut se promener au iardin il y alla, & commanda qu'on le laissast vn peu seul: ainsi allant & venant, il jettoit l'œil par la fenestre, & voyoit le singe en frayeur, aupres du grand leurier lequel il craignoit, parquoy se trouuant si pres de luy se tenoit en peu de lieu, & de peur faisoit des gestes, mines, façons & contenance tant differentes, & si ioyeusement agreables, pour leur desplaisance & ordre si desordonné, que le Roy ne peut se contenir si fort, qu'il ne donnast quelque signe de ioye se prenât à rire, dequoy

fortune Z. Entreprise I. 49

dequoy s'aperceurēt les Princes, Seigneurs & autres qui y prenoyent garde, & iugerēt par là, que bien tost la bōne humeur r'ameneroit la santé de Rosolfe. Quand l'esprit est en sa propre dispositiō, le iugemēt se trouue en estat de bien faire sa fonction. Le Bastleur retourné, & le Roy déuélépé du plus espois de sa malancholie: commençoit à raisonner familièrement par tout, il appella à soy le Bastleur, auquel il demāda qui lui auoit donné conseil de venir à lui. LE BAST. Sire, ce qui vous a donné du plaisir m'en a donné le conseil. LE ROY. Prends tu conseil d'une beste. LE BAST. Sire, excusez moy s'il vous plaist, & le vous diray vn propos notable; Cen'est pas vne beste que mon singe, non, c'est vne Fee, n'avez vous iamais ouy parler de la Fee Romande, c'est elle mesme qui s'est mise en ceste figure expres pour vostre soulagement, & quand il vous sera agreable, elle se mettra en belle Dame: Sire, vous plaist-il en veoir les effets? Le Roy qui sentoit la ratte s'amolir & l'humour melancholique se resoudre, pensant que ce Bastleur eut encor quelque tour nouueau pour le faire rire, lui dit, va, fais transformer ton singe, & que le voye ceste belle Fee. LE BAST. Sire, les Fees pudiques ne s'osent pas communiquer librement, fais auoir assurance qu'il ne leur sera fait aucune insolence, force ou vergongne. S'il plaist à vostre majesté, de m'asseurer qu'il ne luy sera fait aucun desplaisir, pour chose qui auienne ou apparaisse, & qu'elle fera en toute liberté tout ce qu'il lui plaira, soit pour s'approcher ou se retirer si besoin est, ie la vous feray paroistre. Le Roy aleché par tels deuis plaisans;

qui estoient serieux, & toutesfois il ne les pensoit pas de la sorte, venans de ce ioyeux, promet & iura au Basteleur toute seurte. A sa parole le Basteleur sortit pour remener & aller querir le singe Fee, & le Roy se delectant desia de ces folettes bourades, attendoit quelque galantise pour rire, que deuisant avec quelques seigneurs le Basteleur entra, menant en main vne similitude voilee. Le Roy se tourna vers lui & vid quelques reuerences ioyeuses que fit le Basteleur amenant sa Fee. Ce fut icy vne nouvelle facon: car le farceur auoit tāt accoustumé de harceler les chiens mignons, qu'il sembloit quand il entroit qu'ils le deussent deuorer, & ceste guerre duroit pres d'vn demi-cart d'heure, & à ceste fois ils ne lui dirent rien, ne s'es-mouuans non plus que s'il ne fut pas entré: Le Roy qui prenoit garde à cela, & que mesme ses chiens qui ont accoustumé d'aboyer ce qu'ils n'ont pas accoustumé de veoir, estoient comme sans y penser, ne scauoit que croire, s'il eust eu l'esprit leger ainsi que la plus part des hommes de ce temps, qui iugent mal de tout ce qu'ils ignorent, il eut pensé que ce basteleur eut esté magicien, mais n'allant pas si viste il ietta l'œil attentiuement sur cet obiect, adonques la Fee qui s'estoit tenu ferme au milieu de la chambre où le farceur l'auoit posee, voyant le Roy se tourner vers elle osta son voile d'autour elle, & descourant sa teste se ietta humblement à genoux aux pieds de ceste majesté esbahie; Le Roy fremissant en ceste emotion regardoit attentiuement, & voyant en celle qu'il consideroit des rayons de beauté, qui n'appartenoient qu'à Feristee, s'enclinant vers elle

fortunez. Entreprise I. 51

dit, est-ce feinte où verité, ie vous prie Belle dites moy qui vous estes: En ce trāsport ne pėsant qu'à ce qui est deuant lui il lui tend la main, & prend la sienne lui donnāt courage de parler, alors elle dit, Sire, ie suis ce qu'il vous plaist, bien que i'ay eu l'honneur d'estre vostre pauure & desolee espouse: puis qu'il vous a pleu me faire telle; Ie suis Feristee l'infortunee, qui vient en toute humilité, vous demander pardon du mal que vous souffrez à mon occasion; donques, Sire, que vostre œil misericordieux s'adoucisse vers ceste temeraire, qui vous a tant causé de detresses, & s'il y a en vous quelque souuenance de m'auoir daigné aymer, qu'il vous soit agreable de me recevoir à mercy: Rosolfe ayant consumé tout le fiel de son courage, à bras estendus la veint releuer, & l'embrassant de tout son cœur lui dit: Ce peut-il faire que ce soit vous, chere Feristee. Est-il vray, que mes yeux ayent deuant eux le plus doux sujet de leurs bonnes delices, & que ie sente en ma presence celle qui fut le motif de mes plus belles pensees? Celle que trop malheureusement inconsideré, i'ay voulu ruiner, celle que ie croyois auoir depiteusement defaite, pour m'estre voulu indignement venger? Pardon belle pardon, c'est moy qui ay peché, ie t'ay trop offencee, ie te prie que le passé soit oublié, releue toy mon bien, & te leue pour estre chere cōpaigne de celui qui n'esperoit plus ce bon heur, & qui te sera si fidele en t'aymāt que tu oublieras ses cruautez. En ce contentement il souleue sa desiree femme, & pour luy faire paroistre qu'il estoit meü de iuste repentance & animé de parfaicte ioye, il dressa tournois, ordon-

52 *Le voyage des Princes*

na iouistes, festins, & telles solemnitez ioyeu-
ses qui se pratiquent aux succès des meilleures
fortunes, & comme ayant fait nouvelles nopces
& receu sa femme avec honneur, il lui accorda le
don requis: la sage Roynie en fit hūble refus, mais
il voulut que cela eut lieu: tellement qu'à l'heu-
re la monnoye en fut marquée, & largēse en fut
faite. Le pere de Feristee fut esleué en estats & ses
parens aussi, quant au Basteleur, il fut prouueu
d'un estat plus honorable & fut accommodé de
biens. Rosolfe enuoya ces chiens au Roy de la grād
Bretagne, car ils estoient de la race des premiers
dogues: Du conduit du cloaque, il fit faire la plus
magnifique galerie qui fut iamais construite, c'est
à ceste heure, celle par laquelle on va aux jardins
de plaisir. Il fit changer le fossé, & la tour des
chiens, & y fit bastir vn pavillon si exquis, que de
toutes pars les architectes y viennent prendre
des patrons pour exceller en leur art. Et pource
qu'il falloit que la loy qui est stable, pour le fait
des amans parfaits eut lieu, le Roy & la Roynie
d'un mesme courage se condamnerent de leur
bon gré à se trouuer icy au temps de l'anniuersai-
re de Glilicee, où il sera iugé au profit d'amour,
lequel des deux a tort.

Ces beaux discours estoient presque encor' en
la bouche de la Dame, qui contoit aux Fortunez,
comme Rosolfe & Feristee auoyent enuoyé leur
requeste, qu'il se presenta au haure vn vaisseau.
On y enuoya selon la coustume. Aux banderoles,
les Fortunez cognurent qu'il estoit de Nabadon-
ce, parquoy ils prirent à part leur sage hostesse,
qu'ils prierent qu'ils ne fussent point veus de ces

Fortunez. Entreprise I. 53

gens là pour de bonnes raisons qu'ils lui diroient. Pour ayder à ceste feinte, il courut vn bruit, qu'en haste ils estoient montez sur vn vaisseau qui passoit en Claura, où ils auoyent expressement affaire.

DESSEIN SIXIESME.

L'ambassadeur de Nabadonce est bien receu & satisfait de ceux de Sympsiquee. Les Fortunez partent pour aller à leurs desirs. Conditions des Insulaires.

LE Roy de Nabadonce auoit fait bastir en vn endroit fort propre, vn palais de plaifance le plus agreable du monde, qu'il nomma l'Hermitage d'Honneur, ce qui estoit desia diuulgé, tant en Sympsiquee qu'autres infinis endroits. Ce Roy desirant rendre ceste maison toute accomplie, enuoyoit par tout à la recherche de toutes raretez & excellences, & pour en auoir de ceste isle y auoit enuoyé vn Ambassadeur bien sçuyui: Nous le vismes sortir de son vaisseau en ordre & compagnie magnifique. Cet Ambassadeur fut receu, selõ la qualité de son Roy de la part duquel ayãt fait entendre qu'il desiroit cõmuniquer avec le Roy & les Princes de Sympsiquee, il fut respondu que le Conseil y auiserait, & que l'on le redroit contãt; le conseil donc ayant esté assemblé, iour fut decerné à l'Ambassadeur, & cependant on lui donale plaisir de toutes les belles singularitez. Le iour & l'heure de l'assignation, l'Ambassadeur

54 *Le voyage des Princes*

de Nabadonce introduit au Conseil, & sachant la
coustume du pais, exposa ainsi sa charge. Sire, il y
a toujours eu entre les Rois vos predecesseurs &
ceux de Nabadonce, vne telle cōcorde, & sympa-
thie, que ce que l'un l'a desiré l'autre l'a souhait-
té, & iamais depuis leur aliāce qui est tres-anciē-
ne, les pais de l'un n'ont receu plaisir ou cōmodi-
té, que les terres de l'autre ne s'en soyēt ressenties,
nostre Roy ayāt entēdu que vous avez entre vos
elcomire precieux ioyaux, la belle Iuiue petrifree, qui est
vne vniue rareté, desirant vous rēdre content &
asseuré de son amitiē qu'il scait estre mutuelle, a
tant fait par presens, prieres, eschāges & bōs mo-
anastasin yēs, qu'il a recouuré l'ōnguēt du Roy Eumeneste,
qui comme vous avez ouy dire, est de telle vertu
telcomire qu'il peut remettre la belle Iuiue en son premier
estat & naturel; En outre il a recouuré l'inuētion
de Minerue, pour former le somnifere diuin: dont
la vertu principale est de faire deuenir le cuir du
corps, & parties musculieuses exterieures diapha-
nes comme verre, tellement qu'à trauers on peut
voir le mouuement des arteres, le coulement du
sang, l'operation du poulmon, la diligēce du foye,
la mesure du batement du cœur, la disposition du
cerueau, & tout ce que la doctrine anatomique se
vendique pour l'administration des parties du
corps. Les deux raretez sont notables & de conse-
quence, & est prest de les vous enuoyer, sachant
que par ce moyen vous serez acertené de la belle
figure, en outre vous authoriserés le pouuoir que
vous avez sur les amās, qui doiuent venir icy faire
preuue de leur bonté, d'autant que les pensees du
cœur & ses mouuemēs seront aysement descou-
cœur & les mouuemēs seront aysement descou-

fortuneZ. Entreprise I. 55

uerts, voila ce que le Roy de Nabadonce vous offre, & pour cela, Sire, il vo⁹ requiert d'une faueur: Il est certain que les procès d'amour sont intétez deuant vous, qui en estes iuge absolu, ainsi qu'il vous est escheu par le consentement vniuersel: dont les decrets sont inuiolables. La faueur qu'il desire de vous tend à l'acomplissement de son Hermitage d'Honneur, & pource il vous prie (pour rendre parfaites les excellences qui y sont, & qui difficilement peuent estre autre part) de donner à son Hermitage que l'appel des causes d'amour y viédra & lui sera attribué, & afin que vous croyez qu'il ne veut rien entreprendre sur vous, il entend que vous y enuoyez vn iuge pour prononcer tels arrests, si il ne vo⁹ plaist le venã visiter, y venir aussi iouir du droit qui est & sera vostre: comme en lieu que vo⁹ aures esleu pour cest effet. Cela ayã esté entendu on lui dit que le lendemain il lui seroit fait responce. Le frere de la Dame hostelle des Fortunez veint les trouuer, & leur exposa le tout, demãdant sur ce leur conseil & bon auis: A quoy ayã pensé lui dirẽt qu'il estoit bon de promettre tout au Roy de Nabadonce; aleguant que qui refuse met en peine, & qui promet tout ne promet siẽ, & que qui tout d'un coup s'ouure ne declare pas son secret: Ce gẽtilhomme ayã communiqué cela au Conseil & estant trouué bon, l'assemblee fit responce à l'Ambassadeur telle qu'il desiroit de sorte qu'il s'en retourna fort content: Ainsi consolé de bõne chere, gratifié de responce agreable, & asseuré d'amitié parfaite il leua l'ancre, & s'en retourna. Trois iours apres les Fortunez firent voile où leurs affaires les portoyent, laissant

56 *Le voyage des Princes*

entre ces Dames vne bonne odeur de leurs perfections. Vn peu apres vindrēt en Symptiquee deux gentilshommes de la part du Roy Rosolfe & de la Royne Feristee, demāder le iour qu'il se falloir trouuer aux iugemens d'amour, & il leur fut dit que cela ne se pouuoit resoudre, que nouvelles ne fussent venues de Nabadonce, dont on les auertiroit, & que cependāt comme tousiours & l'isle & les personnes estoient à eux. Quand quelque parole estoit dite en Symptiquee, on ne la retractoit iamais, tout y estoit serieux, il n'y auoit ambition ni enuie, les mutins n'y estoient point cognus, car tout y estoit selō vertu: ce n'est pas ainsi qu'en ces pais où nous auons fait retraite apres nos voyages. Or ceux qui desireront cognoistre la forme du gouuernement de ceste Isle tant belle, qu'ils voyēt ce qui en est retracé parmi les valeurs de la Pucelle d'Orleans, & qui voudra scauoir l'estat de la Belle Iuiue, qu'il retrace les auātures de Herodias, où sont contenus plusieurs moyens de delier beaucoup de nœufs, que la cabale legitime y a conferuez en se conseruant: Si ie scauois que la bonne rencontre en escheut à quelque indigne, i'aurois tāt de regret, que iamais mon cœur n'auroit de contentement. Toutesfois ie m'auise que ce que ie crains ne peut auenir: car toutes les affaires du monde prenent vne voye du tout contraire à la bonne raison; Et vient fort à propos que dressant ces memoires, discourant de ces galantises, ie suis en lieu où la bonne curiosité est morte, où les beaux esprits ne pourroyent viure qu'à regret, où la gentillesse des mœurs n'est qu'avec le peu qui fait reluire le petit iour de ver-

fortunez. Entreprise I. 57

tu, illuminant tout le peuple: En lieu où l'excellence n'est pas en estime, & où lon ne fait cas que de ce que le plus indigne vulgaire tient à profit, partant ces raretez sortans de ce lieu, iront brauement apres les autres es endroicts où le merite est recogneu, & là iouyssans de leur propre gloire, auront heureuse vigueur entre ceux qui le valent. Nous sommes trop long temps sur ceste cōsideration, donnons aër à nos desirs: Et vous belle de mon cœur, qui forcez mon naturel à me tenir icy, contre les droicts de curiosité, effacez par vostre belle grace l'incommodité que mon esprit reçoit parmy ces!

DESSEIN SEPTIESME.

Les Fortunez estans partis nous eusmes de la pierre rassasiante, puis partismes de Sympsi- quee, & surgismes au haure de l'Empire de Gindicee. La façon de viure de l'Empereur tres-accomply, dont fut ialouse Etherine fille du Roy de Boron, laquelle pour ceste cause fit vne hazardeuse entreprise avec le Prince de France.

SI nous eussions esté bien sages, les Fortunez ne fussent partis de Sympsiquee sans nous, & ce qui nous donna plus de regret, c'est qu'une Demoiselle du pays en deuisant librement nous dict leurs noms, Elle pensoit que nous les cognussions,

d'autant que nous estions curieux, & nous estions
 cōme ceux qui ont vne lunette a facettes, qui ne
 sçauent choisir le vray d'entre plusieurs represen-
 tations: ainsi les enfans ont toutes libertez dont
 ils ne peuuent iouyr, car ils l'ignorent: & aux
 vieillards on permet tout, pour ce qu'ils ne sçau-
 royent: à cause que la puissance leur denie ce
 que le vouloir executeroit. Pardonnez aux pre-
 somptueux apprentifs. Nous sçumes que l'ainé
des Fortunez est Caualiree, le second Fonsteland
& le tiers Viuarambe. Nous en auions tant ouy
 parler autresfois, on ne nous preschoit que de
 leurs vertus, ils estoient le but de nos entreprises
 & pensions les bien cognoistre, & toutesfois les
 ayans deuant les yeux, les frequentans & pouuans
 obtenir d'eux nous n'y auons pas pensé. Nous a-
 uions le conseil & la sapience s'estoit offerte, &
 nous l'aliions chercher au loin sans les cognoistre.
 Nos desseins estoient trop prōpts, & nostre cœur
 ne sçauoit pas choisir ce qui luy conuenoit. Nous
 seiournasmes en Sympsiquee, & nous souuenans
 de ce que Fulondes auoit dit de la pierre rassasian-
 te, il nous fut auis que si nous la possedions vn
 iour que nous serions bien aduancez, & parfaicte-
 ment sçauans par ceste cognoissance, & de fait, no-
 stre retardement n'estoit à autre fin, n'en faisant
 toutesfois aucun semblant ny mine d'y penser, &
 de fait, si on en discouroit nous destournions ac-
 corderment les propos, ayans peur que les enten-
 dus nous descourissent à nostre perte. Pauures
 que nous estions, nous pretēdiōs à de petites pail-
 lettes & nous auions laissé le biē abondāt. En ceste
 humeur nous delectās en ce pays tāt accompli de
 raretez qui nous allechoient de plus en plus, nous

fortuneZ. Entreprise I. 59

n'attendions que l'opportunité d'auoir ce que nous
souhaittions & estimions trop: cest aduis est ordi-
naire à tous ceux qui desirēt: & faut librement cō-
fesser que nous fusmes biē aises que nostre vaisseau
estoit encor mal en point pour nous arrester icy &
ne sūiure pas les Fortunez, qui auoiēt bien d'autres
entreprises que les nostres: ainsi les enfans font cas
de leurs chasteaux de noix. Ces bōs Insulaires nous
faisoient beaucoup de courtoisies, & tāt que nous
en estions confus, mesmes nous donnoient pleine
liberté de voir, aller, venir, choisir, eslire, & nous
faisir de ce qui nous estoit agreable, & mesmes nous
fusmes en la grotte, & en apportasmes de la pierre
rassasiante: Il fut fait vn Polypaston avec lequel ie
descendis dedās le creux, & en tournāt aussi m'en
releué, ainsi qu'il est demonsté au theatre des ma-
chines: la machine esprouee il en fut fait vne grā-
de, tellemēt que plusieurs furent en cet antre, où
lō trouua le corps de la mauuaise Fee qui s'y estoit
precipitee. Apres ceste aduantage ayans vn de nos
desirs avec plusieurs autres secrets qui nous furent
liberalēmēt cōmuniquez, nous prīmes congé de
ces gens de biē, & taschasmes à trouuer les Fortu-
nez, à quoy nous fusmes aidez, car les bōs vêts nous
guiderēt si biē que nous prīmes terre au havre mes-
me, où ils auoient abordé, & surgīmes en l'Empi-
re de Glindicee, où nous trouuasmes vn peuple
sage gouuerné par vn Empereur doiū de toutes
vertus, Prince qui en la tranquillité de son esprit
estoit modeste & resolu, non enuieux, ny enuié,
redouté des mauuais, chery des bons, & amateur
de tout ce que la vertu establit, n'ayant soing
que d'estre estimé des gens de bien. Ce Mo-

narque glorieux de l'amitié de ses subiects, & heureux de l'abondance de paix qui le couuoit en la douceur de sa vie, s'estoit proposé comme estant au comble de felicité, de passer le temps plus humainement qu'il luy seroit possible; & se proposant l'honneste volupté pour but, se dedia aux exercices fauorables aux grands & aux vertueux, & sur tout avec autres contentemens licites, il assaisonna ses plaisirs des delices de la Musique, laquelle estoit vne de ses plus fauorites occupations avec la peinture. Il ne receuoit point ceux qui luy donnoient des aduertissemens pour des daces iniustes, & ne prestoit pas l'oreille aux Theologiens melancholiques, lesquels n'ont pour but que le trouble des consciences, & le subuertissement des Estats & Royaumes: Ceux là qui parloient des desbauches amoureuses aux despens de l'honneur des Dames ne s'osoient trouver en sa presence, il n'y auoit que les prudens ayman la pieté & l'honneste plaisir qui fussent bien auprès de luy, car il estoit vertueux. En ceste belle condition il viuoit paisible & bien aymé de ses voisins, & chery de ses subiets, desquels il receuoit plus souuent des presens qu'il n'en demandoit: aussi ses Officiers ne molestoient personne, & n'eussent osé parler en son nom au peuple pour demander. Cest Empereur agreable & bien fortuné visitoit es iours de commodité ses maisons de plaisance, ayant ce pendant tousiours soin de faire & rendre iustice, non que tel fust son plaisir, mais pour ce qu'il le deuoit, & y auoit tellement l'œil, que ses peuples iouyssoient de concorde & de biens, & luy par ce moyen sentant sa

fortunez. Entreprise I. 61

part de telles bonnes cōmoditez, suiuoit les beaux plaisirs. Il auoit vn chœur de la plus agreable Musique, à quoy ne deuoit rien le concert de la delicieuse Poësie : avec ces deux marchoit à l'esgal l'excellente peinture, dont il auoit fait chois parfait, ainsi que Iuge competant, parce qu'il s'y entendoit, & les pratiquoit artistement. Et pour n'y oublier rien, il en appointoit liberalement les studieux qu'il pouuoit retenir ou attirer. Les belles recompenses, le bon accueil, & l'amitié non feinte dont il obligeoit les sages, doctes & vertueux, attiroient des professeurs experts, qui de toutes parts le venoient veoir, les vns pour faire fortune, & s'accomplir dauantage, les autres pour l'admirer & estre en sa grace. Les discours de ses occupations alloient de bouche en bouche par tout: tellement qu'il n'y auoit gueres de pays où les curieux ne sceussent l'estat de cest Empereur. Ce pendant qu'il se dōnoit ce soin, le grand & riche Roy de Boron abondant en toutes commoditez men peut estre d'un semblable esprit, de peur d'estre serf de ses biens dont il se seruoit, se iettoit à telles perfections, & pour y auoir plus de plaisir y auoit fait instruire Etherine sa fille vniue, laquelle s'y employa si bien, qu'avec toute la fleur de beauté que nature luy auoit donnee, elle adiousta à ses autres perfections, qu'elle fut accomplie à bien chanter & toucher toutes sortes d'instrumens de Musique, non à l'auanture, mais selon les preceptes & obseruations de l'art, sachant les maximes de la profession: Ceste belle estoit vn astre luyfant sur tous les pays voisins, & desia sa lumiere esclatoit vers les terres esloignees. Le Roy son pere qui

62 *Le voyage des Princes*

ne pensoit qu'à ceste gloire de plaisir, luy donnoit toutes sortes d'honestes libertez. Or comme l'âge no^r forme, & qu'avec beaucoup de vertus no^r desirōs en accumulet d'autres: la belle ayāt volōté de passer d'une perfection en l'autre, eut voulu tout embrasser, & entreprendre pour se parfaire, & encore y estoit plus stimulee par vne genereuse emulation qui la poinçonnoit, quand elle oyoit parler de quelque autre qui eust des perfections: en l'ardeur de ce plaisir elle receuoit sous l'adueu du Roy toutes sortes de doctes & de curieux, qu'elle oyoit volontiers discourir selon leurs humeurs: car l'un disoit les accidens de quelque auanture amoureuse, l'autre contoit de certaines parties terminees ou non accomplies: Tel mettoit en auant des secrets trouuez sās en resoudre, quelque vn en disputoit plus pertinemment, mais elle prestoit l'oreille plus attentiuelement à ceux qui mettoient les sciences en suiet de propos, & sur tout quand selon l'heure & occasion on luy bailloit quelque demonstration dont elle peust enfler son vertueux magasin. Son cœur qui voloit apres la reputation, & qui luy faisoit cognoistre qu'elle n'estoit point tant esloignee de merite, qu'elle ne peust forcer doucemēt quelque grand courage à l'amour, dont elle estoit capable, luy fit proposer en soy-mesme qu'elle ne se laisseroit iamais vaincre à ceste passion, que pour vn suiet qui excellast en merites. En ceste pēsee elle protesta sur son ame de ne permettre iamais à aucun de l'aymer, qui ne fust esloigné de tous appetits vulgaires, & ne surpassast tout autre en perfection d'auis & de dexterité. En ceste resolution elle ouyt parler de ce grād Empereur qui

Fortanez. Entreprise I. 63

n'eust sçeu estre aagé que de trente & trois ans, (veuf toutesfois d'une sage & belle Dame, laquelle estoit decedee pour vn effort faict à la chasse) ce Prince estoit fort renommé en ces pays là, & la nouvelle en faisoit tant le cœur de la belle qu'elle s'opposa à sa gloire; elle estimoit qu'il ne falloit pas que l'homme qui est le grossier chaos dont la fille est la quinte essence & pure substance, fut le plus accompli, parquoy s'obstinant en ceste guerre spirituelle qu'elle faisoit en soy-mesme, ne cessoit d'imaginer le moyen de faire voir qu'elle le pouvoit aisément vaincre, & qu'il n'appartenoit qu'à elle d'estre accomplie: sa particuliere passion à le surmonter en vertus, fut le motif de toutes ses entreprises. En la tentation dont sa curiosité la poinçonnoit, elle se proposa d'essayer les moyens d'abattre le nom de cest Empereur pour releuer le sien, & en cest excès se trouua en des inquietudes formées, qui l'agiterét tellement de passion particuliere, qu'elle ne soulageoit sa vie qu'à designer ses deliberations, qui la tenoiét attentive à l'effet qu'elle premeditoit. Et bien qu'elle fust ardemment sollicitée de l'honneur qu'elle pretendoit en l'excellence dont elle vouloit combattre ce grand & magnifique Monarque, si demeuroit-elle tousiours en l'apparence accoustumée, sa diuine maladie ne luy faisoit riē naistre de melancholique ou indecent, elle viuoit avec chacun de mesme grace que d'ordinaire. En ce tēps là plusieurs Princes esmeus du renom & des perfections d'Etherine hātoient la court de Boron, & faisans diuerses & belles parties pour l'amour d'elle, & à qui mieux mieux taschoient à se rendre agreables à la Roynie de leurs cœurs:

64 *Le voyage des Princes*

Il luy venoit à gré d'apercevoir les ceremonies amoureuses sous lesquelles ils se transformoient pour estre acceptables, & les retenant par vne faueur proportionnee les rendoit tous contens, le plus aduantureux, & qui sçeut mieux sa court amoureuse, induit par son propre conseil, se presenta à elle avec vne audace plus exquise que les autres qui s'attendoient au hazard des loix, & mutuelles pratiques des volutez paternelles. Il estoit Prince autant braue que veritable, autant resolu en ses conceptions que iuste en ses paroles, & fidele en actions, tel que le deuoit estre vn fils de France. Ce Prince auoit esté enuoyé par le Roy son pere en l'expedition d'Ofir, d'où reuenant il s'estoit rencontré en ceste belle aduanture, & occupation d'esprit, aussi fut-il le plus galand à s'adresser à la belle Dame Etherine pour cest effect l'ayant remarqué capable de conduire vne genereuse entreprise, luy permettoit de s'engager de plus en plus en son affection, & le cognossant auoir de la passion pour elle, le faisoit doucement recuire en ses feux, afin d'en tirer le seruire qu'elle pretendoit à son contentement. Quelques fois qu'il se trouuoit à propos avec elle, elle luy donnoit occasion de luy descouurir quelques ombres de ses intentions, qu'elle recueilloit pour s'en aider, & par attraiçts vertueux l'enlaçoit mignonniement, si que petit à petit il se descouuroit à elle, aussi elle le receuoit d'vne grace tant obligee, qu'il fut tout sien. Etherine qui auoit assez de prudence pour en iuger, vid bien qu'elle estoit Dame absoluë de son courage. Or vn iour de festin qu'il eut l'honneur d'emporter la bague que
elle

fortuneZ. Entreprise I. 65

elle auoit donnee, ils deuisent long tēps ensemble, & avec telle modestie que les yeux n'y descouuroiēt riē de leurs affaires, ce que sçauēt biē pratiquer ceux qui ont l'industrie de delayer les gouttes du soupçon dans la liqueur des belles humeurs que les actions hōnestes demeslent. Ce Prince par plusieurs diuerses rencontres de propos luy ayant fait infinies humbles protestatiōs de seruices, qu'il reiteroit sagement, & poursuinoit avec apparēce de zele, rendit certain le cœur d'Etherine que c'estoit sans feintise qu'il s'offroit à elle, & que ces discours n'estoient pas des friuoles entretiens de court, mais des assurences de fidelité, parquoy elle luy repartit ainsi, Je ne doute point, Prince accompli, que ce que vous me proposez d'affections ne soit vray, mais ie ne puis m'asseurer de vostre cœur que par espreuue: Si vous auez de la passion pour moy, cōme tant de fois vous me l'auiez protesté, & ie le veux biē croire, pour sçauoir s'il y a au monde vn fidele amāt, & parfait, lequel ayme sa Dame seulement pour l'amour d'elle-mesme, & que le soucy qu'il a de luy faire seruice soit sans esperer que ce qu'il luy plaira de recōpēse, n'ayāt autre pretentiō, que d'auoir l'honneur & le plaisir en son ame, de luy auoir fait seruice. Si vous estes tel que ie vous propose cest amant, & si vostre dessein est ainsi que ie le pense, & qu'ayés enuie d'estre mien de la sorte que ie le veux, i'en feray l'estat que ie dois: Aduisez à m'en assurer, afin que le sçachant, ie m'adonne à vous & que nous ayons vne mutuelle certitude de nostre desir & de sa fin. Or, pour ce que ie sçay fort bien que quād ie voudray oublier la loyauté que i'ay promise à mō ame, & le sermēt

66 *Le voyage des Princes*

que i'ay fait à mon cœur, ie ne manqueray point de seruiteurs qui serōt à moy à l'ordinaire de tout le monde, mais ie ne le veux pas, & si desire d'estre serui d'vn qui m'ayme : si vous souhaitez estre cestuy-là, ainsi que m'avez tant de fois coniuere à le croire, ie vous diray les loix que ie veux que vo^s obseruiez pour estre receu de moy: Il faut que ma simple parole soit l'assurance de ce que vous pretendez de moy, aussi est-ce la plus certaine preuve que ie vous puisse rendre, il conuient que vous soyez celuy seul qui tienne toute la forme de la fermeté en l'amitié que nous deuons establir, & de laquelle ie ne vous veux faire aucune demonstration iusques à ce qu'il me plaise, ou qu'il le faille, ou qu'il soit raisonnable, & encor en la sorte que ie l'ordonneray lors que ie vous priroy de me donner vn don que vous m'accorderez. Si selō ces loix vous faites ce dont ie vous prieray, ie vous estimeray vaillant & veritable, puis apres nous parlerōs du prix deu à vostre merite, selō le temps, la fortune & l'honneur. **LE PRINCE.** Madam^e, ayant resigné mes volōtez sous vostre pouuoir, il est necessaire que ie depende du tout de vo^s, les loix que vous m'ordonnez sont l'ordre de vie que ie dois suiure, ce que vous cōmādez, est ce qu'il faut que i'effectue, puis que mon esprit est à vous, conduisez-le comme il vous plaira : car autrement ne serois-ie point vostre seruiteur, si i'auois quelque intention qui fust tant soit peu destournee de la reigle que vous establirez sur mes volontez & actions. **ETHERINE.** En ceste assurance, ie vous diray mon secret, & voicy le premier proiect par lequel ie vous obligeray à croire que

fortunez. Entreprise I. 67

ie vous ayme, & que vous n'aurez volonté que la mienne: Je suis en vne inquietude continuelle pour l'excellence de l'Empereur de Glindicee, qui seul est celuy qui peut emporter sur moy la victoire en l'execution des suiets mignons que j'ay proposez en mon esprit pour seule y triompher sur tous les esprits qui respirent ceste vie: & pource que ie ne suis pas Amazone conduisant les armées, ce que i'eusse peu faire, si le temps & l'occasion m'y eust induite, j'ay addonné mon cœur à ce qui l'a peu rendre accompli, & me suis tellement determinee à ces effects, que ie ne veux pas qu'il y ayt vn autre que moy qui excelle en ce que i'abonde: c'est ce qui m'inquiete & d'entendre que ce Prince pacifique soit tellement accompli, qu'il en sache plus que moy, ie ne veux point que cela soit, car il n'y a rien que j'aye entrepris sçavoir, que ie ne cognoisse absolument, aussi i'espere le vaincre en sa presence, & luy faire rendre les aboys és concerts que nous ferons, quand il sera temps. **LE PRINCE.** Madame, sans tant vous inquieter, sans vous donner de la passion pour luy, en alterant vostre bel esprit qui doit estre en paix, voulez-vous que ie parte tout maintenant, & que j'aille à luy, & qu'au milieu de ses pays, dans l'enclos de ses forteresses, au sein de ses gardes ie luy oste la vie qui vous fasche? Et qu'y a-il au monde de plus punissable que ce qui trouble le bel esprit de Madame? Ouy, j'iray & j'esteindray pour jamais les dexteritez de celuy qui vous importune? **ETHEREINE.** Non, mon braue Prince, non, celuy

qui estes mien, ie ne veux pas celà, ie n'aurois plus de gloire, ma belle presumption seroit esteincte, mon heureuse emulation n'auroit plus de suiect: & puis celles qui ont de l'honneur ne sont point sanguinaires, ie ne veux la perte de sa vie, ny l'exaltation de son industrie: ie le veux vaincre, & si ie veux qu'il viue, afin que i'aye l'honneur, & luy le regret, & que ie sçache que ce que i'ay surmonté par ma vertu, est & vertueux & en vie. Parquoy ce que ie veux de vous est vn office signalé pour cest effet. Puis que vostre serment est en ma main, que ie vous ay déclaré mon courage, vous estes obligé à ce que ie desire, vo^z partirez de ceste court comme pour aller visiter d'autres Royaumes, & accomplir vos voyages, & irez vous preparer aux bords de la mer Arabique, ie vous fourniray de toutes comoditez, d'autant que loin de vostre pays, vous ne pourrez si promptement en auoir, & mon affaire tarderoit: vous pouuez sçauoir que le Roy mon Seigneur a là sur le golfe de la mer rouge de grâdes Seigneuries, & en ceste coste heureuse vne belle longueur de pays, & d'autant que dans peu de iours il veut enuoyer en Ofir, il ira là faire dresser l'equipage, & i'iray avec luy. Vn peu après que la flotte aura leué l'ancre (selon sa coutume, ioint qu'il y a affaire) il ira en l'isle des creuices qui se petrifient quand elles perdēt l'eau, cependant qu'il s'y delectera, ie passeray en l'isle des perles, où i'ay vn beau chasteau, & vous serez à l'autre bout vers le midy à l'abry, en m'attendant en vostre vaisseau leger, & ainsi que ie passeray, vous attaquerez ma nef qui sera fort desgarnie, & vous laisserez de moy, & ferez

fortuneZ. Entreprise. I. 69

mettre tous mes gens à terre, & m'emmenez avec mon vaisseau, celà faict, vous tirerez au de-
stroit où sera vostre equipage, où nous entrerons,
& laisserons les deux vaisseaux à l'ancre; en amu-
sement à ceux qui voudroient venir apres nous,
& en diligence nous suiurons la route de Glindi-
cee. On pensera que ce soit quelque escumeur de
mer qui ait faict ce butin. Nous aurons bien ad-
uancé auant qu'on sçache de nos nouvelles, car de
vingt iours le Roy ne scauroit sçauoir où seront
mes gens, qui auront loisir de cueillir des perles,
car i'ay accoustumé d'y seiourner autant, & quand
le Roy verra que ie passeray ce terme, il y enuoye-
ra: quand à nos vaisseaux laissez au havre desert,
ils y seront long temps, car on n'y va que par ha-
zard ou deux fois l'an pour aller à la recherche des
esmeraudes. Estans au port desiré, vous ferez le
marchand, & me presenterez à l'Empereur, & de
là me laissant acheuer mon entreprise, vous irez
en Quimalee attendre de mes nouvelles, & ne
bougeriez de là que vous n'oyez soit tost ou tard,
ie vous adresse là, car c'est vn pays de toute li-
berté, & où lon n'est point recherché, c'est le vray
Asile du monde: voilà mon conseil, mon desir &
mon attente: aduisez à faire vostre deuoir, & ie
me disposeray à faire le mien. LE PRINCE.
C'est desia faict, tout est prest, ainsi que vous le
prononcez il se faisoit. Ne faillez à l'assignation,
car desia ie suis là vous attendant en grande deuo-
tion de vous faire seruice.

DESSEIN HVICTIESME.

Le marchand ayant ven l'Empereur, luy laisse Etherine, & l'Empereur la baille en garde à la Fee Epinoyse à laquelle elle raconta son estre & condition, sous vne belle feinte. L'Empereur s'addonne à aymer Etherine du tout.

LE François executa le commandement de la Princesse sans frauder les conuenances mutuelles, ce qu'ayant bien & diligemment accompli, leur nef aborda fort heureusement & promptement en Glindicee, où le Prince en habit de marchand, arriua à Belon, ville Metropolitaine, en laquelle residoit l'Empereur, & de bon-heur il rencontra ce Monarque venant de la chasse, lequel le fit appeller, & l'entretint de discours, luy demandant d'où il venoit: le marchand le satisfit beaucoup, & pleut tant à sa Maiesté, qu'il le mena avec luy à la fontaine, où il alloit se recreer. Cest Empereur faisoit grand cas des estrangers, & les carressoit fort. Après quelques petits deuis, l'Empereur dit au marchand, Aduisez ce que vous desirez de moy. **L E M A R C H A N D.** Sire, ayant ouy le bruiet de vostre reputation, qui passe au delà de tous les pays, & que vous

fortunez. Entreprise I. 71

estes le Prince le plus curieux des viuans, ie vous ay amené le plus rare suiect du monde, qui est vne Nymphé belle entre les parfaites, sage, & autant accomplie qui soit en l'vniuers, excellente en toutes les belles sciences, dont vous exercez vostre esprit apres vos grands affaires. I'ay creu, que vous faisant si beau present, i'auray vos bonnes graces: parquoy, Sire, s'il plaist à vostre maiesté, ie la vous feray veoir, & la mettray entre vos mains. L'Empereur eut agreable ce que luy proposa le marchand, & le pria qu'au plustost il luy fist veoir ce qu'il luy promettoit, & commanda qu'on fist tout bon recueil & courtoisie à ce marchand. Le lendemain à heure commode le marchand se presenta à l'Empereur avec sa Nymphé. Incontinent l'Empereur enuoya en sa petite maison de plaifance de la Fontaine, où il manda à la Fee qui en estoit concierge, qu'elle preparast vn concert de Musique, car par là il vouloit essayer les perfections de la Nymphé, laquelle il luy enuoya aussi, & retint le marchand, luy faisant beaucoup d'honneur, pour ce qu'il luy estoit aduis qu'il estoit de façons & habitudes plus exquisés que d'vn marchand, & se proposoit en son cœur que c'estoit de ces riches Princes qui font la marchandise en l'Europe. A l'heure de l'assignation, l'Empereur ne faillit pas, liures furent mis sur table, instrumens furent apportez, & chacun se mit à faire du mieux, & dès lors les deux cõtendans à l'excés parfait, commença à iuger de la force de sa partie. Deux iours apres l'Empereur

voulut conuenir avec le marchand, & luy demanda ce qu'il desiroit de luy, & à quelle condition il luy laisseroit ceste belle fille. Sire, dit le marchand, si elle est à vostre gré, ce luy sera vn grand heur d'estre à vous, non s'il vous plaist. comme vne triste seruante, car elle est de bon lieu, mais en fille d'honneur, & ie ne vous demande autre chose, sinon qu'elle soit en liberté de viure honorablement, & qu'en telle sorte elle soit maintenüe en vostre seruice, & lors que vous en serez contët, & qu'elle l'aura meritë, & qu'il vous plaist d'en faire quelque chose & la prouoir selon sa capacité pour la retenir pres de vostre Maiestë, elle me le fera scauoir, & ie viëdray icy receuoir le guerdõ que vous m'adiugerez. L'Empereur trouuât son dire bõ, voulut ce qu'il auoit proposë: & le marchand prënant congé de luy pour poursuiure son trafic, l'Empereur luy fit present d'vn diamãt fait en poire qui auoit de petit diamëtre six lignes, luy offrãt & soy-mesme & son bië, & toutes les terres à son cõmandement pour demeurer ou aller & venir à sa volonté, sa maison luy est ant ouuerte perpetuellement & aux siens. L'Empereur estoit trescontent de ce beau ioyau qu'il mit entre les mains de la Fee Epinoise, laquelle l'enquit de son nom, de ses parens, du lieu de sa natiuitë, & de son estat, & la belle luy dit, Je suis Etherine fille de la Nymphe Oris (il estoit vray qu'Oris auoit yne fille de mesme nõ, & si pourtant ceste-cy n'ë scauoit rië) laquelle demeure en vne petite Isle voisine de la mer Phyloxene. Je me suis toute ma vie addõnee à l'exercice de la musique, peinture & autres cõportemens vertueux auxquels ma mere m'a

fortunez. Entreprise I. 73

induite. Or ievo⁹ diray, puis qu'il faut que ie viue avec vous, qu'un personnage descēdu de la race du grand Atlas, m'a tellement instruit és sciences lesquelles ie pratique, que souuent i'ay surmonté mes compagnes, & plusieurs doctes qui en faisoient profession, & me tenois tant contenté de ce bien, que pour entretenir ma voix, à cause de la musique, & ma disposition és autres gentillesses, il me rendit avec quelques miennes compagnes en un ordre de chastes filles, où i'ay passé quelques années sous le vœu de virginité, en intention perpetuelle de viure selon les saintes constitutions de ce lieu là. Mon pere viuoit encor, qui estoit le premier & plus sçauant astrologue de son temps, le bon homme estoit ja vieil quand ie nasquis, & n'y a gueres qu'il a fait sa paix avec le siecle, or me voyant grandette & constante en la resolution que i'auois prise, il m'y confirma: mais pource qu'il iugeoit bien que ie n'estois point si disgratiee que ie ne fusse desirable, lui qui s'entendoit en la science des Talismans, en a fait un qui est en la chappelle de nostre college, auquel est mō pourtrait, & il y a telle vertu & force avec effet indubitable, que s'il se trouuoit d'auanture quelqu'un qui voulut attenter à ma chasteté, il courroit la plus miserable & dangereuse fortune du monde, incontinent il seroit priué de tous sens, tous ses amis seroyent opprimez d'angoilles, & ses possessions periroyent par le feu de l'air, ce dont il m'a auertie, afin que ie ne permette à aucun d'encourir ce malheur, tel qu'il est auenu à l'heritier de l'isle deserte, & aussi pour me maintenir en ma resolution: En fin comme les

74 *Le voyage des Princes*

auantures, auient, il est auenu, que nous auons
ouy parler des excellences de ce païs, & i'ay vou-
lu y venir me donnant à ce marchand, pour faire
de moy ce qu'il lui plairoit: pourueu qu'il me mit
entre les mains de l'Empereur. La Fee prenoit
plaisir aux discours de la Nymfe, & s'esperdoit
d'aïse de l'auoir avec elle: tant pour sa beauté &
bonne grace, que pour ses autres merites, & sur tout
à cause de sa belle voix & excellence en la musi-
que, avec quoy elle rauissoit tous les cœurs, que
pour le cōtente-mēt que l'Empereur en receuoit.
Etherine viuoit avec vne belle modestie, gar-
dant aussi beaucoup de ce qu'elle estoit, & n'auoit
point voulu feindre son nō à l'Empereur, afin de
cognoistre s'il auoit ouy parler d'elle, & s'il s'en au-
seroit. Elle le vouloit ainsi tenter, car si elle fut ve-
nue en digne appareil de sa qualité, par courtoisie
il lui eut tout ceddé faisant plus d'estat de son rāg
que de sa sciēce, ce qu'elle ne desiroit pas, & l'Em-
pereur ne se fut pas bandé à lui resister, cependant
par le sage auis de la Fee il lui donna lieu entre les
Dames, avec vne honneste suite de deux filles, &
vn page. Aux heures des iours assignez pour le
plaisir de la Musique, l'Empereur venoit à la
Fontaine, où les chantres & les dames ne fai-
soient pas faute, & Etherine y fit tant de fois
tresbien, qu'aïsement on recognut qu'il estoit
seant que tous ceux qui s'en mesloyent, lui cedas-
sent. C'estoit l'ambition de ceste Belle: Que vou-
droit-en dire le censeur des opiniōs? que desire-
roit-il en penser? Tout l'excēs du cœur en pensees
a pour souuerain bien la fin de ce qu'il se propose,
cecy est la resolution de ce qu'on en pourroit di-

re, si d'auenture par les succez on ne venoit à d'autres presomptions. C'est cela, il faut que le contentement soit receu quand il eschet. Souuent que l'Empereur prenoit garde à ceste beauté qui s'en aperceuoit bien, mais faisoit negligemment la non entendue, il souspiroit en soy-mesme, & eut voulu qu'elle eut esté d'autre condition, plaignant en soy-mesme le dommage que c'estoit, qu'une telle beauté fut vne simple fille scauante. Le temps & la continuation du plaisir, furent causes que l'Empereur se noyant en ses belles delices, auisa apres vn crayon qu'Etherine auoit fait de soy-mesme, que ses yeux estoient trop beaux pour estre negligez, puis peu à peu remarquant tant de merueilles en ce bel objet, oublia toute autre pensee pour ne penser qu'aux douces meditations, que lui causoyent les perfections de ceste Belle, qui deuint en fin Princesse de son ame, & s'en rendit tant passionné, que sa plus delicieuse occupatiõ estoit de l'entretenir, en deliberatiõ de la prier de déposer le seay de son vœu pour estre à lui, discourant desia des auantages qu'il lui vouloit faire en recompense selon l'equité de son cœur. Quelquesfois il pensoit de la prier d'estre sa Dame d'amourettes: puis la iustice lui en mettoit vne crainte en l'ame, si qu'il s'en reueilloit, l'estimant de trop de merite pour estre d'un ordre si miserable: Et puis l'aymant de passiõ il desiroit & eut voulu qu'elle eut obtenu tel rãg, qu'elle eut esté capable d'estre Imperatrice: voila comment Etherine estoit le bel objet de l'Empereur; & son plus exquis exercice, mesmes il n'auoit pas souuent le loisir de despescher

affaires pour incontinent se rendre, où il deuoit trouuer son vniue. entretien, sa belle, ses delices nouvelles, dont la plus exquisite faueur qu'il ait obtenuë encor', avec protestation de n'en abuser, fut de baiser quelquefois sa belle bouche en signe seulement, comme il disoit aux presens, du bien qu'il conceuoit en son courage, des beaux accords qui s'y formoyent : A la verité elle estoit la douceur de sa vie, rien ne lui touchoit tant le cœur, que les auis, entretien de ceste accomplie. Et de fait il fit tant de demonstrations qu'elle lui plaisoit, qu'il voulut qu'elle fut par tout où il alloit par plaisir, & mesmes à la chasse où elle faisoit voir qu'elle auoit plus de cœur, que ce que l'on l'estimoit estre : Aussi son grand cœur ne faisoit que des demonstrations de grande, & il ne le cognoissoit pas, car son esprit estoit troublé, & celui de la Belle estoit net, entant qu'elle voyoit clair en l'affaire de ses pretentions.

DESSEIN NEVFIESME.

Pour vne legere parole, l'Empereur s'indigne contre Etherine & la fait exposer aux bois. La nuit il s'en souuient, la regrette, on l'enuoye chercher, on ne la peut trouuer: d'ot il entre en telle angoisse qu'il en deuiet tres-malade, & encor est plus fasché quand par la venue d'un Ambassadeur, il sceut qui estoit Etherine.

NOVS entrons au sujet qui enuelope le nostre, nous commençons en recommençant,

He bien nous autres debiles personnes pouuons bien estre deceus, puis que les monarques le sont. On dit ordinairement: si telle chose estoit, ce grand Prince le scauroit, lui qui a des moyens, de l'authorité & des faueurs! Ne pēsez pas cela, petites gens, les entreprises sont selon les hōmes, & ie le sçay pour l'auoir veu, & ie le diray biē, que pres des Rois & des grands, sont le plus souuēt les plus ineptes, i'ay veu en des petits Baillages, des Iuges plus sages qu'aux cours de Parlements. Tout beau Muse, tout beau, ne vous meslez pas des affaires d'Estat, laissez les aux Prescheurs qui se veulent perdre, suiuous nos mignonnes conuoitises qui n'offencent personne: Alons nostre chemin, cou-lons nos traces d'amour. Comme il ne se peut que nos aises continuent, si nos affections ne sont reglees; Il n'est pas possible que voulant toujours monter sans auoir quelque relais pour s'appuyer, on ne face vne grand cheute venant à eschapper: de mesme vne vniue passion toute violente, ne peut qu'elle ne dōne vne grāde occasion de debris quand vne autre la pousse, ceci est dit à l'auenture, à ce que chacun en prene ce qu'il lui plaira. La violence & l'amour de ce Monarque s'ulcerant brusquement, fit place à vne fureur plus insolente & dangereuse, & dont les effets ont paru trop pernicious, le peril toutesfois en est escheu, selon les bontez ou malices des sub-jets, la fin en fera foy. Il auint vn iour qu'estant à la chasse, l'Empereur deuisoit avec Etherine à l'oree d'vne forest, ils apperceurent vn cerf qui venoit lentement sans les descouuir, l'Empereur dit à Etherine, Belle, voyez-vous ce cerf, où

voulez vous que pour l'amour de vous, ie le blesse d'un coup de fleche? *ETHERINE*. Sire, vous qui estes accompli en tout pouuez faire ce qu'il vous plaist, ie vous diray pour tant, que ce seroit un beau coup de lui dōner d'un trait au pied & à l'oreille. Incontinent l'Empereur inuentif, comme font tous amans, appresta son arc qu'il mit à ses pieds, & prit d'un page un arc à ialet avec lequel il tira droit en l'oreille du cerf, & y porta vne balote de terre legere, qui rencontrant le ferme des cartilages de l'oreille se mit en poudre, qui fut cause que le cerf sentant ce fretillement s'arresta, & du pied de derriere du mesme costé de l'oreille, secoua ceste poudre qui l'importunoit: estant en ceste action, l'Empereur sans perdre temps decocha viuement vne fleche de telle adresse, qu'il enfla le pied & l'oreille, & de l'auance du coup la ceruelle penetree le cerf tomba: Chacun admiroit un si beau coup, mesme l'Empereur fier de si iuste rencontre s'en glorifioit cordialement: & s'adressant à *Etherine* luy dit. Et bien, Belle, qu'en dites vous? Elle ayant pris la grauité de son geste, & voulant par un excés notable sonder ce Prince iusques au vif, luy respondit d'une façon assez dedaigneuse, Sire, i'ay parlé d'un coup, ie pretendois que vostre force fut si grande, que luy perçant l'oreille droite en biais, vostre trait iroit chercher les iointures, & liaisons des os à ce que trauersant aux conionctions des muscles, elle veint à la fin acheuer sa violence sur le pied senestre; qu'elle eut lié à la terre. Et puis vous auez vsé d'un artifice indecent à un grand, tel que vous: car

fortuneZ. Entreprise I. 79

vous vous estes serui de l'arc d'un page, pour tromper vne beste Royale: ce pauvre cerf se presentoit à guerre ouuerte, & vous l'auéz deceu; ainsi sans ce stratageme, vous n'eussiez pas faict rencontre. Remarquez Amans, que quiconque ayme veut que le sujet aymé luy deffere tant, que toutes ses actions luy doiuent estre perfection, tous ses propos Oracles, & tous ses gestes graces, & puis il n'y a rien si delicat que l'esprit d'un Amant, qui soudain se picque mesmes es roses cueillies. L'Empereur oyant cela, & voyant la façon d'Etherine, la iugea trop arrogante & temeraire, & croyant que l'amitié, dont il luy a faict demonstration, l'ait portee au delà des limites de raison, pour oublier tout respect, fit en soy vn changement vniuersel de toutes humeurs, tellement que de la fureur d'Amour qui le transportoit, il entra en vne rage de cholere si vehemente, qu'elle surmonta l'ardeur de son insolente affection, & iettant sur ce beau Soleil vne nuee de regards furieux, il luy dit: Comment petite impudente, estes vous tant presumptueuse que d'abuser de mes faueurs de telle sorte, osez-vous tant glorieusement me respondre, & faire indiscretement la sotte & de daigneuse? folle & outrecuidee, pour vn peu de vanité: dont vous pēsez faire gloire sur tout, vous faites de l'effronterie, à cela ie recognoy la feinte de vostre cœur, & que vous estes vne maligne affectee, toute autre que ce que l'on me fait accroire: Non vous ne m'affronterez pas, c'est d'autres qu'il faut seduire par tels artifices. I'enseignerray aux ames ingrates, traistresses & mes-

80 *Le voyage des Princes*

cognoissantes , à se tenir en leur deuoir par la punition que ie feray de vostre audace: Cela dit, il l'a fit despoüiller, & en cotte lier pieds & mains, & porter bien auant en la forest, lui-mesme la voulut voir exposer en ce lieu estoigné, & estant là posee il lui dit, Sois là tant que ta fortune t'engloutisse, & temeraire reçoÿ le salaire de ton impudence, que les ours, les loups, & les lions châtieront. Et en ce courroux l'Empereur se retira. Ceux qui virent ceste prompte & inesperee disgrâce, entendirent bien que le naturel des Princes souuerains est, d'estre lions, auxquels il ne se faut pas iouër: d'autant qu'ils scauent que tout leur est permis, & croyent tout leur estre deu, tels sont les hommes qui ont domination, quand ils sont pauures de sagesse, despoüillez de bonté, & nuds de la cognoissance de soy-mesme. Il y eut beaucoup de larmes espandues pour ceste pitié, & infinis souspirs furent formez par la douleur que plusieurs eurent, voyans ce defastre tant contre toute apparence. Il n'y auoit aucun qui eut veu ou cognu Etherine, qui ne la regretast, & ne maudit l'indigne boutade de l'Empereur pour si frivole sujet, & que ne fit deschoir de sa pensee la longue estime qu'on auoit eu de sa sagesse. Helas! la pauurette se trouua fort desolee, se voyant en vne telle extremité, où son cœur trop grand l'auoit laissé conduire: car elle ne voulut iamais ouurer la bouche, depuis que l'Empereur eut mal pris ses paroles, sa grãdeur de courage lui fit maintenir sa résolution, pour vaincre son ennuy, & bien que depiteusement supporter en silence ceste indignité: & pour faire paroistre (si on y eut pris garde)

fortunez. Entreprise I. 81.

garde) l'excès de sa magnanimité, contrecarrant l'impetuosité de celui qui a la force en la main, ne laissa couler aucune larme de ses yeux, ayant mieux en ce desespoir se venger de l'Empereur en perissant, que recevoir courtoisie de luy en le priant. Ce luy fut vne tres-dure necessité, & insupportable ; mais quoy ? elle choisit plustost d'estre ruynee, que de demordre de son exquisite valeur, en implorant pour obtenir misericorde. Quelques heures apres que l'Empereur eut esté à par soy, il sentit ses pensées s'approcher de luy, & voyant le souuenir du passé estaler en sa memoire, les tableaux de ses fantaisies, se trouua inquieté de maintes diuersitez, qui conceurent en son cœur les viues semences d'un poignant regret, lequel apres que la violente chaleur de ces malheureuses vehemens fut vn peu attiedie, y fit vn nouuel establissement, si que poinçonné iusques au vif, il reconnut l'erreur de son inconsideration, maudissant ses insolentes coleres : En cest estat esmeu d'une inquietude penchant à la repentance, il conferoit de ce qu'il deuoit faire, & ne scauoit comment se resoudre, tant estoit grand & penetrant le prompt venin de vengeance qui l'auoit empoisonné, & ceste mauuaistié n'estant encor bien consumée, encor qu'il se repentit de telle fureur, il ne s'adonna en son agonie qu'à des resolutions douloureuses. En son liét, au lieu d'estre paisiblement enuveloppé du doux linceul de l'agreable sommeil, qui est le plus doux effet de toutes les douceurs, il fut persecuté de differentes representations, par l'induction desquelles la confusion de son ame le ietta dās vn

labirinthe de desplaisir, qui le coulant au gouffre d'angoisses le pressa de tant d'afflictions, que la moindre estoit suffisante de le molester iusques à la mort. Sans cesse le souuenir lui enfantoit les figures de ses delices desirables, dont il auoit ruyné le sujet, lequel bien qu'il fut eslongné & rejetté luy fournissoit incessamment les pourtraits de l'accomplissement de sa chere volupté pretendue, en celle qu'il a indignemēt destruite. En ceste mordante desplaisance, il prit resolution d'euoyer chercher Etherine, & se proposoit l'ayāt retrouvée lui faire tāt de bōnes satisfactions qu'elle seroit cōtēte, & minutāt desia en son cœur, les belles paroles dont il la doit amadouer, proportionna le remede à son ennuy, & enuoya en diligence de ses plus loyaux, pour soigneusement la trouver & la ramener : Ces seruiteurs fideles & diligens, & qui n'ont autre consideration que d'obeir à la parole de leur Prince, vont en haste, taschent d'executer ce qu'ils peuuent de leur charge, ils arriuent où eux & l'Empereur cuident qu'Etherine est errante au milieu des perils, ils courent, vont, viennent, escoutent, espient, & vsent de tout artifice de chercheurs, ils vont traçans çà & là à la queste de l'ame de l'Empereur, il n'y a coin, destour ny endroit tant reculé, qu'ils ne furettent; il n'y a buisson tant recelé qu'ils ne descouurent, ny passage tant egaré qu'ils ne frayent, ils se rencontrent auēc le iour, au mesme endroit qu'elle auoit esté laissée, & y ayant passé ne l'ont pas descouuerte : Ils en mettent le deffaut sur les tenebres, mais la lumiere ne leur en apprend rien : sinon qu'ils trouuent la mesche, dont on

fortunez. Entreprise I. 83

luy auoit lié les pieds, ceste enseigne leur donne vn peu d'esperance, & les fait esplucher le bois plus diligemment, pour descouurir quelques indices, ou qu'elle soit deuoree, ou qu'elle se tienne tapie en quelque halier: Ils appellent, ils esleuent leurs voix tristes & flatteuses, pour auoir responce, & rien ne leur respond, que les sons que redisent les pieces du canal de l'antique Fee. Ils rencontrent ceux qui se leuent les premiers, pour furtiuement aller cueillir quelques buchettes, & en faire de l'argent, ils les interrogent, & ils n'en scauent rien; Ils trouuent les bons ouuriers, qui dès le matin vont à leurs tasches, lesquels ne les rendent point plus scauans, leurs enquestes ne seruent de rien, leur peine est inutile, rien ne respond, ny à leurs voix, ny à leurs intentions, & s'ils se mettent à appeller, ils n'oyent apres leurs cris, que les vaines redites de l'air, & les sons importuns des branches que le vent excite, & n'ayans rien effectué qui soit bon par effet, s'en reuiennent à la ville, chargez de tristes nouvelles, lesquelles rapportees à l'empereur, il conclud avec eux qu'elle est perdue: S'ils l'eussent trouué & ramenee! ô qu'il y eut eu de beaux ioyaux donnez, que de belles promesses eussent esté effectuees en guerdon de tant de bons seruices! mais leur diligence a esté inutile, leur promptitude pour neant, & leur labour vain: Ceste dernière fascherie acheue de combler l'Empereur de douleurs, le determinant à vn extreme desplaisir, & puis s'auisant que son indiscretion auoit frustré son cœur de ses plus

belles ioyes & pretentions, qui luy figuroyent tant de bonnes douceurs, par la promesse iouissance de ce rare sujet, dont il s'est miserablement priué, s'ennuya tant qu'il en deuint le vray prototype de tristesse. Quoy? helas! que par sa faute ce qu'il auoit de plus cher, ait esté la pasture des loups, que celle qu'il a tant aymee, soit cheute sans secours entre les grifes de la mauuaise beste? Que sa vie ait esté desolee par sa malice, l'ayant cruellement precipitee entre les ongles de l'animal sans merci? Ce qui acheua & à bon droict de l'emporter en l'abyssme de ses mortelles afflictions, fut vne nouvelle qui arriua cinq iours après ceste calamité, c'est que l'on r'apporta la perte de la Princesse de Boron, que le triste Roy son pere enuoyoit chercher par tout le monde habitable, mesmes il vint de sa part vn Ambassadeur en Glindicee pour implorer l'aide de l'Empereur, à la recherche du Pyrate qui auoit enleué Etherine, à ce que s'il estoit en quelque lieu des pais de son obeissance, & qu'il fut apprehendé, iustice en fut faite. Ce fut à ce coup que l'Empereur se presta au desespoir, car par le nom, les discours & le pourtrait qui luy fut laissé, lequel n'estoit qu'un esbauché, au pris de celui qu'elle auoit fait & le reste des apparences, il s'angoissa du tout, & se despeça le cœur: iugez-en beaux cœurs, qui auez peut-estre esprouué telles auentures. Et puis la grandeur de courage dont il l'auoit recognuë, mesmes en l'excès que l'on luy faisoit l'exposant, lui fit iuger que c'estoit celle-là mesme que l'on alloit cherchant: Sa sagesse pourtant le fit vn peu cōtenir en la presence de l'Am-

fortunez. Entreprise I. 85

balladeur', lequel il consola, luy promettāt d'employer ses biens, & son autorité au recouurement de la Princesse. Lambassadeur fut despeché promptement : car l'Empereur craignoit qu'il ouyt quelque bruit de ce qui s'estoit passé. Depuis, ce triste Monarque n'a peu auoir la force de retenir ses plaintes, l'amour & le regret agissans impetueusement sur luy, le mirent en tel estat de melancholie, qu'il ne pouuoit plus receuoir de repos, l'affection du repas estoit escoulee, & les autres fonctions perissoyent: Peu scauoyent l'occasion de son mal: car il n'auoit déclaré son amour vers Etherine qu'à la Fee, il se contraignoit en ses actions, mais à la fin il fut contraint de s'arrester, & garder la chambre: Les Medecins luy preparerent des remedes, mais pour neant: d'autant qu'ils ne scauoyent pas le mal: Et puis les sucs, les larmes, les fleurs, les racines, les feuilles, les bois, les decoctions, les essences, les sels, les eaux, les compositions, & tout ce que peut l'excellence de l'art n'ont point de puissance sur les esprits, qui sont hors du gouuernement de la medecine: Les passions ne sont pas és humeurs, parquoy les mondains ne peuent mitiger les douleurs amoureuses, les mignons du repos ne scauroyent induire le sommeil à ce pauvre malade d'amour: & les medicamens qui agissent és substances sensibles du corps, ne valent point à corriger ceste inquietude qui le gourmande & trauerse sans luy donner relasche. Son mal le met en tel estat que de moment en moment on attend que l'ame indignee quitte ce corps disgratié. Tous les siens & ses voisins en sont infinie-

86 *Le voyage des Princes*

ment affligez : On pense que la crainte de ne recouurer pas le Mirouër de Justice soit cause de son mal, partant on remet tout au retour des Fortunez, qui sont allez au recouurement de ce beau ioyau : Cependant voyla ce grand Empereur humilié sous la puissance d'Amour, cruel vengeur des audaces des hommes : & faudra qu'il paye l'interest de son offence, aussi en recognoissant sa legereté, il soupira longuement chastié du grand tort qu'il a fait à la beauté parfaite, laquelle il a reiettee de luy par son inconsideration.

DESSEIN DIXIESME.

*Les Fortunez reuenus consolent l'Empereur.
Fonsteland fait une belle partie pour l'amour
de Lofnis. Les Fortunez cōcluent avec l'Em-
pereur le voyage en l'hermitage d'Honneur.*

C E nous estoit vn grand ennuy d'estre en ce pais durāt la maladie del'Empereur, laquelle effaçoit le lustre de la beauté des sujets où pre-tendoyent les sectateurs de curiosité qui voya-geoyent en ses terres, pourtant nostre principal desplaisir estoit, que nous ne trouuions pas ce que nous cherchions. Toutesfois nous temporisions; d'autant que selon le cours des affaires, & nouuel-les certaines, les Fortunez estoiet pres de retour-ner en bref: Ils estoiet le sujet qui nous retenoit, en eux estoit le but de nos poursuites, pour ce que

pour acheuer nostre entreprise il ne falloit que les
suiure. Les Fortunez donques tant attendus, ayās
deuëment fait leur legation retournerēt en Glin-
dicee, avec l' Ambassadeur de la Roynne de Soba-
re: à leur arriuee tout rioit desia, les esprits attri-
stez reprenoyent liesse, aussi l'Empereur fut tout
consolé de les voir. Et bien qu'ils sentissent quel-
que incommodité de cœur, pour la maladie de ce
Monarque, si ne laissèrent-ils de paroistre en l'e-
galité de leur belle humeur, tellement que leur
apparence fit conceuoir des fruits de contente-
ment. L' Ambassadeur de Sobare fut receu hono-
rablement, & magnifiquement, & l'Empereur au
clair iour, de l'assurance qu'il tiroit de la lumiere
des Fortunez se fit paroistre non triste hypochon-
driacque, mais galād monarque & Prince, accom-
pli sur tous ceux qui pretendent à la reputation:
Ayant donné iour d'audience à l' Ambassadeur
accompagné des Sages de Sobare, l'Empereur
fassit en sa majesté, & apres les discours, propos
d'estat & declaration d'affaires il receut d'eux le
Mirouër de iustice, & ratifia tout ce que les For-
tunés auoyent agi, puis apres la bien-seance ob-
seruee les Sobarites furent renuoyés comblez de
courtoisies, & accompagnez de riches presens.
L'Empereur se voyāt seul avec les Fortunés, leur
conta naïfument l'estat de sa fortune amoureu-
se, la leur deduisant avec tant d'amertumes qu'ils
en auoyent compassion, & encor plus viuement
lors qu'ils l'entendoyent redire souuent ceste re-
prise d'Elegie,

*Pauvre Etherine helas! toutes graces perissent,
Car avec ta ruine elles s'enseuclissent.*

L'Empereur les pria d'employer toute leur industrie pour son soulagement, & ils le consolèrent, l'assurant de prouvoir si bien à son affaire, qu'il en auroit du contentement : Et afin de donner lustre à leur bel artifice, ils demanderent secours de temps pour consulter ensemble, de ce qu'ils deuoient faire, ce qu'il leur accorda, non sans s'estre reserué la liberté de les enquerir souuent, si ses affaires amoureuses viendroient à fruits de liesse : Leur conseil estoit tout pris, & ne restoit qu'à l'effectuer : Ce qu'attendant & se rafraischissant ces beaux esprits frequentoient la Fontaine, que Fonsteland visitoit de bon cœur, pour y voir sa maistresse, à quoy ses freres l'assistoyent comme tous trois mutuellement s'exerçoient à l'auancement de leurs fortunes : Estans à la fontaine avec la Fee qui cōduisoit les chastes amours de Lofnis & de Fonsteland, chacun prenoit à son gré parti de recreation, & ce chaste amant se seruant du temps opportun, rendoit à sa Dame cōte de ce qu'il auoit esté absent d'elle, & de quelles meditations son cœur s'estoit repeu, n'ayant pour obiet en la memoire que ses perfections : Et ainsi glorieux de son present contentement lui baifoit ses belles mains qu'elle retiroit par feinte, le repoussant mignonement vers la bouche aymant aymée, l'humble passionné luy deduisoit ses actions escoulees, & elle luy disoit : A ceste heure que vous auez fait preuue de l'absence, ie vous prie de me dire comment vous estiez, à ce que par la cognoissance de vostre estat ie iuge du mien : car s'il est ainsi que ie le veux croire, que vous ayez de l'affection pour

Fortunez. Entreprise I. 89

moy, il n'y aura pas eu moyen de repos: FONSTELAND. Madame, le plus difficile accident qui trouble nos cœurs, est la separation du suiet où nos ames ont arresté leur entier contentemēt, & ie le vous dy en la mesme verité que ie la croy, que c'est ceste seule cruelle aduantage qui m'affligeoit trop incommodément absent de vous. C'est le mal qui m'a tant & si importunément agité, que presque mes plus belles pensees en estoient dissipées, pource que ie n'auois que des imaginations toutes tristes qui m'enueloppoient en des tenèbres trop obscures, & sans la valeur dont vous esueillez mon courage, ie me fusse desesperé. Mais quand ceste malignité presumoit d'esteindre ma belle esperance, le souuenir de vos vertus si doux obiet de mes heureuses conceptions, me representoit le bien que i'ay receu, en m'obligeant à vostre seruice, & me releuoit avec tant de confiance, que i'effacois tout ce trouble, par la felicité que i'ay d'estre vostre, & cōme cet heur estoit ma consolation, ie vous supplie ma belle pour continuer mon bien, que vous ayez agreable que tousiours & en tous lieux il me soit permis de croire de mesme. LONIS. Si ie pouuois lire en vostre cœur, ie serois plus preste de scauoir ce qui en est, que ie n'estois lors que vous estiez esloigné, toutesfois ie ne scay ce que ie doy penser, ou si ie me doy persuader, que loing du feu on n'est pas tant eschauffé. FONST. Ie vous prie me faire mourir plus doucement, & ne continuer pas en ceste triste persuasion, vous estes le feu qui plus esloigné, m'a plus fait sentir de flammes; Aussi estes vous mon vniue esperance. Il

vous a esté agreable que celà fust, ie m'asseure que vous le voulez encor: ie vous prie par ce pouuoir qui m'a rendu vostre, faire estat de ma perseuerance, en laquelle ie m'entretiendray tant que i'auray du courage: l'absence qui à mon grād desplaisir a esté trop longue, n'a rien effacé du saint caractere de vos perfections, au contraire, redoublant le feu de mes viues affections, en a cauterisé l'impression en mon cœur, qui en est tout transmué. Ie ne me suis point obligé à vostre seruice par dessein, vn discours formé sur des entreprises temeraires ne m'a point conduit à ceste heureuse auanture: mon bon destin m'y a mené, & vos beaux yeux guides eternelles de mes pensees, m'induisans à mon bonheur, m'ont estably ceste rencontre, par laquelle vous m'avez façonné au deuoir où vous me reduisez. Quand ie vous vy, vne force souueraine me fit sentir vne nouvelle forme s'esbaucher en mes affections, & ie fus preparé à vne nouvelle volonté, laquelle depuis s'estant multipliee, s'est transmuee en vn amour qui sera l'extreme de mes passions, & le terme de mes fortunes: i'en ay mis ma foy entre vos mains, & ie l'y mets encor, sans iamais vouloir ou pouuoir la reuoquer: Et c'est au iourd'huy que ie iuge plus parfaitement de mon courage: car l'absence qui m'a proposé quelle difference il y a de voir son Soleil, & d'estre en tenebres, a examiné mes opinions, & me faisant apprehender le mal que i'ay trop violement resenti, m'a fait peser mon desir, & ma douleur, & cognoistre ce qui en est. Ma belle, ie ne veux point vous représenter l'estat de ma peine quand

fortune. Entreprise I. 91

i'estois loing de vous, d'autant que vous la scauez bien, aussi vous l'estimerez par mon affection, dont ie vous rendray rant de preuues, que le tesmoignage vous la manifestant, vous vous assurez que mon humble amitién'est point vn proiect inutile pour se plaire, selon les volages fantaisies des esprits legers, mais vn effect substancial à l'égal de la verité, laquelle sans changer continuant en mon ame, ne me fera respirer autre contentement que de me disposer de plus en plus au service que ie vous doy. La Fee les vint interrompre. A la verité les amans ne scauent que dire & ont tant à dire que les paroles croissent en leur bouche, sans qu'ils le pensent, leurs discours coulent infiniment, pource que leur affection est sans fin, & puis ils ont tant de choses à déduire iusques à l'effect, qu'ils ne se lassent iamais d'en parler, & qu'on vienne à leur en demander, tout est qu'ils ont dilaté leur ame sur l'aër infini de leurs pensées: Ces deux resueillés de ce beau songe, car l'amour n'est autre chose d'autant qu'il ne vieillit point, & n'effectue rien, ils vindrent ouyr la Musique preparee sous la tonnelle, ce qui fut mis le premier sur le tapy estoit vn aër que Fonsteland auoit arresté sous ces paroles mesurees, lesquelles pourtant ne peuuent mesurer son affection.

Mon cœur estoit ouuert, mon ame humilice,

Mon esprit en priere, & mes yeux en deuoir,

Lors que vostre beauté doucement suppliee,

Me daigna par pitié vostre me receuoir.

Que de bonnes douceurs dedans moy s'establirent,

Combien sentis ie en moy de consolation!

Tout ce que les amans en leurs amours suspirent,

Pres de ces veritez ne sont que fictions.
Mais ma belle est-il vray, est-il vray que ma vie
Vous soit en quelque estime, & qu'en ayez pitié
La sainte verité de vos leures sortie
Font foy que vous auez receu mon amitié.
Que j'ay de gloire en moy, que ma vie est contente,
Qu'un suiet si parfait soit la loy de mon cœur,
Aussie vy pour vous d'un amour si constante,
Que tout vous me verrez de deuoir & d'ardeur.
Telle sera ma foy conduicte par ma flame,
Que des constans amans la guide elle sera,
Comme la cause en est grãde és yeux de Madame,
Le grand effet en moy tousiours en paroistra.

Ce pendant qu'ils repassoient ces accords sous
 l'examen de la doctrine des conuenances, voicy
 arriuer vn ballet de Bergers & Bergeres, accor-
 dans les instrumens, les pas & les voix, l'entree fut
 de deux pairs de Bergers & Bergeres, vn Berger
 triste, vne Bergere triste, vn Berger content, vne
 Bergere contente.

LE TRISTE.

J'aymois vne bergere
Cent fois plus que mon cœur,
Mais son ame legere
L'a fait changer d'humeur.
C'est vn malheur extremesme
De patir sous l'amour,
Malheureux est qui ayme
Plus longuement qu'un iour.

LA TRISTE.

Pauvrette desolee,
J'aymois trop vn Berger,

fortunez. *Entreprise I.*

93

*Mais ie suis affolee,
Car son cœur est leger :
C'est la cruauté mesme
Que s'obliger d'amour :
Malheureuse est qui ayme
Seulement demy iour.*

LE CONTENT.

*Vne bergere belle
Est Dame de mon cœur,
D'une ame humble & fidele
Ie luy suis seruiteur :
La felicité mesme
Est de viure d'amour,
Bien-heureux est qui ayme
Jusqu'à son dernier iour.*

LA CONTENTE.

*Amante bien heureuse
L'ayme bien mon berger,
De mon amour ioyeuse
Ie le veux soulager.
La felicité mesme
Est de viure en amours,
C'est un plaisir extrefine
De s'entraymer tousiours.*

Ils chantoient ainsi les vns apres les autres, les tristes commençoient & les contents apres continuans de mesme.

LE TRISTE,

*L'amour est vn corsaire
Abuseur de nos ans,
Il fait semblant de plaire,
Mais ses feux sont tourmens.
C'est vn malheur,*

94. *Le voyage des Princes*
LA TRISTE.

*Nos desirs sont folie,
Nos desseins sont erreurs,
Malheureux qui se fie
A si falles humeurs:
C'est la cruauté.*

LE CONTENT.

*Les belles sont la vie
De tout courage aymant,
Leur douceur est unie
A tout contentement:
La felicité.*

LA CONTENTE.

*Les desseins plus aymables,
Sont ceux là des amans,
Toujours sont veritables
Leurs fideles sermens:
La felicité.*

LE TRISTE.

*Les ames des Bergers
Sont un aer deceuant,
Et leurs amours legers
S'evaporent au vent.
C'est un malheur.*

LA TRISTE.

*Si les Bergers nous aiment,
C'est pour nous abuser,
S'ils iurent ils blasphemant,
Pour nos cœurs amuser.
C'est la cruauté.*

LE CONTENT.

*Le bonheur de la vie
Est de se voir aymer,*

Fortuneꝝ. Entreprise I.

95

Et de semblable enuie

Se sentir consommer:

La felicité.

LA CONTENTE.

D'une amour vehemente

sans cesse i'aymeray,

Et ie seray contente

Quand ayment ie mourray:

La felicité.

Le ballet acheué & ces parties diuerses ayans dācé & chanté, tous se messerent & passerent outre, & puis apres vn chœur de bergers & bergeres entremeslez d'vn nouuel ordre, s'aduança, & sur les mesmes accords, mais en tons dissemblables ces vers furent dits trois fois,

Soit amant ou amante

Iamais on n'a du bien,

Si on ne se contente,

On ne iouyst de rien.

Gay, gayliberté viue,

Viue l'amour aussi,

Et qui voudra le suiue

Comme on le suit ici.

L'opinion sans cesse

En nos affections

Est celle qui nous presse,

Sans autres passions.

Gay, gayliberté.

Ceste ioyeuse bāde estoit suiuite d'vn chœur parfait de toutes sortes d'instrumens qui estoient touchez de deux sortes diuerses, l'vne, selon ce qui est cōmun, & l'autre à l'Asiatique, qui est que ceux qui n'ont pas bōne voix, mais scauēt biē ac-

96 *Le voyage des Princes*

corder, ont des cors au milieu desquels y avne ouï-
verture à mettre la bouche, laquelle y estant ioin-
cte, on peut librement & naïvement prononcer
les paroles, lesquelles s'entonnent dedans le ven-
tre de l'organe, qui donne de bons & beaux sons
moyens, entre ceux des instrumens & les voix
naïves des personnes, le tout estoit accompagné
d'une bande de Nymphes deliberees, qui d'un
air galand faisoient retentir ces accens

Hommes sexe volage

Retirez-vous d'icy,

Nous avons le courage

Franc d'amoureux soucy:

La vertu nous conuie

A plus parfaite vie.

Nous rions de vos feintes

Filles de legerté,

Et ne sommes atteintes

De telle vanité,

Car nostre ame constante

De l'honneur se contente

Or allez temeraires

Soupirer autrepart,

Car vos cœurs volontaires

N'ont point en nous de part,

Vos façons importunes

Ne sont que trop communes.

Vous bravez d'insolence

Foibles nous estimans,

Mais nous avons puissance

Dessus les cœurs aymanz:

Si nous vøulions paroistre,

Nous le ferions cognoistre.

Vos petits artifices
Ne sont rien que du vent,
De vos tristes services,
On nous rebât souvent,
Mais nous auons l'adresse
D'en prenoir la finesse.
Vos souspirs & vos flammes
Sont des inuentions,
Dont vous troublez vos ames
Par trop d'opinions:
Mais nous ne faisons conte
De vos peines de honte.
Contez donc vos folies
Aux eaux & aux forests,
Nos ames diuerties
N'oyent point vos regrets,
Nous sommes esclancees
De meilleures pensees.

Ces belles se mocquoient de l'amour & des amans, pour ce que possible elles n'estoient pas encores capables de belles affectiōs, ou pour ce que quelque dépit les faisoit ainsi dire, ou qu'elles en estoient rassasiées par le bienheureux accōplissement de leurs desirs: car c'est l'ordinaire de tascher à braver ce qui a gauchi nos entendemēs, lors que nous le pouuons, & que l'obligation est esteinte: les amans m'entendent bien. Et semble qu'il en soit comme ie le pense, parce que ces Nymphes portoient sur leurs cheueux des guirlandes de fleurs contrefaites, à quoy se raportoit ce que chantoit le dernier cœur, qui se presēta de douze bōs & des plus parfaits musiciēs accordās selō les plus exquises pratiques de ceux qui ont remarqué la

perfection des tons & de leurs mutuelles conuenances, les oyans, il m'est aduis qu'ils disoient mon intention à ces belles sur ce fuyet, & seulement pour ce coup.

On recognoit assez les feintes

*Que vous cachez dedans vos cœurs,
Sans vous parer de ces fleurs peintes
De la couleur de vos humeurs.*

*Ces fleurs sur vos cheueux volantes,
Sont les tesmoignages constans
Que vous estes trop plus changeantes
Que ne sont les fleurs en tout temps.*

*Ceux qui vous offrent leur service
Contraints bien souuent sont menteurs,
Puisque vous, aymez l'artifice,
Ils se font vos imitateurs.*

*Plus ne vous pleignez doncques belles,
Quand comme vous on se feindra,
Le plus fidele des fidelles,
Est tel que sa Dame voudra,
S'il vous en aduient du dommage,
Accusez en vos legertez,
Les feintes de vostre courage
L'artifice de vos beautez.*

Toutes ces diuersitez sans noise, sans difficulté, mais d'un consentement, passans en ioye, estoient tesmoignage de belles humeurs de ce beau monde, qui ne pretend qu'au contentement legitime, lequel si on rencontre, on se tient en la douce fortune que lon a commencee, autrement on se debande souuent stimulé par le dépit, le desespoir, ou la honte. Qui est-ce qui meut infinis à laisser la conuersation des peuples, sinon le desplaisir de ne se voir honorez comme ils desirent, ou grati-

fortunez. Entreprise I. 99

fiez d'estats qu'ils pretendent, ou n'auoir entrée
é charges ambitieuses qu'ils appetét, ou n'obte-
nir pas la bonne grace des Dames aymees? Que si
quelqu'vn contristant la bonne fortune iouys-
sant à gré de tout, vient tomber és accez de ceste
tranche, ou melancholique ou diuine, nous di-
rons que c'est vne maladie superieure, qui l'a fait
mourir au mōde, & le laisserōs suiure ses bonnes
fantaisies, toutesfois quoy que ce soit on choppe
à quelqu'vn des estos que nous auōs recognus.
Tandis qu'on se preparoit pour se retirer, Fonste-
lād prenoit ainsi cōgé de Lofnis: Madame, ie suis
en peine, pource que l'amour sollicite mon cœur
avec des passions estranges, biē que ie sois viuemēt
persuadé, que mes deuotions vous sont agreables.
Et puis cognoissant mō peu de merite, ie brāsle en
l'incertitude de pouuoir vn iour emporter le prix
des fidelités qui m'exercerōt suiuant la fortune que
ie me suis proposee en vo^r seruāt: c'est l'amour qui
me fait extrauaguer. Ie rōps le cours à ces pensees,
puis que mō courage qui me presēte le fruit de la
constāce, me promet que ie perseuereray en vous
aymāt. Et pourtāt mō souuerain biē est ordonné
en l'estat de mes belles pensees, & mō bonheur est
establi és meditatiōs que ie fāy apres la perfectiō
que i'honore. Dōc maintenu par ce bon contēte-
mēt, ie cōsole mō ame, qui autremēt deffaudroit
pressée des rigueurs de l'afflictiō qui tātoſt m'op-
pressera quand ie ne seray plus aupres de vo^r. tou-
tesfois ie supporte l'aigreur de ceste petite absen-
ce, pource qu'elle me donne du cōtētemēt vo^r
representant à moy plus auātageusemēt, & ciselāt
vostre pourtraict en mō cœur avec plus de forces.

Et puis estant à vous, & assurez qu'il vous est agréable, ie suis tout cōsolé. LOFNIS. Vostre propre fidelité vous rendra tesmoignage de tout, & de ce que ie vous deuray, pour à quoy m'obliger plus expressement, ie ne vous demande sinon que vos paroles soient sans cesse consentantes à la verité, & ie vo^s tiēdray aussi cher que ma vie, pourueu que la vertu vous retire aux limites de vostre deuoir.

Le temps que les Fortunéz auoient pris estoit pour auoir la cōmodité d'aduertir leurs amis qui estoient en l'isle de Quilmalee, à ce que tout meurement deliberé, rien n'e succedast que selon leur dessein, à quoy il sembloit que tout se preparoit. Ce temps expiré, ils se presenterent à l'Empereur pour luy declarer ce qu'ils vouloient executer pour son bien. CAVALREE. Sire, vous nous auez faict l'honneur de vous fier en nous d'affaires de grande consequence, & concernantes vostre vie, que nous tenons si chere, qu'il n'y a rien que nous ne voulussions tenter & hazarder pour la cōseruer: & pource que nous voyons qu'il vous plaist vous rapporter à nous touchant ce dernier accident qui vous fasche, & met en telle tristesse, que vostre santé en est incommodée: Nous vous conseillons comme vōs tres-humbles seruiteurs, que vous tenant au rang de Maieité suyuant vostre coustume, vous dressiez vn equipage digne de vostre grandeur, & que façiez vn voyage au Royaume de Nabadonce en l'hermitage d'honneur, il est certain si vous le faictes, que sans doute vous y aurez des nouvelles d'Etherine, car elle y sera au temps mesmes que vous vous y trouue-

fortunez. Entreprise I. IOE

rez. FONSTELAND. Ce qui fait que nous vous donnons ce conseil, Sire, est pour ce que dans peu de mois on commencera à ouvrir le grand anniuerfaire, où tous les vrayz amans doiuent vn voyage, & sur tout, ceux qui depuis cinq ans ont couru des traueses d'Amour, & là estans ils serōt iugez & recompensez, d'autant qu'en ce lieu il y a remede aux amours ou par conseil, ou par propriété. VIVARAMBE. Sire, quand vous serez là, vous oyrez vne raison d'amour qui vous plaira, & serez assurez de ce qu'il faudra faire pour vostre desir: car il se trouue vn grand & admirable secret en la belle figure dont vous serez fort satisfait; d'auantage vous y verrez dans l'Iris de cognoissance où a esté, où est, & sera Etherine: parquoy estant certain de ce qui sera, vous disposerez vostre cœur, & par la liqueur de benediction, vous vous rendrez content. L'Empereur leur tendit la main gracieuse, leur dit, qu'il ne vouloit autre resolution que la leur, qu'il s'estoit mis entre leurs mains, pour les croire, & mesmes leur obeyr en ce qui concernoit sa santé: Parquoy, qu'il feroit ce qu'ils auoient determiné, & donneroit ordre à tout, & ce pendant qu'ils luy aidassent & prouueussent. Tandis que l'equipage se faisoit, & qu'on accommodoit les necessitez, ils suruindrent de terribles & dangereuses affaires, les propositions furent estrangement destournees, & y eut des dispositions de si pernicieuse consequence, que tout en desordre, & nous, & nos esperances & l'Empereur aussi, fumes en point de perir, & de ne gouter iamais le fruit de nos desseins.



DESSEIN VNZIESME.

Epinoyse n'y pensant point, se laissa surprendre à l'amour, pour le suiect de Cavaliree, auquel elle le declare, & il s'en excuse.

Les violens efforts d'amour fournissent d'inuention aux amans à trouuer allegement à leurs fantaisies, & appaiser leurs douleurs, ou bien leur donnent occasion de rechercher & aussi de trouuer les moyens de se venger des suiects qui les ont irritez, ou contre lesquels ils s'irritent. Epinoise la Fee de la Fontaine des amoureux, qui si long temps a vescu en l'honneur & reputation d'estre vniue, sage, sans que passion aucune ayt esmeu son ame defraisonnablement, receut en ce temps cy vn reuers d'amour qui fut cause de plusieurs nouvelles trauerfes, & de nous faire vieillir en nos recherches. L'amour a traicté ceste Dame, & qui est-ce qui eschappe le traict de ce vif esprit qui penetre tout ? Où le Soleil peut luire, il passe des traicts d'amour, & mesmes il en glisse infinis es lieux où lon ne cognoit point la lumiere, & où iamais les estincelles du iour n'ont resplendy, ceste vigueur a demonstré ses effects: Epinoise estoit assez belle pour estre desiree, d'assez bon lieu pour estre la pratique d'un bel esprit, & de trop de merites pour n'estre point recherchee. Aussi l'amour auoit par elle fait sospirer en vain tant d'amans, qui la craignoiēt, elle qui

Le ſçauoit biē (pour ce que les belles ſçauēt biē leurs merites quand elles ſont ſans paſſion) ſe meſloit de brauer l'amour , faiſant gloire de triōpher des'cœurs , & de reſiſter puillamment aux forces de l'affection, & elle ſe tenant à l'ær pacifique de ſes penſees, voyoit les affaires des autres, qui ne l'eſmeuent point : d'autant que l'effort qui examine tous autres courages paſſe loing d'elle. Am'our indigné va ſe recompenſant autrepart, & ne pouuant encor ſe vanger ſupporte ſa honte, tant qu'il ayt la commodité de donner quelque trauerſe, eſtant meſpriſé, il baiſſe la teſte, & ſe retient: mais auſſi quand il trouue l'occaſion de vengeance, il en vſe inſolcmmment , quand il en attrapel'opportunité il ſ'y exaggere avec toute vehemence , & n'eſpargne rien. Or il auoit fait forger vn nouveau traict, & l'auoit trempé dans les douceurs de la meſme delicateſſe dont couloit le ſuc amoureux qui glutinoit les ames de Cambile & de Cauaſiree: De ce traict Amour inconfiderément offenca le cœur d'Epinoiſe, à laquelle il ne penſoit plus, & n'auoit intention de ſ'adreſſer: car le voulant eſſayer, il l'auoit enfoncé en intention d'en alterer vne vniue beauté qui eſtoit toute innocente encor , & laquelle pourtant a faict ſouſpirer le heraut de cez paſſions cy', & de fortune, le coup eſtant languiffant & non ſoudain, la Fee paſſant le receut par hazard, & ſ'en trouua atteinte , eſtant en diametre aux yeux de Cauaſiree: à ce coup elle eſt reueillée, & comme en ſurſaut reſſent quelque nouveauté qui l'eſguillonne, & cherchant ce que ce pouuoit eſtre, ſon œil aduiſa Cauaſiree dōt la ſource de feu luy ſail,

lit en l'ame, & y mit tant de feux, qu'elle se trouua toute autre qu'auparauant, & toute brillante d'ardeurs qu'elle estoit, se vid interieurement toute en flamme. Elle se cōmunica à soy-mesmes, & consultant le Cabinet de ses fantaisies, raisonne ce qu'elle peut en cest accidēt, elle demeure quelque temps en deliberation de laisser couler ce nuage, & si arreste si fermement qu'elle s'y refout, en volonte d'arracher ce mal: toutesfois venant à le repenser, elle s'y propose vn certain beau contentement qui la flatte tant que contraincte, oubliant sa genereuse resolution, elle s'y abandonne, & comme elle auoit estē violente à s'en vouloir distraire, elle fut obstinee à s'y precipiter, se donnant vehementement en proye à l'amour. Quoy? qu'une Princesse supplie vn estrangier? Qu'une belle tant de fois desiree de plusieurs s'offre à vn qui ne l'a point requise? qu'elle s'humilie deuant celuy qui deuroit avec crainte de n'estre exaucé, ramper deuant elle en prieres pour obtenir sa grace? il n'y a point de moyen, ceste coustume seroit nouvelle, la tache en seroit trop des-honneste, & il y pourroit aller trop au desaduantage des Dames: Ce conseil luy cause beaucoup de trouble, elle se veut distraire & faire mourir cest inique desir, auant qu'il croisse: Puis elle repense qu'il seroit impossible (veu que l'amour est equitable) qu'elle eut receu ce feu si vif en son ame d'un œil dont la vie n'eut point d'affection pour elle, & que puis que ce mouuement l'interesse, il faut qu'il vienne de luy: C'est ainsi que les amans s'abusent pour auoir

fortunez. Entreprise I. 105

excuse de leurs extrauagances. Elle gratifie son aise d'imaginacions, estimant qu'on luy veut du bien, puis aussi tost elle se rauise & croid qu'elle se trompe, & que ce n'est pas Amour qui occupe son object; Mais en fin, esprouuant au vif les pointes qui l'inquiennent, elle s'abandonne au conquerant absolu des cœurs, & delibere si elle peut de faire amitié avec le Fortuné. Quelques iours auoyent passé depuis la premiere atteinte, mesmes ils s'estoyent entre-ueus à la Fontaine, & elle plus respectueuse que de coustume, l'auoit veu d'un œil, qui pourtant n'osoit rien declarer que par des elancemens languissans qui suppliēt. Elle qui pense deuoir estre aymee s'estonne qu'il ne lui fait quelque demonstration d'amour, veu qu'il peut auoir remarqué ses requestes oculaires, mais le malheur pour ceste amante, il n'auoit pas alors l'esprit d'intelligence amoureuse à son sujet. Il est vray que par le temps & les actions, il s'apperceut bien de l'alteration de l'ame de la Fee, qui n'auoit pas l'humeur brillante comme parauāt, estoit moins familiere en discours, plus respectueuse en conuersation, nō tant asseuree en approches, ayant l'esprit comme empesché. Elle de son costé fait les excuses de Caualliree qui ne parle gueres à elle, & elle se veut faire croire que pourtāt il l'aime: mais qu'il ne luy ose dire, craignant de troubler son vœu de fille, si elle en a fait ainsi que parauēture il le pense. Ces petites pensées luy fournissent des ombres de contentement, mais elles s'escoulēt trop viste, & l'attirent peu s'en faut au desespoir, iugeant par l'effet, qu'il ne pense point en elle, tou-

tesfois se flattant de son aise esperé, se remet en vn peu d'espoir, & conclud qu'il le faut reueiller. Et puis se sentant outree d'affection, se dōne toute licence de prendre la voye de resolution qui s'offrira, parquoy apres plusieurs debats en son ame, s'estant souuēt mutinee puis rapaisée, & en fin voulāt esprouer ce qui lui doit auenir, se determine à renuerser l'ordre, donques prenant l'occasion de discourir avec le Fortuné, le fit aisément venir à tel propos qu'elle continua ainsi. Vous sçauiez qu'il n'y a pas moyen d'eschapper, & qu'il ne se peut, que l'on ne sente quelquefois vne petite esmotion de bien-vueillance pour vn sujet de merite, i'ay autrefois pensé que ce fussent ars friuoles, que ceux qui emportent les amans, mais ie me recognois, & me dedis des propos que i'en ay maintenus, car ie cōfesse qu'il y-a veritablement vn amour qui peut sur les courages, certainement ie l'ay essayé, & en porte les impressions en mon cœur, ie ne scay si vous vous en estes apperceu? Or quoy qu'il m'ẽ auienne, & que l'on me reproche mon deportement inusité en cela, ou que l'on m'accuse d'estre plus desireuse que desiree, ie franchiray pourtant le terme que ma volonté s'est resoluë de passer, & respondray que ce n'est point moy qui recherche, mais bien que ie manifeste que ie suis capable d'aymer & d'estre aymee, & le dis pour autant que plusieurs pensent qu'aucunes de nous qui sommes Fees, loyōs astreintes par vœux, tellement que plusieurs qui voudroyent nous aymer, n'osent se descouurer à nous: Or il ne faut point que pour moy on ait

Fortunez. Entreprise I. 107

ceste consideration, & partant si vous auez eu quelque opinion semblable, ie vous prie la leuer à ceste heure que ie vous declare les conceptions de mon ame, vous disant que ie desire estre autant aymee que i'ayme: Et si vostre cœur est capable d'amitié, ayez ceste gloire que ie vous ay prié, ie n'en suis point honteuse, & desire en cecy diminuer ma reputation, pour m'augmenter en bien d'amour par vostre courtoisie; Pensez donques d'auoir pitié de celle qui vous soulageroit, si vous la suppliez, qui vous accepteroit, si vous soupiriez pour elle, ne fraudez point le desir de celle qui vous ouure son secret qui sera secret à iamais, si vous ne le descouurez trop indignement.

C A V A L I R E E. Ma propre misere me reduit à telle extremité, qu'il faut que ie sois tant malheureux, que ie ne puisse recognoistre le bien que vous me faites: Ie vous prie croire que ie ne suis ny glorieux, ny desdaigneux, ny mesconnoissant & encor moins ingrat, vous me faites vn honneur qui surpasse de trop ma fortune, & s'esleue infiniment au dessus de mon espoir. Si ce bien me fut apparu premierement, ie fusse au souverain bon heur, ce qui ne peut estre: d'autant que ie suis obligé de foy à vne autre, que ie n'oserois tromper, encor que ie le voulusse, pour autant que ie suis homme d'honneur, partāt Madame, si c'est pour scauoir mes conceptiōs qu'il vous a pleu ainsi parler à moy, soyez contente que ie les vous ay declarees, que si veritablement vous me desirez pour seruiteur d'amour, ie vous supplie de m'en excuser: car ie

ne puis & ne veux faire aucune meschanceté, que si i'estois si lasche de vous promettre, ie meritois d'estre puny: d'autāt que ie ne puis legitime-
mēt estre à vous, il est vray qu'encor que ie sois à vne autre, si est-ce que pour la grād faueur, & hō-
neur qu'il vous a pleu me faire, ie seray à iamais vostre cheualier, & d'affection, en ceste sorte ie vous aymeray & seruiray fidelement & vnique-
ment. LA FEE. C'est que vous me dedaignez que vous parlez de la façon, & mesprisez ce qui ne vous couste gueres, mais si est-ce que vous faudrez bien à trouuer vne maistresse, qui fit cas de vous comme ie feray: car ayant ce nom, l'effect, seroit en fin que ie serois vostre bonne seruante: Je scay bien à ceste heure, que i'ay fait vne faute, de vous auoir manifesté mon courage, il falloit que ie vous fissē venir, & teinssē en langueur, adonques vous l'eussiez trouué bon, la pierre en est iettee, ainsi qu'il conuient à ceux qui ont tiré l'espee cōtre leur Roy, d'en ietter le fourreau au feu, aussi ayant commis cest erreur de vous auoir manifesté mon dommage, & comme amour m'a reduite, il faut que la premiere hōte de fille estāt perdue, ie me commette au reste de la fortune d'amour, tant que l'honneur me le permettra, & que ie sois vostre, pour estre autant aymee qu'Amante: CAVALIER. Il faut obeir aux Dames & ne les irriter iamais, ie feray ce qu'il vous plaira, si vous iugez qu'il soit raisonnable, & que vous trouuiez bon d'obtenir vn cœur qui est engagé: Et puis ie pense recognoistre que ce dessein est vn beau passe-tēps que vous faignez pour vous esbatre & faire preuue de mon esprit. LA FEE; ie

Fortunez. Entreprise I. 109

parle d'affection, & en verité, & le vous feray paroistre. La departie contrainte, fut cause que la Fee qui eut d'auantage molesté le Fortuné, le laissa, ainsi se separerent-ils tous deux diuersement ennuyez. Caualliree descouurit cet affaire à ses freres qui pour l'euiter, hastoyēt le plus qu'ils pouuoient le voyage de Nabadonce.

DESSEIN DOVZIESME.

Progrez de la vengeance que veut prendre Epinoyse des Fortunez, l'Empereur persuadé l'escoute, & se dispose de sçauoir ce qui est d'un auertissement qu'elle luy donne de trahison par les Fortunez.

IL n'y a rien de tant felon, qu'une Dame qui se pense estre dedaignee, & sur tout, lors qu'elle sçait qu'elle a du merite: parquoy Epinoyse ayāt fait tous ses efforts & les voyant inutiles, apres auoir longuement consulté à part soy, & medité tout ce qui se pouuoit agiter sur ce suiet, deueint presque furieuse, tāt du depot qu'elle auoit, d'auoir honteusement recherché vn homme, que du dedain qu'elle portoit de se cognoistre non aynee: En ceste maligne opinion se conseillant avec le desespoir, le depot & la vengeance, se mit à oublier Amour, amitié, & tout respect, si qu'elle se lança au goufre vengeur, qui lui produisit les inuentions de se vanger de son ad-

110 *Le voyage des Princes*

versaïre, & se proposa de perdre non seulement Caualliree, mais les trois freres & ruiner leur fortune, & tout ce qui les toucheroit d'amitié sans espargner Lofnis, ny l'Empereur mesmes; Elle auoit opinion que l'innocête Dame s'estoit auisee de son amour, & qu'elle en auoit destourné le Fortuné de peur, que l'espoufant, elle perdit l'esperance d'estre son heritiere, car Epinoise estoit Dame de grandes terres, comme de la duché de Pragence, & autres dont venoyét les plus belles commoditez de l'Empire, & dont Lofnis heriteroit, si la Fee mouroit sans enfans, d'autât qu'elle estoit sa parente de par sa mere. Parquoy se mutināt en son ame conspira contre soy-mesme, coniuant la perte des innocens, machinant & executant cōtre eux, ce qu'elle peut: Il te faut vn peu pardonner pauurette, car tu ne scais ce que tu fais ny contre qui. En sa perniciousse fantaisie, sans faire autre mine que de coustume, elle à son ordinaire veint voir l'Empereur, & sās manifester aucun trait d'artifice, vĩa d'vne contrefigure aux essais deceueurs de la court, s'accommodant aux ordinaires conceptions & entretiēs qui l'exerçoient, & ainsi l'ayant mignonement consolé: comme souuent elle faisoit, coula avec son propos le progres de ce discours, respondāt à ce qu'il lui auoit dit de la grandeur amoureuse qui le dominoit. Comment? voulez vous tousiours vous affliger sous la seruitude de ceste maligne humeur, qui vous retient aux deceptions: dont vostre ame se trouble? pretendrez vous sans cesse à vostre ruine, n'avez vous point souuenāce de ce que vous auez esté? S'il auiet que les estran-

fortuneZ. Entreprise I. III

gers & les vostres mesmes descouurent vostre incommodité, en quelle reputation vous auront ils, vous qu'ils ont estimé le plus sage de tous les monarques: de vous voir comme vn enfant soupirer honteusement pour vne petite basteleuse, & de condition abiecte, qui sous ombre d'vn petit esclat de beauté passagere, fera gloire d'auoir gourmandé le plus bel esprit du monde? pensez vous qu'elle ne sache pas bien ce que vous faites, & que ne soyez pas son ordinaire conte de risée? ne vous abusez point, croyāt qu'elle soit la Princesse de Boron: Non Empereur, il est permis de se donner quelque licence pour le plaisir de son cœur, mais il ne faut pas qu'vne ombre de cōmodité ioyeuse, efface la gloire d'vn prince magnanime. C'est le fait de ceux qui n'ōt que faire, de s'amuser aux belles vanitez de la passiō d'amour: vn grād es mains duquel tant d'ames sont recōmēdees, a bien des affaires de plus grande consequence qui le doiuent empescher, sans qu'il faille imprudemment enueloper en des cogitatiōs indignes de ce qu'il est, releuez vostre cœur, reprenez vostre courage, afin que vous ne causiez à vostre nom vne tache qui seroit beaucoup plus difforme que iamais vostre gloire n'a esté splendide. Ceste Fee disoit bien, & s'il n'y eut rien eu de venin caché la dessous, elle faisoit paroistre vn vray conseil; mais comme tous Conseillers donnent auis aux Rois, selon leur commodité, elle l'induisoit à son intētion, & l'Empereur qui n'en sçait rien luy respond. Ma Cousine, si tu auois senti en ton cœur quelle est la viue esmotion d'vn amour fondé sur le pudique desir de la

112 *Le voyage des Princes*

iouissance d'un sujet accompli, tu ne me viendrois pas tourmenter, & ne tascherois à me faire dedaigner ce qui m'est si precieux, mais ie te pardonne pour autant que tu m'aymes. LA FEE. Il est vray que ie vous ayme, & pour ce aussi (car il y va de vostre vie) ie vous presenteray la difference qu'il y a de se mignarder en vne passion ingrate, ou sauouer l'excellence, de la grandeur qu'on ne doit iamais maculer: c'est vn contentement d'esprit incomprehensible, vne liesse non mesurable, d'aymer & estre aymé selon toutes les qualitez qu'il vous plaira, ie le veux, ie l'accorde, & est non seulement en pensee vne extreme liesse, mais aussi en effet vn souuerain bien. Si est-ce qu'il y a bien à dire, entre ceste nuagere & friuole delectation, & la solide iouissance d'un grand estat, & la vie: les appetits voluptueux cessent, si les commoditez temporelles perissent; mais les solides establissemens de ce qui nous fait estre, demeurent, & les amours s'exalent, ils sont vapeurs agreables & passageres. Les estats, les biens & le viure, sont necessitez & substances fermes & arrestees, quand nous les tenons: Cela est beau, magnifique & d'estime, d'estre reconnu grand, vaillant, iuste & amant; mais il est bien plus excellent, fructueux & honorable, d'estre & se montrer ce que l'on doit estre, magnanime, sage & viuant, pour se conseruer en sa splendeur, pour se rendre redoutable aux ennemis, & profitable aux siens: Il y a vne grande distance entre se maintenir en son deuoir, & à se laisser deceuoir sous ombre de quelques desirs insolens. Ne pensez vous point que vous vous aneantissiez vous mesme!

fortunez. Entreprise I. 113

mesme? Ne vous diffamez-vous pas de vous outrer de melancholie pour vn si petit sujet, & de si peu de consequence, pour vne petite impudente, qui possible maintenant est à senoyer de contentemens, avec plusieurs qu'elle rassasie de voluptez, se mocquât de vostre indecente captiuité d'esprit? La Fee disoit comme vray, mais elle blasphemoit cōtre la beauté, l'hōneur & l'amour, & toutesfois elle remuoit l'esprit de l'Empereur, le faisant peiner extrememēt, à cause qu'il auoit de la consideration. Il est certain que quand vn cœur a receu en soy quelque venin qui l'a detraqué de son œconomie, il est susceptible de toute autre mauuaise & maligne qualité, & pourtant l'Empereur estant en ceste agonie d'incertitude, lui respondit en perplexité, Je n'entēs point vos discours, esclairez moy. LA FEE. Si vous les voulez entēdre, reprenez vostre esprit Royal, re-deuenez hōme, & tenez pour jeu ce qui vous est serieux, touchant les passiōs d'aimer, & ores qu'il est question d'affaires serieuses pensez y: Mettez les considerations delectables pour le temps de recreation, & saisissez celles de consequence au besoin, & si vous auez l'ame capable d'entendre ce qui est de vostre bien, ie vous feray sçauoir ce qui concerne le plus cher de ce qui vous touche. L'EMPEREUR. Quand il faut vser d'vn agreable artifice, il en faut vser, mais en choses serieuses dites serieusement, expliquez vous. EPINOYSE. Es gentilleses d'esprit, ie tasche d'exceller, pour avec la beauté de l'art conduire à fin, ce que ie veux pour le plaisir, & scay bien accommoder le temps & le sujet, mais ores qu'il y va de

114 *Le voyage des Princes*

vostre reste, & que ce n'est plus ieu, ie laisse les ombres de ioyeuseté à part, ie parle à bon es- cient, & afin que tout d'un coup ie vous iette aux affaires, dites moy, les artifices des Fortunez ne vo⁹ sont point encor manifestes? N'avez vo⁹ point apperceu qu'ils vous deçoient, & que vous pipans par leurs inuentions, ils vous prepa- rent vne cheute de si grande consequence, que iamais vous ne pourrez vo⁹ en releuer? Ils vous meinent comme vn lyon enchainé, & trafiquās vostre grandeur vous veulent ruiner d'esprit & de fortune. L'EMP. Que dites vous? Ceux que vous avez insinuez en ma grace, qui m'ont serui tant fidelement, desquels l'affection m'est si co- gnuë: & dont recentemēt les seruices paroissent, m'ayans conserué la vie, me la voudroyent-ils raur? ceux qui sont pour le maintien de moy- mesme, me voudroyent-ils deffaire? à la verité, ie ne puis me persuader qu'ils eussent en l'ame, autres desseins que pour mon bien. LA FEE. Il est permis d'estre deceu au commencemēt, lors que l'artifice precede la preud'homme. Et puis les occasions font souuent changer les courages, il y a des esprits ainsi faits, ils s'adonnent à de grands & signalez devoirs, font des seruices remar- quables pour deceuoir plus facilement, & s'exposent afin de ne faillir à leurs entreprises, ils veulent tout ou rien, & les hazards où ils s'auanturent, est le grand artifice, par lequel ils assurent leur gibier: puis ils frapent leur coup. L'EMP. Ma mignonne voudriez vous attribuer telle desloyauté aux Fortunez qui m'ont tant obligé? LA FEE. Ce n'est pas tout, qu'ils vous

fortune. Entreprise I. II 5

ayent fait du bien, il conuient pour le faire estimer tel, qu'ils perseuerēt, car de ruyner ce qu'on a'establī, ou soustenu, est trop plus dommageable que n'a'esté fructueux le premier bien: celuy qui oste la vie, fait vn mal mille fois plus grand, que la commodité de l'auoir conseruē n'est euidente: parquoy ces gens vous preparent vn dommage plus mauuais que n'a'esté excellent le bien qu'ils vous ont fait: Et si vous y prenez garde vous trouuerez par les apparences de la verité, que nous auōs tous esté deceus en eux. Mais laissons le passé: ou sil est expediant pesons le auēc le futur, & voyons ce qu'ils pretendēt, ce qui vous sera aisé à remarquer & iuger: aussi vous en laisseray-īe donner l'arrest apres que ie vous auray declaré ce qui en est. A dire vray, ce leur est vne grāde facilité d'affaires, d'auoir trouuē vn esprit qui les croid & est abusé d'eux: A quoy ie vous supplie, tend le voyage qu'ils vous font entreprendre, & auquel vous estes resolu, que pour vous trainer en lieu où sous ombre de vetilles de neant, & de vaines consolations d'esprit, ils se rendrōnt maistres de vostre corps, comme ils le sont de vostre ame, & puis à leur grē ils s'emparerōnt de vostre empire, qu'ils partagerōnt ensemble, sy establisants premiere-ment sous vostre authorité, & se faisants donner les charges & lieutenances que vous leurs commettres, & puis estans fortifiez ils acheuerōnt leur tragedie, & vous foible & abatu mignardé, en ceste humeur melācholique de concupiscēce où ils vous scaurōnt bien nourrir, afin de deuenir vos tuteurs, les laisserēs faire & vous manier

comme furieux, puis ils vous passeront la plume par le bec. Que s'il vous plaist me donner vostre parole, puis que ie vous ay disposé à entendre vostre fortune, & tenir ceci secret, ie vous donneray vn auis particulier qui vous acertenera de tout. L'EMPER. vous me persuadez estrange-ment, & sollicitez par raisons euidentes & terribles, or bien, ie vous iure de faire comme vous dites; mais sur tout ie vous prie ne me trompez pas. LA FEE, le sang ne peut mentir, c'est ce qui m'induit principalement, & la pitié de pre-voir vne si grande ruyneme fait gemir. Et ie ne scay que ie doy proposer ou souffrir, vostre perte ou celle d'une personne que j'ayme comme ma vie: mais quoy? il faut toujours obui-er au plus grand mal: Et il y-a beaucoup à dire d'une branche à tout l'arbre, il faut que vostre con-seruation me soit plus chere, que le plaisir de vostre fille par vostre aneantissement. Sachés que la pauvre Lofnis a esté seduite par ces infi-deles, & est la partie qu'ils ont brassée contre vous, qui est telle que le fait auenant, l'ainé aura le tiltre d'Empereur, le second espousera vostre fille, à laquelle demeureront les biens de sa mere avec la Duché, & autres biens dont elle heritera de moy, qui seray confinee en la tour du iardin, si ie n'ay pis, & le ieune aura les isles, voyla le partage qu'ils ont fait, & si vous doutez de mon dire, ie vous feray voir le lieu d'où j'ay tout appris, & delà, pourrez remar-quer vne circonstance qui vous rendra esbahy sur l'apres midi enuiron trois heures, passez coyment par la petite galerie, par où on va de la

fortunez. Entreprise I. 117

chappelle en la chambre de Lofnis, & vous coulez vers la double muraille, où il y-a vne petite fenestre à l'antique, qui a son regard sur le iardin de plaisir, que Lofnis a fait faire, & vous y presentez lentement, vous verrés vostre fille en conseil avec le second, & afin que vous puissiez y aller secrettement, voyla la clef qui ouure la petite porte d'entre les deux murailles. L'EMP. Je mettray ordre à tout, & n'en parlez point, le temps s'approche qu'ils doiuent entrer, car ie les ay mandez.

DESSEIN TREZIESME.

Par l'artifice d'Epinoysse l'Empereur pense mal des Fortunez & les fait mener chacun à part es Isles dangereuses. Caualiree eschapani de l'isle des Lyons, vient en celle des serpens où il trouue son frere Fonsteland.

L n'y auoit gueres que la Fee estoit sortie quand les Fortunez entrerent, ausquels l'Empereur ne teint pas grands propos, pource qu'il auoit l'entendement preoccupé & trouble: toutesfois il ne laissa de se contenir: outre il se fortifia en sa mauuaise opinion, parce qu'ils luy parlerent de haster son voyage, & en faisoient grande instance, pour se tirer de l'importunité d'Epinoysse. Ces sages Fortunez furent surpris à ce coup, ils n'ont pas bien preuen ny pris garde

aux gestes de l'Empereur, dont l'apparëce estoit paree de feinte, à quoy ne prenant pas effet leur prudence fut deceuë. L'heure venue de l'assignation, l'Empereur ne faillit à ce qu'auoit tramé la Fee, & vid ce qu'elle luy auoit déclaré, qui luy donna entiere assurance de son dire, telle que des lors son cœur fut du tout aliené des Fortunes. A l'heure dite, Lofnis entretenoit son humble Fonsteland, qui tout content de ceste pudique faueur, recueilleoit de ses yeux la douce vie qui l'animoit. La desloyale Epinoyse y estoit, mais elle s'estoit tapie sous le relays de la muraille, si que l'Empereur ne vid que sa fille avec le Fortuné, qui deuisoyent en se pourmenant vis à vis d'où estoit la Fee, laquelle souuent les auoit fait rencontrer en ce contentement en sa presence, autrement Lofnis iamais n'y eut consenti: L'Empereur tout presque hors de soy reueint en sa chambre, tant accablé de pensees qu'il n'estoit que confusion, & sur tout pour vn propos qu'il auoit ouy, & qu'Epinoyse auoit industrieusement dressé. Car ordinairement en leurs recreatiōs ils auoyent des sujets serieux, & ce iour auoit esté, qu'ils disputeroyent de l'estat des Empires, qui selon qu'ils concludoyent ne dependoyent que du hazard, qu'ils appartenoient à ceux qui les pouuoient auoir, ils discouroyent en se promenant si pres de la Fee, qu'elle les oyoit bien aussi, & qui souuent aux autres fois, disoit son opinion: mais pour ce coup elle faisoit semblant de les admirer, & d'attendre à dire sa pensee sur la resolution qu'ils en feroient. Or l'Empereur reprenant ses

Fortunez. Entreprise I. 119

esprits en ceste, comme iuste fureur, delibera de preuenir les Fortunez, & punir sa fille & en la cholere qui le penetroit, si la iustice dont il auoit tousiours fait estat, ne se fut presentee deuant luy, tout d'un coup il eut assouui son ire, mais il se reteint: craignant que par son transport il ne maculast sa reputation tant celebre: La premiere douceur de son cœur, luy representoit les grands seruices que les Fortunez luy auoyent faits, les signalez offices qu'il en auoit tiré. Et l'esperance qui l'auoit fait viure en l'attente du bien proposé, & qu'il se promettoit de receuoir d'eux au recouurement d'Etherine, luy poinçonnoit l'ame, pour ne croire point que ces beaux personnages tant ieunes, & galans, fussent coupables de telle perfidie, l'amour vouloit adoucir l'ulcere que lui auoit fait ce desplaisant rapport: mais tout soudain la grandeur du deuoir, & la sagesse acquise, qu'il faut conseruer, enleuoit de sa fantaisie toutes les pensees de beautez & d'amours, luy proposant qu'il valloit mieux se resoudre à oublier ses sujets amoureux, que se laisser despoüiller d'un Empire. Parquoy il se resolut d'eschapper, pour ne tomber par sa faute entre les mains de ceux qui perdroient sa vie: il arresta donques en soy-mesmes: ce qu'il auoit deliberé contre sa fille & les Fortunez. Or par la coustume du pais, il ne pouuoit faire mourir sa fille, d'autant que la loy estoit, que si vne fille noble auoit failly, & qu'il y eut de l'accusation, il falloit que ses accusateurs sousteinissent à toutes armes, leur dire, & se combatissent contre vingt, & sa

120 *Le voyage des Princes*

elle estoit Princesse, contre soixante & trois, & ce au bout de neuf mois. Et sil auenoit que les deffendeurs fussent vaincus, la fille seule partissoit, & les Cheualiers estoient bannis pour vn an. Si les deffendeurs estoient victorieux, on leur adiugeoit le bien des accusateurs; lesquels estoient diffamez & mis au gibet. D'auantage on ne pouuoit punir de mort vn estrangeur pour quelque crime qu'il eut commis, excepté larcin, sil n'y auoit sept tesmoins contre luy: L'Empereur y ayant bien pensé, & ne se voulant scandaliser, mit sagement ordre à ce qu'il voulut faire. En diligence il choisit vingt Gentils-hommes, auxquels il commanda de faire ce qu'il leur commanderoit. Et donnant charge au grand Escuyer de les conduire en cet affaire, luy fit exprés commandement d'executer sa volonté sur les Fortunés, telle qu'il luy exposa. Eux qui ne scauent si c'est pour les esprouer ou à bon escient, ne font point d'inquisition, & ne se proposent que l'obeissance. Ce grand Escuyer estoit celuy qui tousiours venoit vers les Fortunez, quand l'Empereur les demandoit extraordinairement, & veint à eux leur dire, que tout aussi tost il falloit partir pour aller en vne expedition, à laquelle l'Empereur les vouloit employer contre les Foullamets, où il estoit suruenue vne sedition, les voyla aussi tost prests, si qu'en diligence ils vindrent au haure & s'embarquerent. Quand ils furent en pleine mer, les gens de l'Empereur se saisirent de leurs personnes, & les separerent, leur disans

fortunez. Entreprise I. 121

que telle estoit la volonté de sa Maieſté qui leur donnoit la vie, s'ils la pouuoient conseruer. Ils eurent beau demander & dire, il n'y auoit point d'oreilles pour les ouyr: la force les emporta absolument. Ces gens furent long temps à roder sur la mer, exprès pour leur faire croire qu'ils estoient fort loin: Ils aborderent en l'isle des lyõs, où ils firent descendre Caualliree, lequel ayant esté mis à terre, ils prierent de les excuser, & luy enuoyerent son espee par vn matelot, & s'en allerent. Il pria qu'il vid ses freres, mais pour neãt, d'autant que le vouloir de l'Empereur estoit au contraire. Delà, ils donnerent en l'Isle des serpens, où de mesme façon ils logerent Fonſteland. Et apres de pareille sorte ils firent descendre Viuarambe en l'isle deserte. Les ayans separez de la façon, ils retournerent à l'Empereur l'acertener de ce qu'ils auoient faict: apres quoy, sans la vouloir voir, il enuoya Lofnis en la Tour determinee, qui est au milieu de l'estang malheureux, qui est ainsi nomme, à cause que l'eau en est toute chaude, & dit-on que c'est à cause qu'il y demeure vn serpent qui vomit le feu, & se nourrit de ceste eau: tout autour cest estãg sont les iardins Royaux, ausquels on ne peut entrer que par vne auenuë, où il y trois portes gardees, à la premiere il y a sept gendarmes tousiours veillans, à la seconde quatorze aussi veillans & vaillans, & à la troisieme, il y en a vingt & vn veillans vaillãts & determinez, qui ne cognoissent que leurs capitaines & l'Empereur. Ceste execution faicte, l'Empereur pensant auoir trouué quelque repos, se trouua en dauantage d'inquietude que para-

uant: toutesfois voulant que sa valeur fust plus recogneuë que sa passion, fit publier par tout qu'il auoit exilé les Fortunez pour quelque secrette entreprise qu'ils auoient machinee. Les Fortunez separez lamenteront en leur fortune tant que ils pourront. Cataliree ne fut pas si tost en l'isle des Lyons, qu'il en vid venir deux qui pourtant traufferent, dont il demeura estonné: Il est vray qu'il auoit plus d'asseurance que de force, & ce qui luy seruit sur tout, fut qu'il cognoissoit la Lyonnee, herbe qui a telle vertu entre ses autres proprietes, que si le Lyon la trouue & sent, & qu'il n'y ayt aucun homme en ce lieu là, il s'en delectera infiniment, & se veautrera dessus, demenant grand idye. Que s'il y a quelque personne là auprès, ou qui en ayt sur foy, il aduiendra par vne antipatie & secrette puillance contraire, que le Lyon s'espouuantera & la fuyra comme la mort & s'en reculera de plus de six toises: ceste plante est vne espece de lumaire dont la fueille est decoupee, vermeille & en ouale, aucuns ont aduancé qu'elle auoit la figure de creste de coq, & de là est sortie la flouette opinion que l'on a de la crainte du Lyon par la presence du coq, Caualliree accueillit de ceste herbe & s'alla loger sous vn grand chesne creux, qui depuis fut sa demeure, tant qu'il fut en ce pays là où il viuoit de racines, se proumenant par l'isle pour trouuer moyen de s'en retirer par art ou par fortune. En ceste occupation il aduisa au clair du iour qu'il y auoit de la terre non trop loing, & estimant que ce fust le continent, il assambla le mieux qu'il peust des pieces d'arbres, des escorces & de la mousse, &

Fortunez. Entreprise I. 123

avec des osiers & fions de saules se fit vn petit vaisseau, sur lequel il se hazarda, & l'essayant peu à peu, s'y accoustuma si bien, qu'avec le temps il alloit assez loing & reuenoit, à la fin il s'y adextra avec tant de desir d'eschapper, qu'il vogua iusques à la terre qu'il auoit descouuerte, & vint aborder en vn lieu qui auoit apparēce d'vn petit port frequenté, il y prit terre, & comme il vouloit s'asseurer, choisissant où il tireroit, il apperceut vn homme qui auoit vne espee, il se tint ferme, & se saisit de la sienne pour se deffendre, s'il en estoit besoin: l'autre approchant & s'estāt vn peu arresté ietta bas son espee, & vint à bras estendus se lancer vers luy, & il recognut que c'estoit son frere Fonsteland. Ceux à qui semblable aduanture aduiendroit, pourroient iuger de leur aise en ceste rēcontre nō premeditee, tāt desiree, & si peu espee. Fonsteland raconta à son frere qu'ils estoient en l'isle des serpens, où habitoit la sage Barulree, qui auoit tellement par son sçauoir rompu le venin des serpens, qu'ils ne leur estoient point nuisibles, ils se raconterent comme les gens de l'Empereur les auoient traictez sans occasion, & ne sçauoient qu'estoit deuenu leur frere qu'ils regretteront tandis qu'il souspire pour eux. Fonsteland raconta à son frere que estant exposé en ceste isle, s'abandonnant aux dangers & à la fortune, allant sans dessein, il vid vne fille fort belle, qui l'ayant apperceu s'enfuyt, & il la suyuit de loing espiant les pas, qu'il continua tant qu'il arriua où il trouua la vieille Dame pres la Fontaine, qu'il salua, & elle le voyant seul l'interrogea de son estre, & de sa fortu-

ne, dont il luy declara ce qu'il voulut : elle en eut pitié, le consola, & receut en sa maison, que aucun n'auoit encor descouuerte, pource que peus'arrestoient en ceste isle, & ceux qui y abordoient y mouilloient seulement l'ancre, puis s'alloient sans entrer plus auant. Ces freres receus de la Dame, alloient souuent vers le havre. Et Cavaliree, dict à son frere que c'estoit le conseil de la Dame qui l'auoit aduisé, que quelquefois il y passoit des Orientaux qui venoient querir des serpens pour faire le Theriaque. Tandis qu'ils furent là, Batuliree leur fit bonne chere de ce qu'elle auoit, & leur donnoit du pain fait d'une racine qui croist pres sa maison. Ceste racine est la vraye Ermesie, d'autant qu'outre ce qu'elle faict que ceux qui en mangent engendrēt des enfans beaux & genereux, ils sont euxmesmes en santé, & en espee de gloire heroyque. Ces grands Philosophes qui l'ont voulu imiter, faisoient vne composition de noyaux de pin, de noix broyees avec miel, myrrhe, safran & vin de palme ou bon vin auquel les dastes ont laissé leur vertu, faisant vser de ceste composition avec du lait, ce qui les auoit induicts à ceste mixtion estoit le goust diuers de ceste plante, de laquelle on tiroit plusieurs sortes de viandes en la preparant. La Dame auoit vne fille belle & accomplie en toutes sortes, c'est la prudente Carinthee qui le plus souuent ne bougeoit de sa chambre à mediter sur les excellences de l'vniuers, dont le racourcy se trouuoit en son cabinet par vn artifice admirable. La fille que Cavaliree auoit veüe à son arriuee en l'isle estoit sa seruante, qui estoit allée cueillir la fleur de fra-

boise pour en tirer la liqueur d'incorruption. Les deux Fortunez apprirent avec la mere & la fille plusieurs sciences notables, qui leur seruiront en temps & lieu. Cependant ils attendent qu'il suruienne quelque vaisseau qui les enleue de là pour suiure meilleures destinees.

DESSEIN QUATORZIEME.

Viuarambe en l'isle deserte trouue la lentille rassasiante. Là il arriue vn vaisseau, dont ceux de dedans le cogneurent, il s'embarque avec eux, & tous arriuent en l'isle des serpens, où les freres se rencontrerent chez Batuliree.

VIVARAMBE ayãt estẽ exposẽ cõme ses freres, & laissẽ en l'isle deserte ne sçauoit quelle resolution prendre. Ce fut à luy à chercher en son bel entendement ce qu'il pourra pour se tirer de la peine où il estoit, ou s'accommoder en ce desert, auquel il n'y a aucuns animaux, mesmes les arbres qui y croissent se petrifient en deux ans, qui est après qu'ils ont porté fleur, par ainsi il n'y a point de fruct que par grand hazard, les racines n'ont point de suc, les herbes sont sans liqueur, & n'y a eau bonne que celle d'une fontaine, sur laquelle nage vne lentille qui est d'une exquisite vertu, c'est que si on en mange vn grain on est rassasié pour vingt quatre heures, autant que

126 *Le voyage des Princes*

si on auoit vſé ſuffiſamment de bonnes viandes, duquel ſecret Viuarambe s'aduifa par rencontre. Ayant ſoif il voulut boire vñ bon coup, & print de l'eau au creux de ſon chapeau renfoncé, il y demeura quelques vñs de ces grains dont il laiſſa couler vn avec l'eau en beuiuant, & préſques auſſi toſt il ſe trouua non ſeulement deſalteré, mais raffaſié, & ſans aucun appetit. En ceſte affaire, il eut crainte d'auoir trouué quelque venin, dont le ſoudain poiſon l'eût pénétré, mais le lendemain ſe trouuant diſpoſt & ſain, & en eſtat de diſner, s'il euſt eu de quoy: il retourna à la fontaine, & print vn grain, dont il ſe trouua tout ſubſtanté, ce qui luy fut vne grande conſolation, ſoulagement & eſperance: mais quoy? il tournoyot l'isle, & ſe trouuoit Seigneur abſolut, mais il n'auoit à qui commander, & ne pouuoit ſ'aduifer d'artifice, par lequel il ſe peult deliurer. Durant ces penſemens ſoit de laſſitude où de deſplaiſir & triſteſſe, il ſe ietta ſous vn arbre petrifié, ſous lequel au chaud du iour il ſe mettoit volontiers, & s'endormit profondément: à ceſt inſtant il arriua vn vaiſſeau, dont ſortirent pluſieurs perſonnes pour ſe recreer, car ils auoient couru fortune ſept iours entiers, & ayans decouuert terre, auoient icy mouillé l'ancre. Vne Demoiſelle de la troupe s'eſtant vn peu eſloignee pour ſe promener ſans auoir penſé aucune de faire rencontre, car on l'auoit aſſeuree qu'il n'y auoit là beſtes ny gens, allant, & venant, & conſiderant en bas les herbes qui eſtoient eſtrangement transmues en froides pierres de diuerſes ſortes, & proportions, paſ-

fa tant auant , qu'elle vint où Viuarambe estoit couché: l'ayant veu de premiere opinion, cuida que ce fust quelqu'un de sa compagnie qui eust eu le mesme desir qu'elle , & qui se fust reposé là : mais regardant plus attentiuellement vid qu'elle se trompoit: & toutesfois luy fut aduis , qu'elle cognoissoit cest habit (d'autant que les Fortunés ne changent point la façon, ny la couleur, ny l'ordre, ny valeur de l'estoffe de leurs habits) & qu'elle l'auoit veu. Donc elle s'en approcha plus curieusement , & reconeut Viuarambe , dequoy elle fut fort esmerueillée , & se tourna promptement , & le vint dire aux autres . Les matelots se moquoient d'elle , elle insistoit: partant il y en eut qui la suiurent , & vindrent où estoit le Fortuné , qui au bruiet s'esueilla , surpris en toutes façons , & estonné de voir inesperement tant de personnes , dont aussi tost il reconnut la pluspart , qui estoient de ses amis & cognoissance : ce qui luy fut vn commencement de souuerain bien , & sur tout voyant deuant soy vne des filles d'honneur de la Royne de Sobare : à ceste cognoissance ils adiousterent les fortunes , qui les auoient là adressees. Viuarambe desguisant la sienne , pource qu'il ne vouloit rien imputer à l'Empereur de Glindicee , leur dict , qu'apres vn grand naufrage, il s'estoit miraculeusement trouué en ceste isle. Ce vaisseau où estoient tant d'amis appartenoit à la Royne de Sobare, auquel estoit son premier medecin , qui depuis le depart des Fortunez auoit espousé ceste fille d'honneur de la Royne,

& pour luy donner du plaisir, l'ameneroit avec luy au voyage de l'isle des serpens où il en alloit chercher pour faire le theriaque, & amenoit aussi avec luy six des plus belles & chastes Demoiselles du pays, lesquelles preparoiēt les chairs deviperes aux iours de leur pureté. Quand il fallut leuer l'ancre, Viuarābe entra au vaisseau, emportāt avec soy quelque quantité de la lentille viuifique. Puis le nauire commis au vent suiuit sa route, & print terre fort heureusement en l'isle des serpens. Au temps de ceste arriuee, les deux Fortunez venoiēt de se promener, & donnoient vn tour vers le port pour descourir quelques nouvelles, & ils virent ceste nef à bord & plusieurs personnes de sorte venir à terre, & faisans tirer des hardes, mesmes desia des ouuriers qui plantoient des paux pour dresser des tentes : ce qu'ayans veu, ils delibererēt d'espier vn peu les actiōs de ces gens là, & se tindrēt en lieu couuert pour les descourir, les ayans attentiuement considerez, il leur fut aduis qu'ils auoient autrefois veu celuy qui commandoit, mais ils ne le remarquoient point assez, que voicy qu'ils aduiserent vn ieune Gentilhomme bien gay qui menoit vne ieune Dame : & cōme diligēmēt ils l'espluchoiēt avec la veue, ils virent qu'il estoit vestu comme eux, il leur cheut sur le cœur que c'estoit leur frere, incontinent apres ils recogneurēt le Medecin de Sobare, lequel ne sachant qu'il y eust aucun en l'isle, estoit sorti pour assēurer la troupe, & faire la preparation contre l'incursion des serpens. Les Fortunez ne furent point deceus de leur pensēe, car ils auoient bien remarqué

Fortunez. Entreprise I. 129

remarqué tout ce qu'ils auoient veu. Que ferons nous? que disons-nous? empescherions nous leur contentement? destournerions nous la ioye de leur cœur? ceste liesse future sera-elle perceptible à d'autres ames? Il n'y a pas moyen de les retenir d'auantage, ils se leuent de leur guette, & s'en viennent droict à ceste troupe assemblée. Ceux qui ouyrent le bruit que les Fortunés faisoient en s'approchant, s'estonnerent, & mirent les autres en alarme, lesquels auoient crainte que quelque grand serpent les viint attaquer: Viuarambe eut l'oreille prompte, & l'œil louldain, & aduisant ceux qui venoient, en recogneut l'habit: parquoy il va droict à eux, il fremit, le cœur luy saute, il cuide voir ses freres & il est vray, il s'aduançe, ils se hastent, il se despesche, ils s'efforcent d'approcher, & chacun porté de mesme intention, ils font rencôtre: Ce que les autres voyans s'esmerueillent, les freres s'entr'embrassent, & avec telle liesse, qu'il n'y a point de plaisir extreme qui ne semble estre simplement vne douce figure de cestuy-cy. Les Dames & tous les assistans furent tres-ioyeux de ceste rencôtre, si que le reste du iour en fut passé en alegresse, & discours des fortunes passées. Estés ainsi assembles comme par vne speciale prouidence, les Fortunés firent entendre au medecin ce qu'ils auoient recogneu de ce lieu, & vindrent ensemble saluer la sage Batuliree, qui les receut avec tesmoignage de contentement, elle cognoissoit le personnage, & voyoit plusieurs de ses bonnes cognoissances. Or elle estoit de Sobare, & assez proche parente de la Royne qui

estoit ennuyee de son absence: & de fait, on ne la pensoit pas là, car quand elle partit, elle feignit aller en Nabadonce pour voir l'hermitage d'honneur, au lieu dequoy elle auoit esleu ce lieu qui iadis auoit esté bien habité; mesmes de ses ayeux, qui en estoient Seigneurs, mais l'isle fut depeuplee par vne peur qu'eurent les habitans pour la generale assemblee des serpens qui s'y fit, l'an de la conionction des 4. planettes. La raison pour laquelle ceste Dame s'arresta icy fut, que outre que c'estoit son bien, le desir qu'elle auoit d'attraper le Basilique qui s'y trouue, & notamment en l'assemblee generale, elle scauoit le moyen qu'il falloit tenir pour se preseruer, & pour prendre des serpens, à quoy elle auoit aussi instruit sa fille, & avec ceste industrie elles attendoient l'heure oportune, patientant iusques à la rencontre desiree. Batuliree fournit au medecin tout ce dont il auoit affaire, & tandis qu'ils furent ensemble luy communiqua force beaux & signalez secrets.

DESSEIN QVINZIESME.

Amours de Beleador & Carinthee sous l'ombre de ce nom Ieroterma. Prier d'amour sans estre refusé. Discretion.

EN ceste mesme saison, & que toute ceste compagnie estoit resoluë au plaisir present, & ceux de Sobare avec les Fortunés desireux de partir au plustost: les affaires du medecin estans suc-

Fortunez. Entreprise. I. 131

cedees heureusement & plus briefuement qu'ils ne pensoient, il aduint & par hazard non souuent aduenant, que la Remore ayant frayé vint s'affraper au Nauire de Sobare; où elle sapa ses petits, qui retindrent si bien le vaisseau, qu'il ne fut pas possible de demarer, que tout ce malin poisson ne fut escoulé, parquoy pour attendre le tēps avec plaisir ayant faict estat de seiourner, ce qui fut agreable à la sage Batuliree & à sa fille, chacun se delibera de se donner suieēt de passer le tēps avec honneur & liesse d'esprit. Ce retardement fut cause des aduantures amoureuses de Beleador lequel s'estoit mis en la compagnie des Dames; pour voir les merueilles des serpens, y estant excitē par sa propre curiositē es suieēt excellent: Il n'y auoit pas long temps qu'il auoit esté en l'hermitage d'honneur, où il auoit recognu les raretez du lieu: Et comme chacun pense qu'il sera l'vnique rencontrant en sa recherche, ayant veu ce tître d'or IEROTERMIA, il imprima en son courage l'opinion d'en trouuer le suiet qui luy seroit fauorable, & ce nom luy estant demeuré au cœur pour n'en estre iamais effacé, il se resolut d'errer tant qu'il eūt rencontré cest obiet vnique entre les accomplis, lequel il deuoit honorer faisant seruice à la belle de son cœur, qui s'est trouuee estre la sage Carinthee, fille de la prudēte Batuliree: Ceste belle route anciēne en sa premiere fleur de ieunesse, paroist parfaite en vertus, gracieuse en conuersation, agreable en rencontre, & recommandable en estime. Cependant que les Fortunez se consolent & conseillent ensemble, & entretiennent les Dames de leur cognoissance,

*folix
extremities*

que le bon Docteur s'arraisonne avec la bonne femme, & que chacun suit son but agreable. Beleador ne perd point temps, car recognoissant en la belle Carinthee le terme d'honneur que ses pensees luy proposent, se resolut de luy offrir son service, ils s'estoient autresfois veus en Sobare, ce fut ce qui luy donna opportunité de familier abord, & ceste familiarité fut cause que l'amour qui n'est point suiet au temps, forma dās les yeux de la Belle les traicts heureux qui obligerent Beleador à ce service agreable, auquel il determina sa vie. Aussi bien vous faut-il attendre que le temps permette de nous donner à la mer pour nous tirer d'ici: ce qu'attendant, nous aurons, peut estre, plaisir de voir cest amant soupirer avec la douceur dont les accents resonnent en tous les accords que nous assemblons. Cest amant non encor Amant, mais preparant son ame à si beau soin, voyoit sa vie luy estre mignōnement communiquee des yeux de Carinthee, dont decoule sa fœlicité, mais il ne sçauoit s'il auroit l'asseurāce d'offrir son service à ceste belle, parce que l'occasion ne s'en presentoit pas, pource que la sagesse de la belle faisoit paroistre tant de Maiesté & d'austere benignité que difficilement on eut pensé qu'elle eut eu agreable le discours d'amour, encore qu'elle en fist naistre les principes: toutesfois ayant pris vn petit limbe du bandeau du Prince des amans, il s'en couurit les yeux, & s'aduança au hazard de sa bien-heureuse fortune. Prenant la main de Carinthee, il la baisa, & elle cōme le trouuant mauvais, la retira, mais ce fut apres, car quoy que ce

Fortunez. Entreprise I. 133

soit, les belles sont toujours bien aises que lon leur face cest hommage, encore qu'elles facent semblant de le reietter, à quoy elles ne pensent point, ains à stimuler à frequent honneur leurs renanciers. Pour ceste façon il luy dit Mademoiselle, vous ne me deuriez pas faire ce tort, en m'empeschant ce bien qui est de vous rendre devoir de tres-humble seruiteur. CARINTHEE. Il n'y a point de seruiteur sans maistresse. BEL. Il est vray, aussi estes vous ma maistresse, s'il vo' plaist. Et à fin que celà soit, & que ie vous conqueste autant valeureusement, que i'ay desir de vous servir fidèlement: Je vous prieray d'amour, & ne m'en oseriez refuser. S'il vous en plaist faire preuve, & que me refusiez, ie perdray vne discretion. CARIN. Je croy que les hommes sont discrets, parquoy si vous perdiez vostre discretion, vous y auriez dommage. & si i'estois vostre maistresse, ie ne vous desirerois pas telle perte, au contraire, ie vous en souhaitteroie la conseruation. BELEAD. Ceste repartie me fait esperer que ie n'auray pas la discretion, & partant, que ie seray receu à vostre seruite, par vne voye non commune: Car ie vous prieray sans crainte de refus. CARINT. Et si ie vous refuse que sera ce? BEL. Mon unique bien, lequel quand mesme vous voudriez me refuser à la condition que ie le requerray, vous ne voudriez me le nier. CARINT. Voyons donc comment, & si ie perds la discretion, ie la payeray, car ie scay fort bien qu'il n'y a rien qui m'empesche de vous refuser, si i'en ay enuie, d'autant qu'il m'est aduis que ie me scay resoudre à ce que ie veux: BELEADOR. Ma Demoiselle

le, mon ame est tant deuotement affectionnee à vostre seruice, qu'elle ne peut adresser ses vœux qu'à vous seule que i'honore & ayme de tout mō cœur, & pource que l'amitié se doit recompenser par l'amour mesmes: ie vous prie me gratifier absolument de vostre amour, pour m'en donner parfaite iouissance: Et s'il vous est agreable, s'il vous plaist, & si vous desirez que cela soit, & que vous vouliez m'aymer d'amour, refusez moy la requeste que ie vo⁹ en fay. **CARINTHEE.** Si ie vous refuse ie vous accepteray, & si ie ne vous refuse point, vous n'aurez pas de part en moy: qu'élirez vous plustost? **BELEAD.** Ie desire payer la discretiō à ce que vous estant redeuable ie tienne de vous, & que m'acquittant ie vous rende hōmage pour receuoir le bien qui m'en escherra. **CARINTEE.** Pour vous faire paroistre que ie ne veux pas respondre pour vous donner du dommage, ny pour estre occasion de vostre bien, à cause que ie ne scay pas les euenemēs qui sont ordonnez du Ciel, pource que ie ne puis faire eslection de ce qui vo⁹ est propre. Ie vous remets à quand vous m'aurez fait paroistre ce que vous auez en l'ame, & lors ie sc̄auray si ie suis capable de resoudre la propositiō que vous me faiçtes. Ces petits ieux durerent tāt que la compagnie se debanda, & que chacun se retira à sa retraicte. C'est vne pointe si viue que celle de l'amour, qu'elle resueille incessamment ceux qui sont reduits sous la puissance de ceste force, qui n'espargne rien. Cet amant espointonné de ses pudiques ardeurs, print occasion de reduire ses passions sous ces accents.

Animé du desir qui m'a l'ame eslancee,
 Je vous vietois rechercher pour vous rendre mes vœux,
 Ia mais si beau desir ne toucha ma pensee,
 Je ne fus allumé iamaïs de si beaux feux.
 Non, ie ne pense pas qu'en l'amoureux seruage
 On puisse rencontrer d'autre felicité:
 Aussi vous iugerez cognoissant mon courage,
 Qu'il n'est rien de pareil à ma fidelité.
 Faietes que vos beaux yeux enflamment toutes ames,
 Belle vous le pourrez à lors qu'il vous plaira,
 Puis apres aduisez quelles seront nos flames,
 Vous verrez que mon feu tout autre passera.
 Les discours passagers de ces langues bien faictes
 Qui vous offrent leurs cœurs, ne sont que vanitez,
 Mais mon propos vni à mes flames secrettés,
 Portent sur chaque mot autant de veritez.
 Je scay bien il est vray que ie suis incapable
 De rendre à vos beautez le deuoir merité:
 Mais la perfection qui me rend excusable,
 Est, Belle qu'il vous plaist de m'auoir accepté,
 Si ie commets erreur & si ce m'est audace
 De suiure ce dessein qui m'esleue le cœur,
 Il n'y paroistra pas, car vostre belle grace
 Destourne les deffaults de vostre seruiteur.
 Possible direz vous, Monarque de ma vie,
 Quel bien me reuient il que vous soyez à moy?
 C'est la felicité d'une belle accomplie
 Se ioyant de tous cœurs d'en auoir vn à soy.
 Doncq possédez mon cœur pour en tirer seruice,
 Et cognoistre vne foy pleine d'affections,
 Faietes qu'en vous seruant glorieux i'accomplisse
 Les effers destinez à vos perfections.
 Vne fois qu'ils estoient en propos ils se mirent

à discourir des rencontres du Calendrier, & cōme à chaque iour il y a vn nom, selon lequel si on rencontre celuy d'vne personne, & ne sçachant le iour de sa natiuité, on propose la feste de naissance à ce iour là: parquoy pour trouuer occasion de bien faire, il luy demanda son propre nom. Elle luy faignit luy en disant vn autre, en quoy il pouuoit estre aisément deceu, car les nōs que nous donnons aux Dames, sont des Seigneuries ou epithetes, ainsi son vray nom n'estoit pas vulgairement cogneu, parquoy elle l'abusa, mais comme il eut bien remué en son cœur pour en auoir souuenance, l'ayant ouy nommer estant petite, du nom sous lequel elle auoit esté caracterisee entre les Chrestiens, il s'en aduifa, & sur ceste difficulté, il se pleignit & consoła, ainsi faisant entendre en ces souspirs qu'il cognoissoit ce beau nom,

J'essaye vne fortune autant auantureuse

Que iamais cheualier eut desir de tenter,

Et la fin en sera si belle & glorieuse,

Que tous parfaits amans me viendront imiter.

Mais obiet bien-heureux où mon destin m'attire,

Né me brassez vo' point quelque fascheux destour?

Auriez-vous point voulu à cest effet m'induire

Pour me faire sentir les malices d'amour?

Non, vous ne voudriez pas abuser l'innocence

D'un qui devant vos yeux ne se peut desguiser,

Et toutesfois i'ay veu ceste douce apparence

Dont vous auez tasché ma pensee abuser.

Mais pourquoy vouliez vous destourner de mō ame

Ce beau nom reueré qui est le nom d'aymer?

Belle, ie suis touché d'une si viue flame,

Qu'alumé par vos yeux i'appris à vous nommer.

fortunez. Entreprise I. 137

*Il n'y a plus moyen que j'aye cognoissance
D'autre nō quedu vostre, engravé dans mō cœur,
Aussi ie ne scaurois rendre d'obeissance
Qu'à l'unique beauté dont ie suis seruiteur.
Voicy le but heureux des belles esperances,
Dont ie faisois estat pour viure heureusement,
Voicy le beau destin des bonnes influences,
Qui guidoyent mes desirs au beau contentement.
Que mon cœur satisfait se prepare de gloire,
A servir dignement vostre digne beauté,
I'y seray tant parfait, que ie vous feray croire
Ma Belle que ie suis tout de fidelité.*

Que c'est vne condition accompagnee de proprié-
tudes que celle des Amans, qui sans celle sont
en action, faisans autant de desseins, qu'il se pas-
se de fantaisies en leurs opinions, lesquelles
ils croyent veritables. Et puis ils tiennent
pour certain ce qu'ils imaginent, & comme ils
le meditent ils le supposent: d'avantage ils vou-
droyent incessamment se pouuoir manifester.
S'il estoit en la puissance des fideles, de faire voir
ce qui est escrit sur leur cœur, i'ouvrois le miē
deuant ma maistresse, il luy sera assez apparent,
quand elle auisera ce qu'elle scait bien, & qu'elle
aura la patience d'escouter.

*Pardonnez ie vous prie à mon impatience
Jugeant de la grandeur de mes affections,
Quand vous m'eustes reduit, sous vostre obeissance,
I'en le cœur plein de feux, l'ame de passions.
Qui pourroit estre à vous sans sentir les atteintes
Des traits tous enflammez d'un amour vehemēt?
Si les flames d'amour estoyent toutes esteintes,
Vos beaux yeux les feroyet reuiure en un momēt.*

*La vie dedans nous par les effets se monstre
 Car l'ame incessamment agite son sujet,
 Aussi lors que l'amour un courage rencontre,
 Sans cesser il le rend esmeu pour son obiet.
 Donques vous honorant unique à ma pensee,
 D'un heureux mouuement mon cœur est agité,
 Estence en desirs, mon ame est eslancee,
 Par les pointes qu'amour fait de vostre beauté.
 Que ie suis satisfait d'auoir ce grand courage
 Qui me rend le deuot de vos perfections,
 Je tien ceste auanture à si grand auantage,
 Que ie ne fais estat d'autres occasions.
 Ainsi qu'à tous momens ma passion me presse
 Des violens efforts de mon contentement,
 Benissant le destin qui vous fit ma maistrisse
 Je m'estime à bon droit heureux absolument.
 Voila de quels discours ma vie ie console,
 Attendant que l'effait vous demonstre mō cœur,
 Tout ce qu'o dit Amour n'est que vêt & parole,
 Au pris des passions de ma fidelle ardeur.*

Beleador deuisant avec Carinthee, des sujets que
 l'amour fait naistre inopinémēt, voicy compai-
 guie plus ample qui surueint, & chacun des pre-
 sents mit en auant ce qui luy pleut & puis à
 l'ordinaire, fil y a quelque Belle qui esclate en
 perfections, elle sera le but où chacun s'adres-
 sera, tellement que tous les gentilshommes s'ar-
 restoyent à Carinthee pour louer ses merites.
 Quelqu'un assez auantageux luy prit la main, &
 donna sur vne bague en deuisse, & luy dit, Bel-
 le, est-ce vostre seruiteur qui vous a fait pre-
 sent de cecy ? Ouy, dit-elle, il me l'a enuoyé
 en tesmoignage de sa fidelité. Ceste responce

fortunez. Entreprise I. 139

qui ne faisoit que battre l'air, que la Belle n'auoit prononcee que pour satisfaire à l'inutile demande du gentilhomme, alla avec vigueur de violence extreme, penetrer le cœur de Beleador, qui des ce moment eut l'ame en alarme, & bien que plusieurs beaux deuis fussent exagerez, & que luy-mesme cachant son vlcere en auança de galans, si est-ce que son esprit estoit incommodé, se troublant de trop de douleurs immoderes : ce qu'il sentit mieux, quand il fut à part soy : aussi s'en deschargea-il, par cet ær qu'il fit puir à Carinthee, avec la resolution s'estant consolé.

*Vn autre donc seroit auoué de ma, Belle,
Emportant deuant moy l'honneur que ie pretēs?
C'est abus de vouloir se demonstrier fidelle
Puis qu'en seruant on perd le bõ heur & le tēps.
Oublions tous nos feux, puis que les belles Dames
Font gloire d'accepter tout ce qui vient s'offrir;
Il ne faut plus auoir au cœur de viues flames,
Pour des sujets ingrats il ne faut plus souffrir.
Mais quelle humeur fâcheuse emporte mō courage
Quel sinistre dessein m'incite à blasphemer,
Belle pardonnez moy, i'aurois trop de dōmage
De penser seulement à ne plus vous aymer.
Mettez tout sur l'amour pere de ialousie,
Qui vlcere les cœurs par l'ombre seulement,
L'ame qui est d'amour estroitement saisie,
Pense que tout s'oppose à son contentement.
Si ie n'auois pour vous l'ame d'amour atteinte,
Vos propos me seroyent d'effect indifferent,
Mais estant animé de passion non feinte,
Ce qui peut m'offenser m'est toujours apparent.*

140 *Le voyage des Princes*

*Oubli-ay-ie l'ardeur de ma flame viuante,
Pour m'affliger le cœur de triste passion?
Non ie reuiens à moy, mon ame trop galante
Ne se peut alterer de vaine opinion.
Je suis tout de desirs, ie suis tout de constance,
Rien ne peut esgaler mes fideles ardeurs,
Aussi ma Belle un iour par ma perseuerance,
Iugera que ie suis digne de ses faueurs.
C'est au cœur genereux d'auoir de l'assurance,
Tourner tout à profit, iuger tout bien pour soy,
Je m'auantage ainsi dessus toute apparence,
Quand mesme ie scaurois qu'on feroit cōtre moy.
Lors que ma Belle accepte infinité d'hommages,
Et qu'elle nomme siens tant d'autres seruiteurs:
I'en suis plus glorieux, car ces petits courages,
Font fueille à mō amour, illustrēt mes grādeurs.
Cem'est plaisir de voir tous les esprits du monde,
Humiliez venir adorer sa beauté,
Et ses yeux rois des yeux, faisās par tout la rōdo
Choisir ce qu'il luy plaist rendre en captiuité.
Ma Belle c'est ainsi que mon cœur se dispose,
A viure, n'estimant que vos perfections,
I'y suis tout resolu, ainsi ie me propose,
Que vous faites estat de mes affections.*

Laissons les se promener par l'isle, considerans
que tant ceux qui s'ennuyent, que ceux qui s'y
plaisent, seront aussi tost les vns que les autres,
au iour qu'il faudra desloger.

D E S S E I N S E I Z I E S M E .

Suite des amours de Beleador, Discours de chaud & froid en affections. Magie des Fees pour scavoit l'estat des cœurs. Le navire de Sobare leue l'ancre, & emmenent les Fortunez.

Ln'est plaisir au monde egal à celui que sa-
uoure vn amant de merite, quand il peut ex-
poser sa passion, comme en vn tableau deuant les
yeux de celle pour laquelle il est pressé d'affec-
tions, il perçoit par ce moyen vn souverain
bien, & expliquant les angoisses & les plaisirs de
son ame. il exhale la malignité de ses feux, il n'y
demeure que le pur esclair de perfection par le-
quel il se donne le contentement de communi-
quer avec les belles intelligences, qui luy don-
nent relasche en ses persecutions, il estoit auenu
que le Soleil plus vif sur la terre, auoit redoublé
la pointé de sa chaleur, & alors estans tous au pa-
lais de Batuliree, chacun se resiouissoit à la frai-
cheur, & Beleador ne perdoit pas l'occasion,
mais entretenoit Carinthee des paroles, dont il
crayonnoit ses intentions, & auint que luy tou-
chant la main, qu'il sentit non seulement frai-
che, mais froide, luy dit, Ceste belle main fait pa-
roistre par son estat, que l'intérieur reçoit to⁹ les
feux du corps. **CARINTHEE**. Si la main est froi-
de, tout le corps l'est, la main & l'œil sont indices

142 *Le voyage des Princes*

de tout, & puis ie suis toute d'une froideur gla-
ceante, qui me priue de toute chaleur. BELEA-
DOR. S'il y auoit vne esteincelle de ce feu cele-
ste qui par vous mesme alume tous les cœurs,
vous ne vous declareriez pas tant frilleuse. CA-
RINT. Tous ces feux ne sont que des inuentions
pour se dilater en beaux discours, quand il n'est
point question d'affaires serieuses, aussi ces belles
feintes sont agreables occasions, de se donner du
plaisir en la vanité delectable des discours qui s'en
font. BELEA. Vous faites tort à l'Amour & à vous
mesmes, car il n'y a rien tant serieux, que lui obeir
& vous seruir. CARIN. les seruices sont mignon-
nes occupations d'esprits, qui se delectent es pre-
cieuses feintes de l'honneur courtois. Voila Belea-
dor fasché, son ombre l'a fait broncher, & de fait
cette controuerse l'emporta si loing, qu'il se vid
en la balance dans laquelle l'espoir est pesé avec
la vanité, & pour en iuger au vray, voyez comme
il en debat avec sa Dame, & puis il s'en repend,
telles sont les douces melancholies d'amour de-
menant un esprit :

*Ne faites plus d'estat de mes fidelitez,
Et foulez sous vos pieds mon humble obeissance,
Puis que vous estimez qu'aux feux de vos beautés
Faignāt ce qui me plaist ie brusle en apparence.
Faites aussi cesser l'esclat de vos beaux yeux,
Faites mourir l'esprit entre les belles ames,
Si vous ne cognoissez mes vœux religieux:
Et si vous ne iugez mes feux des viues flames:
Comment cognoistriez vous les diuines ardeurs
D'une ame que l'amour doucement espoingonnē,
Quand au pl^{us} grand effort des pl^{us} grandes chaleurs*

fortunéz. *Entreprise I.* 143

Toute pleine de froid, tout le corps vo⁹ frissonne?
Si vous estes ainsi sans ardeurs, sans desirs,
Et au regret des cieux une inutile image,
Inc capable d'amour, indigne de plaisirs,
Vous estes sans desseins, sans espoir, sans courages
Belle pardonnez moy ie cognoy mon erreur,
Afin de m'esprouver vous faites ceste feinte,
Vous reconnoissez biē aux traits de mō humeur,
Que c'est d'amour parfait, que mō ame est atteint
S'il est vray que mō cœur n'ait point de passio, (te.
Aussi vostre beauté n'aura point d'apparence,
Mais comme vos beautez sont la perfection,
Aussi mon amour est d'amour la vehemence:
Ne paroissés point belle, où ne le soyez point,
Puis dites qu'un ar feint en ces accens respire,
Mais voyez que l'effet à la cause est conioint,
Et que l'un estât vray, l'autre vray se peut dire:
Cesses l'opinion qui m'offence le cœur
Et croyez ie vous pri⁹ que mon ame est fidele.
Et reconnoissant bien, iugez de la grandeur
De mes affections, comme vous estes belle.
Le froid exterior dont vous vous ressentez (late,
Auourd'huy que l'ardeur en tous lieux est bril-
Demonstre que vos feux dans le cœur arrestez,
Conçoient un amour plus grande qu'apparēte.
Ainsi vos feux secrets couuez secrettement,
Contentent dedans vous vostre sage pensee,
Et mes feux qui vous sont cognus appertement,
Mōstrēt vostre pouuoir qui m'a l'ame offencee:
Belle ne dites pas que ie vay retraccant,
Sans suiēt desiré ces mignonnes atteintes,
Et que sans passio ie sousspire l'accent, (feintes.
D'un cœur qui prend plaisir aux amourcuses

144 *Le voyage des Princes*

*Mon cœur n'oseroit pas ainsi se transformer,
 Pour decevoir les yeux qui dans les âmes lisent,
 Si digne est son sujet, qu'il ne veut presumer,
 De fair' cōme ceux-cy qui tousiours se desguisēt.
 Or c'est vostre beauté qui cause mes souhaits,
 Mes souhaits serōt dōc des souhaits veritables.
 Puis que j'ay pour objet le parfait des parfaits,
 Mes feux sōt d'amour vray, les feux pl^{is} agrea-
 Belles pointes d'honneur qui me faites loger (bles.
 En si digne sujet les desirs de mon ame,
 Afin que pour iamais ie m'y puisse obliger,
 Tout d'amour soit mon ame, & tout mō cœur de
 Iamais autre desir ne me transportera, (flame.
 Car il n'est rien d'egal à ma belle maistresse,
 Iamais autre bel œil ne me destournera,
 Car j'ay trop de valeur pour māquer de promesse.*

Ceux qui ont veu ceste Isle, scauent qu'il y a plusieurs beaux palais, d'autant qu'elle estoit autrefois habitee d'un peuple sage & admirable en inventions : Or la belle Carinthee auoit entre quelques vns choisi un chasteau vers le leuant, où souuent elle se retiroit, & ce soir là, elle se delibera d'y aller, parquoy elle prit sa seruante & se mit en chemin, permettant à Beleador de l'accompagner: A dire vray les Dames ont de terribles artifices, pour faire paroistre leur pouuoir absolu sur les âmes de leur commandement. Cet amant tout content de conduire sa maistresse, se baignoit desia en l'aize parfait d'une esperance asseuree d'affection mutuelle, & du tout en resolution d'accomplissement. Or comme ils eurent fait un peu plus du tiers du chemin, la Belle le pria de la laisser aller seule avec sa seruante

acheuer

Fortunez. Entreprise I. 145

acheuer son voyage. BELEADOR. Mademoyselle il n'y a pas apparence que ie manque tant à mon deuoir, ie vous supplie que ie vous conduise iusques au lieu de vostre repos, vous auez ce bois à passer, faites moy ceste faueur que ie le trauerse, vous seruant d'escuyer puis ie vous laisseray. CARINTEE. Je ne le desire pas si il vous plaist, ie veux aller ainsi seule, & puis il n'y a point de danger, il n'y a plus que deux petites proumenades. BELEA. il me seroit indecent de commettre telle erreur, & pourtant ie vous fay ceste treshumble requeste, qu'il vous plaise me permettre de vous faire ce petit seruice de vous suyure iusques là, puis ie m'en retourneray. CARIN. Vous me ferez desplaisir si vous passez outre, & ie rebrousseray chemin. BELEAD. Il m'est auis que vous desirez que ie face vne faute signalee CARIN. Vous ferez vne faute plus grande de me desplaire, que de pēser faire pour moy, ce que ie ne desire pas, ie vous prie encor vn coup de trouuer bon, que ie suyue le chemin que i'ay deliberé, faites moy donc cet honneur de m'accorder, ce que ie vous demande BELEAD. il semble que vous desiriez vous fascher? CARIN. Vous en serez cause, car si vous me pressez d'auantage contre mon uoloir, i'en auray beaucoup de desplaisir, ie vous prie croire que la liberte est l'unique contentement, ie la desire, n'y contrenez pas, autrement mon cœur receura de l'incommodité & mon ame de la fascherie. BELEADOR. Bien donc Belle: puis qu'il faut obeir ie vous laisse aller & m'en retourne, tout chargé de tristesse de vous auoir despleu. Il la laissa poursuiure, & le lendemain

146 *Le voyage des Princes*

au matin que la seruante veint, il lui enuoya ceste
reconoissance,

Je tremblerois de peur ayant commis l'offence,

Que ie fis resistant à vos commandemens,

Si vous qui scauez tout n'auiez la cognoissance

Des violents efforts des premiers mouuemens.

Je scay que i'ay failli, mais auisez ma Belle

Quel interest de cœur ie pretens en auoir,

Car puis que vous scauez que ie vous suis fidele,

Vous deniez accepter l'effet de mon deuoir.

Vous m'auiez arresté de puissance absolue,

Vos beaux yeux ont voulu m'eslire à leur plaisir,

Toutesfois ie vous vei colere & resolue,

Preste à me destourner l'objet de mon desir.

Je l'ose proferer, vous me fustes cruelle,

Et vostre voix me fut vn accent de rigueur,

Car puis que vous scauez que ie vous suis fidele

Vous me deniez traiter ainsi que seruiteur.

Mais soit ce qu'il vous plaist, i'ay l'ame obeyssante,

Le cœur humilié, prompte la volonté,

Rien ne peut empescher que mō amour n'augmēte,

Rien ne rompra le cours de ma fidelité.

Vous m'auiez allumé d'une flame eternelle,

Vous estes obligee à conseruer mes feux,

Et puis vous scauez bien que ie vous suis fidele,

Vous deuez accepter le deuoir de mes vœux.

Essayez & cherchez tout diuin artifice

Pour trouuer par effait quel mō cœur vous sera,

Soit que vous vo' feignies, ou cruelle, ou propice

Mō courage constant, constant vous paroistra.

Ainsi ie vay suyuant où mon destin m'appelle

N'ayant que mō amour & vos beautez pour loy,

Et puis que vous scauez que ie vous suis fidele

Fortunez. Entreprise I. 147

Laissez moy vous servir ainsi que ie le doy.

Quand Carinthee fut de retour, Beleador se plaignit à elle encor sur le mesme sujet, & cōme elle luy remonstroit qu'elle auoit affaire, & ne le vouloit pas incommoder, & l'aymoit mieux employer en fait de plus d'importance, il lui dit, ie veux ce qu'il vous plaist, car vous auez tout pouuoir sur moy, mais vous ne m'auetz peu empescher de vous attaquer par ceste boutade: dōt ie vous inquieteray pour me venger en declarāt le secret de vostre belle magie, que comme Fee vous exercez.

*Belle pardonnez moy de vous prendre à partie,
En vous representant que vous m'auetz fait tort,
Et vous ressouuenez de ceste departie
Dont le cōmandement me fut vn trait de mort.*

*Ie ne couueray plus vne triste pensee,
Ie vous diray mon mal puis que i'ose parler,
Aussi vous iugez bien que mon ame offencee
A quelque opinion qu'elle ne peut celler.*

*Pourquoy voulustes vous que ie m'en retournaisse,
Sans vous accompagner à trauer ser le bois?
Mesme en me demonstrāt vne promptie disgrace:
Dont vous me menassiez si ie n'obeissois?*

*Ie descouure les traits de vos beaux artifices,
Vous auiez en l'esprit vn dessein auancé,
Vous deniez achener vn reste de seruice
Aux deitez des bois sur vn sort commencé.*

*Et ne sçay-ie pas bien que les sauantes Fees
suyuent dans les forests leurs desseins curieux,
Et que d'un feu dixin dans le cœur eschaufees
Vont dedans les secrets de l'abisme & des cieux?
Elles ne veulent pas que l'on ait cognoissance.*

148 *Le voyage des Princes*

*Des mysteres sacrez de telles actions,
C'est cela qui vous fit ordonner mon absence
Pour seulette vacquer à vos inuentions.*

*Vous auez reserué dedans le creux d'un chesne,
Trois fueilles de laurier, & trois vierges flâbeaux
Une table sacree, une pointue aleisne,
La poudre de trois cœurs, pris de trois passereaux
Sur le plan de la table enfonçant ceste pointe
Vous formastes trois cœurs en triangle posez,
Puis à chaqu'un des cœurs sa fueille fut adiointe
De mesme les flambeaux y furent disposez.
Puis vous mistes la main sur la poudre animee,
De quelques mots sacrés que bas vous pronöciez,
Et d'elle sursemant chaque mesche allumee,
Vous vistes dās ces feux ce que vous recherchiés.
C'est ce qui me fait tort, c'est cela qui m'offence,
Car vous auez douté de mon affection, (sence,
Vous eussiez biē mieux veu mon courage en pre-
Que suiuant le hazard de telle inuention.*

*Ors vous scauez beaucoup, soyeZ en satisfaite,
Vous auez reconnu que vous me possediez,
Vous n'auiez rien gagné de vous estre distraite,
Car vo^d n'auiez riē veu que ce que vous scauiez.
Mais vous qui pouuez tant, faut-il que curieuse
Vous aliez recherchant ainsi la verité?
Ne scauez vous pas biē que toute ame amoureuse
Doit sans feinte de cœur servir vostre beauté?
Donques ne doutez plus de ma perseuerance,
Car vous me feriés tort & à vous mesme aussi,
A moy de me troubler en ma bonne esperance,
A vous d'auoir esleu sans qu'il eut reüssi.
Bien que cēt mille cœurs bruslent pour vos merites,
Que to^d les beaux esprits soyēt sa^d vostre pouuoir,*

FortuneZ. Entreprise I. 149

*Mes flames ne seront toutesfois si petites,
Qu'èrre tāt de grāds feux ne se facēt bien voir.
Je vous ay dit le mal que mon ame souſpire,
Et le deſſein constant dont mō cœur s'entretient,
Et puis ie ſuis à vous, il vous a plu m'eſlire,
Vous deuez conſeruer ce qui vous appartient.
Auiſez mes raiſons, & me faites iuſtice,
Payez moy l'intereſt de mon affliction,
Si iuſte eſt voſtre cœur qu'il me ſera propice,
Encor que contre vous i'intente l'actiō.*

CARINTEE. Vous auez tort de m'offenſer, & de reblandir ſi ſoudain. Bien ie ne vous en diſ rien pour maintenant, & ne vous en feray demonſtration aucune, d'alteration à ioye ou a peine, i'eſpere vous attraper en l'hermitage d'Honneur, & là vous payer d'affront ſi vous le meritez, ou recompenſer de grace ſi vous en eſtes trouué digne. L'Amour veut bien que l'on celebre ſes bonnes feſtes, & qu'on ſ'occupe à ſes delicieux deſſeins, mais les autres affaires qui ſont des effets qui lui ſuccedent, ou qui l'eſtabliffent, nous attirent auſſi, parquoy nous permetrons à cet Amant de ſouſpirer, iuſques au tēps determiné. Et nous prēdrōns auſſi le temps commode pour leuer les voiles, & leuer les ancres du Nauire de Sobare, qui avec ſes ſiens reçoit les Fortunés, leſquels avec vn meſlange de regret & de ioye, prirent congé de la dame Batuliree & de ſa fille, leſquelles laiſſerent aller ceſte troupe avec vn deſplaiſir mutuel.

DESSEIN DIXSEPTIESME.

Le Navire poussé en Calicut, les Sobarites sont pris prisonniers. Inimitiez des Rois de Calicut & de Sobare, à cause de Sorfireon & de la Sainte Galanstisee. Sorfireon & Pocornsee Synesastes. Les Fortunez ayans imité le Lion verd, mettent leurs amis en liberté. Le vaisseau des Sobarites est ietté en Asie, où les Fortunez trouuã un vaisseau de Glindicee y montent. Les Sobarites arriuent à bon port.

LEs Sobarites aytes d'auoir avec eux les Fortunez, qui n'y a pas long temps estoient en leurs pais, vogoyent ioyeusement sur la mer doucement agittée, du vent qui les portoit en leur contree, & comme presque ceste bonne troupe esperoit surgir au lieu desiré, suyuant l'agreable vent qui les portoit, il auint vne nouvelle fortune, possible le destin auoit affaire des Fortunez, si que prenant occasion, il fit leuer vn vent de midy qui ietta le navire au destour de la terre ferme, & l'enlaça au haure de Calicud, apres les auoir tourmentez assez impetueusement durant sept iours: eux qui ne se recognoissoiēt point, ne scauoyent encor en quelles terres ils estoient. mais ceux du pais qui les auoyent veu cheoir de haute mer en leur auenue, les recognurent bien, si qu'au lieu de les receuoir avec pitié, les prirent audacieusement, & ce à cause de l'ancienne ini-

Fortunez. Entreprise I. 151

mitié qu'il y a entre ceux-cy & les Sobarites, pour la sainte Galanstisee que ceux de Sobare ont, & qui iadis appartenoit au Roy de Calicut, beaucoup de guerres en ont esté entre les ancestres, & la haine en est demeuree. Possible qu'il y auoit du droit des deux costez, toutesfois le faisi ayant de la force le peut tousiours emporter. Le fait est, que le Roy de Calicut & le peuple firent partie d'enuoyer en Ofir, si qu'ils dresserēt & equiperent vne flotte raisonnable, & mirent gens sur icelle, en ceste expedition, pour aller conquerir la Sainte Galanstisee, & fut chef de l'entreprise Sorfireon, fils puisné du Roy de Calicut, ieune Prince accord & de bel entendement, nourri en toutes bonnes disciplines & grand Philosophe. Il fut long temps auant que pouuoir descouurir le moyen d'y paruenir, & toutesfois apres beaucoup de peines & de recherches employees, il veint à bout de ses desseins, nous en verrons toute l'ordonnance, si quelquefois nous pouuons extraire de la bibliotheque de l'hermitage d'Hōneur, le volume des memoires de ceste conqueste. Sorfireon ayāt heureusement accompli son entreprise, reuenoit avec le tresor en sa main, & comme il vogoit avec le reste de sa flotte qui auoit esté vnze ans sur les eaux, il fut rencontré par vn petit vaisseau qu'vn sien fidele amy lui enuoyoit, là estoit vn gētilhomme avec vne lettre de creance, pour l'informer de ce qu'il luy mādoit. Cet amy lui dōnoit tous les ans trois ou quatre fois auis de ce qui se passoit au pais, & lui de mesme l'auisoit de ce qu'il effectuoit. Le messager luy declara sa creancē, qui estoit de

l'auertir que le Roy son pere estoit mort, son frere ainsné estably & recognu, & lui delaiſſé sans autre partage que sa bonne fortune. Sorfireon estoit desia proche du pais, parquoy il tourna voile, & donna vers les isles, & s'enpara de quelques vnes qui sont voisines de Sobare, ayant fait ceste nouvelle conqueste, il pēsa de se faire Roy de Sobare; mais il trouua vn Roy plus fort que lui en son pais, leur guerre fut grande, & puis ce conquerant ne perdoit rien, c'estoit l'autre qui auoit de l'interest, toutesfois pour acheter paix, il ayma mieux lui laisser quelques isles pour retraite: comme si par pitié il les lui eut donnees: Le Roy ne desirant point de trouble gratifia ce Prince, ioinct que ce lui estoit vn moyen propre pour auoir de l'ayde s'il en auoit besoin, sur la parole du Roy de Sobare, Sorfireon vint le voir, & il fut receu humainement & avec honneur, en ce tēps-là ceste court estoit agreable, & y auoit de belles dames, entre autres Pocorusee resplendissoit, comme le premier astre du matin: Sorfireon qui la vid se dedia à son seruice, & s'offrit à elle, la Belle le supplia de l'excuser, lui faisant entendre qu'elle estoit obligee au veu de virginité, auquel elle s'estoit liee fidelement, partant elle ne pouuoit luy faire la grace egale à la courtoisie qu'il lui faisoit, lui qui auoit l'ame trop vlcerée, & auquel la frequentatiō auoit imprimé le fruct de son espoir, ne peut & ne voulut estre escōduit: parquoy il poursuiuit de plus en plus la Belle, laquelle par ses bonnes raisons l'induiſit à oublier la recherche qu'il faisoit, laquelle (estant assez persuadé, il

transmua en mesme volonté que celle de sa Dame, si que l'un & l'autre s'accorderent, & pour n'esteindre tout le fruit de leur amitié, iurerent pour tousiours de viure selon les saintes conditions que la belle establirait, & qu'en ceste forme ils se frequenteroient comme heureux linelattes, viuans d'amour mutuel & chaste, terminé des bornes de continence perpetuelle. A quoy Sorfireon se voyant réduit, se donna au Roy de Sobare, luy remit ce qu'il luy auoit donné, & ses autres biens, & d'auantage le fit heritier de la sainte galanstisee, se confinant librement quant & Pocorusee pour viure avec elle en paix & d'amour pudique en seules passions d'esprit tranquille, comme il fit iusques à sa mort. Ceux de Calicut long tēps apres ayans sçeu la mort de Sorfireon, enuoyerent en Sobare pour au moins auoir ses meubles, & surtout la sainte Galanstisee, remonstrant qu'ils estoient ses heritiers: Le Roy leur fit responce, que leur demande estoit discourtoise, & qu'il n'y pouuoit entendre, & de fait, l'Ambassadeur s'en alla sans rien faire. A son retour en Calicut, la guerre fut denoncee contre les Sobarites, qui furent assaillis, mais ils se defendirent si bien, que les autres furent contrains s'en retourner, n'emportans avec eux que la haine mortelle qu'ils ont tousiours cōtinuee contre ceux cy. Or les Asiatiques se souuenans encor de leurs vieilles querelles, & ayans prins ces Sobarites, les mirent en prison, les separāt afin de les interroger à leur plaisir, & pour ce qu'ils se doutoient qu'en ce vaisseau il y auroit d'autres gens que des Sobarites, ils en firent perquisition, & par ainsi ils mirent les Fortunez en

154 *Le voyage des Princes*

liberté, auxquels ils declarerent leur intention, & la cause : sur quoy ils vserent de remonstrances & autres actes tendans à persuasion pour deliurer leurs amis, mais ce fut en vain, & leur fut dict qu'ils se contentassent du gain qu'ils faisoient d'estre libres. Sur celà les Fortunez prirent conseil ensemble de faire quelque chose d'estrange ou d'habile, pour retirer leurs amis. Cependāt qu'ils estoient à trafiquer avec les desseins, pour la liberté des prisonniers, ils sceurent tant bien s'insinuer aux graces du Roy, de la Royne & des grands de la Court, que l'on faisoit grād cas d'eux: parquoy parlās de passer en Sobare, le Roy les print à part, & leur dit, que s'ils pouuoient tant faire que la Royne Sarmate luy voulust enuoyer vne ouce & vn grain de la saincte Galanstisee, qu'il deliureroit tous les prisonniers & feroit paix avec elle & les siens, & feroit son amy & seruiteur. Les Fortunez luy promirent d'y mettre ordre, & sur celà les prisonniers furent eslargis. Ainsi que l'on se despeschoit de faire vn vaisseau leger pour passer en Sobare, il arriua des nouvelles d'Ofir, où le Roy de Calicut auoit enuoyé CETS DER frere de la Royne qui luy faisoit sçauoir de ses nouvelles. Ce Prince estoit allé en Ofir pour le recouurement de la saincte Galanstisee qui croist en ce pays là, & est quelquesfois liqueur & quelquesfois & le plus souuent pouldre, tantost comme le lis en blancheur, & tantost comme le pauot champestre en rougeur, l'excellence de cecy est en l'usage, car on en prend en fort petite quantité, qui est enuirō vn grain à chaque fois, ce qu'ayant reiteré deuēment, on est certain d'estre deli-

fortunez. Entreprise I. 155

uré de toute cause de maladie interne, tellement que l'on peut viure sain de corps & d'esprit iusques à l'âge fort abatu, que l'on cesse l'usage de ce diuin restaurant, puis l'ame s'exhale comme le feu d'une mesche qui n'a plus de liqueur, c'est ce qui a fait tant & sainemēt viure les Roys & Princes de Sobare, & rend les Princesses si belles. Or CTRISDER mandoit qu'il estoit sur le point d'obtenir son desir, & auoit appris exactement le moyē dōt Sorfireon auoit vsé, & ce par le disciple d'un qui l'aidoit & estoit son confident: Et ainsi luy declaroit qu'il estoit necessaire d'auoir le vaisseau propre: Car en quelque façon que deust estre le vaisseau, il cōuenoit qu'il fust tel qu'il prinst tout d'un coup, ce qu'il y en falloit, ny plus, ny moins, sans y retourner, & sans en oster ou adiouster, autrement tout se perdoit. Le vaisseau estoit de telle matiere & mesure: il estoit de fin or pur & vierge, en figure de Lyon, tellement proportionné au petit pied, que tout le Lyon de metal egaloit seulement la pate droite du Lyon de pais, tranchee à la iointure, & falloit qu'il fust vuide à la proportion du vuide d'un Lyon auquel on a osté les parties interieures. Ce qui fut bō à ce coup est que Ctrisder recouura avec grand traual & subtilité, le Lyon verd qui auoit esté le modelle de celui qu'autresfois Sorfireon auoit fait, & estoit de bronze antique seulement refondue vne fois, l'ayant recouré il l'enuoya au Roy. En ceste mesme heure le Roy estoit avec les Fortunez sur l'affaire proposee, & s'apprestoient de partir, & il print occasion de leur communiquer la lettre de Ctrisder: Sur quoy ils luy dirent, que s'il luy plai-

soit leur donner iour d'y penser, qu'ils s'en resoudroient: Celà luy pleut. Au iour ordonné ils luy dirent, que s'il ne tenoit qu'à recouurer ce vaisseau pour obtenir la saincte Galanstisee, qu'ils trouueroient bien homme qui le feroit selõ toutes les proportions requises, pourueu qu'il fournist de matiere, & que la besongne estant faicte, & recognuë telle, il laissast aller les Sobarites. Le Roy leur accorda ce qu'ils desirerent, & leur ayãt fourni d'estoffe, & de lieu, ils firent traualier vn orfeure sage & entendu, lequel suiuoit le medecin de Sobare. Cest ouurier instruit par les Fortunez, prepara de la pierre œillee, des feces de Mars, dont en boüillant par le vinaigre, on a osté la teinture pour la santé des Damés Ictériques, & adioustant la terre moite de creuset, batit tout ensemble, & le conroya si biẽ qu'il en fit vn moule aussi net que la piece mesme: ainsi fut moulé le Lyon verd, en la place duquel l'autre estant coulé, il se despoüilla, extrêmement bien ressemblãt le premier, dont il sembloit estre l'original. Ce Lyon fut vuidé & reparé, où il estoit besoin, & fut si exactement bien imité & fait qu'il n'y auoit que redire, puis ils le presenterent au Roy, lequel pour s'asseurer si l'ouurage estoit bien & deuẽment fait, fit assembler ses ingenieux & mathematiens, lesquels iugerent cest ouurage beau & exquis, mais ils ne le sçeurent mesurer exactement. Ces Fortunez estans appellez dirent au Roy, qu'ils le mesureroient en sa presence, & qu'ils ne vouloient que luy seul pour iuge de la demonstration apparente qu'ils en feroient. Pour ce faire, ils preparerent vne petite cuue d'argent,

Fortunez. Entreprise I. 157

fort ingenieusement elabouree, polie & nette par dedans, ayant les bords fort vnis, & la poserent horizontalement sur vne table bien assise. Ce vaisseau estoit plus long que large: Ils leuerent le Lyon par le moyen d'une sangle de soye cruë (laquelle dure long temps incorruptible) à laquelle il estoit attaché en balance, & par le moyen d'un beau polypaston, le haussoient & baissioient imperceptiblement, l'ayāt disposé sur l'ouuerture du vaisseau lequel estoit plein d'eau de fontaine bien claire, ils le laisserent couler dedans peu à peu, l'y deualant tant qu'il fut tout caché en l'eau, & qu'il n'en sortit plus, car l'eau sortoit à mesure que le Lyon y entroit, apres que l'eau fut sans mouuement, qui mesmes auoit esté imperceptible, ils releuerent le Lyon le laissant suspendu, afin qu'il s'esgoustast au vaisseau, puis ils osterent ce Lyon & y mirent l'autre, lequel estant coulé en l'eau y tint autant de place: De là le Roy mesme iugea qu'il s'estoient égaux, quant à l'eau qui estoit sortie & auoit esté receuë en la base de la ciuette, elle fut coulee en vn vaisseau d'argent qui auoit deux poulces en quarré, & estoit fort long, deux poulces en quarré, c'est à dire, que le costé du vaisseau estoit égal à la diagonale du quarré, ayant vn poulce de costé: l'eau y estant, monstra combien le petit Lyon auoit de poulces, & de lignes, les Fortunez nous l'auoient dit; mais l'ayant presque mesprisé, bien que l'eussions escript en vne tablette qui est en l'hermitage, nous n'auions pas pensé d'en rapporter le memoire sinõ pour les curieux. Le Roy content des Fortunez leur fit de grands presens, les laissa acheuer leur

voyage, leur rendant toute leur troupe, & offrant escorte au besoin, & d'avantage promettant par eux amitié, paix & service à la Royne de Sobare, au Medecin de laquelle il donna vne emeraude rouge & verte. Il auoit prins à part les Fortunez pour sçauoir d'eux quels ils estoient, & ils luy auoient dit qu'ils appartenoient au Duc de Narcise, & que leur pere estoit le gouverneur de ses enfans, hommejà d'aage & Philosophe. Ils s'embarquerent doncques, & eurent assez bon vent trois iours, mais le vent de midy les ietta en vn havre d'Asie, où ils attendirent le vent propre pour leur route: il aduint qu'estant là, il s'y trouua vn vaisseau qui tiroit en Glindicee, les Fortunez le trouuant si à propos, prirent congé de leurs amis, leur faisant entendre qu'ils y auoient expressément affaire, prians le Medecin & les Dames de faire leurs excuses, l'asseurans que biẽ tost la Royne aura de leurs nouuelles. Viuarambe ayant parlé en secret à la Dame, la supplia de faire son excuse particuliere. Ils se separerẽt doncques, & les vaisseaux prirent leur route, celuy de Sobare arriua à bon port, & le Medecin avec les Dames raconterent à la Royne leurs aduantes, & comme par la rencõtre des Fortunez ils auoiẽt esté deliurez de la main du Roy de Calicut, qui d'oresenauant desiroit viure en paix, & amitié avec elle, la Dame estant en particulier luy presenta ceste lettre de la part de son Fortuné.

L'Absence est l'affliction dont la rigueur est la plus vehemente de toutes les violences qui blessent les cœurs viuans d'vne belle affection. C'est ce mal qui me trouble & me persecute de dou-

fortuneZ. Entreprise I. 159

leur sur douleur : car il n'est ennuy semblable à la separation de sa felicité . Je suis en tenebres si loin de mon grand Soleil, duquel l'Ecclipse me dure trop longuement. Je n'eusse iamais pensé que la cause du bien le plus aduantageux que m'ait faict apprehender la fortune, fut occasion que ie souffrisse tant de passion. Quand vostre belle lumiere ne m'auoit encor paru , elle ne me cauoit point de regret, mais depuis qu'elle eut estably sa loy, qu'elle a escrite en mon ame, depuis que vos yeux furent l'honneur vniue de mes desirs, mon cœur y a tellement esté vny, que le default de leur presence m'est vn mal insupportable: Je ne puis rien apporter pour adoucir l'aigreur de ceste fascherie, & ne puis trouuer remede à ceste peine. Si ie me plains ie vous feray tort de vous importuner de doleances fascheuses, n'ayant sujet autre que de vous benir & honorer, comme celle qui nourrit ma vie en la parfaite felicité, & l'alaiete de ce qu'il y a de meilleur en l'esperance. Et bien qu'ainsi vous soyez toute ma liesse, mon ennuy pourtant a sa cause de vous, pource que vous m'estes absente, & ceste absence me donne le tourment qui m'inquiette. Comment nommeray-ie ceste perplexité? sous quelle idee de mal la proposeray-ie à mes conceptions? Je ne veux point me profiler d'auantage en ceste peine: i'ay assez de perturbations d'estre tant esloigné de vous, & i'ay trop d'affliction de ne vous voir pas. Aussi ie tascheray de patienter pour cōseruer ma vie, afin que ie vous puisse seruir ayant fait preuue de ma valeur: adonc tout consolé apres l'acheuement de plusieurs belles fortunes,

ie vous iray voir plein du bon-heur d'estre vostre, ayant l'esprit accompli en parfaite ioye, vous ne prendriez pas plaisir qu'un desolé se presentast à vous, ioint qu'un courage-abbatu de tristesse n'est point propre au seruice des Dames: Partant bien que ie sois en ceste angoisse, tout releué de cœur & multipliant l'ardeur de mon affection dans le voile de l'absence, ie rendray mon amour tant accompli, que vous le iugerez de merite, & verrez à l'effet que vos perfections m'ont excité pour paroistre tel que doit estre celuy qui vous a pour but de iustes desseins, vous ayant donc pour guide, & estant mené par l'honneur, present & absent, ie vous rendray fidelle preuue du tres-humble seruice que vous a voüé & vous doit Viuarambe.

La Royne Sarmate eût du contentement en plusieurs sortes, mais le plus signalé fut de sçauoir de l'estat de son Fortuné, & ayant pris quelques particularités que secrettement il auoit communiqees à la Dame pour luy dire, elle se resolut de se consoler, attendant celuy qui luy estoit plus cher que son ame.

DESSEIN DIXHUITIÈME.

Les Fortunez arrivez en Glindicee se desguisent. La vieille Lycambe medecine vient à l'Empereur pour le guerir. Epinoise malade, par l'art de la vieille est guerie, & marquee en la cuisse, un ancien marchand la vendicant, elle luy est deliuree.

LES Fortunez ayans pris port en Glindicee, se desguiserēt & retirerēt en vne petite ville, se feignans marchands de pierreries, musc, ambre, & rares drogues qu'on apporte d'Asie, & d'Orient: ayans resolu ce qui estoit à faire pour leur honneur, à fin de scauoir la verité de la cause de ce qui s'est passé contre eux, & recouurer vne infinité de precieuses & non communes besognes qu'ils auoient laissees en leur logis, avec des memoires de grande consequence que l'Empereur auoit mis en seure garde, apres les auoir reuisitez sans y rien entendre, d'autant que la plupart estoient discours stoeganographiques; & y auoit aussi entre autres de petits tableaux des fortunes qu'auoit eu l'Empereur, ce qui luy toucha tellement le cœur, qu'il eut regret de ce qu'il auoit fait sans auoir parlé à eux. Or les Fortunez ayans conclu leur affaire, ils aduiserent que Viuarambe iroit à la Court, pour descouurer ce qu'il pourroit, afin de prouuoir au reste. Or sca-

uoient-ils de grands secrets, & en auoient encor appris avec la Dame de l'isle des serpens. Caualliere auoit eu le secret de pouuoir muer l'apparence, & desguiser les lineamens du visage, & les proportions du corps de teint, & semblance de sexe, & figure, & regard, & de voix: Par ce moyen il transmua Viuarambe, & luy fit prendre la similitude d'une vieille femme, & luy & son autre frere furent desguisez en marchands Mores, & en cest estat ils vont prendre logis en vne hostellerie pres le Chasteau, & la vieille se loge aux faux-bourgs, où elle se dict estre Lycambe la medecine de l'isle de raport, qui estoit venuë pour guerir l'Empereur, qu'elle auoit ouy dire estre malade. Celà fut incontinent sçeu, & desia chacun parloit de la grande Medecine qui estoit en pays, on le rapporta à l'Empereur, qui voulant tenter tous moyens l'enuoye querir par la Fee Epinoyse. Celà vint fort à propos, car c'estoit ce que Lycambe desiroit. Estant deuant l'Empereur elle le salua, & l'Empereur la priant de s'approcher, & luy ayant fait caresse, cōme il estoit fort courtois & gracieux, l'enquit de la cause de sa venue, elle luy dit librement que sa principale intention estoit pour le voir: surquoy l'Empereur ayant reparti & elle repliqué, print la main de sa Maiesté, & le considera avec grande attention, puis luy dit, Sire, les choses secretes sont celles qui sont en l'esprit, & qui ne doiuent estre declarees, parquoy ie vous prie que ces gens ci se reculēt vn peu, & ie discourray de vostre mal plus à mon gré, & diray de vostre secret ce que j'en ay desia cogneu, puis ayant descouuert vostre

Fortunez. Entreprise I. 163

maladie, ie viēdray bien tost aux remedes. Le mal qui vous tient en l'inquietude où vous estes, est vne profonde melancholie, qui n'est point esmeuē par l'indispositiō des humeurs, mais par vn signalé desplaisir qui vous est arriué d'vne cause amoureuse, par le meflange d'vne colere trop vehemēte, qui depuis s'est rēgregee pour vn nouveau desplaisir: Et ne pouuez estre deliuré de ce mal si tost que vous desireriez, & que ie voudrois bien, d'autant que le remede ne peut estre diligēment prest, & puis il y a vn autre fait que ie iugerois fort biē, si vous m'auiez declaré naifusement ce dont ie me doute, parquoy, Sire, contez moy naifusement la verité de tout, & ie vous soulageray. Alors l'Empereur luy fit l'entier discours des affaires d'Ethereine, & adiousta cōme depuis il auoit perdu tout espoir de guerir, ayāt non seulement disgracié les Fortunez, mais les ayant perdus. Lycābe scachant vne partie de ce qu'elle desiroit, outre ce qu'elle en scauoit, & entendant par le reste de ce discours le regret que l'Empereur auoit pour les Fortunés, luy promit secours le plustost qu'il luy seroit possible, & le pria de s'en alleurer: ainsi elle sortit luy promettant de le visiter souuent. Epinoise scachāt cōme Lycambe auoit consolé l'Empereur, qui estoit fort content d'elle, delibera de l'entretenir, & se deceler à elle. Ceste desolee Fee eust voulu, que la maudite fureur de vengeance qui l'auoit incitée à la trahison qu'elle auoit cōmise, ne luy fust iamais entree au cœur, d'autant que pour ce qui estoit suruenu, l'amour ne laissoit de la flageller avec des pointes plus aigues & qui se faisoiet plus importunes par le desespoir. Prenant donc occa-

sion de discourir avec Lycambe, elle luy raconta ses amours, & comme elle s'estoit en fin malheureusement vengée, & que pour tout cela son mal au lieu de s'appaiser se rengregeoit. Lycambe esclaircie de tout, luy dit, que la premiere fois qu'elle le verra, elle luy donnera de l'espoir & de l'alegeance. Cependant elle pourpenia en soy-mesme ce qui estoit de faire, & le lendemain la voyant luy dit, que le vray moyen de destourner ces malignes fantaisies consistoit en l'usage de quelque assure talisman, & que si elle vouloit elle luy feroit celui d'oubliance, tellement que jamais ne penseroit au passé qui l'afflige. La Fee le refusa, & luy dit qu'elle aymoient mieux celui de songes volōtaires, pour se donner du contentement. Lycambe luy promit, & qu'elle l'auroit dans deux iours. Or vouloit elle la punir de sa meschanceté, mais de telle sorte, que cela luy donneroit plus d'ennuy, de crainte & d'affliction d'esprit que de mal. Lycambe fit donc le Talisman de longe, mais elle y mesla d'une liqueur insipide, qui estant eschauffee en la teste touche au principe des nerfs, & dans le dixseptieme iour apres, sans qu'on pense que cela en soit la cause, fait tomber en l'isquion vne douleur intolerable, qui ne se peut guarir que par le remede cogneu à celle qui a occasionné le mal. La Fee ayant eu le Talisman s'en seruit vne nuit selon l'ordre & la raison, & songea ce qui luy pleut, & toutesfois estant resueillie trouue que cela ne la pouvoit contenter, d'autant que la perfection n'y estoit pas, parquoy reuoyant Lycambe luy rendit, & la pria de luy donner celui d'oubliance

qu'elle luy auoit offert. Elle luy dit qu'elle le vouloit biē, mais qu'il falloit necessairemēt attēdre à l'autre lune, à cause que les Talismans imprimēt leur force pour toute la lune à tout le moins: Lycambe faignant auoir des affaires, s'en alla avec promesse donnee à la Fee, de la venir reuoir dans peu de iours. Le temps expiré de la future sciatique, voilà qu'Epinoise reuenant du chasteau brōcha à vn petit caillou, à quoy elle ne prit aucunement garde, & sur la nuict vne douleur commença à la fascher, elle pensa que ce fut ce petit pas faux qu'elle auoit fait, parquoy elle enuoya querir vne vieille reuendeuse qui se mesloit de remettre, & luy monstra sa jambe: la vieille qui doit tousiours faire valoir le mestier, dit qu'elle estoit blessée, & la racoustra, puis la laissa bandee, & emplastree d'herbes: celà n'y seruit de riē, car la douleur s'augmenta de telle sorte, que la cause en fut mise sur le faict de la rabilieuse, & la douleur se multiplia tant, qu'elle deuint presque insupportable. Les Medecins appelez n'y cogneurent rien, les Chirūrgiens assemblez l'ignorèrent, & les Empiriques n'y virent goutte, & cependant la pauvette perdoit patience, il n'y auoit personne qui peuty rien faire, tellement que la vieille Lycambe fut desirée, qui vint avec les souhaits de la desolee, laquelle desia auoit parti quatre iours en expiation de l'offence faite à quatre personnes innocentes: Quand elle fut pres de la Fee elle fut inuoquee avec larmes & doléances qu'elle recueilloit en commencement de satisfaction pour la faute commise. La dolente Epinoise ayant conté toute l'histoire de son

mal & des remedes monstra à la medecine l'endroit plus grief où sa douleur l'offençoit le plus, l'ayant visité & touché luy dict, Marnie, ie cognoy que vostre mal ira en grand longueur, & sera d'une consequence fort fascheuse, si vous n'y prouuoiez, & n'ia qu'un moien de restituer vostre santé, lequel ie vous dirai secretement, comme aussi il faut qu'il soit secretement executé, ce moien est vn cauterè actuel qu'il vous faut appliquer au muscle respondant à cest endroit, ce cauterè sera d'une piece plate que j'apposerai moi-mesme, & aussi tost vostre douleur cessera sans plus retourner, & n'ia autre remede. La desolee malade fut en grande perplexité n'ayant point enuie d'i condescendre, mais pensant à sa douleur tant forte, qui sans relasche la conduiroit iusques au tombeau, se delibera, toutesfois elle lui dict, Helas ! ma bonne mere, ce mal ne peut-il estre autrement guari, pourrai-ie endurer la violence de ce feu? LYCAMBE. Le feu de soi est si pur, qu'il passe aussi tost, & ne laisse point de maligne impression, & puis la platine est d'or, qui est vn metal gracieux, aduisez y, il y a bien de la difference entre vne douleur momentaire, & vne inquietude douloureuse qui ne finit point, & conuient que vous preniez vistement auis par ce qu'il me faut bien tost aller où i'ay affaire pour le faict de l'Empereur. Apres plusieurs petites difficultez, la Fee s'accorda, parquoy Lycambe s'estant enfermee seule avec elle, fit chauffer sa platine, & ayât fait paroistre au iour la belle cuisse, remarqua l'endroit où il falloit poser le feu, & voyant ceste rondeur potelee qui rioit aux appetits d'amour, auoit presque regret d'executer son entreprise,

Fortunez. Entreprise I. 167

toutesfois elle y enfonça le chiffre premedité, & vn peu apres, la pointure du feu, & toutes les autres douleurs cesserent, & la Fee se trouua aussi gaye & disposte que iamais, horsmis le petit regret de ceste marque de feu, qui deslors l'interdisoit de la compagnie des Nymphes qui se baignent nues. Lycambe vint voir l'Empereur accompagnée d'Epinoise, qui le iour de deuant n'estoit pas en semblable disposition, car il l'auoit esté voir: parquoy l'ayant deuant' soy en telle & si belle santé, luy en demanda l'occasion: Elle luy dit que la sage Medecine l'auoit guarie, ce qui fut cause qu'il eut encor plus de creance en elle qu'aparauant. La vieille ayant deuisé avec l'Empereur print congé de luy, luy promettant de le voir en bref avec certaines & asseurees aydes pour le recouurement de sa santé, & l'accomplissement de ses desirs. Entre autres presens que l'Empereur luy fit, il luy donna vne perle bien ronde, vraye, fine, & de la troisieme grandeur, ceste perle auoit vne proprieté que la regardât des deux yeux, de sorte que l'angle des deux rayons visuels finissant à neuf poulces loing de son corps elle paroissoit toute verde, il y auoit vn petit instrument fait expres lequel estoit de verre blanc, & on y posoit la perle, & on l'aprochoit & reculoit tant que lon fut bien, & lors l'aparéce se manifestoit, si on la mettoit en de l'eau rose, où il y eut vn grain de musc, elle paroissoit toute rouge, ce ioyau estoit pretieux & notable. Lycambe ayant auerti les deux marchāds de tout ce qui s'estoit passé, ils retournerent à Sepor en leurs logis, où ils se tindrēt quelque tēps & autāt que besoin

estoit pour leur entreprise. Cependāt que l'Empereur attendoit la venuē de la vieille, il se resolut de reprendre son ancien courage, & de fait il parut en la mesme constance qu'il auoit accoustumé, & se formant avec sa propre raison pour estre tel qu'il luy estoit decent, se seoit souuent en son liēt de iustice pour faire droict à son peuple. Quelques iours estoient desia escoulez depuis le depart de Lycambe, que voici vne fortune nouvelle: Ainsi que l'Empereur tenoit le siege en son Palais, il arriua vn beau & venerable vieillard, tel que sont ceux qui ont longuement trafiquéés terres loingtaines, qui se presentant humblement deuant l'Empereur, luy dict qu'il auoit vne tres-humble requeste à luy faire. D'oū estes vous? dict l'Empereur, Il respond, Sire, ie suis de l'isle de la Fee Oris. L'EMPEREUR. Comment auez vous nom? Il dit, Sire, ie suis nommé le triste Guisdee. L'EMPEREUR. Dites ce que vous desirez obtenir, & s'il est raisonnable, vous aurez le contentement que vous souhaittez. GUISDEE. Sire, ie suis vn desolé marchand, & qui depuis dix ans ay fait vne perte notable, i'auois par rencontre & hantise des nations recouuré vne ieune fille assez belle que i'auois instruite en toutes sortes de perfections, & tellemēt accomplie, que la voyant en estat d'estre bonne pour en tirer vn grand & honneste profit, ie me proposē de la mener en Leuant es lieux où encores le trafic se fait d'esclaves, & seruiteurs esperāt d'ē tirer plus de six mille pieces d'or: En ceste deliberatiō ie me mis sur mer, le vēt apres quelques iours nous ietta en la coste de Presange, où ie pris

D'Espagne

terre, & vins loger en vne hoſtellerie amenāt ma fille avec moi, l'ayāt mise au logis, i' eu enuie d'aller prendre langue & ſcauoir des nouvelles, pour auiser à me gouuerner avec les marchāds du pais, touchant quelques marchandises que i' auois, & dont ie cuidois faire argent pour ſuruenir à mon voyage: Helas! à la malheure, pris-ie terre, ayant fait quelques tours, & parlé à quelques vns, ie retourné à l'hoſtellerie où ie trouuē vn grand peuple amassé, dont il y en eut qui vindrent à moy avec l'hoſte, me dire, que ma fille estoit sortie du logis, & qu'il estoit passé vn gentilhomme bien monté qui l'auoit enleuee, sans qu'on eut peu y mettre ordre, tant cela fut fait diligemmēt. Je me mis à lamenter ainsi qu'vn de ses peres, ne ſachant que faire: car chacun me disoit que la faute n'en estoit point à l'hoſte, contre qui ie ne pouuois auoir action pour ceste perte: parquoy tout promptement i'allay, & veins m'enquerant pour auoir des nouvelles; mais ie n'ay rien ſceu apprendre que ma perte. Il y en eut qui me dirent des enseignes apparentes, ſuiuantes lesquelles ie donnē iusques à vn haure, où l'on me dit, qu'il y auoit eu vn personnage de la sorte que ie le demandois, ie trouuē vn vaisseau qui estoit prest de ſuyure la mesme route, ie m'y embarqué, & le vent fut si bon, que le premier vaisseau mouilloit l'ancre ainsi que nous arriuons, ie vis le gētilhomme & la Belle qu'il emmenoit, mais ce n'estoit pas la mienne, bien qu'elle luy retirast & d'habits & de gestes, ie m'enquis de quelques vns qui elle pouuoit estre, & on me dit que c'estoit la fille du Duc de Pragence, qui luy

auoit esté rauie par l'industrie d'un magicien : cela ne me touchant point ie suiuis autres erres, & n'ay cessé depuis ce temps-là de tournoyer en cherchant ma fille par infinies terres, & bien que i'aye esté en plusieurs endroits, ie n'ay rien recognu de ce que ie cherchois, qu'en ce pais dont i'ay eu telles indices, que ie suis venu l'y chercher, & on m'aasleuré que faisant requeste à vostre Majesté, ie ne seray point frustré. Donques, Sire, ie vous supplie tres-humblement par vostre iustice mesme, qu'il me soit permis de recognoistre mon bien, pour en apres l'obtenir par vostre cōmandement. L'EMP. Il est equitable & ie veux que cela soit, parquoy prenez de ces officiers tāt qu'il faudra & recourez ce qui est à vous, pourueu qu'en donniez si bonnes enseignes, que vous soyez trouué veritable. GVIS DEE. Sire, ie vous remercie tres-humblement, sans que ie dōne tāt de peine à ces gens de bien, & sans que i'inquiete dauantage vostre Majesté, puis que i'ay vostre parole, & vous mō corps pour me punir si ie fay faute, ie vous dis qu'il y a la bas vn beau lieu, où est vne belle fontaine, dont est cōcierge vne qui se dit Fee, & vostre parēte, c'est elle, Sire, c'est elle mesme celle que ie cherche, & si vous plaist qu'elle soit appelée, sansqu'elle sache cet affaire, ie prouueray deuant vos yeux, qu'elle est ceste mienne tant & si long temps cherchee. L'Empereuroyāt cela se mit en colere: car il n'y a rié tant aisé à mettre en fureur & ire qu'un cœur melancolique, & passionné: parquoy tout à l'instāt il enuoya querir la Fee qui soudain arriua. Alors le marchād la prit par la main & lui dit, ha ma che-

Fortunez. Entreprise I. 171

re Hasebie, que tu m'as donné de travaux, voilà, l'Empereur a iugé que vous reuiédrez avec moy. Qui estes vous, dit-elle, ie ne vous cognois point. Sire, dit le marchand, qu'elle soit visitée à la cuisse gauche, & on y trouuera ceste marque, ce disant il presenta vn chiffre d'or qu'il portoit, attaché à vne chesne d'or pendante à son escarcelle. La Fee vouloit debattre, le marchand insistoit, l'Empereur commanda que cela fut, à ce que s'il y auoit faite, le marchand qui s'y submettoit fut puni à l'instant. Les valets du marchand l'empoignerent & firent voir la marque, dont tout au mesme moment elle lui fut liuree, & soudain il la mit sur vn chameau & l'enleua, ses plaintes larmes & souspirs, ne seruirent de rien, & ses remonstrances inutiles ne persuaderent personne, & n'empescherent qu'elle ne fut tenue pour vne affronteuse, s'estant supposée pour la Princesse de Pragense: le marchand tira droit au port où vn vaisseau l'attendoit, il y mit donc la Fee sous le nom de Hasebie, le vaisseau estoit à la Royne de Sobare, & il reuenoit de Nabadonce querir du bois de Guiofulum, qui sert en medecine aux infirmités, pour ausquelles suruenir les medecins enuoyent aux bains ou aux eaux: Le Capitaine du vaisseau auoit vn peu seiourné, pour faire plaisir aux Fortunez qui se descouurerent à luy, & le prierent de bailler à la Royne ceste demoiselle qu'ils luy enuoyent, luy disant qu'elle estoit: mais qu'elle ne fit autre semblant que la tenir pour Hasebie, qu'elle en fit pourtant cas, & luy pleut la garder tāt qu'ils lui māderoyent le plaisir qu'ils desiroyēt qu'elle en eut. Le vaisseau

172 *Le voyage des Princes*

parti, Viuarambe qui festoit ainsi deguisé en marchand, reprit en lieu opportun la figure de la vieille Lycambe, pour suiure le reste des affaires.

DESSEIN DIXNEVFIESME.

Vn Marchand fait present à l'Empereur d'une figure d'argent qui declaroit le mensonge. L'Empereur en fait espreuue sur vne Dame, qui faisoit l'amour impudiquement, & sur vne qui estoit deuotiense, & trouua la verité.

EN ce temps Caualiree deguisé en Marchād, veint à la court, & se presenta à l'Empereur, ayant vne figure d'argent, faite de l'industrie que la sage dame Batuliree auoit enseigné à Fonsteland, & ayant salué l'Empereur dit, Sire, le recit que i'ay ouy de vostre vertu, m'a fait venir en ces contrees, pour vous voir & vous offrir vn chef-d'œuvre admirable, qui est ceste pièce: par le moyen de laquelle, vous serez le plus contant Prince du mōde: car au mercredy, ayāt ceste bague au doigt medical, le chas tourné en la main & que la figure soit sur le buffet vis à vis de vous, si quelqu'vn parle à vostre majesté, & qu'il deguise ses affaires, ou contreuienne à la verité, la figure rira, & s'il dit vray, elle se tiendra ferme & constante, & en cela, Sire, vous pouuez vous asseurer, d'auoir le plus precieux ioyau du mon-

de, il a esté fait par le mesme artisan qui forma la sphere de Leon Empereur de Grece, en laquelle on voyoit les conspiratiōs qui se faisoient contre l'Empire Romain: Sire, ie vous laisse ceste figure à l'essay, afin que l'experience vous rende certain de sa valeur, ie m'asseure que l'ayant esprouuee, vous m'en ferez bonne & honneste recompense. Voyla aussi l'anneau qui conioint à la piece exquisite, la fera cognoistre admirable. L'Empereur fut fort content de la bonne grace de ce marchand, auquel il voulut faire quelque present & auance, mais le marchand lui iura, qu'il auouë de rien prendre de sa majesté qu'apres son parfait contentement. Il le laissa doncques aller avec beaucoup de caresses & de bōne chere. Il est bien difficile qu'une Dame puisse longuement faire l'amour sans qu'on s'en apperceiue, ou que pour le moins on n'en parle sourdement, mesmes il n'est pas aisé que les Dames sages puissent tousiours eschapper la calomnie. Ces deux exercices auoyent en ce temps là mis sur les rangs deux Dames de la court, lesquelles ne scauoient pas ce qu'on disoit d'elles, parquoy elles viuoient à leur façon accoustumee; L'Empereur qui en auoit ouy faire des contes, par ceux qui prenoient plaisir à calomnier, desquels il estoit mortel ennemi, & que toutefois il oyoit de loin à loin, plus pour eiter les grands maux, ou y prouoir que pour plaisir qu'il y prit: ayant enuie d'esprouuer sa figure, il se mit à faire semblant de se delecter des propos qui offencent les Dames, parquoy aussi tost on lui conta tout du long, ce qu'on ne lui auoit dit

que par hazard. L'Empereur faisoit quelquefois festin aux Dames, parquoy il en fit vn, où ces deux furent appellees, qui ne faillirent de s'y trouver avec les autres qui aussi y vindrent avec leurs maris, comme l'Empereur l'auoit commandé; la resiouissance fut grande & belle, & toutesfois l'absence de Lofnis & de la Fee, diminueoyent beaucoup la splendeur de la court, mais on n'en osoit parler. Quelque temps apres à iour propre, l'Empereur enuoya apres midy prier vne de ces deux Dames de le venir voir, & qu'il auoit oublié à lui dire quelque chose de consequence, dont il s'estoit souuenu: ceste Dame qui est la belle Promustee, supplia l'Empereur par son messager de l'excuser, à cause qu'elle n'osoit aller ny venir en l'absence de son mary, qui le matin estoit allé aux champs. L'Empereur luy remanda, qu'à ceste occasion il desiroit encor plus de parler à elle, & pourtant la prioit de n'en faire aucune difficulté. A la fin ayant beaucoup fait l'empeschee, elle pria quelques Dames de reputation ses voisines qui l'accompagnerent. Estans venues, l'Empereur les receut courtoisement, & prenant Promustee par la main, lui dit: On n'a pas alegué sans occasion, en disant que les belles se font prier, & bien ie n'en suis pas marri, ie ne contrediray point à la bonne antiquité, qui a recognu que cela ne leur vient que de grandeur de cœur. PROMUSTEE, Sire, l'honneur est si delicat, qu'il y en a qui pensant le flatter le blessent, qui est cause que ie le desire conferuer, afin que l'on ne puisse rien m'imputer de desraisonnable. L'EMPER. Ie n'ay plus de fem-

fortunez. Entreprise I. 175

meil y a long temps, ma fille & la Fee ne sont plus pour me tenir compagnie, il faut que vous qui estes belle, & accomplie & ornee de sagesse, ayez pitié de moy, & me visitiez en ma solitude, (l'Empereur auoit mis la Dame de forte, que parlant à elle il pouuoit voir le geste de la figure,) ie vous en prie, & quelquesfois quand nous ferons la musique, pource que l'on m'a assuré que vous y estes fort seure, & ie m'y delecte infiniment, & puis vostre belle voix donneroit l'ame à la beauté du chant, principalement quand vous chanteries quelque bel air. PROMVSTEE, Sire, vous sçauiez que la pudicité, dont nous faisons estat, est tant aisée à calomnier, que nous n'osons gueres laisser nos maisons en l'absence de nos maris, n'y hanter les bonnes compagnies sans eux, & encor moins poursuiure le bel exercice de musique qui n'est que pour les filles, & est mal seant aux femmes, qui ont le soin du mesnage, qui les destourne de ces belles gentilleses: parquoy, Sire, l'ayant discontinué, ie vous supplie m'en dispenser, ioint que ie crains les mauuaises langues, contre lesquelles ie me suis targuee, venant icy en la compagnie de ces Dames d'honneur, qui respondront de mes actions, & testifieront de mon comportement en toute chasteté. Tandis qu'elle parloit à l'Empereur il auoit l'œil sur sa figure, qui rioit des yeux & de la bouche de si parfaite grace, que le ris ne pouuoit estre mieux imité. L'EMPER. Belle & sage Dame ie louë fort vostre bõ propos, & serois marri qu'à mō occasiō, il vous fut auenu quelque disgrâce, vous en yserés comme il vous plaira, &

irés & viendrez avec toute puissance, liberté & seurté, par tout où i'ay pouuoir pour vo^r y trouver si vous le desirez, ou vous en abstenir s'il ne vous est à gré d'y venir. Ceste Dame prit congé del'Empereur, qui la fit conduire ceremonieusement. Ce n'est pas tout, il faut scauoir ce qui en est, & si la figure dit vray, parquoy il choisit entre toutes les Dames de sa court, & principalement des domestiques; la prudente Nospinee, à laquelle il fit entendre sa volonté clairement, & l'enchargea avec expres commandement assaisonné de prieres, de scauoir des nouvelles de Promustee, & qu'elle y employast le veid & le sec, & que la recompense estoit preste: ceste Dame qui scait la sainte intétion de l'Empereur se met en deuoir, & tout ce qu'elle peut, elle l'employe, & toutesfois elle ne sceut scauoir autre chose, sinon que quand le mary de la belle estoit aux champs, elle se leuoit de nuict, & entroit en son cabinet; où elle se tenoit fort long temps; puis se reuenoit coucher, & quoy qu'elle tournast & virast ne peut descouurer que cela, qu'elle sceut de sa seruante, qui pour ceste cause l'estimoit la plus femme de bien du monde, pensant que ce qu'elle en faisoit, estoit de desplaisir de l'absence de son mary. Nospinee tres-accorte, remarqua l'endroit du cabinet, & se doüta qu'il pourroit respondre quelque part, par où elle introduiroit aisément quelqu'un, elle le recognut, & trouua qu'il donnoit à vne petite galerie perdue, au bout de laquelle y auoit vn petit escalier, qui respondoit au iardin; & là estoit vne petite porte sur la riuere, ce qu'ayant descouuert, elle
l'accommoda

fortune. *Entreprise I.* 177

faccommoda chez vne siene amie, où la nuict elle se tenoit au guet quand le mari de Promustee estoit aux champs: Elle ne fut pas trompee, car elle vid la Dame sortir du petit degré, & coyement aller à la porte du iardin, qu'elle ouurit & sortit, portant avec soy quelque chose: ayant biē espié, elle recognut que c'estoit vn petit basteau de sapin fort leger qu'elle mit sur la riuere & la passa, & tira à elle son basteau, qu'elle cacha aupres d'vn buisson; elle fut assez long temps, puis reuint tout doucement. Nospinec raconta à l'Empereur ce qu'elle auoit veu, & il en voulut auoir le plaisir, ce qu'ayant considéré, il se douta qu'il y auoit bien de la finesse, & dissimulation en ceste femme. Vn des Conseillers plus familiers & fideles de l'Empereur, celui presque qu'il aymoît le plus, estoit frere du mary de ceste Dame: il l'appella, & luy commandant de faire son deuoir, luy declare tout ce qu'il auoit ouy de Promustee, luy donnant charge de passer l'eau, & voir où elle alloit, & faire ce qu'il luy enseigna. Ce gentilhomme ne faillit pas à faire le guet de là l'eau, & vid sa belle sœur passer, & cacher son basteau, puis diligemment tirer à vn chemin, conduisant vers vne metayrie, dont il sortit vn homme, qui rencontrant la Dame la baïsa, & prit par la main & la fit entrer en la maison, dont il ferma la porte. Cestuy-cy, selon l'enseignement de l'Empereur va au basteau, & y fait deux grandes ouuertures par bas, & il les reboucha de terre de potier bien nettement, & attendit la fin de la tragedie. La Dame reuint ayant fait son af-

178 *Le voyage des Princes*

faire accompagnée de son amy avec lequel elle discouroit d'amourettes: Or il brunayoit vn petit, tellement qu'ayant pris congé de luy avec gestes impudiques, & venant à son basteau, elle n'apperceut pas qu'on y eust touché, si qu'elle le prend, & le met sur l'eau & elle dedans, ainsi qu'elle fut au milieu de l'eau la terre fondit, & le basteau avec sa charge alla à fonds, ainsi la pauvre ne se peut sauuer, ains alla à val & fut noyée: le lendemain l'Empereur auerty de tout, ne voulut pas que l'affaire fut diuulgué, il manda au compagnon qui l'entretenoit, qu'il vint parler à luy, mais il auoit desia auisé à ses affaires, & s'estoit absenté, car dès le matin le bruit courut qu'on auoit trouué vne Dame noyée. Le corps fut porté en la maison, & sans scandale fut enseuely, pour ce que par l'aduis du conseiller il n'en fut rien recherché. L'Empereur asseuré de la bonté de sa figure sur vne meschante, voulant l'essayer encore, & faire tant que ce fust sur vne femme de bien, il s'aduisa de sçauoir premiere-ment sur le subiect de l'autre Dame, dont on luy auoit parlé, laquelle estoit Flidee, belle & de bonne grace, femme d'vn des maistres d'hostel de l'Empereur: vn iour assez beau que l'Empereur estoit en l'esperance de voir bien tost la vieille Lycambe, & qu'il suiuoit curieusement son dessein & la figure d'argent, il enuoya vn gentilhomme à Flidee, qui la pria de sa part de venir passer quelques heures de recreation au palais, le gentilhomme la trouua trauaillant en vne pente de tapisserie avec quelques siennes voisines, passans en deuis le temps ioyeusement: si tost que le gé-

Fortune Z. Entreprise I. 179

l'homme eust fait son message, elle laisse tout & vint avec luy, n'ayant autre compagnie qu'une sienne niece qui la pria qu'elle la suiuit pour voir l'Empereur; il y eust en plus de chemin elle eust possible attelé son coche, & fait entrer avec elle ses demoiselles & filles de chambre. Estât entree en la sale, l'Empereur la receut courtoisement & luy dist: C'est vous qui deuez estre bien venue par tout, puis que vos vertus esgallent l'apparence avec iugement, & est ce qui me faict vous prier de venir icy quelquefois me visiter, afin que nos passions quelque agreable espace de temps aux beaux discours. FLIDEE. Sire, j'auray beaucoup d'heur, & receuray vn grand honneur de pouuoir seruir vostre maiesté, quand il vous plaira m'en estimer capable: C'est vous, Sire, qu'il faut louer pour vos vertus, sagesse & iustice, qui font que librement on peut se trouuer où il vous plaira, mais j'ay une crainte qui me retient, c'est que j'ay peur que voulant paroistre deuant vous pour vous obeir, vous ne trouuiez pas en moy ce que pour me gratifier, vous feignez y croire, toutefois puis que c'est beaucoup d'auoir tasché d'obeir à son prince, ie mettray peine de vous rendre tout le seruice que ie dois à vostre maiesté. L'Empereur ayant la bague selon la dispositiõ, consideroit la figure qui estoit si costante, qu'il estoit auis à l'empereur que la costance fust nee d'elle, il s'esmerueillâ, puis conduisant ses discours iusqu'à la fin, il entreteint assez long tẽps la Dame, laquelle se retira fort contente de l'Empereur, lequel pourtãt veut scauoit si la verité se rapporte à ce qui a paru. Il est certain qu'on ne scait riẽ des maisõs que par les domesti-

ques, parquoy Nospinée ayāt le cōmandemēt de l'Empereur, fit exacte recherche des actiōs de Flidee, & n'en peut descouvrir autre chose, sinō que quād se venoit minuiēt to^r les iours en tout tēps, elle se leuoit & entroit en sō cabinet, où elle se tenoit deux heures, puis retournoit: la sage Nospinée fit tout ce qu'elle peut apres ses imaginatiōs, pour descouvrir quelq̄ chose, mais ce fut en vain, car il ne lui apparut signe aucū d'autre circōstance: ce qu'elle declara à l'Empereur, qui voulut en auoir le cœur esclairci, si qu'il imagina en sō cœur tout ce qui luy fut possible d'artifice, pour descouvrir ce qu'il en estoit. Flidee venoit assez souvent au Palais visiter l'Empereur qui la caressoit humainement & honnestemēt: puis retournant chez soy, viuoit à sa coustume: L'Empereur estoit en peine, desirant entendre la verité du comportement de ceste Dame, & comme il y traualloit, le mary de Flidee arriua, & veint à l'Empereur, pour luy donner auis de quelques affaires, & aussi pour faire son deuoir. L'Empereur laisse couler vn iour: puis le lendemain trouuant Tinnonce, ce maistre d'hostel, mary de Flidee, le prit à part & luy dit, qu'il vouloit qu'il luy fit vn signalé seruice, quant mesmes il yroit du sien, & qu'il l'en recompenseroit, luy disant, Tinnonce vous scauez que nous sommes hommes & non Dieux, & pourtant que nous auons de grandes passions, ausquelles si nous prouuoyōs, nous approchons de la Deité, i'en ay de terribles, ie desire y prouuoir par le moyen de mes bons seruiteurs, que ie nomme mes amis, du nombre desquels ie vous tien, vous scauez que ie

fortunez. Entreprise I. 181

n'ay point l'ame feinte: parquoy vous deuez vous fier en moy, & m'obtemperer en ce que ie vous diray. Le gentilhomme bien nourri, respondit fort prudemment, & l'Empereur poursuiuit & luy dit, Ne vous ombragez pour chose que ie vous dise, mais attendez la fin. Adonques l'Empereur luy conta la vertu de sa figure, & le geste qu'elle auoit fait pour Promustee, & ce qui en auoit esté recognu, en apres luy deduit la contenāce qu'elle auoit mōstree pour Flidee sa femme dōt il desiroit scauoir la verité, lui disāt si elle est impudique, ce vous sera honneur si i'en fay iustice, ou que la faciez sous mō autorité, en quelque sorte qu'elle reussisse, mais si elle est telle que ie la croy, ce vo⁹ sera & à elle, vne gloire eternelle, & vne bride à la bouche des insolentes ames. Tinnonce fut prest à tout ce que l'Empereur vouloit, ne disant pas ce qu'il pensoit, car toujours le soupçon chet plus vers le mal que la bōne pensee vers le biē. Tout accordé, l'Empereur māde à Flidee qu'elle le veint voir: si tost qu'elle fut au palais Tinnonce alla en sa maison, preparer ce que l'Empereur lui auoit cōmandé. Au bout du cabinet de Flidee, y auoit vneallee estroitte dans l'espoisseur de la muraille, par où on alloit à la chappelle, en vn petit endroit assez recelé, duquel on voyoit à bas. ce qui s'y faisoit, & de là par vne petite eschelle qui se joignoit cōtre la paroy, on pouuoit descēdre à bas: ce gentilhōme seul visita tout assez diligēment, & vid ceste petite eschelle entee dās le mur, & retenue par le moyen d'vn petit verrouil & vn petit cadenas, il remit en son ordre tout & s'en retourna, ne laissant aucune

apparence d'y auoir esté. Retourné, il trouua encores Flidee aupres de l'Empereur, vn peu apres elle prit cōgé. La nuict venuë l'Empereur sortit avec Tinnonce, afin d'estre apres minuict au lieu designé, où ils ne faillirēt pas, il y auoit plus d'vn cart d'heure que Flidee estoit entree en son cabinet selon la coustume: Elle ne demandoit point si son mari estoit venu ou non, elle sçauoit qu'il estoit le maistre, & elle à qui il ne contredisoit point, viuoit à sa maniere accoustumee. Estans là l'Empereur & le mari, ils fermerent la porte sur eux, & doucement ouurirent le cabinet & suiuaēt la trace recognue, allerent tant que le sentier les peut porter, & par vne fausse grille regarderent en bas & virēt la Dame agenoux lisant dans vn liure de prieres, ils s'opiniastrerēt, encor qu'il leur ennuyat pour voir ce qui auendroit, & eurēt patience tāt qu'elle eut fini, alors elle serra son liure se leua coyemēt & s'en retourna coucher, le mari sans faire semblant veint à la chambre, & parla à elle, puis ainsi qu'ils estoiet venus, l'Empereur & lui s'en retournerent contans & ioyeux de ceste belle verité.

DESSEIN VINGTIESME.

L'Empereur fait venir à luy sa fille Lofnis & parle à elle: aussi elle luy respond sagement.

L'Empereur consideroit la figure, & sur son geste il estargit Lofnis & la mit en vne tour plus agreable.

Toutes ces differentes affaires, ces diuersitez inopinées, & beaux essais, destournoyent vn

peu l'Empereur. Mais l'amour ne laissoit pourtant de venir aux remises & l'affliger, tant il a de pouuoir sur les cœurs de sa domination: Les perfections d'Etherine, ses belles grâces & l'excellence promise à l'vnion de ce parfait objet, perdoit l'ame de cet amant, qui se resouuenant de son indiscretiō, ressent les pointes de son ennuy trop plus violentes, & ce qui le tue est, qu'il possedoit son bien, & il ne l'a pas cognu, toutesfois il se console par espoir sur le retour de la sage Lycambe qu'il attend, & en ceste attente poissant le malheur de tous les autres, au poix du sien il se souuiet de sa fille la desolee Lofnis, miserablement enclose en la tour determinee, & puis il se represente la perte de la Fee, que sa iustice & promptitude lui a arrachee de la main, aussi brusquement que sa fureur a perdu les Fortunez: Il est en vn trouble tant espois, qu'il ne se peut resoudre, & n'a presque plus de finale esperance, & sans l'assurance qu'il a en Lycambe, il se determineroit à perir. C'est la reprise de ses discours: il s'auise d'auoir pitié de sa fille, où bien de la punir, afin qu'il n'y songe plus, & pensant à sa figure en veut voir l'effect sur elle: il enuoya donc querir Lofnis, qui venue deuant luy se ietta à ses pieds, le suppliant d'auoir pitié d'elle, il lui dit, Lofnis, la faute que vous auez commise est si grande & excede tant toute autre espece de preuarication, qu'elle vous fait meriter vne punition notable & extreme, mais ien'ay pas voulu m'exercer sur vostre meffet, vous chastiant en Prince offencé, mais comme pere simplement fasché de vostre insolence, qui possible

184. *Le voyage des Princes*

eut esté pardonnable si en vostre machination il n'y fut allé que de vostre particulier interest. Quoy? mon sceptre, mon honneur, mon estat, & ma vie, estans exposez au dernier hazard par vostre ministere, y auroit-il moyen que vous peussiez obtenir pardon? Il n'y a pas aparéce: & toutesfois ie vous en veux faire ressentir quelque estincelle: Et pource aussi afin que ie m'encline de tant plus à vous demonstrez ma clemence, confessez moy la verité de l'entreprise des Fortunez, & quelle conspiration vous auiez faicte, declarez le moy nuemēt sans crainte & sans fard. Et ie vo' promets de ne passer plus outre, à plus grande punition vers vous, descouurez moy aussi l'ordre & le moyen que vous deuiez tenir à l'effet de vostre coniuration, & comment ils se deuoient emparer de ma couronne, i'ay sceu vne partie de ce qui en est, parquoy ie les ay punis, non selon leur merite, mais en ma debonnaireté. LOFNIS monsieur tout ce qui m'est auenu par vostre commandement, m'est supportable, pour ce ie croy que vous vous y estes comporté selon vostre equité, par laquelle vous rendez iustice aux estrangers, & aux vostres, ausquels sur tout à moy, ie scay que vostre misericorde s'estéd libéralement; ie suis indigne de me presenter deuant vos yeux, & toutesfois ie suis vostre tres-humble fille, qui ay sans cesse mis peine de viure avec toute la reueréce que ie vo' doy, ie vous inuoque à croire ceste verité, que c'est de vostre bouche & seulement à ceste heure, que i'ay ouy ces premieres nouvelles d'entreprise tédāt à trahisō, ou cōiuratiō qui ait esté braltee par mon moyē ou mō

sçeu, & j'espere que vous croirez que ce que lon vous a fait entendre, sauf l'honneur que ie doy à vostre Maiesté, est vne pure calomnie, & vn crime faullement imposé à des innocens, maudites soient les langues qui ont osé proferer ce mensōge à vos oreilles: car ie vous prōteste, & est vray, que ien'ay recogneu aux Fortunez que tout desir de vous faire tres-humble & fidele seruice, à quoy ils s'efforcoient, ne meditans autre chose, c'est ce que ie leur ay tousiours ouy dire, & n'auons eu autre entreprise ensemble, que le soin de vous seruir, à quoy de mon pouuoir ie les excitois, leur montrant pour ceste cause toutes les faueurs qu'il m'estoit possible. Bien vous diray-ie la faute que i'ay commise la confessant pour faute si telle elle est, & vous requiers en toute humilité ne me l'imputer à meschanceté, d'autant que il n'y en a point en ce que i'ay fait, aussi ay-ie le cœur net, n'ayant transgressé, qu'en suiuant les petites familiaritez que nous practiquons à la Court avec honneur, suiuant les coustumes qui estoient en vigueur durant la vie de feu l'Imperatrice Madame ma mere. Me trouuant souuent à la fontaine avec la Fee complice vnique de mes deportemens en ce fait, & quelques autres Dames où vostre plaisir vous amenoit quelquesfois, nous voyons les Fortunez, dont nous auions fait cas à cause de l'estime que vous en faisiez, & puis nous les aymasmes d'auantage pour leurs merites, selon lesquels nous eusmes opinion de leur valeur, & en fin voyans que vous les affectionniez, nous en fismes plus d'estat: si que les cognoissans fort accomplis, nous les aymasmes, &

en ceste humeur ie pris plaisir à entretenir Fonsteland, qui plus que les autres me monstroit de l'affection, le delectant à me seruir, & és parties de gentillesse que vostre Maiesté aduoüoit, il paroïssoit sur tous pour l'amour de moy: parquoy à sa requeste, & selon nos agreables coustumes, ie le receu pour mon Cheualier, le gratifiant de cest honneur pour le stimuler de plus en plus à vostre seruice, qui estoit ma seule pretention, iusques à ce que les affaires en determinassent autrement par vostre volonté, & puis pour respect quelconque, ie ne m'affectionneroïis aucunemēt de ce qui ne seroit de ma qualité. En ceste frequentation qui nous estoit permise & ordinaire, ie passoïis quelques heures de recreation, & mesme la derniere fois que ie vy les Fortunez, ce fut à la suasion de ma cousine Epinoïse, qui nous pressa extremement de nous assembler au petit iardin que vous m'avez donné, & là ie me promenē avec Fonsteland tandis que la Fee & les autres estoient sous le iasmin, s'il vous plaist luy demander, elle le dira. Et elle qui est industrieuse, inuenta vn ieu comme souuent, afin que i'eusse le contentement d'entretenir long temps ce bel esprit. Et c'est la plus grande familiarité que i'eus oncques avec luy, & est tout l'affaire & toutes les practiques que nous auons ensemble: Et s'il y a autre peché en moy, & si i'ay pensé contre l'honneur, & si i'ay ouy proposer chose preiudiciable à vostre seruice, ie desire que la vie me soit incōmodité, vostre grace me soit ruine, & que la lumiere me soit tournée en horreur & tenebres. Et vous demandant congé d'en iurer, ie vous iure

sur mon ame, en la fidelité que ie vous doy, que ie suis innocente, hors-mis en ce que ie vous vie de descouurir & confesser de la grace permise à ce gentilhomme, en quoy ie n'ay rien commis qui puisse troubler les moindres de vos pensées ou affaires. L'Empereur escoutoit sa fille, & consideroit attentiuement la figure de verité, qui persistoit constante, dont il se trouua en vne perplexité assez difficile, & ruminoit les troubles de son entendement avec des fantasies tant inégales, que presque la resolution s'escouloit. En ceste nécessité pour ne paroistre defailly de grandeur & de conseil, car il cognoissoit l'esprit de sa fille, il luy dit, Vous deuez auoir plus d'esgard à vostre rang, & ne falloir pas vous rendre si familiere à des estranges. A cause de la iustice ie ne me puis retracter, vne autrefois ie vous oyray pour m'asseurer de la verité de vos paroles. Le temps, vostre constance, & ma bonne fortune ameneront tout au point certain: Et afin que ie vous donne espoir de mieux & courage de m'en declarer d'auantage, ie ne vous renuoyeray pas en la Tour determinee, mais en celle du hault iardin de plaisance. Je vous commande d'y demeurer, vous defendant d'en sortir sans mon congé, ie ne vous donneray garde que vostre propre innocence, si vous l'avez, & l'obeissance que vous me deuez, ie ne veux pas mesmes que vous descendiez au iardin, demeurez en la Tour, & au hault faictes y vos gentilleses, ayez là vostre cabinet & petits meubles de plaisir, & qu'il n'y ayt que la iardiniere qui aille à vous: ie veux bien que vous choisissiez deux de vos filles, les plus propres à vous seruir &

tenir compagnie, lesquelles par vostre commandement iront & viendront au iardin, mais qu'elles se gardent bien d'aller sur la terrasse, car ie ne veux pas qu'on les voye: si elles y vont, ie les feray punir & vous les osteray. Aduisez à garder ceste loy sur vostre vie, car en l'observation d'icelle est vostre bien, en la transgression vostre ruine: cela dit, il la renuoya. L'Empereur ne se print point garde, que quand il dit à Lofnis qu'il ne se falloit pas rendre si familiere à des estrangers, qu'elle repartit hūblement, Les Princes ne sont point estrangers, car cōme il l'a dit, il estimoit qu'elle dit que les Monarques reçoient toutes sortes de personnes non en estrangers, ains en suiets, ou amis & seruiteurs. La tour où Lofnis fut enuoyee est fort haute, & spacieuse, ayant au haut vne belle plattē forme, où elle fit faire vn beau iardin: ceste tour auoit vne belle veüe sur les champs, & sur le iardin du costé du Palais, Lofnis estant là resoluë d'attendre & d'obeyr, infiniment affligee de la perte des Fortunez, ne s'ē pouuoit consoler: Elle auoit parauant pensé que l'Empereur eust descouuert son amitié avec Fōstelād, & que pour ce seul suiet il l'eust destournee, indigné qu'elle se fust accostee d'vn hōme de peu, mais ayāt ouy parler de trahison, & de la perte de celuy qu'elle aymoit, & de ses freres, elle fut touchee dans le plus mignon lieu du desplaisir, lequel desplaisir égale ou possible surpasse celuy qui separe l'ame du corps, & en ceste desplaisance se resolut de finir esteinte par son dueil.

DESSEIN VINGT-VNIESME.

La tour de l'exterminée faite par la Royne Ardelise. qui y extermina ceux dont elle auoit esté offencée. Lorsis estant là conféra avec Fonsteland par des bouquets bien faictz. Sa resolution avec le Fortuné.

IL n'y auoit pas long temps que Lorsis estoit en sa retraiete, que Fonsteland arriua en habit & visage desguisé, & comme gentil petit mercier vint se loger aux faux-bourgs de la ville, sur la rue par laquelle on alloit au iardin, & où il pensoit auoir des nouvelles de Lorsis, & luy vint à propos prenant l'un pour l'autre sans y penser, ioinct que son frere luy auoit dict, que Lorsis estoit en la tour du iardin, nommant la tour determinée, & il entendit la tour de l'exterminée, ainsi estoit nommée la tour où Lorsis fut renuoyée: Ceste tour fut bastie par vne Royne de Sicile, qui vint en Glindicee, & par sa science y attira tous ses ennemis qui y furent exterminés & elle aussi: Ce qu'elle fit expres, afin qu'elle eust le plaisir de voir perir ceux qui l'auoient ennuyée, ce qu'estant auenu & elle consolée, son ame se retira toute satisfaite. Ceste Dame estoit la belle Ardelise, qui demeurant heritiere de Sicile fut recherchée de plusieurs Roys, qu'elle refusa, pource qu'elle dédaignoit la domination d'un homme, en ce dédain elle s'addonna aux sciences, & pour y vac-

quer à plaisir & loisir, elle institua vn vice-Roy en ses terres & Seigneuries, qu'elle y laissa, & vint en France voir les Druydes, dont il y a encores quelques restes. Elle apprit d'eux infinis secrets, où elle prenoir tant de plaisir, que la pluspart du temps elle ne bougeoit de son cabinet, s'y entretenant avec vne lieffe extreme. Les langues malignes en parlerent impudiquement, & si auant à cause de la hantise familiere avec quelques galãs Philosophes, que le bruiet qui en fut faict deuint le conte des iaseurs; ce qui alla à telle consequence, que les plus grands s'en dōnoient des gorges chaudes, & iouoiēt par risées de son honneur cōme d'une ballotte cōmune. Le Roy qui estoit iuste & desiroit sçauoir la verité prit Ardelise à temps & lieu propre, & luy dit le bruit qui courroit d'elle, dont elle se iustifia fort bien, & de telle sorte que le Roy creut qu'elle estoit innocente, & que lon la calomnioit. Elle qui auoit du cœur ne voulut pas laisser celà impuni, parquoy elle demanda iustice, & y employa biens & credit, mais elle ne peut rien obtenir, à cause que les grands s'entresoustenoiet, & par prieres on amortit l'affaire le plus qu'il fut possible, & n'y eut que quelques petits malheureux qui furent legerement chastiez. Mais elle ne se contēta pas, si que trop irritee, pour venir à bout de son intention se retira de France & vint en Glindicee, où elle fut fort bien receuë de l'Empereur de ce temps là, que par tout on nommoit le Magnifique, mesmes il la voulut gratifier de son alliance, si elle eust voulu: Elle le remercia, luy faisant entendre que ses conceptions la tiroient à quelques effects qui

l'en destournoient : cependant elle luy fit present d'un tresor signalé, & pour tout ne le requit que d'un don, qu'il luy accorda. Ce fut qu'elle eust la place de ceste tour, qu'elle y fist bastir d'une bonne estoffe, & si promptement, que la merueille en parut presque plustost que le dessein n'en fut divulgué. Estant là à son plaisir, & y passant le temps à son gré, elle y faisoit accueil à toutes sortes de gens d'esprit, tant du pays que d'estrangers, melmes souuent l'Empereur la visitoit, tres-content d'une hostesse tant excellente. Or s'estant accommodee de tout ce qui luy estoit necessaire, elle fit un traict surmontant toute opinion, car par une force non cogneue aux mortels, elle fit si bien, & avec tel art, que tous ses ennemis un à un la vindrent visiter, ce contentement luy estoit grand de voir ses adversaires avec grands fraiz & peines la venir trouver, elle les logeoit tous en la ville, & les retenoit sans qu'ils eussent enuie de s'en retourner, quand elle les eut tous assemblez, elle leur fit voir l'honneur que l'Empereur luy rendoit, leur donna le plaisir des beaux lieux du pays, & leur fit entendre sa pieté particuliere, puis les fit tous venir à un banquet qu'elle leur auoit preparé en la tour : Apres lequel elle leur fit une harangue, par laquelle elle leur remonstra leur impieté, ayant meschamment & sans cause mal parlé d'elle, & d'infinies Dames, & en les tançant leur dit qu'il falloit qu'ils se resoluissent de sentir en eux-mesmes le mal que cause la dent enuenimee : ce disant elle ietta un bouquet sur la table, & dit, Voila le guerdon du plus iuste :

puis elle sortit & ferma la chambre sur eux, il est à presumer que ce fut à qui auroit le bouquet, mais la fin a esté comme il a paru par les marques qu'ils s'entrefirent avec les dents les vns les autres, en tant de parties de leurs corps, qu'elles en estoient deffectueuës, & de la douleur qu'ils sentirent, ils monterent au hault de la tour, dont ils se precipiterent en bas & moururent, & ainsi furent exterminéz, & avec telle marque de malheur, qu'au lieu où ils tomberent ne croist herbe quelcōque, & la terre y est comme vn sable vitrifié. Ardelise vengée, acheua ses iours dans la tour, dont depuis elle ne bougea, son corps y fut enseveli par ses filles, & y est sās que lō sçache l'endroit, & dit-on que qui le trouuera, rentoutrera vn thresor inestimable. Fonsteland donc vint & s'arresta en ce quartier là pour tascher à sçauoir des nouvelles de Lofnis : Car ayant sceu suyuant l'artifice de Lycambe, ce qui s'estoit passé, luy ny ses freres ne vouloient rien tenter sans aduertir la Princesse, ou sçauoir sa volōté: S'ils eussent voulu faire la guerre pour la deliurance de la Dame accusée à tort, ils auoiēt Royaumes & gens à leur cōmandement, mais ils ne vouloient rien faire, ny entreprendre qu'ellen'en eut cognoissance, & n'en determinast. Vn iour que ce marchand auoit estallé plusieurs petites gentilleſſes la iardiniere passa par là & marchanda quelques petites ceintures, le marchand la langaya, & sçeut qui elle estoit, parquoy il luy fit bon marché de ses babioles, & luy en monstra encor d'autres, & entre celles là des botquets de fleurs contrefaites, la iardiniere les voyant si beaux, luy demanda
qui.

fortunez. Ent reprise I. 193

qui les auoit faits, il respond que c'estoit luy mesme, & qu'il en feroit bien encor de plus beaux, & de vrayes fleurs si elle luy en vouloit apporter, ils eurent plusieurs petits propos ensemble, tellement que depuis la iardiniere prenoit plaisir de aller souuent le voir. Vn matin elle alla trouuer le marchand & luy dit qu'elle auoit quelque chose de secret à luy dire, & il luy respondit qu'elle pouuoit librement & secrettement luy communiquer tout ce qu'elle voudroit. LA IARDINIÈRE. Je suis en vne grand' peine dont vous pourriez m'oster, s'il vous plaist, & croyez que ie le recognoistray, il y a vne femme de la ville qui veut estre en ma place, & fait ce qu'elle peut pour y estre, & elle en a tant faict parler, que l'Empereur le veut bien, & l'a commandé à sa fille, qui est la pauvre Lofnis prisonniere en la tour : Et pource qu'il y a long temps que ie la sers, elle ne desire pas que ie sorte, parquoy elle a tât fait que l'Emperetur a ordonné, que celle qui feroit mieux en bouquets d'elle ou de moy, seroit iardiniere pour tout le reste de sa vie. LE MARCHAND. Apportez moy des fleurs & vn bouquet qu'aura fait vostre aduersaire, & ie feray quelque chose pour vous. LA IARDIN. Madame sera iuge des bouquets sans scauoir qui les aura faits, & il y aura vne Demoiselle qui les prendra sur vne table d'ardoise, & les luy portera. LE MAR. Mais ne me scauriez-vous donner vn bouquet de l'autre? LA IARDIN. Si feray bien, car nous en faisons deux, & ie luy en bailleray vn des miens, & elle me baillera vn des siens, & les deux autres seront pour estre iugés, & ie vous apporte-

ray tantost celuy qu'elle me baillera ou enuoyera, car i'ay baillé desia le mien à son fils dès ce matin, & demain i'exposeray l'autre. La iardiniere s'en alla en sa maison & trouua le fils de l'autre qui luy apportoit le bouquet, qui à dire vray estoit bien fait: Elle le prit, & si tost que le compagnon s'en fut allé. elle vint trouuer le marchand, le priant qu'elle eut le sien du matin. Le lendemain la iardiniere vint querir le bouquet & le trouua fait d'une bien plus habile sorte que celuy de son ennemie & le sien: Elle le posa pour estre iugé. Les bouquets estans deuant Lofnis, elle les visita, & sentit en son cœur vn certain mouuement, pour vne marque qu'elle vid en vn des bouquets: parquoy elle les prit & dict, ie les visiteray, puis i'en diray mon aduis tantost. Elle entra en son cabinet, & visitant le bouquet dont elle se doutoit, en osta quelques fleurs superflues, & sursemees, puis elle vid son pourtraict naïfement, fait és agencemens des fleurs, celà estoit fait selon vn artifice qui n'estoit commun qu'à elle & à Fonsteland, qu'il luy en auoit donné l'enuie, & l'auoit depuis si bien practiqué, qu'elle y estoit aussi experte que luy: cela fit qu'elle se douta de quelque bien, & que son Fortuné n'estoit gueres loin, apres auoir remis les fleurs elle enuoya les bouquets à l'Empereur, qui avec le iugement de Lofnis ordonna que celle de qui estoit le bouquet marqué fut iardiniere: Et il se trouua que c'estoit celuy de l'ordinaire, qui fut cōtinuée, de quoi ioyeuse elle vint à Lofnis, afin aussi de luy demander confirmatiō, & s'il luy estoit agreable, car ain-

si l'auoit dit l'Empereur: Lofnis dit à la iardiniere qu'elle luy baillast son bouquet, ce qu'elle fit, & puis adiousta qu'elle desiroit en veoir encor, & qu'elle ne la receuroit point si elle ne luy en faisoit vn qui fut mieux faict qu'un qu'elle feroit, & que pour cest effet elle luy apportast des fleurs. La iardiniere se fiant au marchand, apporta des fleurs à Lofnis, laquelle fit vn bouquet, & le bailla à ceste femme qui alla aussi tost à son marchand: quand il le vid il fut asseuré: Amans qui auez gusté de telles delices es fleurs de vos affectiōs, iugez de son contentemēt, & considerant la douce ioye de son ame, ayez à gré qu'il se console de ceste bonne aduāture. Il osta cinq roses & vid le pourtraict de Fonsteland, avec ce plaisir il assembla les fleurs & fit vn bouquet, où le pourtraict des deux estoient en moins de place, puis le matin il le bailla à la iardiniere, qui le presenta à Lofnis, laquelle le tenant à part soy, osta les vnze fleurs inutiles, & vid les deux pourtraicts qui l'asseurerent de ce qu'elle pensoit: Elle appella la iardiniere, & luy dit qu'elle la confirmoit à la charge d'un bouquet qu'elle feroit encores, apres vn de sa façon: cela fut bien aisé à accorder. Lofnis ayant des fleurs fit son bouquet qu'elle bailla à la iardiniere, qui eut son recours au marchand, qui le voyant en son particulier apres auoir osté les fleurs du different, vid la figure de la tour & sa maistresse au haut. Il repara le mesme bouquet, & ayant appliqué le desguisement le bailla le lendemain à la iardiniere, qui l'apporta à Lofnis, laquelle le prit, & loüa fort l'industrie de la iardiniere, qui fut fort aise d'estre aux graces de sa maistresse. La Princesse estant en

son cabinet, leua les fleurs supposées, sous l'une desquelles elle trouua ceste lettre.

Ma Princesse, mon unique vie, a deploré la misere où vous estes à nostre occasion sans que nous en soyons cause ; & toutes fois ie me console en ceste affliction, esperant que le ciel aura pitié de nostre souffrance, ie m'assure desia puis que i'ay l'heure de pouuoir entendre vostre volonté, & que ie cognoy que vous n'auetz pas mis en oubly celuy qui ne respire autre bien que l'heur de vostre contentement, vous scaurez que ce qui s'est passé de mal contre nous a esté par l'artifice de la Fee Epinoyse, laquelle est aujour.d'huy entre nos mains, pour receuoir telle punition que vous voudrez, & sommes deliberez de mettre ordre à vos affaires selon qu'il vous plaira: aduisez s'il vous sera agreable, que nous venions icy avec forces pour vous deliurer, ou si nous choisirōs autre voye, d'autant que nous ne ferons que ce que vous desirerez: pensez doncques à nous donner le commandement de ce que vous auetz deliberé. Cependant vous que mon cœur honore comme l'unique esperance qui me tient en estat, favorisez vostre deuot, de la belle memoire que vous luy auetz fait paroistre ces iours passez par les beaux caracteres que vos doigts mignons en ont tracés. Bon soir Belle de mon cœur, astre de mon bien, & terme de ma gloire.

Au bas de la lettre y auoit, *Mettez la responce en vne pierre verte qui tiendra à vne fiscelle que laisserez couler doucemēt au pied de la tour à ce soir, & ie la recueilleray, & au lieu ie mettray nos aduis.*

Lofnis ayant veu ceste lettre fut fort contente, & la lisant & relisant, aprenoit vne auanture que elle n'eust iamais pensée: aussi estoit elle mer-

fortunez. *Entreprise I.* 197

ueilleusement estonnee de ce que la Fee n'auoit tenu aucun conte d'elle: il est vray qu'elle pēsoit par fois que l'Empereur le vouloit ainsi, mais ores qu'elle void clair aux affaires, elle s'assure & change les desseins qu'elle auoit premeditez pour sa deliurance, & sur sa resolution fit ceste responce.

Le deuoir que vous m'avez fait paroistre me continue la certitude de vostre affection vertueuse & veritable, que vous trouuerez tousiours reciproque en moy, & d'autant que ie scay bien que vos paroles s'esgalent à la verité. ie m'assure que vous ferez ce que me promettez: parquoy ie vous prie par le plus agreable de vos desirs, que vous faciez avec l'Empereur en sorte qu'il soit repentant de nostre mal, & content en son affaire, sans qu'il courre fortune, que la douceur soit vostre force, l'humilité vostre entree, & le bien que vous me voulez soit la cause, qu'oubliant vostre ennuy vous procuriez sa commodité. Quand le temps & l'honneur le commanderont, ie vous rendray preuue certaine de l'amitié que ie vous doy: aduisez donc à paruenir à quelque belle fin, au contentement de nous tous, à ce qu'ayans du plaisir d'une sorte, ie ne ressentie aucune disgrâce de l'autre, mais toute liesse par vostre moyen, ce qui me redonnera à perfection de felicité, pource que ie ne fay estat d'autre bon-heur que de celuy qui vous est préparé.

Fonsteland ne faillit à faire responce, aussi Lofnis donna ordre de la pouuoir tirer, & ainsi ils communiquerent par mutuels escrits, conferrans de leurs affaires, & comment ils se gouuernoient, & avec assurance reciproque il partit

pour aller trouuer les freres , prenant congé de la Dame qu'il laissa en meilleure esperance.

DESSEIN VINGTDEUXIESME.

Lycambe parle des Fortunez à l'Empereur, & apres plusieurs conseils. & espreuues il consent au vouloir de la vieille. Dès l'heure il mit Lofnis en liberté. Les Fortunez vindrent au temps promis, & l'Empereur les reçoit amiablement. Le voyage à l'hermitage d'honneur est conclud.

LEs Fortunez ayans aduisé à ce qu'ils auoient conclud, vindrent à Belon, estans desguisez selon les personages qu'ils vouloient représenter. En ceste sorte Lycambe se vint présenter à l'Empereur, mais avec obseruation exacte de n'y venir qu'au iour que la belle figure ne decelloit rien. Estant pres de sa Maiesté, elle luy dit, qu'elle auoit vn secret de consequence à luy cōmuniquer, sur ce qu'elle luy auoit promis, Sire, dit-elle, il faut qu'en toutes nos actions, nous tachions à faire si bien, qu'il ne demeure rien en arriere pour le succez entrepris, & pource en affaire il conuient mettre tout sur le tablier. Quand ie vous auray monstré le moyen de vous rendre cōtent, vous mesmes, & que vous serez prest à l'effectuer, s'il vous suruient vne disgrâce, vous m'estimerez trompeuse, & que ie n'auray voulu que gagner le temps. Ce que ie vous dy est pource

qu'à ceste heure ie sçay fort bien l'ordre qu'il faut tenir pour la paix de vostre esprit touchant Eherine, mais ie sçay que l'on vous prepare vne grande affaire, si vous n'y prenez garde, vous auez eu icy aupres de vous trois freres dits les Fortunez, lesquels vous auez à tort mal menez, il y en a deux qui se sont eschappez, & ont fait avec leurs amis de Sobare, & Quimalee, & autres Royaumes telle alliance, moyennant la descouuerture qu'ils ont faicte d'un pays riche, & de grãde estenduë & facile à cõquerir, dont ils les recõpenferont, qu'ils mettrõt vne armee fort grande pour aller à ceste cõqueste, ils sont prests, & leur deliberation est de mouïller l'ancre en vos costes, & vous venir demander leur frere, & quant & quant raison de la trahison qu'on a brassée contre eux, ils ne pretendent rien contre vostre personne, ains seulement contre leurs ennemis, cecy est prest, il est vray que si vous voulez voir les deux Fortunez paisiblement, & leur declarer les auteurs de leur mal, ils se fient tant en vous, qu'ils viendront à vostre parole, ils desireront, Sire, d'estre satisfaiçts, car ils sont innocens & vos seruiteurs, & pour le vous faire paroistre, ils se presenteront deuant vous en tel estat qu'il vous plaira, à condition que Madame vostre fille soit deliuree, car elle est innocente: ils le sçauent bien, Sire, car de fortune la Fee est tombee entre leurs mains, qui leur a confessé que vous estiez trompé par quelque flaterie qui vous auoit supposé des faucetez, sur lesquelles vous auiez pris occasion de perdre les Fortunez. L'EMPEREUR.
Vous n'estes plus medecine vous estes conseillere

d'estat: Je vous diray, si les Fortunez ont quelque chose à me demander par les armes, j'ay assez de valeur & de force pour leur resister, & rabatre leur impudēce: mais s'ils se veulent iustifier de ce dōt on les accusez, ie suis prest de les ouyr en l'estat qu'ils choisirōt. LYCAMBE. Sirē, quād vo' sçaurez tout, vous iugerez que lon leur a fait tort, & pour ce qu'ils sont innocens, ils veulēt biē venir à vous sur vostre parole, afin que vous soyez leur iuge. Si vous ne le desirez, ils passerōt outre, car vo' ayans aimé, ils ne peuuēt que vous aymer tousiours, ils ne tascheront point à vous offencer, ains à ruiner ceux qui les ont voulu perdre mal à propos, en vous ruinant avec eux: si vous les receuez, ils peuuēt vo' faire plus de seruice que vous ne leur scauriez faire de mal. L'EMP. Vous m'auiez promis garison, & vous me blessez. LYCAMBE. Sirē, ie vous en demande pardon, & me retire de peur de vous offencer d'auantage. L'EMP. Il n'en sera pas ainsi, ie vous honore trop, mais parlez libremēt, & ne tenez point mon cœur en suspens: On m'a souuent donné de telles feintes pour me resiouyr, & ie les trouuois bonnes. A dire vray, ie croy, si ma fille est veritable, que les Fortunez sont innocēs s'ils viuēt, s'ils ne sont plus ils en sont cause, ils deuoient preuoir à leur mal en preuoyāt au miē. S'ils sont viuans, & qu'il soit vray qu'il n'y a point de coulpe en eux, qu'ils viennent hardiment, qu'ils m'en esclaircissent, ie suis Prince de foy, ie mourray auant que me retracter, & ie les receuray comme mes enfans, & bien-faicteurs, que s'il y a du tort en eux qu'ils y aduisent, j'ay assez de pouuoir pour resister à tous leurs amis,

Fortunez. Entreprise I. 201

LYCAMBE vous ne parlez plus en malade, vous dites en empereur: Non, Sire, non laissez yñ peu la couronne auprès de vostre cheuet, & comme ayant affaire de moy resoluez vous. S'il vous plaist que Madamé vienne icy, qu'elle me iure que les Fortunez sont innocens, & que vous me commandiez de les vous représenter, ie vous promets que vous les verrés, & que vous en aurés vne ioye accomplie. L'Empereur commanda qu'on enuoyast appeller Lofnis, & cependant il disputoit contre Lycambe, laquelle mettoit tout le secours de l'Empereur en la dexterité des Fortunez. Lofnis entra deuant l'Empereur, avec les femmes du Conestable, du Chancelier, & quelques Princesses qui auoyent passé deuant, pour preparer l'Empereur. Estant venuë, on la fit vn peu attendre: d'autant que l'Empereur auoit enuoyé querir les plus signalez de sa court, qui s'assemblerent, tandis qu'on alloit à la tour du Iardin, & le conseil n'estoit pas fini: ceste assemblée fut ainsi soudaine, car en telles affaires il en faut faire de mesme: Quand ils furent presens, l'Empereur parla ainsi: Ie vous ay fait icy venir, pour m'esclaircir le cœur d'vne doute, & pour auiser s'il est besoin, à la seurte de mō estat. Vous scauez que i'ay eu icy n'y a gueres les Fortunez: dont vous auez peu voir la capacité, vous auez aussi sceu comme ie les ay traitez: la peine que ie leur ay fait porter comme à ma fille, n'a donné peur à aucun, si que depuis ie n'ay peu scauoir ny entendre qui sont leurs complices: Ie vous diray s'il y-a quelqu'vn qui ait intelligence avec eux, qu'il le die, & ie luy pardonne, dés ceste heure,

ques'il craint qu'il se retire, ie ne le feray point poursuiure. Ceux qui en scauront quelque chose, qu'ils le disent & i'y mettray ordre leur pardonnant. Tous les assistans iurerent n'en audir iamais ouy parler, & de fait qu'ils ne scauoient que c'estoit, & que par tout l'Empire il n'en estoit point de mention, & que l'on croyoit que l'absence des Fortunez estoit pour quelque galantise au soulas de l'Empereur. Apres cela, Lofnis fut introduite, laquelle falla ietter aux pieds de l'Empereur qui se souuenoit de la preuue de la figure de verité, parquoy avec cela, adioustant foy à ce que ces seigneurs auoyent dit, & son cœur le iugeant, pource qu'il s'inclinoit vers les Fortunez à cause d'Etherine, il fit leuer sa fille, & l'embrassant avec vn paternel baiser luy dit. Ma fille, tu fay vrayement bien paroistre que tu es de ceste viue souche, dont nous sommes yllus, ayant paru obeissante & patiente: or bien ma mignonne ce mal est passé, ie vous recompenseray quelque iour, pour l'ennuy que ie vous ay donné, ce pendant retournez en la liberté ou vous estiez parauant, & viuez ainsi que l'auiez accoustumé. Puis se tournant vers Lycambe luy dit, Vous voyez le pouuoir que vous auez sur moy, ie croy ce que vous voulez, allez vous enquerir de ma fille, & puis faites tout ce qu'il vous semblera bon, pourueu que le tout tende à ma santé. Lycambe fut voir Lofnis en sa chambre, & eurent ensemble beaucoup de propos, & tels qu'ils voulurent, sans que pourtant Lycambe se descouurit à elle, apres ces discours elle reuint trouuer

l'Empereur, auquel elle promit que les Fortunez viendroyent le voir dans le cinquiesme iour, & avec ceste promesse sortit de deuant l'Empereur, lequel incontinent assembla le conseil & leur proposa ce qu'il peut, pour tascher à descouurer ce qui estoit de la machination, & il n'en ouit que choses toutes au contraire, mesme ceux dont il fasseroit le plus, & qui luy estoient tres-fideles, estoient ceux qui regrettoient plus l'absence, & le mal des Fortunez. Partant l'Empereur ordonna que les Fortunez fussent receus avec honneur, mesmes recominanda à Lofnis d'en faire la reception: Chacun de la Court en fut aise, & à l'apparence l'Empereur iugeoit de l'innocence des accusez: toutesfois le mercredy au matin ayant disposé sa figure & la bague, il enuoya querir tous les seigneurs, & ayant encores parlé de l'affaire qui se presentoit leur demanda leurs aduis: il n'y eut aucun qui n'en dit selon son cœur: aussi la figure fut constante. Ce qui asseura tant l'Empereur, qu'il eust voulu desia tenir les Fortunez, & disoit, Est-il possible qu'ils soient encor mortels, quelque bon angeles auroit-il tirez de la mort où ie les ay enuoyez? Ha! pauurets, si iamais ie vous reuoy, ie repareray la blesseure faicte à vostre innocence, & de sorte que vous m'en deurez de reste.

Au temps que Lycambe auoit promis les Fortunez arriuerēt, & Lofnis preparee vint au deuant d'eux qu'elle receut avec ioye & liesse approchant de l'excès, accompagnant son plaisir de toutes les ceremonies courtoises dont on gra-

tifie ceux auxquels on veut du bien, & qu'on desire honorer, & en conuoy magnifique, amena ces personnages desirez à l'Empereur, lequel les embrassant & receuant, & les voyant tous trois: Or dit-il, & lequel est-ce qui deffailloit pour lequel recouurer, il deuoit venir vne si grande armee? Ils dirent, c'est celuy, Sire, qui en voudroit auoir douze, voire infinies pour vostre seruice: ce disans & à genoux, voulurent continuer quand l'Empereur les fit leuer, à son reiteré commandement ils se leuerent, & l'aîné pour tous dit, Sire, nous sommes venus icy vous apporter nos testes, lesquelles estans coupables, vous satisferont à vostre plaisir: mais aussi estans innocentes, sont venus s'offrir à vostre Majesté pour auoir ceste gloire, de vous auoir serui: Nous sommes vos seruiteurs tres-humbles, qui n'auons iamais rien attenté, ioint que si cela eut esté il y eut paru: car de pauures estrangers ne peuvent rien faire, s'ils ne sont poussez & aydez par d'autres. Si nous sommes coupables, Sire, que nos accusateurs paroissent, & qu'estans confus deuant vous, nous soyons chastiez, & s'il se trouue que nous soyons innocens, comme il est vray, que nous soyons restablis à vostre seruice, ou qu'il vous plaise nous donner vn honneste congé, qui nous seruira de tesmoin de l'integrité de nos comportements. L'EMPEREUR. Mes enfans vous estes les bien-venus, & s'il y-a quelqu'un qui y contredise, qu'il se presente, ie vous en feray raison, ie ne veux point à ceste heure vous traiter comme estrangers, mais

Fortunez. Entreprise I. 205

ainsi que si vous m'apparteniez: vivez en la sorte que vous avez fait au passé, & disposez de tout. Avec ces paroles il les receut, avec grande demonstration d'amitié & de reconciliation, les protestations de contentement, les excuses, les promesses, & telles ouvertures de courage sont escrites dans les beaux cœurs, qui le scauent proportionner à l'egal de leur alegresse, quand telles ou semblables affaires leur surviennent. L'Empereur ne voyant point la vieille Lycambe la demanda, Viuarambe luy dit que comme ils venoyent, vn messager l'estoit venu querir en diligence, pour aller chez elle voir son mary qui se mouroit, lequel possible elle ne trouueroit que difficilement en vie: l'Empereur se contenta, estant assez satisfait de ses Fortunez, qu'il auoit recourez contre toute esperance. Dès le iour mesme, les Fortunez esclairent l'Empereur de tout: car la Fee s'estoit descouuerte à Lycambe, si qu'il fut asseuré de sa fille & d'eux, il est vray que rien ne luy fut déclaré de l'amour de Lofnis & Fonsteland, car il eut esté question de descourir tout, & il n'estoit pas encor' temps. En ceste ioye heureuse, pour tesmoigner son aise, l'Empereur entre autres actes galands qu'il fit effectuer, il enuoya au vaisseau qui auoit porté les Fortunez és isles de misere, & y fit mettre le feu, à ce qu'il perit avec tout son equipage qu'il detesta, puis fit raser les deux tours où sa fille auoit esté prisonniere: Et si en ceste humeur il eut tenu Epinoise, il l'eut perdue, & de fait il enuoya à la fontaine, & fit abatre le pe-

tit pavillon où elle demouroit : & fut rasé si bien, qu'il n'y auoit plus d'aparence, & fit changer l'auenue à ce que ce lieu-là fut inutile, & en arriere, & pource fit faire trois petits pavillons vers la ville, auanceant dedans le parc, à ce que le lieu du logis de la Fee fut plus destourné & rendu inutile, comme il a depuis tousiours esté, puis il commanda que le proces de la Fee fut fait, ce que les Fortunez empêcherent par leur priere. Il n'est plus question de penser à reuenir en tristesse, il conuient poursuyure & acheuer nos entreprises. Aussi l'Empereur qui en ce plaisir sent plus viement les pointes de l'amour d'Etherine, presse les Fortunez d'executer ce qui est necessaire pour son bien, parquoy le voyage autrefois resolu fut conclud: Et pour cet effet, il pria les Fortunez d'aller en ambassade, vers le Roy de Nabadonce, ils firent semblant de le desirer fort, mais comme ayans soin de sa personne, ils luy persuaderent qu'il valloit mieux qu'ils demeurassent pres de luy, & qu'il enuoyat en Nabadonce le Prince de Glassere. Ce qu'estant trouué bon, il fut depesché : sa legation portoit que l'Empereur de Glindicee desiroit voir les ceremonies du grand Anniuersaire d'amour, qui auoit esté proclamé, se deuoit tenir en l'hermitage d'honneur, & pource il prioit le Roy de Nabadonce son bon frere de l'auoir agreable. Cet Ambassadeur estant parti, les Fortunez firent leur diligence d'enuoyer par tout, donner auis de ce qui s'estoit passé, auertissant leurs amis de se trouuer en l'Hermitage au plustost,

fortunez. Entreprise I. 207

pour participer au bien & plaisir qui s'y trou-
ueront. La Royne de Sobare eut lettres de son
Fortuné qui la prioit d'amener la Fee, & de
faire ainsi qu'elle l'auoit proietté. Le Roy de
Quimalee fut aussi auerti, & sa fille de mesme,
qui se preparerent & diligenterent à ceste ma-
gnificence.





L'histoire véritable, ou Le
voyage des princes fortunez ,
divisée en III entreprises, par
Béroalde de Verville

Béroalde de Verville, François (1556-1626). L'histoire véritable, ou Le voyage des princes fortunés, divisée en IIII entreprises, par Béroalde de Verville. 1610.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

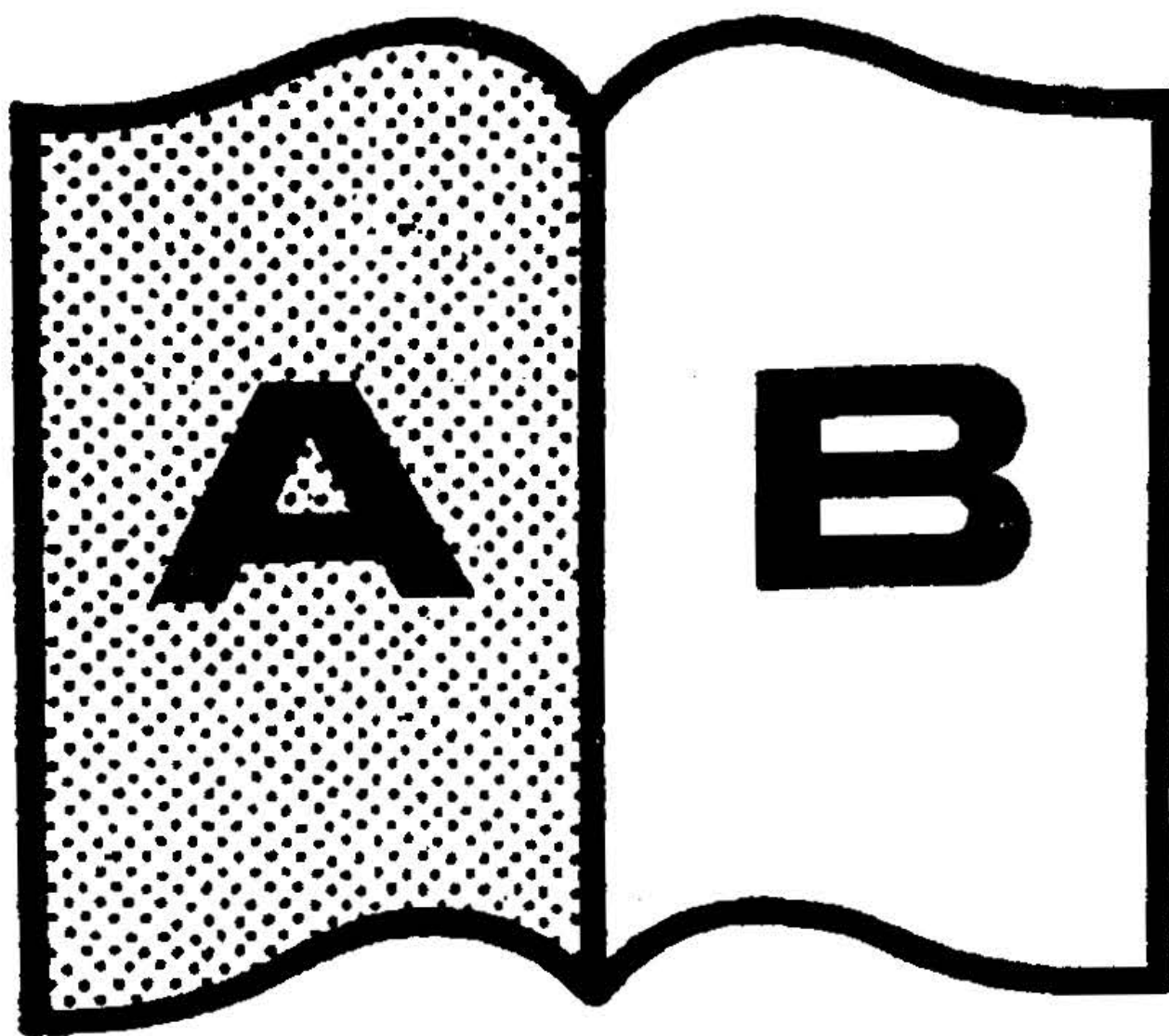
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

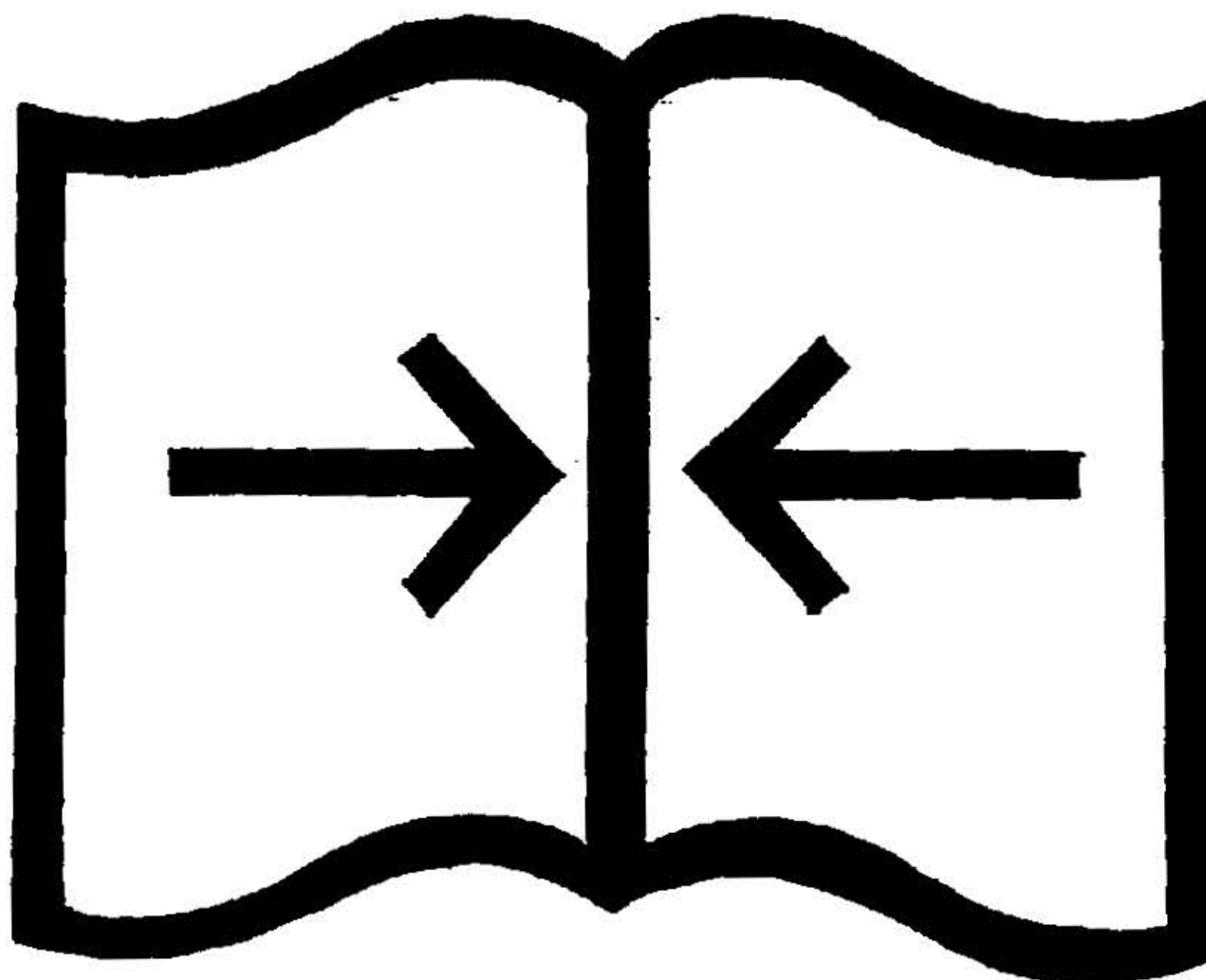
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.



Contraste insuffisant
NF Z 43-120-14

Texte en surimpression

Illisibilité partielle



Reliure serrée
Absence de marges
intérieures

V E R I T A B L E,
O V
L E V O Y A G E D E S
Princes Fortunez.

ENTREPRISE SECONDE.

P R E P A R A T I O N.



Le Soleil apres plusieurs malignitez de temps, r'amenant les beautez du iour, qui font esperer que les facherics, que caufoit l'importunité de la mauuaise saison cesseront, ne lance point tant de lumiere, que l'Empereur de Glindicee en imagine, par les consolations auantagenes qu'il reçoit, de toutes ses delicieuses rencontres, qui le courent à pleines ondes de felicitez. Et semble que le surcroist de prosperité luy en vueille. C'est l'ordinaire que quand le mal ou le bien auient, ils abondent en leur exquise rencontre, & l'excés s'en remarque en la suite de ce qu'ils produisent. Nous le voyons en ceste



Fortunez. Entreprise II. 209

court, & nous participions à ce bien, comme au
doux ombre qui delecte les amis. Aussi tous ces
bons progresz ne nous estoient qu'une agreable
figure, car rien ne nous touchoit que nostre
propre desir, en la pointe duquel nous nous insi-
nuames aux belles graces des Fortunez, & nous
auint vne fauorable commodité : C'est que
l'Empereur qui prenoit cognoissance de tout,
& qui nous auoit remarquez, & singulierement
à cause du deuoir que nous rendions aux Fortu-
nez, voulut scauoir qui nous estions. Il nous fit
appeller & nous parlames à sa Majesté, qui
nous enquit de nostre nation & condition, à
quoy nous respondismes à nostre seurté, & à son
gré, que nous estans ramassez, tant gentils-
hommes qu'autres, tous estions curieux, & meus
du desir de voir & entendre. A la verité nous ayas
gousté, il se monstra en nostre endroit, non seu-
lement debonnaire, mais admirablement accom-
pli en charité : car ayant aucunement discerné
nos desseins, ne nous voulut pas molester ou in-
quieter d'interrogations, mais nous soulager
magnifiquement en la tendreur de nos entrepri-
ses: Il nous commāda de le suyure, sans nous de-
stourner pour occasion que ce fut, nous assieurāt
amiablement, que puis que nostre fortune nous
auoit adressez par ceste voye, qu'il falloit neces-
sairement continuer, & que fussions attentifs
d'accompaigner ses entreprises, selon lesquelles
il nous reussiroit du bien, d'autant qu'ayant pris
ce train, nous n'eussions peu trouuer autre voye
pour nostre cōqueste, à l'effet de laquelle il nous
promit ayder & assister, à cause de son amitié

vers les curieux . Ayans ceste commodité dont nous vſasmes le plus prudemment qu'il nous fut possible, & nous façonnant à si glorieuse habitude, nous eusmes cognoissance la plus part de ce qui se passoit . Mesmes le Sage qui presidoit au conseil de l'Empereur, fut nostre amy: ce qu'il me manifesta particulièrement, me communiquant vne admirable inuention de cabinet, qu'il auoit proposee à sa Majesté, & que les Fortunez approuuerent, d'autant que c'estoit tousiours adiouster moyen sur moyen pour diuertir l'Empereur, & le confirmer en la gaye pensée de sa ioye future, car tandis que les preparatifs se faisoient, il le falloit entretenir de ce qui conuenoit à son esprit: Et puis ces grandes ames capables de tant de sujets, cognoissans tant d'affaires, ambrassans tant de desseins, & susceptibles de continuels obiets, & de notable merite, ne peuuēt estre arrestees à vn vniue, il est necessaire qu'ils en ayēt infinis, parquoy entre tels entretiens, qui tous les iours s'entresuiuoyēt, ce cabinet lui fut proposé lequel il goustâ sagement, & s'estant esgayé apres ceste belle industrie, il determina de faire bastir vn pauillon, au plus bel endroit du Palais de la fontaine, pour y colloquer vn tant exquis labeur, duquel il fera vn beau present à Etherine à son retour, en signe de l'amour, fidelité & passions de leurs esprits, qui se reposerōt en la gloire de leur mutuelle récōtre, laquelle desia il retrace és mouuemēs, figures, proportions & beaux paremēs de ce rare edifice. Le voyant en ceste excellente humeur, & qu'il auoit agreable d'estre entretenu de toutce qui auoit de

Fortunez. Entreprise II. 211

L'attrait à son plaisir, ie lui chanté vn hymne sur le sujet de son cabinet, & prenant le temps à propos sans quoy ce qui est plus auantageux en perfection deschet de grace, ie lui fis voir & entendre ce qui en estoit, & ce sous les accords que les Fortunez en auoyent designez, & par la conuenance desquels l'ame fut donnée à cet ær, dont les paroles & le chât, fut l'occupatiõ de la court vn peu plus long temps, que les belles pointes & galantes rencontres n'ont accoustumé, pource que chacú en vouloit iuger, & les Dames pour monstret la beauté de leurs entendemens en discouroyent. Ayés le plaisir d'ouir aussi ces effets de la meditation de mon cœur qui n' imagine rien que de grand.

*Cessés discours enfléz des actes orgueilleux
De ceste antiquité qui s'est tout fait accroire,
Perisséz auiourd'huy desseins audacieux
Car vn trait plus hardi supprime vostre gloire.*

*S'escoute sans humeur ce cristal admiré **

*Des esprits qui scauoient discerner la science,
Bien qu'en luy fut au vis tout l'uniuers tiré
Si n'est-il rien au pris de ceste experience.*

** C'est la
sphere
a' Archi
medes.*

*L'astrolabe magic ou ce grand Empereur,
Cisela l'auenir de la grand' Republique,
N'auoit rien de secret, n'auoit rien de grãdeur,
Au prix de l'accõpli de ce chef d'œuure unique.*

*Qu'on vole dans les cieux qu'on fouille les enfers,
Que l'on rase les mers, qu'on espluche la terre,
On ne trouuera rien que les suiets diuers
Que ce grand lieu petit abondamment enserres
Artifice admirable & merueilleux succès
Des desseins d'un esprit releué sur nature,*

212 *Le voyage des Princes*

*Unique cabinet, tu contiens par excès
Tout l'estat du créé & tout l'art de facture.
De la source du feu la semence est icy,
Dont le Soleil doré ce pourpris illumine,
On recognoist la nuit en ce ciel racourcy,
Ou la Lune en son cours exactement chemine.
Tous les astres y sont avec leurs qualitez,
Aussi leurs mouuemens y ont leurs influences,
Et en proportion de toutes quantitez
Ils produisent en bas, les mesmes excellences:
Qui peut imaginer le trait ingenieux
Qui fait estre & mouvoir ceste exquisite machine,
Il est en l'eschelon où l'esprit glorieux,
Commence à se porter à la gloire diuine.
Mortels nous n'auons pas encor les passions,
Qui poussent par esclans à si grandes extases,
C'est assez d'en auoir en nos deuotions,
Contenans nos desseins en ses petites bases.
Tout ce qui est mauuais procede du malheur
Infus par le peché de nostre grand ancestre,
La terre le produit, & puis par la faueur
Du correcteur de tout le bon on en void naistre.
Au solide plancher du plan inferieur
Reside l'excellent de ce rare edifice,
Tout ce que le bon art façonne de meilleur,
S'y trouue abõdamment, car s'en est la matrice.
Joy est en liqueur des Pces reuerè
Le Royal scyllitin qui conserue la vie,
Et le meslange saint des Dames desirè
Pour engendrer des Dieux la pudique Ermesie.
L'œil sera bien heureux qui aura l'heur d'y voir
Le parfait Nepentez le pere de liesse,
Cet abisine de bien qui fait par son pouuoir,*

fortuneZ. *Entreprise II.* 213

*Fuir la maladie & durer la ieunesse.
De tout ce que l'on peut faire operation,
Le Magistere y est, le Mercure, l'essence,
Le souffre, le lixiv, la separation,
Le sel, le specific, l'arcane, la substance.
Que sert de designer cct œuvre precieux,
Si vous ne l'animez pour sa proche naissance,
Prince unique entre ceux qui attirent les yeux
Des plus galans esprits qui cherchent l'excellence.
Ce sujet est si grand, qu'il est d'un grand l'honneur,
Excitez le, car c'est un œuvre de memoire,
Celuy qui l'a tracé n'en sera que facteur,
Vous en aurez le bien, le plaisir, & la gloire.
Les discours sont petits, ie voudrois auoir l'heur
De dire vos vertus & en estre capable,
Ma voix iroit si bien avec vostre grandeur,
Que mon diuin accent seroit inimitable.
Ayant pour m'exercer un champ si spacieux,
I'y serois tant parfait, & ia dire ie l'ose
Que mesme vous seriez de ma gloire enuieux,
Si seul vous n'en estiez & l'auteur & la cause.*

Beaux esprits voyez, cōsiderez, pēsez, goustez, & iugez, & quād vous aurez apperceu quelque bluette ou plus de ceste verité, vous aurés regret, vo^o aurés grand dueil, que ceci s'est passé en tēps que vous n'y estiés pas, & si vous estiés presēs, vo^o vo^o despecerés de desplaisir de ne l'auoir pas cognu.

En ces occupations nous attendions le départ de l'Empereur, non point seulement à cause de l'honneur que nous lui deuions, ou seruice que lui eussions voué ou deu, ou pource que nous luy eussions de l'affection, mais principalemēt (cōme c'est l'ordinaire des suyuañs) pour nostre propre

commodité. Car rien ne nous agitoit que nos grands desseins, rien ne nous contraignoit que nos belles pensées, rien ne nous opiniaitroit à ce devoir que nos heureuses conceptions, & rien n'apportoit nos deliberatiōs, que les serieuses fâtaisies qui nous attiroyēt à la conquēte de la parfaicte Xyrile, pour l'amour de laquelle nous auions de la patience, nostre cœur s'obligeoit à vne seruitude honneste, nostre ame se submettoit à vne obeissance volontaire, & nostre courage se proportionnoit à l'aparence qui nous estoit vtile; ayant incessamment l'œil & le desir sur les Fortunes, desquels par vne diligente enqueste, nous apriſmes l'origine, les conditiōs, & les auantures depuis leur enfance. Et pour ce que ie scay qu'il vous ennuye que vous ne les cognoissiez: Ores que l'Empereur & les siens sont occupez, & sans qu'ils s'en apperçoiuēt, ie vous racōteray ce que i'en scay, le retraceant apres la verité sans fraude & sans enuie, mais selon le plaisir que l'integrité de mon cœur s'en propose.

DESSEIN PREMIER.

Le Roy de Nabadonce vertueux & accompli, voulant que ses enfans fussent biē instruits, fait assembler les Sages, qui d'entr'eux en esleurent sept pour precepteurs des trois fils du Roy.

ENtre les termes de la grande isle de Moso, laquelle est comme vn autre continant, est le

Fortunez. Entreprise II. 215

spacieux Royaume de Nabadonce, qui par vn bout est contigu au grād Empire de Glindicee; En ce Royaume cōmande le plus sage de tous les Rois, & qui est tel que la grandeur & magnanimité des autres, est sō appuy, & son estat posé sur la vertu, se maintient en l'asseurance de la vertu de tous ceux qui y pretendent; il est en parfaite concorde avec tous ceux qui le cognoissent, aussi vit-il sans auarice, sans enuie, & sans inimitié: Ce Roy est magnifique en pieté, modeste chez soy, fidele à ses amis, & l'innocence est le comble de ses grandeurs. Et pource que la parole est le pourtrait de l'ame, on recognoist l'integrité de la sienne en ses propos; car s'il discourt, ses paroles sont autant de traits parfaits de sapience, emplies de la loüange des vaillans sans aucun meslange de ses merites; son ambition est d'esteindre toute vanité; Et l'amplo desir d'augmenter sa domination est l'entretien des loix, & la conseruation des peuples, lesquels à son exemple, viuent en l'ombre de leur deuoir sans autres souhaits ou ambition, que de s'vnir à l'honneur, qui est l'vnique biē auquel ils aspirent: car l'estime qu'ils en font, les fait croire que ceux qui viuent sans honneur, sont si pauvres, qu'il ne leur reste rien qu'une ame miserable. Ainsi que ce Roy paroist entre les Princes vertueux, estant vne lumiere parmi les potentats, aussi ses pretentions ont esté de faire si bien, que ses enfans tres-accomplis, ne fussent secondez d'aucun en ce qui est de la vertu. Parquoy il a mis toute peine de les rendre dignes heritiers de la loüange qui lui est deuë. Ce Roy a trois fils,

216 *Le voyage des Princes*

Princes extrêmement auantagez des dōs de Nature, & pource que son amour paternelle estoit bandee au bien de ses enfans, il les voulut rendre accōplis: pour à quoy paruenir, ayāt fait estat de tout ce qu'un grād Monarque peut, il proposa de se gouerner en cet affaire, cōme s'il n'eut esté qu'un simple possesseur de biens & non Roy. En ce beau zele d'adiouster par art, ce qui deffaut aux beaux esprits, il fit vne assemblee generale de tous les sages & suffisans qu'il luy fut possible de trouuer, pour d'iceux tirer l'élite, & les faire precepteurs de ses fils. Tous les plus habiles eurent à honneur de s'y trouuer. Ceste congregation fut libre, plus desirée qu'aportant contrainte, plus souhaitee que commandee, & plus honorable que commode, l'alechement du denier furtiuement pratiqué ne fut point cause que le bel esprit s'y trouua, l'espoir d'obtenir un degré souhetté pour paroistre n'y attira pas le Philosophe, car le curieux y veint pour voir, & pour rassasier sa fidele pensee, le billet de recommandations n'y courut point, les procurations pour faire vne election iniuste ny furent pas cognues, la seule bonne & libre volonté, y conduisit ceux qui voulurent faire essayer leur capacité à l'honneur de la science, au bien de celuy qui plus meritoit, & à la gloire commune des gens de bien, qui comparurent icy d'un mesme courage. Les pris escheurent à chascun selon sa valeur, sans que l'enuie y survint, & selon cet ordre il y en eut sept qui furent trouuez exceller, entre lesquels du consentement de tous, Sarmedoxe obtint d'estre le

premier: son humilité sçauante fit qu'il s'excusa, mais l'authorité de la cōpagnie & l'auenu du Roy, le mirent en ce degré, & luy firent receuoir. Ceste bonne election faicte, le Roy receuant ces sages de la main de tant de grands hommes, en fut fort edifié, & les acceptant dit : Je suis tres-aise de l'honneur que vous acquerez par l'estime qu'en font de vous les capables iuges de vos merites, & me plaist vous retenir pour vous donner le gouuernement de ce qui m'est le plus cher, à ce que par vostre soin & diligence mes enfans puissent acquerir tant de perfections, que lon les croye dignes reiectons de leurs ancestres qui ont gouuerné ce Royaume, avec telle prudence que la benediction du peuple a esté la preuue de leur bonté. Je ne desire pas que vous les gouuerniez avec le respect que vous pourriez y apporter, en consideration de ma grandeur, & de leur qualité : Je veux que ceste magnificence naturelle soit mise à part, à ce qu'ils soient instruits & instituez nō en Princes, ains comme hommes, afin qu'ils apprennent à se cognoistre, car ils ne sçauront que trop l'vsage de se glorifier de leur naissance, & puis estans rendus dociles, vous les rendrez tels que ie les souhaitte, vous y aduiserez selon vostre prudence. Demain Dieu aydant, nous disposerons nos affaires. Apres il donna congé aux autres qu'il accompagna de presens, courtoisies & faueurs les laissant à leur liberté.

DESSEIN DEUXIÈME.

Sarmedoxe fait paroistre au Roy, qu'il peut ce qu'il doit, par la demonstration qu'il en fait d'un nouveau Palais, lequel estant fait fut nommé l'hermitage d'honneur, où les Princes furent instituez. Le temps de leur pedagogie achevé, le Roy appelle ses trois fils l'un apres l'autre, & leur presente le gouvernement du Royaume, dont ils s'excusent sagement: le Roy comme irrité de celà les chasse du pays & ils obeyssent.

LE Roy ayant laissé rafraischir les Sages pour un peu se recognoistre, il appella Sarmedoxe & luy dit, Pource que ie ne veux rien faire à l'auanture, mais seurement, & sur tout en affaire tant exquise que l'instruction de mes fils, ie serois fort content en moy, si par vne demonstration euidente vous me faisiez voir manifestement que vous pouuez & en peu de temps effectuer ce que ie souhaitte. SARMEDOXE. Sire, ce ne sera pas de nostre propre perfection que nous aduancerons si beaux & parfaicts Princes aux excellences que vous pretendez: car celà depend absolument de la grace de Dieu, qui toutesfois a donné des moyens pour tels effects, ce sont les hommes auxquels il a departi la science pour les rendre organes de l'instruction des autres. Nous sommes de

este qualité, & vous nous avez commandé de partir à Messieurs ce qui est gracieusement donné aux humains, lesquels pourtant l'obtiennent au prix du labeur. Nous auons intention à ce seul but, & comme il vous plaît nous commander, il est en nostre pouuoir, selon l'homme, de vous rendre la preuue que vostre Maiesté desire. Sire, donnez-nous ce vieil chasteau qui est là bas vers Septentrion au parc de la solitude, c'est vn lieu ruiné, qui n'a de beau que l'attente de mieux, il est l'habitable des chouettes, & oyseaux malheureux, la retraicte des serpens & animaux cruels, & là, s'il vous est agreable, nous establirons les principes de nostre labeur, & y ferons paroistre nostre industrie, octroyez-le nous donc, & commandez que les ouuriers que nous choisirons, nous seruent fidelement, & ie vous promets, que deuant que deux lunes soient passées, vous aurez certitude de nostre diligence & affection à bien faire, avec induction de nostre capacité par la veüe de nostre ouurage, qui possible sera vn des brins du plumage des belles ailes qui portent vostre nom par l'uniuers. Le Roy l'ayant ouy respondre à son intention accorda à Sarmedoxe ce qu'il requit, & d'auantage luy ouurit ses thresors, afin que rien ne manquat. Incontinent les sages se mirent à trauailler sous la conduicte du sage ancien, & employerent gens & maneuures à nettoyer le vieil Donjon, dedans & dehors, desmoller les cloisons, abatre les planchers, boucher les fenestres, fermer les fentes à ce qu'il n'y restast que les murailles vnies, n'y laissant d'ouuerture que la porte, tant qu'il en fut besoin. Là dedans

le vieillard disposa vn bastiment dont le dessein estoit en son cœur . Et pour lequel construire , il fit appareiller de la terre grasse , de celle qui est verdastre , laquelle il fit dextrement conroyer , l'humectant de l'eau où auoit esté dissout le sel vierge , lequel est le premier qui se congele és marais , & emprunte l'odeur des violettes : dans ceste terre il mesla la limaille de fer , dont on a osté la teinture par ebullition en vinaigre , & ceste teinture est souuerain remede aux mauuaises couleurs des Dames , & ce corps mort de fer il le fit incorporer avec du verre pillé y adioustant de la terre blanche , selon la proportion conuenable à ce que le tout fut bien & deuëment lié . De ceste composition dont il y auoit vne immense quantité , il forma les parois , les cloisons , les planchers en voulte , remplis par dessus , & le toict de son edifice enduisant dedans & dehors la superficie d'vne glaie , où il auoit fait tremper la pierre serpentine : avec ceste cristaline verte qui se trouue és forges où l'on raffine le fer & l'acier . Par ce moyen les sales , chambres , cabinets & autres pieces furent construites selon leur propre symetrie , puis il laissa tout bien secher : En apres dedans & dehors il emplit le vuide de bois , & fermant l'entree & les autres ars incommodes , ainsi que font les potiers qui cuisent leurs ouurages , il mit le feu au vieil donjon , afin que son œuure cuisit , le feu estant estent , & le tout refroidit , il y entra & fit oster les cendres , & reuisita tout , qu'il trouua fort bien , excepté vn petit endroit vers le couchant , où il se trouua vne fente laquelle il boucha proprement avec ce souffre congelé

en brillant qui se trouue és ardoisieres d'Angers, & l'a si bien approprié, qu'il semble que ceste soudure soit d'or : En apres il fit poser les portes, les fenestres & chassis, dont l'estoffe estoit eleuë entre les meilleures. Celà fait, il fit desmolir la grande muraille exterieure, laquelle ostee, parut le domicile Philosophique, construit ainsi que d'une piece, & tant accompli & beau qu'il peut estre dit le miracle du monde, & vnique merueille des pays, où le Soleil s'ayme, en outre il y mit des meubles conuenables, & necessaires avec les propres ornemens. Apres que le Roy eut veu ceste preuue d'industrie il presuma que Sarmedoxe ayant d'un lieu sans ordre & ruyné, abominable & detestable fait vne place elegante & polie, desirable & delectable, que facilement il pourroit informer vne substance susceptible de toutes belles formes: Parquoy receuant l'ouurage qu'il approuua fort, il y établit les Sages, & leur mit és mains les trois fils pour les instruire en pieté, doctrine, arts & prudence. Ce lieu fut par l'aduis des Sages, & consentement du Roy nommé l'hermitage d'honneur, auquel tout ce qui est necessaire à vn lieu de plaisir se trouue, ioinct que toutes honnestes commoditez, avec infinies singularitez, y ont esté assemblees tant par la liberalité du Roy, que par l'industrie des Sages, & rencontres qui s'y sont addonnees, soit par le reste des bastimens qui y a esté adiousté, qu'aux appartenances que le Roy y a adointes, avec iardins, boys, estangs, & clos qu'il y a faict tellement approprier, que l'on peut estimer ce lieu entre les plus superbes de

tous ceux qui sont paruenus au terme de l'excellence. Les trois Princes furent esleuez soigneusement en ce palais (aussi le premier petit bastiment est dit le Palais du cœur,) & les sages y prirent la douce peine, qui avec le temps esclot le contentement, conduisant ces beaux esprits aux sciences selon toutes les lieses de cœur que le soin doucement ordonné peut conceder. La malheureuse contrainte, la rouge fesserie, qui est le desgousterment des esprits, ne s'y est point trouuee: mais toute iuste liberté, fournissant de loisir & d'occasions à ces beaux astres leuans de s'accomplir en lumieres parfaites. Ce qui a tant bien succedé à ces personnages, chacun y ayant employé ce en quoy il excelloit, qu'ils mirent ces nouueaux cœurs en estat de se pouuoir esgaler aux plus accords, si qu'outre l'adresse qu'ils auoient aux armes, & autres exercices communs aux Princes, ils paroïssent sages, de belles mœurs, & doctes, non de la doctrine de ces arracheurs de paroles, qui feuilletent les liures pour y trouuer plustost vn mot pour s'emplier la bouche, qu'vne bonne sentence qui ayt efficace à leur faire oublier l'auarice & le reste des villennies pedagogiques. Et ce qui fut le plus recommandable, est qu'en peu de temps ont en vit tant de signes que la foy de l'effet surmontoit l'opinion, aussi ce n'est rien d'estre vaillant, heureux & scauant, il conuient estre sage. La sagesse est l'vniue fruct des labeurs, elle est le remede à tous mauuais accidens, l'ornement de la bonne Fortune, & le bien accompli de toutes sinceres actions, comme but

FortuneZ. Entreprise. II. 223

parfait des ames genereuses, organe de leurs entreprises & conduicte de tous leurs desseins. Le temps escheu, & que Sarmedoxe auoit faict entendre au Roy, que les Princes estoient capables de suiure les erres de Fortune, il fut tres-aise, & gratifia les sages à leur desir, leur commandant de continuer & de demeurer tousiours en l'hermitage pour y receuoir ses commandemens. Or ce Roy qui a le iugement grand, & qui ne se borne pas à la simple apparence, desira par essay notable scauoir, si l'interieur de ses fils ressembloit à ce qui paroissoit, & voulut luy-mesmes esprouer la sagesse de ses fils. Parquoy sur l'aduis pris au cabinet de son cœur, il enuoya appeller son fils aîné, lequel ayant introduit en son particulier, il luy dit, Vous scauez, Caualliree mon fils, le soin que i'ay pris pour vous rendre tel que vous peussiez atteindre au rang des plus accomplis, & ie croy que vous auez le iugement de cognoistre le fruit que vous en deuez rapporter, qui premierement doit tendre à l'honneur de Dieu, puis au soulagement de mon âge, & plaisir de mon esprit, vous pouuez cognoistre la peine du travail continuel auquel i'ay esté bandé tout le plus aisé de mes ans, pour gouverner mon Royaume en paix, & maintenir mes subiects en toute douceur & iustice, maintenant que le tēps m'a rendu pesant, il est heure que ie iouysse de quelque repos pour sauouer le peu de vie qui me reste, & que ie ressentē la liesse de tranquillité attenduë par le bien que i'auray de vous veoir, selon mon desir, partant afin que i'aye l'heur d'acheuer ma vie en patience, ie delibere me retirer

224 *Le voyage des Princes*

des affaires, & vous mettre en main la charge du Royaume, afin que ce pendant que ie me donneray quelque recreation, & que i'accomplisse mes iours en mes maisons de plaisance, sans aucun mauvais soin, i'aye le bien de vous voir conduire sagement l'État, pour y continuer heureusement apres mon decés. Je veur doncques vous commettre tout mon soin, & vous communiquer ma couronne, comme à mon aîné ainsi que ie le feray tantost paroistre assemblant mes estats, & vo⁹ mettant le sceptre en main: Et pource que ie tiēs celà ainsi que si desia il estoit, ie vous recommande vos freres, sur lesquels vous aurez l'œil pour leur distribuer les charges, & les aymer parfaitement, car ils sont vostre sang: Je vous enoints de rendre la iustice esgale à chacun, sans acception de personnes, & vous proposant tousiours deuant les yeux la iustice diuine, gouvernez vos sujets en amour & charité. Ayez pitié des pauvres, soulagez les oppressez, ne mesprisez point la voix des supplians, récompensez ceux qui auront employé leurs corps & leurs biens pour vostre seruice: Ne donnez qu'aux gens de merite, & iamais on ne murmurera contre vous. Ne faites point de dons immenses, sur tout à ceux qui peuvent nuire, ou mal conseiller. Tenez aupres de vous gens sçauans & sages, vous seruant de personnes non contemptibles, mais venerables. Ne pardōnez point aux meschans. Ne permettez iamais que l'on viole les loix de vostre Royaume, & respectez incessamment ceux qui enseignent la pieté, Soyez religieux, non addonné aux vices, ayant sur tout soin que l'on ne puisse remarquer
que

fortunez. Entreprise II. 225

que vous ayez aduancé quelqu'un qui vous ayt aydé ou conseillé en quelque action vicieuse. Le Roy ayant par ces discours diuersemēt manié le cœur de ce ieune Prince que la sagesse moderoit durant les combats que ces propos luy faisoient, l'entendit ainsi respondre. Monsieur, vous m'avez donné des enseignemens qui ne doiuent iamais tomber de la memoire des Princes, & vous ayant ouy parler selon la puissance que vous auez sur moy, ie me dispose entierement à mon deuoir, qui me fait recognoistre qu'il n'y a point de lumiere au monde égale à celle du Soleil, & qu'un poil de la paupiere de l'œil est moindre que le sourcil: ce qu'estât considéré, on doit toujours s'arrester à ce qui est plus grand pour se contenir en ses termes. Ie ne seray iamais si temeraire de presumer qu'en vostre presence ie puisse estre capable d'aucun commandement souuerain, vous estes le Soleil de vostre Royaume, & le sourcil de l'œil qui veille sur vos peuples, & pourtant cognoissant l'heur que nous auons tous de vostre presence & grandeur, ie supplie avec tous vos sujets le Souuerain, qu'il luy plaise vous rassasier de iours, continuant vostre bonne vie, mesmes au delà de la mienne, fut-elle autant aduancée que celle des plus anciens. Et ie vous supplie tres-humblement me pardonner, si ie semble perdre l'assurance, vous oyant entrer pour moy en des conditions qui me sont insupportables, pardonnez, s'il vous plaist, à mon deffault, & ayez agreable que ie viue en l'obeissance tres-humble que ie vous doy, sans que j'accepte ceste charge, à laquelle ie n'oserois mesme

penser. Le Roy le trouua esmerneillé & consolé de ceste responce, & dissimulant son contentement, iugea de la prudence de son fils, par ceste modestie, & sans luy faire autre semblant le renuoya, puis vn peu apres il commanda, qu'on luy fist venir le second, auquel l'ayant pris a part, il dict, Fonsteland, i'ay deliberé de vous prouuoir auant que ie passe les derniers souspirs de ma vieillesse: parquoy ayant aduisé à la fortune de vostre frere aîné, que i'establiray fort bien par l'aliance que ie feray de luy avec l'heritiere d'un plus grand Royaume que cestuy-cy, ie vous veux mettre durant ma vie en possession de mon Estat, ce que ie desire executer tout maintenant, tant pour vous instaler, que pour me soulager des charges publiques lesquelles à cause de mon aage commencent à m'estre importunes. Je suis vieil, vous estes ieune, vous pourrez aisément porter ce faix pour moy: pensez doncques à vous disposer à ce qu'en pleine assemblee des Estats, ie vous constituë Roy: Apres ce discours il adiouta les remonstrances & regles, les preceptes, statuts & iustice qu'il auoit proposé à l'autre, ce que cestuy-cy oyant & coniecturant la merueilleuse espreuue par laquelle le Roy le tentoit, se conseillant à la raison, que la sagesse luy auoit pratiquee, respondit, Monsieur, ie vous supplie de proposer à mon esprit, ce dont il est capable pour l'exercer à vostre seruice, afin que vous ayez le plaisir de considerer comme ie m'y occuperay, & que i'aye le contentement de vacquer à mon deuoir, selon ma puissance: quand à l'administratiõ

que vous me présentez, ie ne vous supplie point de m'en excuser, car vous sçavez que ceste charge me fuyt autant que le gouuernement des Lyons est esloigné de l'Empire du Fourmis, parquoy pardonnez-moy, si ie pense que ce n'est point à moy que vous en ayez parlé. Et puis ie recognoy avec tout le mōde que la felicité de ce Royaume est vostre présence & soin ordinaire, & d'auantage, quoy qu'il vous soit agreable de m'en dire, l'œil de vos pensees est sur mon aîné, quand vostre decez aduiendroit, & ie prie Dieu avec tous vos subiects, qu'il soit perpetuellement reculé: & pour ce ie seray tres-heureux que vostre bon plaisir soit que ie demeure en l'estat conuenable à ma petitesse, & lequel me sera bien seant au rang que ie dois tenir. Le Roy ne faisant aucun semblant de ce qu'il pensoit de ceste responce, le renuoya faisant de mesme venir le troisieme, qu'il tenta ainsi. Viuarambe desirant me donner vn peu de repos, & me recueillir avec vn petit de patience, pour recréer mes forces abatuës du traual ordinaire, & m'eslouyr de quelque tranquillité, ie veux vous donner ma lieutenance, afin que vous vous façonniez aux affaires ce pendant que i'enuoye vos freres à la conqueste de l'isle d'Ofir, que i'ay enuie dès lōg temps de ioindre à ma domination: Aduisez doncques à me soulager dignement, & vous y disposer tant pour vostre aduancement, que pour mon repos: ayant ceste entree, vous ferez des amis & aurez de grands supports, tellement que vous pourrez vous establir & empescher la violence de vos freres, s'ils vouloient vn iour vo^{us} opprimer, tellement que le credit que vous ac-

querrez vous maintiendra. Apres ceste proposition il luy declara les institutions & ordonnances legitimes qu'il faut qu'observe exactement vn bon Lieutenant, luy parlant en façon tant serieuse, que celà pouuoit induire aisément vn ieune cœur, qui ne doit point estre sans ambition. Mais ce Prince sentant en soy la resolution que fournit la sapience, lisoit és intentions du Roy, auquel il fit ceste response. Monsieur, ces aduantages sortent de vostre bouche ainsi que de la source affluente de bonté, & toutesfois ils me sont vn torrent qui m'emporte si loin, que s'ils continuent, ils me pousseront en vn precipice ineuitable, ie vous supplie tres-humblement de me conseruer en ma petitesse, ordonnant ce pesant fardeau à mes freres, qui en sont capables, & bien que i'aye l'honneur d'estre issu de vous, si ne suis-ie encore qu'vn petit surjon d'eau viue, ne pouuant seulement arrouser le moindre sillon. d'vn des infinis parterres que la moindre vague de la mer de vos vertus abreue iournellement. Ce grand Roy trouuant ceste repartie à son gré le renuoya. Par les apparences que le Roy auoit eues que ses fils auoient acquis de la sagesse, se sentit fort satisfait en cœur : mais pourtant il estima qu'il falloit d'auantage, parquoy ayant plus aduantageusement consideré à part soy, que ceste simple preue, où il n'y a que des paroles sans effets n'estoit pas suffisant examen de cœurs parfaits, voulut passer outre, afin de contraindre ses fils à se preualoir plus de sapience & valleur que de grandeurs, & l'ayant meurement remué en son ame, les fit tous trois venir parler à luy : Et cōme ils estoient en l'humili-

té decente, attendant la volonté du Roy, ils'ouyrent de la bouche Royale ceste reproche & arrest, Vous estes enfans ingrats, presomptueux & sans amour, & qui ne pouuez estre persuadez par le deuoir, ie vous ay remonstré mon incommodité, & mesmes priez de me soulager en ma vieillesse, & vous l'auiez refusé: pensez-vous que ie ne cognoisse pas bien vostre cœur, & que ce n'est point l'humilité ny la biē-seance qui vous a fait parler, & n'accepter les offres que ie vous ay faites, mais vn mauuais soin de croupir en escoliers paresseux, au lieu d'estre Princes releués selon l'excellente opinion que i'auois de vous? Parquoy ie vous cōmāde, car ie le veux, & vous enioints tres-expressemēt sans chercher excuses en sorte quelconque, ou pardon, ou grace, ou congé, que vous ayez dès maintenant à vous retirer de ma presence, & sortir de mon Royaume, pays & terres de mō obeyffance, prenant garde sur vos testes d'y estre rencontrés: que si dix & neuf iours estans passez on vous y trouue, ie vous feray sentir les effets de l'ire d'un Roy iustemēt indigné. Ce leur fut vn trait d'extreme douleur, d'entēdre ainsi parler leur Seigneur, leur pere, leur Roy, prononçāt contre leur innocence la plus criminelle iniure de toutes, adioustant vn arrest autant douloureux qu'angoisse aucune: toutesfois ayans le cœur muni de patience & de resolution, qui sont les principaux fruits de la sagesse, ils ne chercherēt autre remede à leur calamité, que d'obeir: donques prenans quelques commoditez, & ce que leur donna leur sage sœur Olocliree, se mirent en chemin. Le Roy aduertty de ce prompt depart & soudaine obeyffance,

jointe à la discretion, iugea qu'il ne seroit point frustré de ses pensees, & que son dessein premedité apporteroit du fruct. La grande prudence des Princes fut, qu'ils ne declarerent à personne le commandement du Roy, & faignoient d'aller comme se desrobans, aussi on en aduertit le Roy, qui dit qu'il les falloit laisser faire, & que s'ils estoient bien sages, ils ne feroient rien mal à propos, & n'attendoient qu'on les allast querir. On l'aduertit que veritablement ils auoient pris la voye de la mer, & qu'ils s'estoient embarquez, dont il fit semblant d'estre estonné, & marry, & pour ce il enuoya appeller les Sages qu'il consola, & les prenant secretement leur declara ce qui s'estoit passé, leur remonstrant que ce qu'il en a fait, est pour cognoistre si l'obeissance de ses enfans est vraye, ou feinte, afin que voyant ce que la sagesse leur profitera, il donne assurement du profit qu'ils ont fait: Car ce n'est pas tout d'estre scauant, il faut estre sage, & de sage vertueux par effect: puis les ayans recompensez de beaux & riches presens, & dons honorables, leur commanda de demeurer en l'hermitage qu'il vouloit acheuer de rendre parfait du tout. Les Sages eurent beaucoup de regret de l'absence des Princes, toutesfois ils s'y resolurent mesmes par la presence du Roy qui les visitoit souuent, les induisant en toutes sortes à augmenter ce beau lieu de toutes singularitez, & l'enrichir de belles ordonnances, pour exercer les esprits curieux qui sont sectateurs de la vertu.

DESSEIN TROISIEME.

Les Fortunez arrivent à la fontaine, & la Fee les recoit les menant en son palais, où elle leur raconte l'histoire d'Asfalean, & la cause de la fontaine des amoureux, dont elle deduit les vertus. Discours notable d'amour plein de galantises. Despit d'un amant se vengeāt.

LA bonne conscience est vn des plus grāds acquests de la sagesse, & dont la force est telle, que l'on s'en peut preualoir absolument. C'est ce que rend ces Princes asseurez, c'est ce qui fait que ils ne craignent point l'infortune, pource qu'avec celà ils sçauent que la vertu reluit, & tire des tenebres ceux que la calamité veut obscurcir. S'estās donc embarquez au port de Finose, ils s'aduiserēt de prédre le nom de Fortunez, & ainsi voguerent tant qu'apres auoir esté en Sympsiquee, où nous les auons veus, ils surgirent au grand Empire de Glindicee, là mettans pied à terre, & prenans cōgé de leurs amis de voyage, lesquels alloient vers la coste des perles viues, dont ils s'estoient fort esloignez, ils se mirent en chemin comme gens incogneus, & auançerent tant par leurs iournees, qu'ils se trouuerent à Belon, ville metropolitaine, en laquelle l'Empereur faisoit presque tousiours sa demeure. Apres auoir consideré l'assiette du pays, les belles yssuës de la ville, & les lieux de plaisir qui estoient autour, il leur vint à propos de

s'arrester pres le cours d'une fontaine un peu destournee du grand chemin, là auprès y a quantité de beaux arbres de toutes sortes lesquels s'esleuēt presque tous d'un mesme ordre vers le Ciel, & donnēt ombre opportune au beau petit palais où est la Fontaine de laquelle la Fee Epinoysse est gouvernante & concierge. L'Empereur l'y a establie, afin de monstrier aux curieux qui abordent iournellemēt en ce lieu: tout ce qu'il y a d'exquis à ce qu'ils en rēportent ce qu'ils y trouveront cōuenir à l'accōplissemēt de leurs desirs. Les Fortunés qui ne s'attēdēt qu'au hazard & belles rēcontres qui leur suruiēdront, s'aniserēt apres s'estre un peu reposez d'approcher de ceste belle maison, esperāt y voir quelque rareté: ainsi qu'ils approchent, ils surprinēt la Dame appellāt les oyseaux, & la cōsideroiēt en ceste actiō de bōne grace, & y ayāt un peu tardé, s'approcherent d'elle & la saluērēt. En ceste surprise elle leur fit fort bō accueil, ainsi que lō a de coustume selō les circōstāces de biē-seāce, puis les ayāt cōsideré & remarqué à leur cōtenāce, quelque eclat de lumiere que la vertu faisoit estinceller à leur rēcontre, les pria d'ētrer iusques à l'interieur du Palais, ceste excellence qui les rēdoit acceptables, multiplioit en elle le desir de leur dōner l'entrée plus familiere qu'aux autres. Ainsi excitee par ces beaux hostes leur dit, Encores que la coustume des Fees soit de ne saluer iamais ceux que no^s ne cognoissōs point, si nous ne les surprénons sans qu'ils nous ayēt apperceues, si ne lairray-ie de vous faire accueil, estant marrie pour l'amour de vo^s que ien'ay eu cest aduātage, c'est tout un, approchez-vo^s, & iouyſsez du plaisir qui se trouue icy, lequel est preparé aux curieux.

Incontinent à sa voix vindrent quelques belles nymphes, qui apportèrent la colation sous la fraîcheur. Les Fortunez inuitez par la Dame, sceurēt courtoisemēt en vser, & cependāt les discours furēt tirez de suiet en suiet, tellement que la Fee, qui veut specialement gratifier ces beaux curieux, à leur requeste leur raconta l'histoire de la Fontaine, ce qu'elle fit siller ainsi, cependant qu'ils espluchoyent quelques grappes de raisins secs, & que les belles faisoient des bouquets:

L'Amour qui fait à son plaisir des courages de facile emotion, toucha le cœur de Asfalean, qui a longuement soupiré pour la belle Callonee, laquelle au cōmencement de les amours, le recut de sorte, que cōme elle estoit sa lumiere, il estoit son vnique, elle estoit sa meilleure esperance, il estoit son cher espoir, & ces deux, bien que pour vn tēps separez fors de l'esprit, se trouuerēt tant vnis d'amour, qu'ils n'estoiēt qu'une ame viuāte en deux corps; mais ceste belle violēce d'amitié ne dura pas tāt que desiroit Asfalean: car ou par quelque malin & faux rapport, ou autre accident d'amour, la Belle infecta sō cœur du venin de dedain, au peril de ce fidel amāt, qui le ressentāt par l'effet cruel dont elle s'esloigna, se trouua tāt cōfus, que son ame indignee fut preste de s'en aller. Estāt en ce trouble, il se força & se voulut faire accroire, que ce fut vne douceur froide, exterieuremēt repassée sur l'ombre de la disgrace, pour l'essprouuer: mais à la fin il lui en cōuint sauouer l'amertume; car endureāt la pointe ordinaire de ce mespris, que la Belle dedaigneuse multiplioit de jour en iour, il cognut que s'en estoit fait, que le malheur estoit formé, pour auquel remedier, il ne

pouuoit en riē profiter, l'ēnui, la peine & le deuoir qu'il y cōtinuoit estoit perte, parquoy sō cœur se mutina, & finalement se desesperāt se reuolta, & fit bāqueroute à l'Amour. Et pour se véger autāt de soy mesme, que de l'amour & de sa dame, la fureur lui ayāt recuit le courage, tout dépit il choisit le tēps propre pour tesmoigner son indignatiō, & faire preuue de la nouvelle audace qu'il auoit pratiquee cōtre sa maistresse; & ce fut il y-a certains ans passez à l'anniuersaire de la belle Glylitee, que no^o celebrōs icy selon les ordōnāces de Floride: c'est icelle mesme endroit où ceste coustume s'observe, & qu'aucint la notable auāture que ie vous raconte. Plusieurs belles estoiet assemblees avec beaucoup de ieunes gēs, qui venoiet rendre conte de leurs deportemēs amoureux. Asfalean estāt en sō ordre, de manifester ses intētiōs (avec le cōgé de la Presidēte) taisant le nō de sa Dame, qui estoit presente, nous fit ce discours, que ie pēse auoir retenu exactemēt. Mon destin ayāt esté cōioint aux astres formellemēt vnis à l'influēce d'amour, il ne m'a pas esté possible que perpetuellemēt ie n'aye respiré la douceur, que les belles ames doiuent cōceuoir, pour les obiets desirables, & pource aussi i'ay incessāment eu quelque fuiet qui m'a excité; tellemēt que pour paroistre braue amant, ie me suis esleué vers les parfaites idees qui causent l'affectiō, ayant choisi vn obiet qui m'auoit esleu de son propre vouloir, & m'y estois tāt obligé, que ie croyois que ma fidelité contraignāt ma Belle de maintenir nos affectiōs, nous seriōs eternallemēt & sans chāger en si belle cōdition. Mais i'ay esté trōpé; aussi tout ce qui

Fortunez. Entreprise II. 235

semble estre le digne arrest de nos esperances ne l'est pas, souuent les feintes lumieres nous paroissent vraye clarté, & ce ne sōt que bluettes. Faut-il que ie me manifeste? il faut que ie le die. A la recon- tre de cet amour, que ie fus heureux! que i'eus de biē, & de cōtētement! Noyé des delicieuses sup- positiōs de ma fidelité, ie me mocquois de la for- tune, ie lui dōnois congé, auātueux en desseins ie ne respirois que gloire, & mō ame se trouuāt tou- te satisfaite, se presumoit au sōmet du souuerain biē. Tout glorieux de si bōne fortune, ie croyois que l'vniue obiet de perfectiō fut cestui-cy, qui me possedoit. I'ay veu quelquefois de mesme les poursuiuās auoir telle estime de leur hazard: c'est ce qui rēd beaucoup d'ames abusees, lesquelles ne cognoissent leur erreur, que lors qu'avec ver- gongne, le dēdain les chasse honteusemēt, & qui pis est, infinis s'obstinēt à leur malheur, & au lieu de se ietter és erres d'vne belle resolution, se lais- sent emporter au fascheux coulāt de leur calami- té. La cause de leur mal est l'ignorance qui fait qu'ils ne discernēt pas que les dēdains cōtinuels de l'obiet desiré, sont signes certains, que les de- stinees no⁹ appellēt à quelque chose de meilleur euenemēt. Malheur à ceux qui practiquās le des- plaisir que causēt tels reuers s'y obstinēt. Et pour quoy veut vn esprit se bāder en biē à ce qui lui est cōtraire? n'alez point disāt, que faute de courage, fait que l'on se retire sur sa perte. Il y a de la gran- deur à dēdaigner ce qui dēdaigne, cōme il se trou- ue de la lascheté à se laisser mastiner, par vn œil orgueilleux qui voudra rēplir le mōde de ses pre- somptions, vne iuste audace est plus à priser, se- couant vn ioug fascheux que n'apporte de com-

modité ou destine vne hôteuse lascheté, qui fait que l'on s'humilie deuant vn esprit presüptueux, qui n'est pas capable de recognoistre les merites de ce qui le recherche. Si cecy estoit bien practiqué où seroit celle qui oseroit irriter vn braue cœur, l'abādonnant apres l'auoir nourri de la mignonne amorce d'esperāce? à peine s'en trouueroit-il autre que celle qui selō la tradition des indiscrettes oubliāt son deuoir, & ne pouuāt supporter l'esclat de la perfection de celui qui la sert, s'adonne à vn moindre qui la gourmādera; iamais il ne se fait dechāge en amour, que ceste particuliere fortune n'auieue aux chāgeātes, quād elles oublient vn courage gracieux. A ces incōueniens il faut opposer ceste loy. Le courage parfait considerera si son obiect est preoccupé d'affection, puis recognoistra s'il y-a des desirs mutuels, s'ils cōtinuent, & puis choiūssant & suiuant ce qui est, se multipliera d'amitié où se distraira galēmēt. Ce n'est point mon desplaisir qui me fait parler, de proceder de telle sorte, car mō cœur a conceu tāt de valeur pour obtenir liberte, en s'adonnant à quelque sujet de contētemēt, que la seule raison me contraint de dire mes pensees secretes : En ceste pointe, ie dissipe tous les nuages de mon esprit, & cognoi mes anciēnes erreurs, & viēs apres les mauuaises fortunes ancrer ma nef au haure de la plusbelle de toutes les esperāces. Cepēdāt vous Belle qui auez indignement vescu avec moy, ne pēsez pas que ie vous laisse eschapper, sans vous faire depit, ie vous prononceray l'arrest de la punition deuē à vostre presumption, & vous amās par mon auanture apprenez à iuger des apparences, afin de bien choisir. Quelques delicats me

fortunez. Entreprise II. 237

viédront opposer qu'il n'y a point de iugemēt en amour, à cause que les esprits estans offensez, on ne peut riē discerner: ô ! blaspheme insupportable, cōtre la plus belle de toutes les esmotiōs du cœur, & de laquelle on trouble la dignité, chāgeāt ceste sainte & iuste passion en vne desraisonnable fantaisie. Posez vn but certain à vos desseins, & enfans de raison ne presumez outre ce qu'elle establit: Que si par hazard le boüillon des sens nous esleue, rabatons-le par industrie raisonnable, & en telle conduite, suyons nos bonnes destinees. Je pensois auoir rencontré la perfection de fidelité, qui me fut escheuë à l'egal de mes fideles desirs, quand la beauté pour laquelle i'ay soupiré sans fruit me sollicita de la seruir, & ie confesse que ie m'abādonné à ce sujet plus stimulé d'inconsideration que conduit de sagesse, cōme il est ordinaire en l'enfance de l'amour, i'auois en l'opinion des imaginations magnifiques: & ceste Belle me façonnoit aux conditions de ses yeux, & par l'artifice de son inconstāce, elle imprimoit en moy de beaux desirs: & afin de m'ētretenir allumé de viues flames d'affectiō, se faignoit favorable à mes vœux: i'estois esperduēment engagé à son obeissance, & elle (qui n'est point pauvre des artifices de ces belles, qui font des trofees des cœurs que leur cōuoitise vole facilement) auisāt la naïueté de mes comportemens, me formoit à sa fantaisie, & me vouloit tellement enlacer en vne indigne seruitude, que i'eusse en fin esté comme vn esclau, & le deshonneur des courages amās, mais croissant en iugement, ie m'apperceu que ie fusse deuenu le triste sujet de ses audacieux

238 *Le voyage des Princes*

trionphes, qu'elle se proposoit en ma ruine, & jugeant que pour m'abatre du tout, elle me gourmandoit-aussi indignement, qu'elle m'auoit traité amiablement, i'entray en grande perplexité; Il est vray que ie me voulois flatter, pour ne-croire point son impieté, & ne scachant en quoy i'auois erré, i'espandois quelques regrets inutiles pour expier ma faute, ie tombôis deuant elle en humbles supplications, ie lui representois ma fidelité immaculée, & bien que ie continuasse à supporter les indignitez qu'elle me faisoit, elle n'en tenoit conte, toutesfois il y auoit quelques heures qu'elle sembloit estre esmeuë de mes soupirs, & m'en fit vne feinte demonstration à l'autre anniuersaire, auquel temps ie luy ramentu l'acceptation qu'elle auoit annuellement fait de mon seruice, luy tesmoignant comme ie l'auois accoustumé tous les ans, qu'il n'y auoit qu'elle qui eut pouuoir sur moy, & luy certifiant ainsi:

*L'Astre qui renouuelle en son cœur les années
 Fait reuenir le temps de mes deuotions,
 Ainsi continuant mes bonnes destinees
 Mon cœur se renouuelle en ses affections.
 Quand ie m'offris à vous au grand anniuersaire,
 Il vous pleut accepter mon fidele deuoir,
 = Ce qui plaist vne fois ne doit iamais desplaire,
 Par ces loix vous deuez encor me recevoir.
 A tel iour qu'aujourd'huy vous me fustes propice,
 Je vous fis le serment de mes fidelitez,
 Vos yeux voulurent bien m'arrester au seruice
 Qui me fit demeurer deuot à vos beautez.
 Belle continuez vostre humeur agreable,*

Fortune. Entreprise II. 239

*Pour maintenir mon ame en sa parfaite ardeur,
Et comme on vous cognoist l'unique desirable,
On me recognoistra l'unique seruiteur.*

Mais cela ne la toucha point, car elle leua tout le beau-semblant, & par ie ne scay quel transport, me fit paroistre l'abus où mō espoir me portoit, d'autant qu'ayant receu ce vœu, elle auança sa main à vn arbre, dont les fruits n'estoyent pas meurs, & m'en donna ce qu'elle cueillit, & de-là en auāt se manifesta vers moy tant, & tāt austere, que ses façons me deuindrēt insupportables. Ces esclairs là, au lieu de m'obscurcir m'ont ouuert les yeux, desquels aperceuāt mon inutile passion, & discernant clairemēt les fraudes de ceste Belle, qui se vouloit donner quelque vaine gloire à mō defauantage, ie recueilli mon iugemēt, & delibere de me vanger d'elle, d'Amour & de moy-mesme: Or Belle dedaigneuse, qui en cet escheq perdez plus que moy, qui gagne ma liberté, & m'arrache d'entre vos doigts inhumains, sachez que la vengeance que ie prédray de vous ne sera point à mon defauantage, ie ne feray pas comme ces melâcholiques, qui se iettēt és solitudes ou s'envelopent des habits de penitence sous ombre de mespriser nos belles occupations, & le reste du monde. Je n'yray point lamentant pour vos insolences, ie ne profaneray point ma voix de pitieux accens, pour vn sujet qui ne peut plus estre mon bien. Ains ie m'auantageray, & pour vous monstrez vostre peu de iugement, à la consideration de mes merites, ie me rédray d'vne fortune tāt auguste & grāde, avec abondāce d'honneurs, que quād vous scaurez mes bonnes auātures, vo⁹

aurez regret de n'auoir practiqué avec le gracieux Daymō qui m'auoit attiré à vous, pour me conseruer: car alors vous souhetterez obtenir de moy ce que i'eulle deu requerir de vo^{us}: vo^{us} scaurés avec abondāce de depit, que les plus excellentes se pēteront heureuses quād ie seray à elles, les plus belles que vous s'estimerōt fauorisées, quād i'obtiendray leurs faueurs, & vos semblables se maudirōt si ie ne fay cas d'elles. Adōc ma fortune sera au terme de perfectiō, & me trouuāt moy mesme exēpt de mauuaises passions, ie sauourerai ma vie avec les bontez du contētemēt: la paix sera en mon cœur, & ie verray toutes les autres ames en se representāt mon bien, rechercher les fruits de leurs souhaits en m'imitāt. Ie seray ma lumiere & mon propre feu, ie seray Prince absolu de moy mesme, & sās plus m'occir indiscretemēt par occurrences d'opinions ineptes, sans me brusler aux feux ingrats d'vne inconstante, & ne soui lāt plus ma valeur, que ie n'abaïsserai iamais so^{us} l'ignominieuse violēce que vous m'avez fait sentir, i'excellerai entre les beaux esprits qui ont de la resolutiō: Ie seray vn patrō de valeur à ceux qui dedaignerōt tout ce qui ne cōsētira à leur uolonté: C'est à ce coup que vous gemirez, depite mangeant vostre aduersité, & pour deceuoir les yeux en cachāt vostre douleur, vo^{us} les esblouirés de quelque geste de biēseāce, afin qu'ils ne voyēt que c'est vo^{us} qui venez icy estoufāt vos souspirs, couler quelques larmes en lige recognoissance à l'amour que vous avez felonement deceu, & puis ayant crainte que l'on sache que vous avez fraudé la vertu, vous ferés semblāt que vostre cōsciēce amoureuse est iuste & blasmerez celle qui

a tant

Fortunez. Entreprise II. 241

à tant ingratement troublé son seruiteur, & supposant vn nom au lieu du vostre, vous ferez à ce nom porter vos iniquitez. Que voulez vous? En la sorte que l'amour merite recompense, vostre indiscretion coupable de crime de lese-amour, est digne que soyez affligee, & que vous oyez que ie vous annonce vostre chastiment.

Il fut long temps à son discours, pource qu'une beauté merite que l'on parle long temps d'elle, soit pour la servir, soit pour la laisser; & apres qu'il nous en eut entretenus, il mit aux pieds de celle qui presidoit l'exemplaire de son desdain qu'il auoit doucement chanté en témoignage de sa resolution. Quoy? luy dit la Dame, vous m'offrez vn fascheux present: il respond; Je ne vous l'offre point Madame, ains ie le vous presente pour en iuger: Je l'eusse mis en la main de celle qui a esté vniue belle à mon ame: mais vne sage Nymphe Angeuine me conseilla de ne le faire pas, & mesme me defendit de la nommer, encor vouloit-elle que ie supprimasse mon depit. Luy obeissant en ce que i'ay peu, i'ay teu ce nom tant de fois, tant honoré, & bien que la belle soit presente, ie ne luy veux faire ouyr que le son de mes raisons, qui ne s'adresseront à elle qu'au prix que sa conscience la iugera. Cela dit, il se retira d'avec nous, & de telle promptitude, subtilement exercee, que sans que nous y prissions garde, il seuada tellement que depuis nous ne l'auons point veu. I'ay eu la charge de m'en enquerir, & de faire estat de ce qui s'estoit passé, mesmes i'ay recueilly son excez de despit-galant, que le docte Bauduyn a mis en

musique, vous en oyrez tantost les accords, & si vous y prenez plaisir, & que vostre curiosité embrasse ce deduit, vous le discernerez & en iugerez. Là, encor faut-il auiser à ces confitures; Page, donnez vn peu de ce muscat de la bouche; c'est ceste bouteille coiffée d'estoupes de soye violette. Or la belle qui auoit ouy tous les propos de cet amant, se conteint longuement avec grande constance, toutefois la puissance de la verité qui luy faisoit cognoistre sa faute, luy flagella le courage, & singulierement apres que les mysteres furent accomplis, & qu'elle se promena au iardin, là estant, l'inquietude de son cœur s'augmenta, & il luy aduint ou d'enragé despit, ou de fort regret, qu'elle ne peut si bien se commander & retenir l'air de son ennuy, qu'il ne luy cheut quelque larme de l'œil, dont vne par hazard tomba sur le vegetable vniuersel, apres duquel elle s'estoit negligemment assise: or ceste mignonne liqueur conuient avec celle qui est en cet agent, sans lequel rien ne prend naissance ou augmentation. Donques se rencontrant au temps de la formelle vegetation, sa seue estant en vigueur conceuante, & la receuant elle se multiplia appertement par l'heureuse production essentielle, qui luy fournit abondante occasion de fluer. Le iardinier, qui seul de ce nom est recognu entre les curieux, a fort bien remarqué ce qui en est auenu, & mesmes y a pris garde, pour ce qu'il auoit veu ceste Damoiselle (non inestimable entre nous) qui s'estoit arrestee en ce lieu, tout ainsi que si expres elle si fut mise, & pensant que ce fut quelque Fée, l'auoit

Fortunez. Entreprise I I. 243

laillee sans luy auoir rien dit, ayant eü ceste opinion & veu son geste, qui contenoit sous sa grace quelque mystere, en auertit le sage Hermes l'ami de l'Empereur, lequel ne mesprise rien, & pourtant il alla avec luy recognoistre ce qui en estoit, si qu'ayant espluché la cause de cet effect, & puis l'effect en toutes ses circonstances en fit vn grand estat, & fit entendre au iardinier qu'il estoit besoin pour son honneur & profit notable qu'il teint ceste affaire secrette, iusques à ce qu'il fut temps. Les ceremonies acheuees, & tout ayant esté celebre à l'auantage des bons, & vrais amas; les pelerins d'amour s'estants retirez & nous demeurez seuls, le sage Hermes ayāt informé l'Empereur de ce qu'il auoit entendu & sceu, le conseil fut assemblé & la place visitée: adonc par vne sage deliberation ioincte aux aduis de la sagesse, il fut dit que ceste liqueur seroit espar-gnee, & selon le resultat du conseil & le vouloir de l'Empereur qui est magnifique en despenses, fut faicte ceste fontaine pour receuoir ceste mignonne coulante; qui peut s'espancher dans les cœurs: & ainsi a esté bastie ceste double fontaine, en laquelle sont les deux eaux: car ce petit endroit que vous voyez vn peu releué, est l'eauë sacree de ceste larme, & ce qui est au grand bassin est la commune; qui luy sert de rafraichissement, & s'adapte indifferemment à l'usage vulgaire. Ceste petite (pour vous la specifier mieux, à ce qu'elle vous soit en plus d'estime) est la pure distillation virginale, & a esté recueillie en ce porphire d'or, au bord duquel

244 *Le voyage des Princes*

vous voyez encor la pointe du grand vegetable qui se noie en son onde naturelle, laquelle sort de luy viue & viuifiée, vous n'avez regardée quand i'ay parlé de Porfire d'or, vous estes quelques entendus, ie scay bien que ce terme n'est pas commun autre part qu'icy où nous distinguons les porfires, parce qu'il y en a autant de natures que de sortes de metaux. Mais ce n'est pas encor tout, vous sçavez ce qui est de ceste fontaine qui nous a esté manifesté par plusieurs observations: Cette fontaine à cause de ses effaiçts, est nommée la Fontaine des Amoureux : aussi les bōs amans viennent icy faire preuve de ce qu'ils sont ; car tous s'y examinent ainsi : Si quelque fidele boit de l'eau de ceste fontaine, à cause qu'il est veritable, il se trouue consolé, ceste liqueur luy cause vn esprit vif, qui luy rectifie les humeurs, & le met en beatitude corporelle & spirituelle, bien qu'elle soit indifferente aux autres, sur lesquels elle n'a aucune efficace, pource qu'ils n'ont rien dans le cœur qui luy appartienne. Il est vray à cause de l'audace des insolens, que si quelque effronté en goute, si vn affronteur en sauoure, il auient que comme il est feint en ses affections, volage en ses pensees, precipité en ses cupiditez & cauterisé en toutes ses opinions, il reçoit en soy vne froideur maligne qui le rend affreux, & l'inquiete tant qu'il n'a que des troubles en son esprit pour iamais, si la dame offence ne luy pardonne: Les Dames ont aussi leur part de la punition en cas requis, mais non si rigoureusement. Les sages nous ont dit que la cause de l'effect de cette liqueur, est parce que la lame

Fortunez. Entreprise II. 245

fortit à l'instant de pure passion, au propre mouvement de l'effect actif de l'emotion de l'ame de la Belle. Encor il y a en ce bassin vne notable singularité, tirée de celles de Floride & de Minerue, c'est que l'eau ayant pris sa hauteur, ne baisse ny ne monte, & se tient au terme qu'elle a atteint, en perpetuel & vniforme estat. Que si on en oste avec ce vaisseau d'electre, incōtināt elle se mouuera pour croistre lentement, tant qu'elle ait pris son orizon premier auquel elle s'arresterā.

Les Fortunez furent tres-aisés de si bon commencement, & leur sembloit desia que tout leur rioit. Le discours passé & la collation acheuée, les liures, les luths, & plusieurs sortes d'instrumens de musique furent presentez; c'estoit iustement mettre ces ieunes auanturiers en leur propre element; chacun donques ayant pris selon son instinct, à la priere de la Dame, & des Nymphes, les voix furent accordees aux instrumens: Le sujet de la musique fut le despit de l'amant en la defaveur de la belle desdaigneuse, & pource que l'accent en plaisoit à quelques vnes, l'Empereur l'auoit fait reduire à l'antique façon de chanter, & à la nouvelle aussi sous les loix des douze tons de musique, où les accords pathetiques auoient esté obseruez selon la rencontre du sujet, & en la douceur de ceste harmonie, s'oublians presque en la delicieuse occupation de leur esprit, ils remplirent l'air de ces sospirs:

246 Le voyage des Princes

C'est trop patienter, il faut que ie me vange
 Detestant de l'amour toutes les trahisons,
 Celles qui trouueront ceste reuolte estrange,
 M'excuseront possible, entendant mes raisons.
 Ie viuois franc de soing, sans passion mauuaise,
 Quand le plus beau des yeux vint sur moy s'arrester
 Mais qu'estoit-il besoin pour offencer mon aise
 Que cet astre cruel me vint solliciter?
 Que i'ay de desplaisir que mon humeur galante,
 Se soit prostituée à l'air d'une beauté,
 Or' il est ordonné que mon cœur s'en repente,
 Ie trenche donc les nœuds de ma captiuité.
 Belle ne dictes pas que c'est une priere
 Que ie desguise ainsi d'un ardeur de courroux,
 Vous m'avez tant fasché, que mon ame est si fiere
 Qu'elle ne daigne plus se souuenir de vous.
 Vous estes, il est vray, belle entre les plus belles,
 Vos merites tenoient le premier rang d'honneur,
 Mais vos façons estans ingrates & cruelles,
 A droit vous descheés de ce rang de grandeur,
 Vous m'avez fait de pit, ie vous rendray de pit,
 Car ie mespriseray vostre ingrate beauté:
 Et destruisant ainsi l'heur de vostre merite
 Ie seray malgré vous, encor en liberté:
 Qui vous auoit contraint d'accepter mon service?
 Vous desiriez auoir ceste barre sur moy,
 Aussi i'ay bien cognu vos reuers de malice,
 Desquels vous me leurriez pour corrompre ma
 foy.
 Vos yeux m'estoient si doux afin de me surprendre,
 Vos discours se feignoient conduits de verité,
 Vous vouliez triompher, ie voulois bien me redre
 Ne me desliant pas de vostre legerté.

fortunez. *Entreprise II.* 247.

Je me passionnois en l'ardeur de mon zele,
Mon seul desir estoit vostre contentement,
Mon cœur ne pretendoit qu'au service fidele
Où pour vous ie m'estois obligé follement.
Lors aussi vous veniez d'agreable apparence,
Receuant du plaisir de mes humbles soupirs,
Vous acceptiez les vœux de mon obeissance,
Escoutant les accens de mes chastes desirs.
Mais la cruelle erreur de vostre ame volage,
Vous a fait retracter, & ie ne sçay pour quoy,
Sinon que desirant faire l'apprentissage
D'abuser les amans vous l'essayez sur moy.
Si j'auois delinqué j'auois l'ame affligee,
Mais ie n'ay point fait faute en mes deuotions,
Les Dames le sauront. & vous serez iugee
Ingrate, desloyale, & sans affections:
Lors que vous vous plaisiez au bon heur de mon ame,
Qu'avec affection vous receuiez mes vœux
Je me bruslois pour vous, d'une si viue flame
Que j'estois tout d'amour, de desirs & de feux.
Mais vous voyant deschoir, ie deschay de courage,
Pour un ingrat sujet ne daignant m'obliger,
Vostre cœur indiscret en aura le dommage,
Et ie vous en verray quelque iour affliger.
Vous avez en l'honneur d'auoir sur moy puissance,
Que pour l'amour de vous j'ay fait de beaux pro-
iects,
Je m'en reuolteray: aussi ma suffisance
Pour une autre que vous conçoit de grand sujets.
Lors que ie vous aimois, vous estiez seule aimable,
Quand ie vous honorois, seule vous meritiez
L'estat que j'en faisois, vous rendoit desirable,
Comme ie le disois, parfaite vous estiez.

248 Le voyage des Princes

On vous verra passer comme une fleur fanée,
Et chacun en mettra la cause en mes amours,
Son braue seruiteur l'ayant abandonnee,
Diront ils, à regret elle tire ses iours.
J'en seray bien marri sans y pouuoir que faire,
Car ne les aymant plus vos beautez i'oubli-ray:
Vous m'enseignez assez comme il se faut distraire
Aussi le practiquant ie me retireray.
J'y suis determiné, comme ie le proteste,
Vos insolens dedains m'ont assez resolu,
Je ne veux plus qu'amour par vos yeux me mole-
ste,
Vostre œil ne sera plus mon seigneur absolu.
Bien que i'aye regret de cette d'partie,
Pour le plaisir recen de seruage si doux,
Si faut-il eschapper pour le bien de ma vie,
Car ie ne me veux plus incommoder pour vous:
Ie cognois tout ainsi que ie vous trouuois belle,
Que vous manquez d'esprit comme de loyauté,
Est-ce point en manquer que faire la cruelle,
Sur mon cœur, rebatu de telle vanité?
Aussi c'est à ce coup, tenez, rompons la paille,
Viure d'afflictions ie ne veux & ne puis,
Ie veux auoir du bien en quelque part que i'aille,
Avec contentement sans le payer d'ennuis.
Mais pourtant vos desdains n'ont point tant d'ef-
ficace
Que par eux ie sousspire en si parfaicts accens,
Car quand ie suis aimé i'ay bien meilleure grace,
A dire les effects du plaisir que ie sens.
Vous eussiez eu plus d'heur, de merite & de gloire,
D'entretenir mon cœur, que le disgratier,
Mais vous y perdrez tout, car ie perds la memoire

Fortunez. Entreprise II. 249

*De vos yeux que ie veux pour iamais oublier.
Je desdaignois ainsi la belle desdaigneuse,
Et bravois son desdain de plus braves desdains,
Elle en aura despit : car elle est glorieuse.*

Tels sont les fiers effects de despitieux desseins.
Le reste du iour, le plus beau de l'espargne des heures apres le midy, ayant esté vñsé en ces plaisirs doucement exagerez, au contentement de l'esprit, & les Fortunez ayans esté honorez de la communication de plusieurs singularitez exquises, & remarquables ils prirent congé de la Fée, avec promesse sur sa priere de la retourner voir, avant que prendre resolution de partir de ceste contree. Voila que peut la bonne grace & la vertu que ceste Dame reconnut en ces estrangers, qui l'occasiõna de les prendre en affection, & telle que si elle eut osé honnestement les retenir, les eut contrains de l'arrester en son petit palais.

DESSEIN IIII.

Quel animal est le Chrysofore. Les Fortunez pour auoir faict des responses à propos sans penser en mal, sont accusez d'auoir volé le Chrysofore de l'Empereur, ils sont enquis par le Magistrat, puis par l'Empereur. En fin ils sont deliurez.

DESIA les ombres commençoient à fallonger, & la nuit qui oste les figures de l'air

apprestoit son voile pour ferrer les raretez de nature, que les Fortunez sortans du destour de l'alee de la fontaine, prirent le grād chemin de la ville, de laquelle approchant ils rencōtrèrent vn personnage bien monté, & suiui de cinq ou six feruiteurs, qui s'arresta à eux, & pource qu'il les voyoit cōme gens arriuanz de quelque part, leur demāda si en leur chemin ils n'auoiēt point veu vn Chrysofore, & que s'ils en sçauoient des nouvelles, ou qu'ils eussent veu quelqu'vn l'ēmener, il les prioit de l'en auertir. Ils respōdirent que le Chrysofore estoit seul & qu'il suiuiot son chemin, ils sçauoient bien que c'estoit vn animal mestif que les habitans de Quimalee font ainsi engendrer. Ils reçoient vn chameau du ventre de sa mere, & le mettent sous vne asnesse qui l'allete & esleue, quād ce chameau est grand & qu'il est capable d'engendrer, il suit le laiēt, tellement qu'il n'a aucune volonté es chameaux femelles, ains poursuit les asnesses, à ceste occasion on luy en submet quelques vnes, lesquelles de telle faille conçoient les Chrysofores qui sont beaux animaux, grāds cōme mulets, mais de diuerses & belles couleurs, qui toutes en quelque sorte que l'on les regarde rēdent vn brillant doré: cet animal de son propre instinct suit le soleil, estant chargé il se repose quelquefois entre les deux soleils, s'il est seul, car estāt en troupe & que lon le pouffe lors qu'il se veut coucher il est obeissant, que s'il chemine seul, il va selon son intētion, tāt que le Soleil soit couché, & alors il se couche, & au leuer du soleil il se leue. Or est-il que les mulets de l'Empereur estoiet venus de la recolte des

fortunez. Entreprise II. 251

deniers & du reuenu, & parmi la troupe y auoit vn Chrysofore que par mesgarde on laissa aller vne autre voye, que celle des autres bestes qui alloiēt en troupe. Ce fut la faute des valets qui n'y prenoient pas garde; quand la troupe fut recueillie au logis, on trouua à dire le Chrysofore, incontinaēt le receueur gēneral remōte à cheual avec ses gens pour l'allēt recouurer; c'est luy qui a demandé aux Fortunez s'ils l'auoient veu, avec la respōse qu'ils firent ils adiousterēt: l'aisné disant: la beste suit le chemin de la forest, est elle pas borgne? Le second, est-ce pas vne femelle? Le tiers; Elle est boiteuse. A cela il les remercia de si bonnes enseignes, leur disant que veritablement ce qu'ils auoient remarqué estoit, & partāt qu'elle n'estoit qu'égaree, parquoy il poursuivit son chemin. Ce general suyuit la voye qu'ils luy auoiēt mōstrée, & avec ses gens ne fit que tracer toute nuit, tant que lassez reuindrent au matin, en deliberation d'enuoyer diligemment gēs de toutes parts pour en ouyr des nouvelles. Le Soleil estoit desia assez haut, que les Fortunez alloient à la fontaine reuoir la Fee, & ce Receueur les rencōtra presque où le iour de deuat il auoit parlé à eux & leur dit, tout fasché, qu'il n'auoit point ouy de nouvelles du Chrysofore, & les pria de luy en dire s'ils en sçauoient. Ils respōdēt; Nous auons apperceu ses alleures, & l'auons veu de fait ou de pensee, & ne sçauons s'il est à vous. L'aisné, La beste est chargee de sel. Le 2. Il y a aussi du beurre: l'autre; Et du miel. Ce Receueur les remercia fort courtoisement en apparēce, & passa outre, & dit à vn de ses gēs qu'il auisa où ces trois se retireroient, & estant en la ville print vne

commission & des sergens, & alla apres les Fortunez, lesquels il trouua sur le sentier qui conduit à la fontaine, & les fit prendre & mener deuant le Iuge. Il y auoit occasion de faire recherche de cette perte: Car ce que le Chrysofore portoit estoit plus exquis que l'or, d'autant que le sel estoit de ce sel fusible crySTALLISÉ, dont les anciens ont tant chanté de vertus, & l'Empereur en vsoit pour se preseruer de l'epilepsie: Le beurre estoit fait du laict d'une ieune vache, ayāt vellé la premiere fois & d'un masse, le soleil estāt en la fin du Taureau, & le beurre fait le soleil estāt aux Gemeaux, duquel on tiroit vn magistere dont l'Empereur se seruoit pour se tenir frais & se conseruer sans douleurs. Le miel estoit tiré de mouches vierges, qu'on appelle, & est presque blanc, & ce miel ainsi pris des abeilles royales est reduit en liqueur vineuse pour la bouche de sa maiesté, qui en prend souuēt pour dissiper l'humeur qui cause la goute, & par ainsi il s'en garentist, bien qu'il en fut de race d'en estre atteint. Les Fortunez ceddans à la force, furent conduits deuant le Magistrat, qui les interrogea de leur qualité, pais, estat, noms & affaires, & les enquit sur le vol du Chrysofore, à quoy ils respondirent suffisamment, & de bonne grace, y adioustant vne assurance qui faisoit esmerveiller le Iuge, qui insistant sur ce vol; les pressoit de dire où ils l'auoient destourné: adonc ils declarerent avec humble serment, qu'ils ne l'auoient aucunement veu, ne rencontré: leur prudence à dire leurs raisons emplissoit d'esbahissement ceux qui estoient presens, ioint qu'ils

Fortunez. Entreprise II. 253

alleguoient que ce qu'ils ont dit a esté de gayeté de cœur. Le iuge se voyant moqué à son auis, les enuoya en prison, où ils furent separez, & delibera de les presser de si près qu'il scaura la verité du vol. De fortune à ces interrogatoires estoit present vn gentilhomme seruant de l'Empereur, qui ayant tout remarqué & se trouuant au disner de sa maiesté, qui demandoit des nouvelles, raconta ce qu'il auoit veu & ouy, de ces beaux estrangers, & en conta tant de merueilles que tout incontinent l'Empereur les enuoya querir, voulant soy-mesme ouyr & voir ces personnages pour en faire iustice selon l'arrest qu'il en donneroit, puis qu'ils s'estoient attaquez à chose de si grand' consequence luy appartenant. Les prisonniers luy estans amenez & l'accusation faicte en leur presence, l'Empereur leur dit: Beaux enfans, i'ay regret qu'en si grande ieunesse vous soyez addonnez à vn si pernicieux mestier, vous me faictes pitié, toutefois ie suis contraint de faire iustice, ie vous feray pourtant misericorde, pourueu que vous reconnoissiez vostre faute, & declariez qui sont vos complices, à ce que restitution soit faicte. Auisez que ce n'est pas peu de se prendre à moy, parquoy repentez-vous & faictes vostre deuoir: que si vous estes opiniastrés, ie vous feray si bien chastier, qu'à vostre punition on iugera de mon equité. L'aîné des Fortunez. Sire, l'estat que nous auons ouy faire de vostre bonté nous a fait venir en vos terres, pour les visiter, & cognoistre ce qui est vray de vostre majesté; Nous sommes trois freres arriuez en ceste ville d'hier au soir,

non pour y voler, ny guetter les chemins, car ce n'est pas nostre condition, tout ce que nous desirons raiir, pratiquer ou emporter d'ici est l'honneur, & en telle habitude de la vertu nous fait errer par le monde. Or, Sire, nous vous disons franchement, qu'arriuant icy aupres, nous auõs passé par vn petit chemin peu frequenté, & là auons veu les alleures d'vn Chrysofore, & est auenu que celuy qui nous accuse l'ayãt esgaré, possible par sa negligence punissable, ou celle de les gens qui est inexcusable, le cherchant nous en a demandé des nouvelles, & luy auons dit sans contrainte, des enseignes qui le pouuoient dresser: Sire, ce que nous auons dit est vne coniecture faite sur l'apparence offerte, & s'il est auenu que nous ayons rencontré à la verité, ce n'est pas à dire que nous l'ayons destourné, ou en soyons consentans, & de fait nous n'auons point veu la beste, & n'y auõs point fait de faute, car nous ne voudrions pas faire tort à aucun: Aussi ce que nous luy auõs confirmé de nostre cognoissance, estoit pour le consoler. Sire, sauf l'honneur deü à vostre maiesté, il n'y a pas apparence qu'ayant fait vn si notable vol, le vinsions confesser, & nous mettre en lieu où vous auez tout pouuoir, il y auroit en nous trop de temerité: Ceux qui font mal cherchent les tenebres, & nous auons cõparu en pleine lumiere, mesmes nostre hoste respondra qu'il n'a rien veu avec nous que nos petites hardes. L' E M P. C'est dõmage mes enfans que vous vsiez vostre gẽtil esprit à mal faire, & à vouloir ainsi palier vos meffaits. Laissez cete mauuaise industrie, & vous recognoissez tandis qu'il y a encor lieu de grace. LE SECOND. Sire,

Fortunez. Entreprise II. 255

si nous estiōs voleurs, la cōsciēce qui est plus forte que l'ame mesme nous accuseroit deuant vous, & n'y auroit pas moyē de subsister en vostre presence, n'estās point innocens; aussi nous n'auons pas tāt d'âge & de necessité que la vie no^r soit vn malin fardeau, duquel nous ayons enuie de perir volōtairement. L'EMP. Vous vous endurcirez tāt en vostre mal, qu'il n'y aura plus moyē d'obtenir pardon; auisez vous, & ne faictes point tant les suffisans, car nous sçauōs le moyē de rabatre tels artifices & de plus grands. Le IEVNE. Sire, l'aparece de nostre fortune vous doit oster l'opinion de l'interest que vo^r auez en la perte du Chrysofore, qui est si peu quand il seroit tout perdu, qu'il s'en peut recouurer vn autre, & mesme certuy là peut estre trouué: mais le mal qui est fait à des innocēs ne peut estre reparé, vostre equité y pouuroira. L'EMP. Voici de beaux diseurs, il les faut resserrer, le tēps leur enseignera à parler d'vne autre sorte, pourtāt que l'on les enqueste diligēment selon les voyes de iustice. La Fée ouit le bruit de ce qui se passoit touchāt ces prisonniers, & sçachāt que c'estoiet ces ieunes estrangers tāt accomplis qu'elle auoit eus à la fontaine, voulut preuoir à leur fortune, parquoy en haste elle vint vers l'Empereur. Ainsi qu'elle entroit en la ville on ramenoit le Chrysofore, qu'vn valet de charbonnier auoit trouué au long de la forest, & l'auoit redressé ayant veu la couuerture qu'il cognoissoit. La Fée se hastoit d'aller & rencōtra les Fortunez qu'on remenoit en prison, elle s'adressa aux sergens, lesquels ayant priez remenerent les prisonniers à l'Empereur; qui estoit encor au lieu mesme où il les auoit interrogez,

il fut esbahy de voir la Fée venir avec ces sergés, il pensoit qu'elle eust quelque plainte à faire contre ces estrangers; mais il changea d'opinion quand il l'a vid en humble suppliãte le requérir: Sire, ie vous supplie ayez compassion de ces ieunes gens estrangers, ne faictes point de tort à vostre reputation en les offençant. Leuez-vous ma cousine, dit l'Empereur, tout est vostre, ie feray tout ce que vous voudrez. Donnez les moy, dit-elle: Je le veux, dit l'Empereur: Mais de quoy les cognoissez vous? Elle raconta à l'Empereur leur arriuee à la fontaine, & ce qui sy passa; & comme elle faisoit ce discours, il entra vn Prince qui vint prier l'Empereur d'apaiser cet affaire, pource que le Chrysofore estoit trouué, la prudence de l'Empereur fut de conuertir tout en ioyeuse rencontre, ne laissant toutefois de menasser en particulier le Receueur, luy remonstrant la faute, inconsideration & negligence.

DESSEIN V.

L'Empereur enquiert les Fortunez sur ce qu'ils auoient dit du Chrysofore, & ils luy en rendirent raison, & comme ils auoient iugé de ce qu'il portoit, ce qu'ayant entendu il les pria de demeurer avec luy.

TOVT E l'affaire du procez estant terminee, les Fortunez prenoient congé de l'Empereur,

reur qui les ayant consideré leur commanda de ne s'esloigner pas, mais de demeurer vn peu, tant qu'il eust parlé à eux. Il les appella donc à foy, & les interroqua de leurs pays, noms & qualitez, & apres auoir sceu d'eux qu'ils estoient de Nabandonce, fils d'vn sage Philosophe, qui les enuoyoit voir le pays. Il leur demāda ce qui estoit du Chrysofore & ce qu'ils en pensoient, veu les enseignes & responses qu'ils auoient faictes au General. CAVALIERE. Sire; les petites remarques qui nous ont fait parler au General sont de si peu de consequence, que ce nous est presque honte de les deduire deuant vostre Maiesté: toutesfois pour ce que les suiets de plaisir sont quelquesfois agreables aux grands, nous vous dirons maintenant ce qui en est, Ne cognoissans pas le pays, nous preions les voyes qui se rencontroient, parquoy passant par vn assez beau chemin, non pourtant gueres battu, ie vy le train de la beste, & ie supposé que c'estoit vn Chrysofore, comme le pied, & le pas imprimé au sable me le demonstroit, & de là aduisant plus exactement, i'estimé qu'il estoit borgne, & qu'il auoit perdu l'œil droict, car ie remarqué qu'il s'estoit mis à paistre de l'herbe qui estoit à son costé gauche, laquelle n'auoit pas si bonne grace que celle qui estoit à droit, laquelle n'estoit point atteinte, ce qui m'induisit à croire qu'il ne voyoit point de ceste part là. FONSTELAND. Je cogneu que c'estoit vne femelle, d'autant qu'elle auoit vriné, & ie notté que son eau estoit entre les pieds de derriere fort esloignee en dehors, ce qui n'eschet pas és masles qui coulent leur eau entre les quatre pieds.

258 *Le voyage des Princes*

VIVARAMBE. Je pense qu'elle estoit boiteuse du pied gauche de deuant, (ie parlerois en escuyer si ie traictois d'un cheval) par ce que ie voyois la symmetrie de l'allure faussee en telle part, & partant qu'elle clochoit & fouloit autrement l'herbe de ce pied que des autres. L'EMPEREUR. Voilà de bien iolies observations, qu'en dis-tu cousine ? LA FEE. Ce n'est pas tout, vous y trouuerez plus que vous ne pensez. L'EMP. Et pource il faut venir au reste qui est plus difficile, comme ie croy, mais premierement les beaux enfans, à ce que ie n'aye point honte d'estre seruy en ce qui me concerne, dites-moy pourquoy ayant allez de richesses, de grandeurs, & de pouuoir, ie me fers d'une beste estropiate & femelle, & partant de moindre courage ? CAVALIER. Sire, nous scauons bien que quand la planette de Mars est en conionction avec celle de Venus, si soudain on ne prend vne asnelle pleine d'un Chrysofore, & que l'on la coupe en pieces pour la faire deuorer aux lyons, toute la race des Chrysofores perit. Nous auons sceu en Quimalee que faite à vos Sages d'auoir preueu à cest inconuenient, tous ceux de ce pays estoient morts, il y auoit plus de dix ans, & que l'on n'en y auoit point encores renouvelle l'engeance, & c'est la cause que vous n'avez que ceste-cy. L'EMP. Si tout y fut mort icy, celle-cy y fust morte aussi. FONSTEL. Elle ne pouuoit y estre sans mourir, & puis qu'elle est viue, on l'y a amenee d'un autre pays, aussi est-elle nee en Quimalee isle imprenable, & de laquelle on ne laisse sortir de ces animaux qui soient entiers, il est vray que là ils ne

crainent point les influences, car ils n'y ont point de force, pource que nature seule s'est reserue ce petit pays, où il n'y'a que son pouuoir qui agisse: Or ces Quimalistes liurans vne Chrysofore, car des mailles ils n'en laissent point aller, ils luy pochent vn œil, & serrent vn nerf du pied. L'EMPEREUR. Ayant veu les pas de la beste, & iugé que c'estoit vne Chrysofore, il vous a esté aisé de iuger qu'elle fut borgne & boiteuse. LES FORTUNEZ. Ouy Sire, mais il vous a esté dit de quel pied & de quel œil, & ceux de Quimalee n'y gardent pas vne mesme Loy. L'EMP. Il faut acheuer. VIVARAMBE. Il estoit bien force de vous seruir d'une femelle, n'en pouuant recouurer d'autre, & puis pour l'effet du seruice qu'elle vous fait, elle est tresnecessaire, d'autant qu'il y a entre elle, & le sel fusible vne certaine sympathie qui fait qu'elle le porte, ce qu'un maille ne feroit pas, qui ne souffre sur soy que les hommes qui le sçauent domter ou le metal. CAVALIR. Tout autre animal portant le miel vierge, qui se cueille en la Forest reculee, le font aigrir horsmis cestuy-cy, qui est propre a le porter. FONSTEL. Ceste beste a vne odeur qui resiouyt & delecte les autres bestes de charge de quel sexe que ce soit. Quand on les mene en troupe, on fait passer la Chrysofore que l'on arreste, & puis on fait sortir toutes les autres bestes qui portent, qui l'une apres l'autre gayes & ioyeuses de l'odeur de la Chrysofore, vont en auant, & puis la Chrysofore suyt. CAVALIREE. Les mailles de ceste espece sont tout au contraire, car par leur odeur ils estrangent tous animaux, & la femelle les assemble, les pouf-

fant deuant soy quand il y en auroit mille: c'est tout au rebours de l'instinct du Cheual entier qui suit la caualle ou le fraix herbé. L'EMPEREUR. Le trouue bonne ceste modeste responce, il faut passer outre, à ce que ie sçache comme vous auez iugé de ce que la beste portoit. CAVALIER. Sire, les esprits curieux ne mesprisent rien: entre les coustumes naturelles des Chrysofores, ceste là est, que si quelqu'un ne les pousse, ayant charge de quatre heures en quatre heures, la beste se baille sur ses genoux & se repose enuiron vn quart d'heure, puis se leue & tire chemin tant qu'il se couche du tout, il estoit aduenu comme il est vray-semblable ou l'est du tout, que ceste beste s'estoit reposée enuiron le destroit de ce chemin pour tirer entre la forest & le desert, & s'arrestant sur le sable, y en auoit assez imprimé l'apparence, ie me mis à regarder de pres ce lieu foulé: ce fut là où premierement nous en descourimes des marques, car nous y passions, & ie dis à mes freres que ie pensois que ce fust là le repos d'un Chrysofore, ils furent de mon auis, & qu'il estoit chargé, & dis que ie croyois qu'il portoit du sel, parce qu'il y auoit deux brebis qui s'amusoient là auprès à grignotter le sable, où il n'y auoit point d'herbes, on sçait que la brebis cherche le sel. FONSTEL. Ayant regardé de plus pres, i'adiouste à ceste obseruation, car ie veid grande quantité de fourmis qui alloient & venoient d'un costé seulement, dont il me cheut en l'opinion, qu'il y auoit là quelque odeur de beurre, qui occasionnoit à ces pe tits animaux de faire tant de chemin, d'autant que ceste substance est vne de leurs plus

exquises delices. VIVARAMBE. Suiuāt ce que mes freres auoient remarquē, ie fis estat aussi qu'il y auoit du miel, pour autant que ie vis force mouches à miel en cest endroit où il ne paroissoit aucune fleur, & elles se sappoient contre le grauiet, c'estoit la douce force de l'odeur du miel qui s'estoit exalee là durāt le repos de l'animal qui auoit eschauffé les substances, au moyen dequoy les fumees en estoient illuēs en senteurs exquises. Ces raisons pleurent à l'Empereur & le iugement de ces ieunes estrangers luy fut en admiration, conceuant en son cœur, qu'vn iour ils pourroyēt estre grāds personnages, ayās desia l'esprit si iudicieux: Celà fut cause que son ame s'enclina vers eux, les prit en amitié, & pria de demeurer aupres luy, leur faisant promesse de les auancer. La Fee oyant le dire de l'Empereur, luy dit qu'elle s'y opposoit, qu'ils estoient à elle, qu'elle les luy auoit donné. Il respondit à la Fee, Nous sommes en vn Empire, où les gens de bien sont libres, & les meschans esclaves: quand ie les ay estimēz à tort estre mauvais ie les vous ay dōnez pour les rēdre meilleurs, mais n'estans pas de la qualité, d'estre donnez ou vendus, il est en eux de faire ce qu'ils voudront, & partant ma donnaison est nulle: & là dessus adressant à eux leur dit, Mes enfans vous soyēz les bien venus en ce pays, ie suis marri que l'on vous y ayt voulu faire de l'ennuy, celà s'effacera aisément: & encore avec plus de magnificence & de gloire pour vous, si vous desirez demeurer aupres de moy, si vous le faites, ie vous tiēdray aussi chers que mes enfans, & vous feray du bien. CAVALIR.

Sire, c'est le plus grād heur que nous puissions re-

chercher, mais cōment auriez-vous agreable que de pauvres estrangiers fussent à vous? L'Emp. Je ne vous tien point pour estrangiers, car les vertueux sont à moy cōme ie suis à eux, & i'ay agreable que vous soyez aupres de moy, & ie vous tiendray cōme bons amis, ie vous prie que celà soit. La Fee prit le soin de les faire loger, & cependant les mena à la fontaine, les rafraischir & consoler de l'aduersité qui leur estoit suruenüe.

DESSEIN SIXIESME.

L'Empereur par un secret endroit venoit escouter les Fortunez, & illes entendit parler de diuerses choses dont il vouloit estre assurez & pource les vint voir. Ils interpretent leur dire, & l'auisent d'une trahison contre luy.

LEs Fortunez arrestez avec ce Monarque, faisoient tous les iours voir des gentilleses de leurs perfections, mesmes es plus exquis exercices de la Court, tellement qu'en peu de temps ils tindrent rang entre les plus accomplis qui en faisoient beaucoup d'estat. L'Empereur accort en ses affaires desirant cognoistre ce que ces ieunes gens auoient en l'ame, leur donna vne petite appartenance de pauillon où seuls ils demeuoyent avec leurs seruiteurs, car il leur donna train honneste. Or la sale où ils prenoient leur repas estoit sur le iardin, & y auoit vn artifice qu'ils n'auoient pas apperceu, vn cabinet, dans lequel on alloit par

fortuneZ. Entreprise. II. 263

une gallerie dans l'espoisseur de la muraille respondant à la chambre de l'Empereur, lequel souuent venoit par là en ce petit lieu, pour ouyr ce que les Fortunez disoient beuans & mangeans, & par fois apres le repas quand ils se pensoient seuls, & qu'ils discouroient en leur priué. Ceste curiosité succeda à l'Empereur, & fut vn moyen des grandes fortunes qui sont icy retracees. Vn Mecredy matin que la Lune estoit au signe de Gemini, tēps propicc à la preparation d'aucunes essences propres à la conseruation de la santé à quoy les Fortunez estoient entendus, non selon les vulgaires malaxations, & friuoles sofismes des cendriers abstracteurs, ains suyuant les maximes des sages qui sont de la cabale des Ortosiles, selon quoy ils faconnoient le magistere de l'agaric, s'estans donc relassez en leur salle pour vacquer à ceste petite occupation, mais belle & excellente, l'Empereur commanda qu'on leur portast vn cheureau qui auoit esté leué de deuant luy, & vne bouteille de son bon vin : leur heure de disner venue, ils se mirent à table, & deuiserent de plusieurs choses, & afin de n'estre entendus des vallets & seruiteurs, ils parlerent François, qui est le langage exquis entre les Princes & les sçauans. Caualiree avec plusieurs autres discours en mit vn sur le tapis, se souuenant comme du premier effort de table, ils s'estoient ruez sur le cheureau, & auoient faouuré le bon vin, & dit qu'en l'excellente pratique de passer ceste bonne liqueur en l'estomach, il y auoit pensé de pres, iugeant qu'encore qu'il fust fort delicat & gracieux qu'il luy estoit auis qu'il n'estoit pas vin pur, mais, meslé de la sub-

264 *Le voyage des Princes*

stance des deffuncts. FONSTELAND. Mon frere, croyez-moy, ie branlois en pensee, pour tomber en mesme opinion, & sur celà ie me rememore de ce bon cheureau, & tantost ie ne scay si vous y auez pris garde: quant à moy ie soustien-drois ioyeusement & sans offencer personne, qu'il est de l'aliance de chien. L'Empereur estoit venu à sa sentinelle & les oyoit, mais il ne pouuoit rien entendre à ces discours, & estoit prest de s'en retourner quand Viuarambe qui auoit long temps escouté, prit la parole & dit, ie ruminois à ce que vous disiez pensant aux biens que nous a faict ce bon Empereur, qui si gracieusement & de franc courage exerce vers nous beaucoup de courtoisies & d'honneur, nous octroyant le moyen de nous resiouyr honnestement, & qui ne nous enuoye rien qui ne soit bon. Je loie fort vostre cōsideration sur ce suiet qui nous regarde, mais i'ay là dessus repensé plus profondément, & la mesme chose que possible vous auez coniecturee, laquelle est d'une consequence trop plus pregnante, C'est que la vie de ce sage & bon Prince, est en danger, & s'il n'y met ordre dans peu de tēps, ie crains qu'ils'execute vne cruelle entreprise cōtre sa vie. Ce fut à ces mots que l'Empereur attentifs'essayoit d'en ouyr d'auantage, mais se trouuant sur ce suiet de mesme opinion, ils changerent de propos, remettant à penser de ceste affaire à vne autre fois. L'Empereur sortit bellemēt de sa guette & vint visiter les Fortunez, ainsi qu'il auoit accoustumé sans faire autre semblant, estant entré il leur dit, Je vous viens voir mes enfans, que faites-vous de beau? ie veux vn peu deuiser

fortuneZ. Entreprise II. 265

avec vous, ce qu'ayant dit, il leur demanda ce qu'ils faisoient, & de propos en autre, apres quelques gentilleses il leur dit: Or ça vous scauez beaucoup de choses, & estes fort accorts, mais vous ne scauez pas, que ie scay bien quels propos vous avez tenus, & les notables auis que vous avez de chose de consequence: Sire, luy respondirent-ils, vn Prince tout accompli comme vous estes, peut ayément scauoir, mesmes les conceptions de nos petits esprits. L'EMP. Je ne veux point repartir, ains vous dire que ie scay ce que vous avez dit, touchant le sujet du disner, dont deux ont parlé, & l'vn de vous a tenu propos d'une affaire secrette qui me cōcerne. Ils cognourent à cela, qu'il pouuoit les auoir entendus, & ouy parler par quelque maniere, qu'ils n'auoyent pas preueuë, parquoy ils luy repeterent naïfement leurs propos; Caualiree ayant deduit ce qu'il auoit mis en auant, l'Empereur luy demanda la raison de son iugement. CAVALIREE. Sire, le vin est ordonné pour resiouir le cœur, & il est auenu qu'à l'instant que i'eu coulé en mon estomach, le bon vin de la bouteille esleuë, il m'est suruenü ie ne scay quel aneantissement de courage, qui m'a causé vne soudaine & profonde desplaisance, & ne sachant aucune humeur melancolique aboüder en moy, i'ay assis iugement sur ce vin, le faisant cause de ce trouble, & me suis mis en la fantaisie ce que i'ay dit, estimant qu'il soit cru en lieu, où autrefois il y ait eu des sepulchres, ou vn cimetiere. L'EMP. Et vous qui avez parlé de l'aliance de chien, qu'en dites vous? FONSTELAND. Ayant mangé quelque peu de ce cheureau, & le sauourant distincte-

ment ie l'ay trouué d'un gouſt plus fade, & de chair plus languette que des autres cheureaux, & ma langue s'est chargée d'une ſaliue eſcumeuſe, cōme ſi i'eulle m'agé de la chair de chiens, d'où i'ai penſé qu'il pouuoit auoir eſté allaité d'une chienne. L'EMP. Nous pouuons ayſement verifïer ceci, mais le fait dont vous, Viuarābe, auez parlé, qui touche ma vie, & regarde l'eſtat, eſt bien de plus grand pois. Parquoy ſi cōme vous l'auéz dit vous auez ſoin de moy, & que ie vous ſois en quelque eſtime, ie vous prie de me dire ce que vous en ſcauez. VIVARAME. Sire, l'importāce de l'affaire m'a fait ſoligneuſement penſer & diligemmēt obſeruer, ce qui en pourroit eſtre, & ce qui m'a induit à preſumer le futur accident, eſt que i'ay appris qu'il n'y a pas long temps, que vous auez fait equitablement punir à mort le fils de Paratolme, qui eſt le premier de voſtre conſeil, i'ay deſcouuert par mon propre & particulier auis, que ce pere eſt felonnement indigné cōtre vous, & partant qu'il remue quelque vengeance contre voſtre maieſté, ce que i'ay reconnu par ceſtes, que i'ay obſeruez expreſ, y ayant pris garde & ſur tout lūndi au ſoir, que nous eſtiōs tous en voſtre preſēce, & que vous feiſtes un ample & beau diſcours de la iuſtice, & du deuoir des Rois & Monarques, ſelon quoy vous proteſtiez d'eſtre reſolu d'extirper toutes ſortes de meſchāns, quāt bien ils ſeroyēt vos propres enfans, & ſi bien chaſtier ceux qui ſ'oubliroiēt par malice, que l'on pourra eſtre en bōne ſeurte és païs de voſtre obeiſſāce. Durāt ceſ propos, i'epluchois les geſtes de ce ſeigneur, que ie conſiderois attentiuemēt & remarquois à ſa contenāce toute changeāte, qu'il auoit

Fortunez. Entreprise II. 267

de terribles imaginations en l'ame, sa couleur tantost morne, puis soudain enflammee, me donnoit occasion de presage, tellement que i'ay coniecturé vn mauuais dessein, & ce qui plus me forma la persuasion que i'en auois, fut que son alteration ne peust estre tant cachee, qu'il ne la manifestat trop, si on y eut pris garde, car il se fit apporter de l'eau qu'il beut, pour rafraischir son interieur, que l'ebullition de son sang auoit eschāgé en la rage & depit, qui le recuisant le poussa à la vengeance de la mort de son fils. L'EMP. Cecy ne doit estre diuulgué ny mesprisé, & puis l'asleurance que i'ay en vostre sagesse, qui le tiendra secret à tēps, me donne enuie de rechercher ce qui en est, cependant nous auons loisir d'y auiser, acheuez vos petites affaires.

L'Empereur s'estant retiré à sa coustume (car il le vouloit ainsi, & prenoit plaisir d'aller & venir souuent vers les Fortunez, pour les surprendre & se delecter) enuoya appeller le maistre d'hostel qui l'auoit serui ce iour-là, & luy commanda de scauoir incontinent où auoit esté pris le vin du disner, & quel il estoit, & qui auoit fourni le cheureau, & qu'aussi tost on fit venir les prouuoyeurs qui les auoyent deliurez: ce mandement executé, celui qui auoit la charge du vin estant venu, l'Empereur luy demanda où il auoit acheté ce vin là, duquel il auoit esté serui à disné. L'eschançon & les officiers presens, il respondit que c'estoit du meilleur cru de tout le pais & que pour le seruice de sa majesté, afin de n'en māquer, il auoit acheté le clos où il croissoit, & le faisoit dignemēt saçonner, à ce qu'il fut

268 *Le voyage des Princes*

comme tousiours estimé, & trouué du plus delicat & gracieux, pour la bouche de sa Majesté. A l'instât, l'Empereur qui ne veut point perdre de tēps, lui cōmāda de faire venir ceux qui lui auoiēt vendu la vigne. Cependant le prouuoyeur auoit fait venir le maistre berger du parq de l'Empereur, lequel auoit fait ce present à sa Majesté: comme rare, nouveau & beau. L'Empereur luy commanda de luy dire où il auoit pris ce cheureau, le pauvre pastre dit ingenuēment à l'Empereur, ce que s'en estoit: Pardonnez moy, Sire, ie ne l'ay pas fait par malice. Il n'y auoit que deux iours que ce pauvre petit estoit nay, quand sa mere estant aux champs, s'esslongna pour aller brouter en vn geneurier, derriere lequel il y auoit vn loup caché qui l'empoigna, sans qu'on la peust secourir, ie fus bien fasché de ceste perte, & encor plus à cause du petit que ie perdois, & il estoit le premier, si que c'estoit vne chose rare & exquisite, parce qu'il n'y en auoit point encore. Je m'auisē d'vne mastine qui alestoit trois petits chiens, ie les pris & les iettay en l'eau, & mis le cheureau sous la chiene, le petit auoit faim, tellement qu'il laicha auident le bout du tetin, & continua tant qu'il deuint grād & beau, le voyant refait, frais, gras, & ayant mine d'estre fort delicat, ie l'ay baillé au prouuoyeur qui en fait grand estat, car de six sepmaines on n'en verra de bons. L'Empereur le renuoya, luy deffendant de luy enuoyer de telles viandes vne autre fois. Le Marchand qui auoit vendu la vigne arriua, & l'Empereur l'enquit, s'il auoit autrefois achetē ceste vigne, ou s'il l'auoit euē de

fortunez. Entreprise II. 269

ses predecesseurs. Le Marchand respondit que c'estoit vn aquest qu'il auoit fait d'une commune, qu'il auoit eue de la paroisse, & qu'il auoit ouï dire que l'endroit où estoit la vigne, estoit iadis vn Cemetiere, & lieu de sepulchre de quelques anciennes familles, qui estoient peries ou retirees du pays. Ayāt ouï cela, l'Empereur le rēuoya, & sur ce qu'il auoit entēdu il iugea que les Fortunez estoient grands Naturalistes & fort prudents.

DESSEIN SEPTIESME.

Auis des Fortunez pour descouurer la trahison. Invention de l'Empereur pour y paruenir. Diotime parle à Paramissia, qui presumant estre aymee de l'Empereur, declare toute la trahison premeditee.

LE lendemain à heure propre, l'Empereur fit appeller les Fortunez, & les ayant pris à part leur dit, à la verité ie recognoy par la preuue que vous auez raison en vos paroles & actiōs, qui fait que i'ay vne grande croyance en vous, parquoy ie vous prie que vous faciés en sorte, quasi Paratolme a quelque mauuais dessein, ou machination cōtre moy, on le puisse descouurer, & s'il se trouue coupable, i'espere le faire aussi biē punir comme i'ay iustement chastié le fils. C'est icy où il faut trauailler, en quoy vous estās employez ie vous demonstreray apres quel honneur & recōpense ie scay faire aux gens de bien. **VIVARAMBE.**
Sire, vostre bonté nous oblige tant, que nous ne

pouuons n'y osons faillir à nostre deuoir, & l'espere Dieu aydant, que mes freres me cōduiront si bien en ceste entreprise, que nous en verrons l'issuë en bref à vostre contentement. Je vous declareray ce que nous en auons medité: mais vous disant nostre intention, Sire, elle demeurera en l'enclos du secret de vostre cœur. Nous auons decouvert que Paratolme est desperuëment espris de la belle Paramissia, qui est encor fort ieune, & il est d'âge, toutesfois il semble qu'elle prêne plaisir à sa recherche, à cause de sa grande fortune: Quāt à lui il n'y espargne riē faisant le ieune, & le galant tant qu'il peut, on croid qu'en fin il l'espousera; Ceux qui ne conseruent point l'hōneur des Dames, en disent ce que d'opinion ils en croyent, estimās qu'il soit vray. Ceste demoiselle est fort prudente, & qui tirera de lui aussi bien les secrets que l'argent, celui qui abandonne sa bourse à l'amour, donne aux femmes ses penſees en proye. Les femmes sōt curieuses de tout scauoit, rien ne leur eschappē de ce qu'elles desirent de ceux qu'elles possèdent. Partant ie croy qu'il ne lui aura rien cellé, mesmes s'il a quelque grand coup à faire, il luy aura déclaré: afin que par la decouuerture de son ame, qu'il luy aura manifestee à nud, elle soit asseuree qu'il l'ayme. Nostre auis est d'une cōtre-batterie: la demoiselle est de grande & illustre maisō, mais pauvre au pris de la noblesse: dont le caractere fait que l'on n'ait que la grandeur en recommandation, ce que nous pretendons, est que par sous-main & par l'industrie d'une femme honneste & fine, vous lui faciez entendre que vous l'aymez, & que si elle veut obtē-

fortunez. Entreprise II. 271

pérer à vos saints desirs, que vous la rendrés plus qu'elle ne peut souhetter: soudain ceste vanité de se penser aymee de vostre majesté, sur ^{laquelle} elle fendra infinis grands desseins, pleins de belles imaginatiōs, sera cause que s'il lui a déclaré quelque point de ses affaires, & mauuaises intentions, vous le saurez; car estant atteinte ou d'amour ou de gloire, elle ne pourra riē celler, parce que toute superbe de si belle auentute, elle oubliera toute autre amitié pour penser à ce nouuel obiect, l'abondance d'vne imaginaire grādeur esperee, luy fera mettre sous pied, tout ce qui ores lui est de plus recommandable. Sire, auisez pour autoriser mon dire, que telles femmes ont les cheueux biē longs, & le iugemēt bien court & puis qu'est-ce qui plaist le pl⁹ à vne femme, qu'estre recherchee & encores du plus grād? Qu'elle sentira d'aise en sō ame, que ses perfectiōs lui causent vne si belle fortune! Nous croyons que ce conseil est bon & qu'il est expedient d'y entēdre. Cet auis approuué, l'Empereur luy mesme pour plus seurement cōduire son affaire, parla à vne sage Dame ancienne, dont il estoit assez familier, & lui dit, diotime vous scauez de quel pied i'ay tousiours marché & que ie n'ay iamais voulu souiller mon nom de mauuaises actions, partant ie croy que vous estimerez vray ce que ie vous diray, & que vous ferez ce dont ie vous priroy: vous cognoissez Paramissia qui est belle & galante, appartenāt à beaucoup de gens de bien: Elle est fort curieuse & on m'a assureé qu'elle ayn secret excellēt, qu'un notable Curieux lui a enseigné, ie ne vous dy point que c'est: d'autāt que vostre esprit ne l'est pas ad-

dōné à tels sujets, mais ie vous declare que ie suis fort affectiōné de le sçauoir, & ie n'ay qu'un moyen ^{pour y pa} ~~de~~ aruenir, parce que luy demandant naïuemēt, elle deguīsera l'affaire & s'excusera, si que ie n'y auiendray point: i'ay imaginé vn artifice où vo^r me pouuez aider fauorablemēt, c'est que i'ay pensé de feindre que i'ay de l'amour pour elle, & pource ie vous prie de luy en porter parole, luy declarant que si elle veut m'aymer, que ie feray tant pour elle, que sa fortune & celle des siens en resplēdiront, & par m'esme moyen vous lui donnerez ce diamant en arres de ma bonne volonté. Ie sçay que si elle escoute, ie pourray auoir d'elle le secret. Auīsez dōc à conduire ce fait selon vostre prudence. DIOTIME. Ce grand amour que vous auez à la vertu, & la grande crainte de Dieu que vous auez, fait que ie ne presume riē de mauvais en cest affaire, & pource ie ne disputeray point en mon cœur pour sçauoir si ie vous dois obeir ou non, mais de franche volonté ie feray ce que me commādez: car ie croy que c'est pour vn bien, & qu'en tout il n'y aura point de mal, ceste bonne creance m'asseure du tout, parquoy laissez moy faire. La sage Dame espia le temps qu'elle trouueroit Paramissia à propos, & l'alla visiter. Apres vne visite ou deux & Diotime ayāt préparé le discours, fit tomber la belle au point de luy dire; Vo^r pouuez vous estimer la plus heureuse du mōde, pour vn secret que ie vous declareray: L'empereur sçait biē que vous auez de l'affection pour quelque seigneur, que chacū croit que vous espouserez, mais si vo^r voulez biē penser en vous, il se presente vn bien contre fortune;

L'Empereur

L'Empereur vous ayme d'amour, & m'a cōmandé de le vous dire en secret, & vous auertir de ne le deceler point: d'autāt qu'il veut que cet affaire soit cōduit en silence, & secrettement, à cause de Madame sa fille, qui le sachant pourroit l'en destourner par l'entreprise de ceux ausquels elle en parleroit à vostre delatantage, auisez-y & ne mesprisez riē. Qui est-ce qui scait ce qui peut auenir? il ne faut qu'un hazard, vne viue pointe d'affectiō, qu'il vous fera Imperatrice, & afin que vo^s sachiez que ce n'est point feinte, voila il vous enuoye ce diamant en symbole de parfait amour. Paramissia fut fort estōnee de ce message, & aise pourtāt de ceste nouvelle qui la troubla vn peu, tāt pour le magnifique hazard dont elle se voyoit esmeuē, que pour ne sçauoir cōme elle se deuoit resoudre, & en ceste surprise ne peut faire autre respōse, que de recognoissance de son peu de merite, & excuses sur trop d'honneur qui lui est fait, mettāt en auāt les belles & douces consideratiōs qu'ō propose par maniere de refus, quād on veut honnestement accepter vne offre. Diotime cognoissant l'inquietude de ce cœur touché au vif, par vne si auātageuse auanture, & iugeant de l'ulcere, que ce coup a fait en ceste ame avec vne suite de belles paroles, disposa la Belle d'acquiescer au bō vouloir de son Prince. A quoy elle cōtinua qu'elle feroit ce qui seroit en elle, mais qu'elle le supplioit que comme iuste tel qu'il est recognu, que ce fut avec cōseruation de son hōneur. Quelques iours apres Diotime veint voir Paramissia, & lui cōta cōme l'Empereur auoit trouué bōnes ses excuses, & reparties, vsāt d'un si doux artifice

qu'elle enflâma tât ce ieune courage en l'amour du Monarque, que les dedains cōmencerēt à naistre contre Paratolme, lequel en deuis ordinaires & particuliers avec Diotime, elle deschifroit desfia de toutes sortes, le pourtrayât de ses propres qualitez. Ainsi trāsporté de la vanité de la pēsee, elle se descouuroit à la sage Dame, de tous les secrets de son cœur: ces entreueuës n'estoyēt point nues, elles estoyent accōpagnées de quelque exquis present à la Belle, qui fut toute induite à cōsentir au bon plaisir de l'Empereur; Vn soir que ces deux Dames estoyēt en profond discours, Paramissia ayāt parlé de plusieurs choses, qui toutes diuerses tomboiēt en fin sur son amour, en iettāt vn grād soupir, qui leuā de l'esprit de la Belle toutes les consideratiōs qu'elle eut peu auoir pour Paratolme, fit aussi couler quelques larmes, & la fit ainsi parler: Ma mere, j'ay tāt d'obligation à ce bon Empereur, que ie serois trop ingrate, si de toute ma puisāce ie ne procurois son biē, le pouuant, & n'empeschois le mal qui lui peut auenir, & me dirois trop indigne de viure, si ayāt moyen de destourner sa proche ruine, ie ne m'y employois, en l'aduertisāt d'vn malheur qui lui est préparé. Sachez, Madame mamie, que ce desloyal Paratolme qui me pense espouser, & auquel ie n'ay pas encor donné congé, parce que ie le veux tenir en l'estat accoustumé, à ce que ie puisse faire vn bon seruice à mon Empereur; le traistre a malheureusemēt coniuré de faire mourir nostre sage Monarque, & ce par vn moyen non encor ouy, & d'vne façon qui n'a point sa sēblable entre les trahisons les plus detestables. Il est resolu

fortunez. Entreprise II. 273

en son meschāt dessein, pour auoir la vëgence de la mort de sō fils, & a iurë qu'il n'aura iamais partiëce ni repös qu'il ne l'ait executee, & pour cet effet, il doit däs peu de iours chercher l'occasion de prier sa Majestë, de se trouuer en vn banquet magnifique où il apellera tous les Princes, & seigneurs & beaucoup de noblesse: mesme ce qu'il est absent, est pour ce sujet, & est en vn lieu avec vn grād Alquemiste, où il prepare vn venin si deliciaux, qu'il afferme qu'il y aura du plaisir de fauouer la mort par sō vsage, & c'est ce dōt il doit faire mourir l'Empereur: mettāt ceste drogue en vne potiō qu'il lui presentera au lieu d'hypocras, il s'asseure que l'empereur la prëdra, cōme autrefois il a pris d'autres exquis breuuages en tels festins, lesquels estoyët preparez pour sa santë: Et l'excellëce de ce venin est, qu'il ne rëdra aucū effet de sa vertu que vingt quatre heures apres, qu'ë faisant dormir, il multiplira puis apres si fort le sommeil qu'il deuiendra perpetuel, & terminera la vie, ainsi ce mortel poison esteindra l'Empereur, säs qu'on se puisse aperceuoir de ceste meschäceté. Je vous prie qu'il soit secretemēt auerti de cecy, quāt à moy ie feray bōne mine, & entretiendray égalemēt ce meschāt, de peur de l'ëfaroucher, & par effet l'Empereur iugera cōsiderāt ce seruice, que ie lui suis treshūble & qu'il ne m'a pas obligee pour en estre ingrate, & afin qu'il cognoisse la verité de tout, il sera bō qu'il se trouue au bāquet, où il n'y aura rië de dāgereux, & n'aura qu'à se garder de prëdre la colation, de laquelle la coupe sera empoisonnee de venin. La sage Dame oyant ces discours iugeoit que c'estoit le secret.

276 *Le voyage des Princes*

que l'Empereur vouloit descouvrir, & cependāt elle admiroit le courage de ceste fille, toutesfois elle trembloit dās le cœur au recit d'vn tāt enorme cōseil, dont elle eut esté troublee, si la sagesse ne lui eut appris à dissimuler, parquoy ne faisant autre semblāt que de s'esmerveiller de telle entreprise, l'inuitoit de perseuerer en si bon deuoir, qui seroit suiui d'vne notable recōpēse, & entre-messant plusieurs persuasions & deuis familiers, dispoit l'ame de la Belle encor plus ardēment en son esperance, qui ne lui faisoit rien imaginer moins que d'estre vn iour Imperatrice. Diotime estāt venue vers l'Empereur, sceut choisir le tēps, & lui fit entēdre par le menu tout ce qu'elle auoit descouuert, qu'il cōmuniqua aux Fortunez: cependāt elle gouernoit paisiblement Paramissia, augmētant en son cœur par beaux discours, presents & promesses les desirs qui l'eslançoient.

DESSEIN HVICTIESME.

L'Empereur ayant assemblé les Sages & les grands, leur raconte son songe qu'ils luy interpretēt à biē. L'Empereur fait vn beau bāquet. Les Grāds en font aussi, & Paratolme les inuite pour atraper l'Empereur, qui luy fait cōfesser sa meschanceté. Il est condāné à estre seigné le pied en l'eau, il meurt de peur.

L'Affaire commençant à succeder selon la pēsee des Fortunez, l'Empereur suyuant leur conseil se gouerna prudēment en ceci; Sachant que Paratolme estoit de retour, il fit apeller les

fortune ζ. *Entreprise II.* 277

Sages, les Philosophes & les medecins de son Empire, & les assambla en la grand sale du Palais, estans tous deuant leur seigneur, attendans ses commandemens il leur fit vn ample discours, de l'occasion pour laquelle il les auoit conuoquez, leur disant que c'estoit à cause d'un songe qu'il leur deduit ainsi: Le matin s'approchoit, & à l'heure que le sommeil se veut departir, nettoyant par l'escoulement de sa douceur, les plus pures organes du corps, il est auenu que ie pensois estre hors de cet Empire, & toutesfois eslongné i'estendois les bras par dessus les Royaumes & les mers, & d'une main ie couurois tous les pais: dont les homes m'obeissent, & de l'autre ie cueillois les mauuaises herbes qui deça & delà paroissoient, & puis me soulageant en mon labeur, i'arrousois la terre d'eau que ie faisois delicatement couler de ma bouche, & auenoit qu'une grande multitude de personnes estans assemblees pour voir ceste merueille, si de fortune les gouttes d'eau tomboyent sur quelques vns, qui me fussent incognus, soudain ie les cognoissois, & en fin le peuple multipliant abondamment, il auint que toutes les faces de tant d'innombrables particuliers se reduisirent en vn visage, lequel considerant le sommeil m'a laissé, & me suis reueillé avec vne douceur exquisite, de disposition de sens iointe à vne grande tranquillité d'esprit. Les Sages eurent loisir de cōferer ensemble, & puis le resultat de leur auis, estant disposé, la responce en fut faite de ceste sorte par leur Doyen. Sire, encor' que la science de l'auenir soit deniee aux hommes, auxquels c'est vn peché extreme de deuiner, si est-ce

que le ciel ne nous a pas voulu priuer de toute preuoyance, & se peut faire qu'en bonne consciēce, nous presagions selon nos songes, les reportās au plus pres de la dispositiō des cōplexiōs & humeurs: Et puis il y a vn point notable, c'est que les ames des Monarques ont quelque particuliere cōmunication avec les intelligēces supérieures, lesquelles pour le bien des peuples, demonstrēt souuent par songes aux esprits qui ont cōmandement, ce qui est de l'auenir, suiuant ceste acceptable opiniō, nous vous declarōs grād Empereur, à qui Dieu vueille multiplier les ans, & les Royaumes, que vostre songe signifie du biē present, & de la bonne fortune à venir, l'heure en laquelle vous auez eu ces apparēces spirituelles, est la propre heure des visiōs veritables. Ceste main que vous auiez sur l'Empire, demōstre que quād il vous plairoit en partir pour aller cōquerir autres terres, vos sujets s'entretiēdroient en accord selon vos bonnes ordonnāces. La main qui arrache les herbes qui ne valent rien est vostre force en iustice, qui nettoye le pais de voleurs, affronteurs & sofistes: dont abondēt les feints curieux, qui escument les terres. L'eau qui sort de vostre bouche, qui arrouse tout, est l'abondāce des saintes loix que vo⁹ auez saintemēt dictées, lesquelles vous rēdront suiets tous les estrāgers qui abōdent en vos terres, & vniront vos peuples ainsi qu'un hōme, pour vous seruir d'une face seule, sans auoir autre dessein, que vous rēdre obeissance, ne pl⁹ ne moins que s'ils n'estoiēt qu'un. Ceci, Sire, vous doit biē tost succeder, & avec contētemēt. telle est l'interpretatiō fidele de vostre sōgē

naïf. Cela ouy, l'Empereur fit de grâdes demonstratiōs de ioye, & pour preuue de sa liesse, fit de grâds presens aux Sages, & des dons liberaux aux Princes & Seigneurs; Paratolme qui paroissoit entre les premiers de la court, auoit esté cheri selō l'apparēce qu'il auoit faite de la ioye qu'il receuoit du contētemēt de son Prince, mesmē saluāt l'Empereur, d'vn geste exterieur trop detourné de son opinion, sa majesté lui tēdit la main en cōtrebaterie pour mieux lire les diuersitez de sō cœur. A la verité il cognoissoit bien que le visage du desloyal ne pouuoit estre amplement ouuert: car biē qu'il cuidat manifester vne cōgratulation agreable, si auoit il vn refrain qu'aisēmēt apperceuoit celui qui sauoit sō secret. L'Empereur laissant ceci à part, & poursuiuāt son allegresse premeditee, fit vn banquet solēnel à tous ceux de sa court, à l'imitatiō de quoi plusieurs Princes & seigneurs en firēt, & delibererēt de faire en leur ordre pour resiouir leur Monarque. Le miserable Paratolme cuidāt que tout lui succedoit, & que partāt son bāquet de long tēps premedité, seroit mis au rāg des autres, sans aucū soupçon (biē que les meschās soyēt tousiours en doute) fut apres les Princes le premier, qui supplia sa majesté d'assister au festin qu'il auoit ordōné, l'Empereur lui promit: & s'y trouua, au grand contentement de Paratolme, qui pour l'honorer en ce conuiue auoit assemblé tous ses amis, & les plus signalez de l'Empire; La reception fut magnifique & abondante en gentilleses & galantises, accompagnée de musique, de voix & d'instrumens, où les doux accens des belles musiciēnes furēt cōioints, aux accords de l'augmentation du plaisir. Le bā-

quet fut continué en tout ordre de magnificēce. À l'issüe, & que l'instāt de l'execution de la trahison proiettee, s'approchoit, Paratolme, resolu en l'excés de l'amertume de son indignatiō qui l'echaufe, & roidit contre toutes timiditez, boüillant de fureur vegeresse, apres auoir euaporé toute autre emotion qui l'eut peu destourber, veint tenant en sa main le precieux & mortifere vaisseau, contenant la potiō odoriferāte qui cachoit sous l'excellence de ses ars agreables, la cōsistence rabatue d'odeur, laquelle enuelopoit les aiguillōs de la mort: Apres vn signe de grāde humilité, il s'adressa à l'Empereur, ayant disposé sa lāgue aux plus belles fleurs de paroles biē dites, dont il deguisera sa malignité, & avec le plus exquis fard d'aparente fidelité lui dit: Sire, l'hōneur qu'il a pleu à vostre majesté me faire auiourd'hui m'est vn cōble de felicité, & ceste grace que ie reçooy de vo^r mō vnique Prince, est telle que ie n'estime riē d'egal à si grand heur, aussi pour recoignoissance de tāt de benefices: dōt vous augmētez sur moy le nōbre de iour en iour, ie recherche les moyēs de vo^r faire preuue notable & non cōmune de mō seruice, à quoy ayāt longuemēt medité, i'ay trouué qu'il n'y auoit riē tel que de prouoir à vostre santé, pour le maintiē & cōseruatiō de laquelle i'ay recouuré vne liqueur admirable extraite de plusieurs aromatiques, & essences cōuenantes tant à la restitution des deffauts de nature, que soustenement de ses puissances & facultez, avec effet pour les commoditez de ses organes soit en les confortant ou en dissipant les mauuaises humeurs, les rectifiant ou chaillant les immondes & nuisibles vapeurs qui les infe-

fortunez. Entreprise II. 281

Etent, amendant toutes cruditez avec effect certain de l'entretien des parties nobles pour la stabilité de la vie de la ieunesse, & de la santé, vo^s sçavez Sire, que ie suis affectionné sectateur des Ortofiles par l'industrie desquels ie me guide en mes curiositez: Aussi selon leur discipline, i'ay curieusement fait elaborer ce magistere, & soigneusement preparer & fermenter, en intention de vo^s en faire vn tres-humble present, i'ay pensé que ie ne pouvois plus commodément vous l'offrir qu'à ceste belle occasion, pour l'accomplissement de ce petit repas, où plusieurs choses ont manqué. Sire, ie vous presente ceste heureuse potion, qui vous sera particulièrement profitable, & à nous tous en vostre personne, dont la conseruation est l'unique but des desirs des gens de bien, qu'il plaise donc à vostre Maiesté la receuoir & la boire, en dessert precieux & vtile sur tout, pour remettre le foye en la proportion de sa temperature, & mesmes apres le repas que l'on est eschauffé de viandes, de vins & de discours. L'Empereur prit la coupe & la posa sur la table, comme pour boire apres auoir parlé, puis luy dit, Paratolme, ie ne veux point douter de vostre diligence, en l'effet que vous me presentez, & encor que depuis quelque temps il se soit passé vne nuee de desplaisir qui vous a troublé, d'autant que la punition de vostre fils vous a esté grieue, si veux-ie bien croire pour ceste heure ce que vous me voulez persuader: Mais pource qu'il est plus vray-semblable que vo^s qui auez eu de l'ennuy iusques au delà du cœur, s'il peut penetrer plus outre, auez plus de besoin de restaurant que moy qui suis extre-

mement gay, tant du bel estat de mes affaires, que du bon songe qui me promet toutes felicitez, & puis ie me trouue si disposé, que ie n'ay aucun besoin de preseruatif, & ie iuge qu'il vo^s seroit plus profitable, & qu'en ayez necessité, tant à cause de vostre premiere douleur, que pour le trauail & peine que vous auez pris en ceste partie, où vous estes beaucoup eschaufé, cōme il paroist, car ie voy que vo^s estes outré de chaleur: ce me seroit vn desplaisir notable que pour nous auoir fait tāt bonne chere vous fussiez incommodé de vostre santé, & qu'y pouuant remedier ie vous en ostasse le moyen, parquoy pour vous remettre en habitude temperee, & dissiper l'ardeur maligne qui est en vostre sang, & afin que s'il se peut, vo^s soyez conserué, il sera plus expedient que ceste potion vous soit reseruee, partant l'ayant receuë de vous cōme vn rare present, ie pēse que vous qui deuez faire estat de ce qui vient de moy, ne ferez point de difficulté de la reprendre, aussi ie la vous donne afin que tout presentemēt & à mō plaisir vous la beuuez à ma santé & à l'heur de mes victoires promises. PARATOLME. Sire, ce seroit grād. dommage, ayant esté preparee pour vous, qu'elle descheust de son but, & estant ce breuuage si precieux il faut qu'il soit employé en vne personne de prix, & puis les simples en ont esté cueillis selon les iustes constellations referrees à celles de vostre natiuité. L'EMP. Pour ce dernier point nous le laisserons, car il faut peu s'arrester à ces obseruations inutiles, d'autāt que faillant vn petit icy, la grandeur en est là hault fort notable. Mais pource que ie fay grād estime de vous, & vostre personne

fortuneZ. Entreprise II. 283

est de consequence pour mon estat, & le bien de mes affaires, si vous estes autant veritable que vos belles paroles le promettent, il faut que ceste potion vous serue, & pourtāt ie veux que tout maintenant pour me gratifier, me faire plaisir, & me seruir, vous beuiez à moy & d'autant, & vous en ferez rapporter d'autre, que ie garderay au besoin, & vous plegeray : il n'est pas qu'ayant voulu faire vne si notable medecine, vous n'en ayez assemblé dauantage & reserué pour la nécessité à venir. PARAT. Sire, ie vous alleure que voici tout. L'EMP. C'est tout vn, boiuez-le. Ce traistre ne trouuant plus de sentier pour eschaper, persecuté de sa meschante conscience, iettant vn regard affreux sur la compagnie qui ne scauoit de ceste tragœdie que l'apparence & les paroles, empoigna la coupe, & tout esperdu & desesperé, sans faire autre geste que d'vn homme qui n'a plus de iugement, l'approche de ses leures pour aualer la liqueur, mais l'Empereur se hastant à propos luy faist le bras & le retint, disant, Comment estes-vous estonné ou oublieux, que vous voulez boire sans obseruer & practiquer la coustume? où sōt les paroles de supplications pour ma santé, & celle des assistās que vous deuiez proferer auant que boire, veu que comme dépit ou offencé vous laissiez desesperement ceste coupe? A ha meschāt! puis que tu t'es troublé, que ta feinte galantise t'a quitté, tes trahisons te talonnent, Tu veux donc mourir par ton artifice? Non, il n'adiendra pas ainsi, ie veux que tu sçaches que ie sçay ta meschanceté, aussi ie te feray iustement punir. L'Empereur tint la coupe, si que rien ne versa,

Les meschans n'ont iamais de constance, pource que la vertu ne peut demeurer avec le vicieux, parquoy Paratolme surpris se trouble, estonné par son propre peché, deceu entierement d'audace, & son cœur deuenu tout lasche, se iette tout desolé aux pieds de l'Empereur avec cette triste voix: Sire la vengeance diuine m'a attrapé auant que i'eusse commis l'excés que i'ay premedité: ie suis cheut au peril que ie vous auois préparé, ie vo^s ay presenté la mort laquelle à vostre refus i'ay voulu engloutir pour perir par ma moy mesme & maintenant il faut que i'attende la punition, c'est fait de moy, ie ne doy rien esperer, & vous ne me pardonner, car ma faute est trop grande. Je vous supplie que pour l'expiation de ma coulpe ie verifie en moy ce breuuage mortel, à ce que ie sois defaict plus gratieusement que ie ne merite. Or auant que ie reçoie le iuste chastiment de mon crime enorme, ie vous aduertiray, Sire, le vous disant plus pour descharger mon cœur, que pour requerir grace: que vous n'aprochiés iamais de vostre personne ceux desquels vo^s aurez fait pendre le sang, on dit que le cœur fait quelquefois, mais le sang ne peut mentir, depuis que vous eustes fait oster la teste à mon fils, ie n'ay point eu de relasche avec les debats de mon cœur, tant les assaux continuels de mon despit & de ma rage m'ont sollicité de trouuer le moyen de vous oster la vie, en ceste vehemence ie me suis transporté à telle extremité, & ay fait preparer ce venin sans remede, meslé des plus actifs poisons du monde, pour vous défaire, & sans doute si vous l'eussiez pris c'estoit fait de vous, & vous fussiez

mort sans violence. Apres qu'il eut tout confessé, l'Empereur commanda au grand Preuost de se saisir de luy, & le mener en la sale prochaine, & le tenir là tant qu'il luy mandast. Le cantique d'action de graces ayant esté chanté par la psallente de l'Empereur, chacun se retira, & l'Empereur retenant qui luy pleut, mit en deliberatiõ ce qu'il falloit faire de Paratolme. Apres plusieurs beaux & salutaires discours, il dit vn auis qu'il auoit pourpensé en soy-mesme, & dès l'heure il enuoya querir ses Chirurgiens, auxquels il donna la charge de faire ce qu'il auoit conçu, qui est qu'il vouloit sçauoir si la peur ou l'apprehension de la mort seroit suffisante de faire mourir vn hõme, parquoy ayant en main vn iuste suiet pour cest effet il vouloit l'essayer, & encores de plus grande curiosité, veu que celuy sur lequel il falloit executer ceste preuue estoit homme d'exquis entendement, & de notable consideration. Parquoy ayant embouché ceux qui deuoient faire ceste experience, il se retira, & ils allerent vers le grand Preuost, auquel ils declarerent la volonté de sa Maiesté. Alors le grand Preuost s'adressant à Paratolme luy dict, Vous auez esté homme fort recommandable, quand vous vous estes tenu en vostre deuoir, & puis vous estes de grand lieu, ces deux considerations sont causes que sa Maiesté veut que vous soyez traicté doucement : mais pource que vous auez attenté à sa personne, il est raisonnable que vous subissiez la derniere peine des coupables. Toutesfois pour le merite de vos seruices, qui n'est pas esteint, l'Empereur veut que vostre mort ne soit point ignominieuse, & pourtant

on ne vous executera pas, en public. Le Conseil à la requeste de vos amis, & à la volonté de l'Empereur, a voulu ce que les vostres ont requis, c'est que vous serez saigné le pied en l'eau, & ce presentement, à ce que le long temps ne vous apporte trop de desplaisir & de crainte, disposez-vous donc, & ayant les consolateurs de vostre ame, attendez par l'effet du deffaut de nature que vous expiriez : Celà dit, & Paratolme rendant graces à l'Empereur & à ses amis, se proposa la mort, & fit avec les Theologiens l'examen de sa conscience, puis se prepara pour payer le tribut du peché, ainsi on le banda, & mit-on son pied droit nud en vn bassin plein d'eau, & vn Chirurgien vint doucement le pincer comme s'il eust donné vn coup de lancette en la veine, apres les preparatiions deuës, puis comme s'il fust sorty de beau sang & vif, les presens en discouroient, exposans ce que peut représenter de bon vn sang esleu, cependant ceux qui auoient charge du repos de son ame, s'exageroient aux discours de la remission des pechez, de la dissolution du corps & de l'ame, & de la vie bien-heureuse à venir : durant ceste merueilleuse action, l'esprit de Paratolme tendu en l'excellence de ses dernieres pensees, se retira doucement du monde, tellement qu'en peu d'heures on vid ce corps sans poulce & sans mouuement, & descourant le visage, on y vit l'image de la mort : On ne l'ouyt point ietter de malheureux souspirs, & ne peut-on iuger si son ame s'exala en se contristant, car desia tout estoit en la possession du trespas quand on le descouurit :

Celà fut le lendemain rapporté à l'Empereur qui disposa du reste à sa volonté.

DESSEIN NEUFIESME.

L'Empereur donna à Paramissia tout le bien & les Estats de Paratolme. Vn ieune Seigneur la recherche, & elle s'excuse, ayant resolution de n'aymer iamais que l'Empereur. Elle fait enseuelir Paratolme.

Les affaires passées de la sorte, l'Empereur assemble le Conseil, où les Princes & les Seigneurs furent conuoquez, & là fit venir Paramissia & les Fortunez, & deuant l'assemblée ratonta comme par le conseil de ces beaux ieunes gentils-hommes, & la pitié de la belle, il auoit descouvert la maudite entreprise de Paratolme, & apres plusieurs loüanges & gratifications, il print Paramissia par la main, & la faisant approcher de soy, il la baïsa d'vn baiser gracieux, & luy dict, Belle, ie vous fay pour iamais part de ma plus particuliere amitié, en assurance de quoy, ie vous donne tous les biens de Paratolme, & si vous choisirez party entre ceux qui pourront vous rechercher, ou vous ont desia recherchee, ie vous donne les estats du deffunct, pour en honorer celuy que vous eslirez, & de faict aucun ne les aura que celuy que vous y nommerez. Il dit aussi les paroles de gratification

qu'il luy pleut aux Fortunez, auxquels il donna rang honorable entre les plus aduancez de sa Court. Paramiffia remenee par ses amies en sa maison, & faisant inuentaie de ses menues & plus delicieuses pensees, se trouua delcheute de sa pretention, car elle auoit outreuidement opiné qu'elle pourroit deuenir Imperatrice, toutesfois ayant consulté son iugement, elle se tempera vn peu, prenant cognoissance de soy-mesmes, & se donnant resolution à ce qui estoit sans espoir. Il y eut vn ieune Seigneur sçachant la volonté de l'Empereur, qui se mit à la rechercher, & pour auoir sa grace en parla à Diotime, qui luy conscilla d'y aller par autre voye: Ce qu'il prit mal à propos, car sans auoir practiqué le cœur de la belle, il luy fit porter parole de mariage par vne sienne cousine, ce que Paramiffia trouua mauuais, d'autant qu'elle mesuroit les cœurs au rayon de ses opinions, cuidant que chacun deuoit penser ce que ses pensees remuoient, si qu'elle reietta fort le message: en fin Diotime importunee, & possible irritée pour l'honneur qu'elle en attendoit, d'auoir si bien fait qu'un cœur eust esté transformé comme il luy eust pleu, s'aduança d'en parler à la Belle, & avec tant d'affection & d'artifice, qu'il luy estoit aduis qu'il n'y auoit pas moyen de luy resister, ny occasion de la refuser. Paramiffia ayant ouy le progres du deuis de la Dame, & entendu son dessein, luy dit, Ma mere, c'est vous qui m'auuez causé la fortune où ie suis, qui auez contraint mon ieune cœur à se porter à l'insolence qui l'a
esmeu

fortunez. Entreprise II. 289

esmeu d'aimer l'Empereur, & à dire vray iamais ie n'eusse eu ceste belle presumption de hausser les yeux pour les adresser vers ce Soleil, & bien que ce soit vne bien heureuse feinte, dont vous auez vsé pour me practiquer avec honneur, si ne veux-je point croire qu'il en soit autrement que ce que le commun sens des ames d'amour en penseront, & bien que ie sçache ce qui en est, ie veux penser ce qui m'en plaist: c'est que l'Empereur m'aimoit, m'aime & m'aimera, & me portant ainsi à mon propre contentement, tandis que ie viuray, i'auray pour cette cause en l'ame la belle grace que sa maiesté m'a fait: Je veux que ce me soit vne verité perpetuelle sans y auoir autre esgard: Car puis que i'ay par l'effort de vos persuasions, si dignement obligé mon courage, que ie l'ay chargé d'une si belle impression, il n'y a plus de moyen que ie l'efface, toutes les remonstrances, tous les discours qu'on m'en fera, passeront comme l'air avec le vent, ie ne les veux point entendre, & encor que l'on croye que l'Empereur ne pense point en moy, que tout ce qui s'est passé ait esté vn bel artifice, ie n'en prendray point de cognoissance, ie n'en veux penser que ce qui nourrist mon esprit. Mon ame est trop brauement releuee pour deschoir. Quoy? que ie perdisse ce contentement que i'ay en mon cœur d'y auoir & par son commandement, le pourtraict de mon Prince? Que lon die ce qu'on voudra, il pense en moy, & n'oseroit faire autrement s'il ne vouloit perdre la plus belle de ses qualitez. Quoi donc que ie rabate ceste gloire, pour amoindrir ma grandeur? il n'y a pas d'aparence: Tout ce

290 *Le voyage des Princes*

qui se peut proposer de plaisir, d'amitié, de services, d'honneurs, & de magnificences sont en ma pensée, & nul autre dessein ne peut m'esmouvoir, & grace aucune ne peut me toucher le cœur; il n'y a que ce bel amour, qu'amour mesme ny la mort, ne sçaurroit effacer de mon ame: c'est ce qui m'occupe le courage, c'est ce qui destourne de moy toutes autres pensées, & empesche les nouvelles impressions qui me pourroient troubler. Le grãd bien de mon esprit n'en sera iamais distraict, i'y suis determinee, ie viuray en la solitude à laquelle ie me resouls, où ie n'auray autre consolation que de la compagnie de l'idée du beau soleil de ma pensée, sans qu'autre desir me diuertisse. Que me feroit l'amour, si apres qu'il m'a transformé le cœur au plus beau de tous les objets, ie venois le changer à vn moindre? Cela ne sera point dit de moy, qui demeureray constante en ceste parfaicte intention, iouissant du bien receu par ma lumiere, & tenant en thresor eternal le baiser que i'ay eu de sa maiesté, qui sera le dernier que receura ma bouche, ie persisteray vnique à mon objet, loyale à l'amour, & fidele à moy-mesme iusques au tombeau. Telle fut sa resolutiõ qu'elle a fait paroistre; Elle auoit vn frere, auquel par sa priere l'Empereur donna les estats de Paratolme, & pource que ce miserable l'auoit aimee, elle fit enseuelir son corps en vne metairie, où elle fit dresser vn simple tõbeau à la triste memoire du trespaslé, & donna ce lieu aux pauvres, afin qu'ils se sentissent du bien dõt elle auoit abondé.

DESSEIN X.

Belles amours de Fonsteland & de Lofnis, laquelle s'enquiert de luy pour sçavoir sa condition. Il luy declare sous promesse de le tenir secret; elle en est fort contente, & luy declare qu'elle l'a pour agreable.

DV R A N T toutes ces affaires, les Fortunez alloient souuent visiter la fontaine des Amoureux, & n'attendoient pas d'y aller seulement aux parties que l'Empereur faisoit, pour s'y exercer, à son ordinaire entretien de plaisir de la peinture, de la musique, & de la poésie, mais frequemment s'y trouuoient, où ils s'exercoient, en traictant infinies gentilleses & sciences differentes, avec la sage Fée, qui s'estimoit tres-heureuse de leur agreable frequentation, quelquesfois aussi la prudente Lofnis y venoit pour se resiouir, & estre de la partie, quand il y en auoit quelque belle dressée par les Fortunez, à la rencontre desquels elle prenoit grand plaisir, & mesmes se trouuoit plus frequemment, faisant aussi quelques parties pour auoir occasion de les voir. En verité l'Amour a des artifices merueilleux, & peut tant sur les ames qu'il en fait ce qu'il luy plaist, aussi nul ne peut euitter sa flamme, de laquelle il fit sentir la force à ceste ieune Princesse, par la remarque qu'elle auoit fait des perfections de Fonsteland, & ne fut pas en sa puissance de se deliurer

de l'engagement auquel l'amour l'a forçé. Et luy aussi qui n'auoit iamais rien veu qui eust puissance de l'esmouuoir, reconnut en ceste belle la iuste force qui seule le pouuoit dompter. Ces deux cœurs vlcerez qui par hazard de veuë s'estoient animez l'un pour l'autre, eussent bien peu dōner iugemēt, si l'amour est par dessein ou par destin. Admirable destinee, ie te reconnois vniue conduite des courages qui sont vagans apres les trauierses d'amour ! S'il auient que par toy ie rencontre en l'affection de celle qui m'anime à ces diuersitez, ie te chanteray vn hymne, par lequel en despit des hypocrites qui te diffament, ie te colloqueray au dessus de toutes les puissances secondes. Beau fils, ne te defie point de ta fortune, Dame n'aye point de regret à ton election. Que ces deux ames ont de figures en leurs mutuelles pensees, qui n'ont soulagement que de la consolation que les yeux leur suggerent, ces feux de vie sont les agreables messagers qui certifient les courages, de ce que la bouche n'a encor osé proferer : ils sont reconnus des amans auoir la puissance de raconter tacitement à l'esprit des nouvelles de sa passion. Ces deux amans par le brillant effort de leurs douces lumieres qui s'entrecommuniquoient si tendremēt leurs feux, sentoient leur liberte se transporter, & leur propre vie se separer de son lieu ordinaire, pour demeurer en l'autre. Fonsteland espere en se faisant fort sur la dignite de son sang, il ne demord point ; & encor qu'il preueust toutes sortes de difficultez, si delibera-il de tenter fortune, & l'obtenir. La belle qui ne scauoit quel rang

tenoit celuy qui la rauissoit à soy-mesme s'enue-
lopoit en des incommoditez d'esprit intollera-
bles. Elle eut presque bien voulu qu'il n'eut
iamais comparu deuant elle, & toutefois elle fut
morte de desplaisir si elle ne l'eust veu, mesmes
se trouuoit toute incōmodee de cœur, si elle estoit
absent plus long temps que de coustume. Son
vniue que ioye estoit que ses yeux vinssent inces-
samment solliciter les siens, & respondre aux de-
licieuses atteintes qu'ils s'entredonnoient lors
qu'ils se trouuoient ensemble : Ce bel amour
n'estoit qu'és esprits, le Fortuné n'osoit se des-
couvrir de peur de se descouvrir ; & puis il trou-
uoit tant de bien en ceste idée d'amour, qu'il
craignoit de perdre ce contentement si il s'auan-
turoit trop, & ne sçauoit encor si c'estoit amour
qui excitoit le cœur de Lofnis : ainsi qu'il le re-
cognoissoit en soy-mesmes ; Elle n'auoit pas au-
tre pensee que luy, tellement qu'ils viuoient en
grande inquietude, pour ne sçauoir rien de cer-
tain de ce qui les agitoit, car la parole viue ima-
ge des pures fantasies, ne leur auoit pas encor
serui à descouvrir les pretentions de leurs ames,
& toutefois ces deux beaux obiects d'amour se
donnoient du bien en se nourrissant mutuelle-
ment de l'espoir qui parauanture leur donneroit
l'issuë souhaittable. Lofnis qui consideroit Fon-
steland s'auantager de seruices vers elle, avec vne
façon qui ressenoit des traicts de grand, & non
seulement de simple gentilhomme, s'imagina
que si il n'eut esté autre que ce que lon le presu-
moit à la court, il n'eust pas eu l'assurance de
leuer les yeux pour les repaistre du moindre

rayon des siés; & ceste pēsee la cōsoloit ayant au moins essayé ses premières affections en endroit de mérite, & dont elle se retireroit par l'entaire, s'il ne luy succedoit, & qu'il fallust par hōneur esteindre ses feux sans les manifester, & encores elle se faisoit forte d'en retenir tousiours le plaisir à part soy, pour s'y delecter quand elle entretiendroit ses pensees. Fonsteland cependāt desiroit auoir son contentemēt entier à luy seul, & craignoit de s'en communiquer à ses freres, de peur que cela les empeschast de faire fortune; mais il ne peust eschapper leur vraye coniecture, ioinct que c'estoit commencement de bien, & pourtant ils luy faisoient eschoir des commoditez auantageuses pour voir la Dame. Vne fois qu'il y auoit partie faite, & que la Fée donnoit la musique, l'Empereur n'y estant pas, il aduint pource que Fonsteland estoit celuy qui chantoit le mieux au gré des Dames, & auoit aussi pour quelques vnes la voix plus belle, & les autres graces plus attrayantes: Lofnis luy dit; Mon Gentilhomme, nous auons remarqué en cette court, que vous estes tous trois abōdans en perfections, & toute fois chacun de vous excelle en son particulier en quelque partie, ie le dis ayant ce pouuoir, pour autant que ie vous honore, & que vous ne le deuez pas trouuer mauuais: vostre aîné dance le mieux, le plus ieune est plus prōpt, & vous estes le mieux chantant: c'est pourquoy ie vous prie de nous dire quelque bel air. F O N S T E L A N D. Madame, mes perfections ne sont rien, qu'entant que ie pourray vous seruir, vous en rendant preuue agreable: C'est en quoy

fortunez. Entreprise I I. 295

ie desire excellent, & voudrois estre capable de
le pouuoir demonstret; car mon desir est plus
grand que mon pouuoir. Et combien que ie
cognoisse mon defaut, & que ie manque d'art,
de science, & d'adresse, ie m'auentureray & par
vostre commandement, ie souspireray vn hy-
mne qu'Amour m'a dicté en l'honneur de la Belle
qui peut sur tous cœurs. Si c'est vne verité
que ie represente, elle le recognoistra. Si c'est
vn beau dessein imaginé à l'auanture, elle n'en
aura point de desplaisir, pour autant que ce qui
est fait pour l'vniue Belle, luy plaira tous-
iours.

*Esprits qui recherchez ce qui est desirable,
N'allez plus retragat pour trouuer d'autre obiet,
Car tout ce que le ciel a conceu d'admirable,
Se trouue uniquement en mon diuin sujet.
De ce qu'on dit Amour, on ne sauroit rien croire,
Que l'ayant icy veu, dans son pourtrait d'honneur:
Les yeux ne sont point yeux, s'ils n'ont eu ceste
gloire,
D'auoir peu l'adorant, voir icy leur bon-heur.
Toutes les raretez precieuses au monde,
Sont en ce beau tresor de la perfection,
Ce chef-d'œuvre accompli qui de graces abonde
A de toute beauté toute proportion.
Ceux qui tiennent d'Amour, & luy doiuent hommage,
Voyent en ces beautez de l'amour le pouuoir,
Car ma Belle est d'amour & le temple & l'image,
Où les parfaits amans doiuent tout leur deuoir.
Sa façon de grandeur, tant douce & tant altiere,
Monstre qu'un bel esprit gouuerne ses beautez,
Et que l'honneur estant de son cœur la lumiere,*

296 *Le voyage des Princes*

· Toutes ses actions ne sont que maiestez.
 · Ceste unique lumiere est de si belle grace,
 · Qu'elle engage tout cœur qui la vient admirer,
 · Et plus unique encor, en merite elle passe
 · Tout ce que les destins ont fait pour honorer.
 · Il n'y a point de noeuds que les heurieuses tresses
 · Que l'amour va laçant de ses mignons cheueux,
 · Tous les cœurs soupirans pour leurs cheres mai-
 · stresses,
 · Cognoissent leurs liens imitez de ces noeuds.
 · Ce n'est point le Soleil, qui de nos destinees,
 · Destourne & fait eschoir les forts euenemens,
 · Mais nos fortunes sont par ses yeux ordonnees,
 · Car ils sont recognus les astres des amans.
 · Ses beaux yeux sont des yeux la desirable amorce,
 · Et la lumiere n'est lumiere que par eux,
 · Lors qu'ils brilent d'amour, c'est avec tant de
 · force,
 · Qu'ils emplissent les cœurs de lumiere, & de feux.
 · Sa bouche qui retient en suspens toutes ames
 · Alors que les discours en sont prests à partir,
 · Cause autant és esprits de millions de flames,
 · Comme on entend d'accens de ses leures sortir.
 · Non, ie n'entreprend pas de comprendre en parole
 · Ce merite infini, ce monde de beautez,
 · Mes propos sont vn air qui par les airs s'enuole,
 · Mais ses perfectiones sont des eternitez.
 · Il faut de ma loüange auancer la retraitsse,
 · Elle a trop de velleur, i'ay trop peu de pouuoir,
 · Ma belle est tant de fois en ses beautez parfaitsse,
 · Quelle a plus de beautez qu'il n'est d'yeux pour
 · les voir.
 · Respirant de ses yeux, cet esprit agreable

fortunez. Entreprise II. 297

*Qui en parfait amour me transmue le cœur,
Je trace ce dessein d'un crayon veritable
Comme la verité le doit à son honneur.
Royné des braues cœurs, Belle toute accomplie,
Qui es toute merueille en tes perfections,
Accepte ce proieçt, pren ces vœux que ma vie
Append deuant tes pieds en mes deuotions.*

Quand il eut acheué, la Fée se hastá & dit: Disons ces trois derniers couplets ensemble, la piece merite d'estre ouye, adioustons les instrumens aux voix. Il ne s'estoit point encor ouy de si parfaite musique, que tout estant ainsi assemblé. Cependant que les entendus chantoient, Lofnis fort attentiué à ceste harmonie, remuoit aussi ses pensées, disant en soy-mesme: Il faut que cet estrangé soit de bon lieu, ait beaucoup de courage, ou soit follement rati de quelque sujet. Car si c'est pour l'amour de moy qu'il ait tracé cecy, il faut qu'il ait recognu que ie luy veux du bien, & ne puis croire que ce soit pour vne autre, si tant soit peu il s'est imaginé de m'aimer; parce qu'en toutes ses actions il se manifeste si respectueux qu'il ne veut point offencer, ains tousiours complaire. Sans doute il ne pourroit (si faute de iugement ne le preocupoit,) chäter en ma preséce la gloire d'une autre, & me solliciter de l'œil pour me desplaire de parole: Il scait ou doit scauoir, s'il n'est trop enfant en la conuersation des Dames, qu'elles ne desirent pas ouyr loüer deuât elles & plus qu'elles vne autre, & sur tout par ceux dont elles font cas, & qui s'en sont, ou doiuent estre apperceus: Je l'ay prié de cet air, s'il n'eut eu quelque dessein en

son ame, il en eut dit vn indiferent, ou l'eut repeté d'vn autre, sans le qualifier comme il a fait, & ie n'y eusse pas eu d'interest. En ces difficultez ie me ramentoy ce qu'il m'a dit, il faut que ie m'en esclaircisse, ou pour enseuelir ce feu, en l'estoufant auant qu'il me consume, ou pour le nourrir à mon contentement s'il y a de l'apparence. Elle disputoit en ceste sorte apart-elle, durant la musique. Apres que la Fée eut donné fin à cet exercice, Lofnis ayant entretenu qui l'vn qui l'autre, s'adressa à Fonsteland, & lui dit: Vous vous estes fort bien acquité de ce que vous avez fait en ma faueur, nous donnant ce bel air à ma priere: mais ce n'est pas tout, ie desire de vous vne courtoisie, c'est de m'enseigner ce que vous faites pour entretenir vostre voix si nette.

FONSTELAND. Madame, ie deuois vous l'auoir dit auant que me l'eussiez demandé, ie vous supplie me pardonner ceste faute, que ie repareray quand & en quoy il vous plaira.

LOFNIS. Ce sera donc presentement: allons faire vn tour en ceste allee, & là vous me declarerez vostre secret, car ie ne veux pas que tout le monde l'entende. Il fut saisi de trop de ioye, & part soudain, & avec toute modestie accompagna la Dame où il luy pleust. Estans auancez en l'allee, où chacun pour son respect s'esloigna vn peu, afin de les laisser se pourmener & deuiser, elle parla ainsi: Fonsteland, ie pense que vous ayez assez de iugemēt pour vous sçauoir conduire en toutes affaires, parquoy vous auez deu inger par les propos que i'ay tenus, que i'ai enuie de sçauoir de vous quelque particularité, ie la vous veux dire. I'ay vn

fortunez. Entreprise I I. 299

secret qui est notable, que ie veux fort peu communiquer; & d'autant que ie recognoy vos merites, ie le vous diray, pourueu que vous le payez d'un autre secret que ie veux sçauoir de vous, auisez si vous auez enuie de me satisfaire, & si vous affectionnez autant mon seruice que vous en faictes de demonstration. FONST. Madame, ie suis tant peu, qu'oyant ce que vous me dictes, ie suis tout confus; commandez moy absoluëment ce qu'il vous plaira, & me demandez à vostre desir, ie n'ay rien de secret ni de cher, que ie ne le vous declare ouuertement. LOFNIS. Vous me l'avez promis, il n'y a plus moyen de s'en retracter. Dictes moy ie vous prie, & ie vous en coniuire par ce que vous aimez le mieux: Qui estes-vous? d'où estes-vous? quels desseins auez vous? FONST. Madame, il faut que ie cōfesse la verité; Il n'y a que vo^r seule qui puisse tirer de mō cœur ce secret, il n'y a que vostre commandement qui ait le pouuoir de m'ē faire ouuir la bouche pour le declarer: car la puissance absoluë que vo^r auez sur moi me fait tout oublier fors mō deuoir vers vous, & me faisant mettre sous pieds toutes cōsiderations, me prepare à vous declarer ce que de toute nostre industrie no^r taschōs à celer, & que ie croy aussi que vous tiēdrez caché, pour ce que vous ne voudriez pas qu'en vous obeissant, mes freres & moy fissiōs faute à nos belles esperāces, frustrās nos bōnes entreprises, qui possible tournerōt à vostre gloire. Puis qu'il faut que i'obeisse, que vostre volōté l'a determiné, ie le ferai, & parce que ie n'ai que l'humilité de la priere pour opposer à vostre grādeur, ie vous supplie qu'il vous

plaise autant que ma vie vous sera en recommandation, par la pitié que vous en aurez, de tenir mon secret au cabinet de vos pensées particulières. Je n'ose me destourner des arrests que vous prononcez, lesquels me commandent si doucement; parquoy ie vous declare que nous sommes fils du Roy de Nabadonce, qui allons errans pour faire fortune par nostre propre industrie, & pour apprendre des coustumes de diverses nations, le parfaict moyen de bien gouverner, & nous accomplir en tout ce qui nous est seant pour approcher de la perfection, ioinct que ce n'est pas assez d'estre issus de grāds, il faut par la vertu se rendre digne du lieu d'où on est venu. Et pource estant vn pauvre puisné, il me conuient chercher auancemēt selon que le bon heur me conduira, & que le ciel me donnera quelque main fauorable qui me guide aux grāds effects, & terme d'honneur: Il est vray que si i'auois l'heur d'estre monarque, i'estimerois mō bien le plus souhaitable d'estre vostre seruiteur. Madame, vous auez moyen de punir ma presumption, ou de vous monstrier genereuse, en supportant la temerité où vostre cōmandement m'a fait entrer; vous en vserez selon vostre sagesse & clemence, & ie suiuray les fortunes qu'il vous plaira. **L O E N I S**, Les promesses doiuent auoir mutuel entretien, & s'effectuer principalement entre gens d'honneur & de semblable rang: Je croy que vous ne voudriez pas vous supposer pour celuy que vous m'avez declaré estre, partant estant fils de Roy ie ne vous enuoirai point à d'autre fortune que celle que vous

Fortunez. Entreprise II. 301
essirez. F O N' S T. Si i'ose essire, ie feray vn choix tres-excellent, mais c'est vous qui m'avez attiré à vous seruir de moy, ie vous supplie que ie suiue donc si belle auanture. L O F N I S. Bien ie vous retiens pour moy, puis que vous vous offrez de si bonne volonté : mais à condition que nous viurons comme nous auons faict iusques à ceste heure, quant à l'apparencé, afin qu'il n'y ait que nous à qui nostre mutuel contentement se communique. La façon dont vous me gouuerez, m'enseignera à cognoistre ce que sont les hommes, & s'il y a moyen de s'arrester à leurs parolés. Viuez ainsi que vous l'auiserez avec la prudence, & ne desistez de suiure les fortunes qui se presenteront pour vous faire paroistre, i'ay beaucoup de regret que n'estes cognus de l'Empereur, pource que ie participerois au bien qu'il en auroit : mais puis que vous ne le desirez pas, & qu'il est besoin que ce secret le soit encores, & que les affaires s'accomplissent avec gloire, i'approuue vos desseins. Or suyuez la coutume que vous avez commencée, tant que l'occasion se presente de la changer, & trouuez bon, puis que c'est selon vostre intention que ie persiste à feindre ce que ie scay, il faut qu'entre nous la loy soit egale, i'auray autant de peine à dissimuler pour maintenir ma grandeur & mon rang sur vous, contre le vray deuoir, qu'il vous faudra vser d'artifice pour vous faire encor plus petit, afin de me demonstrier la verité de vostre cœur, cependant l'honneur sera nostre conduite, & la raison le train que nous deuous suiure : Voila le secret que ie voulois vous communiquer pour

ſçauoir le voſtre, & certainement le courage me iugeoit ce que ie ſçay maintenant, qui ſera ſi ſecrettement vni à mon cœur, que iamais il ne ſera deſcouuert mal à propos, ſi vous ne vo^s oubliez; ce que ie ne veux pas eſtimer, vous tenant pour veritable. Cela eſt vray, & le ſçachez pour y faire voſtre deuoir, & me rendre contente, ſi vous meritez du contentement.

D E S S E I N X I.

Les effets du Miroir de Juſtice. Qui eſt l'aîné des Beſſons. Entreprife pour rauoir le miroir. La Main fatale perſecute ceux de Sobare. Lofnis monſtre à Fonſteland le Fœnix artificiel. L'adieu des amants. La Biche à deux cœurs.

A P R E S que par beaucoup de preuues manifeſtes, l'Empereur eut eſté abondamment aſſeuré de la ſuffiſance des Fortunez (qui ne faiſoiēt rien l'vn ſans l'autre, encor qu'ils donnaſſent la gloire de chaque effect à celui qui l'auoit propoſé; car ils eſtoient vnis en amitié parfaite, ſans enuie & ialouſie, qui ſont la mort qui occit les amitez neceſſaires) & qu'il eut remarqué en eux plus de prudence que d'âge, les ayant remerciez par honneurs, preſens & promeſſes, les pria de continuer en l'affection qu'ils luy portoient. Ce que les Fortunez luy promi-

Fortunez. Entreprise II. 303

rent faire tres-affectionnément, & tres-humblement, requerans toutefois sa maiesté de leur donner congé de voir d'autres regions. L'Empereur les pria d'auoir vn peu de patience, leur declarant que dans peu de iours il les licentieroit à leur gré, d'aller & de venir comme en leur propre terre, ou les employeroit en vne affaire qui luy importoit grandement, à quoy ils pouuoient, s'ils vouloient y entendre, luy apporter du contentement. L'Empereur estant à part soy, & se representant les perfections de ces trois freres, s'auisa que possible ils le pourroient mettre au repos que de long temps il desiroit, & creut qu'ils luy estoient entoyez du ciel pour le rendre complet en son estat : parquoy s'estant conseillé avec ses pensees, & assis seurté sur ce qu'il pretendoit, il fit appeller les Fortunez en son cabinet, & les ayant salüez il leur dit : J'ay reconnu par demonstrations veritables la grandeur de vos esprits, le pouuoir de vos intelligences, & la force de ce que vous pouuez : cause que j'ay tel espoir en vous, que ie m'assure que Dieu aydant, si vous mettez la main à vne affaire d'importance qui me touche, vous en viendrez aisément à bout, & accomplirez ma felicité. Les Fortunez ayans sur ceste ouerture vsé de belles & modestes reparties, s'offrirēt du tout à ce qu'il luy plairoit leur commander, comme tous disposez au bien de son seruice. L'EMP. Puis que vous m'avez assuré de ma vie, par vostre preuoyance & conseil, j'ay beaucoup d'assurance en vous : le vous dirai donc l'affaire.

Mes ancestres Empereurs de ceste Monarchie, ont tousiours fait grand estat des sages qu'ils ont gratifiez de leur pouuoir, & retenu pres d'eux le plus qu'ils ont peu, les fauorisans en toutes choses, ce qui a tant esté apparent, que cet Empire en est la pepiniere, comme vous auez peu voir en l'assemblee generale pour l'interpretation de mon songe, où il se trouua des Philosophes de toutes nations, habitans en mes terres, ou y passans, ou y conuersans : mais tous ceux là n'ont point encor veu les destroits que vous auez passez. Ce bon accueil faict à tant de gens de bien par mes predecesseurs, esmeust entre autres vn sage Drnyde ancien scrutateur de tous secrets, auquel il estoit expert, & en scauoit tant qu'il en estoit nommé le Pere. Ce personnage en vertu des aspects des astres, circonuolutions des natures, complexions des meslanges, & proportion des compositions suiuant la sciéce des Talismans, forma & polit vn miroir qu'il donna à l'Empereur mon grand pere, le priant de le conseruer soigneusement, & quant & quāt luy declara la propriété & vtilité du miroir, dont la vertu estoit telle, que par luy tous procez pouuoient estre vuidéz en vn instant : car ceux qui auoient tort s'y mirans deuenoiēt noirs, & d'vn noir si honteux, que mesmes il eut espouuanté les Mores : Et si ceux qui auoient droict s'y presentoient, ils demeuroient en leur couleur naturelle, & mesmes l'augmentoient d'vne douce viuacité que le miroir y infusoit; par ceste prompte demonstration on despechoit les parties sur le champ ; & partant ce ioyau fut nommé le
miroir

fortuneꝝ. Entreprise II. 305

Miroir de iustice, par l'usage duquel il n'estoit point besoin de se raporter aux tesmoins, & ainsi les informations & autres troubles de procedures estoient esteintes, & tant de gens qui mangent les autres & les rongent eternellement, n'auoyent point de lieu: Et s'il y a bien plus, c'est que la partie noircie receuoit ceste tache tant viuement emprainte qu'elle ne se pouuoit effacer que par vne iuste penitence. Il y a vn puits plein au fonds d'vne eau stygiene, auquel il faut baigner le coupable, & là aupres est vn petit caueau, où il se repose, & n'a par iour que trois onces de pain qui luy est distribué à midy, durant sept iours philosophiques & iudiciairs, apres ceux-cy on luy en donne six iours durant deux fois, à chaque fois deux onces, puis cinq iours de suite on luy en donne trois fois le iour, à chaque fois vne once & demie, en apres quatre iours, à chaque fois deux onces, celà faict, & s'estant laué tous les iours deux fois avec repentance, il est tiré de ceste misere, & passé par vne sallette pleine d'vn feu vif, qui le resiouyt, que s'il ne s'est repenty, il en devient pire, & on le chasse au loin, ou selon l'enormité du fait on le iette au gouffre. S'estant repenti, il paroist en son naturel, & encore plus beau, & ayant fait naïfvement confession de sa faute passée, & on le restablit en sa dignité: que si son forfait ne requeroit l'extreme punition, on le laissoit aller, & de honte il se tenoit muet & comme disgracié ne comparoist plus. Aussi si le malfaicteur n'auoit commis qu'vn simple mal, & ne vouloit subir la penitence, il luy estoit permis, mais il demouroit toute sa vie honteux & infame.



306 *Le voyage des Princes*

Cecy formoit le peuple à vne grande obeissance & accord , personne n'osoit outrager son prochain. Il est vray que si par ignorance & sans malice on tomboit en quelque default nō premedité, & que l'actionné le confessast librement on en voyoit la verité par le miroir, car le vilagé miré deuenoit rouge, & d'vn rouge honteux qui duroit trois iours, puis celà se passoit, & le iuge en cognoissoit pour y apporter l'interest selon l'exigēce du cas. Par ce moyen le monde estoit tenu en bride, si que chacun se contentoit de sa fortune, sans enuie manifeste, & sans entreprendre sur autrui. L'heureux Empereur possesseur de ce miroir apres long aage rassasié de iours, laissa ce monde, & l'Empereur mon pere fut son heritier. Or l'Empereur mon pere auoit vn frere besson, qui eust bien voulu que le partage eust autremēt esté fait, & s'y attendoit, aussi estoit-il entreprenāt, hazardeux & de mēee, & si mon grand pere & les Estats n'y eussent prouueu, il se fust emparé de la Couronne, car il y auoit quelques flatteurs, qui l'assistoient, ayant des Conseillers qui luy faisoient entendre : ainsi que disent quelques pretendus Iurisconsultes, le semans sottement : que le dernier venu est l'aisné : en quoy leur ignorance paroist manifeste, ne fust-ce qu'à la consideration des autres animaux, qui ont plusieurs petits, & à la superfetation, ce qui est bien décidé par les sages, & les saincts decrets, attendu que le premier venu est l'aisné, & comme le dit le vulgaire, *Qui premier naist premier paist*. L'Empereur doncques suyuant la verité, ayant disposé de sa Couronne entre les mains

de mon grand pere, & mon oncle se voyant frustré de son attente inique, ne laissa pas d'y persister, ayant gens qui l'assistoyent à debattre la succession. Il estoit Prince vaillant & de belle grace, grand maistre à voller les cœurs, si qu'il auoit des seruiteurs qui ouuertement suiuirent son party, parquoy vne grande guerre ciuile s'esmeut; les armes furent leuees par tout, & tant de mutins firent vne si grosse leuee, que mon pere fut contraint de dresser vne grande armee, & aller au deuant de mon oncle, & luy liurer bataille, où il le vainquit, trop de suiets y perirent, & encores que la victoire escheut à mon pere, si ne fut elle pas entiere, car mon oncle eschappa, ayant destourné le Miroir par la trahison de deux potestats qui luy liurerent & s'enfuyrent avec luy, qui avec ce ioyau se retira au Royaume de Sobare, où pour lors regnoit Sobare belle & sage Princesse, laquelle portoit mesme nom que son Royaume & que sa ville metropolitaine. Le Prince estant là, afin d'auoir la bonne grace de la Roine, & retraits assuree, fit present du Miroir à la Roine, qui en auoit ouy parler autresfois & des merueilles de son effet, mais il luy fut inutile, à cause qu'il auoit esté fabriqué pour ce climat, & meridien, auquel seul il peut seruir. Or il y a quelque temps que pres la ville de Sobare, qui est sur le bord de la mer, il parut vne chose estrange: C'est qu'au leuer du Soleil quelques cent toises loing du haure, il se leua vne grande main estendue, aduantageuse & espouuanteable, qui tout le iour demeura stable, & au Soleil couchât s'eslança sur le bord, & empoigna vn homme qu'elle raut

308 *Le voyage des Princes*

en la presence de tout le peuple, & le coula au fonds de la mer, ce qu'elle a depuis continué journellement au'dommage de quelqu'un, dequoy le peuple se trouua fort estonné, chacun craignant ceste rencontre, car mesmes la main s'estant esleeue haut, s'eslançoit és iardins, courts, & autres lieux où il y auoit des personnes, & en attrapoit. La Royne, les sages & le vulgaire mirent tout soin, diligence, & peine, de remedier à ce danger: mais ce fut en vain, les coups de canon, les armes offensives y estoient employees, mais pour neant, rien ne se trouua capable pour resister à cet inconuenient, ny fort assez pour l'abattre: l'affliction en duroit tousiours. Les Sages, les Philosophes & toutes sortes de gens qui se cognoissent à tout, y ont esté employez, mais ce qu'ils y ont tasché n'y a peu profiter: à la fin la prudente Royne, qui estoit l'unique entre les Dames accomplies, s'aduisa du Miroir, se persuadant qu'il auroit quelque efficace, & en l'assemblée du Conseil, où les Sages estoient, proposa ce qu'elle en auoit premedité, qui fut trouué fort à propos, si que dès l'heure il fut essayé en sa presence, & de tous les Princes, & du peuple. Le Miroir doncques présenté à la main, on vid vn effet merueilleux, car incontinent comme par humilité elle s'enclina, ainsi que si elle se fust plongee de son long en la mer, puis ayant esté vn peu nageant sur les ondes, elle se releua & remit en son estat accoustumé. Tout le monde fut esmeu de ce geste: On osta le miroir puis on le repréenta, mais sans fruit: tellement qu'on delibera d'attendre, & aduint qu'à l'heure cou-

lumiere du couchant, la main s'esleua & se ietta sur vne beste qu'elle empoigna & ravit, & depuis a tousiours continué : tellement que l'incommodité n'en est pas tant calamiteuse. Depuis ce temps là ils n'ont sçeu que faire à ceste playe, car tous les iours quelque cheual, quelque mouton, chien, veau, bœuf, chat, ou autre animal domestique irraisonnable est emporté, & les affaires sont demeurees en tel estat. L'Empereur ayant perdu son Miroir, estoit fort faiché, & en portoit à cause de la iustice, vn ennuy notable, toutesfois il eut quelque espoir ayant entendu qu'il estoit en Sobare. parquoy il enuoya vers la Royne pour le recouurement de ce ioyau, luy offrant de grands presens, s'il luy plaisoit luy restituer, à quoy elle n'a pas voulu entendre, mettant en auant quelques excuses receuables. De l'auoir par force, il n'y a point de moyen, car le pays est inaccessible, & l'auons recogneu tel : d'y aller par mer, il faudra ronger les rochers, ou forcer vn havre, où il n'entre à la fois qu'un seul vaisseau, par l'Isthme il n'y peut entrer que deux hommes ensemble : si que l'esperance par telle voye est nulle : La force n'y peut obtenir, tellement qu'il faut y paruenir par douceur, ou par stratageme. Or la playe dont ie vous ay parlé estant suruenüe, & moy comme heritier de l'Empereur mon pere, ayant enuoyé à la nouvelle Royne de Sobare qui vit au iourd'huy, qui est belle, ieune & sage, la prier de me restituer le Miroir : Elle m'a mandé que il estoit à elle de droict de guerre, & de suc-

cession, & que toutesfois elle me le mettroit entre les mains, si ie luy enuoyois quelqu'un d'entre les Sages qui viuent auprès de moy, qui la peult deliurer de la main fatale, & cest arrest de Conseil fut estably comme vne des loix fondamentales du Royaume de Sobare. Voilà comme tout est passé, & l'estat auquel nous sommes demeurez depuis cinq ans, & ne s'est trouué aucun qui ayt peu remedier à ce mal, ny deliurer ceste contree là de telle persecution. Maintenant que ie n'y pensois presque plus, tenant le tout comme desesperé, ie suis rentré en esperance de recouurer le Miroir par vostre moyen, & par ainsi faire du bien à ceste isle tant moleste, & auoir du contentement en recourant mon bien tant désiré. Je vous prie d'y aduiser: car si vous l'entrepreniez, & que me faciez vn seruice tant signalé, outre la gloire qui vous en aduendra, vous obligerez vn Empereur qui sera tout à vous. Les Fortunez ayans ouy ceste affaire, responderent à l'Empereur, que desia ils estoient prests de le seruir en tout & par tout, mais qu'il y falloit penser meurement: & partant luy demanderent temps pour y aduiser: ce qu'il eut agreable. Ils y penserent doncques, & s'estans resolu avec sa Maiesté, leur voyage en Sobare fut conclud à la prochaine semaine, & cependant ils se preparerent. Cecy fut le vray moyen aux Fortunez de faire rencontre, ainsi que le succez le fera paroistre. Fonsteland auoit faict entendre à Lofnis ce qui se passoit, à ce que rien ne fust fait sans son sceu & bonne volonté: & elle

fortuneZ. Entreprise. II. 31E

accorte amante manda à la Fee, qu'elle priaſt les Fortunez de ſe trouver à la Fontaine, à fin de les voir avant que partir: quelque choſe qu'elle peult feindre, ſi ſentoit-elle en ſon cœur vn certain deſplaiſir de leur eſlongnement: toutesfois cognoiſſant que c'eſtoit vn moyen de les faire cognoiſtre, & d'entrer en la grace parfaite du Roy leur pere: elle en eſtoit tres-aiſe, ioint que ſon particulier eſtoit la principale fin qui l'excitoit à bien eſperer de leurs entrepriſes. La Fee leur ayant enuoyé le meſſage de Lofnis, ils ne tarderent à venir à la Fontaine. Eſtans là, la Fee & les deux freres donnerent occaſion aux amans de conferer enſemble. Lofnis monſtra à Fonſteland vn ioyau, qu'vn Philoſophe Occidental luy auoit faiſt recouurer par grande excellence, l'affeurant qu'il auoit telle vertu és figures & lettres qu'il contenoit, que nul ne pourroit les deſchiffrer que celuy qui luy eſtoit deſtiné adioint de fortune commune, parquoy elle luy dit: Me fiant en voſtre eſprit, non pour douter de voſtre affection, mais pour en eſtre plus aſſeuree en vous certifiant que i'en ſuis treſſeure, & auoir ceſte conſolation & reſiouyſſance de voir de plus en plus des fruiſts de voſtre ſageſſe, ie le vous veux monſtrer à ce que vous en iugiez. Elle tira d'vne boëte d'or vne deuife faiſte de pierres excellentes: c'eſtoit vn Phœnix brulé dans ſon nid qui eſtoit oppoſé au Soleil, & de ceſte deuife l'ame eſtoit latine, **S E FORMAM DEDERIS FORMOSVS ERO.** ce qui ne ſe pouuoit traduire en autre langue mo-

à mot en mesme signification de rencontre de parole procedante de l'autre. Le Phœnix est fait de l'esprit de l'or calciné par la propre odeur de son eauë claire & interieure. Le Nid estoit de petites broches de diamans entrelacez d'autres pierres de toutes couleurs, en guise d'émail, le tout enrichy d'un ouvrage d'or commun, laborieusement exquis, bordé de grosses perles, & assis sur vne branche de coral le plus vermeil qui fust oncques veu, ayant la racine plus noire que gez. Le Soleil estoit vn grand rubis rayonné de hyacinthes esclatantes, & au milieu du rubis estoit fort industrieusement posé vn diamant rond, ayant cinq lignes de diametre. Le Fortuné ayant veu ce ioyau tant exquis, & precieux, dit, Madame, si le bon-heur consiste en l'interpretation de toute la deuisse, ie seray bien tost le plus heureux du monde. Mais il ya vn suiect plus notable, dont le consentement est necessaire pour malfelicité: C'est vous qui pouuez me mettre en tel heur ayant mon seruice agreable, & que suyuant l'ame de ce ioyau, ie deuienne excellent & beau par vous. Vous scauez l'histoire du Phœnix, que le Soleil fait reuenir: aussi il luy dit, Si l'on me donne la forme, ie seray formé en beauté. Voilà le mot dont la signification m'estant attribuee, ie vous diray, que si vous consentez à mes desirs, me fauorisant comme i'espere, de l'influence de vostre belle lumiere, mon ame deuiendra toute excellente: aussi ie ne desire point faire d'actes vertueux, & ne le puis, que ce ne soit à vostre gloire: acceptez

fortunez. Entreprise II. 313

donques mon deuoir, comme de celui qui est tout à vous, & qu'il vous a pleu eslire, le choisissant de vostre particuliere grace, sans consideration d'aucun lieu merite. LOFNIS. Ne vous aneantissez pas tant, quād ce ne seroit que pour ce que vous estes à moy, qui ne pense rien posseder de petit, au reste que nos discours soyent courts & nostre amitié longue, retournons aux autres, & soyez tel ie vous prie, en la conseruation de ce que vous me deuez, que ie ne me repente point de l'election que i'ay faite. FONST. Je vous le laisseray à iuger: car ie n'auray iamais autre forme que celle que vous me donnez. Afin qu'en mon absence, ie vous puisse communiquer mon petit secret, ce que les distances des lieux, nous refuseront ie vous prie de voir cét adieu qui parlera pour moy.

*Mon Soleil ie ne scay si i'auray l'assurance
De supporter l'excès de mon affliction,
Car ie sens tāt d'ennuy, pēsant en vostre absence,
Qu'il n'est point de douleur comme ma passion.
Je coule tout en pleurs, & ie m'exale en plaintes,
Me separant si loin de l'obiet desiré,
Mes lamentations ne sont point larmes feintes,
Car mon cœur est d'ennuy viuement ulceré.
Estoignant les beaux yeux de ma belle lumiere,
L'entre ès ombres confus de toute obscurité,
Et mon œil destourné de sa gloire premiere,
Se distille ès torrens de sa calamité.
Trop loin de mon soleil, ie seray sans courage,
Tout esteint de valeur, tout descheu de pouuoir,
Je seray le suiet de triomfe au dommage,
Mort au contentement, tout esteint à l'espoir.*

Mon cœur s'escoulera pressé de sa tristesse,
 Mon ame perissant n'aura plus de desirs:
 Et ne reuoyant point ceste belle Maistresse,
 Mes esprits defaundront troublé de deplaisirs.
 Mais quelle triste humeur veut seduire mon ame,
 La faisant reuolter de sa propre grandeur?
 Non! ie suis alumé d'une si belle flame,
 Que ie ne feray point d'outrages à mon cœur.
 Bien que ie sois absent du surjon de ma vie,
 Que i' esloigne tant loin la source de mes feux,
 Si est-ce que mon ame à ma lumiere unie,
 Ne s'en esloignera seulement que des yeux.
 Je ne m'espandray point en indignes detresses,
 Bien que ie sois pressé de trop greues douleurs,
 Mais des cœurs releuez imitant les addresses,
 Plus ie m'esloignera tant plus i' auray d'ardeurs.
 Le souuenir heureux qui tousiours m'espoince
 Plus parfaite qu'à l'œil ma belle me fait voir,
 Et les diuers desseins que sa beauté m'ordonne,
 Mettent deuant mes yeux l'estat de mon deuoir.
 Ainsi faut se parer contre la destinee,
 Quand elle veut troubler le bon heur de nos cœurs,
 Et l'esperance estant en vne ame bien nee,
 Elle sent en plaisirs transmuer ses malheurs.
 Jamais l'amant parfait, n'est absent de sa Belle,
 Car l'ayant dans le cœur, il la ressent tousiours:
 Il la void, il la sert, & d'une ame fidelle,
 Il luy rend mesmes vœux & les mesmes amours.
 Je n'esloigne donc point vostre belle presence,
 I'y suis par trop uni par mes fidelitez,
 Mes desirs ayans pris si parfaite naissance
 Pour obiet eternal, ont tousiours vos beautez.
 Telle sera ma foy que ie vous l'ay iurce,

Fortunez. Entreprise II.

319

*Pour la vous conseruer en toute verité,
Et d'un semblable soin vous serés honoree,
De mon ame qui est toute fidelité.*

*Vous en ferés estat, car vostre grand merite.
Reconoistra l'effet de mes intentions,
Et bien que ma puissance apparoissee petite,
Si la verrés vous grande en mes affections.*

Au departir de la fontaine, Lofnis pria les Fortunez de mettre toute leur industrie au recouurement du Miroir, à quoy ils aquerroyent vne gloire infinie, & obligeroyent l'Empereur & pour les gratifier leur donna à chacun vne faueur, à Caualliree vn diamant sans deuise, à Fonsteland vn soleil de rubis, & à Viuarambe vne estoile d'emeraudes, (ces trois bagues estoyent des plus riches) & pria les Fortunez de les porter pour l'amour d'elle, & ainsi chacun la sienne, en souuenance de sa maistresse, & de l'analogie qu'elle auoit de celle qui la donnoit à celuy qui la receuoit. Le iour venu du depart des Fortunez, ils se mirent en chemin, & l'Empereur monta à cheual pour de tant plus honorer leur ambassade, à ce qu'aussi ceux qui les suiuyent en fissent plus d'estat, & les conduisit vne lieuë, les priant non comme simples gens, mais autant que s'il les eut tenus des plus grands, & les incitant d'affection à faire si bien en ceste affaire, qu'il en ait vne preuue excellente de leurs valeurs. L'Empereur retournant avec l'élite de ses Cheualiers, eut vne plaisante rencontre, il veint au deuant de luy vne beste mal mencee par son grand veneur, laquelle tomba à ses pieds ren-

316 *Le voyage des Princes*

dant les abois, luy & tous les presens, pensoyent que ce fut vn cerf, & il se trouua que c'estoit vne bischẽ portant vne belle teste: Il la voulut reseruer viue, mais elle auoit vne fleche au trauers du corps qui la fit mourir: aussi tost qu'elle fut ouuerte on desploia les entrailles, & on y trouua deux cœurs. Les Sages du pais ont esté appelez pour en dire, mais ils s'en sont teus, il faut attendre les Fortunez, & cẽpendant l'Empereur suyura ses plaisirs & ses destinees, & Lofnis meditera en ses amours.

DESSEIN DOVZIESME.

Constume du pays de Narcise, où les Fortunez estans bien receus oyent le discours d'une belle nouvelle arriuee en Nabadonce, & racontee par vn Pelerin d'amour. Myrepon s'apreste de subir la merueilleuse espreuue.

DÈS I A plusieurs iours estoient passez, & les Fortunez auãçans chemin à grãdes iournees se diligentoyent, ayans pris le voyage par terre, pour estre plus assurement, pour voir d'auantage de regions, enuiron les deux tiers de leur chemin, ils arriuerent en vn beau Royau-me, qui est fait presque en estoile, ayant plusieurs pointes, s'estendans en diuerses Prouinces, mesmes ẽs terres de Glindicee, & autres de l'obeissance de l'Empereur. Le Roy de ce pays-là a tel-

lement accommodé les passages, qu'il faut que tous voyageurs viennent abuter à vn palais, qu'il a fait bastir aupres des chemins: chacun qui veut entre en ce Palais, pour obseruer la coustume qui toutesfois est libre. Aussi ce Prince qui est des plus curieux, a fait dresser ceste auanture de courtoisie, pour gratifier les beaux esprits. Icy tous les passans vont & viennent en liberté, & seurté, avec plaisir & profit, aux ames capables des sujets qui s'y aperçoient: Quand il entre quelqu'un ou plusieurs, il vient au deuant vn cheualier armé de blanc, qui leur fait entendre qu'ils sont aux marches du Royaume de Narcise, lequel s'estend en ces pointes, presque par toutes les contrees où la nymphe Filose est cogneue, & les prie de par le Roy, s'ils sont curieux de s'arrester pour voir les merueilles du lieu, ou sinon qu'ils viuent à leur volonté, & y passent le temps à leur plaisir, leur monstrant le chemin qu'ils voudront suyure, où de la ville pour le trafic, ou du Palais pour la curiosité, presque tous vont au chasteau: car le chemin à la ville n'est de gueres alongé par là. Quand on est iatroduit au Palais, on entre dans vne belle grande galerie, & là on void les figures de tout ce qui est exquis en ce lieu. Ceux qui se cognoissent en la peinture, sont fortayes de voir ce qui s'offre à leurs yeux, & s'ils ne pensent qu'à cet objet, apres auoir recueilly par la veuë ce qui y est de plus beau, s'en vont rendans graces au Roy & au cheualier, & ne s'y arrestent qu'autant que leur contentement les attire: mais les cœurs qui s'ai-

sent de ce que ces pourtraits courent, supplient d'auoir accès aux lieux; où ces desseins les appellent: Tels sont bien receus & tres-agreablement embrassez, non comme estrangers; mais amis du cœur, & on laisse les ignorans & peu auisez suyure leurs tristes voyes. Les Fortunes qui ont part legitime à tout ce qui est de rare, & de prix en ce monde, arriuant en cet endroit où ils voyent tant de promesses d'excellences, sont bien aises d'auoir vne si belle occasion de satisfaire vn peu à leur desir, ils entrent donc avec leur compagnie, & le Roy ayant sceu qu'ils estoient à l'Empereur, les receut avec apparat; consonant à la grandeur de ce monarque, & les logea au plus beau pavillon qui regardoit sur la ville. Or est-il que le soir de deuant, estoient arriuez en ce lieu deux ieunes Pelerins d'amour, qui suiuoient la curiosité de leur esprit, & estoient venus saluer le Roy, qui les receut gracieusement, & leur monstra plusieurs excellences, en recognoissance dequoy ils luy conterent de grandes merueilles, & singularitez des pais où ils auoyent passé & sejourné. Ce sage Roy ayant festoyé ces nouveaux hostes; & leur ayant fait voir du plus exquis, pource qu'il les vouloit gratifier du tout, à cause du bon Empereur qu'il reueroit, tant pource qu'il estoit homme de bien, que pource qu'il cherissoit les curieux, leur prepara vn beau festin, auquel il appella aussi les deux passans. Si ce Roy eut cognu ces hostes, il eut appris d'eux, beaucoup de moyens pour s'accomplir & adresser en ses affaires, le temps apportera tout. Durant le souper le Roy ayant discouru

Fortunez. Entreprise II. 319

de ce qu'il estimoit estre agreable aux Fortunez, leur dit que ces deux passans estoient de l'ordre des Ortofiles, & qu'ils auoyent veu plusieurs choses notables, mesme luy en auoyent recité de merueillables: ainsi de discours en discours, ils s'entretindrent de ce qui leur veint à gré. Le banquet celebré en la sale Royale, où rien ne manqua, la musique ayant aporté le lustre qui se comprend par les oreilles, apres que les confitures eurent esté presentees, tout leué & delia le silence s'assemblant en la sale, au pris que tant de diuers seruans s'estoyent retirez: le Roy s'adressa ainsi aux Fortunez: Messieurs, estant seruiteur de l'Empereur, & luy voulant faire paroistre, ie tascheray par tous moyens à vous le demonstrier, vous offrant tout ce qui se pourra pour vous donner du contentement. Et puis i'y suis incité parce que ie croy que vous estes de la cabale des Ortofiles, dont nous sommes icy, & suis tres-aise que vous soyez arriuez à ce point, pour auoir part à vn plaisir que i'ay receu de ces deux Pelerins d'amour, qui m'ont raconté vne histoire fort belle & de merite, ie les ay amenez en ce lieu expres, les priant de vous en faire le recit. Ie vous prie d'auoir agreable ce que i'en fay, & vous mes amis sages Pelerins, qui estes venus en ce pais pour participer aux curiositez, & y en apporter, faites nous ce biē de nous raconter ceste belle histoire dès le cōmencement, pour en resiouir les esprits qui vous en scauront gré. Les Fortunez ayās rēdu graces au Roy, & exalté extremement sa bonté & curiosité, comblees de courtoisie, prierent aussi les Pelerins: Adōc l'aif-

né ouurit le discours, & le continua deuant l'assemblée. Apres auoir longuement erré au recouurement des belles curiositez qui m'ont attiré; dès l'heure que i'ay eu cognoissance, ie m'estois retiré en nostre pays, & ne pensois plus qu'à tenir mon esprit en douce tranquillité, & à la verité tout cōuenoit alors auec la triste pensee qui me retenoit, & sembloit que le silence fut tellemēt multiplié, que rien de nouueau ne deuit plus estre raconté, pour le contentemēt des ames qui se plaisent à la diuersité de ce qui est precieux. Les Dames n'entendoyent plus de nouvelles récontres, les Cheualiers n'auoiēt plus de nouueautez pour entretenir leurs maistresses, & les esprits ennuyez de retracer les vieilles cōceptions, ayans à dedain d'estre rebatus d'vn mesme suiet languissoiēt sans occupation, que voici arriuer vn air de nouueauté: dont le bruit fut respandu par tout. Le propos n'en fut si tost parti des premieres leures qui l'annoncerēt, que toutes les langues prirent plaisir à le dilater, le diuulgans en tous lieux: ce n'estoit point vn conte vain qui se semoit parmi les places pour amuser les petits curieux, mais le rapport fidele d'vne verité autant remarquable, qu'autre occasiō qui se soit iamais presentee: Ce secret ne nous fut pas bien declaré, car il estoit brouillé par le murmure public, ayant desia tant esté manié, que tout meslé d'impureté il n'estoit plus rien en ce que l'on disoit qu'vne vapeur mauuaise enuelopant la verité de deguisements infinis: vne Belle nymphe qui auoit charge de le faire entendre aux Ortofiles nous osta de peine, & nous declara ce que s'en estoit, d'autant
que nous

fortuneZ. Entreprise II. 321

que nous allasmes le voir, apres que ces nouvelles nous eurent touché le desir, & nous exposa que Mirepont vn des Princes du Royaume de Maliquee, seruiteur de la belle Robufee, de laquelle il auoit esté auparauant assez bien traité, & depuis indignement disgratié, s'estoit comme desespéré, & que de ceste fantaisie, il estoit succedé vne consequence digne d'estre entendue, & sur ce qu'elle m'en deduit, ie poursuivy mes erres, & fis tant que ie veins au lieu mesme où l'aventure s'acheua, tellement que ie sceu tout, & vous diray ce qu'elle m'en a dit, le iongnant à ce que i'ay veu. Mirepont esmeu du zele inconsideré qui le transportoit par dépit des dedains de sa Dame, se delibera de suyure fortune, telle qu'il l'a pourroit rencontrer pour se consoler, & s'estant mis sur mer, attendit tel abord, que le hazard dōneroit au vaisseau qui l'auoit receu, & aduint qu'il surgit au grād Royaume de Nabadonce, il en fut fort aise & eut espoir d'y passer ses doleāces, ou les adoucir: Il mit pied à terre, & alla traçant pais, se retirant de la forest, il arriua aupres d'vn pré, au bout duquel il vid vne maison de plaissance faite d'vn artifice, qu'il n'auoit encor cognu autre part, bien qu'il eut visité beaucoup de terres, voyant ceste nouvelle industrie, sa curiosité se reueillant, il sentit son cœur tout renouuellé, & en telle allegresse il prend asseurance, & s'auança: venu à la grand porte de la maison, au bout d'vne belle allee, bordee de murailles & d'arbres qui sont beaux & bien hauts, il rencontra vn bon vieillard auquel il demanda quelle estoit ceste mai-

son; le vieillard luy dit amiablement : Amy estes vous tant nouveau en ce país, que vous n'en sachiez rien ? Certainement, dit-il, mon pere ie suis voirement fort nouveau, car il n'y a pas neuf iours que ie suis en ces terres. Ha dit le bõ homme, c'est donc raison que ie responde à vostre demande, & vous declare ce que vous auez enuie de scauoir: c'est l'hermitage d'Honneur, que nostre bon Roy a fait bastir, pour y faire instruire les Princes ses fils, aussi y ont-ils esté fort biẽ enseignez, & ont tant bien retenu que les maistres les tiẽnent pour la perle du monde, entre les ieunes gens. Mais apres qu'ils ont eu appris, ce que le Roy vouloit qu'ils sceussent, ils s'en sont allez & ne scait-on où ils ont tiré; cepẽdant les maistres n'en ont bougé, & y sont encor trauaillans iournellement à rendre le lieu en sa perfection, & le Roy qui prend là son plus singulier plaisir, le cõble de toutes les singularitez dont il se peut auiser, l'ayant fait vn abord de toutes sortes de gens d'honneur, & y a establi des loix agreables & bõnes. Cela dit, le bon pere laissa aller Mirepõt, qui heurta, & y vint vne ancienne Nymfe, qui s'enquit qu'il demãdoit & qui il estoit, à quoy ayant honnestemẽt respondu, il fut introduit en la basse cour, où il trouua les Sages auxquels il se declara, & ils lui firent entendre les constitutions & obseruations du lieu, apres quoy à son humble requeste, il fut admis au Palais, & receu cõme vray Religieux pour suiure l'ordre, & garder les statuts, son temps expiré pour sa probation, il fut receu de la maison, & proclamé que dans peu de iours, il subiroit l'examen de sa probité, & que la

Fortunez. Entreprise II. 323

merueilleuse espreue seroit faite sur luy; c'est vne experience du cabinet de Minerue suyuant quoy, par le moyen d'une liqueur on void iusques au cœur des personnes, & on y lit les intetiōs, & les lieux de leur siege. Le iour ordonné estāt venu, l'essay de Myrepont fut publié, afin que les curieux y veïnssent: Les nouvelles en vindrent iusques à nous qui estions au Royaume de Tespinte, dependant de Nabadonce, parquoy apres en auoir deliberé nous y alastmes, & arriuasmes assez à propos & à bonne fortune, & puis par le tēps & nostre bon heur nous fusmes receus en l'Hermitage au rang des curieux, & n'en fussions point partis, sans que le sage Sarmedoxe nous a expres enuoyez pour voir le Royaume de Sobare, & scauoir que c'est d'une main merueilleuse, dont on fait de grāds discours, & luy en rapporter la verité. Et pource que i'ay veu & cognu tout ce qui se pratique, & est en l'Hermitage dont ie vous parle: afin que vous ayés le plaisir de contempler tout en mes propos, ie vous raconteray de point en point cōme i' y fus: vous remarquerez cependant que quand on entre là, on presume que tout ce qui s'y void soit pour soy, d'autāt que les objets sont tāt analogiques à nostre cœur, qu'il sēble à tout curieux, que tout ait esté fait expres pour son suiet, & ie vous racōteray mon auēture, à ce que, ce que ie vous represente vous paroisse mieux. Arriué en ce lieu sacré où reposent tāt de mysteres & beaux objets de plaisirs parfaits, auāt que passer ie remarquē generalemēt tout ce qui paroissoit, puis le disposant à par moy, i' ordōnay que mes yeux iroyent en deuē proportiō sur cha-

324 *Le voyage des Princes*

que obiet, pour le recognoistre, ou l'admirer, & encor de mesmes ie mets les principales choses par rāgs, me rememorant ce qui s'est passé, & sur tout es fortunes d'amour, qui m'a souuent reduit en des termes nō premeditez, & dont ie pensois trouuer la bōne issue en l'Hermitage: cōme ie cueillois ainsi ce qui s'offroit, ie vei en vn porfire gris dix lettres d'or entaillees en la pierre, estās les lettres du nō de la Dame en faueur de laquelle il a esté cōstruit, avec plusieurs belles auātures, & y leus IEROTERMIA. ie me mis à esplucher ce mot, & à cōsiderer par tout l'architecture qui est nouvelle & non commune, & peu ouye tant pour la symmetrie, que pour la façon & dispositiō de l'estofe, qui a esté admirablement assemblee, i'enroulois les raretez avec les yeux, & le vieillard qui auoit instruit Mirepont surueint lors pour luy faire honneur: encor que ie sceusse bien où i'estois, ie le prié de me le dire, & quelles significations auoyent ces parures d'entrees: Le Sage ancien me dit, Qui que vous soyez vous estes de nos amis, si la iuste curiosité vous ameine icy, ie vous auise que iamais nous ne declarons la sentēce du terme, qu'à ceux qui sont des nostres, quāt à la lettre vous le saurés, c'est vn mot grec, lequel est ainsi escrit, pource que no^r voulōs que nos galantises soyēt au moins cognues en apparence, & que cependant ce qui y est caché ne soit entendu que des nostres, ie vous diray pourtant que ceste diction determine, qu'ici est la sainte extremité, le sacré but, l'heureuse fin de tout, c'est ce que veut dire en intelligence de premier obiet, ceste parole, & n'en pouuez sçauoir encore d'auantage si vous n'estes de ceans. N'ya

il point moyen (dis-ie) d'en estre, à moy qui suis des voisins & suiets! Le pais de ma naissance est Tespinte, ie suis de l'ordre des Ortofiles, capables d'estre receus en toutes bonnes compagnies, & i'ay desir d'estre de la plus excellente. A ha dit le bon pere, si ce que vous dites est, l'entree de ceans vous est acquise, & si vous desirez y demeurer pour estre fidele & veritable, ie vous feray scauoir nos loix, ceremonies & statuts. Ie lui fis paroistre ce que i'estois, & il adiousta; Si vous voulez vous y refoudre, lisez ce qui est au pied de ce pilier. Ie me bessay & leu distinctement CROY OV TE RETIRE. Quoy! luy dis-ie, mon pere, ne puis-ie rien scauoir d'auantage de vos mysteres, faut-il demeurer en vne simple & obscure croyance? Ouy, dit-il, d'autant qu'il conuient obeir aux establissemēs, toutesfois si vous auez asseurāce, estant Ortofile, de iurer fidelement que iamais vous ne sortirez à vostre essient des limites de raison, & que serez obeissant à nos coustumes, ie vous permettray l'entree interieure, puis nous auiserons à ce que vous meritez: sinon vous pourrez passer outre & de la montaigne voir assez cōfusement ce qui est ceans, ou bien venez au iour que toutes personnes ont congé d'y entrer. A cela encor plus curieux & desireux, ie luy respons que i'estois venu expres pour me rendre icy, s'il plaisoit aux Sages me receuoir, & partant que ie ferois tel serment qu'il seroit requis: Ce sage vieillard, qu'on ne sauroit tromper, lit presque au cœur des personnes par le visage, parquoy m'ayant consideré & examiné, receut mon serment, & m'introdui-

fit en l'Hermitage, & m'ayant fait passer en vne court, par vne belle petite porte, la referma apres moy, me laissant seul chercher ce que la bôté de mon Demon rencôtreroit. Ce vieillard entretenoit volontiers ceux qui passoyent, desquels il en receuoit aucuns & laissoit passer les autres, il est aussi là expres pour remarquer ceux qui ont le cœur esmeu de nos gentilleses; & pour respōdre à ceux qui demādent quelques vns de la maison, dont aucū ne sort sans congé, non plus que l'on n'y entre sans licence; excepté au grād iour que la porte est ouuerte à chacū: ceste entree pourtant ne sert de riē à ceux qui ne sont point des nostres, car l'enclos où sont les secrets & excellences, est enuironné d'un bord de trois pas de large, plein de l'herbe d'adirance, qui fait tout oublier à ceux qui passent par dessus, s'ils n'ōt la bague Fee, que la souueraine donne aux Ortofiles. Quand ie fus entré assez auant, voici venir à moy Grimelle la seruante de la Fee, qui preside en ce lieu: Qui me demanda assez rudement, Que venez vous faire icy: I'en fus presque estonné & surpris, & sans la resolution que la belle de mō cœur a mise en mō ame, ie feusse demeuré court, donc ie luy respondis, Ie viens y apporter de l'honneur, & chercher de la vertu: Elle adiousta, estes vous entré avec congé simple ou sous fidelité de vœu? & moy, à la verité ma bonne mere la fidelité de mes vœux m'y a conduit, & le serment que i'ay fait au bon pere qui est là dehors m'a introduit. Puis elle, Si vous estes veritable vous estes bien heureux, & si vous ne l'estes, la Fee vous fera vn affront insupportable, auisez-y & consultant

Fortunez. Entreprise II. 327

avec vostre courage, allez en ces allees faire vn tour, & tantost ie vous feray entrer, tournez à main gauche deux fois, & vous trouuerez vne tonnelle où il y a des demoyelles; Quand i'eu tournoyé selon cet ordre, ie rencontré sept belles Demoyelles si pareilles en beauté, en habits, en façons & en graces, que ie pensois que ce fut vne mesme, qui par quelque artifice me parut sept fois en vn instāt, i'ay sceu depuis qu'il y auent des sept qui est l'vniue à cognoistre, mais c'est grand hazard de scauoir bien choisir, celui, qui la récontre se peut asseurer du grand Bien. De moy les voyant, ie presumois aller tout droit à elles, & me dispoisois d'ē approcher, pour les saluer; mais ie me trouué en grand peine ne sachant à laquelle ie me deuois adresser, de peur de faillir à la bienséance, en ceste confusion d'esprit, ne sachant me resoudre, balanceant vers ces beautez, la vieille arriue qui me veint tirer, & me dire que ie la suyuisse, si ie voulois voir l'auāture de Mirepōt, quād i'ouy parler de ce nom qui m'auoit attiré en ce pais-là, ie me tournay promptemēt vers elle, laissant les Demoiselles, que ie ne laissois pas ne les ayans point acostees: Je suiui la vieille & i'entray en la sale de la sage Fee, où ie vis de grandes merueilles, & qu'il ne faut declarer, & n'est permis d'entendre qu'à ceux qui se trouuent en la grace de ceste Dame. A ceste entree on ne prit pas beaucoup garde à moy, car plusieurs personnes y estoient entrees par la porte du chemin de la ville, par où aussi mō frere s'y glissa, sous le benefice du Prince. Oul'auenture de Mirepōt fut telle; iceluy estāt introduit en ceste belle & grande sale, la

Feele fit aprocher, & faire serment, puis l'ayant enquis de la cause de sa venue, il declara que l'amour l'y auoit amené, & qu'ayāt sceu que toute verité deuiant apparence en cēt hermitage, il s'y estoit adressé, pour selon les loix faire paroistre qu'il estoit veritable, & que sa dame l'auoit disgracié sans cause. Si ie repetois ses paroles cōme ie les ay apprises, il m'est auis que l'amour m'ẽ fauroit gré. Ayant veu que les yeux de la Belle qui a tout pouuoir sur moy, m'estoient fauorables, & que mesmes ils m'allechoiēt pour me submettre à leur grādeur, ie lui offris mō seruire, non seulement par discours, mais par effets paroissans, & qu'elle a acceptez fauorablement: en ceste belle humeur, elle a fait long tēps estat de mes vœux, se montrant comme du tout à moy, en ce que l'honneur permet aux belles ames d'amour, si que i'en estois en vne souueraine consolatiō d'esprit: ie faisois ordinairement de belles parties pour ma maistesse, dont elle se tenoit tres-contente, ou bien elle en faisoit semblāt, & toutefois ie pense que tousiours elle ne se faignoit pas, car quelquefois ie la trouuoise meue à ma rencōtre, pource que i'auois part en son cœur. Or par ie ne scay quel malheur, sans que i'aye offencé, elle entra en quelque ialousie avec vne de ses cōpagnes, qui lui reprocha que i'estois tout à elle, & que les autres ne pouuoient disposer de moy pour aucun petit effet, & lui disant que i'estois son seruiteur, l'en piccotoit cōme si elle y eut interest. Ma belle qui pensoit que i'eusse peché par indiscretion, se mit en colere cōtre moy, & de telle vehemence qu'elle en entra en vne maligne humeur, iusqu'à

Fortunez. Entreprise II. 329

me disgratier, & ce mal dura trop long tēps, ie le supportoys pourtant, mais avec difficulté, attēdāt que mō innocēce cogne, i'eusse pardon de celle qui m'offençoit, & m'aduint selon mon iuste souhait que ma belle eut pitié de mō ame indignemēt traictee, & me restablit en quelque faueur, ce qui ne dura gueres: d'autāt qu'elle recheut en sa mauuaise habitude, & m'affligea de disgraces plus cruellement qu'auparauant, i'estois en vne amertume de cœur si grande, que le desir de la mort m'estoit plus doux que la iouyssance de la vie: en ceste fascherie ie ne laissay de continuer mon amour, mais en fin voyant qu'il n'y auoit pas moyē de la fleschir, que tout estoit desesperé pour moy, ie me suis resolu de venir icy faire preuue de mon affection sincere, & de la verité de mes pensees, à ce que vous iugiez de l'iniustice de ma Maistressē; & que pour recompense de ma fidelité, i'aye au moins ceste gloire d'auoir esté cogneu veritable. Voilà à quoy ie suis prest, comme m'y estant determiné, pour me venger de celle qui cause ceste triste opinion, qui a troublé le courage de ma Belle. La Fee luy tendant la main luy dit, Voulez-vous subir l'examen d'apparence? il dit, C'est ce dont ie vous requiers tres-humblement. C'est l'vniue occasion qui m'a fait trauffer tant de terres & de mers pour en vostre seruice receuoir de vous arrest de mes merites: Or bien, luy dit-elle, preparez-vous pour le septiesme iour du mois prochain, & ayez l'hymne de vostre fidelité tout prest, cependant conseillez vous avec ces belles, & les amans que vous trouuerz icy,

DESSEIN TREIZIESME.

Mirepont est vitrifié, & on void ses pensees, puis il est restitué & receu profés en l'hermitage. Pourquoy ce lieu est dit Hermitage d'honneur. Vray amour quoy? Bonne volupté quelle. Loix speciales de l'hermitage. Histoire de Glancigelle. Invention de l'esco. Amour surpris en adultere. D'où ce nom de Fee. Ortis visite la Fee avec des doutes. L'ange de la mort est confondu par la Fee, laquelle vient en l'hermitage, force la Mâtichore, & est declaree souueraine.

LE temps dura beaucoup à Mirepont, & ie fus tres-aise de ceste remise, car ie fus receu absolument, & eus loisir d'estre instruit & habitué pour mieux entendre les statuts & ordre de la maison. Au iour assigné les Sages assemblez, la Fee en son Trofne, & l'assistance assez grande, Mirepont se presenta tout paré de fleurs, & ayāt en main vn luth il l'accorda avec l'hymne de ses fidelitez, & de sa resolution, soupirant ainsi.

*Gloire de mes desirs, lumiere de ma vie,
 Guide de mes desseins, terme de mon bon heur,
 Belle que m'ont les cieux pour Maistresse establee,
 Oyez la verité que soupire mon cœur.
 Dès le iour qu'il vous plent m'accepter d'aliance,
 Mes desirs n'ont esté que pour vous desirer,
 Et suis tant resolu à la persuerance,*

fortunez. *Entreprise II.*

331

*Que ie n'espereray que pour vous esperer.
J'n'ay rien honoré que vous ma seule belle,
Et ie ne fay estat que de vostre beauté,
Toutesfois tout ainsi qu'on traite un infidele,
Vous m'avez affligé sans l'auoir merité.
I'en receus tant d'ennuis, que i'eus presque enuie
De quitter vos beautéz, & i'amaïs ne les voir,
Oubliant tout dessein ie desdaigné ma vie,
Afin de practiquer avec le desespoir.
Comme ie machinois ces desseins temeraires,
Mon bon Ange me vint en ces mots appeller,
Les Destins ne sont pas incessamment contraires,
Il faut en attendant d'espoir se consoler.
I'ay donc patienté, resolu de poursuiure,
Receuant à bon-heur ce qui m'en aduendra,
Aussi vous honorant tout à vous ie veux viure,
I'amaïs autre souhait mon cœur n'entretiendra.
Soyez fiere à mon cœur, soyez rude à mon ame,
Rien ne m'estrangera de l'obiet de mes vœux,
Vos beaux desdains seröt l'euantail de ma flame,
Vos fiertéz donneront un doux aër à mes feux,
Retenez mon seruice, ou faites la fascheuse,
Si seray ie pourtant vostre deuotieux,
I'y suis determiné, ma fortune est heureuse,
Soit que ie viue ou meure au desir de vos yeux.
Quand le temps vous fera iuger de mon merite,
Vous penserez possible à mes fidelitez,
Ainsi qu'on vous cognoit des parfaites l'élite,
Vous me recognoistrez parfait en volonteZ.
Mais seray-ie tousiours pressé de la disgrace,
Qui vous fait refuser l'effet de mon deuoir,
Faudra-il qu'à la fin miserable i'efface
Les desirs de mon cœur, de mon ame l'espoir.*

*Vous pouuez desdaigner mon service fidele,
 Vous pouuez reietter tout ce qui vient de moy,
 Mais vous ne me scauriez destourner de mō zele,
 Vos dēdains n'ont pouuoir de corrompre ma foy.
 Vous auez excitē de beaux desirs mon ame,
 Qui ne peut plus changer ses resolutions,
 Vous m' auez allumē d' une si belle flame,
 Que ie seray constant en mes affections.
 Si vous me reiettez, i' endureray ma perte :
 Et seul ie m' en iray me paistre de regrets :
 Dolent iray chercher quel que grotte deserte,
 Oū ie m' entretiendray de mes desirs secrets.
 Ainsi ie me resous & ie le delibere,
 Ainsi ie le feray, ie le proteste ainsi,
 Je n' ay point d' autre soin que de vous satisfaire,
 Puis que ie vous desplais, ie me desplais aussi.*

Ayant mis fin à son hymne, la Fee le fit coucher sur le petit lit de porfire, & luy mettant la main sur la teste, luy dit, Mirepont, telle verité que vous auez prononcee se manifestera, si elle est, & en ceste assurance, tenez, boiuez la liqueur d'apparence, que la sage Minerue a composee en faueur des vrayz amans : ceste liqueur vous causera vn doux & delcctable sommeil plein de belles souuenances, & se iettant en sa vigueur es parties exterieures de vostre cuir, & parmy vos muscles & parties solides, enuironnantes les esprits, le sang & les mouuemens les rendra vitrifiées, & transparentes, ne laissant en leur naturel que les parties interieures qui aussi se vitrifieront, l'vne apres l'autre, à ce que les facultez, desirs & pensees paroissent. Il respondit gayement & plein de couraige, Madame, la certitude de mon affection

fortuneZ. Entreprise II. 333

veritable, me fait tout hazarder, & ne craindre rien. Cela dit il prit la potion, & se disposa sur le lit comme vne statuë, la liqueur faisant son effect, l'endormit, & lors que l'ame fut enueloppee des toilles qui l'enfoncent dans les profonds destours du sommeil, toutes les puisſances interieures s'exciterent contre la violence qui sembloit les vouloir glacer avec les grosses substances. & adonc elles furent distinctement remarquees. Je vy ceste nouvelle statuë doucement alongee, cõme n'ayãt iamais esté autre que ce qu'il sembloit, le dessus tout vitrifié, donnãt entree aux yeux nous vismes les fonctions du cœur, le deuoir du foye, l'ordinaire du poulmon, la coustume du cerueau, le flux du sang, le cours des esprits, le battement de l'artere, & les autres secrets en ce que nature fait de beau dans ces lieux occultes. Que i'eusse esté content de voir ainsi ma Maistresse, pour discerner la source des alteratiõs du courage des belles. Quand ce fut à remarquer le cerueau plus diligẽment, nous aperçeuſmes beaucoup de nuages descendans au cœur, & dans ce trouble on aperceuoit vne belle petite image vniquement logee en ceste capacité qui retiẽt les affectiõs. Nos yeux estoient picquez sur ceste nouvelle, & nos entendemens entroiẽt en ce corps pour discerner ce qui s'y faisoit, & n'y peusmes discerner qu'vne figure seule, dont il fut iugé qu'il estoit constant. Tandis qu'ẽtentiuellement nous espluchions ceste merueille, no⁹ vismes vne petite espece de glaire s'estendre sur toutes les parties que nous auions visitees distinctemẽt, puis apres nous en apperceusmes vne autre comme vne glace fondante s'espandre par

dessus, & se grossir, puis peu à peu espoiffissant ceste viuacité de substance lucide, & ostant le poly de ce luyfant qu'elle auoit vestu, esteindit du tout ceste lueur, si que tout le cuir & le reste du corps r'entra en sa premiere condition, & Mirepont se refuei lla doucement. Quand il fut reuenu à soy, la Fee luy fit vn beau, sage & profitable discours, plein de saintes admonitiōs, & luy mit lūr la teste vn chapeau de myrte, luy donnāt place de Cōseiller entre les Sages. Vous pouuez en cecy iuger du contētemēt de Mirepont, qui se peut dire heureux entre les sages amans. Ceste action passée, le Sage Sarmedoxe me mena en la chambre du Conseil, où il me fit voir l'estat de plusieurs autres beaux hazards, & cognoissant que i'auois intētion à la vie parfaite, m'en fit vn docte discours, me declarāt pourquoy ce beau Palais est nommé Hermitage, adioustant l'interpretation de la sentence qui comprēd les loix & statuts du lieu. Ceste maison est dite l'Hermitage d'honneur, non que l'honneur y soit hermite & solitaire, au contraire il est icy accompagné de toutes les vertus qui le costoyent incessamment, mais pourautant que nous y sommes Hermites avec honneur, il a pleu au Roy qu'il fust ainsi nommé, afin que l'estat de nostre vie conforme à la bonté des Hermites, selon ce qu'elle doit estre prise saintement, ne fust estimee autre que conduite par l'honneur. Et d'auantage, nostre Hermitage n'est point retiré pour estre seul escarté & melancholique, ains pour estre separé de la malice du monde: estant desert de ce dont le monde abonde, les vices en sont bannis eternellement, & si on en apperçoit quelque petite

racine, elle est plustost arrachee que cogneuë. Ceux qui sont retirez avec nous en ce bon Hermitage, y passent leur vie contens : Et bien que ce pourpris semble petit, si est-il capable de recevoir tous les beaux esprits qui veulent sauouer leur vie, esloignez de la persecution qui sont l'avarice, l'enuie, & l'ambition bourreaux des ames, & voyans les passades d'amour sans en estre persuadez pour s'esgarer ou s'en agiter avec indecence, se contentent de leurs belles occupations selon la vertu. D'auantage les vrais amans viennent icy & y sont receus pour leur soulagement, car ayans declaré à la Fee leurs deportemens, elle les console & descharge du faix de leurs mauuaises amours, & les continue au plaisir de leurs legitimes passions, & vertueuses affections : tellement qu'ils deuiennēt quittes de toute obligation mondaine, & libres du pouuoir des vanitez, qui destournent les courages pour les ietter és lieux des obiets perissables, par ainsi ils iouyssent de leurs bonnes amours. Ne sçauiez-vous pas que le plus bel amour que nous ayons au cœur est la belle & pressante intention, qui nous porte en desirs vers les subiets d'excellence? L'amour est le desir legitime qui nous fait apprehender le sçauoir de ce que nous ne sçauons point, pour en iouyr avec liesse d'esprit, c'est ce qui en cest Hermitage nous rend heureux, esloignez de tout mal, & principalement de celuy que les hommes se font eux-mesmes en se priuant de ioye par leurs mutuelles incursions, ruynans leur liberté acquise par Nature, & se retranchans de la bonne commodité, & ce malheur s'effectuë par troubles irraisonnables, à cause qu'ils sont ignorans de la iuste & honnesté

volupté, qui consiste en plaisirs spirituels, plus exquis que les vanitez mondaines, lesquelles apportent douleur & tourment, ce que iamais l'equitable VOLVPTÉ ne fait, car elle se reuge à tel limite de perfectiõ, qu'elle ne cause ny disgrâce, ny ennuy, plustost elle admet ce qui est bon, & ne tollit rien de ce qui est agreable: Et de fait, quel plaisir y auroit-il au monde, si on ostoit les belles meditations? les beaux obiets des yeux, les accords des tons pour l'ouye? les delices d'amour & les bonnes douceurs vertueuses? ioint que si vous separez la vertu du plaisir, il n'y a plus de grace, ny de iuste volupté, de laquelle on apprend icy à vser avec fruit heureux, & selon l'ordonnance diuine, qui par sa faueur comble les saincts cœurs de parfaites voluptez, dont le symbole heureux est Estre sain de corps, tranquile de cœur, accommodé des biens de Fortune, braue de courage, resolu d'entendemēt, orné de science, & auoir la crainte de Dieu. En la compagnie de ceux qui sont tels, ou en approchent par desirs, & effets, comme le sont plusieurs qui sont trouuez dignes d'entrer ceans, on vit equitablement. Entre nous le droit est gardé commun & égal à tous, en la patience est nostre consolation. Parquoy icy est l'examen des esprits, la pierre de touche des mœurs, suyuant quoy sont chassez de ce lieu les volages, les opiniastres, & ceux qui n'approuuent que leurs resueries, & brussent au maintien d'opinions, lesquelles ils condamneroient és autres qui les viendroient soustenir. En fin on trouue en ce lieu la iustice, la pieté, & le deuoir en l'abondance de bonnes intentions.

M'ayant

fortunez. Entreprise II. 337

M'ayant exposé ces biens il me mena voir les excellences où i'abismois presque mon esprit, il est vray que i'estois releué par le desir qui l'augmentoit en moy, voyant tant de precieuses & belles singularitez, & m'estimois du tout heureux à cause de si parfaite rencontre. Puis me souuenant que tout s'y faisoit selon les ordonnances de la Fée qui estoit gouuernate, ie requis le Sage de m'en dire la raison, ce qu'il fit gracieusement, me disant: Nous estions fort tristes de l'absence de nos trois Princes, & toutesfois sçachant qu'ils estoient resolués à toutes fortunes, comme vrais enfans de vertu; nous resolumes aussi de nous monstrier vrais precepteurs de tant dignes esprits, parquoy oublians tout fors le soulas de nostre hermitage, nous prismes plaisir d'y assembler tout ce qui est estimable. Il y eut iadis vne ancienne Sibile, qui estoit ceste Glaucigelle, renommee en tout l'Orient pour ses perfectiōs, laquelle fut femme d'un Roy d'Asie, duquel elle eut plusieurs fils & filles, entre ses filles vne qui estoit bossue fut mariee au Roy de Perse, qui en eut quelques fils, dont vn fut Roy de Calicut, qui eut deux filles, l'une blanche, qui pour ceste cause fut nommee Blanche, laquelle estoit chérie & caresee fort mignardement, & l'autre fut laissée negligemment, & de tel defaut de soin que mesmes on ne s'est pas soucié de son nom: Quelque maligne influence procuroit sa perte, à cause de ce que le destin auoit establi deuoit estre executé par elle. Estant grande & assez mesprisee de tous, voire mesmes desdaignee, sa sœur s'en esmerueilloit: car repensant aux dons

338 *Le voyage des Princes*

de nature, esquels elle excelloit, & considerant la gentillesse de son esprit, & adresse de ses actions, s'esbahissoit de ceste indignité, & iugea par là, qu'il n'y a qu'une certaine opinion folle, qui deçoit. En ceste vehemente pensee, elle s'affectionna tant de sa sœur, que son amitié se trās-mua en amour, & eut voulu que l'une ou l'autre eust changé de sexe & de sang pour s'unir amiablement: ceste affection se multiplia tant, & se fit si fermement mutuelle, que ces deux cœurs auoient de la passion l'un pour l'autre. Le pere viuoit encor durant ces amours, qui continuoient & en fin luy despleurent, par ce qu'il auoit en haine sa puisnee, sans sçauoir pourquoy, en ce dedain il l'osta d'aupres de luy, & de sa fille, & la relegua en la Taprobane, dequoy les deux sœurs receurent vn extreme ennuy: or leur separation s'effectuant & se disans à Dieu, elles se iurerent reciproque souuenance perpetuelle: La puisnee qui estoit tout esprit, alla tant & vint par l'isle de son exil qu'elle se trouua en la grotte de la nouvelle Axilee heritiere du bien & de la sciēce de l'antique Axilee, qui dès les siecles d'antiquité, auoit trouué l'Esco, & l'occasion en fut pour vne pareille auanture d'amitié qu'elle portoit à vne sienne sœur, avec laquelle il luy estoit interdit de conferer, & elle fit tant par ceste inuention, que iournellement elles communiquoient ensemble. Le moyen qu'elle en inuenta, fut qu'elle congela vne grande quantité d'air, dont elle fit vn tuyau fort grand, qu'elle poussa tant par dessus les monts, par les raz des eaux, par les antres & cauernes, que l'extremité en vint ius-

fortunez. Entreprise II. 339

ques auprès de sa sœur, qui par ce moyen l'oyoit parler à elle & luy respōdoit; si que trop separees & de si grandes distances, elles ne laissoient iournellement de se visiter par paroles, & discourroient de leurs secrets par la voix qui couloit du long de ce canal. Apres la mort de ces Dames, il est auenu par l'indisposition du temps, que ce tuyau tant exquis a esté vsé & brisé par endroits, qui est cause qu'apres la voix proferee on en oit d'autres qui sont redites par l'air, vagantes ç'a & là. Axilee en prit quelques restes & en fit vn petit tuyau, qui luy seruit de mesme: mais nature despeça ce tuyau, & le despeçant du tout, le sema par le monde, ce qui paroist par ceste impudēte voix qui reedit tout, & afin qu'Axilee n'en peust refaire vn autre, elle luy osta l'industrie de glacer l'air, pour recompense dequoy, parce qu'elle est iuste, elle lui donna renouvellement de vie, & cognoissance des choses futures. C'est elle qui a descouvert la Fontaine Pidaxebe. Ceste Fée eut pitié de la pauvre puisnee, tant miserablement releguee, & luy predict ses auātures iusques à vn certain temps, auquel elle se trouueroit pressée par la mort, de la main de laquelle si elle eschappoit ceste fois là, elle deuiendroit la plus contente du monde, & deslors elle luy donna d'vne eauë qui la rendit la plus belle & agreable brunette de toutes celles qui pour lors pensoient auoir de la grace, & luy conseilla ce qu'elle deuoit faire, attendant la mort de son pere, lequel depuis l'absence de ceste fille n'a eu que du regret; mesmes tous ceux qui l'auoient veuë & en sa presence n'en auoient fait

cas, petissoiēt d'amour pour elle en son absence, si que le Roy & son Conseil, resolurent de l'enuoyer querir: Mais Axilee y preueut & l'enuoya en l'isle Cytheree, où elle demeura iusques à la fin des destinees du Roy son pere. Tandis qu'elle demeuroit en ceste isle, il auent que comme elle estoit curieuse, & sur tout du deuoir, tant du sien que de celuy des autres, ayant desia quelque credit & autorité entre les Fées, vn iour qu'elle trauersoit vn taillis, elle auisa l'Amour avec vne Damoiselle, elle pensa que ce fust la Psiché, parquoy elle passa outre, & rencontra Psiché sous vn arbre dormant à l'ombre, elle rebroussa vers l'Amour, & le surprit en adultere. L'Amour estonné & contristé, la supplia de ne le deceler, elle luy promit, sçachant bien que la Belle mesme ne le celleroit pas, car la pauvette craignant la Fée, s'alla descourir à Venus qui le publia par tout, & Psiché le sceut: cela ainsi diuulgué; Amour serra ses flesches impudiques, & puis les brusla fors vne, qui par mesgarde demeura avec les autres: aussi sans ceste descouuerture le monde s'en alloit tout impudique, ce qui ne sera pas, d'autant qu'Amour s'est vn peu retiré de ses folies, & a fait faire des traicts chastes, dont il s'exerce quelques fois. Pour ceste cause les Dames de Citheree voulurent canoniser ceste Fee, & luy donner commandement entre-elles; ce qu'elle refusa, bien que Venus approuuast l'intention des Dames: ce qui luy fit fuir ces honneurs, fut le conseil d'Axilee qui luy auoit monstré par exemple que le moins d'honneur entre le vulgaire, est le seminaire de

plus de contentement : Vn peu apres mencee par sa destinee elle prit congé des Dames & partit de Citheree. Toutes les Dames furent fort desplaisantes de sa resolution contre leur priere de demeurer avec elles, & s'assemblerent pour la conduire, bien que leur principale intention fust pour la supplier de s'arrester. En ceste assemblee & prenans congé d'elle, elles la nommerent *Phaia*, c'est à dire Fée, d'autant qu'elle estoit brunette, & vn peu haslee. Ainsi elle fut dicte Fée, par vn epithete singulier, & qui luy appartenoit l'estant de race, de faict & de nom, & ainsi qu'unique, telle comme la plus galante de toutes, & excellente entre celles qui sçauent. Avec l'amitié de toutes les Dames qui eurent grand regret de sa despartie, elle se retira en vne isle d'Enos, où elle fut quelque temps attendant le moyen d'acheuer son voyage. Cependāt qu'elle fut là vn Roy voisin, esmeu par le bruit de sa bonne grace souspira; mais en vain, ainsi que plusieurs grands. L'intention de la Fée estoit vers sa sœur aisnee, à laquelle à la fin elle paruint, apres auoir trauerté plusieurs mers sur des vaisseaux passagers, qu'elle rencontroit à propos, & arriua au pais desiré cinq mois apres la mort du Roy son pere, & y trouua sa sœur couronnee & Roynie, aimée & obeie de ses subjects. La Roine rauie d'aïse, d'auoir recouuré ceste sœur tant desirée, fit de beaux presens aux Seigneurs, donna des immunitez au peuple, en congratulation de ce bien qui apporta tant de resiouissance en ces contrees, que par long temps il n'y eut en tout le pais & à la court, que belles parties faites

342 *Le voyage des Princes*

en la faueur de la Fée, dont il parust vn grand bien, c'est que le royaume en deuint plus heureux, d'autant que la Fée en chassa vn mal qui oppressoit le peuple, & y sema la santé, le repos, & la paix, causant ainsi toutes sortes de contentemens. Durant ce temps-là regnoit sur Euphrates le grand Roy Ortis, beau, ieune & accompli sur tous les monarques du monde: Ce Roy desireux des curiositez qui repaissent les beaux esprits ayant ouy faire estat de la paix & bon heur de Calicut à cause de la preséce de la Fée, voulut la voir. Il vint doncques en Calicut visiter la Royne, accompagné de richesses & magnificences. La Royne le receut honorablement, & le gratifia de tout ce qu'elle peut. Peu à peu il entra en discours avec la Fée, & l'a tenta par doutes, & il l'a trouua plus excellente qu'il n'auoit mesmes pensé: car elle luy declaroit tout ce qu'il luy proposoit, entre autres il luy presenta ceste-cy:

*Qui est celuy qui est tandis qu'il durera,
Et qui iamais ne fut & iamais ne sera?*

Elle luy respōdit: C'est celui qui manifeste tout, parquoy prenant cecy pour le iourd'huy, il me semble que i'auray rencōtré ce que vous voulez dire, aussi le iour present ne fut iamais & iamais ne sera, & il est. Mais ie vous prie m'esclaircir de ce qui me fut proposé en vne contree d'Enos par vn pere Druyde François, qui faisoit son pelerinage pour sçauoir l'entretien de la cabale, comme elle est enregistree és memoires d'Herodias.

*Vn vaut autant que deux, deux autant qu'infinis,
Infinis ne sont qu'un, & Rien comme à plom mis.*

Fortunez. Entreprise II. 343

Le Roy ni tous les Chaldeens qu'il auoit avec luy, ne s'en peurent auiser, encor qu'ils fussent assez long temps à l'esplucher, pource qu'ils alloient le chercher és sujets du tout reculez de son estre, & y fussent encor sans qu'elle leur declara. Il faut pardonner à l'Amour qui rauissoit & destournoit le iugement de ce Roy, & l'emportant apres d'autres idées, ne luy permettoit pas d'entendre ceste Enygme, qui cache sous le voile de ses paroles le zero ou nulle d'Arithmetique, lequel mis avec vn autre perpendiculairement, voire avec infinis, ne sera ny augmenté ny diminué, & tous assemblez ne seront qu'vn, & en fin ne sont rien en nombre. Voila comment souuent vn petit discours qui cache vn petit sujet est estimé grand, & de faict aussi les plus grands secrets sont és moindres artifices, & plus petits sujets en estime. Ce Roy fut arresté par les graces & perfectiones de la Fée, laquelle toutefois ne s'en peut esmouuoir, pource qu'elle auoit d'autres pretentions. Qu'est-ce que l'Amour, ne fait tenter aux siens pour obtenir selon les desirs de leurs cœurs? Ortis a mis en pratique tout ce que les plus ingenieux amans ont excogité, practiqué & deliberé, il n'a rien oublié, mais nul artifice ou promesse, ou demonstration vraye, n'ont peu amener le courage de la Fée à l'aimer, rien ne la peu flechir: Elle n'a pas voulu estre Royne de Euphrates, elle a dedaigné & mesprisé vne si petite gloire, que d'estre l'ombre d'vn si petit gouvernement, sçachant deuoir estre en chef Monarque de tous les

344 *Le voyage des Princes*

plus excellens courages pour mesmes auoir domination sur les Princes souuerains. Ces delices proposees à son ame, sont bien plus que la presence d'un seul royaume, auquel elle seroit seconde en personne, mais presque derniere en autorité; partant il n'y a pas moyen qu'Ortis face icy rencontre, ses voyages, messages, peines, presens, promesses, passions, prieres, offres & seruices ont esté des figures passageres qui n'ont rien esmeu que les airs. Quoy? ce Roy desdaigné peut-il viure? Mille fois le iour il se veut tuer, desia les precipices sont recognus pour s'y aller deffaire, en despit de la Fée. Estant en ce desespoir il luy survient vn conseil nouveau que luy suggere vn grand magicien de Caldee, & par sa suscitation il assembla tous les magiciens auxquels apres auoir faiët de belles promesses (car c'est par là que l'on attire telles gens, & toutes sortes d'affronteurs) il deduit son ennuy, & en fin conclud qu'il se veut venger de la Fée. Pour à quoy paruenir il les prie de faire paroistre, l'ange de la mort, & luy enuoyer pour la faire mourir. Tous d'un accord luy promettent, aussi iamais ils ne font semblant de ne pouuoir, ains pleins d'abus, infectent de mesme venin ceux qui les recherchent, & esperent en eux, & ainsi l'asseurent qu'il aura bon & desiré succez de son desir. Ayants ces sages fait leurs preparatifs, ils effectuent leur dessein, ils retracent les antiques caracteres, & symboles, que leurs peres d'impieté leurs ont enseignés, pour congreger les esprits qui se moquent de telles resueries, au retracement desquels toutefois pour maintenir

fortunez. Entreprise II. 345

l'erreur, ils font semblant d'estre contraints, adonc l'ange de la mort se presenta à eux : Ils luy firent leur proposition, & requisition touchant la Fée, & l'ange leur promit de faire ce qu'il pourroit, & pour davantage les maintenir en leurs sofismes, dit qu'il l'a surprendroit, adioutant ce discours, Chers disciples de l'eschole parfaite, si ie la puis surprendre, ie seray plus fort que la Destinee, & si la Destinee resiste, ie feray vn traict de trahison occulte, qui tombera sur elle ou sur vous, si par l'effort de vostre bonne science vous ne m'assistez par charmes & valides caracteres, tels que ceux qui ont pouuoir sur toutes les secondes substances : Or me laissez aller, car i'ay affaire ailleurs, & bien tost i'iray à ceste partie : L'Ange de la mort ayant pris son opportunité, vint trouuer la Fée ainsi qu'elle se peignoit, & se presentât à elle du costé de Midy, luy dit : Fée, ie te viens prononcer ta derniere fascherie, auise à te refoudre, afin que ton ame ne sorte hors de ton corps avec indignation. La Fée l'ayant veu, & se souuenant des bons arrests de la Destinee, qui luy sont promis, ne fit gueres d'estat de telle harangue, parquoy elle luy dit : C'est ce qu'il faut dire aux cœurs qui facilement s'espouuentent, & puis il n'est pas le temps que ie termine mes destinees, pourcc que ie suis capable d'amour, & digne d'estre aimée. Tu me deuois assaillir plustost, & auant que ie cognusse ce que ie puis meriter, alors que l'enfance ne me faisoit mediter que de petites & innocentes vanitez, à ceste heure que ie suis propre aux grandes considerations, & que ma vie me releue

aux belles idées, tu ne trouueras rien en moy sujet à ton pouuoir. Ou bien tu deuois attendre plus tard; car tant que i'auray quelque vie pour autruy, & que mes yeux illumineront quelques cœurs, tu n'auras aucune puissance sur moy; si tu l'exerces cy apres, & que tu le puisses, tu feras seulement ce que les destinees te permettront, & rien dauantage. L'ANGE. I'auray moyen de te surprendre, & t'enleuer cet arrogant esprit qui se pense opposer à moy. LA FEE. Je ne seray pas surprise, d'autant que i'ay les graces & les amours qui veillent pour moy, cependant que ie me delecte du repos. L'ANGE. Tu as beau faire de l'assuree, si te l'osteray-ie, & ce sera par les oreilles. LA FEE. Tu ne saurois la faire escouler par cet endroit là, parce que fil en prenoit le chemin il n'en pourroit bouger, à cause que mes oreilles ont esté emplies des accords de ce qu'il y a de plus doux en l'harmonie, qui est le lien de l'ame. L'ANGE. Je te feray couler l'ame par les yeux. LA FEE. l'Amour qui est plus puissant que toy, non sujet à la Mort, y a tant estably les puissances de sa gloire, qu'il y a empreint le sceau d'immortalité, lequel n'en peut estre osté que par les Destinees vnies pour cet effect. L'ANGE. Je te la rauray par le nez. LA FEE. Les bonnes odeurs des Graces, y ont formé vn si fort rampart que tu n'oserois entreprendre de t'y hazarder pour me nuire. L'ANGE. Je l'empoigneray sur les leures pour l'auoir par ta bouche. LA FEE. La verité qui s'est tousiours esbatuë en se dilatant sur mes leures, quand il ha fallu que ses mysteres ayent esté prononcees, en

fortunez. Entreprise I I. 347

rendant raison de mes conceptions, te donne tant de crainte, qu'à peine as-tu l'assurance de prononcer ces paroles. L'ANGE. Je la tireray par tes doigts. LA FEE. Ils ont tant de fois proportionné les douceurs d'Amour, lançant des filets pour enfilet les ames, que si tu t'y rencontres tu te trouuerois ferré de si pres, que tu oublierois l'horreur de ton desplaisant office, pour estant deuenu vray supposé de la vie, t'exercer à la continuation des essences, au lieu de les persecuter. L'ANGE. Je te l'esteindray dans le cœur. LA FEE. Ton pouuoir ne s'estend que sur ce qui est mortel, & mon cœur ne le peut estre, il est tout vie, & vie si brillante, que si tu presumes le presser, il en sortira tant de viues esteincelles d'Amour & de flambes de vie, que tes ailles en approchans seront eschauffees, & deuiendront si viues, que retournât vers la mort, tu seras capable de luy faire changer de forme, & la rendras toute viue, ou tu la consumeras du tout. L'ANGE. Je l'enuahiray par l'endroit de concupiscence, à ce que destruisant ton pucelage & ta vie ie t'exterminé. LA FEE. Les esprits qui n'ont point de conuersation avec la chair, n'ont point aussi d'apprehension de ce qui est latent sous la composition de ces parties, lesquelles appartenans à Nature ne sont point sujettes à la violence de ta commission. L'ANGE. Je l'espuiseray par la sentine du vidange de ton corps. LA FEE. Il y a tant à dire de l'excrement à la pureté de la substance, princesse du total de nostre corps, que iamais mon ame ne pourra s'en

348 *Le voyage des Princes*

approcher, & si il y a plus, c'est que la honte t'y rencontrant te feroit changer de forme, si que troublé tu ne sçauras que penser ny effectuer.

L'ANGE. Je la feray exhiler par tes cheueux.

LA FEE. O ! miserable esprit, qui n'as pouuoir qu'à la conduite de ceux qui ne peuuent plus subsister en leur domicile, n'espere rien agir sur moy, pauuret, si tes aisles se mesloient dans les brins de l'honneur de ma teste, tu y serois si longuement arresté, qu'il ne seroit plus memoire de toy, que prisonnier eternal dans les nœuds qui s'y feroient, serois le sujet de mon plaisir, lors que ie voudrois m'esbatre en te faisant passionner au pris que ie lierois & deslierois ton plumage abbatu sous l'effort de mes cheueux.

L'ANGE. Tu as beau faire la resoluë, si sçais-tu bien qu'il faut m'obeir, par où veux-tu que ie rauisse ton ame, à ce que tu ayes du plaisir en mourant à ton choix ?

LA FEE. Je sçay bien que ie n'ay point encor de submission à ta loy. Quand la Destinée l'aura ordonné, tu ne m'en demanderas ny conseil, ny consentement. Encor ie sçay fort bien, qu'à cause des belles ordonnances de ma façon de viure, tu ne trouueras rien d'indigne en moy, parquoy pour maintenant tu te retireras cōme si nostre rencōtre n'eust point esté, & puis au iour-determiné, qu'il faudra que malgré moy i'expire, tu conduiras mon ame exalee de mon corps par l'endroit que tu ne peux sçauoir, aussi tout ce que tu m'as proposé, estoit afin que ie t'enseignasse ce grand secret, qui ne t'est point cognu; ains à nous & aux esprits predestinez à tel sçauoir : Et pour te dire ce qu'il faut que tu

fortunez. Entreprise II. 349

ſçaches à ta confusion, ie t'aduiſe que bien que contre mon gré, ſelon l'eſtat de nature, quand ie ſeray à mon extremité, & faudra que ma vie ſeſteinde, ce ſera quãd ſaoule du monde, ie tomberay volontairement au rang du roole que tu tiens: car adonc ie cognoiſtray les deffauts qui m'opprefſerõt, leſquels ores me ſont incognus, parce que la vigueur de ma belle ieuneſſe m'empêche de les apprehender. Va triſte meſſager d'infortune, va au roüet des Cieux apprendre ton office: que ſi plus longuement tu t'arreſtes il te ſuruiendra vn ſouci nouueau, qui deſtournera toutes tes pratiques. Cependant ie ſçay que malgré toy ie conſerueray ma vie, tant que le ciel ayant paracheué ce qu'il a determiné que i'accomplire, tu me ſeras enuoyé pour me ſeruir & ſoulager mon ame qui fluera doucemēt de ce corps vié, qui ne ſe delectera plus de la vie. L'Ange le retira confus, & la Fée ſuyuant les bons enſeignemens d'Axilee prit congé de ſa ſœur. Ie ne me mets point à deduire ce qui ſe paſſa en ceſte departie: car tout le diſcours en eſt recueilli és memoires de la conqueſte du grand bien. Cette Dame ſuyuant les erres de ſa fortune arriua au Royaume de Nabadonce, & vint en l'hermitage d'honneur vn peu apres le depart des Princes. Or eſt-il qu'il y auoit iadis vn grand Philoſophe demeurāt au viel chaſteau ſitué ſur la coline à coſté dextre de l'antique donjon, qui auoit eſté demoli par Sarmedoxe: Ce Sage auoit laiſſé le ſecret du grand Bien en la montagne qui eſt au bout des iardins & du Parc, ayant donné par tradition que nul ne pourroit

auoir ce qui estoit conserué là haut, s'il n'estoit plus sçauant que luy, ou que ce fut vne vierge qui eust assez de courage & de valeur pour resister à la Mantichore. Et pour l'essay du sçauoir il auoit laissé vn Enygme qui estoit tombé en la main du venerable Hermite qui demeure encor là, & qui non plus que Sarmedoxe ne l'auoit voulu interpreter pour l'effectuer à cause de l'âge, & que l'vn & l'autre vouloit laisser cette gloire à quelque personne qui auroit le loisir de la rechercher & d'en iouir, bien qu'ils l'eussent peu si la volonté leur en eust pris, & mesmes fussent montez en la montagne en despit de la Mantichore, mais ils sçauoient que cet honneur estoit reserué à quelque personne; parquoy pour l'honneur & la bien seance ils s'estoient retenus, & auoient permis à plusieurs curieux inconsideres de s'y auanturer à leur dommage, ayans esté espouuantez par le monstre qui les auoit fait retirer, ou induits à se precipiter. Pour ce que ie sçay estre parmi ceux qui ont intelligence avec les bons curieux, ie diray librement l'Enigme qui est tel escrit en lettres d'or non vulgaire :

*Au feu vif non bruslant, mon eau claire est cachee,
Dessous ma terre humeur, le feu vif ie conçois.
Quand ma larme limpide est vers le haut laschee,
Pour reuenir en moy en gloire i'apparois.*

La Fée estant arriuee, & ayant communiqué avec le Sage Sarmedoxe, fut introduite en la sale des secrets, où elle ietta l'œil sur l'Enig-

fortunez. Entreprise II. 351

me qu'elle leut. Le Sage luy demanda ce qu'elle en pensoit : Mon Pere, dit-elle, il ne faut point penser d'autant que la verité veut que l'on sçache du tout, & de faict si on ne l'entend exactement, on n'a point la verité. Vous sçavez qui est le noble Faturinge, non ce gueux coulant honteusement parmi le vulgaire : mais ce feu vivant dans son contraire, qui seul doit delecter les parfaicts. L'unique sujet qu'il n'est loisible à personne de proferer : c'est luy qui est sans main & sans artifice, vni avec ce qui luy est seant ; c'est le bon & saint Androgyne, qui fait soupirer les chastes cœurs. Voila ie me suis auancee de proferer beaucoup, pour ce que mes Destinees m'ont donné ceste autorité. **SARME-DOXE.** Si vous estes celle qui devez donner les statuts que nous attendons d'une sage Fée, comme l'ancien l'a laissé par testament prophetique & nostre sage Hermite qui vit encores le tesmoigne : Il faut que vous alliez là hault querir le grand Bien, pour aussi en apporter le brin de la lauande d'amour, & vn bocal de l'eau de Souenance. **LA FEE.** Si ie ne suis celle-là, ie periray en mon entreprise, mais si les bonnes Destinees m'ont appareillé cet honneur, ie n'auray gueres de peine à paracheuer ceste auanture. Aussi tost elle demanda le chemin, voulant incontinant faire ou faillir : car iamais ne faut remettre au lendemain : On luy monstra, & avec ce on luy leut le registre contenant tout le mystere de ceste affaire : Apres cela elle monta par le petit sentier qui estoit taillé au roc, & fit ce qui estoit en elle.

La Mantichore est là haut qui vit des bonnes herbes, qui sans vieillir verdissent perpetuellement: Elle est vn vray animal mixte d'humain de Brut & d'oyseau, espouuantable & affreux plus que la Chymere, plus effroyable que le Sphinx, plus horrible d'apparence que les Gorgones, & plus d'angereux d'aspect que l'ami de la mort, & sur tout aux ames qui n'ont point de prudence, lesquelles sont sans valeur, & ne sçauent que c'est de resolution. Mais elle est gracieuse par effect aux esprits hardis, agreable à ceux qui sont releuez apres les belles contemplations, mignonne aux courages qui ont l'assurance de bien rencontrer, & familiere aux cœurs qui sont capables de l'aborder sans crainte. Quand quelqu'vn veut passer au premier destroit qui guide au lieu des secrets, elle se presente avec vn langage fier, & si on s'estonne, elle faict comme le coq Dinde, plus furieux d'apparat, que nuisible de cholere: tellement que faisant rencontre de foibles & faciles à espouuenter, elle les pousse au precipice, ou de crainte les y enuoye. Si on marche assurément, si on la mesprise, passant sans la craindre, monstrant vn front vaillant, elle ouure ses yeux d'or, & rit avec des dents de perles, & attire amoureusement ceux qui sçauent vser de leur galantise. La haut se trouuent plusieurs singularitez autour du grand Bien, & sur tout la lauande d'Amour du pied de laquelle sourd vne fontaine qui ne coule point en flux ordinaire, mais tombe par gouttes, lesquelles seruent à conseruer la santé, la memoire & la beauté. L'essence de Melisse
imite

imite fort ceste faculté, pourueu qu'elle soit separee de tout flegme. La Fee qui pretend à l'accomplissement de toute l'auanture, passa gayement, & ayant atteint le passage fatal: Voicy au deuant d'elle venir la Mantichore avec vn bruiet lourd, accompagné de diuersités estonnantes, & effroyablement s'opposer à son chemin, luy disant comme d'une voix de Tonnerre: Où veux-tu aller? La Fee n'oit point celà, elle s'aduançe sans respondre: Ce bruit luy est ne plus ne moins que le murmure du Torrent, ou d'un vent esloigné, ou d'un fouldre grondant bien bas vers l'horizon: L'animal redouble espouuentablement, Tu ne passeras pas: La Fee qui peinoit à monter, depite d'estre inquietee, luy dit en cholere: Si feray, malgré ton cœur, car ie suis d'amour & de resolution: Ce qu'ayant dit, comme desdaigneuse passa outre, suyuit sa voye, & trauerça iusques sur le plan de la montaigne: estant au hault, elle fit vne pause, puis se tourna pour voir la Mantichore, & elle la vid s'approcher, ayāt changé son geste de furieux en agreable, de tempestueux en pacifique, de cruel en benin, & de farouche en priué: Mais sans s'y amuser, de peur d'estre abusee, s'approcha des suiets desirez, & prit la racine du grand Bien, cueillit les brins souhaittez, & apporta de la liqueur desirable. Descenduë avec des signes si notables, le Conseil assemblé en la presence du Roy, & les ceremonies requises obseruees: Elle fut recognue, declaree & establie Souueraine de l'Hermitage. A son auenement elle a consolé le Roy de l'absence de ses fils, a fait naistre infinies singularitez, & acheué de bastir ce qu'autre n'eust

354 *Le voyage des Princes*

osé entreprendre: Entre autres pieces elle a fait faire le grand eschiquier des secrets, & le Palais de Curiosité, auquel tous les beaux esprits sont receus pour leur particulier contentement, c'est ce qu'il m'est permis d'en raconter entre les capables: pour le reste il conuient estre sur le lieu. Cependant qu'il discouroit, les Fortunez oyans parler d'eux, & de plusieurs affaires qui leur estoient cognues, trauersoient diuersement leurs belles fantaisies, & és rencontres de leurs pensées, imaginoient des entreprises de toutes sortes, sans faire autre semblant que d'estre tres-contéts d'auoir entendu tant de merueilles dont ils faisoient cas, & en remercioyent les voyageurs, rendans graces au Roy, qui leur auoit fait tant de bien. Ce bon Roy voulut plus long temps retenir les trois freres, mais il ne peust les arrester que deux iours, apres lesquels avec sa bonne grace, & offres mutuelles d'amitié & de seruices, ils poursuivirent leur chemin permettans aux deux voyageurs de les accompagner.

DESSEIN QUATORZIEME.

Les Fortunez sont bien receus de la Royne de Sobare. Apres les mutuels accords passez. Cathaliree fait disparoïr la main fatale. La Royne luy en demande le secret, qu'il luy declare au tabernacle des Antiques. Elle prie les Fortunez de seiourner un peu.

Avec la diligence conuenable & le labeur assidu, les Fortunez vindrēt au grād Royau-

me de Sobare, & y eurent libre accez, ayans déclaré qu'ils venoient de la part de l'Empereur de Glindicee gratifier la Royne Sarmate à son nouvel aduenement à la Couronne: On le fit entendre à la Maiesté, qui les fit receuoir dignement, & loger honorablement, leur faisant sçauoir que le lendemain ils auroient audience. L'heure venue, les Fortunez furent introduits deuant la Royne, qui leur fit vn accueil fauorable, & eux selon leur pouuoir luy firent entendre la ioye que l'Empereur auoit de son heureux Couronnement, puis luy declarerent le point special de leur legation, qui estoit d'obtenir d'elle le Miroir qui iadis auoit esté aux predecesseurs de l'Empereur. Et pource qu'il sçauoit que la retenüe du Miroir ne venoit point de l'artifice des Roynes de Sobare, mais de la malice de celuy qui l'auoit enleué, il la prioit de luy rendre, veu qu'il luy estoit inutile: & d'auantage, afin qu'elle eust occasion de l'estimer son amy & seruiteur, il s'estoit soumis volontairement aux conditions que les États de Sobare auoient establis sur la recompense de ceste resolution. La Royne ayant exalté les vertus & bonté de l'Empereur, de l'amitié duquel elle faisoit estat, promit aux Fortunez de leur faire responce promptement, & de fait les remit seulement au lendemain: cependant elle leur fit dresser vn grand & magnifique banquet, les faisant entretenir des grands & doctes du pays, lesquels par deuis recogneurent incontinent la suffisance exquise des trois freres, dont ils furent grandement satisfaits. L'affaire ayant esté proposée au Conseil, il fut resolu que les offres de l'Empereur de Glin-

356 *Le voyage des Princes*

dicee seroient acceptees: parquoy les Ambassadeurs ayans esté appellez & ouys, les accords se passerent entre la Royne & eux, & au mesme acte ils declarerent qu'ils effectueroient ce dont il estoit question pour la Main fatale & ruyneuse, & fut pris iour pour cest affaire au Mecredy prochain à Soleil leuant. La nouvelle en fut incontinent semee, tellemēt que chacun se prepara pour en voir la merueille, le plus sage n'en voulut point perdre sa part, & l'idiot desira d'en sçauoir, aussi le mediocre en eut intention. Au terme designé auant le iour les Fortunez furent prests, les Princes, les grands, les Seigneurs, & gens d'estat vindrent en leurs logis pour les conduire & accompagner au lieu où la main paroissoit, & y arriuerent auant Soleil leué où tout estoit en ordre. La lumiere voulant establir le iour parfait, lascha comme vn petit clin, apres lequel brillant plus viuement, voicy arriuer le pere du iour, dont les rayons tremblottans s'espardoient çà & là, lequel comme sortant du fonds des eaux, vint s'estendre & ietter ses flammes de tous costez, à cest instant que ce grand flambeau que Dieu ayant créé pour receuoir la lumiere, a esté & est la source perēnelle de feu, à ce point mesme que ce gouuerneur du iour fut esleué sur l'horizon, la Main aussi coustumiere de suiure à ce temps là le Soleil, se leua de dedans l'abisme, selon son ordinaire. Adonc Cavaliree ayant disposé les cœurs & les yeux, par les discours qu'il en auoit auancez, tendant & au suiet qui s'offre & à la deliurance de ceste persecution, sortit de la compagnie, & s'aduāçant sur le bord de la mer se tourna en plā opposé

à la Main, puis il esleua sa main droite toute dressée, & en ferra dans la paulme les bouts du poulce, de l'annulaire, & de l'auriculaire: ainsi ces doigts estans en la paulme, l'index & le moyen leuez & droits vers le ciel, il l'offrit oppositemēt par trois fois à la Main ruynante, & ainsi luy proposant vne main ouuerte & fermee en symbole excellēt sur la significatiō de la fatalité de la Main monstrueuse estendue en la mer: ceste main fatale conduite par le Daymon de son intelligence, avec vn grand esclancement s'enfonça au fonds des ondes. Tous les presens à ce spectacle estrange furent esmerueillez de ceste merueille, admirans vn effet tant remarquable, dont aussi tost la Royne aduertie fut cōblee d'aïse & touchée d'espoir, & voulut aller sur le lieu pour cognoistre & veoir si ceste Main estoit disparue: & pour honorer ces tant rares personnages les embrassa courtoisement, & les mena en ses iardins au tabernacle des Antiques, où elle commanda qu'on couurit pour le disner, pour elle, les Ambassadeurs, & les Princes, afin de solēniser ceste grāde deliurāce. Ce Tabernacle est vne maison en forme de Palais Royal basty au milieu des iardins sur l'eau d'vn lac qui n'a point de fonds, on va en ce Palais par basteaux: Or ce Palais est vn chef-d'œuvre inimitable basty sur l'eau qui est en vn abyssine: & toutesfois il persiste ferme & serré en ses iointures, l'artifice en est en celà qui le supporte sur l'eau, & au naturel du bois qui fuyt esgalement les terres. Apres le banquet la Royne prit les Fortunez à part, & les mena en vne chambre de cabinet, & là les pria de luy declarer les mysteres de la Main, & le moyē pour lequel elle s'e-

estoit euanouye, & si elle ne reuiendrait plus. Les
 deux puisiez pour faire honneur à la Royne & à
 leur aîné se retirèrent vn peu, & elle avec Caualiree
 se soignit à vne fenestre regardant le Midy. Adonc
 il luy dit, Madame, riē n'est en ce mode qui n'ayt
 son opposé: tout a son amy & son cōtraire, ce qui
 l'excite & ce qui le ruine, ce qui l'asēble & ce qui
 le dissout: parquoy suiuant ce propos i'ay consulté
 mon cœur sur les diuerses intelligences, & ay po-
 sé vn fait touchāt ceste main mōstrucuse, & par ses
 effets & accidēt i'ay iugé que mō intētiō estoit bō-
 ne. La main estēdue & ouuerte proposoit figuré-
 ment & moralement, que si l'on pouuoit assem-
 bler cinq esprits d'vn mesme accord, en semblable
 conuenance tēdant à mesme fin, pour mesme su-
 iet, qu'ils seroiēt capables d'obtenir le tresor vni-
 uersel, cōme dignes de gouverner tout l'vniuers
 à cause de leur abondāte suffisance: & pource que
 ceste doute estoit proposee aux hōmes pour estre
 expliquee, la main enuahissoit tous les iours quel-
 que personne, à ce que par tel dōmage les cœurs
 fussent excitez à s'addōner aux bonnes intelligen-
 ces pour la resoudre: On luy a monstré le Miroir
 de iustice, qui estoit presque approcher de ce que
 il conuenoit faire, mais non absolument, par ainsi
 elle a laissé de precipiter les hommes puis qu'ils
 ne se rendoient pas capables de ce qui leur estoit
 proposé, & s'est addonnee aux bestes, signe euidēt
 que la pluspart de ceux qui s'amuset à la belle re-
 cherche sont cōme bestes, parce qu'ils s'attachēt
 à l'apparence, & il faut s'adresser au fonds: Mais
 madame ne pēsez-pas qu'elle ayt ruiné les hōmes
 qu'elle a ravis, non, ils sont en l'isle d'Ofir, où elle
 les a releguez, & y serōt ceux qui suruiuront tant

fortunez. Entreprise II. 359

que quelqu'un qui vous appartiendra ira là cōquerir le grand Bien, & les vous restituera: quāt aux bestes elle les a fait pasture des poissons, indignes de cheminer entre les hōmes ou entrer en leur substance. Apres les coniectures que i'ay ainsi espluchees, ie me suis resolu de ce que ie deuois faire, & luy ay mōstré le signe de la main, cōme ie l'ay ordōnee, & tenāt les deux doigts en hault, i'ay fait paroistre que deux sont suffisans d'acheuer l'auātūre par leurs propres vertus, en serrant en leur racine cōmune & origine premiere les forces des autres, dont ils sont produits en toute excellence & perfectiō. Le Daymō parroissant en la Main s'est trouuē satisfait, & par sa disparitiō a confessé que ie suis venu à la verité cachée, que ie recognois, ce qui a fait que pour iamais ceste apparēce est effacee. Mais Madame ceste exposition est pour le vulgaire, & telle qu'il la faut publier: car la verité plus recluse & le sens mystique va bien plus auant, il comprend le grand Bien, le secret des secrets, l'amour & le tresor parfait qui est concedé aux bōnesames. Et n'y a lieu au mōde auquel cecy deuoit paroistre que ce Royaume, duquel l'Ange a attiré ceste puissance avec telle demōstratiō pour attirer les beaux esprits, qui par vous seront en vous cognoissant soulagez en leurs recherches. Pour reuenir à nostre verité: Cinq substances ont vne mesme racine ainsi que la Main le demonstroit, desquelles si on peut rencontrer les esprits vnissans, on acheuroit aisément tout ce qui est moindre, & le conduiroit-on au but parfait, qui est en deux: c'est ce que la Main signifioit, & au commencement enleuoit vn homme, pour ce

qu'il n'y auoit que les Sages & vrayement hommes qui cherchoient ce secret, apres lesquels sont venus d'autres moins sages, lesquels delaisans les vrays preceptes, ont suiuy de faux enseignemens, & n'ont peu rien faire. Ceste ignorance a esté demonstree par ce qu'en a fait la Main deuant le Miroir de iustice, & qu'à ceste cause les poursuiuans s'en sont démis, & d'autres encores moins auisez qu'eux, & infinis incapables de sciences s'y sont voulu introduire, & s'en sont meslez en rapportant le mesme fruit que les autres ignorans qui y sont peris, ce que la main a denotté en saisissant des animaux irraisonnables. Et puis quād le Daymon de la Main a cogneu nostre intelligence, il a cedé à la verité, & sō enigme resoluë il s'est esuanouy: car ie luy ay monstré que les deux substances spiritualisees n'ont qu'une origine qui les vnit par nature, aussi elles ne sont qu'un, ayant puissance muante, dissoluant, assemblant & conuertible. C'est le suiet & l'accomplissement de la pretention des Sages. La Royne ayant entendu ceste exposition, qu'elle croit veritable par l'effet, fut ioyeuse & satisfaite, & pour l'honneur de l'auanture si bien acheuee, en a fait esleuer la figure en or sur le Portique du Tabernacle des Antiques, ainsi que l'on le sçaura cy apres plus amplement, cependant elle auoit en admiration ces personnages, qu'elle estimoit l'eslite des accomplis, & les entretint avec tout ce que l'honneur & sa grandeur luy permettoient, les retenant avec toutes les courtoisies qu'elle peut imaginer. Quelques iours passez les Fortunez se preparerēt à demāder leur congé, faisans entēdre à la Royne, qu'ayās satisfait (selō les accords passez) à leur de-

fortunez. Entreprise II. 361

uoir: qu'ils desiroyent aussi d'auoir le miroir promis. Elle leur respondit avec grande prudence & froideur de persõne, s'ẽblant se vouloir submettre outre son deuoir (pource qu'elle desiroit scauoir d'auantage.) Qu'il estoit raisonnable qu'elle leur restituast le miroir, pour le remettre ẽs mains de l'Empereur, mais qu'elle ne pouuoit iustement y consentir, qu'elle ne fut bien assuree que la persecutiõ de la main destruisante, fut esteinte pour iamais ne retourner. Et pource leur dit qu'elle vouloit parler à eux à part. Ce qu'estant elle leur dit, Je ne veux point penser ny mesmes auoir en l'opinion que vous soyez defectueux en vos actions, mais ie desire estre assuree, de ce qui me touche, & ie croy que vous ne ferez point ennuyez que ie vous die, que ie scay vn moyen d'en auoir certitude parfaite, partant ie vous prie qu'il me soit loisible de vous dire quelque chose que i'ay en l'ame, à quoy si vous me respondes, ie seray parfaitement satisfaite. Le feu Roy monseigneur & pere, vn peu auant son decès, m'admonnestant de mon deuoir, & de ce que ie pouuois deuenir en me gouuernant biẽ en mon Royaume, quand i'y serois, entre autres commandemens qu'il me fit, m'enchargea expressement d'auiser à cecy: C'est qu'avec grand conseil, ie me prouueusse d'un mari sage & prudent, car ce n'est pas tout d'auoir le sceptre en la main, il faut scauoir rendre le droit à chacun, faire iustice, & se scauoir maintenir. Je scay, disoit-il, que plusieurs vous rechercheront à cause de vos moyens, mais n'en acceptez aucun qui ne vous rende raison d'une des doutes que ie vous laisse

362 *Le voyage des Princes*

pour l'essayer. Or ayant desia veu de vos vertus & coniecturant qu'estans freres, vous estes conioints en conseil & amitié, & comme ie croy en fortune, i'ay pensé que quelqu'un de vous ou tous ensemble me pourriez resoudre & conseiller touchant celui que ie dois espouser, & d'avantage exposant ce que ie vous presenteray ie seray esclarcie, & assuree que la main affligeante ne reuiendra point, & pour ces effaits ie vous remets à demain : cela fut dit de si belle grace qu'ils accorderent à sa majesté ce qu'il luy pleut.

DESSEIN QUINZIESME.

La Royne desire de sçavoir la condition des Fortunez, & ils luy declarent avec serment d'elle de le tenir secret. Fonsteland respond à la proposition de manger en un iour un quintal de sel, & explique à la Royne le secret du sel. Viuarambe partage en trois également les cinq traits d'amour, & la belle bague.

LES Fortunez ne faillirent à se trouver à l'heure qu'il auoit pleu à la Royne. Adonques les tirant à part, elle les pria qu'elle peust leur dire en secret fidele vne parole, & tirer d'eux en semblable vne réponse de consequence. Ils firent les submissions deuës, l'assurerent de leur foy, & la supplierent d'ouuir ses pēses à ses seruiteurs treshumbles, alors elle dit. Vous scauez

fortunez. Entreprise II. 363

que tout ce que nous faisons ou devons faire, doit estre selon conseil, sans consideration, afin qu'il ne se produise rien, qui en apres nous soit fascheux: Hier ie m'auancé fort de vous dire ce que i'auois sur le cœur, sans toutesfois vous rien déclarer de particulier, & pource que i'y ay pensé meurement, ie me suis resolue de ne vous particulariser point ce que c'est, que ne m'ayez accordé ce que ie desire de vous: afin que ie me conduise en mon affaire non à la volée, ains en Royne pour rendre mon affaire plus auguste, & auoir dauantage de creance parmi mon peuple, & le reste du monde. Si vous faites ce que ie souhaitte, vous ferez beaucoup pour moy, & ie m'en reuencheray à l'occasion si vous desirez quelque chose de moy. Ie ne veux point vous obliger à l'antique, en vous demandant vn don, i'attens de vous franchement ce que ie pretens, & que i'auray aisément si vostre cœur, comme ie croy, respond aux vertus exterieures dont vous abondez. Dites moy ie vous prie qui vous estes, & d'où & quelle est vostre vacation principale: car ie ne croy pas que vous soyez Glindiens simples, encor que vous apparteniez en l'action qui vous meine icy, à l'Empereur de Glindicee, ioint que l'accent de vostre parole vous manifeste. L'Aisné prenant la parole lui dit, Madame, ie m'asseure que mes freres m'aduoueront de ce que ie diray, & ne les consulteray point: afin que ne pensiez que voulussions vser d'artifice en vostre endroit. Nous auons fait vœude nous tenir secrets, & tascher de n'estre point cognus si nous pouuons, & nous faire nommer simplement

Fortunez, tels que nous desirons demeurer, tant que le temps nous face cognoistre, & nous manifeste par nos actions vertueuses: Bien pourrions nous vous declarer quant à l'origine qui nous sommes, mais nous desirons en vous supplians tres-humblement qu'il vous pleut nous promettre fidelemēt que vous croirés ce que nous vous en dirons, & le tiendrez secret & n'en demanderez davantage, que ce que nous pouuons pour ceste heure vous en dire. Elle leur iura foy de Royne qu'elle leur tiendrait la mesme fin de serment qu'elle desiroit d'eux en son affaire. Il luy dit donques, Madame, nous sommes fils de Roy, qui n'a enfans males que nous trois, ceste dignité contient nostre vacation, & tout ce dont l'on peut s'enquerir, outre-plus nous vous priōs que pour ceste qualité vous ne nous rendiés aucun honneur, afin que nos compagnons ne nous descouurent, seulement que nostre rang d'Ambassadeur, pour l'Empereur, soit nostre estat. LA ROYNE, Messieurs, puis que vous estes tant fiez en moy, & que vous estes asseurez que ie seray secrette, me ferés vous point l'honneur de me nommer ce Roy tant heureux, d'auoir des fils si accomplis? FONSTELAND. Vostre requeste a esté interinee par vous mesmes, auant que nous la fissions: parquoy, Madame, s'il vous plaist vous nous accorderez, ce dont nous vous auons requis. VIVARAMBE. Et moy, Madame, qui n'ay encore rien fait pour vostre seruice, ie vous fay la mesme demande, afin que me l'octroyant, vous m'obligiez à vous seruir dignement. LA ROYNE. I'ay tort, ie le confesse: mais

Fortunez. Entreprise II. 365

vous excuserés ma bonne curiosité: Or bien la parole est donnée, viuons comme nous auons accoustumé. Puis que vous estes tels, & que ie vous croy, ie vous proposeray mes doutes par questions. Y auroit-il moyē qu'vn homme trouuaist l'expedient de faire paroistre, qu'il peust en vn iour manger vn quintal de sel? I'ay ouy dire au feu Roy, qu'il auoit mis toute peine & diligence de le scauoir, mais qu'il n'auoit iamais peu faire rencontre. I'ay eu ceste doute en fantaisie si fort, que i'en ay esté en inquietude, & maintenant que ie scay par effait la grande experience que vous auez en tout, i'espere d'estre esclaircie de cet enigme; Je vous prie donc, pour mettre mon esprit en proche comble de repos, de m'exposer ce que vous en scaurez. Fonsteland luy respondit, Madame, le feu Roy eut raison de proposer ceste difficulté, bien qu'elle soit apparente: Et encor que les capables ne l'ayent peu aduiser, si est-ce que facilement ie vous demonstreray ce qui en est. S'il vous plaist que l'on apporte du grenier vne mesure de sel, & en vostre presence, ie paracheueray ceste auanture. Le sel apporté par le commandement de la Royne, Fonsteland en prit cinq grains, & retournant à part avec la Royne, où elle estoit seule avec les Fortunez, luy monstra les cinq grains, & subitement en sa presence les mangea, puis lui dit, Madame, ie vous ay démontré celui qui consumera tout le sel proposé au temps dit. pourueu que les conditions que le Roy y prétendoit, soyent obseruees & les raisons entédues. Tout ainsi qu'en vostre presence, i'ay mangé ces

366 *Le voyage des Princes*

cinq grains de sel, en si peu de temps & que vous n'avez pas pris garde à mon action, de mesme ie pourrois vous faire passer comme vn iour, tout le temps que ie serois à consumer la quantité proposee, auant que vous eussiez pensé que i'y eusse touché. Auez vous considéré mon geste? si vous l'avez remarqué & notté mon action, par laquelle i'ay peu faire voir que ie n'estois point à moy, vous scaurez que i'entens ce que le Roy vouloit dire. Or il faut noter que tout sel est sel, & vn grain tant soit-il petit, est aussi biẽ grain de sel que celui qui poise vn quintal. Si vn homme en autant de temps que i'ay esté à assembler ces cinq grains, & les apporter deuant vostre Majesté, & en faire ce que i'ay fait, n'en scait choisir autant qu'il en faut pour assaisonner la viande d'vn iour, & qu'ayant ceste quantité de sel, il ne la scait conseruer, pour l'vser en autant de temps qu'il lui faut, pour cognoistre l'humeur de la personne qu'il ayme, & que mangeant cela de sel, il ne peut iuger de ce qui est du propre & particulier, concernant la belle conuersation entre les hommes, iamais ne scaura que c'est de l'amitié quand mesme il vseroit avec l'autre non seulement vn quintal, mais mille quintaux de sel. Tout le temps d'vn homme n'est qu'vn iour, & qui ne sera sage & discret le iour qu'il le faut estre, ne le sera iamais. Pour manger vn boisseau de sel voire cent avec son amy, ou personne alicc de deuoir ou aymee, ne faut qu'vn iour, car tout le tẽps agreable que l'on est ensemble ne sera qu'vn seul iour, d'autant qu'il n'y a que la diuersité qui face plusieurs iours, & la similitude continuelle

fortuneZ. Entreprise II. 367

de viure n'est qu'un iour coulant, qui doit estre continué, afin qu'en l'obseruāt on obtiene le nō de sage & de parfait mainteneur d'amitié! Celui qui saura & pratiquera ceci sera celui mesme qui cognoist les humeurs pour s'arrester à la bonne, & pour semblablement faire cognoistre la sienne, & se monstrer constāt & stable, à ce que sa vie d'amitié ne soit qu'un iour. Quād i'ay pris en ma bouche cinq grains, ie n'estois pas avec vo^{us}, & en l'estat que ie les ay mis en moy, i'en pourrois cōsumer vne belle quantité; ie pensois à ma maistresse qui est distāte de moy de plus de quarante iournees, qui me sont vn espace plus lōg qu'autant de vies entieres; estre avec vous & avec elle se seroit vn grand iour, en ce iour-là il me faudra beaucoup de sel, & à vous aussi, ne recognoissant point mon absence. Ie scay bien que vous ne me iugiez pas autre part que deuāt vous, & que vous ne me pensiez pas si loing que ie di, tellemēt que celui qui en ma presence iugeroit comme vous faisiez, passeroit vn grād iour sans auoir rien descouuert, & si en tel temps il n'auoit descouuert, ou obserué l'humeur dont il voudroit faire estat, iamais n'y atteindroit. Tout cela cōsideré, ce que le Roy vouloit dire, est que qui en autāt de tēps, que chacū par les cinq sens peut iuger d'une personne, ne presume au vray de son habitude & inclination, & qui viuant ensemble ne persistera en egalité chaque iour, cōme sont egaux de substance, les grains de sel, iamais n'entendra rien en la parfaite vie, qu'il faut entretenir en s'entraimāt. Ors Madame, il faut parler à vous non selō le commun, auis & deuis serieux. Il conuient di-

scourir deuant vostre Majesté de choses graues, & partant c'est à moy de mettre en auāt le sens mystique de ceci; ie me suis exageré en vulgaire, pour le faire entendre au menu peuple qui en aura ouy parler, & qui possible attend sa part de ces affaires ce qu'il vous plaira qu'il en sache, & ie vous ay deduit librement ce que i'en produiray librement, si vous me le cōmādez, ce que i'ay desia dit, est ce qu'il faudra dire aux curieux des escorces. C'est ce qu'il faut pour tous les autres: mais ce qui vous est referuē, est ce qui cōcerne interieurement ce qui est caché sous ce doute, & qui demeurera au cabinet de vostre cœur, ce quintal de sel & grand magazin dont a esté tiré ce que i'ē ay eu, est le symbole exquis de ce qui est enuolopé en vostre questiō, de laquelle vous auez l'intelligence, & selō laquelle ie tascheray à vous satisfaire. Le magazin de sel dont a esté pris, celui que i'ay representé à vostre majesté, & que vous auez proposé so⁹ le pois certain d'un quintal, cet ample grenier qui peut fournir de sel vostre Royaume tāt pour vn iour que pour vn an que pour tousiours, est la figure de vous, madame, qui estes le racourcy & l'ame de tout le Royaume; vostre vie & cōseruation est la siene, l'entretiē de vostre vie est l'entretiē de celle de vos peuples, il est certain que nous ne viuons qu'un iour, qui est continuellemēt reiteré, tāt que nostre derniere heure eschee. L'amas de sel qui fournit de bāume au corps, est ce qui le maintient en santé. Mais l'excellent & celui qui plus pur le netoye, & met en habitude parfaite, est de ce sel qui est extrait du grād vegetable vniuersel, & cet extrait est l'unique re-

que restaurateur, & cōseruateur de ce qui tient la vie en nous: & de cestuy-là il n'en faut qu'un peu pour netoyer & reintegrer toute l'œconomie naturelle de nostre substāce viciee, pour l'asseurer long tēps en sa iuste proportiō. C'est de ce sel que le Roy entēdoit, & dōt vne immēse quātité peut estre vsee en vn iour, & c'est ce dōt a esté si lōgument cōseruee la vie & la santé du feu Roy. LA ROYNE. Riē ne vous est caché, i'ay autrefois pēse que mes predecesseurs eussent toute la science en leur cabinet, mais ie croy que les vostres, & vous leur avez fait leur part. Il ne reste plus qu'un point, aussi il y a encor vn bel esprit qui me doit paracheuer le cōtatement que i'espere, & dont ie m'asseure: puisque i'ay desia esté deliuree d'une grande infortune, & resolue d'une excellēte difficulté. Alors elle appella vne sagedame, & prit Viuarambe seul & le mena en vn petit cabinet où il n'entra qu'elle, le Fortuné & la Dame; estās en ce lieu secret, la Royne s'adressa ainsi à Viuarābe. I'ay par effet recognu la grādeur de l'esprit de vos freres, & pource que ie croy que vo⁹ soyez accompli de mesme, i'ay desir d'en auoir vne prēuue apparete sur vn fait particulier, à ce qu'ayāt leuē de mon entēdement, ce qui pour ce sujet le peut tenir en suspens, ie me dōne licēce d'auoir d'autres pēsees: vo⁹ voyez en ce cabinet beaucoup de singularitez & gētilleses; mais auisez ceste belle figure de marbre vif, c'est vn amour qui a esté fait par vn sculpteur qui estoit de la race de Bezeleel, cēt Amour n'a plus de traits, ils sont à bas à ses pieds & n'y en a que cinq, cōme vous voyez: Le feu Roy mon pere me cōmanda expressement de

prendre auis à mes affaires, de celui qui pourroit declarer ce que ie luy proposerois, & afin que ie sache si c'est vous où ie doy poser l'esperance de mon bien, pour en estre iouissante par vostre conseil; ie vous prie sans diuiser ou rompre ces traits, que vous en faciez égal partage, à nous trois, les distribuât de sorte que i'en aye autât que vous, & ceste Dame autât que moy. VIVAR. Madame ie desirerois de vous vne plus grande auanture, pour vous redre preuve de mon seruire, toutesfois ie n'en desire pas vne meilleure, ni plus belle, ni plus auantageuse, mais ie souhaitteroie que vous m'eussiez commandé de partager les traits d'amour, à vous & à moy seulement, & qu'il n'y en eut que ce qu'il n'en faudroit, sans qu'autre que nous deux y eussions part. Bien distriburay-je les traits d'amour qui sont icy, de sorte que tous trois aurons également en nombre de traits d'amour. Je mettray entre vos mains deux des traits de cet amour, lesquels il a iettez à ses pieds, & i'en bailleray deux à ceste Dame, & en retiendray vn pour moy, par ainsi nous aurons portion égale, vous deux traits d'amour, elle deux, & moy deux aussi. La Royne qui scauoit le secret, car la Dame luy auoit déclaré depuis peu de iours, suyuant le commandement que luy en auoit fait le feu Roy; se soufrit avec vne petite demonstration d'humilité honteuse qui releua sa beauté, & pour faire semblant qu'elle approuuoit la rencontre du Fortuné, chargea de discours adioustant: Je pense que ie trouueray vne fin heureuse selon mes pretentions, si vous me resoluez du doute que ie vous proposeray encor. Voilà vn diamant que le feu Roy m'a

fortunez. Entreprise II. 371

laissé, lequel comme vous voyez, est excellentement mis en œuvre, & la bague ensemble double; j'ay avec cet anneau reçu vn commandement inuiolable, qui est, que ie ne prene mary que par le conseil de celui, qui scaura le moyē de mettre ceste bague en deux parts, de telle façon, qu'en ayant chacun vne part, lui l'vne & moy l'autre, en ayōs portion egale, moyennant & à telle condition; que les parts estans égales, elles soyent chacune égale au tout, & que le partage ne face rien deperir de la valeur de la bague, ou de son excellence, & qu'ainsi le diamant parti en deux demeure en son prix. **VIVAR.** Madame, ie suis prest par vostre commandement de faire les lots, pourueu qu'apres il vous plaise, laissant le tout comme ie l'auray ordonné, m'enioindre de prendre la part qu'il vous sera agreable que ie tire de mon costé. **LA ROYNE.** I'entens que quand vous aurés fait les parts ie choisiray, **VIVAR.** Quand vous aurés choisi suyuant la loy que vous auez dōnee, ie pretens auoir le reste, avec ce qu'il conuient sans diuision. **LA ROYNE.** C'est ainsi que ie l'entens & qu'il faut l'executer. Alors Viuarābe prit la bague laquelle auoit vne autre bague enlaccée en soy, cōme les souuenāces, tellemēt qu'elle estoit double, & de tel artifice qu'vn des aneaux esmaillé d'azur, pouuoit porter le chas quand on vouloit, & l'autre esmaillé de vermeil, le portoit aussi de mesme selon le moyen qu'on scauoit à le disposer en vne queuē d'hyrōde. Le Fortuné ayant asseuré le chas à l'anneau azuré, fit tomber l'autre qui pēdoit en croix, & mettāt le doigt de la Royne en cestui-là, l'autre estant pendillant il lui dit,

Madame choisissez, & me laissez le reste sans separation. La Royne entendit qu'il auoit compris l'intention du Roy. Car si elle eut choisi la bague pendante, en laquelle estoit le diamant, Viuarabe eut eu l'autre avec le doigt de la Royne, & partant sa personne : & si elle eut pris l'autre, le Fortuné de mesme, eut eu le diamant, & ce qui touchoit à sa bague selon leur conuenance, sur laquelle il se fondoit & ainsi partageoit sans partager, & tout egalement, car ayant la Royne ils eussent eu tous deux egale part à toute la bague. L'Enigme estant expliquée, la Royne fut contrainte de confesser que ces trois freres estoient les premiers en tout ce qui peut estre estimé excellent. Cruelle disposition des coustumes établies par l'opinion d'honneur ! sans ceste genne la Royne eut déclaré au Fortuné qu'il faut qu'il soit son mari : Mais elle se tait, lui disant qu'elle remet le reste à luy en communiquer plus amplement, ainsi ils retournerent aux autres, & apres que les affaires du iour furent passées, chacun se retira à son lieu, & la Royne se monstra de plus en plus magnifique vers les Glindiens, & cependant l'amour qui se mesla en ces affaires, donna espoir à la Royne, que le Fortuné se pourroit disposer à quelque deuoir, si tant soit peu il auenoit qu'il eut de l'affection pour elle.

DESSEIN SEIZIESME.

Viuarambe presente son service à la Royne, qui le reçoit sous belles conditions. Apres le banquet il fait chanter un hymne d'amour en sa faueur, & partant luy laisse un doux adieu.

VIuarambe ayant occasiõ de repenser à ce qui s'estoit passé, & voyant à quelque geste l'alteration de la Royne pour son sujet, & que d'effect elle se rēdoit fort accostable, & sur tout à luy se dõna licēce de se disposer à la servir: & n'auoit plus autre peine, que la crainte qu'il auoit, qu'elle leur dõnat congé trop tost. Parquoy il sollicite promptement son cœur à l'auācement du plaisir qu'il reçoit à s'obliger à ceste belleroyne, piquee de mesme, & qui esmeuē du pareil soin, trouue tous les iours diuers & cõmodos moyens de retenir ces Ambassadeurs, qui estoient assez contents d'estre forcés à ce qu'ils desiroient: car Viuarābe auoit cõmuniq̄ son affaire à ses freres qui l'approuuoient. Et pour en estre resolu, & s'il seroit acceptē de la Royne, vn iour, que selõ sa coustume elle entretenoit puis l'vn puis l'autre des Fortunez, remettāt leur depesche au retour d'vn siē secretaire d'estat qui ne gardoit l'heure d'arriuer de la Chine, où il estoit allē pour en amener des Imprimeurs, afin de renouveler la Bibliotheque Royale; Elle deuisāt avec Viuarābe, il vint à propos de faire quelques questiõs, & apres quelques vnes resolues, il lui demanda s'il estoit tousiours

permis aux aigles de regarder impunément le Soleil; Elle respond qu'ouy, à quoy il replique, il m'est donc permis de porter ma veüe iusques à vous pour en tirer ma lumiere, & ma vie, par quoy avec ceste assurance, ie vous offre mō tres humble seruire. Ou pour le cōseil que par la loy qu'en auez establie, vous deuez prēdre de moy, ou pour estre accepté de vous pour celui que vo⁹ eslirez par mon auis: LA ROYNE. Veu l'ordre que vo⁹ y tenez i'approuue fort vostre courage, & veux bien vous receuoir pour mien, mais si ie fais vne affaire de telle cōsequēce si soudain, il sēblera que ce sera à l'auāture & possible vous mesmes aurés mauuaise opinion de moy, m'estimant ou volage, ou de peu de resolutiō: Parquoy pour prouue de ce que vous estes, & pour demōstratiō de vostre amour faites que ie sois induite à me rēdre vostre, & ie seray preste à vous rēdre selō vostre merite amoureux, & trouueray assez d'occasion de vous faire paroistre mon affectiō: cependant cherchez le moyē de me conquerir, & vous cōquerrez aussi ce Royaume, mais auisez que ce soit galāment, & avec ce qui cōcerne ma reputation: ils eurēt plusieurs autres deuis de fidelité, & d'assurance & le secretaire arriué ils eurēt quelque bōne parole ensemble au futur cōtente mēt de leurs cœurs. Les freres biē contants de l'heur de si non voyage, practiquerent leur congé qui fut auisé au premier iour, & la Royne de pescha le marquis de Barise pour aller vers l'Empereur reporter le miroir, le chargeāt de toute sa volōté. Le iour de deuant elle fit vn sōptueux bāquet aux Ambassadeurs Glindiēs, où assisterēt les Princes

fortuneZ. Entreprise II. 375

& grands du Royaume. Le soir venu le festin accompli, les exercices de toutes sortes & selon le temps furent mis en auant, & la musique donnée à la fin de laquelle vn page de Viuarābe veint avec vn lut, & chanta deuant sa majesté cet aër, ioignant sa voix aux accords,

Je ne scaurois aymer vn sujet transitoire,

Il me faut vn obiet qui soit digne de moy,

Ma valeur a tant mis en mon ame de gloire

Que ie n'oblige point aux vanitez ma foy.

Belles conceptions qui releuez mon ame,

Ne vous eslancez pas apres de vains obiets,

Mais suiuant les ardeurs de ma celeste flame,

Auancez mes dessins de desseins plus parfaits.

Que l'unique beauté soit vostre but extrême,

Que la perfection vous esmeue tousiours,

Je veux aymer ainsi, ainsi le grand cœur ayme,

Car l'ame de valeur n'a point d'autres amours.

Mes sens sont espurez, ma sainte intelligence

Dans les secrets diuins recherche ses plaisirs,

Et ayant reconnu la plus parfaite essence

De ce qu'il faut aymer, y porte mes desirs.

Mais ainsi releué, ie sens mille trauerses

Trop separé du but de mes perfections,

Et tant sollicité de mes peines diuerses,

Mon ame n'est que feu, mon cœur que passions.

C'est agreable mal qui fait que ie souspire (leur,

Qui me point nuit & iour n'est travail ny dou-

Ains vne viue ardeur qui toute se retire

Avec sa violence, au centre de mon cœur.

Puis estant separé du bien de ma pensee,

M'ô biē me cause vn mal cruel en doux tourmēt,

Ce doux cruel tourment, qui m'a l'ame eslançee.

376 *Le voyage des Princes*

*Par mille doux efforts l'afflige doucement,
 Ainsi que le Phœnix qui son corps renouvelle,
 Sent de son dernier feu les poignantes ardeurs,
 Mō cœur qui s'est bruslé dās les yeux de ma Belle
 Sent par ce feu diuin trop de belles douleurs.
 Ce bien-heureux oiseau, pour se reduire en cendre
 Afin de viure encor plus celeste & plus beau,
 Dessus l'autel sacré au soleil, se vient rendre
 Dans son buscher formé du plus rare rameau,
 Ainsi mon beau desir heureusement m'adresse
 Au temple, où de l'Amour loge la deité,
 Là pres de son autel es yeux de ma Deesse,
 Je me viens consumer pour viure en sa beauté.
 Ceste beauté d'honneur qui seule est tout merite,
 Estant l'organe saint de mes intentions,
 Fait que me consumant heureux ie resuscite,
 Pour estre tout d'amour bruslé d'affections.
 Voi la mon beau desir qui n'est point perissable,
 Aussi ie n'erre pas apres la vanité, (ble,
 Le beau trait de beauté qui rend ma dame aimable
 N'est que l'unique effort dont ie suis arresté.
 Et bien que de beautez elle ait toute la grace,
 Que tout l'effort d'amour se lise dans ses yeux,
 Une belle grandeur qui toute autre surpasse,
 Fait d'elle presumer cela qu'elle a de mieux.
 C'est ce parfait esprit qui ses beautez anime,
 Dont la perfection iamais ne changera,
 C'est ce rare pouuoir qui mon ame domine,
 La beauté qui toujours mon cœur enflamera.
 Cet esprit est du mien la parfaite harmonie,
 Qui m'adresse aux beautez reconnues des yeux,
 Et sa perfection la beauté non finie
 Qui pousse mes souhaits biē plus loïn que les cieux*

fortuneZ. Entreprise. II. 377

*Si j'aime seulement une beauté mortelle,
Quand elle passera, mon amour deffaudra,
Mais mon cœur est espris de la forme eternelle,
Qui m'allume d'un feu qui point ne s'esteindra.
Or ma belle c'est vous qui estes ma conduite
Et si braves desseins, où ie vai m'esleuant,
Si vous m'attribuez un peu vostre merite,
Vous me verrez encores auancer plus auant.*

*Voilà comment par vous ma fortune est heureuse,
Aussi rien ne m'est beau quand ie ne vous voi pas,
De mesme mon amour vous rendra glorieuse,
Car mon cœur est si grand, qu'il n'aime riē de bas.*

Le lendemain que tout fut prest, les Fortunez prirent congé de la Royne qui leur ordonna vn conuoy magnifique. Ainsi ils partirent emportās beaucoup de signes de bonne volonté de tous ceux du pays. Or est il que la Royne auoit à chacun fait vn beau present, mais à part elle auoit donné à Viarambe vne bague de sept anneaux qui se ioignoient par vn tel artifice, qu'ils n'estoient que vn, ayant sept chas, en chacun desquels estoit vne pierre vniue en valeur, & differente de toutes les autres, & chacun des anneaux pouuoit estre separé: & luy il luy donna vn colier fait de quatre pierres Hermetiques supportees de cristal, œuvre admirable & tellement recherché d'ouillage, qu'il peut estre dit le Seul, il l'auoit eu de sa bonne sœur Oocliree, la Royne luy iura de ne le laisser iamais: aussi elle le portera avec son amour autant que sa vie, & le Fortuné toujours accompagné de son anneau plusieurs vn, le tiendra autant cheremēt que son ame, laquelle ne se pouuant biē consoler qu'avec sa Royne, se coula

toute en cest adieu qu'il glissa entre ses mains à son partement, apres lequel souuent elle conferra cōme s'il luy racontoit la presence & absence de celuy dont incessamment l'idée l'esmouuera.

*C'est fait, ie suis perdu, ie n'ay plus de courage,
 Je ne recognoy plus comme il faut desirer,
 Vous esloignant ie sens au cœur tant de dommage,
 Que j'ay presque perdu le moyen d'esperer.
 Non, ie ne viuray plus, car i'esloigne ma vie,
 Je ne verrai plus rien perdant vostre clarté,
 La mon ame d'ennuis est toute enseuelie,
 Et mon cœur affligé tout plein d'obscurité.
 Il vous faut dire adieu, belle ame de mon ame,
 Je ne puis differer ce depart ennuyeux,
 Adieu doncques beauté la source de ma flame,
 Je dis adieu au iour le disant à vos yeux.
 Je suis tout esperdu, ie n'ay pas l'assurance
 De dire cet adieu plus cruel que la mort,
 L'absence avec l'amour font tant de violence
 A mon esprit confus, que i'en suis presque mort.
 Je voudrois que le Ciel m'eust fait sans cognoissance,
 Ou qu'il eust de mon cœur osté l'affection:
 Car ie ne serois pas en ceste impatience,
 Troublé de desplaisir, pressé de passion.
 Pourquoi voulut le Ciel vous faire ma maistresse,
 Que pour iniquement tiranniser mon cœur?
 Lors que ie n'aimois rien, ie viuois sans detresse,
 Si i'estois sans plaisir, ie viuois sans douleur.
 Voilà que c'est d'aimer. Si vous aimez ma belle,
 Vous scaurez bien iuger de ces afflictions,
 Vous direz bien qu'il n'est passion si cruelle,
 Que d'esloigner l'obiet de ses affections.
 Considerez mon cœur, vous le verrez dissoudre,*

fortuneZ. Entreprise II. 379

*S'escoulant de regret d'absenter vos beautez,
Il a tant soupiré qu'il en est tout en pouldre,
sans humeur desseiché par ses aduersitez.
Madame, puis qu'il faut qu'à ceste departie,
Mon cœur vous dise adieu, ma belle il le vous dit,
Mais las en y pensant, ceste melancholie
Lui trouble tant le sens qu'il est tout interdit.
Mais en me rauissant, heureux ie me rassenne,
Ie vous viens dire adieu, mais un adieu d'esperoir,
Car vostre beau pourtraict en mon ame demeure,
Et i'espere bien tost Madame, vous reuoir.
Si vous auez au cœur pour moi quelque memoire,
Repensez quelquefois à mes fidelitez,
Et que tous mes desseins sont pour vo^s faire croire
Que ie ne puis aimer que vos seules beautez.
Ie baise ceste main en passion' extremes,
Et du plus doux d'amour ie la rebaise encor,
Ma Dame excusez moy, l'amour dōt ie vo^s aime
Remplit de ce baiser mon amoureux thresor.*

DESSEIN DIXSEPTIESME.

*Lettres de Fonstelant à Lofnis. Les Fortunez
sont bien receus du Roy de Quimalee. Hu-
meurs & facons des Princes de Quimalee.
Discours d'amour de Viarambe avec Cliā-
be Princesse heritiere de Quimalee.*

ON ne peut tousiours estre en vn lieu, &
quoy que ce soit, il y a sans cesse en nos for-
tunes quelque chose qui empesche ou qui prolo-

380 *Le voyage des Princes*

ge le cours à ce que nous rencontrions autrement que nous ne pēsons. C'est l'ange de nos destinees qui nous conduit selon qu'il est puissant, ou timide, vsant toutesfois de sa sagesse etheree: suyuant ceste disposition, ou destinee, ou aduantureuse, ou de prudence, les Fortunez ayans fait leur legation deuement à la Royne de Sobare, reprirrent leur route, ayans avec eux le Marquis de Barise Ambassadeur vers l'Empereur, auquel il tar- doit infinimēt qu'il ne les voyoit: Mais quoy! l'in- firmité des corps est cause qu'ils ne peuuent aller depuis Sobare iusqu'en Glindicee, sans passer par les contrees & voyes, & distāces qui les separent. Encores aduint-il vn inconuenient dont ils furēt seulement aduertis au premier iour de leur de- part. Ils auoient pris le chemin par terre, par où ils estoient venus pour aller par sur l'Isthme qui i- cignoit Sobare au grand continent de Moso, & contrees d'Enos, & cest Isthme estoit rompu, si qu'il n'y auoit aucun moyen d'y passer, veu l'im- petuosité de la mer, à quoy ceux de Narcisse tra- uailloient. Cependant les Fortunez tirans à droi- te vindrent au haure, où ils trouuerent vn vais- seau qui leuoit desia l'ancre, auquel ils furent re- ceus, ioint que le Patron recogneut le Marquis de Barise, à cause duquel il fit leuer du Nauire quelques marchandises empeschantes, qu'il fit ietter en vn autre vaisseau pour faire place à ces Seigneurs, lesquels embarquez, & les voiles dres- sez, le vent les poussa en la mer de Pecendes, où ils voguerent heureusement & à propos: Et com- me les Nochers sçauent les instans du change- ment & conditions des mers, ils tindrent conseil

sur ce qu'il falloit faire, à cause du prochain calme qui approchoit, parquoy ayans meurement aduisé, ils tirerent vers la grande Isle de Quimalee, où ils aborderent assez heureusement & à point, car incontinent le calme fut estably sur toute la mer, en laquelle s'ils eussent esté, il eut fallu patir. Il leur aduint donc tres-bien d'estre venus à si bon port, où ils eurent moyen de se rafraischir durant le temps que la mer estoit sans vent & sans mouvement. Tandis que les Fortunez prendront conseil de ce qu'ils ont à faire, nous nous ressouviendrons qu'ils auoient enuoyé vers l'Empereur, & le messager estoit passé par l'Isthme, auant qu'il fut destruit: Ainsi l'Empereur & les amis de Glindicee eurent nouvelles que les affaires se portoient bien, & que bien tost la veuë en feroit foy, car les Fortunez attendoient seulement la venue du Secrétaire de la Royné, pour partir ainsi qu'ils le mandoient à l'Empereur. Le Messager bailla aussi à la Fee des lettres de la part des Fortunez, & fit seurement tenir à Lofnis sa part. Me representant le temps que celà fut, ie croy que ce seroit estre cruel de l'empescher d'en auoir le contentement: permettons-luy de lire ce que son Fortuné luy escrit, & qu'elle n'ayt point ce paquet en main sans l'ouurir, aussi bien est-elle fort ennuyee qu'elle ne l'a desia veu, & à dire la verité, il n'y a peine si difficile à supporter, qu'estre frustré de la iouissance d'un bien que l'on tient en son pouuoir: de graces doncques voyons selon nostre imagination comme diligemment elle ouure ces papiers, & les coupant soigneusement aux replis inutiles, tire d'entre les enuolopez la lettre qu'elle

382 *Le voyage des Princes*

le a peur d'offencer, de crainte de perdre quelque parole, la voilà estendue, elle y lit d'un cœur auide.

Ma vie, un amant desolé qui nes'arresteroit que au sentiment de sa douleur, diroit avec passion, Pleut à Dieu que mes yeux n'eussent iamais rencontré ceux de ma Maistresse, à fin que ie fusse en repos: car l'amour qui m'afflige, n'eust point eu de puissance sur mon cœur pour le troubier de tant de traverses, dont l'absence l'afflige: Mais moy plus resolu en mes desseins, glorieux de l'estat de ma fortune, servant l'unique entre celles qui sont de merite, ie benis l'heure de vostre rencontre, n'ayant autre regret que n'auoir eu plustost ce bien. Si ie suis affligé pour estre absent de mon soleil, ce m'est tesmoignage de felicité prochaine, pour ce que retournant voir ceste lumiere, ie ressentiray tant de contentement, que les ennuis que ie souffre ne seront plus estimez, ains s'aneantiront avec la memoire d'iceux, comme floüettes nues, aussi tost dissipées que formées: Toutes fois quoy que ie me puisse imaginer, ma separation de vostre presence m'apporte tant d'ennuy, que la peine en est insupportable, pource que me ramementenant le soulagement de mes pensees, lors que i'auois l'heur de viure heureusement pres de vos yeux qui causent tant de belles differences en mes agreables passions, & m'en trouuant si estoigné, i'ay tant d'affliction que i'estime la mort plus aisee à goûster, que ceste langueur à supporter, vous seray-ie tant importun, ne changeray-ie point ce fascheux discours? Croyez ma belle, que ie ne puis feindre le succez de ce qui me touche l'esprit: Et à qui est-ce que ie descourriray les effets du feu de mon ame, qu'à

fortunéz. *Entreprise II.* 383

vous qui l'avez allumé ? Je ne vous deduy point l'estat auquel ie suis pour vous persuader ce que i'ay en l'esprit : mais pour vous declarer ce que vous scauez, si vous avez tant soit peu essayé quelle douleur cause l'esloignement du suiet aymé. Pardonnez-moy doncques & cognoissant que l'occasion de mes agitations vient de vous, croyez que les effets à la fin n'en peuvent estre que raisonnables. Soit que ie regrette vostre presence, ou que ie médite les moyens de vous demonstrier la perfection de ma fidelité, à quoy ie m'adonneray avec telle constance, que vous m'estimerez veritable en l'offre & continuation de mon obcyssance, en laquelle ie viuray pour vous servir : Tenez-le pour vray ma vie, & favorisant d'un peu de souvenance mon espoir, gratifiez vostre fidele, à ce quil viue, & vous serve selon la deuotion de son zele immortel.

*Esloigné de vos yeux si doux à ma pensee,
Je regrette, ie plains, ie remplis tout de pleurs,
Et de pointes d'ennuy i'ay tant l'ame offencee,
Que mes pensees diuers ne sont rien que douleurs.
En ceste extremite mon ame est gemissante,
Loin de ce beau soleil mon unique clairté,
Et n'estoit sa douceur que ie merepresente,
Je mourrois suffoqué de ceste obscurité.
Ainsi qu'en mes ennuis doucement ie medite,
Que ie me ressouuiens de vos perfections,
Mesurant mon amour, poisant vostre merite,
Je me sens poinçonné de trop de passions.
Pourquoy me plains-ie ainsi, ie scay que ma maistresse
Accepte en mon deuoir mon cœur humilié, (se
Et que par ses desirs iugeant de ma destresse,
Y pensant quelques fois, elle en aura pitié.*

384 *Le voyage des Princes*

*Et puis considerant que ie me passionne
 Pour l'obiet accompli de mes chastes souhaits,
 Tout consolé d'amour à mon ame i'ordonne
 Vn loyer assure de mes desirs parfaits.
 De mesme ma Maistresse en son cœur affligee,
 Compasse mon ennuy par son affection,
 Voilà comment mon ame en son mal aleege,
 Modere les rigueurs de mon affliction.
 Mais ie suis abusé: Car son ame galante
 A bien d'autres desseins qui la vont releuant,
 Quand elle scait qu'un cœur à son suiet lamente,
 Elle croist ses sospirs n'estre rien que du vent.
 Tant de cœurs allumez qui pour elle sospirent,
 Et deçots à ses pieds luy requierent mercy,
 Tant de passionnez qui sa grace desirent,
 Ont de long temps aux pleurs son courage endurez.
 Que peut donc esperer un malheureux courage,
 Qui triste sospirant n'oseroit esperer?
 Que courir les effets de l'apparent dommage
 Où son cruel destin le contraint de tirer.
 Partant il ne faut plus, mon cœur, que tu esperes
 Penserai-tu fleschir un courage indomté?
 Ceste belle a trop veu d'esclaves temeraires,
 Perir sans recompense aux pieds de sa beauté.
 Quel est donc ton espoir? desolé, miserable,
 Achève de perir, ne la va plus reuoir,
 Choisi parmi les bois quelque grotte effroyable,
 Pour bien tost y finir ta vie & ton espoir.
 Quiconques sois Daymō ou quelque autre puissance
 Qui viens de tels conseils mon ame suborner,
 Retire-toy de moy, i'ay trop d'impudence,
 Sans elle ie ne puis de moy-mesme ordonner.*

Si elle

fortunez. *Entreprise II.* 385

*Si elle ne veut pas qu'encores ie perisse,
Voudrois tu m'auancer contre sa volonte?
Elle peut tout sur moy, il faut que i'obeisse,
Ses beaux yeux & le ciel, ainsi l'ont arreste.
Quand mesme i'oserois sans amitie la croire,
Que ie voudrois penser ses beaux yeux sans dou-
ceur,
Ie ressens en l'aymant, en mon coeur tant de gloire,
Que l'aimer sans espoir, encores c'est bon heur.
He! qu'on trouue en aymant que l'absence est cruelle,
Il n'y a rien d'egal en peines & trauaux.
Ce qu'il y a de pire, est que le plus fidele.
Plus il a d'amitie, plus il en a de maux.
Royne de mes pensers, excusez ie vous prie,
Ces troubles differens de mes tentations,
Vous serez constamment de moy tousiours seruit,
Tous ces fascheux discours ne sont qu'opinions.
Trop loin de vous ie suis, vne matiere vaine,
Sans honneur gemissant sous la priuation,
Quand ie vous reuerray ma forme souueraine
sera constituee en sa perfection.
Ainsi que le soleil donne estre à l'aparence,
De tout ce que Nature esclost deffous les cieux,
Vostre œil luyant sur moy par sa bonne presence,
Me fera subsister en effects glorieux.
Non, ie ne feray plus tant de place à la crainte,
Vous m'avez accepte, vostre ie demourray,
D'un si parfait amour i'ay pour vous l'ame at-
teinte,
Que tout contraire effect vous seruant ie vaincray,
Ie seray branc autant que ie vous cognois belle,
A l'egal de vos feux ie viendray m'enflammer,
L'espoir & la grandeur de mon ame fidele*

Seront pour vous servir, croistront pour vous aimer.

*Je ne permettray plus que mon ame s'oblige
Aux fascheuses humeurs pour souffrir sãs propos,
Desloyal à son cœur est celuy qui s'afflige
Et trouble impatient, sans cause son repos.
Ma passion sera mon amour vehemente,
De mes chastes desirs mon cœur ie nourriray,
Ie me consoleraï si vous m'estes absente,
Estant auprès de vous de vos yeux ie viuray.
Je ne troubleray plus de soin melancholique
Le cœur qui est empraint du trait de vos beautez,
Mais fidele & constant d'un amour magnifique,
I'aimeray vos beautez pour mes fidelitez.
Vn cœur plein de sospirs ne peut faire service,
Desagreable est l'œil qui ne fait que pleurer,
La langue qui se plaint n'entend point l'artifice,
Comme il faut brauement les Dames attirer,
Or comme i'ay creance en vos belles paroles,
Qui furent le contract de nostre affection,
Croyez que mes sermets ne sont point airs frivoles,
Et receuez les vœux de ma deuotion.
C'est l'heur où ie me fonde, avecques l'esperance
Du doux fruit des faueurs de vostre volonté,
Et ma bonne fortune est ma perseuerance,
Qui vous assuera de ma fidelité.
Si vous en desirez quelque autre tesmoignage,
I'ai le courage grand, commandez seulement,
Et si vous essaiez l'estat de mon courage,
Vous me recognoistrez brane & constant amant.*

Vn des plus grands plaisirs qui soit en l'amour chaste, est quand on a vne personne fidele, à la-

quelle on peut communiquer de sa passion: c'est ce qui soulage Lofnis; car elle a Epinoyse qui l'aime, à laquelle elle declare ce qu'elle a de plus delicat au cœur, & ayant leu ce discours en ramas de chasses d'amour, dit à la Fée: J'ay eu du desplaisir en lisant cecy, & puis ie m'en suis retirée. Je voudrois qu'il n'entremestast point d'espines parmi nos roses: il semble qu'il ait quelque deffiance de moy, ou qu'il veuille que i'en aye de luy, il me descourage, & puis il me rassure. LA FÉE. Ne vous imaginez rien d'estrange; mais retenez vne verité, & la remarquez comme regle infallible de bon amour; plus la force d'Amour agit en vn braue cœur, & plus il a de deffiance de son sujet, pource que la plus part des Dames qui ont faute de iugement, ne considerent pas les valeurs des Cheualiers pour les cherir selon leurs merites; partant se transportent d'affection pour des moindres, ne faisant pas cas des accomplis, pource qu'elles ne s'y cognoissent point. Mais celles qui ont la vertu en vnique recommandation; & pour guide la sagesse qui est la lumiere de l'amour pudique, ne tomberont pas en ce hazard; au contraire, suyuant le beau sentier d'affection, ne feront estat que des capables.

Dames, acheuez vos discours, & vous Fée qui allez suyuant à pas contez les succez des affaires, consolez & soulagez le cœur de cette Princesse qui volette en desirs apres son seruiteur; lequel n'a soin plus cher que de s'auancer en effects valeureux pour l'honneur de l'vniue lumiere de sa vie, à la gloire de laquelle comme

la fin le tesmoignera, il rapporte les fruicts de sa valeur, & cependant en tous lieux où il paroist, il proteste sans le declarer appertement (pour la faire cognoistre) que toute son intention en genereuses actions, est en memoire de la Belle qui le possede, & en ceste excellente humeur il passe le temps en Quimalee avec ses freres, lesquels avec le Marquis de Barise, allerent baiser les mains du Roy, qui les receut dignement, & encores avec plus de magnificence pour l'honneur & amitié qu'il portoit à l'Empereur de Glindicee & à la Royne de Sobare. Et bien que ce fust par auanture & non par dessein, qu'ils fussent abordez en son pais, si ne laissa-il de les gratifier tout de mesme que s'ils y fussent venus expres, les fit bien loger, & leur offrit tout le plaisir du pais & de sa court pour leur recreation. En ce temps là ceste court, comme encor les effects le demōstrent, estoit la plus honorable & magnifique en toutes sortes de delices vertueuses : la haine, l'enuie, & les debats en estoient chassés, il n'y auoit qu'un mal, qui toutefois est de bonne grace; c'est qu'entre les Princes, bien qu'il y ait de l'amitié parfaicte, il s'y trouuoit vn beau petit mignon, mauuais zele de gloire, qui faisoit qu'estans ensemble & qu'un fut absent, & qu'on vint à parler de luy, tous les autres d'une meisme façon le vesperisoient, il estoit taxé & mal mené comme descheu de la perfection, & ceste poincte passoit sur tous, tant habiles fussent-ils, & ceux mesmes qui auoient esté fessez en leur absence, estans avec les autres, donnoient pareil iugemēt de chacun absent, qu'on auoit fait d'eux avec le

Fortunez. Entreprise II. 389

consentement de ceux qui l'auoient desprisé, & qui à leur tout l'estoient, & de si belle façon qu'encor qu'ils eussent condamné quelqu'un absent, lors qu'il estoit present il estoit aidé à censurer les autres, cecy duroit tousiours fors qu'à la mort: car si tost que l'un d'eux faisoit closture à sa vie, il estoit vnanimement regretté, & chacun de ceux qui durant son estre l'auoient trouué defectueux, publioit authentiquement ses loüanges; tellement qu'incontinent il estoit canonisé, & déclaré quoy qu'il en fut, auoir le degré de perfection: plusieurs se vantans d'auoir l'estat de ses deportemens, selon lesquels ils y paruiendroient. Les Fortunez furent auertis de ceste complexiõ de personnes, & que cela n'importoit qu'à ceux du pais: Car au reste la courtoisie y est notable, & par tant ils se donnerent liberté d'en receuoir & d'en rendre, attendans le temps opportun de partir. En ce temps-là commençoit de paroistre vne des plus belles fleurs du monde, la fille du Roy de Quimalce; Or ceste fille estoit heritiere du Royaume, à cause de sa mere, laquelle estoit decedee, & cependant le Roy ioüissoit comme tuteur de la belle, & que l'on ne pouuoit deposseder de son viuant selon les loix & les estats, & puis il estoit le plus grand terrien de tous ceux de l'isle. Apres le depart de sa chere Roynie, & le deuil estant passé, il se remaria avec vne sage & belle Princeste, fille d'un Duc de Nabadonce que les Fortunez cognoissoient. Or le bruit de la beauté & sagesse de Cliambe, Princeste de Quimalce, auoit fait soupirer infinis cœurs, & delia son enfance

qui auoit promis vne ieunesse accomplie en vertus, auoit produit ses premieres fleurs que maintenant son adolescēce multiplioit, esmouuant tant d'ames que les airs ne souspiroient presque autres merueilles, Caualiree voyant ses freres en cours d'auoir fait fortune, ne veut pas demeurer court, il se propose de ne laisser eschapper ce qui tombera en sa bien-seance, parquoy ayant pris garde à ceste beauté, dont le merite est desirable, voulut tenter si la fortune auroit agreable qu'il la seruit, il n'auoit au commencement pensé qu'au seruice commun que la bien-seance ordonne, mais Amour qui tend ses toiles aux cœurs extrauagants, l'arresta par les yeux de la belle, si que voulant prendre il fut pris, & bien qu'il pensast choisir, si fut-il reduit à desirer; car il ne peust euitter la violence qui vint à bon escient poinçonner sa belle ieunesse, à s'accommoder pour la felicité d'une autre, en cherchant son propre auancement. La Princesse dont le cœur innocent n'auoit donné lieu aux esmotions qui peuuent l'agiter par l'affection, l'ayant encor vuide d'impressions, s'apperceut par les rencontres viues des yeux de Caualiree, qu'il y auoit en ses regards vn autre pouuoir que ce qui fait obseruer les obiets, & prit plaisir d'ē receuoir les atteintes, lesquelles furetoient parmi ses yeux, lesquels n'auoient iamais donné telle licence aux autres, & ne les y auoit receus: Et comme mignardement elle s'esbatoit de ce mignard entretien, elle ne s'auisa pas que ce mignon esclat qui la flattoit, fust vne libre entrée à l'amour, parquoy

elle se trouua surprise : car l'amour se glissa en l'amorce de ces fauorables rayons, & se coulant en son cœur, mella son precieux venin és arteres qui n'auoient encores esté batues de cet esprit. Ceste excellente humeur luy fit soupçonner qu'il y auoit vn contentement caché, qui ne se peut expliquer ; & luy fit remarquer que la separation de Caualliree luy causoit quelque douleur ; elle s'en esmerueilloit, d'autant qu'ils n'auoient iamais esté vnis, elle veut sçauoir ce que c'est, & ce qui plus la resolut d'en esprouuer le hazard (d'autant qu'à son auis l'emotion de son ame estoit Amour) fut la bõne grace de ce braue Gentil-homme, dont les seruices luy estoient offerts, avec tant de belle discretion qu'elle se proposa ce sujet digne de la serieuse occupation de son cœur : Luy au semblable, iugeant les merites de la Princesse estre au dessus de toute perfection terrestre ; delibera pour le bien de son ame de se consacrer derechef à la vertu, sous le dessein de seruir fidelement ceste beauté. Il continuoit le feu dont son ame estoit toute embrasée, & ne restoit que se manifester à la dame. C'est vne passion difficile à supporter que l'amour, & principalement quand on est contraint de l'estouffer en ses esprits, sans le produire au iour des yeux aymez. Les plus valeureux sont timides, & semble qu'il y ait en l'affection vn malheureux respect qui empesche le contentement. Auant que Caualliree eut receu le coup des beaux yeux de Ciambe, il estoit audacieux aupres d'elle, il auoit de l'assurance pour l'entretenir, & luy rendre mille

raisons pour l'arrester à ce qu'il mettoit en auant; mais ores qu'il est conquis, qu'il est réduit en obeissance, qu'il est à elle, il est comme descheu de courage, il n'a plus ceste belle presumption, qui le releuoit deuant les yeux aimez avec tant de bien-seance. Il s'en apperçoit, parquoy se remirant en ses actions passées, il se trouue tout difforme & d'une façon indecente à sa grandeur, il se reprend, & se voyant troublé d'une honte rustique, s'esuertuë & en secouë viuement le ioug, il recueille la magnanimité de son ame, & s'emplit de nouueauté de courage pour ceste nouvelle vie, si qu'aprochant de sa belle avec commodité, luy dit: Madame, l'ordinaire entre les cheualiers, est de requerer les Dames de l'ostroy d'un don, pour apres paroistre en leur faueur és belles parties: Et moy au contraire, (bien que i'aye vn mesme desir) ie vous supplie d'accepter de moy vn don. Elle qui n'auoit pas esté en moindre opinion, pour le changement du Fortuné, le voyant restably en son humeur, prit plaisir à ce commencement pour en voir la suite. Et luy respondit: S'il est equitable ie le veux bien. Ce qu'elle fit de la sorte afin que son discours ne luy peust nuire; car il faut traicter simplement les amans, de peur qu'ils ne se troublent. **CAVALIERE.** Si vous le voulez il le fera. **CLIAMBE.** Il faut premierement que ie le sçache, auant que le vouloir. **CAVALIERE.** Si vous le sçauiez auant que l'accepter, vous sauriez bien ce que ie pretens, & n'aurois que faire de le vous declarer que par hazard; parquoy si il vous plaist me tant honorer, il est conuenable

fortunez. Entreprise II. 393

que vous vous fiez à ma discrétion : Et si vous croyez que i'aye assez de prudence pour ne rien presenter de desraisonnable , vous attendrez ma volonté que vous saurez bien reietter , si elle est insolente. CLIAMBE. A cause de vos raisons & de la bien-seance, ie receuray le don, à condition aussi que vous me traicterez de mesme. CAVAL. Je suis assez heureux, & veux ce qu'il vous plaist. Le don que m'avez accordé de receuoir, est que vous m'acceptiez pour vostre si vous n'avez point de seruiteur receu, car ie me donne à vous. CLIAMBE. Le don que vous deuez receuoir de moy est vne excuse, & que me donniez temps d'y penser, à ce que ie iuge à part moy, si i'auray assez de discrétion pour faire vn si notable chois d'vn seruiteur tant accompli. CAVALIERE. Je crain que mes affaires n'iront pas bien, d'autant que les remises n'apportent que des difficultez & des troubles. CLIAMBE. Si ie vous reçooy tout d'vn coup, que penserez vous? CAVAL. La mesme pensee que ie vous supplie auoir de moy-mesme. CLIAMBE. Et si ie l'auois de vous telle que ie l'ay de moy ie vous ferois tort, car i'estime que ie serois presomptueuse, & ie ne veux pas ainsi penser de vous. CAVAL. Vous transposez de belle grace vostre propos pour me chastier de ma preloption d'auoir entrepris ceste auanture. Mais, Madame, ma presomptiõ vous sera tolerable, par l'humilité de mon seruisse, & ie verray en vous vne extreme clemence, si vous pardonnez à ma temerité, en m'octroyãt ma requeste. CLIAMBE. Et vous, me refusez-vous ainsi, d'auoir agreable le don que ie vous

394 *Le voyage des Princes*

offre? CAVALIERE. Madame, estant à vous ie n'ay plus rien à moy, tout vous reuient, parquoy m'estant donné à vous, il est en vous de disposer de moy & de mes volontez, pour les tournât à vostre gré en faire ce que vous iugerez iuste, donnant ou receuant, comme vostre prudence cognoistra qu'il sera expedient pour mon bon-heur & le bien de vostre seruice. CLIAMBE. A cause dequoy vous receuray-ie? CAV. A cause de vos perfections. CLIAMBE. Je voudrois bien ce que vous voulez, mais aussi ie desirerois que vous me permissiez de viure avec pleine liberté de faire essay de vostre affection, afin que vous n'ayez point regret au don.

Ils furent interrompus de leur discours par l'entreuenüe des Dames, avec lesquelles, & le reste de la belle cōpagnie, ils s'amuserēt aux autres plaisirs, continuans de toutes sortes selon que la vertu leur suggeroit des occasions. Il auint que par fantasie d'humeur prompte, Cavaliree s'estât destourné vers vne fenestre, se mit à entretenir ses pensees & Cliambe l'y surprit, luy disant: A quoy meditez-vous mon Gentilhomme? CAV. Vous oseroy-ie respondre, en surpris ou en homme qui a pensé son discours? CLIAMBE. Selon la galantise de vostre cœur, & l'excellēce de vostre amour. CAVAL. Je vous dis donques que tādīs que vous faictes infinis trophées des cœurs, que vous conquerez au vouloir absolu de vos yeux, ie suis apres à mediter les occasions de vous faire seruice, pour meriter quelque rang parmi tant de vaincus qui souspirent aux pieds de vos beautez: Mais dites moy, ceste magnanime occupa-

fortunez. Entreprise I I. 395

tion qui emporte vos pensees, vous permet-elle bien de vous auiser de moy ? CLIAMBE. Je passe ce trop de loüange comme ne l'ayant point ouy, pour vous dire que ie serois ingrate si ie ne faisois estat de vos perfections. CAVAL. C'est vous qui estes l'vnique accomplie, aussi ie sçay bien que ie suis trop peu pour comparoistre deuant vous, tant de fois parfaicte. Toutefois i'ay assez de courage pour esperer qu'vn iour ie gagneray avec la Fortune, vn petit lieu en vostre memoire, par la cōtinuation de mes desseins pour vous seruir, & l'effect dequoy ie tiendray la recōpense assuree par vostre souuenance. CLIAMBE. Si vous n'avez affaire que de la souuenance, on ne la vous peut nier. CAVAL. Si ce bien m'aduient, que vous vous souueniez quelquefois de moy, ie croiray mon auanture pleine de felicité, & me compareray aux plus heurieux, & mon bonheur redōdera à vostre gloire: car mō cœur ne se peut obliger qu'à vous seule, ioint que ma valeur ne permet à mes yeux de s'allumer qu'à la lumiere de vostre perfection, que ie tiēs pour l'astre vnique de mes destinees. CL. Faut-il que ie croye ce que vous me dites ? CAVAL. Puis que vous estes equitable, & que l'equité est sujette au deuoir, vous le deuez, attēdu qu'on doit croire la verité. Et puis vous y estes obligee, pour autant que ie suis à vous, & vous vous feriez tort de contredire ce qui est vostre, & de telle sorte, qu'il ne peut ni vent que ce qui vous est agreable.

Laiſſons les vn peu discourir en leur secret, afin de ne les descouuoir, il ne faut pas mettre tant en euidence ce bel amour, les affections diuulgues sont sans ordre & insipides comme

396 *Le voyage des Princes*

l'air, leur discretion les conduira. Le soir que la musique fut assemblee, les Fortunez y firent paroistre leur dexterité, comme en tout & sur la fin vne Damoiselle à la priere de Cavaliree soupira cet air:

*Belle ne pensez pas que ce soit une feinte
 Que mon affection, voüee à vos beautez,
 Car c'est la verité que mon ame est atteinte
 Des vives passions dont les cœurs sont traittez.
 Croire que vostre bouche eut dit une parole,
 Dont l'effect à la fin fut une fiction,
 Ce seroit trop pecher: l'Amour seroit friuole
 La foy seroit mensonge, & vent l'affection.
 Aussi ie ne croy pas qu'une si parfaite ame,
 Ent voulu decevoir un cœur de loyauté,
 De mesmes ie sçay bien, que ma fidele flame,
 M'enflammera constant comme i'ay protesté.
 Rien ne vous contraignoit de m'estre favorable,
 Quand vos perfections se saisirent de moy,
 Mais un sujet estant une fois agreable,
 Ce qui est arresté doit tenir lieu de foy.
 C'est à vous d'aüiser à faire la Maistresse,
 Pour autant que c'est vous qui m'avez arresté,
 Car quant est de mon cœur, sans cesser il s'adresse,
 Pour estre le suiet de vostre volonté.
 Or belle triomfez, d'une ame qui desire,
 Sur le vol de l'honneur vous rendre de l'honneur,
 Maistresse, disposant d'un esprit qui n'aspire
 Qu'à vous rendre de noir de loyal seruiteur.*

La grace de ces heureux exercices se continuoît, cependant que le temps & l'occasion fauorisoit Cavaliree, qui n'ayant autre affaire en ce pais

fortunez. Entreprise II. 397

là, ne vaquoit qu'à donner du plaisir à sa mai-
stresse, luy declarant en toutes sortes son af-
fection. Je ne pense pas qu'il y ait plaisir egal
(en manifestant ses affections) à celuy qu'on
reçoit de les représenter sous l'air coulant en
belles paroles assemblées des delicieuses mesu-
res de la poésie, à quoy la belle Dame conue-
nant avec mon opinion, eust agreable ce souf-
pir,

Les yeux n'allumēt point dedans le cœur des flames

Qui bruslent les amans en leurs affections,

C'est bien un autre effect, qui surprenant les ames

Les oblige à l'amour Roy de nos passions,

*Bien que de vos beaux yeux la douceur trop puis-
sante,*

Puisse aller furetant dans les secrets du cœur,

Encor ne sont-ils point ceste force pressante,

Qui iette les esprits en l'amoureuse erreur.

*N'ay-ie point veu vos yeux tous parfaits, sans puis-
sance,*

Au pris de ce pouuoir dont vous me retenez,

*Leurs traits bleissoient mon cœur, mais de si peu
d'offence*

Que mes desirs mourroient sitost qu'ils estoient nés.

Je ressentois assez que leur belle lumiere,

Adioustoit à ma vie vne belle clarté.

Mais ceste emotion n'estoit point si entiere,

Que l'effort bien-heureux dont ie fus arresté.

*Vos yeux guidoient mon cœur quand mon ame fut
prise,*

Par l'accent que j'ouïs de vos leures sortir,

C'est ce discours heureux qui mes flames attise,

C'est l'effort qui m'a fait tout en feux convertir,

398 *Le voyage des Princes*

*Deslors mon ame fut en Escho conuertie,
 Pour me dire tousiours ceste voix de bon heur,
 Et tous mes sens changez en eternelle ouye,
 Vous oyent proferer ce mot de seruiteur.
 Ce doux Escho n'est point dans vn autre stupide,
 Il est dedans un feu par vous seule excité,
 Au centre de mon cœur où vostre nom reside,
 Pour y entretenir ma foy de verité.
 Ainsi ie fus espris, ainsi i'attise encor
 Les feux qui dans mon cœur, eternels dureront,
 Et ces beaux feux croissans, maistresse que i'honore,
 De mon ame iamais ne se departiront.
 Mes feux seront pourtant voilez de modestie,
 Ainsi qu'un feu couuert se couuant doucement,
 Une flame euantee est tost euanouye,
 L'ardeur que l'on retient dure plus longuement.
 Cependant tout ardent d'une amour vertueuse,
 Sans changer de desirs tout à vous ie seray,
 Et pour continuer ceste fortune heurieuse,
 Autre nom que le vostre en mon cœur ie n'auray.*

Nous auons plusieurs fois remarqué, qu'il n'y a rien d'egal à la beauté de l'enfance d'Amour, qui s'extrauague en de petites naïuetez, lesquelles ne plaisent qu'aux passionnez & à ceux qui se ressouuiennent de leurs erreurs amoureuses. Les cœurs qui se remireront icy, y trouueront trop peu de circonstances : Il est vray ; car nous les laissons couler de peur de nous enflammer en nos propres feux, aussi que nous auons enuie de passer viftement pour soudain nous trouuer où le bon heur nous

fortunez. Entreprise II. 399

attend. Nous ne sçauons quand ce sera : Lors qu'un bel esclair nous a fait voir vne apparence, il nous est auis que nous sommes bien, puis il en vient vn autre, & ce n'est pas cela : Or bien patientons, & suyons ces nuages tant que nous rencontrons. Supportons avec plaisir le plaisir de ceux dont nous esperons du bien, & à gré laissons les esjouir & passer fantasia, car il faut que cela soit : En ceste iustice d'esprit que nous rendons, voyons *Cavaliree* qui entretient sa maistresse.

Madame, depuis que ie suis vostre, & que le cœur vous a iugé que ie desire paroistre tout loyal au seruice que ie vous dois : n'avez vous point remarqué, que vous estes la regle de mes pensees, & de mes actions, n'avez vous pas reconnu que ie despens de vous seule, qui estes l'ame dont ie suis l'organe ? Vous l'avez entendu, & le sçavez bien ; car vous avez tant de iugement, qu'il n'est pas possible que les bluettes de mon feu qui sintillent de vostre lumiere, ne vous ayent fait discerner ce qui est sous vostre pouuoir, en remarquant ce qui vous appartient. Mais vostre prudence qui me regit avec tant d'agreables mouuements, veut que ie m'ingere de moy-mesme aux belles actions : C'est vous qui me dressez ainsi à mon deuoir. *CLIAMBE*. Attribuez moy vos vertus, afin que ie vous aye de l'obligation, & puis que vous dites que vous estes mon organe, manifestez ce que i'ay de bõ, ainsi ie seray glorifié par moy-mesme, & vostre gloire en resplendra dauantage, car ce sera vous qui commanderez. *CAVALIREE*. Mon

400 *Le voyage des Princes*

humilité me rabaisse, Belle dame vſez plus doucement de la puissance que vous auez ſur moy, & me gratifiant de voſtre bonté, propoſez moy vn effect, auquel paruenant ie vous demonſtre ma fidelité, commandez moy, vous qui eſtes la ſeule loy de mes volontez, ie vous prie que i'aye ceſte grace, à ce que vous ſoyez acertenee de l'integrité du courage, qui vous a tant voüé d'obeiſſance, qu'il ne peut rien pēſer que pour vous ſeruir conſtamment, ſans imaginer autre gloire.

CLIAMBE. En ceſte pretue que vous deſirez, vous me prenez comme eſtant complice de voſtre penſee, & ſur cela exagerant vos diſcours à l'auantage de voſtre imagination, vous poſez ce que vous ne ſçauiez ſ'il eſt, à ſçauoir ma volonté qui vous fait vouloir. CAVALIERE. Si vous ne vouliez pas ce que ie veux, ie n'oſerois le vouloir: Et ſi vous ne m'auiez conquis, & ſi ie n'eſtois à vous, ie ne pourrois me promettre le bien que ie me perſuade, & puis vous auez voulu que ie fuſſe voſtre, & m'auiez receu. CLIAMBE. Vous m'auiez ſi toſt repliqué, que ie n'ay pas eu loisir de vous dire tout ce que ie deſirois, qui eſt que ie penſois que voſtre ame fuſt plus particuliere, & qu'elle n'eust rien de commun: vous ſuyuez l'ordinaire par imitation, ou voſtre affection eſt ſemblable à la vulgaire, puis que vous m'en aſſeurez tant auant que i'en aye douté. CAVALIER. Et bien, ſi l'amour me fait dire ainſi, pardonnez luy, il me fait preuenir le danger que ie crain, vous me voulez troubler, pour me faire perdre mes erres. Non, ie vous dy encores vne fois, que ie ne ſuis que ce que vous excitez en moy.

CLIAMBE.

Fortunez. Entreprise II. 401

CLIAMBE. Quoy? vous voulez donc que vos propres pensees soient les miennes, & vostre intention ma souuenance: vous establissez vos propositions estre mes resolutions, & ainsi vous constituez ce qu'il vous plaist sans que i'aye memoire que iamais telle rencontre ayt passé deuant moy. CAVALIERE. Que les Dames ont d'artifices pour têter & trauffer les cœurs qu'elles possèdent! CLIAMBE. Que les Cheualiers ont de moyens pour persuader ce qu'ils desirent. CAVALIER. Bien! le temps & vostre propre cœur feront voir la verité: & quoy que vous faciez vne feinte, si ne lairray-ie de persister. Mon ame est si resoluë en ses deliberations legitimes, que iamais ie ne me deporteray de l'entreprise que ie cours au dessein de vous seruir.

Il n'y a pas moyen d'empescher la flame de tirer vers les Cieux, il n'y a pas aussi d'ordre à retenir vn cœur d'amour, qu'il ne s'esuante où il a ses vœux. Ces propos que la Dame laissoit aller pour remuer l'opinion de Cavalier, le persecuterent assez violement, & il ne s'en peut taire, dont en l'ulcere de son courage, il luy fit ouyr sa plainte en ceste figure de sa fantaisie.

*C'est fait, il ne faut plus que ie me face croire,
Qu'il y ayt en vos yeux pour moy quelque pitié,
Puis qu'un si bel esprit s'excuse de memoire.
Il pourroit bien aussi s'excuser d'amitié.
On ayme sans espoir, c'est en vain qu'on s'afflige,
Si le doux souuenir au desir n'est conioint:
Malheureux est le cœur qui follement s'oblige
A cherir un suiet, qui ne s'en souuient point.
C'est battre de sospirs l'aër sans intelligence.*

402 *Le voyage des Princes*

*C'est sentir pour un roc de vaines passions,
C'est traualier en vain, si quelque souuenance
Ne promet de l'esper à nos affections.
Et pourquoy vos beaux yeux blessent-ils le courage,
Pour oublier le mal qu'a fait vostre beauté?
Aurez vous bien le cœur de causer un dommage,
Pour le multiplier par telle cruauté?
Que seruent ces discours si vostre ame galante
Ne se veut souuenir du pouuoir de vos yeux?
Ces accens vous seront comme vne voix passante,
Qui sans fruct pour neāt s'enuole dans les cieux.
Mais belle vous fa gnez ce defaut pour cognoistre
Quels seront les esprits que vestres vous rendez,
Car vous ne voulez pas favorable paroistre,
Pour espronner ainsi ceux que vous possédez.
Or quoy que vous faci: & par ce bel artifice,
Si est-ce que mon cœur constant se maintiendra,
Vous rendant tant d'effets d'amour & de service,
Que possible à la fin il vous en souuendra.*

DESSEIN DIXHVICTIESME.

*Actions & vertus du Roy Eufransis qui furent
cause qu'un grand Philosophe luy enseigna
la metempsychose par le moyen de laquelle un
rare thresor fut trouué.*

TAn dis que l'amour exerçoit ses magnifiques
trauerses és cœurs de ces amans, il aduint que
le Roy termina vne auanture notable, & ce par
le conseil des Fortunez: Or est il que ceste affaire

est autant remarquable, qu'autre qui ayt peu sur-
uenir entre les mortels.

L'excellence du Roy Eufrañsis fut ainsi, que la
Royne sa femme le receut, apres auoir refusé plu-
sieurs Princes & Monarques, aymant mieux vn
sien suiet, braue & bon, qu'vn estrangier possible
fascheux, le peuple eut ceste aliance tres-agrea-
ble, & s'addonna de telle affection au seruire de
ce Prince, qu'il n'y auoit personne qui ne l'ay-
mast: ses perfections l'ayans rendu tant recom-
mandable, qu'il en estoit cheri sans feinte. Le
Roy continua en sa belle humeur, & de plus en
plus se rendit parfait, estant en plus grand degré.
Il n'eut de son mariage que la belle Cliambe: car
vn peu apres sa naissance ceste Royne bien-ay-
mee, qui desia estoit vieille fille quand elle entra
aux nopces, ferma la porte de sa derniere ylluë:
Le pauvre veuf en porta autant d'ennuy qu'vn
mortel en peut souffrir, toutesfois à la fin scachãt
que les larmes sont inutiles apres les obseques,
d'autant que l'on ne recouure plus ce qui est pas-
sé, il se remit, & continuant en ses genereuses fa-
çons: il r'entra en secondes nopces, & espousa
l'excellente Pirole, belle & ieune Princesse, fille
du Roy Gnomon. Ce mesnage Royal fut heu-
reux, car ce couple viuoit de parfait contente-
ment, s'entrenderant tant de reciproques amours
que l'amour chaste, & leurs cõportemens estoient
vn mesme. Ceste sainte vie d'amitié outre leurs
autres perfections, les mit en telle reputation, a-
uec ce que le Roy estoit specialement curieux &
diligent rechercheur, & amateur de tout ce qui
est de merite entre les sciences & exercices de ver-

tu, que les vertueux l'admiroient & aimoient, & il les tenoit aussi si chers en son cœur, qu'il ne leur esparagnoit rien quand il en trouuoit, & pouuoit leur faire du bien. Ce Roy doncques s'estant fait cognoistre autant plein de liberalité que brave & vaillant, car il auoit conquis le Royaume de Crustee en l'isle d'excellence, fut craint & aymé: craint, pource qu'aucun n'auoit oncques peu subiuguer ces Insulaires à cause des forces qu'ils receuoient de ceux auxquels ils sont alliez & seruent, pour la soude annuelle, & maintenant qu'il les a reduits à son vouloir, ils luy payent tribut, mesmes plus qu'il n'en exige, car c'est iustement exiger que faire bien payer les vaincus qui ont esté insolens, pour ce qu'il faut faire iustice: aymé, pour ce qu'il s'accorde incontinent à tout ce qu'on luy remonstre, & fait bien à tous. Le bruit de ses vertus, & des recompenses dont il honoroit les gens de merite, emplissoient sa court de toutes sortes de gens d'esprit, & des plus habiles en toutes vacations, lesquels il entretenoit courtoisement, gracieusement & magnifiquement, ayant ses heures si bien disposees, que les affaires d'estat se faisoient, les exercices de la guerre continuoient, & les sciences estoient maniees, & tout de tel ordre que le plaisir en abondoit. Ceste grande bonté & familiarité de Roy, suscita le cœur d'un Sage Druyde ancien, & fondique de sciences, lequel vint visiter ceste Court. Il n'y entra pas en appareil de Philosophe qui veut estre recogneu, car il s'y introduit simplement, pour sçauoir par verité ce qu'il auoit descouvert par bruit, & tenu estre par opinion: Ayant

conuersé librement en ce lieu, à la fin il s'adressa au Roy qui le receut humainement, & le Sage luy dit, qu'il auoit quelque chose de consequence à luy dire. Le Roy le prit gracieusement par la main, & le destournant en l'allee où il se promenoit pour lors, apres les paroles ordinaires & reciproques de rencontres & adresses, luy dit. Et bien, mon pere, que desirez-vous de moy? LE DRUYDE. Sire, cognoissant vostre inimitable zele vers ceux qui ont l'ame curieuse, & ayant entendu combien vous auez acquis de perfection és sciences, ie suis venu à vous, non pour vous requerir d'aucun present, car ce seroit errer de vous spécifier ce qu'on desireroit de vostre Maiesté, qui sçait cognoistre ce dont il faut gratifier chacun, preuenant ceux qui ont besoin: Mais pour vous rendre graces de tant de biens, que vous nous faites, à nous tous qui sommes desireux des beaux secrets. La grace que ie vous en desire rendre est vn admirable secret que ie vous communiqueray: ce qui est grand appartient aux grands: i'ay tiré ce secret de nostre cabale, en laquelle tous les secrets sont resserrez & gardez en leur naïfueté, LE ROY. Sage pere, ie suis bien aise de l'eslection que vous auez faite de moy, pour vn tel dépost, dont ie ne seray point ingrat: & bien que la science ne puisse estre payee, si vous satisferez-je de la peine que vous auez prise, & la satisfaction vous la prendrez en moy-mesme: car ie seray du tout à vous, & en pourrez disposer, ainsi que vostre ame fait de ses pensees. LE SAGE. Sire, vous me voulez trop payer, & à celà ie cognoy que vous vous fiez en moy, ie vous

requiers que soyons en lieu secret. Le Roy lo mena en son cabinet, puis le Sage poursuivit, Mon secret est vne belle industrie, par laquelle quand ie veulx ayant en mon pouuoir quelque animal, ie le fay mourir, puis l'ame estant sortie, ie m'approche du corps, & par la vertu de l'air qui inspire & respire, i'expire aussi & coule mon ame dans le corps occis, laissant le mien priué de vie, & adoncques ayant toute ma raison & mon intelligence, ie me donne carriere où il me plaist, selon les mouuemens naturels du corps estrange, puis ayant en iceluy passé ma fantaisie, quand ie veulx, ie retourne en mon propre corps, vsant sur le mien du mesme moyen que i'ay practiqué sur cestuy-là pour y mettre ma vie. LE ROY. Est-il possible, mō pere, que telle metempsychose ayt lieu, & qu'une ame s'allie à vn corps qui n'est point de son vnion naturelle? LE SAGE. Il l'est, en ce que les esprits sont si purs qu'ils n'occupent point de lieu pour en auoir de plus ou de moins, & partant tout corps leur est indiferent, pourueu qu'il ayt de l'analogie à la vie de celuy dont elle est sortie, sans esgard de plus grand ou plus petit, ou autrement figuré: Et puis les esprits n'ont riē de commun à la matiere quant à soy, laquelle ils vestent comme organe. Il est vray que ceste correspondance qu'ils doiuent auoir, est necessaire, entant que s'il n'y a quelque similitude en la substance des corps, ils ne s'y daigneroient infuser, sinon que de grace ils voulussent s'y ioindre pour quelque autre plaisir, comme l'ame du beau Fœbus se mit au corps de Madiant: ce Fœbus est vn de nos Roys, qui sça-

chant ce secret en vſa , & ſe mit au corps de Madiant Roy de Sepiriree, lequel auoit eſté tué par vn Cerf eſtant à la chaffe , & fit mettre ſon corps au ſepulchre deſtiné à ce deffunct , lequel corps à la fin par le moyen du tombeau eſt deuenu comme le corps d'iceluy Madiant : & pource que nos Princes redemanderent Fœbus, il s'eſt aduiſé de prendre l'ame d'vn de ſes enfans, qu'il a miſe en ſon premier corps & le nous a renuoyé. Voilà ce qui s'eſt paſſé pour ceſte difference vne ſeule fois. Or Sire, ce n'eſt pas tout de diſcourir des belles intelligences, & de ietter en auant des raiſons qui releuent l'eſprit, il faut certifier ſon dire, par la demonſtration: nous ſommes ſenſuels, il conuient que nos ſens iugent, & cognoiſſent ce qui eſt de leur obiet, eux eſtans en leur ordre & moyen, ſelon la condition de leur ordonnance. Et pourtant, Sire, faites que nous ayons icy quelque animal tel qu'il vous plaira, pour voir ce qui en eſt: car rien n'eſt bien ſeur que ce qui tombe en demonſtration. Le Roy fit apporter vn paſſereau mignon, & le bailla au Sage, qui l'eſtendit entre ſes doigts, puis le mit ſur la table, à ce que le Roy iugeaſt ſ'il eſtoit mort. Apres le Sage ſe coucha à terre, & ayant encliné ſa tête ſur le corps de l'oifeau, qu'il auoit diſpoſé comme il eſtoit requis, l'haleina, & luy inſpira ſa vie, & laiſſant ſon propre corps ſans mouuement: l'oifeau ſe leua, & voleta çà & là: Le Roy au depart de l'oifeau, toucha le corps du Sage, luy taſta le poulx, & le trouua ſans ame, ſemblable à ceux qui ſont treſpaſſez, & vid que l'oifelet ſe donnant carrière,

bricoloit par les aërs : Le Roy estoit tout plein d'estonnement, voyant ceste merueille, & que ce passereau se mouuoit gayement, & tout de mesme que quand sa premiere vie l'agitoit, puis iettant l'œil sur le corps du Sage sans mouvement estendu, priué de respiration, auoit horreur de le voir, admirant toutesfois ceste excellente pratique. Le passereau volleta contre vne parroy, & s'arresta vers vn petit trou, & vn peu apres comme lassé de ces vireuoutes, se vint relaisser aupres du corps gisant à bas, & ioignant son bec à la bouche close, y restitua l'ame, l'inspirant si doucement, qu'elle coula en son premier domicile, & le Sage tout entier se releua deuant le Roy, tout rayuy de tel mystere. Le Druyde ayant repris ses organes, apres s'estre recogneu, dit au Roy, Sire, vous m'avez veu voler & arrester en vn endroit que i'ay remarqué, & bien considéré, pour vous en aduertir, & aussi afin que vous scachiez que tout mon iugement estoit en moy : Je vous aduise qu'il y a là vn petit pertuis, où i'ay veu quelque chose qui est de consequence, car le cachet Royal est posé dessus. Le Roy fit apporter vne eschelle, & luy-mesme y monta, pour voir ce que c'estoit. Il attira ce qui paroiffoit, & trouua vne petite layette caree en face, & longue de corps, couuerte de velours tout usé, cachetee de laque pure & brillante. Le Roy descendu l'ouurit, & y trouua deux lames d'or escrites des deux costez en lettres Hebrayques d'azur : le Sage les leut avec le Roy, & ils trouuerent, l'interpretant, que le sens de l'e-

fortunez. Entreprise II. 409

écriture estoit, que sous la coulonne de la sale estoit vn vase de cristal plein de la bonne grace de Xyrile, lequel vase auoit esté mis en cet endroit par le grand pere de la Royne deffuncte, ce qu'aylément ils cognurent par le nom & enseignes qui s'y trouuoient, & au reste l'intention & action en estoit declaree: Le Roy fit dresser ceste traduction en belles paroles, & engrauer en vn tableau qu'il a enuoyé n'a pas long téps en Amerimnie, nous l'y l'irons si Dieu nous y conduit. Apres que le Roy eust par effect entendu, que l'industrie du Sage estoit vraye, il l'embrassa lui donnât la gloire du plus parfait qui fut onques. Le Sage poursuuant son dessein, enseigna au Roy à faire le mesme, luy monstrant comme il falloit vler de l'essence de roses blanchies, en laquelle est l'aymantine vertu, qui attire & pouille l'ame de corps en corps; Le Roy instruit suffisamment, s'essaya sur vn oyseau se donnant vne lieffe extrefme en volettât parmi le cabinet, en ce plaisir il remarqua l'usage des aisles, & des organes, qui les meuuent pour s'esleuer & voguer dans les ærs, l'ayât practiqué deuant le maistre, & souuent à part soy, il se rendit expert & seur en ceste miraculeuse science, au moyen de laquelle il se promena souuent parmi le peuple en forme de leurier, & quelquefois au corps de quelque condamné, auquel il faignoit auoir donné grace, afin qu'il fut admis par le peuple: ce qui luy succeda merueilleusement au gouvernement de son estat.

DESSEIN DIXNEUVIÈME.

Le Roy enseigne son secret à un sien mignon, dont il se trouue mal: car il le trompa & se mit en son corps. Le Roy est long temps en une bische, d'où apres plusieurs fortunes se met en un paroquet. Jugement du paroquet. Il est donné à la Royne.

IL y auoit desia quelques annees que le Roy auoit acquis ceste sapience, & qu'il la practiquoit. Et quand les Fortunez arriuerent en ceste isle, il n'y auoit pas plus de quinze iours qu'il luy en estoit escheu vn terrible succès, au raport duquel les Rois apprendront à choisir ceux qu'ils voudront aymer, & à disposer sagement de leurs secrets. Ce Roy s'estoit adonné à vouloir du bien à Spanios gentilhomme de belle apparēce, & tenu pour sage en ses opinions, & s'affectionna tant de luy qu'il le fit son intime amy, grand chābellan & premier de son conseil: Il ne pouuoit viure sans lui, pource que son cœur s'estoit si viuement & uniquement incliné à lui, qu'il n'aymoit & ne faisoit cas que de ce cheualier, lequel se rendoit si complaisant au Roy, qu'il n'auoit fiance qu'en lui seul. Ce personnage s'appuiant sur l'amitié de son maistre qui ne lui celoit rien, s'auantura de lui tenir propos de son secret, & le remerciant de ses biens faits, luy disoit qu'il eut desiré d'estre capable de telle science, pour avec l'usage

fortune. *Entreprise II.* 411

d'icelle le seruir plus dignement: Le Roy trop violement espris de cet homme, lui enseigna liberalement ce qu'il en scauoit, & le tançant de ce que plustost il ne l'auoit demandé, lui fit tellement practiquer qu'il le sceut du tout, & parfaitement. Spanios tres-aise de si bonne & grande fortune, tout confit de contentement en son cœur, s'esleuoit par dessus toute bonne auanture, & faisoit des desseins de non petite consequence. Ce mignon du Roy se voyant auancé en tant de felicitez, se mit en la fantaisie de nouveaux desirs, & pretendant aux souueraines voluptez, se debanda du deuoir, pour vaquer à la recherche des occasiōs, pour venir à bout de son entreprise. Qui a-il au monde que la fureur de concupiscence ne face tenter à celui qu'elle domine? il auint que le Roy estant à la chasse, Spanios qui iamais ne l'abandonnoit, trouua moyen de le distraire, & le destourner si loin de toute compagnie, que s'auant ils se trouuerēt égarez, & qu'ils n'auoient pas bien suyui les alleures du cerf: ains auoyent pris le change. Donques retournans au petit pas pour ouir & se r'alier & reprendre leurs brisees, voila que deux belles ieunes biches se presenterent leuans la teste, & dressans les oreilles, Spanios qui vid que la fortune lui suggeroit vn beau moyen, dit au Roy qui n'auoit garde de le desdire, Sire, vous plairoit-il que nous allassions en ces Biches, faire deux ou trois passades de plaisir? Le Roy s'y accordât en tire vne qui tōbe morte, & Spanios de mesme en met vne à bas, apres quoy ils mettent pied à terre & attachent leurs cheuaux chacun à vn arbre: le Roy va vers

vne biche, & Spanios aussi vers vne, incontinent celle du Roy se leue & se met à tirer pais; ce que considerant Spanios va droit au corps du Roy, qu'il releue & laisse le siē gisant en bas, puis monte sur le cheual royal & donne les champs au sien, en cet estat ayant laissé son propre corps, & celui de la Biche, il tire où il pense trouuer la troupe. Il fut rencontré par les Gentilshommes & autres qui cherchoyent le Roy, & il retourna avec eux. Sur le soir qu'il estoit au Palais, on apporta le corps de Spanios qu'on auoit trouué mort aupres de la forest, la plainte en fut faite, & les obseques ordonnees pour les iours suyans. Or est-il que la nuict precedent cet acte, le Roy n'auoit pas couché avec la Royne, & cestui-cy estant retourné veint à la chambre de la Royne, où il y auoit force Dames, & veint l'entretenir presque à la façon qu'auoit accoustumé le Roy, elle qui estoit sage & accorte, & des plus auisees du monde, avec ce qu'elle auoit de doctrine acquise, l'oyant discourir: & puis sachant la mort de Spanios, entra en quelque soupçon, ioinct qu'elle scauoit bien que le Roy auoit appris son secret à Spanios, elle voyoit bien le corps aymé de son Roy, mais elle n'y apperçoit point les effects de ce bel esprit, le present n'auoit pas les belles pointes de son seigneur, son ame iuge qu'il y a de la fraude en ceste ame. Bien est-il que chacun voyoit ce Roy tout morne, mais on estimoit que c'estoit à cause de la perte de son mignon, & luy n'estant assure en ce corps, escoutoit & peu à peu s'arraisonnoit pour sous la feinte de dueil, s'establir en ce qu'il desiroit. Un pe-

tit apres que la nouvelle de la mort de Spanios fut venue, & que ce Roy estoit fort pour en ordonner, la Roynemit ordre à son affaire, tellement que quand ce Roy r'entra où elle estoit, elle feignit auoir mal au cœur, & comme il la consoloit & l'enquestoit de son mal, lui dit. Ha Monsieur, ie n'ay peu disner aujourd'huy, tant ie me suis trouuee mal, & de fait, ie me suis ietee sur mon lit, où au lieu d'auoir repos ie me suis endormie, & ay songé vn songe qui m'a fort affligée: ie croy que quand vous estes entré la premiere fois, vous auez peu iuger de mon alteration d'esprit: car vostre presence m'a esmeuë, pource que ie me suis souuenue qu'il y a vn mois, que vous fistes pareille entree, que i'auois fait aussi vn sēblable songe que ie vous conté, & vous m'en tenastes vn petit. Ie vous iure que la reiteration m'a vn peu troublee, & ie craignois de vous en parler, à cause de ce que m'en auiez dit. Disant cela, elle le regardoit attentiuement, & luy croyant qu'elle dit vray, ne faisoit point autre semblant & se taisoit en resuant, à cela elle iugea qu'elle auoit biē pensé, parquoy elle poursuivit: *helas!* il m'estoit auis à ceste fois qu'vn lyon vous poursuiuoit, & toute en sursaut ie me suis reueillée: sans doute si Gaze n'eut esté auprès de moy ie fusse deffaillie. Lors Gaze faite à la volonté de sa Dame, adiousta, Naman, Sire, si nous ne luy eussions donné vn peu d'eau celeste, ie croy qu'elle fut passée tant elle estoit transie; La Roynem poursuivit. Si tost que i'ay esté allegee, me trouuant mieux (car i'ay esté bien tastée de crainte & de desplaisir) i'ay proposé en mon

414 *Le voyage des Princes*

cœur que quād ie vous reuerrois, ie vous requerrais d'vn don. LE ROY. Quel don desirez vous pour vostre santé & resiouissance? il n'y a rien que ie puisse, que vous n'obteniez de moy. LA ROYNE. Qu'il vous plaise que ie puisse accōplir vn vœu que i'ay fait, & qu'il vous soit agreable que ie demeure icy en ma chābre avec mes femmes, sans qu'hōme aucū y entre, ny autres dames & ce par l'espace de quarante iours, que ie desire passer en meditations & prières, & que me faciés cēt honneur, de vouloir aussi vous tenir de vous approcher de moy, à ce que plus deuotement, & d'vn cœur plus pur & tout à moy, ie puisse méditer és deuotions que i'ay pour-pensees, pour vostre prosperité, vous me l'avez desia ainsi permis deux autres fois, vous scauez le contentemēt qui nous en est reussi, & combien vous m'avez loüee de ce zele ardent, pretendan aux ferueurs deuotes qui consolent les esprits, en ce que ie me priuois de mon propre soulas, pour le desir que i'ay qu'il vous soit biē, en quoy gist mon contentement. Ce Roy estoit en peine, car il ne desiroit plus que la iouissance de Pirose, dont de long temps son ame estoit affligee, toutesfois il se resolut à la requeste de la Royne, & la lui accorda, moyēnant qu'il eut quelquesfois les apres-dinées libres, de venir discourir vn peu avec elle. La Royne fut tres-aïse d'auoir ainsi rencontré, & fut assēuree encor plus de ce qu'elle presumoit par sa dernière feinte. Clambe & les Dames, cōme aussi les Princes & Seigneurs furent esbahis de ce qui se passoit, & ce Roy qui n'osoit trop s'auancer, faignoit des affaires tout autres qu'il n'a-

fortunez. Entreprise II. 415

noit, esperant que le temps & l'opportunité le dresseroit aux effaits de ses pretentions. La Royne cōmença ses iours de douleur, & de iour en iour recognoissoit la fraude commise en l'ame de son seigneur. Cependāt le Roy desolé qui est enuironné du corps d'une craintiue Biche, venant de s'égayer, sur l'intentiō commune de lui & de Spanios, veint pour se reioindre à son corps, mais arriuant au lieu où il l'a laissé il ne le trouue point, ains celui de son desloyal vassal qui l'a volé & deceu, ceste Ame royale, qui de sa volonté s'est adonnée au passetemps, en a bien choisi le sujet, & innocemment est entree en vn corps irraisonnable, au domicile où n'ont point accoustumé de loger les ames humaines: Mais se voyant trōpee, dedaigne entrer au corps d'un traistre, elle ay-me mieux aller miserable, suyuant ses peureuses erres, que se cōtaminer en vn corps pollü de perfidie, & comme il est à raisonner sur ce differend, il void & oit ses gens qui courent à sa queste: Au bruit, il auise ce qu'il doit faire, sa raisō le gouerne, il fuit où le corps le peut emporter: choisissant les voyes qui le retirent du danger. Le pau-uret est contraint d'aller gemissant pour la faute commise d'auoir esté trop liberal à descou-urir ses secrets. Mais dequoy lui sert la repentance à ceste heure, il faut qu'il continue ses peines, avec infinis soucis & multitude de craintes ordinaires: combien de fois les chiens lui ont-ils donné l'espouuante, lors qu'il pensoit que courant ils lui pendoient aux trousses, quelque animal furieux le faisoit souuent fremir, & aucunesfois vn grand cerf l'alloit importunant en rut bra-

mant apres elle, que l'on pouuoit ouir rere en se plaignant non de soif: ains de desir de sortir de ceste irraisonnable maison: le iugement luy donnoit vne vitesse plus grande, & des ruses plus excellentes: Quelquesfois la triste bische tomboit en danger d'estre tuee par les forestiers, & puis estant eschapee, recheoit soudain en d'autres calamitez, dont l'abisme estoit deuant elle: la moindre de ces miseres est assez capable de faire entendre aux Rois, qu'ils doiuent estre prudents à l'endroit de ceux qu'ils esleuent, lesquels quelquesfois deuiennent pires que les bestes, qui font peur à ceste pauurette, dõt l'hoste douloureux fuit avec espouuancement, le cruel hazard qui l'accompagne d'une mordante melancholie. Ainsi transporté, ce languissant esprit agité de ses peines, trauersant sous quelques arbres, pour donner pasture à ce corps emprunté, r'encontra de fortune au pied d'un noyer, le corps d'un parroquet mort, mais tout chaud encor, & n'y auoit gueres qu'un passant l'auoit tué par mesgarde: Il y auoit sur cet arbre un grand corbeau, auquel il prit sa vifée, mais comme il laschoit, le mal-heureux oyseau s'enuola, & le trait porta dans le corps du parroquet qui estoit perché plus haut, ce personnage eut ce coup à desdain, tellement que reprenant son trait laissa là le corps de l'oiseau, que la bische rencontrant à propos, esleut pour moyenner son bien: L'Esprit royal s'auisant qu'il auroit plus de contentement dans ce bel organe, & que les malignes fortunes ne talonnent pas tant ces especes, se laissa couler tout lentement par la longue
aleine:

Fortunez. Entreprise II. 417

haleine dont il inspira le corps du parroquet, & s'insinua dedans, ainsi la biche cheut morte & l'oiseau s'esleua plein de vie. Ceste ame Royale ayant quitté le corps de la Biche, se recueillit prudemment dans celui de l'oiseau, qu'aussi tost s'esleua sur les aers, & nouveau parroquet, s'enuola, se guindant où ses belles fantaisies le transportoyent pour se cōsoler, & en cet estat pronōceant ses doleances mellees du chaste souuenir de la Pyrose, propoisoit de mettre fin à ses ingrates destinees. Vn iour qu'il auoit espié toutes sortes d'occasions pour retourner en son propre domicile s'il y auoit moyen, vid vn oiseleur qui auoit preparé ses toiles, & desia tenoit plusieurs oiseaux de toutes sortes: Il se hazarde d'y aller & se faire prendre, il donne donc en la place & l'oiseleur le couure, & voyant vn si bon coup se diligente, il est bien aise de prendre, l'oiseau est content d'estre attrapé. Il met là main dessus & il se laisse traiter cōme domestique. L'oiseleur le met en vne grande cage où estoient les autres oiseaux de sa prise, & retourne à sa besongne. Le parroquet indigné de tant de cōpaignons ouure la cage, & dōne les aers aux autres oiseaux: le maistre reuenant avec d'autres oiseaux, pour mettre encor en sa cage la void ouuerte, parquoy il se diligēta de peur de perdre son parroquet, & referma la cage, & bien qu'il fut fasché, si se met-il à carresser sō bel oiseau, & cōme s'est la coustume lui disoit, Parroquet mignon, parroquet royal, l'oiseau respondoit les mesmes paroles: hohō parroquet, dit l'hōme, vous parlez? Ouy, dit le parroquet, ie suis parroquet royal. Le personnage fut

bien contant de si bonne rencontre, & precieuse prise, laisse là ce qu'il a commencé, & troussant son equipage s'en va en deliberation d'aller vendre son parroquet: Il retourne en sa maison puis diligemment se met en chemin avec son cher oyseau: auançant chemin vers la ville, & le parroquet voyāt son dessein, car il l'auoit raconté à sa femme, incitoit son maistre à parler à luy, ce qu'il faisoit, & il trouuoit qu'il estoit excellent sur tous les autres, excédāt le cōmun entēdemēt de tels oiseaux, & encor plus par vne belle auanture qui suruint en chemin: L'oiseleur entrant en vne bourgade où il auoit deliberé de gister, il auint que deux gentils-hommes disputoyent contre deux basteleurs, ausquels ils auoyent fait faire quelques farces, pour dōner plaisir à quelques Dames, & Demoyelles de là enuiron, & la besongne faite, les jongleurs qui n'auoyent esté payez qu'à demy, demandoient encor' cent escus, & la dispute s'en faisoit à l'hostelerie où estoit l'oiseleur, si que le parroquet entēdit tout, & que l'affaire se deuoit terminer le lendemain au matin. Quand le parroquet vid son maistre seul il l'apella, & lui dit, que si ces gentils-hommes & les farceurs le vouloyent croire, qu'il les mettroit d'accord, & les iugeroit. Ceste ame Royale, encor' qu'elle fut indignement prisonniere, ne laissoit de pretendre à ce qui estoit de sa charge, tant la iustice viuement empreinte en elle, la faisoit penser au sujet pour lequel elle estoit ordonnee: L'Oiseleur ayāt ouy son parroquet, fut cōtāt, & le matin venu que les parties debatoiet, il veint à eux & leur dit qu'il auoit vn parroquet

fortunez. Entreprise II. 419

qui les iugeroit s'ils vouloyent, les ioueurs qui l'auoyent veu en l'hostellerie, dirent tout haut qu'ils le vouloyent bien, les gentils-hommes s'y accorderent aussi, & se mirent les mains les vns dans celles des autres, & iurerēt qu'ils tiendroiēt à fait ce qui en auendroit. Au bruit de ce qui se deuoit passer, le peuple accourut se mocquant des vns & des autres qui se submettoyent à la fantaisie d'un oiseau, & toutesfois en vouloit auoir le passe-temps. Les ioueurs qui auoyēt veu le parroquet, estimoyent que l'oiseleur fut de leurs gēs, & qu'il feroit quelque trait de souplesse en leur faueur, ce fut ce qui les fit haster & presser leurs parties de se submittre à la sentence de l'oiseau. L'heure venue & le peuple assemblé, les parties présentes le parroquet fut apporté, & mis hors de sa cage sur le haut de laquelle estant il cōmanda qu'on apportast vne table, ce qui fut fait, puis estant dressée au milieu de la rue, il se promena dessus quelques tours en grauité d'oiseau, après il commanda que les cent escus fussent contez sur la table & mis d'ordre, de dix en dix, cela fait, il dit qu'on apportast vn mirouer, qui fut dressé au milieu de la table, les farceurs se resiouissoyent de voir à descouuert la belle monnoye, & les gentils-hommes se repentoient de s'estre soumis à ce iugement, mais il falloit attendre l'issue. Tout disposé, ceste ame qui ne tend qu'à faire iustice, dit aux ioueurs: Enfants il vous faut payer à raison de vostre exercice, & vous bailler le payement pareil à vostre marchandise; partant laissant ces cent escus que ces gentils-hommes ont deposé icy, vous aures

pour vostre salaire & contentement ce qui est dans ce miroir: C'est ce que merite l'ouurage que vous auez fait, retirez vous tous, & vous gentils-hommes donnez dix escus aux pauvres, & que ceste amende vous ramentoieue vostre deuoir, & qu'il faut s'employer à choses serieuses, & à vous pipeurs, basteleurs, qui deurieuz traouailler en bonnes choses, cecy vous sera vne instruction & induction à suiure vne bonne vacation & legitime, pour sans fraude & deception passer commodément vostre vie, allez & pour vos feintes, receués des semblances. Cela dit, le parroquet s'esleua fort haut & prit vne grande volee, puis retourna apportant autant de consolation à son maistre qu'il lui auoit dōné de crainte, pource qu'il le pensoit perdu. Le monde assistant esmeu de ce prodige, de voir vn oiseau tant plein de discours & de iugement, fit vne grande exclamation, disant qu'il auoit bien iugé, parquoy les parties se retirerent, l'oiseleur partit de là & suiuit son chemin, & ainsi qu'il estoit aux champs avec son parroquet, il l'arraisonna & le parroquet lui dit, que s'il le vouloit croire qu'il le rendroit heureux & riche, l'oiseleur luy promit de le croire du tout, adonc il luy dit, Il faut que prudemment & sans faire semblant de vous vouloir deffaire de moy, que vous aliez parler à la Royne; pour y auoir entree, demandez vne demoiselle qui se nōme Gase, & lui dites, sans lui descouurir que cela viene de moy, que vous auez quelque chose de cōsequēce à dire à la Royne, elle vous fera parler à elle, adonc l'ayant saluée vous luy offrirez vostre parroquet, la

fortunez. Entreprise II. 421

priant de le garder & l'essayer, & s'il se trouue à son gré qu'elle vous en donnera ce qu'il luy plaira, ne faites autre chose, car apres ie trouueray le moyen de vous faire auoir du bien à bon escient, & tant que n'aurez que faire de tendre aux oyseaux. L'Oiseleur croyant ce conseil se delibera de le suyure, & dès lors il pensa que son oyseau fut quelque Fee, selon ce qu'on en conte parmi le vulgaire qui eut soin de lui. Estant arriue à la ville, il va droit au chasteau, & demanda le logis de la Royne que l'on lui monstra, estant là il demanda à parler à madame Gase, laquelle on fit venir & apres auoir parlé ensemble, elle l'introduisit deuant la Royne, qui lui demanda qu'il vouloit & quel il estoit. L'OISELEUR. Madame ie suis vn pauvre oiseleur qui ay pris vn excellent parroquet que voila, que ie vous presente s'il vous est agreable, vous m'en donnerez ce qu'il plaira à vostre majesté. Ayant dit cela, il tire de dessous sa iuppé vne petite cage couuerte de drap gris qu'il leua, & la Royne vid ce parroquet, puis il dit, Madame, si dans quinze iours il ne vous duit, ie le viendray querir : mais, Madame, ie vous assure qu'il n'y a rien d'égal au monde: Il luy raconta les actes de cet oyseau, & le luy laissa, & la Royne luy bailla vne bague, luy disant qu'il la rapportast quand il viendrait pour r'auoir son parroquet ou le prix d'icelui, adioustant que selon l'essay & ce qu'elle en trouueroit, qu'elle luy payeroit, & si ce qu'il disoit estoit vray, qu'elle le recompenseroit. L'oiseleur sorti la Royne fut touchée en son cœur, & ne scauoit s'il y auoit en cecy quelque artifice, tou-

tesfois remettât tout au temps fit mettre le parroquet aupres de la cheminee contre sa chaire.

DESSEIN VINGTIESME.

Le Parroquet se descaure à la Royne. Ils deuisent souuent ensemble. La Royne fait un songe & incite ce Roy à faire le beau secret. Il se met en vne poule, & le parroquet y entre en son propre corps. La poule est prise.

TO. V. T. animal despaysé ou deslogé est triste, & auant que s'estre recognu ne fait pas ses actions comme au parauant: cela fait croire à la Royne, que c'est la cause pour laquelle son parroquet ne parle point: car depuis qu'il fut posé en ce lieu, où elle luy designa sa place, il ne parla, ny beut, ny mangea, ains comme plein de grande sollicitude, estoit ne plus ne moins qu'en consideration. Le lendemain sur le soir, ce Roy veint voir la Royne, & fut quelque peu de temps avec elle, mais avec tant de respect qu'il eut aisément paru qu'il n'y eut eu aucune particularité entre ces personnes-là. Le parroquet y veilloit attentiuement, obseruant tous les gestes de la Royne & ses comportements: Trois iours s'estans ainsi passez, la Royne s'auisa de son parroquet, & dit à Gase: i'ay pardonné à ce parroquet, pource qu'il n'est pas en son cognu, mais s'il ne fait autrement, ie le renuoye-

ray. Adonques le parroquet songea en soy-mesme ce qu'il deuoit faire, & se trouuant en vne extreme peine, se resolut tellement que sur le midi il commença à dire, Parroquet mignon. La Royne veint à lui, & lui dit, Mon petit parroquet vous n'en dites gueres. LE PARROQUET. Vous n'en dites gueres. LA ROYNE. Parroquet mon mignon parlez donc à moy LE P. Je me tais pour le seruice de ma maistresse. LA R. vous estes beau parroquet. LE P. Il est beau qui a belle Dame. La Royne toute satisfaite dit à Gase, vraiment ma fille ce parroquet est des meilleurs, il le faut vn peu laisser r'asseurer. Le parroquet prenoit garde que la Royne ne sortoit point, peu de gens la venoient visiter, elle estoit comme solitaire, & n'auoit pres d'elle que les ordinaires de sa chambre, & que si ce Roy venoit, il n'y estoit gueres, en apres il oyoit les discours qu'elle faisoit à Gase, dont il iugeoit que son esprit auoit de l'inquietude, ioinr que la nuict il l'oyoit soupirer, regretter, & se lamenter. Parquoy vn iour qu'elle auoit enuoyé ses femmes, qui ça qui là, & que par hazard elle fut seule elle s'aprocha de son parroquet, qui tous les iours lui degoisoit quelque nouveauté, & à ceste heure là, cōme il la sentit si pres de soy, la regardant d'vn œil de pitié il se mit à soupirer: la Royne s'auisant de ce geste, ne sceut que presumer, sinon que ce fut quelque bon Demon, préparé à son ayde, ainsi qu'elle y pensoit profondement le parroquet lui dit, Mon essence, ie parle à vous. Si tost qu'elle eut ouy ce mot, qui estoit le cher symbole de l'aliāce du roy & d'elle, elle fut esmeuë, dont elle dit, Mon mi-

gnon qui estes vous: LE PAR. Belle Royne ie suis aujour d' huy en vostre puissance, pour estre conserué si vo^r le voulez, ou acheué de ruiner si vous le desirez: de vous seule depend l'acheuemēt de ma misere, ou le renouvellement de mō bien. LA ROYNE. Quoy mon parroquet, vous auez biē du iugemēt, & du discours, vous m' auez dit vn mot qui estoit particulier à mon Roy & à moy, estes vous point quelque esprit qui sous ceste figure d'oiseau, vouliez scauoir mes affaires? LE PAR. Si mon secret vous est cognu ie vous prie le tenir secret, & faites selon vostre prudence. LA ROYNE vous m' espouuantez, parroquet. LE PAR. Il n' y a point de cause de crainte, car ie suis sous vostre pouuoir, mais respondez à mon secret. LA ROY. mō cher parroquet ie cōmence à m' ass'urer, vostre secret sera le mien. Cela dit, il lui conta amplement ce qui estoit auenu, & cōme ayant trop aymé Spanios, à qui il auoit declaré le beau secret, il l' auoit trahi, lui disāt ce qui c' estoit passé. Depuis ceste heure là, la Royne voulant se retirer & recreer, elle auoit recours à sō parroquet, entretenant ce royal oiseau qui lui faisoit le discours de ses fortunes, craintes, & desirs, & elle le consoloit l' ass'urāt de son amitiē parfaite, ce qui ne se passoit gueres, que la triste Royne n' arrousat la cage de l' oiseau tāt aymé de ses pudiques larmes, pleines de cōpassiō & d' amour, car le ruisseau en couloit de parfaicte affectiō, ces cheres gouttes estoient toutesfois pour la pluspart plus tost sechees qu' assemblees, & bien que souuent elles fussent toutes de feu, l'angoisse les refroidissoit si lentement, que la pitiē germoit à leur rencontre.

fortunez. Entreprise II. 425

En telle sorte la pauvre Dame aux heures des robes en ceste delolée consolation souspiroit tendrement deuant celuy seul qui demeure en son cœur, lequel cognoissant ce grand amour plein de loyauté, luy remonstroit paisiblement qu'il estoit besoin de patience, & vser d'une grande prudence, afin de ne troubler rien, & de ne ruyner les affaires, estans sous la puissance d'une main plus forte, de laquelle il falloit attendre & endurer, tant que l'on peust auoir barre sur elle, & qu'esperant il conuenoit viure avec discretiō, & secrètement. Ces deuis familiers durerent quelques iours, durant lesquels elle descouurit au parroquet son doute, ses pensees, sa feinte pour son suiet, & tout ce qu'elle esperoit. Voilà que c'est de la verité interieure, qui a telle force, que ceste Dame n'a tenu conte de l'apparence de son bien, & auourd'huy qu'elle en a la verité spirituelle, s'y tient tellement addonnee, qu'elle n'a delectation qu'à l'entretien de son fidele oyseau, sur la vie duquel sans doute le traistre machinerait s'il le cognoissoit: cepēdāt il meurt de desplaisir de ne pouuoir obtenir ny oser demander le doux soulas qu'il espere en la iouyffance de la Royne. Les femmes de la Royne sont fort esbahies de l'affection qu'elle a vers cest oyseau: Elles ne l'eussēt point trouué estrāge si elles eussent sçeu ce que c'estoit, & que par ainsi elles se fussent mises diligēment à esplucher la grace que l'on perçoit en l'entretien d'un bel esprit bien-aymé, & de combien ce contentement excède l'ombre du plaisir qu'on rencontre en la iouyffance d'un corps suiet à corruption: le

426 *Le voyage des Princes*

soin qu'ellesont de ceste action de leur maistresse eust cessé, & leur cœur se fust esiouy de ce que elle n'a plaisir certain que celuy qu'elle sauoure aupres de l'esprit tant ayiné : telle est l'affection des sages Dames, dont les delices spirituelles sont les excellentes ioyes de leurs cœurs. Le tēps concedé à la Roynes'escouloit, & le terme s'approchoit, si qu'il falloit ou tout perdre, ou reestablis ce qui estoit descheu: Aussi conuenoit terminer les ingrates fortunes du triste Parroquet, selō le conseil duquel vn iour que ce Roy vint visiter la Roynes, il la trouua en l'estat qu'elle s'estoit preparee paroissante dolente, & à l'apparence de ses yeux battus, de son geste r'abaissé, de sa grace diminuee, & à la disposition d'vne petite mignardise desdaigneuse, il sēbloit qu'elle eust au cœur vne viue douleur ou quelque grand mescontentement, dont il fut fort estonné & luy demanda avec demonstration de vehement amour ce qui l'incommodoit & donnoit occasion de ceste tristesse. Elle luy v'sa de quelques mignons propos comme auant-coueurs, & continuant dit, Il y a desia plusieurs nuiets que ie suis en grandes inquietudes, & me trouue fort en peine, & sur tout approchāt de la fin du tēps que m'auēz octroyé pour ma solitude, dont ie voudrois ia estre quitte, & que i'eusse retranchee fort volontiers, n'eust esté que i'ay crainte d'estre estimee volage, & ie vous assure que depuis cinq ou six nuiets les songes m'ont diuersement agitee: Il me sembloit vne fois que vous estiez courroucé contre moy, & que vous demandant pardon vous n'y vouliez point entendre; vne autrefois

fortune. Entreprise. II. 427

ie cuidois que quelque indignation vous occupoit, qui faisoit que ie ne vous estois plus agreable, ces pensees me resueilloient avec peine, & puis me recommandant au sommeil pour y trouuer repos, le songe me venoit encores incommoder, & se rendant plus fascheux ne me donnoit aucune remise: car laissant les mauuaises figures qui m'auoient trauaillee, m'offençoit de plus cruelles, les imprimant fermement en ma fâtaisie: Et mesme ceste nuit derniere il m'estoit aduis que pour auoir quelque consolation ie vous suppliois que pour l'amour de moy, ainsi que plusieurs fois vous l'avez fait, vous vous missiez en quelque corps d'oiseau, & que vous m'en esconduisiez, croyez-moy que i'ay tant eu celà en la teste, que i'en suis si troublee, que i'en perds repos & plaisir, & qui pis est, ces signes m'ostent l'assurance de vous en supplier: toutesfois ie suis presque remise, d'autant que vous ayant pleu sçauoir l'occasion de ma tristesse, & que ie la vous declare, vous ne trouuerez point mauuais que ie vous supplie pour recreer mon esprit, & le retirer de la des fiance où il se veut glisser, que ie vous voye encore faire le beau secret. Ce Roy qui auoit le corps & non la memoire royale, ne sçauoit pas si elle auoit veu ce qu'elle disoit, parquoy il en croyoit ce qu'elle aduançoit, donc il luy respondit, Vous avez tort que vous ne m'en auez plustost parlé, ie ne vous eusse pas fait languir apres vostre desir, vostre propre silence vous a molestee, faites apporter icy quelque animal, & vous en aurez biẽ tost le plaisir. La Royne commanda à Gase de faire

428 *Le voyage des Princes*

apporter vne poule viue: Cecy auoit esté fort bié aduisé, par ce que c'est vn animal qui a le iugement tardif, à cause des organes qui sont diuisez au cerueau: & partant que l'ame seroit long tēps en ce corps auant que d'estre auertie, & peut vser de ses propres fonctions, & puis le corps en est foible au prix de celuy du parroquet, qui est plus nerueux, ce qui fut arresté & considéré, à ce que s'il se fust fallu battre le parroquet eust en le dessus, ainsi tout preuen, la poule apportee, la Royne trouua moyen de faire sortir ses femmes, pour demeurer seule avec ce Roy, lequel print la poule, & la tua, puis s'estant disposé de son long sur le tapis, inspira l'ame dans la poule, laquelle se releua & chemina par la place vers l'autre bout de la chambre: à lors la Royne se mit entre le corps & la poule: & le parroquet, la cage ayant esté ouuerte, sortit promptement, & se ietta sur son corps, & par la vertu d'inspiration, respiration & expiration, remit l'ame dans le legitime corps, dont elle auoit esté si longuement distraite. Alors le Roy se leua, ce que voyant la poule se trouua fort estonnee, ainsi qu'il est à presumer: car qu'est-ce qu'elle peut plus? les organes de ce malheureux corps n'ont rien de propre à la prononciation, elle ne peut demander misericorde, de s'enuoler pour euiter le danger il n'y a pas moyen, tout est clos, de resister elle est trop foible, il faut qu'elle se cache pour auoir quelque minute de respit & temps à se depiter puis perir. Et puis oyant le Roy luy dire, Malheureux & meschant traistre, que i'ay tant aimé, & m'as si vilainement trahi, tu seras

Fortunez. Entreprise II. 429

puny, cruel Spanios, & periras miserablement, aussi bien es-tu desia enueloppé de misere. A ce coup la craintiue poule se va mussant és recoins & endroits ombreux de la chambre, mais pour neant, car à coups de baston elle est raddressce par vn iuste vengeur de sa propre offence, qui la saisissant par les aisles la retint, luy communiquant autant de peur voire plus que ceste ame desconfortee n'auoit eü de contentement de son exaltation, puis la fit mettre en vne cage de fer, luy ayant fait couper vne aisle au ras du corps, & la laissa là en prison, luy faisant donner des peurs intollerables. Quelquesfois vn renard priué estoit mis pres cette cage qui marchādoit la poule, vne autrefois vn soldat passoit, qui disoit que il la falloit couper membre à membre, & la donner en capilotade aux corbeaux: les pages & laquais luy faisoient mille affres, disans que ceste maudite poule ne presageoit que malencontre, ainsi ceste ame miserable tiroit desia ses malheureuses penitences. La Roynie apres auoir recouuré son desiré Seigneur en estat parfait de ce que il auoit esté, laissant à part & luy aussi les magestez & austeres retenues que la serieuse qualité Royale introduit au desaduantage des coustumes d'amour, se iette à son col, l'embrasse & le carresse, & luy de mesme ne se presumant que mary bien aymé, en ayment se colle entre les bras de sa desiree, & ainsi se font mutuellement vn recueil le plus agreable qui se puisse imaginer entre les receptions & rencontres amiables de personnes se souhaitans vnanimement, & se consolent reciproquement. Ceste fortune

430 *Le voyage des Princes*

ne fut diuulguee, feux de ioye en furent faits, les Princes s'en esiouyrent, les grands en eurent du plaisir, & le peuple du contentement: & en ces delices le corps du parroquet fut dignemēt embaumé, & luy fut faict vn riche & excellent Cenotafe, pour ce qu'il auoit eū l'honneur d'auoir logé en soy l'ame Royale. La Rôyne enuoya querir l'oïseleur qui fut biē appointé, car le Roy l'ennoblit & tous les siens le faifant premier auturfier, & Gentilhomme ordinaire de la Chambre. C'est vne notable amitié que celle qui se pratique par la fréquentation & rencontre: le Roy le cognoist, & son cœur ne peut qu'il n'ayt quelque douce inclination de souuenance, vers la biche où l'ame Royale a logé, parquoy bien qu'il scache & croye qu'elle est consommee, si est-ce qu'il monte à cheual, & va sur le lieu, où il scauoit l'auoir laissée, & y fit bastir vn petit edifice, qu'on nomme encore Biche - raison, où est la figure entiere d'une Biche toute d'or, & mesmes elle est vn Talisman, qui a telle vertu, que les Biches qui se rencontrent à vingt & vne toise pres de là, sont hors de tout danger.

DESSEIN VINGTUNIÈME.

Execution de la poule. Vne belle Dame arrive en Quimalce, & Vinarambe l'accoste. Elle iuge que ces trois freres sont les Fortunez, auxquels apres elle descouvre qu'elle est Etherine. Canocois discourt de l'avanture d'Etherine depuis qu'elle fut exposee. Les Fortunez retournent en Glindicee.

LA triste poule portoit encores en soy les penitences du malheureux Spanios, quand les Fortunez vindrent en l'isle, & le Roy leur cōta en particulier toute l'histoire ainsi qu'elle s'en estoit passee, & leur demanda conseil sur ce que meritoit cest animal desolé: Ils luy donnerēt auis de faire le procez à Spanios, cōme à vn traistre, & de ietter la poule en la partie du fossé du donion où estoient nourries les viperes que l'on conseruoit pour faire la Theriaque, à ce qu'estât sans æsles, elle fust exterminée par ces dangereux animaux, ce qui fut executé apres que le Roy l'eut communiqué à son conseil, & ce ne fut pas sans que la loüange de la Roïne fust exagerée, car sa prudence, sagesse & pudicité, avec l'excellence de son amour furēt cognuës par vn mesme effet, & tel que la gloire en paroistra eternellement à l'honneur des Dames. Or le temps auquel les Fortunez attendoïēt pour retourner en Glindi-

tée, & aussi la saison de desplaisir pour les deux chastes amās s'approchoit, & cependāt les deux cœurs vnīs par l'amitiē reciproque eurēt moyen de conferer ensemble & se iurer fidelité & parfaite souuenance. Clambe fut fort ayse d'auoir secrettement sçeu de Caualliree son estat, conditiō & race, ce qu'elle tiendra secret en son cœur iusques au temps qu'il sera libre de se manifester, & toutesfois elle portoit assez impatiemment ceste departie qu'elle faisoit retarder par tous les artifices qu'elle pouuoit, mesme le Roy sans sçauoir les cōceptions de sa fille apportoit tout ce qu'il luy estoit possible pour retenir vn petit ceste cōpagnie tant agreable : là fortune amie leur ayda en ce que tout incontinant que la mer fut ouuerte, il arriua tout ioignant du vaisseau des Fortunez vn Nauire Asiatique, chargé de diuerses marchandises de prix. Le Maistre du vaisseau mit pied à terre, ce que virent les Fortunez qui parloient à leurs Nautonniers pour tendre biētoist les voiles, & leuer les ancrs, & le marchād les voyāt de belle apparēce s'adressā à eux, les priāt qu'il eust moyē & cōgé de faire son trafic en l'isle, & y debiter ses marchandises: Caualliree qui sçauoit la coustume du pays luy dit, Mon pere, vo⁹ estes es terres d'vn Roy qui reçoit tous ceux qui abordent icy : aussi ce Royaume par les anciennes loix est le pays cōmun de tout le monde : Le vieillard le remercia fort courtoisement & retourna en ses vaisseaux dont il fit sortir quelques gens avec des hardes, & en ceste cōpagnie estoit vne belle icune Demoiselle accōplie en beauté, releuee de grace & de façon, sentāt fort son biē.

Viuarambe

Viuarambe qui de plus pres y prit garde, laissant son aîné qui s'adressa au bon homme, & l'autre entretenoit ses propres pensees, accosta ceste belle, laquelle se voyant bien rencontrée, & pensant que celuy qui l'abordoit estoit quelque signalé du pays, ne fit point difficulté de recevoir sa courtoisie, & se laissa conduire par luy lequel apres quelques propos mutuels, cognoissant qu'elle avoit en l'ame quelque difficulté, luy dit, Belle il semble ou que vous soyés fatiguée, ou que vous ayés aux cœur quelque grande detresse, elle luy respond il n'y a personne qui ne soit sujette à l'affliction. VIVARAMBE. Les belles qui sont vertueuses, telle que ie vous estime, sçavent bien destourner leurs ennuis ou les supporter. LA BELLE. Il est vray, quand il y a du remede, VIVAR. Avez vous tel desplaisir qu'il n'y ait point moyen d'y remedier? LA BELLE. Je suis bien marrie que vous ayez aisé mon humeur desplaisante, & ce m'est vne grande indiscretion d'avoir paru de si peu de courage, & n'avoir peu bien dissimuler; toutesfois puis que vous m'avez surpris & que ie vous pense galant gentilhomme, & sçachant qu'en ce royaume la liberté est la premiere loy, ie vous diray librement, qu'à dire vray ie suis triste. VIVARAMBE. Commela liberté est icy, aussi il y a moyen d'y trouver remede, & conseil en affaires, parquoy n'ayez point de regret de vous en estre descouverte à moy; ains ouvertement racontez-moy ce qui vous presse, & possible par conseil, artifice ou force, j'auray le moyen de vous deliurer de peine. LA BELLE. A vous ouyr parler,

434 *Le voyage des Princes*

ie croi que c'est la courtoisie du pais qui le vous fait dire, car autrement il n'y a point d'apparence veu que vous ne sçavez qui ie suis. **VIVARAMBE.** Mon propre deuoir me fait parler de la sorte. **LA BELLE.** Quel deuoir auroit vn braue cheualier, vers la fille d'un pauvre marchand. **VIV.** Je ne prens point cognoissance si vous estes fille de ce marchand, ie n'ay esgard qu'à la grace qu'i'ay deuant moy, qui promet plus que d'une simple Damoiselle. **LA BELLE.** Puis que vous auez si bonne opinion de moy, ie ne veux pas perdre ce hazard; & puis à vous voir i'estime auoir ouy parler de vous. **VIVARAMBE.** Et bien voila vne belle feinte. **LA BELLE.** Monsieur permettez moy de me retirer, puis que vous delchees de la bonne pensee que vous aués de moy estimant que i'vse de feinte. **VIVAR.** Ces traits partent de trop d'esprit. Non ie ne vous permettray rien, ains tant que ie pourray ie vous forceray par courtoisie, afin de sçauoir vos affaires pour vous y seruir. **LA BELLE,** Pourquoi m'estes vous si fauorable? **VIVAR.** Pource que ie suis seruiteur des Dames & que ie desire leur faire vn signalé seruire en vous seruant. **LA BELLE,** Puis que vous m'aués tât obligee, ie vous supplie qu'il vous plaise nous faire l'honneur de nous voir à l'hostellerie, & ie vous racóteray vne nouvelle merueille en vous faisant voir plusieurs raretez. C'estoit icy le temps oportun de prédre congé, où ils approchoient du logis où le marchand entra avec son train, & les Fortunés le recommanderent à l'hoste & promirent de venir voir la marchandise apres midy: Cette belle Da-

fortunez. Entreprise II. 435

moyselle auoit fort pris garde aux Fortunés, croyant qu'ils estoient ceux dont elle auoit autrefois ouy parler, cela fut cause que si librement elle parle avec Vivarabe, lequel à l'heure desirée fit partie avec ses freres d'aller voir ce marchand; pour descourir qui estoit ceste belle; Ils vindrent donques aux lieux où elle estoit, & le marchand les mena en sa chambre où ils virent ceste belle comme vn éclair brillant au commencement des tenebres: Il est à croire que si leurs cœurs eussent esté libres, il n'y eust pas eu moyen de s'echapper des flammes excitées par ces beaux yeux: Estans entrez ils trouverent sur la table des instruments de musique, & demãderent qui s'en aydoit, la Belle dit que c'estoit elle qui en faisoit mestier, & que s'ils desiroient en auoir le plaisir que tout incontinent elle leur en donneroit le passetemps: c'estoit leur preparer ce qu'ils demandoient: parquoy aussi tost ils s'y entremirent avec elle, luy disans qu'ils y prenoyent plaisir, & l'accompagneroyent: Elle dit quelques airs, puis les prie que tous ensemble ils chanassent & touchassent des instrumens, ce qui fut galemment executé, & ainsi ils passerent quelque heure & comme les Fortunez laissoient les instrumens qu'ils auoyent touchez, elle leur dit que pour les remercier elle leur vouloit donner vn air tout nouveau, de paroles & de musique, pour cest effect elle prit son lut & de sa voix image de la douceur qui plus contète l'oreille, accompaigna les accens de ce soupir avec vne grace esgale à la perfection.

436 *Le voyage des Princes*

*Je releue mon cœur sur les formes plus belles,
 Me guindant vers le ciel d'un vol audacieux,
 Et pour estre admiré des courages fideles,
 Je brilleray d'ardeur aux feux de vos beaux yeux.
 Ce magnifique obiet tant d'honneur me propose
 Que ie ne pense rien que des desseins d'honneur:
 Tout ce que ie pretens, tout ce que mon cœur ose,
 Ne respire qu'effets, accomplis de grandeur.
 Braue & determiné, ce beau dessein i' auance,
 En me rendant parfait au seruice vouié
 Pour autant que ie sçay qu'en telle obeissance,
 Mon courage sera de ma Belle auoué.
 Belles pointes d'honneur, nourries de ma flame,
 Ie m'eslance par vous en des sujets diuers,
 Et glorieux d'auoir vne si belle dame,
 De ma gloire ie veux honorer l'uniuers.
 Ia de desseins nouveaux les cœurs ie renouuelle,
 L'esclat de mes discours esment ja tous les cœurs,
 Ceux qui vous verront Belle, & cognoistront mon
 zele,
 Imiteront mes feux pour auoir des faueurs.
 Ma Belle vous serez le patron desirable
 Des belles que l'on sert, quand on sert brauement:
 Et moy le seruiteur, dont l'audace agreable,
 Sera le beau proiet pour aimer galemment.
 C'est fait, il n'y a plus d'amour & d'esperance,
 Qu'en vos yeux, qui d'Amour sont la force &
 l'honneur,
 Aussi tout le deuoir, & toute la constance,
 Se trouuent és effets de ma fidelle ardeur.*

Les Fortunez recognurent cet air ; car Fonste-
 lant l'auoit fait pour Lofnis, parquoy apres la

fortunez. Entreprise II. 437

musique cessée ils changerent d'entretien, & laissant la compagnie voir le marchand & ce qu'il auoit de beau, prièrent la Belle de leur declarer comment & de qui elle auoit eu ceste piece. Elle leur fit responce avec grande modestie, que s'il leur venoit à gré de l'esclaircir de ce dont elle les requerroit, qu'elle les en rendroit contans. Les promesses mutuelles faictes, elle leur demanda, S'ils n'estoient pas ceux que l'on nommoit les Fortunez. Ils luy dirent qu'ils estoient tels, & qu'en ceste qualité ils la seruiroient. A ce propos ils debaterent reciproquemēt & avec courtoisie des offres de seruites, dont on s'honore entre gens d'honneur, puis elle leur raconta ce qu'elle auoit entendu d'eux, & que par les enseignes que lon luy en auoit dites, elle les auoit remarquez, les desirant fort cognoistre, tāt à cause de leurs perfections, que pour le desir qui la pressoit d'estre esclaircie de plusieurs sujets traictez entre Lofnis & elle : puis leur deduisant à peu pres son voyage en Glindicee, & comme la Princesse luy auoit donné cet air, narra en fin toute son auanture, & qu'elle estoit fille du Roy de Boron, & retraçant en peu de paroles, leur declara ce qui s'estoit passé entre l'Empereur & elle, & comment il l'auoit exposée en la forest. Quant au reste de ce qui m'auint (dit-elle) iusques à ce que i'aye esté diuinement conduite entre les mains de mon bon homme, ie ne le vous puis dire à cause que les frayeurs, les apprehensions, les doutes, les resolutions, les desespoirs, les certitudes, les difficultez, & tels accidens me reuenans en memoire, ie troublerois la belle

disposition à laquelle ie me suis determinee, partant ie vous remets à ce que vous en discourra ma sage compagne Canocois, de laquelle vous le scaurez, & ie vous prie m'en excuser, & i'ay tant de fiance en vostre courtoisie, que ie penserois faire tort à vostre bonté, de vous en requerir d'auantage, pource que ie vous presume disposez à laisser mon cœur au repos qu'il se veut establir durant la misere que ie cours. Ils estoient fort affectionnez à ce deuis, que le Prince Nicostride grand Maistre vint luy-mesme querir les Fortunez que le Roy demandoit, tellement qu'ils prirent congé iusques au temps opportun, qui fut dès le soir, d'autant qu'ils estoient pressez de partir: Donques apres souper ayant discouru avec Cliambe, ils luy persuaderent de voir ceste belle Princesse, qu'ils luy dirent & au Roy, estre Etherine fille du Roy de Boron, & de laquelle ayant sceu les affaires, furent tres-contans qu'elle fust pres d'eux: Et cecy fut conduit si secrettement, qu'il n'y auoit que le Roy, la Royne, & la Princesse qui sceussent l'affaire. Elle fut donques mandee & receuë honorablement. Dès ce soir le Roy la Royne & Cliambe estans au cabinet sus le iardin, n'ayans avec eux que les Fortunez, avec Etherine & la sage Canocois, ils sceurent toute la fortune de la triste Etherine, que Canocois continua ainsi, depuis qu'elle fut exposee. & m'est auis que ie suiuray de poinct en poinct ce qui en est, le vous deduisant cōme elle le discourroit. Etherine aiant esté quelque espace de temps en ce lieu de misere, la peur n'arresta gueres à l'assailir de tous costez, & en ceste detrelle la crainte luy figuroit à trauers les arbres

fortunez. Entreprise II. 439

de grāds loups pres à sauter sur ce beau sein pour luy trancher l'organe de la vie, elle fantasioit à l'auenement des tenebres vn grand ours qu'elle cuide appercenoir venir à pas pesans pour l'ëuahir, & l'ouurant se rassasier de son cœur; elle se propose en frayeur, vne once qui saillie sur elle, luy efface ceste belle figure de regard, où estoiet autrefois designees toutes les entreprises d'Amour. En ces melācholies & acciez de desespoirs, il luy survint vne petite grace (le ciel ne dōne pas tousiours tout d'vn coup ce qui nous est necessaire) ses pieds se coulerēt d'entre les replis de la corde qui les enlaçoit, parquoi elle se leua & prenant vn petit de courage, se mit à cheminer à l'auanture, traçant dans le bois où elle pouuoit, ne sçachant si elle fuioit le danger ou si elle s'en approchoit, & soy-mesme s'exposant à nouvelle auanture, alloit brossant de tout son pouuoir, iusques à ce que les ombres s'vnirent, & que ne voyant plus elle se resolut d'enseuelir le reste de son espoir, & se preparer à la mort. Au tēps memes que les tenebres auoiēt tout derobé le visage du mōde, & que ceste gemissante estoit à l'extremité de ses pensees, qui s'accordoient à laisser sa derniere voix, sa vie & sa misere en ce lieu, par vn signalé bon-heur; il passa par là aupres des voyageurs estrangers, qui venoiēt, les vns de leur trafiq, & les autres de leurs desseins curieux, & affaires diuerses. Ces gens costoyoiēt les bois, & s'entretiens de discours, comme font ceux qui vont par pais, & taschēt à gagner le giste au soir; il y en eut vn qui estoit demeuré derriere, s'estāt vn petit desuoie dās le bois, qui se mit à appeller,

les autres l'ayans ouy luy respondirent pour le radresser, ces voix mutuelles continuoient, & Etherine qui les ouit, se mit en voye pour ensuiure l'air, les compagnõs-huchoient reciproquement, & la pauvette alloit apres, l'egaré estant ioint aux autres leurs voix cesserent, & la desolee errante ne les oyant plus, se recommanda aux pleurs, & aux plaintes qu'elle faisoit assez resonner à trauers les arbres : Ses lamentations douloureuses paruindrent aux oreilles de ces passans : car le silence establi de nuict, faict que lon oit plus clair. Ces gens donc, oyants & s'enquerãs entr'eux s'il y auoit quelqu'un à dire, & trouuants que non, s'assemblerent & presterent l'oreille, se tenans cois & sans bouger, & ils ouyrẽt des plaintes si piteusement dolentes, qu'ils en eurent compassion : parquoy apres s'estre encor recognus, ils iugerent que ces voix & cris piteux venoient de quelque personne en grãde angoisse, & amertume de cœur. Ils s'arrestèrent tous & vn des plus anciens de la troupe moins craintif & plus resolu, s'auança vers la part d'où procedoient ces voix plaintiues, & appellãt & brofsant en deliberation d'en sçauoir des nouvelles, reitera tant à appeller, que la desolee Etherine l'ayant ouy, respondit & appella aussi, & en fin l'un & l'autre par l'inductiõ des paroles esleues & instruits par le bruit s'approcherent. Elle qui estoit toute troublee, n'estant pas bien asseuree d'estre si pres d'autres personnes, (tant son imagination estoit imprimee de mal apparent) à l'approche de ce bon personnage tressaillit, esclattant vn cri d'espouuancement, comme s'il

fortunez. Entreprise II. 441

fust suruenu quelque beste farouche pour la deuorer, dont le bon homme en fremit tout, mais s'asseurant par la proche presence de ceux qu'il scauoit bien, qu'ils ne l'abandonneroient point, & puis discernant la voix d'une personne, s'ap procha de celle qu'il auoit ouie, qui estoit Ethe rine, laquelle apperceuant à peine il prit par le bras, & la sentant liee, il chercha le nœud de la corde pour le defaire, ce que ne pouuant en si long temps à tastons, il tire son cousteau & la coupa, & attirant à soy la Dame, la pria de pren dre courage, & ainsi l'amena aux autres la conso lant à son pouuoir: L'ostellerie estoit encor assés loing, tellemēt que chemināt & discourant avec elle, il sçeut d'elle ce qu'il luy vint agré de luy declarer pour lors de son estre, surquoy ils con clurent ensemble du moyen de l'ayder en sa for tune, & des cest instant la teint comme sa fille: Estans arriués il la soignit avec honneur, aussi en auoit-il auertis ses compaignons, qu'il pria de trouuer bõ la charité qu'il exerçoit enuers ceste pauvre fille, qui s'estoit declaree estre vne sim ple Damoiselle musicienne, laquelle ayant laissé sa compaignie pour aller faire & chercher for tune en vn chasteau là aupres, auoit fait rencon tre de mauuaises gens qui l'auoient volee & mise en piteux estat où ils l'auoient trouuee, & disoit que sans qu'ils les ouyrēt, possible ils luy eussent mesfaict en son honneur, dont elle auoit esté preseruee par leur heureuse rencontre. Ce per sōnage qui auoit quelque credit parmi la troupe eut moyen de faire ce qu'il voulut: Iceluy voyāt en cette fille vne grace avec la façon promettant

442 *Le voyage des Princes*

plus que d'une petite Damoyfelle, la voulut bien croire & luy demanda si elle vouloit estre conduite où elle auoit enuie d'aller & qu'il la feroit mener : Elle le supplia que cela ne fut point, ains que s'il la desiroit gratifier qu'il l'amenat de ces terres le plus loing qu'il pourroit, adioustant qu'elle auoit vn parent au Royaume de Boron, qui le recompenseroit bien de la faueur qu'il luy feroit; c'estuy là ayant moyen de faire beaucoup pour elle & pour luy: Ce sage qui est le bon Deleaste considerant de plus en plus ce sujet, & y remarquant vne certaine majesté qui pouuoit non seulement induire, mais contraindre & commander, eut agreable tout ce qui pleust à ceste belle, luy promettant de s'employer du tout pour elle, & de fait pour effectuer avec grace leur deliberation, à sa priere il prit puissance de Pere sur elle, & elle luy promit toute obeissance de fille, deuant iour ceste compaignie deslogea & tous diligenterent si bien qu'à propos arriués au haure, ils trouuerēt vn nauire Affriquain qui les reçeut & leua l'ancre. Il ny auoit que trois iours que le pere Deleaste estoit arriué en Quimalee aussi ny auoit-il pas d'auantage que les Fortunez auoient veu Etherine & sçeu de ses affaires qu'elle auoit aussi declarees au bon homme depuis le temps qu'ils estoient ensemble: qu'il aborda au mesme haure vn vaisseau où estoient les Ambassadeurs de Boron lesquels estoient en queste d'Etherine, & venoient de Glindicee. Ils mirēt pied à terre & firent leur requeste au Roy qui leur promit brefue responce, il en communiqua aux Fortunés, qui luy decla-

fortuneZ. Entreprise II. 443

rerent vne partie de ce qu'ils auoient sçeu d'elle & pource luy conseillèrent ce qui estoit de faire Parquoy le Roy ayant appellé ces Ambassadeurs, il leur promit qu'il s'enqueroit de ceste affaire, & que s'il en pouuoit descouurer quelque chose qu'il en auertiroit le Roy de Boron, & qu'il pèsoit auoir ouy parler du pyrate qui auoit fait le coup & que s'il venoit en ses terres qu'il s'enfaisiroit & luy enuoyeroit. Ainsi il les despecha tost, tellement qu'ils partirent incontinent, pour aller en Sobare & autres lieux. Le iour du depart des Fortunés estât au lendemain, Causaliree en discouroit ce soir là avec sa chere Cliambe, & ce futur eslongnement apportoit beaucoup de regret & douleurs à leurs deux cœurs; Mais quoy? il falloit que celà fut, d'autant que la fortune des freres ne se pouuoit separer, pource qu'il cōuenoit qu'ils s'entraidassent à cause de l'honneur & de leurs grandes pretentions: car de laisser icy Causaliree, il ny auoit pas d'apparence, parce qu'ils eussent esté cognus, & leurs belles parties eussent esté imparfaictes, & puis ils craignoyēt que leur pere n'eut pas trouué bon ce desordre, ayant en son cœur, comme ils iugeoyent, proposé qu'ils paruinssent avec gloire, sans que leur qualité les auāçast: Cliambe sentāt ceste absence souspiroit avec les souspirs de Causaliree, qui deuisant avec elle luy protestoit qu'il luy estoit auis que l'absence & la mort estoient également ameres, voir que l'absence estoit la plus insupportable & douloureuse sans resolution & pour luy en demonstrer viuement ce qu'il en sentoit, luy dōna le tesmoignage qu'il en auoit ainsi soupiré,

444 *Le voyage des Princes*

*Donques il est certain que l'on sent par l'absence
 Plus de calamitez que n'en cause la mort;
 L'absent sent mille maux, causez de souuenance,
 Tout souuenir s'esteint si tost que l'on est mort.
 Lors que i' eslongneray vostre belle presence,
 Je mourray mille fois, & ne pourray mourrir,
 Je choisi donc la mort pour auoir patience,
 Et perir vne fois sans tant de fois perir.
 Je ne veux plus mourrir; ie garde encor ma vie,
 Afin de vous seruir tandis que ie viuray,
 D'un mort vous ne scaurieꝫ iamais estre serue,
 Quand ie n'aymeray plus, c'est lors que ie mourray,
 De ces extremitēꝫ ie choisiray l'absence,
 Car on ne reuient plus ayant beu du lethē,
 Adieu donc, pour encor avec persuerance,
 Vous venir tesmoigner de ma fidelité.*

L'opportunité venuë, les Fortunez partirent de Quimalee, & au depart ils y receurent toutes les courtoysies que l'on depart à ceux dont on fait estat. Plusieurs belles parties furent faictes sur ce suiet, où le Roy se trouua, pour l'honneur qu'il portoit à l'Empereur de Glindicee, & à la Royne de Sobare, desquels ils auoient honorablement receu & festoyez les Ambassadeurs passans. En peu de temps le vent ayant esté propice & propre, les Fortunez arriuerent fauorablement en Glindicee.



L'histoire véritable, ou Le
voyage des princes fortunez ,
divisée en III entreprises, par
Béroalde de Verville

Béroalde de Verville, François (1556-1626). L'histoire véritable, ou Le voyage des princes fortunez , divisée en IIII entreprises, par Béroalde de Verville. 1610.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

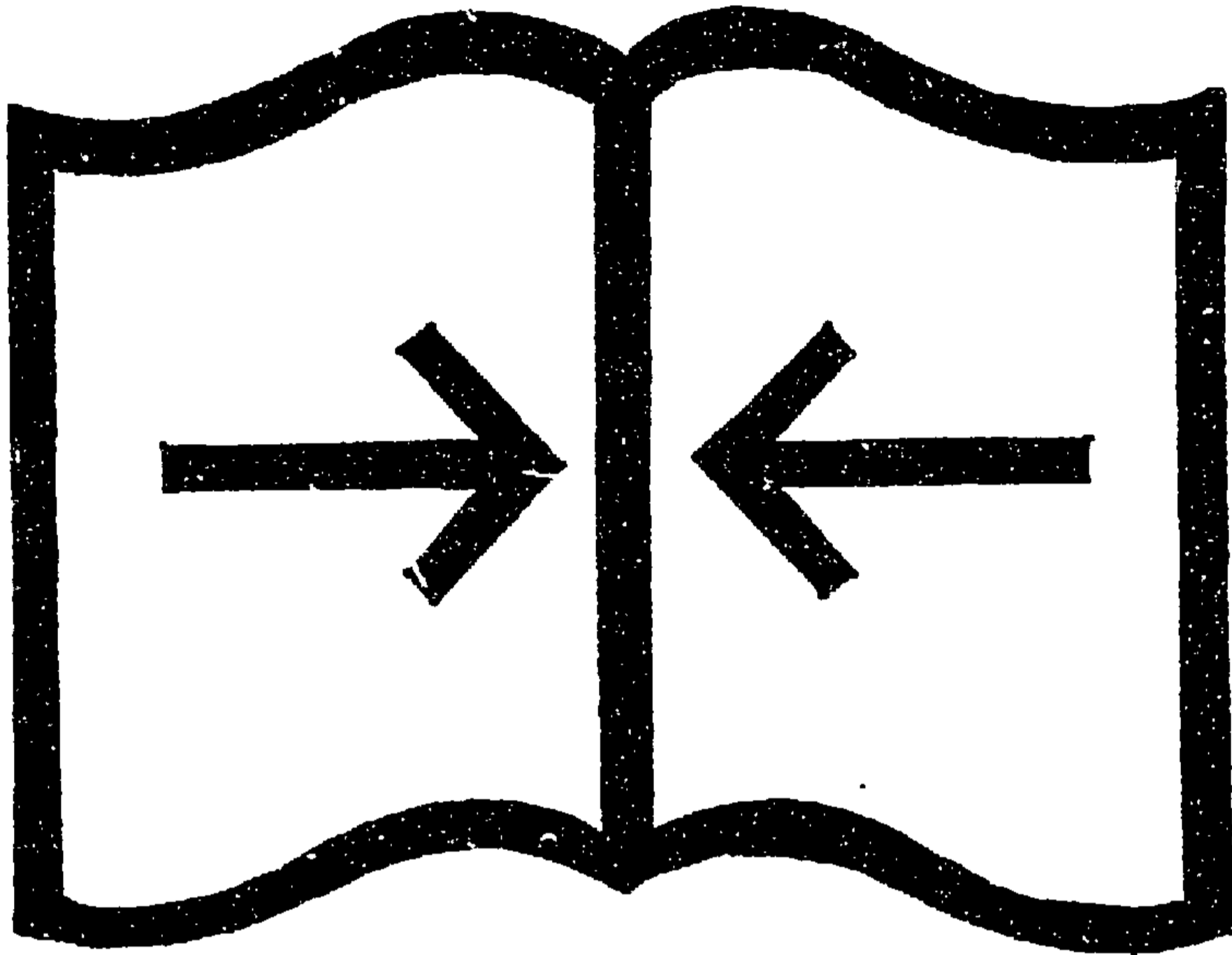


L'HISTOIRE VERITABLE,

ENTREPRISE III.
RELVDE.



Est icy où ie veux egayer mon esprit, & donnant au point de l'excellence, monstret vn reuers d'auis propre à l'effect des belles recherches: Car voicy le point de consequence, & le traict qui manifestera la grandeur des Fortunez, lesquels porteront la mienne sur l'aisle de leur autorité. Quoy? qu'ils eussent esté si temeraires que de s'aller presenter au Roy leur pere ayans eu vn congé tant exact, tranchant le fil à tous moyens de reconciliation? c'eust esté n'auoir point de sagesse, mais trop de presumption inconsiderée, c'eust esté faire essay d'un affront à celuy qu'il faut reuerer en toute humilité, & par ainsi se preparer à la cheute qui les eut abîmez, autant



RELIURE SERRÉE
ABSENCE DE MARGES INTÉRIEURES

**VALABLE POUR TOUT OU PARTIE DU
DOCUMENT REPRODUIT**

446 *Le voyage des Princes*

profondément qu'ils pretendoient s'esleuer. Les Rois sont Rois, & faut, qui que l'on soit, viure avec eux, obseruant tout respect: car ils n'ont consideration sinõ qu'ils sont Rois, leurs actiõs, pensees & resolutions ne se forment pas au modelle de celles des hommes, ains au patron de la puissance des Monarques; l'amitié & le deuoir ne sont en eux que lors qu'ils despoüillent vn petit de leur grandeur, & se recreent avec les hommes pour leur seul plaisir: Tout leur est deu. Mais en quels discours vay-ie nager à bras estendus? Tout beau, propos d'estat, ne m'attirez pas si fort, ie ne veux point faire les Rois inhumains, ie les honore trop, arrestons nous à ce but; C'est qu'ils tiennent les resnes des volontez, & que la bien seance nous astraint d'obeir, si nous ne voulõs que la force nous froisse assõmmez des pierres de nostre fierté. Sçachons que le Roy estant Roy, il n'y a rien sous luy, il n'y a rien qui ne soit suiet à la loy dont il est l'ame. Il n'y a point d'enfans de Roy, il n'y a point de parens ny d'amis, s'il n'y a de l'obeissance, la seule obeissance fait que les fils soient recognus enfans, & traitez gracieusement; que les parens soient honorez de tel auen pour estre gratifiez que ceux qui ont esté nommez amis, soient allechez de bienueillãce, & que l'ame des peuples soit en estime, à ce que les congregations persistent estans conferuees, & que la iustice ait lieu & soit magnifique.

DESSEIN I.

Legations des Ambassadeurs de Sobare & de Glindicee vers le Roy de Nabadonce. L'Ambassadeur du Roy de Nabadonce vers l'Empereur, cognoist les Fortunez, & sous une belle feinte les fait cognoistre à l'Empereur.

TOUT nous rioit en Glindicee, on ne parloit que de l'aïse & des futures delices des effects du voyage en Nabadonce; & les Fortunez qui sçauent toutes les maximes d'Estat, & les veulent practiquer pour obeyr, & vn iour auenir commander, mettent ordre à leurs affaires, qu'ils traictent tant dextrement, qu'ils n'effectuent rien qu'apres auoir eu conseil sur ce que le cœur a déterminé pour l'issuë de leurs desseins, & le prennent de ce qu'ils entendent de leurs amis, auxquels ils ont communiqué. Ainsi ils apprennent comme la Royne de Sobare ne fait faute d'executer l'artifice raisonnable de leur entreprise: car elle leur a fait entendre qu'elle a enuoyé le Comte de Patince en ambassade vers le Roy de Nabadonce, auquel elle demande à mari son fils Viuarambe, dequoy ce bon Roy fut ioyeux & estonné, d'autant qu'il estoit surpris, ne sçachant rien des affaires de ses enfans: Toutesfois il fit responce à la Royne selon son desir, remettant le tout au

448 *Le voyage des Princes*

retour de ses fils, lesquels auoyent entrepris un voyage qui les retenoit encor, adioustant à son discours la grace dont les princes sçauent gratifier, amuser ou suspendre les cœurs, selon que l'issue des affaires les contraindra. En mesme temps l'ambassadeur de l'Empereur de Glindice fut ouy, lequel obtint avec grand signe de courtoisie, ce qu'il vouloit, pour confirmation dequoy le Roy enuoya le Duc de Perictonie vers l'Empereur, luy offrit tout ce qui estoit en son pouuoir, & deuant que ces ambassadeurs partissent il fit venir Sarmedoxe auquel il enioignit que l'hermitage fut sumptueusement accommodé, & que tout y fut d'ordre pour y receuoir des Princes de telle qualité. L'empereur qui n'attendoit que le retour du Prince de Glacere, estoit prest à partir, que le voicy arriuer accompagné de belle noblesse de plusieurs prouinces, & honoré du grand Duc de Perictonie, lequel se presenta à l'Empereur qui auoit esté auerti du merite de cest ambassadeur lequel fut dignement receu, rafraischi & traicté, en toute magnificence. Iour d'audience luy ayant esté donné, il fut introduit deuant l'Empereur pres de la majesté duquel estant en son deuoir il deduit en belles paroles & succintes la cause de sa legation, & selon ce qui luy estoit commandé assura le monarque de la bonne volonté du Roy de Nabadonce son maistre, à quoy il reçeut responce agreable oyant sortir de la bouche de ceste Empereur les beaux & sages discours qui le contenterent tant qu'il a plus faict estat de son belle esprit que des magnificences de sa court, bien qu'elles fussent inimitables.

Fortunez. Entreprise III. 449

inimitables. Ce grand Duc qui ne scauoit rien de la rencontre des fils de son Roy fut fort estonné de les voir tenir les premiers rangs au Conseil, il les recogneut bien, mais comme sage & aduisé se retint, & n'en fit aucun semblant, non plus qu'eux qui le sceurent bien cognoistre. Le Duc sorty du cōseil s'enquit de ceux qui l'accompagnoient, qui estoient ces trois Seigneurs vestus de mesmes parures & d'habillemens tels que les grands les portent en Nabadonce. Il n'en apprit autre chose, sinon qu'ils estoient fort galands, & que leur bel esprit les auoit ainsi approchez de la personne de l'Empereur: Le Duc qui auoit peur de faillir, ne scachant pas l'intention des Princes, n'osa passer outre, ny s'enquerir d'auantage. Le Conseil estant leué, les Fortunez par le commandement de l'Empereur traiterent cest Ambassadeur, & luy firent voir les singularitez plus exquisés du lieu. Puis en temps conuenable le menerent à la fontaine où ils luy donnerent le plaisir de la musique & des autres exercices dōt l'Empereur se plaît, & par dessein l'ayans separé des autres le menerent à la Tonnelle Riante, là ils firent cognoissance, & sous le symbole de fidelité communiquerent librement auisant de ce qui estoit à faire. Ce Duc estoit fort prudent, il aymoit son Roy & ses enfans, & estoit de ceux qui en auoit ploré la perte, parquoy les voyant il fut recreé, & voulut leur rendre l'honneur & le respect deu: apres quoy ils le prierent pour l'auenir de se contenir, veu la necessité des affaires: Luy qui scait biē que ce qui est de loy est stable, & qui n'est pas ignorāt de l'amout des peres vers

250 *Le voyage des Princes*

les enfans, & cognoist à peu pres les desseins que souuent on a és choses grandes, les arraisonna avec raison, si qu'après les mutuelles repliques, il leur conseilla, entendant que c'estoit l'ordre qu'ils desiroient suiure, d'enuoyer prier le Roy leur pere de leur pardonner, & les recevoir en grace, leur remonstrent en outre qu'il estoit bon mesmes tres necessaire de se faire cognoistre à l'Empereur qui moyenneroit leur reconciliatiõ vers le Roy qui les desiroit, & qui le trouueroit extremement à propos de ceste façon, leur proposant ce qui s'estoit passé és legations precedentes vers le Roy : Ce que meurement consulté, ils remirent le tout es mains du Duc qui en prit la charge, parquoy le lendemain il fit supplier sa Maiesté qu'il luy fut permis de l'entretenir de quelque discours particulier. L'Empereur l'introduisit fort gracieusement en sa chambre, & eurent ensemble plusieurs propos, à la suite desquels il fit rencontrer ce qu'il auoit à dire, & parla ainsi à l'Empereur, Sire, le Roy de Nabadonce auoit vn excellent & notable ioyau, precieux sur tout ce qu'il possede, d'autant qu'il a plusieurs vertus, & est composé de trois admirables pieces, & diuersitez accordantes, & de telle vniõ qu'il n'y a riẽ au mõde qui luy soit égal en beauté & merite. Il est auenu par vn certain malheur accompagné de bonne fortune, par la propre volonté du Roy, & contre son desir, de propos deliberé, & sans y penser, de gayeté de cœur & à regret, iugeant bien ce qu'il faisoit, & n'ayant aucune cognoissance de ce qui aduiendroit, le desesperant & s'y attendant, & voulãt ce qu'il crai-

Fortunez. Entreprise III. 452

gnoit le plus, qu'il a esgaré cest exquis ioyau, sans scauoir où il est: Il souhaite de tout son cœur le recouurer pour sa ioye & commodité, & son honneur l'empesche de le rechercher. Il appeté sur tout de le rauoir pour son vniue contentement, & sa gloire approuuee par la iustice le cōtraint de faire vn semblant tout autre: Le plaisir de l'homme combat la dignité de la personne: Je scay que ce luy sera vn infiny contentement de l'auoir, & toutesfois il ne le demādera iamais, & ie croy que s'il scauoit ce que i'en dis maintenant, il m'en desaduoueroit, encor que ie scache qu'il m'en scaura bon gré, & en sera tresaise, d'autant que ce que ie pratique est leō sa volōté, biē que ce soit sans son cōmandemēt, & contre son intētion, mesme si i'auois pensé de luy en parler, il m'eust blasme & expressement defendu de m'ingerer à ce que ie poursuis pour ce suiet: vous scauez, Sire, que souuent les bōs seruiteurs font de grāds seruices à leurs maistres, desquels ils sont auoiez ayās bien fait, encor qu'à cause de l'honneur & de la loy en apparence, ils n'eussent pas voulu consentir qu'on les executast, parquoy les sages & fideles seruēt dignement au cœur plus qu'à l'œil: Et pource ayant grand desir de faire vn signalé seruice à mon Roy, par vostre faueur, ie me presente deuant vostre Maiesté, parlant comme vn simple Gentilhomme, pour n'auoir en cecy aueu que de vous seul, s'il vous est agreable, m'ayant ouy, ie croy que vous m'exaucerez, car presque l'égale part du biē que vous ferez à mon Roy vous escherra. Ie vous supplie donc, que par vostre moyen ce ioyau soit cognu, trouué, & re-

452 *Le voyage des Princes*

couuré, & ie vous dis en parole vraye, que difficilement paroistroit-il, si ce n'est par vostre moyen & autorité, ioint aussi que tout ce que vo^s espérez ou prétendez en la belle entreprife de vostre voyage, ne reussira aucunement sans recouurement : Et vaut autant pour vous deux grands Monarques que vous demeuriez separez cōme cy deuant auez accoustumé, que de vous voir sans ce moyē. L'EMP. Ces beaux discours ont quelque grand dessein caché sous leur escorce, ie vous prie de m'en esclaircir serieusement, & apertement, à ce que mon esprit ne peine point. LE DUC. Sire, l'honneur que ie reçois de vostre Maiesté, est occasion que ie vous déduis cecy en la sincerité de mon ame, aussi ie vous obeyray promptement, & vous declareray tout ingenuement, pource qu'il ne faut pas se feindre deuant vous. Et puis qu'oseroit vne personne priuée deuant vn si grand Prince ? Ce que ie vous diray & declareray vient de moy, tant pour vostre seruice, que pour le bien de mon Roy, & s'il vous plaist le scauoir, ie vous supplie de m'interiner ma requeste, car il y va de vostre parfait contentement, & du plus accompli bien que vostre ame desire. L'EMP. Estes-vous plus accort que les Fortunez ? Il n'est pas que vous ne les ayez sondez, & que ne scachiez comme par leur conseil, i'entreprene le voyage qui me doit rendre content, auez-vous plus de pratique qu'eux : cognoissez-vous d'auantage mes affaires qu'ils ne font ? pour me promettre l'heur qu'ils m'ont promis en me remettant à l'auoir par vn autre moyen ? Ie suis fort asseuré d'eux, & ie ne vous

fortuneꝝ. Entreprise III. 453

cognois pas encores: A la verité, vostre façon & vos paroles me semblent partir d'une ame sincere, & vous tiens pour hōme d'honneur, veu mesme le rang que vous tenez pres le Roy mon frere: mais vostre dessein me fait auoir ie ne scay quel doute, qui me met en peine, & me semble que ce que vous auancez, soit au desaduantage de ces personages dōt i'ay tāt de seurté, & ausquels i'ay tant de croyance: En bon escient si i'estois volage, & prompt comme i'ay esté quelquefois, à mon grand regret, ie deschererois d'espoir: voudriez-vous bien qu'ils fussent presens pour vous ouyr, afin qu'ils repartēt sur vostre proposition? Il n'y a pas long tēps que preoccupé de mō sens, & de croyance legere, ie creusvne calōnie contre eux, & ie les ay cuidé perdre, la penitence a suiuy la faute, ie ne tomberay plus en cest inconueniēt, puis que pour ce suiuet & sans cōtrainte vous vo⁹ estes demis de vostre rang en cest acte, ie veux agir avec vous pour ou contre en la qualité que vous vous estes offert. LE Duc. Sire, où le Soleil luit, les autres astres ne paroissent point, ce qu'ils sont, m'efface du tout, & eux ny moy ne sommes rien en la presence de vostre Maiesté: & pour le faire court, ie vous dy, Sire, en telle qualité qu'il vous plaira me prendre, que les Fortunez vous deçoient en vn point: Et pour le vous dire avec plus d'honneur encores vne fois, & afin qu'il en suruienne vn effet notable, ie vous supplie d'une faueur, si i'ay failly en ce que ie vous ay dit comme personne priuee, ie me submets à la correction: En outre ie vous supplie aussi que comme Ambassadeur du Roy de Nabadonce, ie

454 *Le voyage des Princes*

vous declare en la presence des Fortunez , qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils vous ont promis , sans que vous m'accordiez le don que ie vous ay requis , touchant le ioyau de mon Roy:& maintenant, Sire, tenant rāg d'Ambassadeur de tel Roy, ainsi qu'il vous a pleu me receuoir, à ce que vous ayez affaire à vn Prince qui vous puisse respondre , & qu'il est besoin en accusant d'estre de la qualité de ceux qu'on accuse , ou approchante. Ie vous declare que les Fortunez vous ont deceu , ils sont Princes & comme representant le Roy, & Prince ie les accuse. L'Empereur n'entendant point ces propos, luy dit qu'il le mettoit en trop d'impatience : & partant pour se resoudre, il commanda qu'on fit entrer les Fortunez , lesquels entrez, l'Empereur fit approcher , & leur dit que le Duc de Piroctonie les tenoit pour deceueurs: ils ne respondirent rien. Et le Duc prit la parole, disant, Sire, ces Princes ne debateront point avec moy, si de tout en tout ils ne veulent deschoir de ce qu'ils font. Demeurant au terme du don que ie vous ay demandé : ie vous declare que ces trois Princes presens sont fils du Roy de Nabadonce, & que se cellans ils vous deçoient, c'est dont ie les accuse , & le don que ie desire est que vous les restituez au Roy leur pere, sans que il les demande, & tout ainsi que s'ils estoient vostres , & que vous les luy donnassiez, ce que vous ferez s'il vous plait interceder pour eux, à ce que ils trouuent grace, & soient restablis en leur premier estat. Ayant dit celà, il raconta succinctement tout ce qui estoit de leur fortune. L'Empereur tout ravi & ioyeux de telle nouvelle tant agreable, embrassa amiablemēt les Fortunez. Ce

ne fut point sans lestancer de leur deceptiō cōmise, & leur reprocher le tort qu'ils luy auoient fait de ne s'estre descouverts à luy, & en ceste actiō furēt mises en auāt les excuses qu'un si grād peut conuenablement laisser eschapper, & les douces requestes de pardon que deuoient exposer ceux qui n'ont failli que par bien-seance & pour bien faire.

Ceste affaire cognüe, la Cour fut remplie de ioye, & ceux qui auoient fait estat de ces Princes vindrent à leurs pieds se repentir du mespris inconsideré qu'ils auoient fait de leur grandeur, les blasmant respectueusement du tort qu'ils auoient fait à leur rang, & à leur deuoir. Apres il fut aduisé que l'Empereur partiroit, & que le Duc de Piroctonie iroit deuant pour impetrer la reintegratiō des Princes par le Roy leur pere, duquel ils attendroient la volonté sur les frontieres de Nabadonce, ce qui pleut à l'Empereur.

DESSEIN DEUXIESME.

Partement de l'Empereur. Excellēces de l'Hermitage. Hymne de la natiuité du Daufin. Plainte de l'Empereur. Discours amoureux de Lofnis & Fonsteland. Le Roy de Nabadonce enuoye à ses fils pour les receuoir en grace. Discours plaintifs de l'Empereur.

LE grand Anniuersaire d'Amour se celebroit ceste annee, & on auoit mādédetoutes parts que l'élite des amās se trouueroit en l'hermitage.

456 *Le voyage des Princes*

d'honneur, parquoy tous ceux qui auoient des causes pour ce suiet mirent peine d'y venir, pour ce que là est la perfection des recherches & preuues d'amour, dont toutes les maladies sont changées en santé parfaite, les opinions muées en verité, les douleurs trāsformées en ioyes, & les vaines passīōs faites assuree permanente & vraye. Et qui plus est, si quelqu'un a perdu sa Maistresse, ou vne Dame son seruiteur, quelque amitié, inimitié, verité, feintise, ou dissimulatiō qu'il y ayt entr'eux, on rencontre là les nouvelles certaines de ce qui en est, pour en receuoir vtile contentement. Le partement de l'Empereur fut festoyé solēnellement par tout l'Empire, & l'assemblée fut grande & belle, Lofnis eut permission d'y venir, & son equipage fut dressé selon son merite, & fut accompagnée de plusieurs Dames curieuses de voir les belles merueilles de l'hermitage, auquel depuis peu de temps auoient esté adioustees de grandes singularitez tirees de l'isle Sympsiquee, laquelle cōme nous auons appris, a perdu en partie vne grace qui luy estoit propre, non que ce soit la faute des originaires, ains l'erreur produit à cauiē du changement des saisons, & de la felonnie des hommes, qui sous ombre de curiosité vertueuse estoient deuenus faussaires, sous semblant de voyageurs corsaires, sous feinte de religiō hypocrites, & sous le tiltre de gēs d'honneur impies & imposteurs, employans le nō de la vertu à la malignité de leur maudite industrie: les gens de bien de Sympsiquee qui taschent à mettre ordre à ce mal pour le repurger bien tost, ne pouuans seuls resister à la malice augmentante, & qui mesme auoit esbrālē quelques

fortuneZ. Entreprise III. 457

vns des nouueaux habituez, ayans assemblé le conseil pour en deliberer, sans estre plus lōg tēps contrains de flechir sous le malheur du temps, ont resolu de s'asseurer des bons, & de resister aux mauuais pour chasser les meschans, qui interrompent les repos, & troublent les belles occupations, & pource se sont adoints au Roy de Nabadonce qui les soustient, & a donné moyen de rendre leurs costes inaccessibleles, & leurs ports imprenables, & quant & quant forces pour chasser d'avec eux ceux qui les gastoyent, le tout s'estant rencontré à propos sur l'affaire de la belle figure: dont il fut parlé comme nous estions en Sympsiquee avec les Fortunez.

La Court estoit fort grosse, patee d'infinies fortes de gens, car outre les Princes, Seigneurs, Gentils-hommes & autres du pais, il y auoit des estrangers venus de toutes nations, & sur tout de François: dont aucuns estoient de nostre cognoissance, qui furent tres-aíses de nous reconter, principalement à cause que comme habituez, nous auions de la creance au pais, aussi nous les introduisimes en plusieurs lieux, & notamment en nostre college de Druydes, qui dés les temps anciens y est conserué. Entre ces compatriotes il y en eut vn qui prit conseil de presenter à l'Empereur vne piece de musique fort industrieusement elabouree, & qui n'auoit point encor couru: Sa Majesté y prit plaisir, & l'ame en estoit quelques stances que j'auois faites en l'honneur de la natiuité du Daufin, que le docte Bauduin auoit animees selon la science des plus beaux accords: L'Empereur s'en estant resiouy,

458 *Le voyage des Princes*

eut fort agreable le discours qui luy fut fait des magnificences qui s'estoient faites en ce temps la. Je n'auois pas enuie que ces vers fussent veus d'autant que ie ne demande rien aux grands, & que ie ne pretēs point ietter ces beaux traits en guise de doux hameçõs, pour tirer de leurs cõmoditez. Et toutesfois ie m'auise qu'il faut que on les voye, pour leur estre tesmoignage que ie m'esiois de leur bien, à cause que possible ils gratifient quelques vns de mes amis qui ont affaire d'eux: Et puis i'oblige parauanture la bonté d'un courage royal, m'esgayant en son honneur, ores qu'il ne le peut gouster, à ce que venant à l'estat accompli que sa bonne destinee luy prepare, s'il vit, il ait plus d'occasion de me regretter pour n'auoir vescu avec moy, que ie n'ay d'opinion à l'espoir de ses faueurs: voyez donc ce petit excès d'esprit.

*Voicy le iour promis au bon heur de la France,
 Jour plus iour que le iour, le beau iour des François,
 Tout le mode au iour d'huy plein de resiouissance.
 Pour bien chanter se change en vne belle voix.
 Ceux qui ont du lis d'or la fleur au cœur empreinte,
 Voyent l'age doré renaistre avec la paix,
 Et to' ces malheureux qui n'aimēt que par craïte
 Se trouuent confondus en leurs desseins mauuais:
 François marquons ce iour dedans nostre memoire,
 Qu'on honore ce iour, entre les iours plus beaux,
 Le iour auquel est nay de nos Princes la gloire,
 L'appuy de nostre bien, la fin de nos trauaux.
 Les cœurs deuotieux, les fideles au Prince
 Viendront icy chanter en accens eternels,*

Fortunez. Entreprise III. 459

*Les peuples amassez de prouince, en prouince,
En diront deuant Dieu les hymnes solempnels.*

*Tout releuez de cœur, tout épris de louange,
Passionnez de ioye, esperdus de plaisirs,
Espointez de nos chants, poussez iusques aux
Ange,*

Nous monstrerons à Dieu nos fideles desirs.

*Jo donques chantons, benissons ce grand Maistre
Qui de biens infinis rassasie nos cœurs,
Chantons en ce beau iour qu'il luy pleust faire
naistre*

La colonne d'esper de ses bons seruiteurs.

*Tous fideles aux Rois, ont part à la liesse (fin,
Des bien heureux François qui louët Dieu sans
La desia tout triomfe en parfaite alegresse,
Par tout on chante, Io, Io, pour le Daufin.*

A la fin de chaque verset, on repetoit ce couplet,

Io Io sans fin

Io pour le Daufin.

L'apparence nous faisoit croire que l'Empereur y prenoit plaisir, ioint qu'il se diuertissoit vn peu : Et cependant le cruel souci de son cœur le mordoit pressément, l'absence d'Ethereine le sollicitoit aux regrets, l'indignité qu'il a commise vers elle le iette au desespoir; Mais les promesses des Princes le consolent d'esperance, vne fois qu'il estoit avec eux en particulier, il se douloit ainsi: Je pensois auoir assez d'asseurance pour resister à cét effort de disgrâce, & mesmes ie me disposois à ceste perte, d'vn cœur paroissant égal à celuy qui vit en contentement, mais la force de ceste auanture tant desauantageuse pour moy, m'a tellement oppressé, que ie

460 *Le voyage des Princes*

fois succombé, aussi ie recognois qu'il n'y a de plaisir plus grand que l'eslongnement du sujet aimé, & en ay l'ame tant affligée, que ie ne scay si ie me pourray releuer estant opprimé si vehementement, ce qui plus me penetre, & qui multiplie mon angoisse, est l'excellence de mon sujet: Ie pensois faire le resolu me destournant à mon pouuoir de l'enuy que ie souffrois, mais il m'a fallu flechir sous l'effort de ma detresse. Tant violement touché, il faut que ie souspire, ie me plains doncques & lamente pour adoucir ma misere, ie deploye l'ær de mes plaintes, que ie fay couler en piteuses larmes, que i'espends secrettement durant mes tristes inaginations. Les Princes le cognoissans si dedaigneusement pressé de sa melancholie, le reconforterent & lui promirent hardiment qu'il verra en Nabadonce celle qu'il desire, la preuue reiteree qu'il a des effets de leurs paroles & conseils, & puis à ceste heure sachant quels ils sont, fait qu'il les croye, & que plein de bon espoir il s'alliege soy mesme. Et de fait il n'y a rien qui apporte tant de plaisir que la certitude d'une belle iouissance qui s'approche. Continuans le chemin pour ce voyage heureux, les Princes Fortunez se tenoyent pres de la personne de l'Empereur, inuentans iournellement des nouueaux diuertissemens, durant quoy souuēt il leur tenoit propos de regret qu'il auoit de ne les auoir pas cognus, & de desplaisir qui le touchoit de les auoir mal traitez. Mais eux suyuant leur accoustumee sagesse le prioient de ne penser plus au passé, & d'auoir agreable la rencontre de leur fortune, l'incitans à ne songer

fortuneZ. Entreprise III. 461

qu'à se resjouir, lui requerans pardon de s'estre celez, alleguans que ce qu'ils en auoyent fait estoit pour aquerir de l'honneur en bien faisant, ce qu'ils n'eussent peu si biẽ estans cognus, car le respect que lon leur eut porté, eut empesché le fil de leurs entreprises, qui estants secretttes deuoient estre tramees secretttement, & de ce deuis tombans en autre, luy promettoyent qu'il n'auroit point veu le tiers des ceremonies & singularitez de l'hermitage, & du grand anniuersaire d'Amour, que le sujet de son contentement ne fut proche de luy. Cependant Fonsteland qui estoit tousiours en action, auoit quelquesfois l'œil & le deuis de sa maistresse, qui luy dit: Vous estes bien content de nous tenir, & de nous mener au lieu où vous auez toute puissance. Et puis que sera-ce quand nous serons deuant la belle figure? FONSTELAND. Vous auez bien iugé de mon grand contentement, & l'eussiez peu cognoistre avec ma fidelité par la figure d'argent, mais ce sera bien plus quand il faudra venir aux preuues entieres, alors vous iugerez combien ie suis veritable: Ie vous iure, Madame, que la valeur que vos perfections ont excitee en mon ame, & qui me fait auoir l'assurance de vous seruir, m'entretient en ceste magnanimité de courage, pour trouuer l'occasion de vous faire preuue de mon obeissance, possible pourray- ie deschoir de mes pretentions, pource que ma fortune ne me peut promettre tant de grace, que ie reçoie la faueur dont vos pitiez peuuent consoler le cœur qui sospire pour vous: Toutesfois ie ne chan-

462 *Le voyage des Princes*

geray iamais ce grand deſſein, d'autant qu'il ne m'en peut auenir que toute gloire: Que s'il y a du hazard fascheux pour moy, ce ſera à cauſe de mes deffauts, qui font paroître les approches de ma ruine par la grandeur de vos merites, leſquels ſont vn eſcueuil, contre lequel ie me perdrois, ſi ma temerité n'eſtoit ſoulagee par voſtre clemence: Si ie me perds en ceſte fortune, ie ne lairray de faire vn guain abondant, car i'auray eu l'heur d'auoir pretendu au plus digne ſujet d'amour. Oppoſez voſtre ſageſſe à mes diſcours; auancez les belles reſolutions de voſtre eſprit, taſchez à me deſtourner par les reuers de voſtre prudence, me demonſtrant, ores ma preſomption; ores mes infirmitéz, & par les viues pointes de vos raiſons, faites moy croire ce qu'il vous plaira, tant pour me diuertir de ceſte auanture, que pour taſcher d'affoiblir mes eſperances ſ'il ſe peut; ſi eſt-ce que vous ne ſauriés vous effacer de mon cœur, ny en oſter les fideles conceptions qui l'entretiennent, ny aneantir l'eſtime de la felicité qu'il reçoit en meditant apres les parfaites idees, dont vous l'auiez auifé. **LOF-**
NIS: Pourquoi vſez vous de ces façons de propos, veu que ie ne vous ay donné, comme ie croy occaſion aucune d'auoir tant de defiance de moy? Ne vous aneantiſſez point tant, car ie n'y aurois point d'honneur, & continués l'affection vertueuſe que vous m'auiez promiſé, & ie ſauray bien me diſpoſer à mon deuoir. **FONSTE-**
LAND. Il eſt reſolu que ie ſoy voſtre, auſſi rien ne pourra deſtourner mes heureuſes delibera-
tions, leſquelles ſuyuent les plus exquiſes for-

Fortunez. Entreprise III. 463

mes de vertu sous la lumiere d'honneur que ie reçooy de vous, qui estes deuotement consacree à la perfection dont les saintes persuasions sont vostre entretien, l'abondance que vous en auez vous en fait exposer souuent les thresors, quād par vos sages propos vous deduisez heureusement ce qui est du deuoir, lors qu'il vous plaist repaistre les ames de vos vtils discours, nous proposant la vertu, ce que vous acheuez avec telle efficace que les esprits d'honneur en sont attirez : c'est ceste equitable violence qui m'a conquis, & qui m'aquiert à vous, qui pouuez triōpher de tout, & qui auez peu de gloire de m'auoir retenu, toutesfois ce vous en fera : parce que vous m'auetz releué l'esprit vers les obiets excellens. Je suis resolu de persister en la fidelle volonté que ie vous proteite : afin que par mes portemens, vous soyez acertenee que vous estes mon vnique flambeau, guide eternelle, & conduite raisonnable de ma vie, de mes desseins, de mes esperances & de tout mon bon heur : ie voy qu'il faut ioindre la troupe. La grandeur du respect que ie vous dooy m'empesche, mais l'as-seurance que i'ay en vostre bōté me fait vous dire, ma Belle Maistresse, ie vous baise tres-humblement les mains.

L'Empereur auançoit à petites iournees, & le Duc de Porictonie arriua & se presēta au Roy de Nabadonce, auquel il fit ample discours de l'effect & succès de sa legatiō, puis il adiousta la charge expresse qu'il auoit de l'Empereur de Glindicee, touchant ses fils les princes Fortunez. Le Roy fut trescontāt de ce qui s'estoit passé avec l'Em-

464 *Le voyage des Princes*

pereur, & tres-ioyeux de ce que ses enfans auoiēt tant accortement vescu avec vn si grand Monarque, l'aïse qu'il eut d'entendre leurs diuerses auantures, lui fut vne ioye tant entiere, qu'il ne la peut communiquer qu'à son propre cœur. En ceste liesse il enuoya au deuant de l'Empereur, & luy rendant graces des biens qu'il auoit fait à ses fils, le supplioit d'en vser comme estans à lui, au reste il leur mādoit par le grād Duc qu'il les receuroit en grace, puis qu'ils lui auoyent esté obeïssans. L'Empereur entrant és limites de Nabadōce, se trouua à l'oree d'vne forest qui le fit souuenir du temps malheureux de sa disgrace, & lui sembloit voyant les arbres que les bois fussent les mesmes où en cholere, & malicieusement il auoit relegué sa belle & tant desirée Etherine. Il voulut qu'on s'y arrestast, car, dit-il aux Princes Fortunez, ie veux en cet endroit, faire vn sacrifice à la beauté mal traitée, aussi ie commence à sentir par les apparences que ie pourray receuoir de l'alegemēt, toutesfois ie ne veux point imaginer que ie sois prest de recouurer repos, que ie ne trouue ma pauvre Etherine, que ie croyrois estre esteinte sans que ie la sens estre tousiours viue en moy, aussi iusques à l'heure heureuse que ie la reueray ie me veux incessamment plaindre, en la regrettant. En ceste feruente humeur, il se monstra plus vaillant qu'il n'estoit, car à dire vray, sa melancolie l'auoit tant mal mené & estoit si bas que presque sa vie ne tenoit plus qu'à vn delié petit filet, il fit apprester ses chantes qui firent la musique à l'ombre des beaux chesnes qui receurent les voix delicates, & les accens des instrumens,

avec

Fortunez. Entreprise III. 465

avec telle douceur de rencontre, que l'ær & la terre en retentissoient d'une si douce esmotion, que la resjouissance s'en conceuoit par les substances inanimees, & bien que quelques plaintes fussent souspirees, si est-ce que les piteux raisons en estoient si beaux, qu'en fin tout deuint ioye: entre autres ærs qui furent estalez à l'ouye, les maistres firent estat de cestuy-ci que l'Empereur auoit luy-mesme retracé, à l'ombre de sa douleur plaignant sa belle, comme si elle ne fut plus.

*Mon cœur est oppressé, ma vie est languissante,
Mon ame desolee, ennuyee, dolente
Acheuera ses iours:
Me saisissant de mal, sans plaisir & sans grace,
Sans vie ie viuray, puis que la mort efface
L'honneur de mes amours.
Vie que ie tenois ma plus parfaite vie,
Enuie qui m'estois toute parfaite enuie,
Desir entier desir.
Douceur de mes douceurs la douceur sauoureuse,
Du meilleur de l'amour la rencontre amoureuse
Plaisir parfait plaisir:
Beaux yeux qui nourrissez de si bonnes delicés
Mes esprits languoureux, yeux doucemēt propices
A mon cœur languissant;
Vostre lumiere helas, est maintenant esteinte,
De ce que vous estiés, vous n'estes que la feinte
Et l'ombre palissant.
Aussi ie ne suis plus qu'une image debile,
Sans vie & iugement, une souche inutile,
Une source de pleurs:
Et ne reste de moy qu'une voix vagabonde,*

466. *Le voyage des Princes*

*Qui en retentissant, par tous les coins du monde,
Tefmoigne mes douieurs.*

Durant que le cœur se delectoit en ces accords, l'Empereur entretenant les Princes Fortunez leur disoit, Voila ce que ie veux feindre, ie veux penser qu'elle ne soit plus, qui est la pire fortune qui me puisse auenir, car ie l'ay disposee à la cruauté qui l'a deffait! Pensant à ceste extremité tant triste, i'auray vn grand bien si i'en reçooy quelque bonne nouvelle; & puis ie pense auoir de l'alegement, & suis satisfait quād ie peux dire mon angoisse, & quand i'oy plaindre mon mal, ie me resiois, d'autant que l'humour melancholique a cela, qu'elle est fort aise d'estre flattee, & se soulage quand on croid avec elle ce qu'elle veut qu'on imagine qu'il soit, & certainement il faut quelquesfois donner au genie son particulier contentement; Iay voulu exalter cet ar de la sorte que mon cœur l'a pensé en ofrande à la beauté de son intention, & ainsi pour me consoler ie me donne permission d'euenter quelquesfois mes p̄secs. Je p̄sois autrefois me iouër faignant de croire qu'il y eut des Fees ayans pouuoir de lier les cœurs pour par certains efforts tourner les cogitatiōs à leur gré, & les transmuer à leur vouloir, & mener à leur plaisir. Mais auourd'huy ie le crois absoluemēt, car ie suis touché de ceste vehemence, laquelle procede d'vne force existēte & non imaginaire, aussi i'en chante l'humble palinodie. Je scay & i'experimente la violence qui domte les courages, les eleue ou abaisse, excite ou retient selon ses pretentions & l'attribuant comme il le faut

Fortunez. Entreprise III. 467

à celle la seule que i'ay indiscrettement perdue, ie la tiens pour vniue Fée dominant sur mes destins, qu'à ceste heure elle touche pour les faire aller à son gré: L'aymant separé de sa mine, ou priué de la limaille du metal qui le nourrit, se flectrit, & perdant sa vie, demeure sans vigueur; vne pierre inutile & vn fardeau desagreable: de mesme trop separé de celle qui est l'agissant qui fait mouuoir mon ame, ie suis vn vain corps & mon esprit n'est que la similitude de ce qu'il souloit estre, il est sans ardeur, sans beaux mouuemens, sans belles cogitations, assopi & retenu dans son centre oysieux & desnüé de ceste excellente agitation, qui le mouuoit aux grandeurs de ses pensees, selon les accomplies rencontres de perfection. Tel est l'estat où ie languis si surpris des debilitéez que cause la desplaisance, que ie ne me recognois plus; Au lieu d'auoir l'humeur prompte & soudaine, l'intention gaye & resoluë, la pensée galante & releuee, ie vay cheminât auëc le desordre de la tristesse. Et sil ne me restoit vn peu de ce leuain d'esperance qui me gratifie des consolations que se forment les fideles amans, ie ne serois plus que la statue de ce que ie deurois estre: Ceste beauté d'esperoir est le reste de l'estincelle de ma vie, c'est ce qui me retient & accoustume à supporter le faix de mes inquietudes, me faisant resoudre à la continuelle poursuite de mon dueil, & toutefois ie m'euertue à ce que vous me proposez par l'esperoir que i'ay de biẽ rencontrer: car ie n'ay entrepris ces beaux desseins que pour r'auoir mon bien: Si ie suis tant heureusement regardé de l'astre fauorable que cela

m'auiene, ie paroistray en glorieux & magnifiques effets, ayant pour but le seruice que ie doy à ma Belle, & par lesquels elle saura que ie suis & seray ce qu'il conuient que ie sois pour elle, que seulemeut mon ame au gré de ses volontez. Telle resolution sera la fin de mes pensees, car ma fidelité s'est donné pour eternal objet, la vertu qui l'a tousiours accompagnée, & mō ame sans cesse coniointe à si belle opinion, demeurera constante en desirs & actions, aussi ie seray tel que ie ne chemineray iamais par autres sentiers que ceux que trace le deuoir.

DESSEIN TROISIEME.

Parties plaisantes pour le suiet des Dames & sur tout de Lofnis. Contre ceux qui s'offrent à toutes Dames. Stances contre les sorciers & charlatans. Coustumes d'un May. Remonstrances de Lofnis à Fonsteland.

TAndis que l'Empereur deuisoit avec ses familiers, les Dames auoyent fait tendre leur pauillon vn peu auant dans le bois, où l'on donnoit du plaisir à Lofnis selon les occurrences, & veint à propos qu'il falut faire là le seiour, pour le reste du temps qui attendoit la nuit, & aussi y coucher. Il semble que souuent le destin s'accorde avec les occasions, ou bien qu'il les face venir à gré à ceux qui ont l'ame sincere. Ce iour mesme estoit le dernier d'Auril, & il estoit

Fortunez. Entreprise III. 469

escheu que Lofnis estoit nee le premier iour de May, de sorte qu'y pensant durant ce petit repos Fonsteland prit sujet de faire quelque partie pour sa Maistresse. L'Empereur estoit occupé à son diuertissement, & les Princes Fortunez eschapperent vn petit, & vindrent voir les Dames. La Belle Serafise compaigne de Lofnis, qui ne pretendoit rien moins en l'amour, que d'obliger vn iour quelque braue courage, leur dit, Et bien Princes, vous semblez estre oyseux, que ne vous auancez vous chacun en l'honneur de sa maistresse, pour donner du plaisir aux Dames? CAVALIREE. Madame, commandez absolument à vostre seruiteur, afin que nous sachions si vous auez autant d'adresse de le bien traiter, que vous estes capable de le posseder. SERAFISE. Je n'ay encores rien acquis, & pourtant ie ne puis faire ce que vous dites, quād ie scauray d'auoir puisſance sur vn bel esprit, i'en vseray selon le bon iugement qu'amour me laissera. CAVALIR. Seroit-il vray que vous, tant belle & accōplie fussiés parmy les beaux esprits, & que rien ne fut à vous? SERAFISE. M'estimez vous de tant de merite que ie puisse posseder quelque cœur? CAVAL. Croyriés vous que i'eusse si peu de iugement, que ie ne puisse estimer ce qui doit estre? Comme ils estoient sur ces petits debats, il suruint vne mascarade de sept gentilshōmes qui firent vne entree fort agreable & leur balet repeté par vne belle voix disoit :

*Triomfés iustement dessus toute excellence,
Vous Belle qui auez toutes perfections,
Tont ce qui de parfait porte quelque apparence,*

470 *Le voyage des Princes*

*Imite en sa grandeur vos braues actions.
Je ne uay point cherchant d' Idee passagere
Pour vous représenter vos merites parfaits,
Ceux là qui vous verront, à la uenë premiere
Prendront de mon discours à tesmoins les effaits.
Vostre esprit releué sur les termes du monde.
Va tousiours meditant des desseins glorieux,
Vostre cœur est si grand qu' aucun il ne seconde,
Tant soit il de vertu ferme deuotieux.
Vous estes tout ainsi que les flames mouuantes
Qui s'esteuent tousiours deuers l' eternité,
Et vos pensees sont des pensces brillantes
Après les grands obiets pleins de diuinité.
Vous estes le raport des essences extraites
Du suiet accompli de merite, & d' honneur,
Telle on vous iugera le patron des parfaites,
Le paradis des cœurs, des esprits le bon heur.*

Toute la belle troupe fut esmeuë de ceste gentille petite auanture qui fut longuement continuee à l'honneur de Lofnis, qui cognut bien que ceci partoit de l'inuention de Fonsteland, qui auoit choisi ces sept, lesquels se presentans deuant les Dames les mettroient en opinion, que chacun d'eux chantoit ainsi les merites de sa maistresse. Le bal estant cessé, vne Dame presenta le lut à Fonsteland, luy disant qu'elle luy offroit comme à celui qui estoit l'unique à le bien toucher, & le prioit par celle qu'il desiroit seruir, de se donner luy-mesmes le plaisir qu'il esliroit pour esgayer ses pensces: Il le prit de ceste belle main, luyuant la forte coniuuration que la bouche en auoit faite, & dit: Je vous reciteray vn petit soupir tel que ie l'ay assemblé,

fortunez. Entreprise III. 471

pour l'honneur de celle qui guide les puissances
de mon esprit.

*Ce qui est de grandeur, de beauté, de sagesse,
Est en l'unique objet, honoré de mon cœur,
Aussi rien n'est parfait que ma Belle maistresse
Dont les merites sont des incrites l'honneur.*

*Ces beaux yeux sôt des feux dôt la source eternelle
De lumiere fournit l'universel flambeau,
Son front de majesté est le parfait modelle
sur lequel est formé tout ce qui est de beau.*

*Sa bouche est des destins la profetesse sainte,
Sur ses leures tousiours se sied la verité,
Et son ame qui tient toute autre ame contrainte,
Va reduisant tous cœurs selon sa volonté.*

*D'un cœur humilié d'un courage sincere,
Je la vay recherchant en mes deuotions,
Telle est ma pieté, car ce seroit mal faire
De n'aymer & servir tant de perfections.*

*Royne des volontez recevez ce service
De l'esprit qui sans vous l'amour n'estimeroit,
Et iugez aux effaits de l'humble sacrifice
Du cœur qui volontiers pour vous s'immoleroit.*

A ce propos fut mis en auant le service qu'on
doit aux Dames, & chacun proposoit le desir
qu'il auoit à seruir sa maistresse: Et là dessus Se-
raïse accorte entre les belles, parfaite entre cel-
les qui ont de l'entendement, & galante entre
celles qui scauent bien dire, se prit à raconter sa
propre fantaisie, où la fantaisie qui la faisoit par-
ler. Il y a dit-elle en ceste court, vn personnage
qui est fort accompli, & qui discourât avec moy
me façonna le discours, pour r'abatre les beaux
& auantageux propos de ces Amans, qui n'ont

472 *Le voyage des Princes*

autre parole en la bouche, que le service qu'ils doiuent aux Dames, & cependant n'ont rien moins au cœur, d'autant qu'indifferemment à chacune ils vsent de mesmes protestations de fidelitez. Je dy vray que ie croy que tels n'ont rien de bon en l'ame, ou bien ils pensent comme ils disent, estants affectionnez de tous sujets quand ils les rencontrent: Cela n'est point amitié, & encor moins amour. Et pour s'en asseurer, il faut auoir cét homme de bien, qui par sa belle dexterité peut, si quelque Dame l'en prie, luy faire voir son seruiteur, en pourtrait tout à l'instât.

LOFNIS. Je te prie, m' amie, que nous l'ayons, afin qu'il me face voir mon seruiteur. SERAFISE.

Quand il n'y aura que nous deux, ie le feray venir, il ne se veut pas communiquer librement à toutes personnes, & si tost qu'il sera avec nous, il vous fera voir en belles figures tout ce que vous aurez enuie de voir. VIVAR. Madame ne croyez pas ce que ceste prudente Dame vous dit, & n'y pensez point, ces petites gentilleses sont aussi vaines que les ærs figurez, prenez vous aux preuues, qui seront solides & vrayes demonstratiõs de ce qui est, & ne vous abusez point vous laissant trõper par ces ramasseurs de petites gentilleses.

SERAFISE, Vrayment vous en parlez d'affectiõ, vous auez peur d'estre descouuert, & que ie fache par lui si vous estes fidele à vostre maistresse. VIVAR. I'ay tât de fidelité pour ma maistresse, que si ce personnage lui vouloit montrer autre pourtrait que moy mesme, ma presẽce luy feroit tât de peur qu'il tõberoit, & se laisseroit engloutir à l'enfer, lequel s'ouueroit incõtinent sous ses

fortunez. *Entreprise III.* 473

pieds. Ce Prince disoit ceci pour rabatre la curiosité de Lofnis, qui durant ce discours à ce qu'il aperçeut, auoit affligé Fonstelād, lequel ne peut repartir à cause qu'il estoit surpris & préoccupé. A ces discours d'autres succederent, rāt que chacū se retira. Fonstelād estoit vn peu troublé, aussi son amour le cōuioit à ceste esmotiō, en laquelle rumināt & se trouuāt seul, il deschargea sō cœur, r'assemblant en belles paroles ce qu'il pensoit, ce qu'il pretendoit, & ce que son ame auoit deliberé, & trouua moyen de l'enuoyer à Lofnis qui le receut, ne se doutant point de ce que c'estoit. Elle le prit doncques, mais elle changea plusieurs fois de pensee au pris qu'elle courut des yeux & du cœur ces versets,

*Reprenez dedans vos creux substāces tromperesses,
Qui scauez par vos arts surprēdre tāt de cœurs,
Ne venez pl^s charmer les yeux de nos maistresses
Faignās de leur monstrier l'ar de leurs seruiteurs,
Anges pernicious que la detresse ronge,
Et qui scauez mentir quelques felicitez,
Fuyez, car les beaux cœurs ennemis du mēsonge,
Ne se destournent plus apres vos vanitez.*

*Et vous mignons esprits semblances eternelles
Del'esprit tout-puissāt, croirez vo^s ces mēteurs:
Vo^s chef-d'œuvres de Dieu faictes pour estre belles,
Quoy voudriez-vous aussi croire ces seduēteurs?
Vous belle de mon cœur qui auez cognoissance
Que ie n'honore rien que vos perfections,
Voudriez-vous rechercher vne fausse apparēce,
Pour deceuoir amour & mes affections?
Vous voudriez vous attendre aux especes friuoles,
Qu'un triste charlatan vous feroit esperer,
Et mesprisant la foy de mes chastes paroles,*

474 *Le voyage des Princes*

*Du meurtrier de la foy vous vouloir assurer?
Ces cruels deceueurs troublent les fantaisies,
Ils mettent dans les corps trop de tentations :
Mais les fidelitez des amours accomplies
Accompaignent le cœur de consolations
Voyez moy vous verrez non une vaine image
Legerement pourtraicte en un traitt passager
Et vous qui iugez bien d'un fidele courage
Vous y verrez bien plus qu'un nuage leger.
Mais qui vous fait penser à cette experience
De vouloir par hazard voir vostre seruiteur
Sinon que meprisant ma fidelle constance
Vous faictes peu de cas des devoirs de mon cœur.
Vous abusez amour, vous fraudez sa creance
Puisque vous estimez ces fantasques discours
Je prens donques congé, car frustré d'esperance
Je voy que vous auez cent mille autres amours
Et puisque l'on se fie aux douceurs de ces Dames
Qu'on s'oblige d'esprit à servir leur beauté,
C'est se recuire en vain dans des iniques flames,
En se rendant l'obiet de toute indignité
Puisque vous desirés qu'une fause magie
Vous montre le succès de vos intentions
C'est fait, il ne faut plus que constant ie supplie,
Car vostre cœur est loin de mes pretentions
Ma belle i'en mourray, tant pressé de detresse
Que ie ne pense plus retrouver de l'espoir
Voilà! ie scauois bien qu'une belle Maitresse
M'abusant de propos me deuoit decevoir.
Rompez ce doux lien, qui oblige ma vie
Avant que d'aller voir ces desloyaux pipeurs
Et puisque vous auez de ces preuues enuye,
Ne faictes plus d'estat de suborner les cœurs.*

Fortunez. *Entreprise III.* 479

Que ie fus abusé quand i'asseruy mon ame
Au volage donteur de mes presomptions
Non ie ne deuois pas vous honorer ma Dame,
Pour extresme subiect de mes ambitions.
Mais quel trouble est-ce cy, ces magiques sēblances
Pourroient-elles forcer mon cœur déterminé?
Faut-il qu'un vain abus froisse mes esperances
Et qu'une opinion me rende ruyné.
Non ie ne pense plus en ces pensees vaines
Suinez si vous voulez, ces demonstrations
Je suis tant arresté d'affections certaines,
Que ie ne veux penser qu'en mes affections.
Ma belle pardonnez à mon impatience,
Et ne vous defiez de mes chastes sermens,
Tou siours le grand amour est plein de vehemēce,
La crainte suit tou siours les fideles amans.
Non, ie ne pense pas que cent mille figures,
Vous peussent destourner de me vouloir du bien,
Et ie veux m'asseurer que tant & tant d'augures
Dont on tente les cœurs ne me nuiront en rien.
Cependant tout d'ardeur, prompt à vostre service
Je paroistray parfait en resolution,
Et ne desirant rien que vous auoir propice
J'arreste à ce dessein ma reputation.
Vous ne me verrez plus avec la deffiance
Machiner inconstant quelque rebellion,
Mais tout deuotieux ie feray penitence
Des desseins outrageux de mon opinion.
Vous estes des beaut. & l'image que ma vie
A prise pour suiect que reuerer ie veux,
Je vous imnote doncq mō cœur en sainte hostie,
Car vous estes l'obiet de l'honneur de mes vœux.
Ceste Princesse lisant ces vers eut plusieurs

fantaisies au cœur, car voyant les agonies, les desespoirs, les resolutions, & puis la palinodie de celuy qui est à elle, se trouue en peine, elle balāce son desplaisir avec son assurance, & puis sage s'aduisant qu'un amant n'a pas si tost failly, qu'il demande pardon, se tient aux dernieres paroles de son escrit: car cōpassant les passions d'un qui s'afflige aisément & sans cause, avec l'agitation de son propre cœur qui la cōuainc d'auoir un peu failly, se tâce soy mesme de n'auoir pas eu assez de discretion. A dire vray, c'est un accroc bien delié & vne delicate passion que l'amour, le cœur qui l'a logé s'ulcere facilement, parquoy il est besoin de bien traicter les pauures esprits qui en sont touchez, de peur de les violenter & faire choir en des precipices qu'ils se cauent indiscrettement eux-mesmes, sans que souuent on y pense, l'ombre d'un petit oyseau passant aupres d'eux, leur semblera plus grand que la pyramide obscure dōt la terre oste la lumiere à la Lune. Tandis que la Dame entretenoit ses pensees, & qu'elle se iugeoit l'auoir incité à ce petit dépit, dont elle se repētoit aussi biē que luy. Voicy les Princes Fortunez & plusieurs autres, lesquels suruindrent au soir avec les luts donner la musique aux Dames autour la tente de Lofnis, qui se mit à deuiser avec Serafise, & quelques autres, son ame pourtant n'estoit point biē rassise, car elle auoit inquieté celle de Fonsteland, toutesfois elle se remit bien tost par l'effet de ceste partie faite en faueur d'elle, à la fin de laquelle elle ouyt un air qui à son auis cōme les cœurs aymās croyent tout ce qui leur plaist, estoit soupiré pour elle, & aduint que quatre luts s'en accorderent, & un

fortunez. Entreprise III. 477

page avec sa belle voix poussa par l'aër les paroles de ce soupir,

*Cesse pensee trop cruelle
De troubler mes affections,
Car le courage de ma belle
Prend garde à mes deuotions.
Opinion par trop fascheuse
Qui m'inciteoit à blasphemer,
Fay place à la respectueuse
Qui me la fait tousiours aymer.
I'eusse esté lasche & miserable
D'obtemperer à mon malheur,
Car ma Maistresse pitoyable
Accepte les vœux de mon cœur.
Amour pardonne à ma folie,
Plus ie ne me reuolteray,
Persuerant toute ma vie
Ma Maistresse ie seruiray.
Fuyez fascheuses fantaisies
Et venez les douceurs d'amours,
Afin que nos ames unies
Se puissent entr'aymer tousiours.
Ma belle, croyez que mon ame
Jamais plus ne s'engagera
A d'autres desseins qu'à la flame
Qui pour vous la consumera.*

Quel'incōsideratiō dōne de peine aux ames qui s'y laissent emporter! cest amant flottoit en son dēpit, & puis il se dōna vn grand trauail pour en effacer la faute: Ses passions l'agitēt par sa propre erreur. Sa Dame l'a vn petit affligé, & il s'est vlceré trop violentemēt, & puis il reblādit. Et en cest estat, pour oster toute opiniō de son mescontētemēt: il s'aduiſe d'vn beau deuoir, où possible il

n'eut pas p̄s̄é sans ceste pointille, & auquel aussi s'il eust failly dut̄ cest accidēt, Lofnis eust creu qu'il eust tenu son indignation contre elle. Il en parla à ses freres, qui tous ensemble aduiferent au suiet proposé, & selō l'antique coustume ayāt ordonné tout ce qui faisoit besoin furēt prests avec leurs amis presens à dōner l'agreable resueil aux dames, en plantāt au matin vn May pres la porte de la tente de Lofnis: cest arbre fut conduit avec les instrumēs de Musique, & les voix iointes à l'honneur & à la magnificence; eu égard à la reuerence du iour, & à cause de la solemnité, & de la Dame pour l'amour de laquelle ceste ceremonie s'accomplissoit. En suite de ceste façon de faire vn page vint à la chambre de la Dame, & luy presenta vn myrthē qui estoit lié d'vn petit rouleau autour de sa tige, en ce rouleau estoit vne escriture fort delicate, releuee d'or: Elle ayāt s̄çeu ce qui s'estoit passé dehors receuant agreablement ce bouquet en desit mignonnement le petit parchemin, & le disposant en son premier plan, prit plaisir d'y lire:

*Arbres qui redressez vos cimes blanchissantes,
 Qui brillent vers le Ciel de tant de belles fleurs,
 Portez encor plus haut vos testes fleuronantes
 A l'egal des desirs des plus fideles cœurs.
 Je m'aduançe entre vous par fidele coustume,
 Pour eslire le brin de mes intentions,
 Et comme est la beauté qui mon courage allume,
 J'auray l'œil au plus beau pour mes deuotions.
 Ces Mays que le commun qui vit sans cognoissance
 Plante pour la beauté de son émotion,
 Sont arbres qui n'ont riē qu'une foible apparēce*

fortuneꝝ. Entreprise. III. 479

Comme la volonté qui n'est qu'opinion.
Les suiets sont aussi semblables au c symboles
Car on recognoit bien la cause par l'effet,
Tous ces autres suiets sont des suiets friuoles.
Il n'est que mon obiet de merite parfait.
La beauté que i'honore est toute de merite,
Et parfaits sont les vœux que mon ame conçoit.
Il me faut dōc un may des plus beaux mays l'élite
Pour offrir dignement ce que mon cœur luy doit.
Dans les forests d'honneur conduit par ma lumiere,
Je choisiray d'amour le rinceau bien-heureux,
Aux branches i'appendray, mō Zele, ma priere,
Mes flames, mon desir, mon espoir & mes vœux;
Puis ie le poseray devant la viue image,
Où mes deuotions s'adressent saintement,
Ma belle le voyant y verra mon courage,
Et saura que mon cœur l'honore uniquement.
Je ne dresseray point un arbre perissable
Deuant les chastes yeux de la beauté d'honneur,
Et comme son merite est parfait & durable,
Le luy rendray des vœux dignes de sa grandeur.
Mais que vay- ie cherchant? il n'y a plus de plante
Qui se puisse égaler à mon affection,
Ma belle est le rinceau qui sans cesse s'augmēte,
Pour estre unique may de la perfection.
Donq que lui offrirai- ie en signe de mon Zele?
Un cœur humble & deuoi plein de fideliteꝝ,
Belle acceptez ce vœu qu'apend vostre fidele
Avec obeissance aux pieds de vos beautēꝝ.
Mes desirs ne sont point fleurs de vaine apparence,
Car en fruits de deuoir à la fin ils croistront,
Et vous verrez aussi par ma perseuerance,
Que les fideliteꝝ de mon coeur durcront.

480 *Le voyage des Princes*

Pour paracheuer la partie il falloit du tēps. Parquoy les Princcs Fortunez auiserent l'Empereur des coustumes de ce iour, & qu'ayant veu venir en lumiere le gage de sa chaste affection, ils le prioyēt que ce iour fust festé, ce qu'il eut agreable, ioint qu'il vouloit en tout gratifier les Fortunez, & puis il se doutoit que Fonstelād estoit seruiteur de sa fille, ce qui luy plaisoit, partant il accorda ce qu'ils voulurēt. Ce mesme iour arriuerent forces Princcs, Seigneurs & Gentilshōmes de la part du Roy de Nabadonce qui vindrent saluer l'Empereur, lequel les receut magnifiquement, nō cōme voyageur, ains en grand Monarque: à l'issuē du disner la musique s'assembla, & fit entendre cet hymne soupiré par le deuot d'Amour, à sa belle.

*Voicy le iour heureux du saint Anniuersaire
De la Natiuité de la Roynie des cœurs,
Les amans qui voudront à leurs Dames cōplaire,
Doiuent prouuer icy l'effet de leurs ardeurs.
Que tout amant de Foy face icy son offrande,
Qu'il immole son cœur deuant ceste beauté,
Il fera son deuoir comme amour le commande,
Car c'est icy l'autel de sa diuinité.
Mais que me reuiendra de l'humble sacrifice
Que i'y viendray deuot faire en fidelité,
Si elle ne reçoit mon fidele service,
Mes vœux seront ainsi que n'ayans point esté.
C'est tout vn, il conuient pour gagner la Fortune,
Faire icy de nos cœurs vn deuoir precieux:
Les Dames le sçauront, & possible chacune
Aura quelque pitié de son deuotieux.
Belle, si c'estoit vous qui voulussiez entendre*

Aux

fortunez. *Entreprise III.* 481

*Aux fideles devoirs de mon humilité,
Que ie serois heureux ! heureux i'y peux pretendre
Car en me receuant vous m'avez arresté.
Ie m'abuse, pent-estre, vne Dame si sage,
Ne fera pas estat de mon affection,
Possible si fera, pource qu'en leur courage
Les Dames ont tousiours de la compassion.
Ma Belle, ie croy donc, qu'il vous est agreable
Que pour vostre sujet ie m'oblige à l'amour,
Et que de vos faueurs me cognoissant capable,
Si ors vous ne m'aimez, vous m'aimerez vn iour.
Que si pour mon sujet vostre ame n'est atteinte,
Vous ne lairrez pourtant de receuoir ces vœux,
Car en les receuant vous n'en serez contrainte,
Voyant & non sentant la vigueur de mes feux.
Telle est la liberté des ames genereuses,
Telles sont les amours des amans plus parfaicts,
Les esprits releuez, les Dames curieuses,
Suinent ainsi l'amour cognu par les effets.
Or c'est fait, me voila, ie suis à vous ma Belle,
Triomphez de mon cœur, qui seule vous cognoist,
Il n'a point d'autre amour, il n'a point d'autre
Zele
Qu'estre eternellement tel qu'il vous apparroist.
Ce fut à pareil iour que vous fustes propice
A mes fidelitez qu'il vous pleust receuoir,
Et que ie vous iuray de vous faire seruice,
Par les plus beaux effets que produit le deuoir,
Tout ainsi que l'honneur vostre courage adresse,
Il conduira l'estat de mon intention,
En vous recognoissant pour unique maistresse:
Car c'est le terme heureux de mon ambition.
En ce desir constant, ie vous rends cet hommage,*

482 *Le voyage des Princes*

Comme tenant de vous la vie & le bon-heur,

Prenez en le profit, fuyez-en le dommage.

Vous qui sçavez iuger de merite & d'honneur.

Les exercices estoient conduits en perfection, & le contentement cheminoit à pas dans les commoditez, parmi ceste chaste troupe où chacun de nous s'addonnoit & employoit à ce que son cœur descouvroit pour dōner de la resiouissance à l'Empereur, & fauoriser Lofnis, laquelle ayāt pris l'occasion avec Fonsteland, luy dit: Vous auez vengé vostre cœur à mes despens, me dōnāt des alarmes fascheuses, ie vous prie que cela ne soit plus, si ma vie vous est chere, & ne prenez pas tout ce qui se passe au pied leuē, vous desirez la fidelité, procurez la moy, afin que nous puissions l'vn par l'autre receuoir du plaisir sans nous donner indiscrettement des tourments: puis que vous estes asseuree de ma volonté, faictes que ie ne puisse douter de la vostre: Et que cy apres les demonstrations de vostre amitiē ne me soient point espineuses, d'autant que i'ay l'ame tant vnīe à sa proprietē d'essence qui est toute vnité, que ie ne puis rien souffrir d'estrange. Or auīez en m'aimant, que ie ne reçoīue de vous autres fruićts que de parfaicte affection, si vous ne voulez trouuer en moy, non vne personne viue qui vous aime, ains vn corps delaiłlé de son ame, qui vous sera vn sujet eternal de regret. FONSTELAN. Ie vous requiers pardon, & me le deuez accorder afin que ie vous obeisse; & ie vous iure resolumēnt que iamais plus ces folles circonstances ne troubleront mon cœur, & m'en garderay diligemment, afin que ma vie vous soit à plaisir.

Fortunez. Entreprise III. 483

Ce deuis agreable estoit continué, quand pour le fruit les Fortunez furent mandez pour aller au Conseil, à cause qu'à cet instant estoit arriué vn Roy d'armes, accompagné de sept heraux, qui de la part du Roy de Nabadonce, signifioit à l'Empereur, que pour l'amour de luy le grand anniuersaire d'Amour auoit esté remis à commencer à son arriuee en Amerimnie, & qu'il ne seroit ouuert que quand il le diroit: dauantage le Roy luy mandoit qu'il auisast à se deffendre, pource qu'il le vouloit vaincre de courtoysies. Apres les auis pris, l'Empereur fit responce qu'il remercioit le Roy son frere, & qu'il se tenoit ia pour vaincu: mais que quelque iour il tascheroit de faire paroistre ce qu'il auoit au cœur pour triompher avec luy sur le char des magnificences, où ils disputeroient d'une derniere victoire pour le mesme sujet. Ce Roy d'Armes s'en retourna ioyeux d'honneur & de dons: Et l'Empereur deslogeant aïsez matin suyuit son chemin, assisté d'autant d'esperance qu'il en pouuoit practiquer: il est vray qu'il auoit aussi tousiours de la douleur, & il les balançoit incessamment, mettant pourtant tousiours le plus fort du costé de l'espoir.

DESSEIN IIII.

Arriuee de l'Empereur en Nabadonce. Don de Selise. Les Princes receus du Roy. Responses de l'Empereur pour les sept Damoiselles & avec Sarmedoxe. L'Empereur est introduit en l'Hermitage. Vertu du lieu sur les pensees. Premiere seance au Palais de la Lune.

l. p. 488. 489. 498. 499.

LA Noblesse arriuoit de toutes parts, tant pour faire honneur à l'Empereur que pour voir les Princes qui auoient esté si longuement perdus, & par le commandement du Roy l'Empereur estoit conduit es bonnes villes, où il estoit receu avec toute magnificence, & quand il approcha d'Amerimnie le Roy vint au deuant de luy, & s'entresaluerēt ces deux Monarques avec toute courtoisie & façon de Princes, qui s'aimēt sans feintise. Le Roy à l'arriuee honora l'Empereur de tout ce qu'un grand peut apporter à la reception agreable d'un autre grand qui le vient voir en amy. L'Empereur estant arriué il fut logé au Palais d'Amelie, & sa chambre fut au paviillon du Querderotrofe, où toutes commoditez luy furent offertes selon que le Roy l'auoit ordonné: Les Ambassadeurs des Roys & Princes amis eurent audience en sa presence. La Court fut incontinant enflée de toutes sortes de personnes qui venoient de toutes parts, & chacun auoit son departement, & sur tout ceux qui ve-

fortunez. Entreprise III. 485

noient au grand Anniuersaire estoient logez à Selise bourg prochain, dōt estoit seigneur Getosin Apragme, ceste seigneurie autrefois estoit nommee Hazard, mais ce nom fut chāgé à cause d'vne belle Dame qui en demeura heritiere, laquelle auoit nom Selise, & le donna aux ancestres de Getosin, à condition qu'à tousiours le bourg porteroit son nom, ce qu'elle fit, parce qu'elle voulut viure vierge, & mourir en ceste volonté, n'appetant autre recognoissance, pour tant de bien donné liberalement, qu'vne simple & douce memoire de son nom. Tout disposé le Roy fit appeller ses fils, & les ayant introduits en son particulier, les receut avec indices de faueurs paternelles, leur declarant son intention, à laquelle il estoit bien aise qu'ils eussent respondu, & voulut les receuoir ainsi. Car ce faict touche de si pres qu'il n'ent sceu faire le Roy & le pere deuant la multitude. Olocliree leur sage sœur eut vn de ses bons contentemens, receuant aussi vn aise particulier de ce que Lofnis luy fut commise pour la traicter, & conduire où il luy plairoit, & le bien fut encor plus grand en son cœur quand elle sceut la part que son frere Fonteland auoit en la belle grace de la Dame. Le Roy estoit fort content de ses fils, & ce qui plus le contentoit & luy donnoit de satisfaction en son cœur, estoit l'agreable recit que l'Empereur en faisoit, quand ils estoient ensemble, luy tesmoignāt les merueilles de leur sagesse & valeur. Le iour s'approchoit que l'Hermitage deuoit estre ouuert, ainsi que l'Empereur l'auoit demandé au Roy, qui luy auoit donné tout pou-

uoir ; Tout y estoit appresté, & les magnificences y abondoient, & les statuts, ordonnances & coustumes furent proclamees, & le iour de devant la souueraine enuoya vers l'Empereur les sept Damoiselles egales, lesquelles se presenterent à luy toutes d'une façon ensemble, & d'une mesme grace, & luy fut dit qu'il choisit la plus belle à son gré. Or ce fut ou par la vertu propre de ce bel esprit qui n'estoit point alteré, ou pour ce qu'il ne vid rien en celles-cy qui ressemblassent à l'air de sa desirée Etherine, laquelle seule il estimoit belle, qu'il fit ceste responce: Je n'ay garde de donner iugement sur les sujets diuins, de peur d'irriter la puissance qui s'est reserué ce secret, & puis si ie m'arrestois à vne faisant vn choix possible inequitable, i'ẽ aurois six ennemies, parquoy i'aime mieux gratifier chaqu'une qu'une particuliere, & puis ie suis venu icy pour estre iugé & non pour iuger. Apres cela Sarmedoxe luy demanda : Sire, si ces belles estoient en vne chambre dont elles ne peussent sortir qu'une à la fois, à laquelle est-ce qu'il appartiendroit de sortir la premiere? L'EMPEREUR. Celle qui sortiroit la premiere seroit vne belle. SARMEDOXE. Sire, si vous n'auiez point d'affection la mettriez vous en ceste là? L'EMPEREUR. A ceste heure qu'elles ne sont plus icy, ie vous dy que i'aurois l'ame aussi capable de les dedaigner toutes que de m'addonner à vne. SARMED. Qu'estimez vous d'elles, Sire. L'EMPEREUR. Egalelement: car n'ayant point d'emotion particuliere pour aucune d'elles, i'en estimerois le tout comme il paroist sans m'y obliger. Et de fait, ce qui ne

fortunez. Entreprise III. 487

touche point est ainsi qu'une peinture où nous voyons du droit, du courbe, la figure du ioyeux & du triste, & telles differences qui ne nous esmouuent point à les gratifier ou plaindre. Apres quelques autres discours Sarmedoxe se retira pour faire son rapport à la Souueraine. Le iour de l'ouverture du grand Anniuersaire d'Amour l'Empereur fut introduit en l'Hermitage d'honneur où il contempla avec quelque admiration les magnifiques ornements du lieu qui estoit paré de tout ce qui est requis à l'accomplissement d'une maison heureuse. Estant en la sale du Donjon deuant la Souueraine (car par bien-seance il obseruoit les loix du lieu) il luy fit entendre la cause de sa venue, apres quoy il fut arresté que sa maiesté logeroit au palais de la Lune. Cependant l'Empereur se promena és lieux libres, remarquant les sept palais autour du Palais des secrets, & Sarmedoxe l'entretenant luy dit: Sire, qu'estimez-vous des belles raretez que vous auez desia veues ceans? **L'EMPEREUR.** Si i'auois l'ame en la tranquillité que ie suis venu chercher icy, ie vous dirois possible des expositions que parauanture plusieurs courages ne pourroient supporter. Mais estant en l'estat diminué où ie me trouue, i'attés à parler au temps que i'auray barre sur mes conceptions. Toutefois ie vous diray en passant (non pour vous, car c'est le cōtraire que vos actions & mon discours) que ie m'estonne comment chacun est actif à faire des figures & peintures ressemblantes aux personnes, & on ne s'addonne point à faire tant que l'on puisse tascher à ne ressembler pas aux

488 . *Le voyage des Princes*

figures. SARMÉDOXE. Sire, quelle difference pensez vous qu'il y ait entre le semblable & le ressemblé. L'EMPER. Celle que le temps, le lieu, & la disposition y apportent. Ils deuisoient de plus en plus entrant profondement sur les sujets plus notables, au moyen dequoy l'Empereur apprit le principal secret de l'Hermitage, lequel estoit de l'invention de la Souueraine; à sçauoir que quand vn amāt ou amāte estoit dās le palais où les causes se plaidoient, & que separé ou en compagnie on deduisoit son affaire, on entroit en la mesme humeur, semblable esprit, pareilles pensees, & discours egaux aux precedens, on estoit possédé de telle sorte, que quand l'Amour agitoit le cœur suyuant les rencontres, deuis, recherches, propos & actions amoureuses comme au fort de la passion, & pensoit-on estre tout ne plus ne moins qu'en tel temps. Or pour faire honneur à l'Empereur, le Roy & la Souueraine auoient auisé ensemble que l'Empereur presideroit iusques au iour qui le concernoit, que la Souueraine rentreroit en son siege pour prononcer les derniers arrests. L'Empereur fut fort content de cela, & se disposa de bien faire. Au iour ordonné que l'Hermitage fut ouuert, ensuyuant les statuts & bonnes loix, l'Empereur fut conduit en la sale de l'Audience du Palais de la Lune, où il entra vestu d'vn riche accoustrement de toile d'argent, accompagné de toute l'ordonnance, ainsi qu'il conuenoit à sa maiesté. Les meubles du Palais estoient tout releuez d'argent & les fermetures des huis & fenestres en estoient, & n'y auoit vtensile qui ne fust de fin argent,

fortuneZ. Entreprise III. 489

ou en eut autant qu'il estoit necessaire. L'Empereur ayant fait vn tour par la sale vint à la fenestre pour regarder la construction du lieu, & reconnoistre où il estoit; de là il considera & remarqua les autres Palais bien distinguez, & de dessous le Donjon il reconnut vne petite source qui surjonnoit doucement, rendant vn beau ruisseau assez limpide, dont les fossés du Palais de la Lune estoient pleins, & l'eau en estoit ressemblante à la brunisseure de son metal, apres il s'assit sur le riche lit d'argent, & autour en leurs sieges se mirent les Conseillers, les maistres des ceremonies & officiers d'Amour, puis on appella les Amans. Adonc il entra vne belle Damaoiselle, ieune & bien paree, qui ayant humblement salué l'Empereur, s'alla asseoir sur vn carreau qui luy auoit esté ordonné, vn peu apres il entra aussi vn Gentilhomme qui à sa façon paroissoit auoir esté bien nourri. Ces deux sont deux Amans qui ont faict le voyage pour plaider leur cause, en intention d'auoir issuë agreable de leurs peines. Vn peu apres entra la Souueraine, accompagnée de ses Dames, & vint s'asseoir au costé droit de l'Empereur à ses pieds sur vn trosne d'argent qui luy estoit préparé.

Estant assise vn petit, elle se leua & dict à l'Empereur: Sire, à vostre commandement chacun se mettra en deuoir. Puis se remit en son siege. Alors l'Empereur dit: Que donques ces belles Ames facent paroistre ce qu'elles ont esté, & quel fut, & est l'estat de leurs desirs. L'Amant s'aprouchât de la Belle cōtre la barre où

490 *Le voyage des Princes*

les passionnés parloient, baise la main & luy tendit, & elle se leua & il luy dit : Vous sçavez belle Profine, que i'estois franc de soing, & que ie n'auois aucune apprehension lors que ie fis rencontre de vostre beauté, qui m'apparut comme vn astre de bon-heur, & ie ne veux que vous seule pour estre iuge de mes actions, depuis que ie vous eu presenté mon seruice, & que pour vous ie formé en mon cœur l'inquietude & le souci d'amour ; vous ne vous estes iamais plaint de moy pour auoir fait faute au seruice que ie vous doy. Aussi ayant fait mon deuoir ie suis venu icy, non pour vous accuser, ains pour demander recompense de mes sainctes affections, & faut mettre en euidence ce qui est passé entre nous, afin qu'il en soit memoire en la vie des bõs amans, vous sçavez aussi que i'ay eu le cœur net, & que quelque discours que ie vous aye fait practiquant vos belles graces, mes paroles ne suspiroient que ce que ie vous représenteray. Ma fidelité fera paroistre que ie suis tellement constant, que difficulté aucune ne peut me destourner de mes desseins, ie suis tant resolu à la perseverance, que iamais il ne paroistra de tache à mon honneur : aussi mes humeurs sont si bien disposez au proiect de mes premieres volontez, que ie ne fleschiray point, & quand mesmes ce seroit ma ruine que m'arrester au suiect où ma pieté m'oblige, si ne laisseray-ie dy continuer à cause de ma propre valeur. Dauantage mon suiect est de tant de mérite, que ie ne peux rien penser de plus desirable. Soyez assuree de ceste verité, & que mes paroles sont tousiours l'image

fortunez. Entreprise III. 491

de ma pensee. Je cognoy bien que ie suis trop esloigné de toutes graces pour meriter que vous me croyez, ou que vous me voulez du bien, toutefois i'estime tant de moy, veu la belle impression que i'ay en l'ame, qu'il m'est auis qu'il faut que vous soyez certaine que ie suis veritable & constant à vous seruir, & par cela ie me persuade que vostre esprit tout accompli, reçoit quelque gloire de triompher de moy. Ces paroles sont le suiet de mon ordinaire entretien, ce que ie profere est le pied où ie me suis réglé en vous seruant. Je sçay bien, & vous ne l'ignorez pas, que ie me suis incessamment conformé à vostre humeur, que ie voyois galante & releuee, & qui vous tiroit du commun ordre des Dames, parquoy en la protestation de mon seruice, ie chanté deuant vos yeux l'hymne de ma fidelité que selon la coustume de ceans, ie feray soupirer à ceste lyre, le repetant deuant ce grand Empereur, & ie vous prie d'y ioindre vostre voix, comme iadis nos volonteze estoient vnies, quand nostre bonne fortune nous allectoit sous les ailles d'Amour. La Belle y consentant, souspira les accens de ce bel air.

*Esleuez vostre cœur sur les formes plus belles,
Passez outre le ciel en vos conceptions,
Afin de vous unir aux beautez eternelles,
Qui sont le saint objet de vos affections.
Aussi permettez moy d'auoir l'ame eslancee
De ces belles ardeurs qui vont vous releuant,
Que vous ayant pour guide en si belle pensee,
Comme vn astre sacré ie vous aille suyuant,*

492 *Le voyage des Princes*

*Vous m'avez retiré des objets perissables,
 Seule m'ayant fait voir les images d'honneur,
 Par vous j'ay reconnu les sujets desirables,
 Seuls dignes d'esmouvoir les secrets de mon cœur.
 Je renonce à jamais aux vanitez passantes,
 Je ne veux plus rien voir qui ne soit iuste & saint,
 Des erreurs de iadis dessus moy dominantes
 Pour ne plus s'allumer; le desir est esteint.
 Qu'une douce beautié par les vertus conduite,
 A sur les volontez d'equitable pouvoir!
 Belle, considerez vostre unique merite,
 Comme prince absolu me renger au deuoir,
 Que ie suis glorieux de si belle fortune,
 Que mon cœur est contant d'admirer ces beaux
 yeux!
 Mon ame vous suyuât d'une ardeur non cõmune,
 En souhaits accomplis, s'esleue iusqu'aux cieux.
 Seule vous cognoissant digne d'estre estimee,
 Je mets icy le terme à mes ambitions,
 Mon ame ne sera cy apres animée
 D'autres feux, d'autre Amour, d'autres devo-
 tions.*

Le chant acheué, la Belle dit à cet Amant Prodi-
 le; Je n'ay jamais douté de vostre affection, aussi
 nous ne nous sommes point separez l'un de l'au-
 tre pour frauder l'Amour. Quand vous m'avez
 fait des protestations veritables ie les ay creuës,
 vous certifiant mon amitié: Si vous m'avez es-
 crit, ie vous ay fait responce; aussi nostre amour
 estoit simple, reciproque & fidele, auquel il n'y
 auoit rien meslé d'estrange, la raison la conduit,
 & la vertu l'a continué tant que le deuoir nous
 l'a permis. Si le ciel l'eut ordonné, nous euf-

fortunez. Entreprise III. 493

siens esté l'un pour l'autre, ioinct que ce n'a pas esté le plaisir de ceux qui ont pouuoir sur nous: parquoy ayans esté vnis d'amitié, nous l'auons esté de conseil. Il vous souuient bien, que pour dénoier doucement nostre familiarité, ie n'vsé d'aucune violence, ny d'artifice dedaigneux, en ceste fascheuse necessité i'ouuris ainsi mon cœur deuant vous: Puis que le pouuoir souuerain qui dresse les sainctes volonteis & ordonne toutes nos auantures, a destourné le succez de nos sincerés esperances, & que mon malheur s'est opposé à l'effect delicieux que ie m'estois proposé en la mutuelle fruition du but de nos desirs; & que par la resolution de ceux dont nous dependons, lesquels nous deuous reuerer, & croire, toute l'apparēce de nostre espoir est euanoüyé, & qu'il n'y a plus moyen de restablir ce que la fortune a ruiné, que nous ne pouuons refaire ce que les mauuais accidens ont destruit, que nous ne sauriōs renoier ce que nostre disgrace a pour iamais deslié: Ie vous prie, vous qui auez esté mon cœur, viuant des douceurs de mon ame, qui estoit la vostre, & vous supplie par vostre fidelité qui m'a esté apparēte lors que nous disposions nos ames à mesme but, de vous souuenir d'une promesse que vous m'auéz faicte. Ceste promesse fut supposee sur la crainte d'un auenir, elle fut conditionnee sur ce qui se pourroit offrir de contraire à nos pretentions s'il auenoit; y pensant i'ay la pensēe pleine de regrets, & ie gemis la rememorant, car nous nous promismes mutuellement de mettre peine d'oublier l'excez de nos affections, si la fortune se

494 *Le voyage des Princes*

changeoit, adioustant à ceste promesse toutes autres conditions. Or est-il que nostre crainte a senti l'effect que nous redoutions, puis que ce que nous craignons est auenu: & pourtant ie vous requiers de la souuenance de nostre reciproque foy, pour l'ocasiõ qu'il faut que ie vous declare, & avec cela ie vous coniore d'obtemporer à ma demande, en m'ottroyãt ce que ie veux, desia vous y estes obligé par la priere que ie vous en ay faite, & que m'avez iuré d'effectuer son sujet, quand ie vous manifesté qu'il estoit question de se deporter pour iamais de l'espoir qui nous auoit si doucement animez: vous me ferez donques l'honneur de me remettre és mains les mignons tesmoignages de nos secrettes & honnestes amours; ce sont les lettres que ie vous ay escrites, vous le ferez, puis qu'il est passé entre nous sous conditiõs veritables. Et croy veu l'integrité de vostre ame, que vous n'en ferez point de difficulté. M'obeissant, ie le veux ainsi dire à cause de ma qualité & de vostre respect, vous restituerez à mon ame l'assurance entiere de sa pleine liberté, laquelle luy est acquise par nostre separation. Et vous demonstrant tousiours veritable, vous m'obligerez à faire cas de vous sur tous ceux qui tiennent leur parole entre les champions d'Amour, m'attédant à ce que i'en espere, ie vous supplieray de croire que tout ainsi que mon ame vous estoit fidelement vnie quãd nous courrions mesme fin de felicité amoureuse, que de mesme mon affection sera entiere vers vous, pour vous estimer & tenir le premier & plus cher de mes plus singuliers amis, & ie desire de vous

fortunez. Entreprise III. 495

le semblable en pareil courage d'amitié : car nos premiers desseins n'estans plus, il nous faut oublier nos amours, nō pour les tourner en haine, mais en vne affection officieuse, telle que sera celle dont ie vous aimeray, pourueu que ie reconnoisse que vous ne me deceurez pas. **PRODILE.** Ce que vous dites est vray, & i'y obtemperé, mais ie ne scaurois effacer l'amour, parquoy ie requiers ou que vous me recompensiez de pareille pensee, ou que vous me donniez moyen de vous aimer sans passion.

L'Empereur confere avec la Souueraine & les Seigneurs & Dames du Conseil, & apres plusieurs auis demelez chacun retourné en sa place, il fut conclud & sa maiesté prononça l'arrest.

L'vnité de vos volonteiz s'estant trouuée en vostre auanture, il est ordonné que vous changerez d'affections si vous pouuez, sinon vous vous reduirez à ce que la commodité vous offrira comme l'honneur le permet.

Après ceste cy plusieurs causes d'Amour furent plaidees & iugees, au contentement de ceux auxquels il escheoit. Mais vous petits esprits, qui aboyez les courages nez à la reputation, c'est icy que ie prepare le glaiue qui tranchera vostre envie, ce qui sera gracieux aux cœurs debonnaires, deuiendra le venin qui vous fera mourir en vostre malice, retirez vos yeux de dessus ces portraits du fouuerain bien : Vous les autres qui estes ces belles ames qui fauorisez les courages d'Amour, approchez vous, leuez le voile de ces mignons discours, & rassasiez vous des bonnes delices que ceste pellicule de paroles enuelope.

Si le desir d'estre parfaictement heureux alleche
quelqu'vn, qu'il se dispose de nous suiure aux
endroits de l'accomplissement de tous souhaits
equitables, & venant gayement icy on rencon-
trera toute consolation à la confusion des profa-
nes.

D E S S E I N V.

*Beau debat & dispute de deux Bergers, entr'eux
& avec l'Empereur. Sarmedoxe rend raison
à l'Empereur de ce qu'on a mis la Lune la
premiere. Le Palais des secrets : ce qu'il y a.
L'Empereur y va & rencontre bien.*

L Es Princes auiserent qu'il ne falloit pas en-
nuyer l'Empereur, parquoy ils luy con-
seillerent de sortir, & laisser acheuer le reste à
la Souueraine. Ils le conduirent donques hors
le parq, où de fortune estoient deux Bergers
qui disputoient gentilement, & leur debat e-
stait agreable, & de consequence honnestes:
Ils furent appelez, & eux qui auoient accou-
stumé de voir souuent le Roy & les gens d'hon-
neur en auoient pris telle habitude, que la honte
paisane estoit corrigees, si que leur assurance ac-
quise fit qu'ils comparurent honnestement en
ceste assemblee de tât de grãds. L'Empereur leur
dict: Mes amis, dites nous vostre belle dispute.
Ces deux Bergers Neoret & Synet auoiēt vn peu
gousté au plaisir que la reputation donne à ceux
specialement

fortunez. Entreprise III. 497

Specialement qui se trouuent souuent en cest Hermitage, & s'estans espoinçonnez d'un souhait plus releué qu'il n'est de coustume à telles gens qui ont quelquesfois l'ame basse, ils s'estoient efforcez de scauoir quelque chose, & leur debat estoit sur ce suiet, mais premiere-ment ils respondirent à l'Empereur & disputerent avec luy auant que luy dire la response qu'il attendoit. NEORET. Sire, pourquoy nous appelez-vous vos amis, veu que l'amitié n'est que entre pareils, & n'est iugée du premier coup? L'EMPEREUR. C'est pour ce que ie veux vous aimer pour vous faire du bien. SYNET. Ce sera donc vous qui serez nostre amy, & partant ce nous sera vn grand aduantage d'aubir tant conquis estans simples bergers. L'EMP. Et bien, ie seray vostre amy, dès ceste heure & veux que me teniez pour tel, & en ceste qualité contentez moy de ce que ie veux scauoir de vous. NEORET. Il est raisonnable, vostre Maiesté nous pardonnera : Or, Sire, nous auons tant veu de belles gens qui sont de bonne grace, que nous auõs enuie de les iiniter. SYNET. Et voudrions bien les passer, car nous sommes hommes, & puis vous nous auez donné du cœur. L'EMP. Comment cognoissez-vous qu'il y a de belles gens, & que vous estes hommes? NEORET. Par la lumiere qui nous fait iuger ce qui plait aux yeux. SYNET. Et par la parole que nous auons à commandement, pour chercher nostre contentement. L'EMPEREUR. Dites-nous vostre dispute. NEORET. Compaignon disons encot. SYNET. Ayons du suiet pour tousiours dire. NEORET.

498 *Le voyage des Princes*

I'ay tant mis de diligence, ce m'est-il aduis, que i'ay appris à cognoistre ce qui est és liures où ces gens d'esprit apprennent ce qui les fait sçauans, & pour te le faire iuger, ie te prie d'ouyr vne rime que i'ay faite, pensant à celle que i'ayme, mais prens-y garde, tu y trouueras toutes les lettres de l'A, B, C, ie l'ay dit à ma Bergere.

Aux kalendes de May, la belle Marguerite

Ficha le zele au cœur qui meurt pour son merite.

SYNET. Si ie ne t'aymois, ie serois de pit courroucé, & enuieux contre toy, à ton esprit, & de ta gentillesse. Il faut bien que ce soit vn mesme bon ange qui nous guide, ie te diray que i'en ay fait vn de mesmes, si tu as mieux fait, tu auras gagné, verifions tantost nos rimes, & escoute la mienne:

Katherine guidoit par ses yeux les Zephirs,

Qui faisoient bien & mal voletter nos desirs.

L'EMPEREUR. Vous estes bons enfans, vous meritez, ie veux que vous ayez l'honneur d'auoir bien fait, & que vous en soyez recompensez: Il passa outre ayant fait donner vn beau present à ces deux compagnons. Etant de retour, & Sarmedoxe entretenant sa Maesté, qui auoit tousiours l'œil sur les Princes, dont le conseil conduisoit tout, il demanda au bon homme, Mon pere, veu ce qui semble deuoir estre mesmes par les symboles du Palais des secrets, ie pense que i'ay occasion de m'enquerir pourquoy vous m'avez fait entrer au Palais de la Lune, auant qu'aller aux autres, & auez donné à cestuy-cy d'estre le premier en ordre? SARMEDOXE. Siré, les secrets sont pour ceux qui les meri-

fortunez. Entreprise III. 499

tent, lors que les curieux auront cogneu le bon principe sur lequel on a passé plusieurs fois, & possible en vostre presence. On iugera que le quatriesme & le premier peuuent estre confondus. Trois est le premier nombre, car il a commencement, milieu & fin: quatre est vn en recommencant ainsi on a commencé au quatriesme, comme au premier, qui de fait est Saturne, mais pource qu'il faut considerer par dessus toutes les planettes, & auoir ce qui n'est point en elles, il a esté conuenable de les traiter selon le hazard des iours, & nous auõs pensé que vostre Maiesté l'aura agreable. L'EMP. Me voilà satisfait quant à ce point, mais ie voudrois bien auoir l'entree de ce beau Palais qui me semble estre aussi grand que tous les autres, bien que la perspectiue le retranche de grandeur, quand on le voit d'vn des petits. SARMEDOXE. Sire, c'est vn fait de grande consequence, aussi pour neant vous ne l'auiez nommé grand, car le grand secret y est, mais l'importance est de n'y estre point trompé si vous y allez, à l'entree vous serez informé de la loy du Palais, qui est égale à tout le mōde, aux petits & aux grands, aussi la Fee qui en est concierge a les yeux tous ronds, elle void chacun d'vne mesme sorte. Si en suyuant la loy ayant receu le marreau pour guide au lieu où vous desirez & vous rencontrez, vous serez heureux, mais si vous faillez, il n'y a pas moyen d'estre rhabilité. L'EMPEREUR. Ie vous prie que i'en face l'essay, i'espere que ie suyuray si bien la regle, que i'en auray du contentement: que s'il m'aduiet autrement, i'y suis desia déterminé, il ne me peut aduenir

de disgrâce plus importune que celle où ie me trouue. Je pense ſçauoir pour l'auoir ouy dire aux Princes ce que ſeruent les lettres que l'on voit aux banderoles du Palais : Et puis que tout d'un coup vous m'avez introduit en la quatriefme ſtation, vous pourriez bien me donner entree où la quatriefme lettre ſert de gouuernail, & ie pense que vous l'avez reſolu, car ie le coniecture par ceſte circonſtance, mais vous voulez que ie le requiere, & que i'en tente le hazard à ma requiſte. SARMEDOXE. Sire, on fait ſouuent deſirer ce que l'on a enuie de liurer : parquoy, puis qu'il vous plaiſt, cependant que la Souueraine acheuera ceſte iournee d'audience, vous ſerez conduit au grand Palais, & i'en laiſſe l'auenture à voſtre prudence, prouuoiez y.

Le Palais des ſecrets, dit le grand Palais, eſt aſſis au milieu : le baſtiment en eſt fort ample, fait en eſchiquier, ayant autant de ſallettes quarrées, toutes diſtinguees l'une de l'autre par allees & galleries pauees à l'antique de petits cailloux longs, & ſes ſallettes ſont comme cellules, ayant en ſoy infinies capſules pleines de ſecrets : mais en la principale eſt le principal ſecret, de chacune petite ſalle, ou pauillon. La couſtume du lieu eſt eſcrite ſur l'entree du Palais, au pauillon du portal, auquel loge la Fee Garyoſe concierge du lieu, laquelle l'interprete à ceux qui ont congé de parler à elle. Les ſecrets qui ſont en ces petits pauillons ſont du reſte qui a eſté delaiſſé des fragmens de ce que les anciens Druydes enſeignoient, & qui ia-

fortuneZ. Entreprise III. 501

dis auoit esté recueilly par les Dames de Symp-
siquee , qui en ont honoré cest Hermitage.
Les salletes sont basties en cube, ayans sur soy
vne pyramide parfaite , & sont enrichies à
merueilles dedans & dehors , d'aucunes le
corps est de briques , & la pyramide d'ardoise,
quelques vnes sont de marbre, & la py-
ramide de tuiles de couleur, & sont ces tui-
les faites de fin cymment pillé, ioint par la colle
metallique ou plastre glutineux, qui les rend
vermeilles & brillantes, telles tuilles sont for-
mees en chassis , comme ceux auxquels on fait
le papier, puis on les laisse secher au Soleil, au-
quel plus elles sont & plus elles embellissent,
& y prennent vn beau & perpetuel poly. Ces
differences y sont disposées au gré de l'œil.
Tout le grand carré de dedans paré en ses bel-
les allées, est diuisé en quatre carrez , & au mi-
lieu de chacun de ces quatre il y a vn Obelisque
fait d'vne piece artificielle, on fait moudre l'ar-
doise avec le talk Alexandrin, & le gip gommeux,
& de ceste composition on faict ces
pieces de telle grandeur & grosseur qu'on veut,
& avec tels enrichissemens qu'on desire. Les
quatre obelisques sont posez orthogonellemēt,
& ont à la pointe qui est plantee dans le bou-
ton, vne lame d'or, en laquelle est la figure d'v-
ne des quatres lettres des quatre principaux
Alphabets, des quatre plus exquisés langues.
Ainsi il y a vn Dalet qui est *d.* Hebreu א. il y a
vn Delta pour le Grec, Δ. vn D. Latin, & vn
D. Francois. Chacun des grands obelisques a
vne de ces lettres pour banniere, & sont ain-

si plantées, l'Orient regarde iustement entre deux, ainsi que l'Occident aussi entre deux autres, & les poinçts de Midy & de contre-Midy, lequel est au pole antarctique, cecy est la vraye disposition du lieu, mais pour ce qu'elle peut tromper ceux qui n'ont pas l'intelligence de la Charte de delà, ie laisseray la disposition à nostre sorte. Ceux qui passeront les Mers pour aller là, estans aduertis, scauront bien discerner pour bien faire. Or donc selon nostre constitution, comme si ce pays là estoit où sont ces antipodes, il est, que le premier obelisque regarde le Nort Ouelle, & porte γ . L'Obelisque dressé au Nort est à Δ . Le troisieme qui void le Sudest tient le D. & l'autre qui est vis à vis du Sudouest a le Θ . chaque lettre estant en son propre caractere. En outre chacun de ces carrez est diuisé en quatre autres carrez secōds, ayant au milieu des quatre vn petit Obelisque vert portant sa lettre, à la raison des premiers. Et ces seconds sont encores diuisez en quatre, qui sont les cellules, & chaque cellule a sur le haut de sa Pyramide vne lettre propre en mesme disposition que tous les autres. En ces cellules il y a aussi le registre des secrets & mysteres, à ce que ceux qui auront eu beaucoup de peine ayent du salaire de leurs labeurs. Pour estre adressé, celuy qui se presente reçoit de la concierge vn marreau où il y a trois lettres, le premier caractere represente le premier grand carré, auquel il faut aller laissant les autres: le second caractere demonstre le second carré, où il se conuient tenir: & le

fortuneZ. Entreprise III. 503

troisiesme est le signal de la cellule, qu'il est necessaire de choisir. Si le curieux a bien rencontré, la concierge le gratifie, & comme Fee luy octroye vn don de plaisir parfait, qui peut tenir tousiours son esprit en habitude de gayeté spécifique, & commodité de cœur infinie. Au contraire, s'il a failly, la gouuernante le renuoye par le chemin opposé, où il trouue son iugement, & selon qu'il est modeste, il est traicté: car s'il est d'vn cœur glorieux & insupportable, faisant l'insolent, on le bannyt du lieu pour iamais, & la Fee le touchant en la main par le moyen d'vn talisman, qui est en vne chelidoine, luy appose vn caractere de desplaisance perpetuelle, que s'il est gracieux elle le console & le fait sortir par le costé, & il va és iardins secrets, sans faire semblant d'auoir rien attenté. A l'entree de ce Palais au dessus de la seconde porte, par laquelle on va en l'eschiquier des secrets, est vn marbre verd, où est escrit en lettres d'or la substance du grand secret. On dict que ce marbre est fort antique, & qu'il fut fait par Heliodore, de la bibliotheque duquel le Roy des Abyssins l'a tiré & enuoyé au Roy de Nabadonce son alié. Ce marbre est posé contre vne parroy à costé droict de la porte tout autour enrichy, deux Sauages en portent la base: trois Daulphins le supportent par le dessous, & vn porphyre d'or soustient tout: vne corneille emmantee est au haut tendant le bec vers le tableau, que deux anciens tiennent par le haut. A chaque costé de ce tableau il y a vne figure de personne nuë: Ces deux figures sont tellement & tant

*Pierre
rouge
tacheté
de noir*

industriusement elaborees, que si deux personnes les voyent ensemble & d'un regard en mesme temps, les regardans auront diuers iugemens, car si l'une est estimee representer vne belle fille, elle semblera vn beau fils à l'autre, & ainsi-reciproquement. Si on les veut esplucher en tiers point, elles paroissent maigres & de mauuaise grace: si c'est en profile, elles feront estimees mediocres: mais de front, on les tient pour belles & en bon point: De l'autre costé est vn grand tableau representant Adam & Eue au Paradis, ce sont deux nuds exactement bienacheuez, parfaicts en aspect, & si delicieusement bien faicts, qu'ils font d'aïse entrer les yeux en extase, & rauissent le cœur d'une enuie modeste à presque admirer cest ouvrage. Plus loing est figuree l'issuë du iardin d'Eden, où sont deux demy-nuds descouverts, deçà & delà, & ce qui se monstre faict si bien qu'il semble verité, il est vray qu'on y void vne difference tres-grande aux premiers: car on void ces pourtraicts, bien que tres-beaux, auoir vn certain estat manque, comme si l'impression de la douleur, apres la cheute auoit diffus par le corps vn ingrât obiet qui demonstroit qu'il estoit suruenü vn notable deffault. Au beau marbre estoit escrit,

Vous tous qui me cherchez pour augmenter la vie de ceux qui ne sont pas en parfaite habitude, querez vos yeux, preparez vostre intelligence.

Il n'y a pas moyen que vous discouriez de moy que vous ne parliez de ceux qui me ve-

fortuneZ. Entreprise III. 505

„ stét, ny d'eux que vous ne disiez de moy: Et
„ cependant vous me mesprisez à cause du
„ mespris que vous faites de mon abondance.
„ Au lieu de moy vous prenez mon vestemēt
„ fatal: Et me laissés honteusement, comme
„ vile creature traiter par les mains indignes,
„ & les vostres me dedaignēt. Soyez plus aui-
„ sés si vous pouuez. Cognoissez ma grādeur
„ plus ample que celle de ma mere: Je suis
„ plus capable que ce qui me contient, soit
„ que l'on m'esleue en haut, ou que ie persiste
„ en bas, ie fais effet selō ma Nature, si de for-
„ tune le Roy des agissants ne m'espard, Quo
„ si on lui presente ma pure substance, & qu'il
„ couue doucement mon humeur visqueuse,
„ me nourrisse & accomplisse, ma forme de-
„ uient viue & viuifiante, sans que plus aucū
„ destructeur puisse sur moy.

Outre cecy il n'y-a rien. :::::

L'Empereur ayant veu ceste magnifique en-
tree, & sachant les statuts du Palais demanda à
la concierge vn marteau: elle le mena en la tou-
relle du portail, où est le petit pavillon de discre-
tion, & de là lui fit voir tout l'eschiquier lui di-
sant, Sire, auisez quelle cellule vous desirez abu-
ter, car on n'en ouure qu'une à la fois & celle
seulement à laquelle vous serés rencontre par
l'instruction de vostre gaigne, parquoy discernez
les bien, afin que vous ne tombiez en disgrace.
Si vostre memoire peut conuenir avec le billet
que vous aurés, vous serés heureux, le billet est la
bas, & l'aurez selon le hazard, vne autre fois si

vous rencōtrez biē, vous aures le billet que vous desirerez: car il faut obeir auant que scauoir faire election. Estant descendu, il luy fut presenté par vne main dont le corps estoit caché, en vn cabinet situé au portail, & il le reçoit, & l'ouurant il y trouua des caracteres γ . D. Δ . Les ayant il les conféra exactement en sa memoire, & puis entrant galammēt en cet abyssme de secrets, s'y guida preuant les allées selon la doctrine de la Kabale du lieu: Il s'auança iusques à la croisee: puis estudiant son marreau, il se tourna vers le premier grand carré, au milieu duquel il s'alla adresser pour auiser au reste, estant là, apres auoir visité son marreau, il choisit le troisiēme carré, auquel il alla & de là, suyuant la loy de son gage, il se guida à la seconde cellule; qu'il ouurit aysément, ce qui ne fut pas auenu sil eut failli, à cela il reconnut le succès de son industrie & bonne fortune: Il y entra & là estant, il considera infinis objets notables: Apres qu'il se fut vn petit repeu de ces exquis suiets, il receut le contregagé que la Nymfe de la cellule lui bailla, avec l'intelligence de l'Enigme, lequel estoit graué en lettres d'or, & releues de diamans en la paroy celeste de la cellule, laquelle est la plus exquisite, & où sont les plus cheres raretez. L'Empereur reuint donc ayant en main ceste bonne piece:

*Je suis ce que i'estois de fait & d'apparence,
Et si ie ne suis pas ainsi comme i'estois,
Et ie suis tous les deux de fait & de substance,
Ainsi i'existeray, i'existe & i'existois.*

Le Cou
8.

fortuneZ. Entreprise III. 507

Quiconque en voudra sçauoir l'interpretation, qu'il chemine par où l'Empereur a passé, & il trouuera la mesme Nimfe, qui ne fera point de difficulté de le contenter. La Fee concierge, voyant que l'Empereur auoit bien rencontré, & fait en personnage d'exquis iugement, luy donna le brin de l'hisoppe sacré qui denotte sa perfection, & le remit contant au placitre: dont il retourna au palais de la Lune, où il se rassit en son siege, & vn peu apres la Souueraine ayant remis les causes au lendemain, donna congé aux amans, & s'adressant à l'Empereur, luy prononça le resultat du conseil, pris pour luy durant qu'il fut absent, & depuis que le secōd arrest d'Amour auoit esté prononcé: car à cet instant on fit arrester vne cause, & le conseil assemblé, il fut auisé que l'Empereur reuenant avec fruiçt heureux, de ce qu'il entreprenoit, la Souueraine lui feroit ceste petite douceur.

SIRE, vostre merite & vostre valeur vous ont acquis ce qui par honneur vous deuoit estre conferé, si la grandeur eut eue ceans plus de priuilege que la vertu. Or puis que valeureusement & dignement vous auez conquis ce qui vous appartient, vous pouuez acheuant ceste bonne fortune, iouir absoluément des priuileges de cēt Hermitage, qui vous sont entierement conferez.

La seâce de ce iour estant ainsi terminée, l'Empereur repetant toute sa bonne auanture, eut espoir d'allegement, & cependant il suppose le reste des detresses qu'il souffre, en correction d'auoir indignement traité, la beauté, & la perfection, par l'iniure qu'il a commise con-

DESSEIN SIXIESME.

Disarchee tenant maison ouuerte, est cause des amours des deux Amās ouurans ceste seance. L'Ambassadeur de la Chine est receu & satisfait. L'estat des vrais Amans. Celuy qui voyoit croistre les arbres.

ON auoit fait plusieurs triumphes en l'Hermitage, tant pour l'obseruation des sacrez mysteres de l'Anniuersaire, que pour donner plaisir à l'Empereur, qui receuoit telles diuersitez d'occupation d'esprit, si pres les vnes des autres, qu'il n'auoit plus loisir de penser à sa melancholie: Ces beaux diuertissemens abattoyent sa tristesse, & releuoyent son cœur d'espoir, & sur tout voyant qu'il luy succedoit à plaisir, ce qui fut occasion qu'il se resolut, croyant qu'il luy auendroit vn bien parfait s'il continuoit. Beaux esprits qui espluchez desia les riches thresors, qui sont icy enuelopez, cōme en voiles de soye, ne pensez pas que nous suyions icy l'ordre parfait de ce qui est requis à l'establissement de nostre ouurage, nous poursuurons l'auanture declaree. Ceux qui auront le iugemēt propre à ces particularitez sauront choisir le temps, les endroits & les apparences, selon raison, cependant nous conduirons cēt Empereur au vent de ce dessein. Le mardy au matin iour attribué à Mars,

fortunez. Entreprise III. 509

& à la domination de ceste planette du Fer ou Acier: Le Monarque fut habillé de pourpre exquis, & en cét equipage tout accompli, avec la suite & entiere magnificence, fut conduit au second Palais, dont tous les vtenfiles estoient de fin acier rechargé de sa propre essence, les enrichemens estans de ceste verdeur belle, & brillante qui se forme par la violence vitrifiante du feu, auquel s'affine ce metal. L'Empereur situé, & la Fee aussi, ainsi que la bien-seance de l'ordre l'auoit establi dés hier. Apres la voix du heraut, il entra plusieurs Amans qui vindrent au vaisseau où repose la liqueur Emfrone, laquelle est receüe de la distilation de la lauande d'amour, qui croist en ce pais. C'est ceste liqueur qui fait par la vertu spécifique qui y reside, que quiconque viét icy pour y rendre conte de ses actions apres l'usage d'icelle, r'entre en mesmes opinions & pēsees, qu'à l'instant mesme de ses amours: car ceux qui l'ont sauouree disent les mesmes paroles qu'ils disoyent en l'estat de leurs passiōs, & suyuant les mesmes actions, soit Nymfe ou Paladin, & mesme auanture les retrouve: les Amans donc, ayans gousté à ceste fidele essence, & coulé en leur estomach ceste eau celeste, s'auancerent, Theofron qui vid Semnose sa maistresse, & elle qui l'apperceut, s'enclinerent au mesme mouuement où l'amour les auoit constituez, lui qui se trouuoit en semblable auis, & elle en mesmes pēsees s'approcherēt de l'Empereur & de la Souueraine, rendās l'honneur deu à leur grandeur. Apres vne autre Nymfe s'auāça avec vne espinete, qu'elle toucha pour lui faire resonner vn soupir premedité, qui

est le mesme que l'Amant auoit assemblé, quād il sentit là viue pointe d'amour pour les yeúx ay-
mez, les chantres y estoient aussi selon l'ordon-
nance & cét ær fut chanté à deux chœurs.

Mon esprit releué dessus l'ær de la gloire

*Des superbes desseins dont vous estes l'honneur,
N'a point de volõtez que pour vous faire croire
Que vous estes la loy des souhaits de mon cœur.*

*Les suiets accomplis dont vous ferez la cause,
A l'esclat de vos yeux dignement brilleront,
Et ce n'est point en vain que ie me le propose
Car comme vos beautez mes effets paroistront.*

*Vous serez pour iamais le soleil de mon ame,
Mõ ame n'aura point d'autre astre que vos yeux
Au vif de vos beautez s'allumera ma flame.
Plus viue que le iour plus claire que les cieux.*

*Voila que c'est d'anoir vn obiet de merite,
De cognoistre des yeux triomphans en pouuoir,
Mon ame au parauant estoit foible & petite,
Ores elle est par vous magnifique en deuoir.*

*Vous releuez ainsi par vos beautez ma vie,
Excitant dedans moy ces pointes de grandeur,
La fin tesmoignera qu'vne belle accomplie
M'aura mis dans le sang, la vie, & la valeur.*

Après que ce souúpir eut esté dignement recher-
ché deuant l'Empereur, auant que les Amans se
leuassent pour plaider, la Nymfe qui scauoit
l'estat de leurs amours, s'auança & proposa
ceste petite lumiere au discours futur de cesdeux
ames d'amour. Sire, les Amãts disent beaucoup
de choses cõme ils les pensent à l'instant de leurs
extases, mais souuēt ils descheent & s'en reculēt
grãdemēt, ce qui se iugera par les amours de ceux

fortunez. Entreprise IIII. 511

cy: Il y a quelques annees que la sage Disarchiee, dame cogneue en Amerimnie, s'auisa de tenir maison ouuerte aux vertueux, ce qui luy succede heureusement, car là se range tout ce qui se peut appliquer à la vertu. Ceste façon de viure attira ce gentilhomme curieux, lequel suiuant quelques desseins celebres, passoit outre, mais à cause du nõ de ceste Dame, il se retint pour la voir, & lui rendre de l'hõneur, la Dame le receut suiuant les coutumes de son abondante courtoisie: Entre plusieurs dames & damoiselles qui hantoyent là s'y trouua pour lors ceste belle Semnose dont la renommee auoit souuent esmeu le cœur de Theofron, & lui qui n'auoit pas pris garde à ce qui se pouuoit presenter, ne scauoit pas si ceste belle tant renommee fut là, bien que voyant ceste-cy, il la remarqua tres-accomplie: Ainsi que ce gentilhomme deuisoit avec Disarchiee, vn page vint qui parla à Semnose en l'oreille, adonc la Dame dit la voyant se leuer. Ma belle Semnose seras-tu long temps sans reuenir? Non, dit-elle, ma parfaite, ie reuiens incontinent. Theofron l'oyant nommer tourna soudain ses yeux vers ce Soleil, puis s'excusa à la Dame, de ce qu'il n'auoit pas fait son deuoir vers ceste Belle qu'il desiroit tant rencontrer. Il prolongeoit son excuse que la Belle retourna, & que par la permissiõ de Disarchiee il acosta. Or ça belles ames, paroissez en vostre naiueté deuant l'Empereur. THEOFRON. Belle, dont l'honneur surpasse le renom de vos perfections, Je vous fais vne requeste que ie vous supplie ne trouuer estrange, veu que c'est la premiere fois que ie vous ay veuë, & que i'ay

512 *Le voyage des Princes*

parlé à vous. SEMNOSE. Que desirez vous de moy? THEOF. Que vous me disiez en braue cœur qui est vostre seruiteur. SEMN. Pensez vous que ie n'aye qu'un seruiteur? THEOF. Ie croy que vous en auez infinis, mais ie vous estime tant galande que vous n'en auez qu'un accepté, c'est de cestuy-la dont i'entens scauoir. SEMNOSE. C'est vous si vous auez l'assurance de l'estre. THEOF. I'en auray assez, pourueu que vous m'estimés de merite pour vne si belle auanture. Et bien que vous me rendiés confus de premier abord, si est-ce que i'ay le courage de vous seruir. SEMNOSE. Si vo^r auiés vne maistresse, la voudriez vous laisser pour mon sujet? THEOF. Si i'estois engagé, vous auez v^{sé} de telle vehemencé que ce ne seroit pas moy qui laisseroit ceste maistresse, mais vous qui m'osteriés à elle: Aussi vos propos & vostre puissance absolue me rendēt tout à vous, & me destournent de tout autre objet: Parquoy il faut que vous m'acceptiés, vos discours sont arrests, il n'y a plus moyen de s'en retraicter, & pource ie vous tiendray des aujourd'hui pour mon vniue maistresse. LA NYMFE. Sire, nous estions presentes à ces discours, qui nous estoient agreables, veu leur nouveauté, & la prompte rencontre de ces deux, qui de premier abord s'unirent de respect & de volonte, principalement Theofron qui forma si viuement cet amour en son cœur, qu'il en deuint tout d'affection. Ie scay, Sire, que la musique est vne de vos delices, & pource ie vous donneray le plaisir avec ces chantres d'une des extases de cet amant.

Vos beautés

Fortunez. Entreprise III. 513

*Vos beautez m'ont conquis de puissance absolue,
Me venant destourner de toute autre beauté,
A peine vous auois- ie encores apperceue,
Que vous vintes saisir toute ma liberté.
Tenez voyla mon cœur possedeZ le ma Belle,
Disposez- en, maistresse, ainsi que vous voudrez;
Je scay bien que tousiours il vous sera fidele,
Car il demeurera tel que vous le rendrez,
Bien que vous en iugiez vostre gloire petite,
Si vous me comparez à vos perfections:
Toutes fois vous direz que ie suis de merite,
Si vous faites estat de mes affections.
Releuez mon esprit pour le rendre admirable,
Formez- y des desseins tout grāds & tout parfaits.
Ainsi que vous serez ma cause favorable
Aussi ie vous seray l'honneur de beaux effaits.
Si vous en desirez vn iuste tesmoignage,
Ne l'allez recherchant que dedans vostre cœur;
C'est de vous que i'ay eu ce que i'ay de courage
Car vous m'avez choisi pour vostre seruiteur.*

SEMNOSE. Ceste Nymfe a raison, car voila Theofron, les mesmes souspirs par lesquels vous fistes profession de me rendre tesmoignage de vostre desir, mais vous ne durastes gueres en l'estat de si beau deuoir: car sans me dire adieu vous passastes où d'autres souhairs vous trasportoyēt, & m'ayāt fait ceste belle protestation, vous vous estes eslongné de moy sans cause. **THEOFRON.** Belle vous auez occasion de m'accuser, pource que ie deuois tout oublier fors l'apparence & la verité du seruire que ie vous doy: Ie me cōdamne moy mesme, & suis prest de receuoir telle punition qu'il vous plaira de la faute que i'ay faite;

514 *Le voyage des Princes*

de n'auoir pas esté receuoir vos commandemens auant que partir : I'espere toutesfois que vous me serés fauorable, & croyrés que i'ay tant de fideles conceptions pour vostre sujet, qu'aysemēt vostre ame le persuadera, que ie suis reduit à tel deuoir d'obeissance, que les effets en ferōt preuue, & que vous pardonerez à mon esprit confus, qui ne peut encor' supporter l'esclat de l'auanture si parfaite que i'ay rencontree, vous voyant si accomplie, & tant propice à mes humilitez. Le temps vous manifestera la verité, & la verité apparente vous sera tesmoin manifeste de mes fideles protestations, vous iugerez assez par ces premieres atteintes de l'estat de mon ame, laquelle peu à peu se recognoistra, & alors estant dignement conduite par vos belles lumieres, vous verés des effets magnifiques de la valeur que vous excitez en l'esprit, qui ne souspire autre felicité que de vous seruir. SEMNOSE. Il est aisé de pardonner aux innocens, & à ceux qui ont le cœur fidele, & puis si ce que vous protestez est vray, ie n'auray point d'occasion de me mescontenter. THEOF. I'en pren ceste belle main en tesmoignage, & la baise de tout mon cœur. SEMNOSE. Vous vous auantagez beaucoup, & passez outre ceste grande humilité que vous auanciés pour loy. THEOFRON. M'accusez vous desia de presumption, mescognoissez vous mon humilité en luy faisant tort ? SEMNOSE. Ie veux bien que vous pēsiés que i'estime ceste façon estre presomptiō. THEOF. S'il est ainsi, ie presente mon cœur à l'Amour, qui iugera bien tost, que vos perfections m'ayant reduit au seruice voué, si ie suis presom-

Fortunez. Entreprise III. 515

ptueux que c'est avec raison, & que la grandeur que vous avez excitée en mon courage, est cause que sans considérer mon deffaut de merite, ie tante vne si avantageuse fortune, que d'oser par hommage vous baiser la main. Mais en ce beaux discours, ie suis contraint de changer de propos, Ce n'est point moy qui ay eu l'assurance de vous rechercher, c'est vous qui me ravissant à moy-même, par vne violence extraordinaire, m'avez commandé d'estre vostre. Si donc ie cōmets erreur, & si possible ma presumption vous importune en vous honorant, il ne faut point m'imputer de vice, ains me dire sectateur de parfaite obeissance: Or cōme il vous plaira estimez-en; Si est-ce que mon plus excellēt heur, est d'estre à vous, car vous estes l'unique but de mes esperances. LA NYMFE. Sire, tandis qu'ils conféroient ainsi du secret de leur cœur. Disarchee s'apochāt leur dit, quels sont les beaux discours dont vous vous entretenez, quel en est le sujet? THEOPRON. Tresbeau, Madame, car nous discours de vos merites, & du service que ie vous doy, pour l'honneur que i'ay par vostre moyen d'estre à ma belle Semnoie. A la verité ie serois trop ingrat, si ie ne cherchois les occasions de vous tesmoigner, que ie suis tant vostre obligé, qu'il faut que ie confesse que ie ne pourray iamais venir à l'effet de recognoistre dignement ce que ie vous doy. Et ie ne penserois pas viure si ie ne vous sollicitois de desirer de moy ce que vous iugerez, que ie pourray pour vostre service, afin que ie vous montre, que ie n'ay point l'ame meslee d'humour ingrate, ains que i'ay vn fidele

516 *Le voyage des Princes*

& constant desir de vous seruir comme ie le tascheray toute ma vie. LA NYMFE. Qui diroit que les puillances de ceans sont manques, seroit trompé, car en voicy vn effet formel, d'autant qu'il a repeté les mesmes paroles que nous oyons, quand il les proferoit en l'ardeur de son zeile. Ainsi que ceste Nymfe parloit, les deux Amans estants debout en la presence de l'Empereur, pour acheuer leur cause, voicy douze Heraux qui entrerent, & faisans signe de silence s'humilierent deuant l'Empereur, & se rengans deça & delà, firent entrer vn Prince estrange de grande & belle stature, suyui de vingt & quatre cheualiers bien equipez, & de plusieurs autres qui demurerent dehors par honneur. Ce personnage ayant salué l'Empereur, dit, Sire, vostre seruiteur icy present, Prince de Vathisoz vous est enuoyé du Roy de la Chine. Je supplie vostre Majesté, que i'aye congé de parler. L'EMPEREUR. Tout est permis ceans, pourueu que la raison & la vertu, soyent le terme des actions & des paroles. LE PRINCE. Sire, mon Roy vous prie de luy faire scauoir, quelle est la fin de tout ce que vous pretendez, par ces belles rencontres & magnificences: Et pour ce qu'il est grand & puillant, comme vous scauez, & outre, est extremement curieux, il desire entendre quelle est l'esperance de ceux qui se peinent à ces auantures, afin que le sachant, il continue à vous estimer & louer, & ait occasion de faire taire les Sages de son pais, qui luy persuadent que ce sont vanitez. L'EMPEREUR. Je pense que vostre maistre vous a adressé au

fortunez. Entreprise III. 517

Roy mon frere, qui est autheur de tout cecy: car de moy i'en suis simple spectateur. Voicy son fils ayiné qui vous satisfera. Là doncques, Cavaliree, ie vous prie de contenter ce Prince, & comme vray interprete de la volonté du Roy, & de la Souveraine, declarez luy ce que son cœur desire. CAVALIREE. Par le commandement de l'Empereur, ie vous aulse braue Prince, que nostre but & de tous ceux qui viennent icy, est l'espoir que nous auons tous, qu'en fin apres plusieurs desseins & recherches, nous serons dressez à la cognoissance de la Sainte Galanctisee, pour iouir en fin de la bien-heureuse Xyrile. LE CHYNOIS. Tant y ont failly, & qu'esperez vous? CAVALIREE. Suyre la vraye intelligence d'Amour qui nous y conduira parfaitement. LE CHINOIS. L'Amour vulgaire ne vous y conduira pas, & les passions volages ne vous y meneront point. CAVALIREE. Aussi les Amours vulgaires sont icy examinees, & nous les nottons exactement, afin que par comparaison nous rencontrions le fidele & non commun, lequel soit saint & existant en belles veritez, non pressé d'opinions, ains accompagné de subsistances vrayes, conduisant à l'heur parfait, à ce que le suyuant, nous venions au terme desiré. LE CHINOIS. Mon Roy vous fait scauoir, que si vous venez à bout de cét excellent dessein, & que de courtoisie vous luy en faciés part, il vous monstrera l'egal, & ainsi le commerce, l'amitié, & les bonnes aliances seront communes entre nous, s'il vous est agreable. A Dieu, Sire, & à vous tous courages Curieux, mes affai-

518 *Le voyage des Princes*

res, & le commandement superieur me tirent
 autre part. Cet estrangier estant sorty, Theofron
 continua à parler à Semnose, & s'excusoit de ce
 qu'il auoit esté long tēps sans la voir, le m'accuse
 de paresse & non de souuenāce, de deffaut de de-
 uoir, & nō d'amitié, aussi i'espere pardō. Que fe-
 roit vn esprit qui ne peut s'esmouuoir que pour
 l'admiratiō de son sujet: Que pourroit executer
 vne ame qui est toute en la contēplation de la
 saincte Idee de ses desirs? Je suis tant arresté, à ce
 que ie cōçoy pour vous manifester mō affectiō,
 que l'abisme des diuersitez qui m'y surprenent
 m'engloutit, & ne puis me reduire à ce qui pa-
 roist aux autres estre tres-facile: Il faut que ie
 confesse ma honte, i'ay fait du braue, & tou-
 tesfois ie n'ay pas l'asseurance de vous voir, i'ay
 crainte de vous aborder. On m'opposera à ce
 deffaut, Qui a-il de plus aysé, que de s'adresser
 à vne belle aymee qui le permet, & de deduire
 en paroles doucement exprimees l'estat des
 vœux que l'on luy offre? Je scay cela, & pour-
 tant la difficulté ne m'en estoit pas moindre,
 que i'en pensois le hazard auantureux, d'autant
 qu'il y a vne certaine puissance qui retient quel-
 ques esprits: Et de fait, ie m'en rapporte aux
 experimentez, à ceste heure que le courage m'est
 venu; Qui est le fidele se pouuant au com-
 mencement dilater si bien sur les beaux deuis,
 qui ait l'industrie de depeindre au vray ses pas-
 sions pour les raconter à sa maistresse, & l'en
 entretenir? Ceux qui commencent à aymer
passionnément, & qui ont l'ame touchée d'un
zele parfait, sont retenus par la vehemence de
leur ardeur, tellement qu'ils ne peuuent dire

fortunez. Entreprise III. 519

leurs pensees, & n'osent aborder leurs objets, auxquels ils portent vne certaine reuerence qui ne se peut exprimer, les effets en paroissent, & l'observation ordinaire en est cogneuë, & c'est ce qui me faisoit auoir peur de vous estre importun, m'estant auis que si plus souvent ie me fusse approché de vous, i'eusse encouru ce blasme, tant ie vous reuere, & tant ceste fade honte me troubloit : Mais à ceste heure, que vostre belle grace m'a rendu plus capable d'honneur, ie m'auanceray, & sachant qu'il vous est agreable, ie tenteray cy apres la fortune, & me monstreray plus galand, ie m'exciteray brauement à vous manifestër mes pretentions pour vous seruir, & si vous en faites estat, ie seray paruenü à l'entiere felicité des bien-heureux, & en ceste belle pointe tout de cœur, ie vous iure que present ou absent, toutes mes occupations sont arrestees à vostre seruice. S E M N O S E. Je reçoÿ trop de gloire en mon ame, de l'honneur que vous me faites, & iamais ie n'accuseray d'aucun vice ou deffaut vostre beau merite : Je vous prie de croire que ie ressens vn extreme contentement de vostre bonne volonté, & vn souuerain plaisir d'en estre asseuree, & vous prie de continuer, & encore plus, ores que ie croy que si i'ay quelque perfection, c'est vous qui me l'auuez persuadée, aussi ie vous en rendray l'hommage par quelque bon seruice. THEOPHON. Puis que vostre bonne volonté s'estend sur moy, ie m'estime estre auancé au dessus de ceux qui iouissent de l'entiere felicité : Mais repeu-

fant à moy, ie m'apperçoy estre si peu qu'il n'est pas possible que vostre belle pensée s'aui-
se que ie sois vostre seruiteur: estant trop disgracié de fortune, toutesfois ie laisseray faire au temps qui descouurira ma perseuerance, laquelle me sera tout ce qui est necessaire à conquerir vne Dame de merite, & me fortifiant de ceste bonne opinion, ie vous feray voir que vous n'avez point de seruiteur plus humble ou plus fidele que moy. SEMNOSE. Ie ne manqueray iamais d'affection pour vous, aussi ay-ie vn parfait desir d'estre continuee en vostre amitié, vous me l'avez promis, & ie croy que rien ne merauira ce bien: Ie vous coniore de perseuerer, car ie vous suis fidelement acquise. LANYMFE. A mon grand regret, & au preiudice des Dames, il faut que i'accuse ceste Belle, vous avez veu, Sire, comme elle a parlé d'affection, & toutesfois ce desir eschappe: Si nous auions la veuë aussi viue que l'auoit Mexifurce orfelin de Quimalee, qui voyoit croistre les arbres, & grossir le fruiet, nous verrions l'amour de ceste Belle qui s'enuole, & change pour vn autre suiet qui la rendra miserable: Voyez ceste inconstante & la considererez encores vn peu, car à ce propos que luy va tenir Theofron elle aura vn petit reste d'amitié pour luy, qui finira aussi soudain. THEOFRON. Belle Semnose l'esperance qui porte mon esprit, & le nourrit de l'air de vos faueurs avec l'assurance que i'ay de vous estre agreable, me sont deux si fermes liens, que rien ne vous separera de mon ame, & n'en

fortunez. Entreprise III. 527

effacera la presence que i'ay de vos perfections. Je scay bien ce que ma fidelité me persuade, c'est que comme vous estes l'unique but de mes bons desirs, aussi vous faites estat de ma perseuerance. Quand il vous plaira vous aurez la preuue de l'approbation de mon cœur: Ce que ie vous ay iuré, est stable: car mon ame est tant respectueuse, qu'elle n'oseroit se desguiser deuant vos yeux, parquoy ie persisteray constamment. Et puis la grace que vous me faictes de me permettre ce bien, m'oblige tellement à mon deuoir, que ie tiens à parfaite commodité de cœur, de vous seruir & honorer. SEMNOSE. C'est mon contentement extresme que le vostre, & ne veux viure agreablement que croyant l'honneur que vous me faites, qui m'est aussi gracieux que ma vie, qui n'a liesse qu'en pensant à la douce conqueste que i'ay faict de vostre courage. LA NYMFE. Qui penseroit que ces deux beaux discours recherchez dans les delicates amorces d'amour fussent aussi legers que le vent? qui estimeroit qu'il n'y eust en ceste fermeté tant bien exageree, non plus de fixe qu'en vne tenuë glace qui fond sous le moindre faix qui s'y pose? Voilà l'esprit de ceste belle tout changé, vn esclair d'autre amour l'a violement enuahie, l'oubly tout d'vn saut efface ses contentemēs premeditez en ce premier amour, elle se destourne de Theosron qu'elle mescontēte indiscretement, aussi elle n'a plus de respect qu'à son nouuel amant. Considerez cestuy-cy qui tout humble recherche ce qui tantost le recherchoit: voyez comme tout d'vn coup elle

mesprise & deiette celuy qu'elle cherissoit, il la prie de l'avoir, elle l'en recule, Je les laisseray dire.

THEOFRON. Le respect que ie rēds à ce que i'honore, fait que ie ne veux prendre le temps de vo^u visiter qu'aux heures qu'il vous plaira me gratifier de ce bon-heur, & que vous serez esloignee de toute autre occupation. **SEMNOSE.** Le temps qui maintenant se pare de ses beautez, l'hyuer estant passé, est cause que difficilement on me rencontre, & mes affaires suruenantes me tiennent distraite, si que ie ne puis auoir la commodité de vous veoir: parquoy ie vous prie ne vous incommoder pour mon suiet, car ce vous seroit vne peine inutile. **THEOFRON.** La façon dont vous m'esconduisez est cruelle & indecente: elle montre l'alteration de vostre cœur. Il paroist que vous auez changé de volonté, ou que vous auez l'esprit esgaré, & en quelque sorte que ce soit vous faites tort à mon humilité, & outragez mon deuoir d'en vser ainsi. **SEMNOSE.** Ne sçauiez-vous pas que les saisons apportent des occasions differentes, ou contraires à celles des autres temps, vous demandez mon loisir, & ie n'en ay point, la courtoisie vous oblige de me croire, ou de penser ce qu'il vo^u plaira. **THEOFR.** Il n'y a rien qui penetre tant que telles rigueurs determinees, à ces gestes & propos ie cognoy facilement qu'il n'y a plus en vous d'amour pour moy. Or comme il n'y a personne tant humble à requerir que ie suis, aussi n'y a il point d'esprit si glorieux que le mien à mespriser le dédain. **LA NYMPHE.** En ce dépit ils se departirent, & l'amant dit à sa Maistresse cest adieu pour iamais.

fortunez. Entreprise III. 523

*Ie ne fais plus d'estat de vos perfections,
Puis que vous me tröpez quãd ie suis plus fidele,
Il se rencontre ass:z d'obiects d'affections,
Sans vous qui n'estes plus ma desirable belle.
Adieu: i esteins ces feux que i'auois allumez
Au bel air des douceurs d'une feinte apparence,
Ie n'ay plus de desirs, ie les ay consumez,
Puis q'ainsi vous auez fraudé mon esperance,
Voyons qui de nous deux premierement aura
Les picquans desplaisirs de ceste departie,
Et quand le souuenir le cœur en saisira,
Condamnons le suiet dont la cause est sortie.
Que ie ramenteurois icy de beaux discours,
Si ie sentoís pour vous quelque reste de flame,
Tout ainsi que pour moy vo' n'auetz pl' d'amours,
Pour vous ie ne sens plus de pointes en mon ame,
Soit en fin ce discours comme vn ar mesprisé,
Cest adieu soit ainsi qu'une douce disgrace,
Vrayment ie ne suis point en l'ame desguisé,
Comme vous m'oubliez mon amitié se passe.*

Les parties ayans fait la reuerence, Xyuoye Procureur general d'Amour se leua & protesta, Sire, vous auez ouy & cogneu les intentions de ces amans qui ont esté fermes & puis legers; parquoy ie requiers pour l'Amour, que les parties soient enuoyees à la Fee de disgrace, & que leur nom au moins de Semnose soit pour iamais effacé du registre des Amans. L'Empereur prit les voix, ayant ouy le conseil, & prononça cest Arrest.

L'inconsideration de vos deux fantaisies vous ayant fait paroistre trop prompts & inconstans, est cause que vous estes renuoyez, afin que vous appre-

524 *Le voyage des Princes*

niez la sagesse d'Amour. Semnose vous irez jusques au regret apres vostre secõde perte. Theofron, pour punition de vostre temerité, vous consolerez ceste belle, si vous la retrouuez à propos, cependant vostre dommage & son ennuy dureront tant que vous ayez les cœurs libres ou contents.

DESSEIN SEPTIESME.

Les enigmes que l'Empereur apporta du Palais des secrets. L'Empereur demande encor la raison de l'ordre, & il en est esclaircy.

CEluy qui vne fois a eu l'entree du grand Palais, & en est sorti à son honneur, y a libre entree tousiours, principalement si c'est quelqu'un de merite, & pour ce l'Empereur y a sa libre entree. Ce que pensant & n'ayant rien veu entre les amantes qui fut de l'ær de son Etherine, il se leua du siege pour s'aller resiouyr, & puis il se souvient de ce qu'il a veu chez Minerue, Sans liberté nul plaisir: parquoy laissant faire à la Souueraine, il s'alla promener, & demanda d'aller au grand Palais, auquel estant, il vid à gré tout ce qu'il y a de beau & d'exquis, & pour son plaisir particulier il mit sur ses tablettes vne Enigme qu'il tira luy-mesmes de chaque cellule. Pour vous faire plaisir nous vous exposons librement en veuë les mesmes qu'il a choisiz, cõme la Fee nous l'a declaré, esiouyſsez-vous

Fortunez. Entreprise III. 525

en avec nous, iusques à ce que le reste soit commun, & que nous vous en ferons part, lors que nous en aurons permission, & que nostre volonté s'enclinera à estaller les secrets aux yeux des mortels, & pource que la Belle de mon cœur est celle qui cause ces discours figurez, c'est à elle principalement à qui ie les presente, comme vn vœu qui luy est deu: Il conuient que ie luy remette en memoire les mesmes accens que i'ordonné pour elle, quand ie luy fis voir premièrement ces enigmes, & puis le temps & l'occasion nous induisent à ceste ressouenance. Belle, aduisez vous en doncques, & pour me gratifier iettez les douceurs de vos yeux sur cest art, & vous ressouenant de ma fidelité, rememorez-vous que vous avez en moy vn fidele seruiteur: Ce que ie vous presente encor ces propos enueloppez, n'est que pour vous esbattre à les faire interpreter aux autres, car vous les scauez, & pource ie vous dis,

*Ma Belle ie vous pri ne tourmenter vostre ame
Aux resolutions de ces difficultez,
Plustost considerez les ardeurs de la flame,
Que dās mon cœur fidele ont causé vos beantez.
Vous n'y cognoistrez point de destours d'artifice,
Mais vn feu par vos yeux viement attisé,
Mon cœur qui n'a desir que vous faire seruire,
N'oseroit deuant vous paroistre desguisé,
Vous y discernerez tous effaits de constance,
Tous desseins de deuoir, toute fidelité,
Et si vous en voulez plus grande cognoissance,
Ordonnez vn dessein de voir la verité.
Puis que vous entendez ce qu'une autre apparence
Cache pour exercer les esprits curieux,*

Vous verrez encor mieux par ma perseuerance,
 Ma passion naïfue escrite dans mes yeux.
 Voyez doncques mes yeux, pour voir mō cœur fidele;
 Vous qui auez voulu vous obliger ma foy,
 Et ie vous pri iugez que iamais autre belle
 Que vous, n'establira sa puissance sur moy.

Et puis quand vous aurez cogneu la simplicité
 de mon courage, & l'innocence de mon amour,
 espluchez ces diuersitez pour vōstre plaisir, afin
 que vous ayez du contentement de ce que vous
 auez causé pour contenter les beaux esprits.

Les Enigmes qui sont és cellules du Palais des
 Secrets, avec l'ordre & les caracteres de chaque
 cellule: suiuant quoy l'on pourra trouuer l'inter-
 pretation au plan du grand Palais par les ordon-
 nances deduites au Palais de la Lune.

§. D. §.

1. Je suis d'une eau subtile vne pouldre legeré,
 Apres auoir monté ie tombe lentement,
 Et par douce chaleur dissoute en humeur claire,
 Je penetre par tout le solide Element.

D. D. D.

2. Avec beaucoup de fraix le monde le fait faire,
 Pour ayder au support de vie, & de santé,
 Et encor que chacun viuant en ait affaire,
 On ne l'achete pas le quart qu'il a costé.

γ. Δ. D.

3. Frere de mon subiet, i'existe sans substance,
 Et si sommes conioincts d'un eternal lien,
 Pourtant ie ne suis point, toutesfois mon essence
 Est telle que n'estant, il n'y auroit plus rien.

Le Plan du Palais des Secrets

49	2.	7. ^e	9. ^e
7 Le miroir	Δ Le vinaigre	7 La Bière ou cervoise	Δ Le salpêtre
47	7	5. ^e	Δ
Φ L'ou	24 D Le gibet	Φ L'oulog	3 D L'ouber
7			
20	44	23	13
7 Le soleil	Δ Le balay	7 La clef	Δ Johit chist ou Harriege
8 20	Φ 37	59	D 32
Φ Le bout	D Lancet du Nauis	Φ La chaux	D La lantern ou la chan delle

50	22	27	19	15	48	31	53
7 Lo chesno ou batrau	Δ Lo mortier ou la cloche	7 Lo van, lo lat, la cisio ou a bras	Δ La plume	7 Lo balon	Δ Lo fil de chauss	7 La chan delle	Δ Lo domier
6	7	4	55	Δ	25	60	7
Φ L'eau fort	D Lau, le moit ou les fouds	Φ L'eau de vie	D Lo faitiers de vol fouds aux de	Φ Lo vers	D La monnoye	Φ L'ingue	D Lo Mart de moulin
Δ				D			
21	36	58	34	41	45	29	61
7 L'eau de la glace	Δ Lo fouds	7 Lo caillou	Δ L'equille	7 Lo blod, ou farine	Δ Lo Mulot	7 La lie	Δ La Tuile
Φ				D			
42	30	62	43	Φ	26	63	11 ^e
Φ Lo soufflet	D Lo jambon	Φ Lo metal	D L'ECHO	Φ Lo cotton cucullio	D La vertou	Φ La mort	D La carder
				mal couler. mal cotti			

ou qui gaste lo blod, ou qui gaste lo bois
cucullio touché a l'eau mal de la machine

11	16	14	
7 Le FEV	Δ Le Marteau ou l'incubus	7 L'ave du ciel	Δ L'ave du guil
33	7	46	Δ
Φ Le paysie	35 D Le Hariz	Φ La fumee	38 D La fumee souid
Φ			
40	51	17	28
7 Le goil	Δ Le uifau gent	7 L'ostoduf balle melle	Δ L'Yongu
54	Φ	52	D
Φ Le filosofie	D une fumee grosse de 2 de fana	1 Φ La Noye	56 D La yavole

cecy est de l'Entreprise 3.^e Dessin

in l'air moie a l'air 7. D'jourde
 Vn pere a douze fils qui luy naissent sans femme, *l'air moie*
 Ces douze aussi sans femme engēdrēt des enfans, *La solent*
 4 Quādon meurt l'autre naist, & to^r viuēt sās ame,
 Noires les filles sont, & les masles sont blancs.

7. Δ. S.

Vn corps qui n'a point d'ame a vne ame mouuante,
 N'ayant point de raison il rend raison des Tēps, *l'horloge*
 5 Bien qu'il n'ayt pas de vie, vne vie agissante,
 Sans vie, le fait viuere, en marchant sur ses dēts.

Δ. 7. S.

facto Ont tire vne liqueur d'une substance espoisse, *l'air moie*
 Qui paroissant humeur est vn feu vehement:
 6 Si dans ce feu coulant les prix de tout on laisse,
 Il les fait imiter le liquide element.

7. Δ. 7.

Le marchand n'en veut point encor qu'ille cōmāde,
 Cestuy-là qui le fait ne le veut pas aussi, *l'oeuil*
 7 Des passans le voyans aucun ne le marchande,
 Et celuy pour qui c'est n'en a point de soucy.

7. D. Δ

Je suis ce que i'estois de faiēt & d'apparence, *Le tout*
 Et si ie ne suis pas, ainsi comme i'estois,
 8 Et ie suis tout les deux, de propre & de substāce,
 Ainsi i'existeray, i'existe, & i'existois.

7. Δ. Δ.

Il est vn feu subtil extraiēt de l'eau coulante,
 Cachant sa viue ardeur dedās ses froids glaços,
 9 Son froid est apparent, sa chaleur euidente, *La salystru*
 Quand il imite en l'air du tonnerre les sons.



D. 7. D.

Quelques fleurs s'ot qui n'ot d'aucune fleur s'blacés
 Ces fleurs portēt le nō des Roys & des Seigneurs:
 Ce sont fleurs sās pouuoir qui ont toute puissāce;
 Car par elles on à grandeur, faueurs, honneurs.

S. Δ. S.

Voulant aller au ciel, si ie suis empeschee,
 Les yeux des assistans en larmes couleront,
 S'ils pleurēt sās regret ie n'en suis point fa chée;
 Car quand i' irai aux cieux leurs larmes cesserōt:

S. 7. 7.

P'augmente en defaillant aux despens de ma mere;
 Que ie denore, afin de mourir par sa mort,
 Puis ma fille souuent tient ma vie si chere,
 Qu'en son ventre me met pour me rēdre plus fort:

D. Δ. Δ.

Il finit les labours & sa grace subtile,
 S'auançant coyement cause ioye & trauaux;
 Ce qu'on sçait impossible il fait estre facile,
 Et ses faits differens ne sont rien que repos,

S. Δ. 7.

Il est un pont du ciel porté sur les nuées,
 Du deluge bridant les superbes fureurs,
 Il est dessus les eaux, & des eaux terminées,
 Il s'emplit les nuant en diuerses couleurs.

D. 7. 7.

Si ie ne suis soulé, ie parois triste & maigre,
 Mesmes à mes amis ie deniens ennuyeux,
 Mais quand ie suis bien saoul, tout gaillard &
 allegre,
 Et tout remply d'esprit, ie n'aspire qu'aux
 cieux.

S. 7. Δ.

fortunez. Entreprise III, 529

§. 7. Δ.

Bien que ie sois petit, i'ay vne seur geante,
10 Qui me red de grands coups qu'ecores ie luy rends,
Nous faisons ceste guerre entre nous bien seantes,
Car c'est pour la beauté de nos propre parens.

Les mots Dact. §. D. 7. Les enfans sicut de
I'ay la peau raze & blanche, & ie suis chauue teste *queloi*
Ayant le poil dedans qu'estant saine on ne voit, *intouf*
17 Chacun le iuge bien, car lors que i'estois beste
A l'entour de ma peau le poil on me voyoit.

Δ. 7. 7.

Le viuant de moy vif sa nourriture amasse, *Le uue de*
Ie reçoÿ les viuans haut & basse suyans, *ui oulin*
18 Ors que ie suis tué, sur les viuans ie passe,
Et ie porte les vifs par dessus les viuans,

Δ. Δ. Δ.

Jen'ay sang, os, ny chair, nerfs, muscles ny artères,
Bien que i'en soy produit & n'en tiés rien du tout,
19 Propre à bien & à mal, ie fais effects contraires,
Sans voix parlant apres qu'on m'a traché le bonts

Les mots de §. 7. §. 7.

Non male, non femelle, ains tout ceil en substance,
Sans cesser il produit des enfans differens,
20 De la mort de ses fils, ses filles ont naissance,
Et d'icelles mourans, d'autres fils sont naissans.

La gloire Δ. §. 7.

Selon mon naturel, ie m'escoule legere,
Mais par fois mon voisin m'estraint de ses liens,
21 Adonques on me void la mere de ma mere,
Et puis fille à ma fille en apres ie deuions.

La mort de la cloche

Δ. γ. Δ.

22 22 Ma sœur est comme moy de grand bouche fournie,
Elle l'a contre bas & moy deuers les cieux,
I'ayde aux conseruateurs d'appetit & de vie
Et ma sœur faict service aux cœurs deuotieux.

γ. D. γ.

La clof

3 23

D'vne estoffe solide à point on me faict faire,
Pour seruir aux endroits où loge le soucy,
Mon maistre me cognoist luy estre necessaire,
Car se luy garde tout, il me tient chere aussi.

Le q' est

γ. γ. D.

4 24

Celuy qui le faict faire en deteste l'ouurage,
Cestuy la qui le faict ne voudroit l'employer
Et celuy pour qui c'est, maudit de bon courage
Celuy qui le commande, & l'ouurage & l'ouurier.

Δ. Δ. D.

*faiseurs
de la
viande*

25 25

Tandis que l'on sechoit de la mer les ondes,
Je voyois les ouuriers qui trompoient leur repos
Et attendans le sec de leurs vagues ridees,
Faisoient cheoir de leur chair sans l'offencer, les os.

D. S. D.

la viande

26 26

Le feu qui raut tout est cause que gourmande
Le tire à moy la chair pour m'en r'emplir le flanc.
Puis mon esprit esteint on m'oste la viande,
Pour par luy mesme apres m'en redonner le sang.

Δ. Δ. γ.

Le vau

27 27

En nos maisons des champs du seruire l'on tire
D'un prudent, & d'un fol aussi d'un glorieux,
L'un reserve le bon, l'autre, garde le pire.
Et le tiers ne faict riens s'il n'est porté par deux.

fortunez. Entreprise III. 531

§. D. Δ.

Je suis plante animal viuant & non viuant,
Ayant le ventre fait en canerneux destours,
On a peine à r'auoir l'humour qu'on me presente
Car saoule ou non ie suis preste à boire tousiours.

D. D. ¶.

Ie n'ay qu'vn minse corps garny de dents aigües,
Dont l'ouurier fait grand cas, quand il en voit l'effect
Separant l'vnon quand mes dents sont esmeuës,
Ie laisse aller au vent le profit que i'ay fait.

Δ. §. Δ.

Nous sommes quatre enfans freres de nostre pere,
Dont le meilleur tient mieux, du feu & de la mer, *Jambon*
Tandis qu'en nous vsant chacun se desaltere,
On nous fait des banquetz les ames animer.

D. Δ. ¶.

Elle a le poil dedans & dehors est sa graisse,
Et si peut elle ainsi au iour failly preueoir,
Mesmes en pleine nuit les autres elle adresse,
Faisant voir à plusieurs ce qu'elle ne peut voir.

¶. D. D.

Bien que le iour s'en aille au loin de ma contree, *Le lantand de*
Si en ay-ie vn esclat reserve dans mon corps *Ce c'quidelle*
On le voit au poly de ma corne vitree,
Qui ce que i'ay dedans, manifeste deshors.

§. ¶. §.

Par diuers artifice on tire de ma plante *infloresciant*
Le blanc que vous mettez dans pres de vos cœurs, *ou le papier*
Puis on me met pourrir dedans vne eau collante,
Pour faire la blancheur qu'on s'ense de coueurs.

D. Δ. D.

A *Lequille*
34 L'une coye tousiours, l'autre mouuant legere,
Et en vn mesme lieu, font vn mesme labour,
Ceste là qui ne bouge est bonne menagere,
Celle qui va tousiours l'est autant que sa sœur.

S. γ. D.

B *ghavie*
5 35 Il me conuient mourir à celle fin de viure,
Car ma mort m'est de vie vn doux commencement,
Chacun dit bien ma vie & ma mort s'entresuiure,
Mais tous sans me cognoistre en parlēt seuremēt.

Δ. S. Δ.

C *fourmy*
36 Je suis vn animal priué d'intelligence,
Ne sachant que l'estat que Nature m'apprit,
Celuy qui a cognu toute la sapience,
De moy a prononcé, petit corps grand esprit,

γ. S. D.

D *lucens de Mauis*
37 Je porte deux grands dents, cōme double assurance
Par lesquelles aux vents i'oppose mon pouuoir.
37 Et ie combats aussi du goufre la puissance,
Dans la terre mordant quand ie fay mon deuoir.

S. Δ. D.

E *l'auue souui*
38 On cognoist vn oiseau qui n'a point de plumage,
Qui donne à ses petits de son teton le lait,
38 Il se perche à rebours, il n'a point de ramage,
Nul ne voit dont il vit, & ne sçait ce qu'il fait.

D. Δ. S.

F *Eniquus*
39 Contenant les suiets i'en voile l'apparence
Que ie cache dans moy d'un gracieux pinceau,
39 Aussi celle qui est moy-mesme en son essence,
M'envelope dans soy dessous ce sens nouveau.

fortunez. Entreprise III. 533

§. §. 7.

Chacun me peut couper, mais nul ne me peut fendre,
Encor que l'accident de vray corps soit en moy
Des diuerses couleurs nature me fait prendre,
Ensuuant par degrez l'vniuerselle loy.

Adieu ~~de l'air~~ D. §. 7.

Lors que i'estois plus grand, ie tenois moins de place,
Mais les pierres m'ont faict comme aistre deuenir,
Car en me contraignant de prendre vne autre face,
Me rendent plus petit pour plus grand lieu tenir.

Δ. §. §.

Ni vis, ni mort, ie suis plein d'un esprit qui entre
Et s'en va de mon corps, r'entrant au prix qu'il sort,
Mes oreilles le font exaler de mon ventre,
Par mon bec qui me monstre ores foible, ores fort.

Δ D. D.

Triste qu'à mon amant ie presenté ma plainte,
Je me cache en ces creux, chastiant mon deffaut,
Et ie ne parle pas, si ie ne suis contrainte
De recrier bien fort ce qu'on me dit tout haut.

Calla Δ. D. Δ.

Ouverte à l'un des bouts vne queuë on me donne
Affin qu'avec le bec ie la traine partout,
Puis conduite au labour que ma dame m'ordonne,
Je laisse à chasque pas de ma queuë le bout.

D §. Δ.

Dissemblable à ma mere aussi bien qu'à mon pere,
Formé à leur patron comme un des deux ie suis,
Autant ou plus fort qu'eux, en cela i'en differe,
Qu'ils peuuent engendrer & moy ie ne le puis.

334

Le voyage des Princes

. S. S.

fauve

6 46

Matiere ie ne suis, idee corps ny cause,
 Sans me multiplier on ne me distrait point,
 Ily a plus de moy que de toute autre chose,
 Et à tout ce qui est on me trouue conioint.

Δ. D. S.

Lou

7 47

I'ay autres-fois esté vne terre inutile,
 Sans estime, cachee en l'abysme ocieux,
 Mais ors qu'on m'a batu ie deuiens si habile,
 Que la pluspart m'egale à la terre & aux cieux.

D. . Δ.

Les filds fauues

8 48

On m'arrache tout vif, on m'enfonce dans l'onde
 On me seche, on me brise, affin d'auoir ma peau,
 Par les picques ie passe, & par la voye ronde
 La vieille entre ses dents me fait vn corps nouveau.

. . .

L'uniuers

9 49

Ie suis comme vne table encores innocente,
 N'ayant d'aucun pourtraict aucun lineament,
 S'il auient que mon feu quelque vif represente
 Il monstre ce qui s'est monstré premierement.

S. Δ. Δ.

le chofu

50 au bateau

50

Moy qui porte par tout mainte forest coniointe,
 Reduite au petit pied ie suis en ces bas lieux,
 Bien que vaste autre part en cest endroiect contraincte
 Vn bien petit de bois m'esleue vers les cieux.

S. S. S.

50 51

Ie suis vn corps brillant tout congelé de flamme,
 Par force sublimé ie me forme plus fort
 Quand i'embrasse le Roy tout son corps deuiens amé,
 En perdant son estat pour reuiure en sa mort.

fortunez. Entreprise III. 535

§. §. Δ.

aug. p. 1
Je suis vn corps esprit, ie suis esprit en masse,
Ie suis vn demy corps tousiours en fusion,
§2 Tout ce qui m'est patent facilement i'embrasse
Estant symbole heureux de resurrection.

§. §. D.

Trois ames en vn corps distinguees d'essence *flam. quod. do.*
Ensemble subsistoient, n'en sachant tant auoir *fact. de. fauce*
§3 Deux en fin ont pris l'air, puis de mesme apparence,
En trois corps distinguez chacun les à peu voir.

§. D. D. Espee du Miroir

Je suis d'un air batu vne legere atteinte,
Ie n'ay point de figure & si suis un portraict, *le d'auis*
§4 Soit qu'on me face vraye, ou qu'on me tiene feinte,
De l'ame dont ie suis, i'ay tousiours quelque trait.

§. §. §.

fil. 1. 4. 2
Je ne suis rien de moy, que ce que l'on m'estime,
Et toutes-fois par tout ie suis de tout le pris:
§5 Cestuy la qui par moy heureusement s'anime
Par le vulgaire est mis au rang des bons espritz.

§. §. Δ.

Sans auoir rien perdu ie suis changé d'essence *no. de. vie*
Et ne suis en rien moins que cela que i'estois,
§6 Bien qu'on m'y trouue tout on sent ma difference
Car i'ay changé d'esprit dans le corps que i'auois.

Δ. Δ. §.

wolff
Abandonnant mon corps, en essence nouvelle
Ie suis vn bel esprit en corps spirituel,
§7 Et merueilleux en faictz par vne force belle
Ie puis tirer l'esprit de l'estre corporel.

336 Le voyage des Princes

7. S. Δ.

57 58 Nay dedans les forests aux maisons on m'ameine
Pour reparer l'erreur que la vieillesse fait,
Et m'employant du tout ie me perds, & ma peine
Car faisant autruy beau, ma beauté se deffait.

Δ. S. 7.

58 Le caillon Je suis tiré de l'eau vne masse solide,
Et rudement frappé ie brille tout en feux,
59 Je suis froid au toucher, ie me plais en l'humide,
Mais par force mes feux apparôissent aux yeux.

7. D. S.

59 60 L'ay passé par le feu dont ie suis eschappée,
Il n'a rien eu de moy, i'ay de luy retenu,
60 La chaux Ce que ie monstre assez lors que de l'eau trempée,
Ie decelle le feu dedans moy contenu.

D. 7. S.

60 61 Orner Soit que dans le caillon, soit que dedans la plante,
On m'aïlle recherchant, si suy-ie fils du feu,
61 Je suis semblable à l'eau, & ma forme brillante,
De ce qu'elle a le plus fait paroistre fort peu.

D. D. Δ.

61 62 La tuille Mon corps est pris de terre & ma force des flames,
Et tout du long des doigts on me fait sublimer,
62 Je suis aux plus hauts lieux mise en espoisses lames,
Ou mon humeur perdue on me fait rehummer.

D. S. S.

62 63 Le ustail De l'enclos non ouuert de la ronde machine,
Conceu sans pere & mere, à la parfin ie sorts,
63 Mais deuant que partir cruel ie me mutine,
Et range ses costez pour me tirer dehors.

Fortunez. *Entreprise III.* 337.

D. D. S.

*Je marche à pas egal de toute ame viuante,
Choisissant à mon gré l'umble & le glorieux,
Et ne suis rien du tout, toutesfois i'espouuante
Et trouble tous sujets qui sont deffous les Cieux,*

L'Empereur reuenu du grand palais retourna en la salle des causes de ce iour, & trouua la Souueraine leuee ayant donné congé aux amans, il l'auança & la prit par la main, & s'asséant sur le liét de parade il fist approcher les Princes & Sarmedoxe, & leur dist apres quelques communs deuis: Je ne m'arreste pas seulement à la nuë esforce de ce qui paroist icy, car ayant à recouurer vn contentement spirituel, ie desire sçauoir ce qui peut restablir mon esprit, parquoy ie vous prie me dire encor plus ouuertement, pourquoy vous suiuez cet ordre commencé de se trouuer iournellement aux Palais ayant plus d'esgard au iour, ce m'est il aduis, qu'au suiet **L. A. S. O. V. V. E. R. A. I. N. E.** Sire, vous auez esté satisfait de ce point en general, ie ne lairray pourtant de vous donner le contentement que vous desirez: ie croy que vous sçauiez assez que le germe de tout se descouure en blancheur sortant de son contenu, ceste couleur est appropriée à la Lune, cela est purement cause d'auoir commencé en la Lune: Et puis nous qui auons l'œil plus auancé que le vulgaire, nous ne nous tenons pas simplement à la superficie, ains suiuant le vray desir dont vous faictes profession, nous approfondons iusque aux intimes lieux: & plus reculez, ayans dauantage d'esgard aux esprits qu'aux corps: & par-

538 *Le voyage des Princes*

tant lors que les corps sont de peu d'estime nous prenons garde aux esprits, comme en la planete d'aujourd'huy, de laquelle le solide est petit, mais le subtil est grand & toutesfois fort separable, ce qui auiet aux substāces de moindre force, & qui n'est pas en celles qui sont de cōposition plus exquise, dont la separation specifique est fort difficile. Ce corps ci est des plus forts ce semble, mais pourtant facile à ouuir, & fort prest à laisser aisement enleuer ceste ame vermeille & purpurine qui, est en luy, & est sa vie: Et selon l'analogie de nostre disposition, vostre sang qui estoit palli par la tristesse, sera tiré de la masse pesante qui le retient, se reueillera, & sera rechauffé par la vertu de Mars selon la couleur duquel on imagine tout commencement de cuillon naturelle que l'on estime noire à cause de son exuberante teinture. **L'EMPEREUR.** Si comme i'espere, ie suis en tout autāt satisfait, ie m'estimerai le plus heureux entre les mortels, comme ie vous tiens les plus admirables en conseil & prudence.

DESSEIN VIII.

*Quels furent les banquetz de l'Empereur,
Amours de Melisse & de Veruille.*

Palais de Mercur

CE qui peut estre rassemblé de plaisir pour
resjouir vn grand, estoit pratiqué en ceste
entreprise: Et si nous voulions deduire les
pompes des repas, & de l'apareil des banquetz
qui chaque iour à toutes heures estoient libe-
ralement offerts avec vn ordre de magnificen-
ce parfaictement recherché, nous rendrions
confus les anciens qui ont tant mis de peine à
separer d'artifices les obseruances qu'ils practi-
quoient és banquetz de leurs Dieux: car dedui-
sant les entrees, les seruices, les entremets, les
issues, les fruiçts & autres delicieuses & exqui-
ses bombances de repas si solempnels, on iuge-
roit que les superbement admirables festins
des antiques, n'eussent esté que les colations
des Pages de ceste court. Avec toute ceste o-
pulence les plaisirs de l'esprit s'exerçoient, &
desia la Nÿmphe Gnorise qui a la charge de
disposer les amans, estoit au Palais de Mercu-
re, où l'Empereur ne vint pas si tost qu'il auoit
faict aux autres, pour-ce qu'il ne s'estoit leué si
matin, d'autant qu'il auoit assez bien reposé,
ce qui ne luy estoit auenu depuis sa disgrace:
Cependant qu'il tarδοit, Gnorise preparoit
tout & dressoit les plaidans, estant leur parti-

540 *Le voyage des Princes*

culiere & bonne secretaire ayant la cognoissance des circonstances de leurs affections. l'Empereur estant prest, vestu des accoustremens ordonnez à ce iour, & toute la court parée de mesme, il vint & comme il s'avançoit avec les Princes & seigneurs ceux qui estoient entrez deuant se mirent en haye, & à l'instant qu'il mist le pied sur le seuil la Nymphé toucha vne harpe qu'elle auoit accordee avec sept belles voix, & chanta sur l'incarnadin qui est la plus viue des premieres couleurs, & enuoya cest air par les airs, en la maniere que l'auoit soupiré le seruiteur cōstant de la belle qui aime ceste couleur.

*Couleur
de fire*

Le bel incarnadin, ceste couleur naifue

Que seule des couleurs la Belle on doit nommer,

Represente l'honneur de ceste essence viue,

Qu'o voit es beaux suiets qu'amour nous fait aimer

Quand ma Belle paroist d'incarnadin parce,

On rencontre vn soleil vniue en maisté,

Ceste belle couleur est par elle honoree,

Car les belles tousiours se parent de beauté.

Elle qui cause l'heur & le feu de mon ame.

Se plaist à se parer des plus belles couleurs,

Et comme son bel œil est vne viue flame,

Il se plaist au pourtraict de mes viues ardeurs,

Mais pourquoy l'ont pensé & l'ordonnent les Dames,

Qu'vn symbole si beau soit signe de douleur?

C'est pource que les cœurs alumez de leurs flames.

Constans en leur amour sont de mesme couleur.

Leur rencontre est certaine, & ceste cognoissance

Qu'elles ont des douleurs de leurs deuorieux,

Fait que pour les garder dedans leur souuenance,

Le bel incarnadin soit present à leurs yeux.

fortunez. *Entreprise III.* 541

*Celles qui ont le cœur capable de clemence,
Portent ceste couleur pour comme nous souffrir,
Celles que la rigueur cruellement esclance,
Y prennent leur plaisir pour nous faire mourir,
On cognoist és beaux yeux de ces belles aimables
Les feux incarnadins qui meuuent leur vouloir,
Aussi les cœurs qui sont d'un bel amour capables,
Se viennent constamment submittre à leur pou-
voir.*

*Ceste couleur de feu diuersement brillante
Monstre des passions la cause & les effets,
Car ainsi que la flame est ou ferme ou mouuante,
Constants ou vagabonds se trouuent les souhaits.
Et bien que la douleur comme il semble menasse,
Il n'y a point de crainte aux esprits hazardoux,
S'il y a de la peine aisément on l'efface,
Se bruslans aux rayons d'un œil doux & piteux.
Et puis les yeux galans des belles accomplies,
Sçauent bien discerner ce qui doit estre aimé,
Aussi d'un traitt eslen leurs lumieres choisies,
Ont iustement tousiours leur suiet animé.
Tout ainsi que la flame en ses pointes se porte,
Et qu'à ceste couleur ie me tiens arresté,
Je sens que mon esprit d'une passion forte,
S'esleue en la douleur dont il est agité.
L'incarnadin flambant qui monstre à ma pensee
De quels feux un bel œil m'a surpris viuement,
Me mesle tout d'amour, & mon ame blessée
Douloureuse volette à son contentement.
Coeur qui me retiens non par ta propre essence,
Mais par ce que tu plais à celle que ie sers,
Ces constantes ardeurs dont mon ame s'offence
Sont en mon chaste cœur contentemens diuers.*

542 *Le voyage des Princes*

*Comme l'incarnadin est la couleur plus belle,
Ainsi est mon amour entre les passions,
Madame est toute belle, & mon cœur tout fidèle,
Il part d'un bel amour & belles actions.
Amour Roy de nos cœurs, si tu veux que ma vie
S'oblige à la constance, en servant ta grandeur,
Faytant que ma maistresse en sa couleur choisie,
Cognoisse les effets de ses yeux sur mon cœur.*

G N O R I S E. Amans, presentez vous, venez icy deuant l'Empereur desployer vos desirs & luy deduisant l'estat de vos amours soyez autant fideles au récit de vos auantures, que vous auiez de contentemens estans amans bien-aimez. Sire, vous verrez leur geste, peuples, faiétes leur place, & les laissez pourmener, car en cet estat ils ne pensent plus ny à l'Empereur ny à nous, ils n'ont dessein ny pensée que ce qu'ils estoient alors, en deuisant & allant comme ils font.

V E R V I L L È. Belle, si les grandeurs de vos perfections qui vous destournent des petits suiets, ne m'eussent osté l'assurance, il y a long temps que i'eusse tenté la fortune, que iè me resous à ceste heure de practiquer, vous descourant l'effort que vos belles graces ont fait sur mon cœur, qui ne pouuant plus patienter, me force de vous supplier, qu'il vous plaise m'accepter pour vostre seruiteur. **M E L I S S E.** Ne me representez point que i'aye tant de perfections; car elles s'esteindroient en l'insolente grandeur que vous me feriez conceuoir de moy, qui loing de ceste ostentation, desire estre plus innocente que glorieuse. **V E R V I L L È.**

fortunez. Entreprise III. 543

Je vous supplie me pardonner, vostre propre vertu que ie vous represente, est ce qui m'excite à ce que vous monstrant que ie la recognoy, ie vous fasse paroistre que ie ne suis point si disgracié que ie ne sçache discerner ce qui est de merite, & que ie suis en estat de pretendre à quelque grace, encor que ie sçache assez que vous ne pouuez pas faire estime de moy, veul l'excellence de vos perfections. MELISSE. Vos vertus me sont trop recognues, & vous me feriez tort ayant bien pensé de moy d'en rabbatre l'excellence que vous m'avez attribuee, car ce seroit m'oster tout esprit que iuger de moy que ie m'estimasse tant que ie ne fisse cas de ceux qui meritent. Je ne suis point presomptueuse, mais ie pense auoir le sens assez iudicieux pour sçauoir comme il faut honorer ceux qui vous ressemblent, & vous sur tout que i'estime & honore. VERVILLE. Ceste courtoisie m'oblige trop: Mais afin que ie n'aille point rechercher des discours qui me feroient destourner de mon bien present, ie vous diray que voyant la bonne opinion que vous conceuez de moy, ie vous prie de me le faire croire en me receuant. MELISSE. Je suis vostre seruante. VERVILLE. C'est me tuer trop doucement, j'aimerois bien mieux qu'il vous fust agreable d'estre ma maistresse. MELIS. Et que vous en aduiendroit-il quand cela sera? VERVILLE. Toute commodité de cœur, & ie m'asseure que vous m'accepterez puis que vous voulez sçauoir la fin de ce que mon cœur pretend à vous seruir: En ce bien ie me trouue au dessus de tout contē-

544 *Le voyage des Princes*

tement, & desia ceste faueur releue mon ame apres les beaux desseins, si que ia tout de courage, des maintenant iusques à la fin de ma vie, i'iray apres les plus excellentes idees pour dressé par icelles, rencontrer le moyen d'effectuer ce que ie doy pour vous tesmoigner mes fidelitez. MELISSE. Mais si ie ne vous accepte pas. VERVILLE. Vous estes trop belle pour retracter ce que vostre parole a demonstré que vous vouliez. MELISSE. Et si i'ay vn autre seruiteur. VERVILLE. Je ne doute point que vous n'en ayez infinis. mais il n'y en a point vn plus fidele que moy. MELISSE. A quoy cognoistray-ie vostre fidelité? VERVILLE. C'estce que ie desirois, ceste heureuse parole est celle qui me met en la pleine asseurance de mon bien. Et pourtant estant à vous ie vous diray que ma perseverance vous asseurera, & en ceste plenitude de felicité permettez moy ma Maistresse de baiser ceste belle main. MELISSE. Bien mon seruiteur ie le veux, mais donnez moy tousiours occasion par vos deportemens que ie n'aye point cause de me plaindre de vous, & vivez d'une humeur si modeste que vostre affection soit vostre contentement & qu'elle produise le mien. GNORISE. Leur amityé fut ainsi contractée pour estre stable, & durant ceste ferueur cest amant prist à Melisse vn nœud incarnadin qu'elle luy demanda instamment, & il luy rendit avec ceste protestation

Fortunez. Entreprise III. 545

*Ne prenez point garde aux couleurs
Que vous aimez par fantaisie,
Mais aux veritables ardeurs
Dont vous faictes viure ma vie.
Si vous recognoissez vn iour
De vos yeux la douce puissance,
Vous ingerez qu'un ferme amour
Me tient en vostre obeissance.
Ma Foy, ma Constance, & le Temps,
Vous en produiront tesmoignage,
C'est tout le bon-heur que i'attens
Je n'ay autre soin au courage.
Tout ce que ie conçooy d'honneur,
Ce que ie pretens de liesse,
Est de viure humble seruiteur
De ma belle & chaste maistresse.
Ma maistresse, vous qui scauez
Qu'à d'autre gloire ie n'aspire,
Rendez moy contant, vous pouuez
M'otroyer ce que ie desire,
Mes desirs sont que vous croyez,
Que ie vous suis humble & fidele,
Le croyant que vous receuiez,
Mon amitié perpetuelle.*

Voyez comme l'extase de leur amour les domine, ils relisent en leur ame ce qui s'est passé. Il est vray, Sire, que ces amours se continuoient avec vne beauté d'affection accomplie, & leur amitié estoit tant innocente qu'ils n'y admettoient aucun artifice. Mais oyez vne auanture suruenante, vn soir que Veruille alloit voir sa maistresse (Amans pensans à vos amours, oyez le recit

Ma

546 *Le voyage des Princes*

veritable de ceste rencontre.) La belle estoit à sa porte qui le voyoit venir, & l'attendoit de bon desir, & auant qu'il fust venu iusques à elle il auint que quelques nymphes de la cognoissance de Melisse qui auoient passé par deuant elle & luy auoient dit bon-soir & en haste, pour retenir cet amant, ce qu'elles firent se doutant de leurs amours, luy qui ne vouloit pas qu'elles creussent ce qu'elles pensoient, se trouuant arresté d'elles fit ce qui leur pleust, & elles l'emmenerent luy faisans rebrousser chemin: ô cruelles que vous auiez de tort, d'empescher ce bel esprit de voller à sa vie! Elles le destournerent à la veuë de Melisse qui n'en fut pas contente, & bien qu'elle vouloit assez la feinte de son seruiteur, si fut elle depite de cet acte, & en la simplicité & iustice de son amour en fit plainte à sa sœur Ascante, laquelle le lendemain tança doucement Veruille de sa faute, & de si bonne grace en la presence des autres Nymphes qu'elles ne s'en apperceurent point, l'alteration de son cœur en cette blessure eut esté manifeste sans le iugement dont il ysa à feindre sa douleur: en ceste affliction il passa quelques heures fascheuses, & puis apres plusieurs esclancemens d'esprit il vint humblement deuant sa maistresse prononcer ceste requeste de pardon:

*Ma belle ie vous pri ne m'estre criminelle,
 Je vous viens humblement confesser mon erreur,
 Quand vous recognoistrez que ie vous suis fidele,
 Vous n'imputerez point de defaut à mon cœur.
 Non... ne deuois pas snyure vne autre auanture.*

Fortunez. Entreprise III. 547

*Je ſçay bien qu'il falloit acheuer mon deſſein,
Mais ſans auoir preueu de rencontre future,
Je ſuiuois pleinement de mon deſir la fin.
Je ne m'excuse point, i'ay failli ma lumiere,
Que deuoÿ ie eſtimer par deſſus mon deuoir?
I'en demande pardon. D'une faute premiere
Vous ne vous deuez pas encor apperceuoir.
Que mon cœur fut troublé lors qu'en ceſte ſurpriſe
Je me vi deſtourné de mes deuotions,
Les belles qui faiſoient changer mon entrepriſe
Virent bien que i'auois d'autres intentions.
Eſſay-ie déclaré ceſte ſecrette flame,
Qu'avec tant de douceurs ie conçoÿ vous aimant?
Je veux que mon ſecret ſoit unique à mon ame,
Qui n'aime pas ainſi, n'aime point ardemment.
Ainſi que vous voudrez, iugez moy ma maiſtreſſe,
Je ſouffriray conſtant tout ce qu'il vous plaira:
Voſtre œil eſt l'aſtre ſaint qui ma fortune adreſſe,
Je viuray, ie mourray, comme il l'ordonnera.*

MELISSE. Tout cela eſt beau pour ſ'excuser,
pourueu que voſtre cœur ſoit entier, mais ie me
tourmente pour neant, car entre-vous gentils-
hommes, vous auez tant de feintes, & de
moyens de ſurpriſes, avec les inuentions de
vous excuſer quand vous auez failly, que vous
nous faiçtes croire ce qu'il vous plaiſt, & ce-
pendant vous prenez voſtre plaiſir par tout,
pource que tous ſujets vous ſont agreables &
beaux. **VERVIL.** Vous m'affligez, ma Belle,
i'ay le courage ſi entier & tant à vous, que tels
eſbauchemens de deſloyauté n'y ont point de
lieu. Pourquoi me voulez vo^s perſecuter ſachāt

548 *Le voyage des Princes*

la verité? Ne sçavez vous pas bien que la force m'enleua? Je vous diray bien que si ie ne me fusse souvenu de vostre commandement, qui est que ie sois secret en nostre amitié, i'eusse fait gloire ouuerte d'estre à vous, & ie les eusse laissez pour vous venir trouver. Mais vous iugez bien que ie fis mon deuoir, & que par ainsi ie leur ostois l'adresse de l'opinion qu'elles auoient que ie fusse vostre seruiteur, & vous preniez plaisir à leur donner ceste contre-persuasion, d'autant que vous me vouliez posseder sans qu'elles le sceussent, ioint qu'elles vous en portoient enuie, à cause qu'elles vouloient auoir la reputation d'estre belles, & qu'elles sçauoient que si vous estiez ma maistresse, aussi tost vous seriez entre les dames reputee d'en meriter le prix: Je dirois pourquoy, sans que ie veu que ma loüange soit de vous aymee, sans y rien adiouster d'auantage. A cause de cecy, & de ce que ie reconnoy, ie sçay bien qu'il n'y aura iamais de contrarieté en ma fortune vous aimant, que par leur malice. Or ma maistresse, il est en vous de me punir comme il vous plaira, toutefois ie me persuade que vostre vertu vous oblige à croire ce qui est vray, que ie dy comme ie le pense.

A S C A N D E. Ma sœur, il a raison, encor ie voudrois ne sçauoir point qu'il fut ton seruiteur; car vn amour mignonement celé, mesme à ceux que lon voudroit en rendre tesmoins, demeure vif entre les belles cendres de ses plaisirs. V E R V I L L E. Voicy vne agreable rencontre, ceste belle m'aidera fort à m'excuser, le ferez-vous pas tousiours de mesme? A S C A N D E. Il faut auoir

fortunez. Entreprise III. 549

pitié de ceux qui ne peuvent qu'au pris que la bonne occasion leur en donne le moyen, ne sçavez vous pas bien que ie suis presté à bien faire? **VERV.** Les belles & sages sont de ceste humeur, aussi ie vous prie de me fauoriser encores comme vous auez fait. Il faut que i'aille voir le Seigneur de Valdamour qui m'a mandé, ie seray absent quelques iours. **ASCANDE.** N'y va point, croy moy, demeure icy, puis que tu es en la grace de ta maistresse, passe le temps avec nous, que pretens-tu de ces grands qui ne t'aiment que pour leur particulier contentement? si tu n'auois point de beaux discours, tu ferois bien d'en aller chercher à l'auanture. **GNORISE.** Tels deuis particuliers & gracieux entretiens, se continuoient entre cest trois assez souuent, & les affections des amans se fortifioiēt avec l'excellence d'amitié mutuelle, le cœur de l'amant estoit fidele, celui de l'amante estoit loyal, & conduits avec tant de beau respect, qu'il n'y auoit pas moyen de penser que le discord y peut iamais suruenir: Ceste belle petite pratique amyable se traictoit tant accortement, que mesmes Ascande encor qu'elle sceut leurs amours si n'en peut-elle remarquer aucune circonstance notable, & qui peut en aduiser les yeux des autres, ioint que l'Amant n'en faisoit discours ny semblant, & si de fortune il alloit pour voir Melisse, & qu'elle fust absente, il entretenoit Ascande de beaux propos sans toucher au sujet de son amour. Il faisoit comme les parfaicts Amans qui n'employent point de tiers en leurs affaires, aussi souuent les tiers y mettent plus de zizanie qu'ils

550 *Le voyage des Princes*

n'y sement de semence d'amitié. Or vne fois que cet amant estoit venu où il pensoit trouuer son bien, il ne rencontra que Ascante. avec laquelle il discourut fort long temps, en espoir que Melisse viendroit: en ceste attente il prit occasion de deuis avec Ascante sur le sujet du bon conseil qu'elle luy auoit donné de n'aller point voir le Seigneur de Valdamour, luy disant que s'il se fut mis en chemin, il eut couru fortune dangereuse, pource qu'en ce temps-là Praguus le grand voleur, rauageoit tout avec vne troupe assez forte; & il l'a remercioit du bien qui luy en estoit auenu, luy en rendant ceste douce recognoissance & priere,

Bouche de verité, oracle desirable,

*Je vous offre les vœux que mon ame vous doit,
Prenez le, c'est mon cœur, croyez moy veritable
Autant que ma pensee en vos paroles croid.*

*Belle pardonnez moy, i'imaginóis qu'encore
Je possedois mon cœur, mais il n'est plus à moy,
Vne douce beauté qu'heureusement i'honore
Depuis que ie la uei, l'a retenu chez soy.*

*Helas! si vous vouliez heureuse prophetesse,
Me dire le succez des flames de mon cœur,
Autant que ie cheris les yeux de ma maistresse,
Pour vos perfections ie vous rendrois d'honneur.*

*Belle dietes moy donc quelque mot d'esperance,
Pourray ie en bien seruant la fleschir à pitié?
Selon que vous direz auray de l'esperance,
Mais prophetisez-moy quelque accent d'amitié.*

fortunez. Entreprise III. 551
Ainsi la verité dessus vos leures croisse,
Et puisse-ie de vous mes fortunes ouir,
Ainsi vostre beauté tousiours ieune paroisse,
Ainsi de vos amours puissiez vous bien iouir.

Puis passant de propos en autre, ils s'amuserent tant que la belle Melisse vint, plus esclatante en beauté que le Soleil n'est clair, quand il se leue au iour plus agreable; cet Amant la void comme le propre astre de sa vie, dont il espere tout bon-heur. Mais elle luy faiet tout ne plus, ne moins que font les derniers iours aux vieillards qui sont comme les restes de l'Esté, qu'il semble que le temps doive faire vne saison nouvelle, & tout incontinent l'Hyuer enuelope les contrees, & les anciens se trouuans gays & ioyeux se trouuent presque en parfaicte disposition, ainsi que iamais n'ayans esté mieux ny plus sains, croyans ne s'estre onques, si bien portez, & durant ce bel estat tout d'un coup sans cause manifeste ils descheent, & tresbuchent en la derniere occasion. De mesmes vn iour de grace Veruille ressentit vn malin reuers d'affaires: Car estant continué en la douceur de ceste grande felicité tant abondante, receuant toute multitude de plaisirs en son ame, se tenant comblé de toutes prosperitez d'amour: Il luy auint en vn instant vn tres-grand malheur, le plus desplaisant que la disgrace puisse former, par vne meschante & maudite ialousie, quelques Nymphes compagnes de la belle, luy donnerét des atteintes pour ses amours, & y adiousterent de folles

circonstances qui la depiterent, pource qu'elle pensoit que ce qu'elles luy en disoient, fut occasionné par quelque faute ou indiscretion que Veruille eust commise, & qu'il se fust vanté contre son ordinaire, de quelque faueur, parquoy la belle prenant son opinion pour verité, delibera de luy faire sentir son peché. Elle auoit tort la pauvette, se troublant soy-mesme, & autruy, & toutefois en ce malin changement depiteusement premedité, elle deuint dedaigneuse vers celuy qui n'aimoit qu'elle; fascheuse contre le courage qui n'auoit respect qu'à sa beauté, & fiere à celuy qui luy estoit tout humble: Et depuis ceste heure là plus il l'a recherchoit, plus elle s'en destournoit, continuant trop longuement ceste mauuaistié. Le triste Amant qui ne sçauoit pas la cause de cet incōueniēt, n'y a sceu mettre remede, & quoy qu'il ait souuēt représenté son innocence, ses fideles amours, sa parfaite loyauté, & les inculpables pretētions de son cœur, le courage de la belle ne s'est point amoli, dont plein de regret, & en l'amertume egale à celle qu'on sauoure en mourant, il luy a chanté ceste douleur:

*Vous faites donc si peu d'estat de la promesse,
Que sans crainte y manquant, vous manquez à
l'honneur?*

*Non, vous ne croyez pas que le cœur qui trāsgresse
Doine estre quelque iour puni de son erreur.*

*Si vous auiez encor un peu de consciencie,
Vous en ressentiriez en l'ame le pouuoir,
Mais vous ne pensez pas auoir commis offence,
Ne recognoissant plus d'amour ny de deuoir.*

fortunez. Entreprise III. 553

*Tous ceux qui les vertus & le deuoir negligent,
Ne parlent & ne font que selon le hazard,
Leur parole & leur foy de rien ne les obligent,
Leurs dits & faitts ne sont que du vêt & du fard.
souuenez vous du iour, qu' amante volontaire
Vous me fistes promesse & pristes mon serment,
Gardez qu' Amour vengeur ne vous soit aduer-
saire,*

Car il sçait chastier le courage qui ment.

*Non ie ne me plains point, ie recherche vengeance,
Un courage offensé ne se peut retenir,
Ie suis tout plein de cœur, i' ay assez d' assurance
Pour vous voir quelque iour repentir & punir.*

*Gnorise ayant fini son discours & les parties se
raifans, le Procureur general d'Amour fit son re-
quisitoire, & l'Empereur ayant receu le conseil
prononça,*

*La douceur dont vous auez vescu est notable,
parquoy, vous Belle, l'entretien favorable dont
vous auez attiré à vous ce Gentilhomme, vous
rend hors d'excuse: Et vous triste Amant, vous
estes en peine, pource que vous n' auez pas flechi
le courroux de vostre maistresse. Et pourtant il
est auisé que vous Belle, auez douleur en vostre
fortune, ayant quelquefois regret d' auoir mal
traicté celuy qui vous aymoît tant. Et vous,
Amant, serez en ceste perplexité tant que vous
continueriez vostre affection. En fin tous deux
vous attendrez la rencontre, qui vous est desti-
née par le Ciel,*

DESSEIN IX.

Discours de l'Empereur & de Melisse, laquelle luy raconte une histoire nouvelle, d'Arleone & de ses amours. Et comme une fille ayant pris l'habit de gentilhomme, & un gentilhomme l'habit de fille, à la fin ils furent mariez ensemble.

C E beau iour estoit employé à vuidier de semblables causes, & l'Empereur avant que s'ennuyer se leua prenāt Melisse par la main, qu'il amena avec soy pour mener au jardin: A la verité elle estoit tant accomplie de beautez, que quiconques la voyant ne l'eust desirée eust esté priué de cœur, aussi rien n'est tant aisé que d'aymer ce qui est beau, c'est la redite des amans, & ie croy que ce Monarque eust facilement induit ses affections à ce beau sujet, si l'ulcere de son cœur luy eust permis, s'il eust peu oublier le premier caractere & soy-mesme, il eust tout delaislé pour s'addonner à aymer ceste belle qui n'est que toute agreable: mais n'ayant vers ce sujet autre dessein que l'entretien commun, deuisant avec elle, & voulant apprendre de plus en plus des causes & effets d'amour pour se consoler en son mal, luy demanda: Belle, d'où vient que ce Gentilhomme a perdu vos bonnes graces? MELISSE. Sire, les hommes ont pour la plus part de terribles & estranges opinions,

fortune. *Entreprise III.* 555

lesquelles ils croyent, telles que leurs mauuaises humeurs leurs figurent, ainsi en prend-il à ce pauuret, qui deuoit cognoistre mon cœur, auant que s'addonner au desespoir. Il faut que ie vous confesse que ie l'aime, & que iamais il ne partira de mon esprit, encor que i'aye tasché de l'en effacer à cause des débits que l'vne de nos Nymphes m'en a fait. Aussi quand il saura la verité ie le verray reuenir avec la penitence me supplier, cependant i'auray du regret pour luy, & le tesmoigneray ou au cœur, ou au visage. L'EMPEREUR. Donques vostre esprit occupé ne donneroit point de lieu à vn autre, & n'y auroit moyen de tirer de vous aucune commodité de cœur par mutuelles affections? MELIS. Les places estans prises, il faut enleuer ceux qui les possèdent auant que d'y en mettre d'autres. L'EMPER. Quelle grace peut-on donques auoir de vous? MELIS. Celle qui doit estre requise. L'EMPEREUR. Que ie sois trompé ou non, si faut-il que ie recoiue de vous quelque consolation par le deuis familier, à ce que vostre bel esprit me represente ce qu'il est. Comme il disoit cecy le retour sacheuoit, & se rencontrerent pres la seconde sale de Mercure, où ils entrerent pour se reposer vn petit, ou y estre selon l'occurrence: & ce que la belle trouueroit d'occasion propre, à quoy elle pretendoit; car oyant les autres discours de l'Empereur vn peu interrompus (ioinct qu'elle sçauoit de ses affaires) pour le diuertir & luy causer du relasche en sa melancholie, se souuenant d'vne belle histoire, s'auisa de la luy conter & luy dit Sire ie scay une belle auenture

*2.° sale
de Mercure*

escheuë n'y a pas long temps en France, ie croy que le recit vous en pourra plaire. L'EMPEREUR. Voudriez-vous bien en prendre la peine, & me tant gratifier? Je vous en prie Belle, & croyez que j'auray en cela double plaisir, l'un de vous ouyr bien dire, & l'autre de sçauoir ceste nouveauté. MELISSE. Vn beau Gentilhomme François estoit nourri chez vne sage Dame, où il apprenoit, encor enfant, les premieres lettres, & y estoit esleué en la compagnie d'une belle petite Damoiselle de bonne famille, mais destituee de biens, & tellement qu'il falloit que ses amis fournissent à sa pension: Ce beau fils venant par frequentation à sentir les premieres petites pointes que l'Amour mignon en guise d'amitié, aiguise contre les cœurs, & apres estre hors de la maison de la bonne femme & auoir esté page, & passé toutes les carrieres que l'on essaye en la premiere ieunesse, nourrissant en son cœur vne scintille d'affection, la sentit se multiplier en hantant les compagnies, ou voyant plusieurs belles Dames, dont les yeux sollicitoient aisement les siens, se ressouuint de l'impression que sa premiere cognoissance auoit frappee en son cœur, & s'en informa tant avec son courage, qu'il luy prit enuie de s'esclaircir par effect de ce qu'il imaginoit, ou pour s'en distraire, ou pour en courir la fortune; & de fait il delibera d'aller voir ceste belle, avec laquelle il auoit eu tant de douces frequētations, il l'entreprit & l'executa, & vint chez la sage dame sa nourrice, pour en sçauoir des nouvelles, ce qui luy succeda: Mesmes quand il se presenta à la porte, la Belle fut

Fortunez. Entreprise III. 557

celle qu'il rencontra la premiere, il l'a recognut bien, car son cœur estoit le parfait peintre qui la luy figuroit, il fut esmeu & surpris la voyant tant belle qu'elle luy parust; car elle se monstroit tant parfaite, que difficilement on eust peu trouver vn objet plus desirable, leur rencontre fut solemnisee d'un agreable baiser: Et puis estants deuant la Dame qui le receut amoureusement, la rememoration de leur ancienne cognoissance mise en auant, multiplia du tout le desir qui l'auoit amené, ce qui parut, pource que quelques iours apres, & que la familiarité fut renouuelee, la sage Dame se plaignant à luy de ceux qui prenoient le soin de la Damoiselle, & l'auoient negligee depuis vn an & demi, ils en entrerent si auant en discours, qu'elle l'informa des affaires de la belle: luy qui iugeoit que cela le touchoit à cause de son affection, assura la Dame de tout, & la contenta payant sa pension, & tous les frais qu'elle auoit faitz, luy contant qu'il estoit des amis des parens de la Damoiselle. Les affaires ainsi resolus, tout se portoit bien, & cependant ceste grande courtoisie donna à ce ieune cœur capable de passion, vne iuste occasion de s'en esmouuoir: & le Gentilhomme voyant ceste douce inclination de la Belle, s'obligea d'amour vers elle, si estroitement qu'il y posa l'extremité de son bon-heur, aussi elle qui repassa sur les premieres fleurs de leur ancienne amitié, s'y proposa toute felicité, & se donna entierement à celuy qui l'aimoit parfaitement; les amours formees sur le modele exact de la chasteté durerent plus d'un an, à la fin ce fidele amant se resolut de

558 *Le voyage des Princes*

donner vn terme à sa belle amitié, & declarant à ceste belle Arleone ce qu'il auoit premedité, la fit consentir à sa legitime deliberation, qui estoit de l'espouser. Et pource que les parens du Gentilhomme le sçachans l'en voulurēt destourner, à cause du peu de moyens de la belle, & l'en empeschoient, il fit vne feinte, & les assëura de n'y penser plus, & qu'il practiqueroit d'autres amours : cependant il escriuoit à Arleone à toutes occasions, ou la voyoit : & ainsi il fit pattie avec elle de se distraire & s'en aller au loin viure heureux. Le Gentilhomme fit bource & amassa assez dequoy, mesmes en pierreries & ioyaux, qu'il mit entre les mains de sa chere maistresse, & ayant communiqué à quatre de ses intimes amis vn voyage premedité, ils luy promirent aide & assistance selon qu'il les en requereroit, leur disant vne partie de son dessein, mais non à la verité, car il leur teut le principal de l'affaire, bië leur raconta-il qu'il menoit avec soy vn ieune Gentilhomme sien cousin, pour l'amour duquel principalement il entreprenoit ceste partie. Ce Gentilhomme estoit Arleone, desguisé en beau ieune fils, laquelle sçauoit le lieu où estoit le rendezvous, & elle qui eust plustost souffert la mort que le denoüement de sa foy, ny manqua pas, aussi leur intention estoit mutuellement chaste, & deliberoiēt de se depaïser, & paruenus au lieu desiré s'espouser honnestement, pour passer le reste de leurs iours selon le deuoir. L'Amât avec ses amis vint où ils trouuerent Arleon, & incontinent vestus en pelerins se mirent aux champs, & sans estre descouverts firent plusieurs lieues, si

Fortunez. Entreprise III. 559

qu'il y audit vn mois qu'ils cheminoient à petites iournees quand ils arriuerent pres de Poitiers, où ils firent rencontre de voleurs qui les chargerent, & ils se defendirent si vaillamment que huit des voleurs demurerent sur la place, le reste s'enfuit : Mais helas ! par grand malheur le pauvre amant fut tellemēt nauré, qu'il expira entre les mains de ses amis, ainsi qu'ils le releuoient, dont l'ennuy fut extreme au pauvre Arleon, qui presque perdit tout espoir ; toutesfois ce fut à luy de penser à son affaire, & se demonstrer avec telle constance qu'il estoit necessaire : Ces pauvres voyageurs prenans leur mort & cōduisant deux des leurs qui estoient blessez, vindrent à la ville, & auertirent la iustice de ce qui s'estoit passé. Ceste notable disgrâce les fit assez long temps arrester en ceste ville là, où ils firent les obseques du deffunct, & donnerent ordre à la guerison des blessez, & cependant Arleon pensant à ses affaires, ne se fit cognoistre aux autres qu'en qualité de cousin du deffunct, dont il lamentoit le decez, cependant il se tint saisi des ioyaux que seul il sçauoit, & continuant sa feinte d'habit, viuoit avec ses amis comme de coustume. Vis à vis de l'hostellerie où ces pelerins s'estoient logez, demeuroient quelques dames charitables qui les venoient visiter souuent, & donnoient aux malades plusieurs petites delicatesses, & taschoient à les resiouir tous en leur affliction, entre elles estoit Clariose belle ieune vefue, laquelle ayāt ietté l'œil sur Arleon le trouua à sa fantasie tant accompli, qu'elle ne se peut tant cōmāder que son cœur ne l'addonnast

à le desirer, & de fait s'affligea si fort d'amour pour son suiet qu'il fut son vniue pensee. Elle presumoit bien, veu l'apparence d'honneur de s'en distraire, mais l'amour fut vainqueur de toutes ses autres opinions; tellement que ceste vehemence d'amitié l'enleua avec tel effort qu'elle en perdoit & repos & repas, & ainsi viuement sollicitée d'affection, n'auoit plaisir en soy, que lors qu'elle voyoit Arleon: Ces difficultez d'esprit luy causerent telle impatience, que son ame estoit esperduë en l'absence de son obiect: parquoy ne respirant que la douce felicité qu'elle se proposoit de sa belle grace, se resolut de luy faire ouuerture de son cœur. Il n'y a rien qu'une amante determinee ne tente, & pourtant elle se resout & puis effectua son dessein qui luy succeda. Arleon que le desplaisir exerçoit cruellement, lamentoit sans cesse pour le sujet qui luy auoit esté si cher, ayant pour ceste cause de terribles martels en la pensee, avec cela ayant l'honneur deuant les yeux, & iugeant la disgrace qui luy auendroit retournant au païs, ioignit le conseil avec sa iuste desplaisance, & sceut tant bien feindre de poursuiure son dessein, que les autres ne cognoissans de son fait que les feintes qu'il leur en racontoit, s'en retournerent, le laissant en ceste Vniuersité, où il dit qu'il vouloit estudier, afin d'estre scauant & habile auant que s'en retourner, & qu'il esperoit y trouuer condition & commodité, ou passer outre, selon que la fortune luy diroit. Durant qu'il minutoit ses opinions, Clariose l'apperceut & cognut fort bien qu'il estoit agité de sollicitude, partant faisant
semblant

Fortunez. Entreprise III. 561

semblant d'autre occasiõ, vint cõme par hazard à sa rencontre, & luy dit, Quoy? Arleon vous estes tout melancholique, auez-vous besoin de quelque chose? ie vous assure que vous estes entre des personnes qui vous feront tous traicts d'amitié, & ne permettront point que vous ayez de la necessité. ARLEON. Mademoiselle, ie vous rends graces tres-humblement: Ce n'est point la crainte de necessité qui me trauaille, mais vne autre fascherie qui m'est bien plus insupportable, & qui est telle qu'à peine on la pourroit penser. CLARIOSE. Ie pense qu'il n'y a rien qui puisse tant affliger vn beau Gentilhomme tel que ie vous voy, si ce n'est la perte ou l'absence de quelque Dame. ARLEON. Ie vous iure & avec verité que telle cause (sans vous dedire) n'est pas ce qui m'afflige, mais la perte d'vn Cheualier, iointe à vne infortune bien plus rehaussée de malheur. CLAR. Nous auons tasché à vous consoler de ceste perte, à quoy il se faut resoudre, puis qu'il n'y a plus de remede, vos destresses ne le peuuent resueiller, ny vos ennuis le restablir, & vostre douleur ne le rappellera iamais, il faut mettre peine de se restituer à sa premiere ioye pour s'asseurer du reste, & se tirer d'affliction, aduisez à quoy ie pourray y estre propre, car ie n'auray rien de cher que pour l'employer à vostre commodité. ARL. Ie suis vn pauvre estrangeur que vous auez desia tant obligé qu'il n'y a pas moyen que ie le puisse dignement recognoistre pour vous en recompenser. CLAR. Tout ce qui est en mon pouuoir vous est acquis, & d'auantage, vous ne serez point estrangeur s'il vous

562 . *Le voyage des Princes*

est agreable de consentir au bien d'une personne qui vous en desire. ARLE. Vn pauvre infortuné pourroit-il bien faire vne rencontre telle? il n'y a pas apparéce. CLAR. Il y en a, aussi telle pensée en vous qui peut ce qu'il vous plaira pour vostre biē, & si vous avez le courage de tenir secret ce que ie vous communiqueray, & le prendre de telle part qu'un cheualier vertueux le doit, ie vous proposeray vn party, lequel vous accepterez s'il est à vostre aduantage, sinon vous le laisserez par raison, en conseruant dans vostre ame ce qui en sera, avec ceste gloire d'auoir esté recherché. ARLEON. I'ay l'ame tant addonnee à la fidelité, que iamais elle ne manquera à son deuoir, parquoy ie vous feray tel serment qu'il vous plaira de tenir secret ce que vous me direz, & que ie ne le declareray iamais sans vostre commandement. CLARIOSE. L'amour fait faire de grandes passades aux esprits de son obeyssance, c'est luy qui veut que ie vous declare ce que i'ay de plus secret au cœur, & ie vous prie de tenir en l'estat que vous m'avez promis ce que ie vous descouuriray. Depuis que mes yeux vous eurent descouuert, & qu'ils en eurent raporté la nouuelle à mon cœur, ie n'ay eu autre pensée que celle que vos graces m'induisoient, qui est cause que ie vous ay considéré plus instamment, & de là i'ay creu, veu vos façons, que vous estes de bon lieu, & partant que si ie vous declare mon affection, vous m'osterez de peine, en acceptant mon alliance si rien ne vous empesche. ARLEON. Voicy vn coup d'extreme obligation! vous m'avez ouuert vostre courage, ie vous manifesteray le mien, &

fortunez. Entreprise III. 563

puis que vous me desirez, ie seray à vous: Rien ne m'en empesche, & de fait, puis que vous le voulez, ie me donne à vous: Mais tout ainsi que vous m'avez dit vostre secret, aussi est-il raisonnable que vous scachiez le mien, & ie vous diray que s'il aduient que quand vous le scaurez, vous me reiettiez trop desdaigneusement, si ne vous abandoneray-ie iamais, la seule mort nous separera si elle peut. Ceste amante l'oyant parler de telle sorte sentoit en son cœur vn million de plaisirs, & ne scauoit comment soupirer, tant le contentement l'emportoit, & Arleon faisant vn soupir, tiré du profond habitacle de sa vie, luy dit, Ma belle Demoiselle, quand ie seray à vous comme ie le suis, quel vous en sera le bien? Helas mon secret est la difficulté que ie trouue en cecy, c'est ce qui fait qu'estant du tout à vous, n'estant à personne, n'ayant plus d'obligation à viuant, ie ne puis vous estre ce que possible vous desirez. CLARIOSE. Quoy? m'ostez-vous desia ce que vous m'avez donné? & que ie receuois tantost avec toute liesse de cœur? ARL. Non, car ie seray tousiours à vous, s'il vous plaist. Mais ce qui m'afflige à ceste heure est, que nature n'a pas voulu que ie fusse ce que ie paroiss estre. Mademoiselle, mon infortune est cause qu'il faut que ie mente: Le m'estonne que vous qui avez des yeux, n'avez descouuert mon mensonge. CLARIOSE. Ces difficultez tant bien recherchees me mettent en peine, ie vous prie m'oster de l'inquietude où elles me tiennent. Adoncques, apres plusieurs douces & reciproques protestations d'amitié & de secret, Arleone

564 *Le voyage des Princes*

se declara à Clariose, luy descourant fidellement ses affaires, sa maison, son estat, les amours, les ennuys, & sa deliberation: ce qui fut poursuivy avec des pleurs & larmes de tous les yeux de ces deux desolees, qu'elles conduisoient de profonds souspirs tirez du plus pres du cœur. Apres que ces deux Demoiselles se furent vn peu consolees, & estans reuenues de cest extase de pitié, apprenans vne nouvelle amitié, se resolurent d'acheuer l'entreprise que Clariose inuenta à l'heure de ceste cognoissance. En telle deliberation apres que les compagnons du deffunct furent partis, Arleone se retira chez Clariose, & y vescut quelque temps avec le plus de consolation d'amitié qu'elles peurent practiquer, sans que Arleon se manifestast autrement qu'il auoit encor paru, car la feinte duroit tousiours, & ces deux se voyoient avec tant de belles actions, que les voyans en tiroient plus de coniectures vertueuses, que les peruers de ce iour n'en eussent peu imaginer de folles cupiditez. Or Clariose auoit eu vn fils de son mariage, qui estoit nourry avec sa mere grand, non comme garçon, ains habillé en fille, car ceste vieille possedee par sa fantaisie, vouloit auoir vne fille de sa bru, & pour lui complaire on auoit tousiours si bien fait, que ce beau fils auoit esté tenu pour fille. Quelque difficile pourroit dire que celà cust esté bon à tromper vn vieillard qui croit les femmes, & non vne femme qui a plus de liberté avec les enfans que les hommes: pour satisfaire à la maligne pensée de ce picquant, ie diray que ceste Dame estoit de l'ordre des Innocentes qui est pullulant en ce

fortuneZ. Entreprise III. 565

pays là, & entre leur regle vne est de croire tout sans vouloir rien esprouer, à cause de la conscience, & de crainte que le scrupule ou doute fust cause qu'il aduint mal, cest ordre est semé parmi toutes sortes de gens & sexes, ainsi que l'est la police religieuse des filles deuotes. Or donc la bonne femme ayāt dit, qu'elle n'aymeroit point vn fils si sa brus en auoit, les seruantes auoient si bien fait pour contenter leur Maistresse, que Clorisel fut tenu d'elle pour vne belle Demoiselle, qui ayant appris l'intelligence de son secret, se maintint tousiours mesmes estant grand en l'estat de fille portant le nom de Clorisee, dequoy la mere estoit contente pour n'ennuyer point la bonne vieille: & de fait il faut aux vieilles gens accorder beaucoup pour leur conceder peu, car ils se contentent pourueu qu'on ne les desdise point. Ceste gentille inuention de desguisement de Clorisee venant en memoire à Clariose en eut du contentement en son cœur, sans toutesfois en rien descouuir à Arleone, & ce qui plus l'induisit depuis à trouuer meilleure ceste feinte & l'approuer, fut sa nouvelle cognoissance, à cause dequoy elle prit en si grand dédain le sexe des hommes, qu'elle confirma par secrets messages son enfant, à ce qui estoit commencé. Ceste nouvelle aduanture de Clariose ne dura gueres, car auant que six semaines fussent passées, ou d'autant qu'elle auoit trop d'amour & de flames, elle fut esteinte faute de les esteindre, ou pource que ses destinees estoient accomplies, parce que son iour heureux escheut, son ame tira vers la multitude.

coup de desplaisir occulte se retira errant quel- que temps , & hantant en bons lieux sans se re- foudre, & ne sçachant comment faire pour hon- nestement se ranger : Clorisee d'autre costé tri- ste de la mort de sa mere, se contenoit demeu- rant tousiours chez la bonne femme, conser- uant sa feinte, mais avec telle bride , que s'ab- stenant des priuauitez communes entre les fil- les, & n'en vsant avec celles qui se rencontroiēt, elles l'estimoient reformee, & de faict elle ne s'aduançoit point aux mignonnes mignardises dont les filles se delectent ensemble, & si d'a- uanture quelqu'vne s'emancipoit pour l'y in- duire, elle la repoussoit comme meüe d'vne hõ- te sainte, & de vergoigne vertueuse. Il aduint qu'il se faisoit vn tournoy & autres belles par- ties, où plusieurs Dames & Demoiselles vin- drent, & l'assemblee se rencontrant chez l'an- cienne Dame, beaucoup de Noblesse y aborda, entre autres Arleon y vint. expres pour se ra- procher du lieu où il auoit esté autresfois bien receu, car il auoit esté iusques à Thoulouse: mais forcé par son destin, il reuint icy, & il arriua le lendemain que les parties auoient cessé, que les Gentilshommes estoient retournez, & qu'il n'y auoit plus que quelques Demoiselles voisines, il fut pourtant bien receu, & avec toutes sortes d'honestetez, il s'estoit addonné à vne infinité de petites inuentions pour recreer les esprits, des- quelles il se resiouyt avec ces Demoiselles, & de si bonne grace qu'il leur fut fort agreable, mes- mes quelques vnes retarderent leur retour chez elles à son occasion, durant ces beaux exercices

fortunez. Entreprise III. 567

il ietta l'œil sur Clorisee qu'il n'auoit iamais veüe, & dont il ne sçauoit aucune nouvelle, car celà luy auoit esté teu, & la considera de tel œil qu'il ne se peut tenir qu'il n'exposast son cœur à l'amour pour y mettre l'affectiō de ce beau suiet. Ce ne fut pas sans considerer en soy-mesme d'où luy venoit ceste amoureuse incommodité pour vne fille, & toutesfois se flattant s'excusa sur ce qu'il en estoit autant aduenü à Clorisee, iugeant par là qu'Amour le vouloit exercer de meisme, parquoy il se laissa emporter à ceste affection. Clorisee qui n'auoit encor rien veu qui l'eut esmeuë, sentit vne semblable passion, & s'estonnant en soy-mesme, de ce que ce pouuoit estre, ne sçeut que penser, sinon de se resoudre, que ce n'estoit pas amour, mais vne belle amitié, qui se formoit en leurs ames: Arleon faignit vouloir passer outre, & prendre congé des Dames, mais sa douce conuersation estoit tant aymable, que elles le retindrent: A la fin prestant pour obtenir congé, elles luy demanderent qui l'incitoit à vouloir s'en aller si tost, & comme Clorisee insistoit à ce qu'il fist responce, il dit, Il n'est pas possible que ie puisse arrester plus longuement en vn lieu où ie suis affligé sans auoir fait offence. Et qui vous a fasché? luy dit Clorisee. Il respondit, Nul que vous, Belle, qui m'auiez tant aliené de moy-mesmes, que ie peris pour l'amour de vous, parquoy ie desire m'esloigner craignāt d'entrer en vn labyrinthe, dont ie ne me demesserois iamais: Elle luy repliqua, Il n'y a rien tant permis que l'amitié, mais il faut qu'elle soit reiglee, & que rien n'y contredise: autrement les fruiets n'ē

feroiēt iamaïs sauourez. La sœur de l'anciēne Dame, laquelle est sage & aduisee, oyoit ceste belle cōference, & pource les stimula dauātage en leur gracieuse dispute, telle que bien souuent elle entendoit sur le sūiet de ces poursuites qui se faisoient avec ce que l'honneur permet: Clorisee qui auoit l'ame touchee estoit fort aise du plaisir que sa grand' tante y prenoit: & celà fut conduit si dextremēt avec l'insinuatiō de la fortune des Amans, qu' Arleon fut contraint selon sa volonte de demeurer, & cependant il poursuuoit son dessein amoureux, & comme il supplioit Clorisee de la douce compassion d'amour. Elle luy dit, Que pretendez-vous pauure Cheualier errant, qui errez encores plus en l'amour? Je suis touchee de mesme affection que vous, mais inutilemēt ie le sçay: & vous pauuret qui ne l'entendez pas, vous perissez cōme moy malheureusement, taschant à prédre racine sans qu'il y ayt esperance de fruit. Mais afin que nous ayons quelque resolutiō, & que nos esprits ne soiēt plus lōg tēps vagā's apres des idees inutiles, allōs à ma Tante, qui mettra ordre à ceste fortune, qui possible nous veut gourmāder mal à propos. Estās deuant la Dame, Clorisee dit, Madame, il faut, s'il vous plaist, qu' aujourd' huy vo⁹ mettiez en repos deux cœurs passionnez, qui vont errans apres leurs objets sans les cognoistre: Ce pauure Gentilhōme est touché des pointes d'vn desir qui parauātūre est incōsideré, & mō cœur est esmeu d'vne affection que ie ne puis exprimer, & qui à mon iugemēt doit estre en fin resoute en parfaite amitiē: Je croy que no⁹ sōmes ainsi que les petits enfans,

fortunez. Entreprise III. 569

que la iuste innocence conduit à de petites passions assez pregnantes, & lesquelles l'aage moderera: Ce sera vous avec vostre prudence qui moderera nos essancemens, vous sçavez, Madame, ce que ie suis, & le commandement que i'ay eü de le feindre, & pourtant que ce gentilhomme m'aymant, sera fraudé, estant ce que ie suis. Arleon ne pouuant comprendre ces enigmes, accordoit à tout ce que disoit Clorisee, sur quoy la Dame l'appella & le prit à part, luy remonstrant que pour neant il faisoit recherche du sujet desiré, qu'il n'estoit pas ce qu'il pensoit, mais vn beau gentilhomme ainsi deguisé. A ceste parole Arleone faisant vn grand soupir d'aïse embrassa la vieille, Ha Madame, ce dit, quelle heureuse metamorphose me racontez vous, quelles commoditez me presentez vous, quelles abondances de delices, fournissez vous à mes amours? de me dire que ce que i'ayme est ce que ie doy aymer: Madame, si ce beau fils est d'amour, & que sa volonté condescende à nostre prosperité: nous sommes en estat de parfaire nostre bonne fortune, car ie suis ce qu'on a pensé qu'il estoit, puis qu'il est ce qu'on estimoit que ie fusse: Alors elle luy raconta sa fortune, & ce qui s'estoit passé entre elle & Clarisee, & luy disant ses commoditez, sa race & ses desseins, fut auisé qu'ils changeroient mutuellement d'habillemens, & qu'avec la volonté de la vieille Dame, qui voulut tout ce qui pleut à sa sœur, ils seroyent conioints par mariage ensemble, ce qui fut accompli au grand contentement des Amans, non sans sujet de grande merueille, entre ceux qui les

570 *Le voyage des Princes*

cognoissoyent. Leur felicité fut excellente, mais de peu de duree, car la pauvre Arleone aymee, & ayment, mettant vn beau fils au monde, laissa couler son ame, qui s'exala vers le siege de repos, laissant vn regret indicible au desolé Clorisel, qui n'a point voulu en estre consolé: car il s'est retiré en la vie solitaire, ayant basti vn superbe sepulchre à sa chaste Arleone, sur lequel il posa ceste inscription en lettres d'or.

Celuy qui fut les delices de ma Mere, deceue en son amour, est deuenue celle dont i'ay produit lignee. A cause dequoy, & pour si bon effect, i'ay oublié d'estre fille, pour au moyen d'une tant heureuse metamorphose, estre l'unique de ma chere moitié, que conure ceste pierre, laquelle i'arrose de mes larmes, avec des regrets que ie continueray, tant que ie sois reduit à mesme sort: A ce que l'effect d'amour accompli paroisse icy.

Toute ceste auenue est figuree d'un androgyn mixte, aussi depuis quelques iours Clorise la esté mis dans ce tombeau selon son ordonnance, & l'a-on orné de plusieurs inscriptions & enigmes representans la plus belle particularité de la plus belle recherche.

DESSEIN DIXIESME.

La Belle figure viuifée: puis reduite en pierre: ses vertus: la tonnelle d'eau: coulombin signifie constance. Discours du brin apporté à l'Empereur. Le petit endroit du Paradis terrestre, & de ses merueilles.

IL y auoit deux iours que l'Ambassadeur de Boron estoit venu en Nabadōce vers le Roy, pour le prier sur le sujet de la perte d'Etherine, à ce qu'il y eut moyen, de la chercher en ses terres & pais de son obeissance, & d'auantage cét Ambassadeur auoit charge de s'enquerir sous le bon plaisir du Roy, ce qui estoit de la belle figure, dont il s'estoit enquis en Sympsiquee, & auoit esté remis à l'hermitage d'Honneur, où elle auoit esté transferee. Les Princes ayans esté presens aux propositions de l'Ambassadeur, auiserēt ensemble ce qu'il falloit faire, à ce que l'Empereur n'en sceut rien, parquoy apres y auoir pensé, ils en auertirent le Roy leur pere, qui desia informé de tout, remit cét affaire és mains de ses enfans, faisant responce gracieuse & agreable à l'Ambassadeur, lequel adressé aux Princes, fut resolu de ce qu'il pretendoit, & auerti de ce qu'il falloit dire, & estāt cōduit par eux, veint en la sale où estoit l'Empereur, presque à l'instāt quemelisse acheuoit sō histoire. Estans entrez, l'Ambassadeur fit la reuerence à l'Empereur, & selō l'indu-

572 *Le voyage des Princes*

ction des Princes, luy fit l'honneste harangue, qui tendoit à ce qu'il pleut à sa Majesté, que le Roy son maistre Prince de l'Isle lointaine, fut acertené de ce qui estoit de la belle Figure, pour auoir resolution de ce qu'il falloit faire pour dignement accomplir le voyage d'amour. L'Empereur le receut avec toute courtoisie, & pria les Princes de l'adresser à la Souueraine, & aux Sages pour le satisfaire selon les loix. Parquoy les Princes le menerent en la sale du Palais de la Souueraine où estoit le sage Sarmedoxe, auquel ayās parlé, il s'expliqua ainsi à cét Ambassadeur. L'estat de la Belle figure a autrefois esté raconté, lors que les auātures amoureuses de la belle Herodias avec Herode, ont passé par les bouches de ceux qui les recitoient, apres l'histoire, qui ces ans passez vous a esté exposee. En ces discours, il est deduit comme la belle Cleomire Iuiue, fut transmuee en pierre en la chambre d'Herodias, apres auoir aualé la liqueur de Feudas, & comme plusieurs auantures & rencontres differentes, auindrent à ceste bonne image naturelle, qui a couru beaucoup de dangers, estant transportee de lieu en lieu, iusques a ce que le Roy de Sympsiquee l'alla vaillamment conquerir, & l'enleua du lieu où elle fut laissée, apres auoir esté emportee du nauire qui la transportoit, & est demeurée plusieurs siecles en l'Isle de ce bon Roy; dont nostre Souueraine l'a recource, selon les accords faits entre les Roys de ce pais & de Sympsiquee, & a esté posée en cét Hermitage d'honneur, où nous la conseruons, & est auenu que nostre Roy, à cause de sa vertueuse courtoisie

fortunez. Entreprise IIII. 373

vers le Sage, a receu du grād & liberal Roy Eumeneſte le Sage, l'vnguent Anaſtaſin, dequoy ſa Maieſté m'a commandé faire eſſay, ce que ie fis en la preſence de la Souueraine & grand nombre de gens de bien & d'honneur : dont la plus-part eſtoient doctes, ce fut en ceſte ſorte. Eſtant en la ſale des ſecrets, ie fis mettre la belle figure ſur le liēt verd, & luy frotté l'eſchine & le col d'un peu de cēt vnguēt, & lui en mis en la regiō du cœur, aux poulx & en la partie deſirable, puis en moins de cinq heures, la belle fut reueillee & toute remiſe, auſſi toſt on luy dōna vn beau linge pour la couvrir, adonc ſe recognoiſſant & comme ſortant d'un grand ſommeil, ſe mit à nous regarder: Cecy fut autant eſmerueilleux à voir, que magnifique à raconter: Elle reprit le naturel de viue perſonne, nous la viſmes belle & viue ſe remuer, & faire quelques belles fonctions, les dames preſentes tirerent vn rideau, & ſ'aprochans d'elle virent qu'elle auoit deſir de faire de l'eau, & elles lui preſenterent vn porfire, où elle en fit environ vne liure qui eſt reſeruee, incontineēt elle ſe ſouleua, & de ſa main tirant le rideau, nous parut à tous en eſtat viſ, alors deſerrant le mignon coural de ſes leures, profera quelques paroles notables eſcrites au liure vnique, apres quoy ſe relaiſſant ſur le lit, elle laiſſa aller vn peu de douces plaintes, leſquelles finiſſant ceſte petite vie auſſi ceſſa, & ainſi diſant adieu à la lumiere fut reduite en la forme de pierre, dont nagueres elle eſtoit ſortie, & ſon ame qui ſi longuement auoit eſté tenue priſonniere en ce dur habitacle, toute legere ſe gliffa delicatement, & ſe

574 *Le voyage des Princes*

retirant en son lieu destiné laissa ce beau corps en la parfaite solidité que l'on le void encores, & est conserué comme vne des meilleures merueilles de ceans, estant la plus accomplie piece, existante naturelle contre nature, & qui par observation recueillie a vne remarquable vertu, pour laquelle elle est nommée, La preuue des cœurs: car s'il se presente vne personne qui ait le cœur feint en ses affections, & qu'elle approche du cercle qui est à cinq pieds distant de la figure, on la verra ceste personne là blefmir, & si tost qu'elle sera dedans, elle paroistra de couleur au visage, comme le faux or trop bas, ce qui durera tousiours si elle ne se baigne ou laue en la fontaine des Amoureux, qui est en Glindicee, & faut que ce lauement soit accompagné de deuë repentance: Si quelqu'un a eu plusieurs maistresses, ou vne Dame plusieurs seruiteurs contre la loy, ayant vescu en inconstance il paroistra autour de ceste personne là autant d'ombres tristes, & ainsi la verité se manifeste: Il est vray que si vne personne amante se presente, & que par la faute propre de sa partie, il y a du changement ou de l'esslongnemēt, il paroistra vn ombre qui soudain s'esuanouira: Ceci est commun à tous, car il est raisonnable, que qui ne demeure ferme en ce qu'il a iuré, soit oublié, afin qu'un autre ait le contentement de l'amitié d'un courage de merite. Bref icy est recogneue la sincerité des cœurs. Et si durant cēt anniuersaire, les amans veulent faire demonstration de ce qu'ils sont, le temps de la belle figure sera la semaine prochaine où l'autre d'apres, selon les affaires, adonques les ex-

fortune. Entreprise III. 575

cellences de ses merueilles paroistront. Cét Ambassadeur ayant ouy cela remercia le bon homme, & s'en retourna avec les Princes qui l'acertenerent de la prosperité d'Etherine, parquoy ayant rendu graces au Roy, reprit son chemin, avec du contentement & des presens.

Sarmedoxe estant retourné vers l'Empereur, luy raconta ce qu'il auoit dit à cét Ambassadeur, dont il luy prit enuie de voir ceste belle figure, mais le Sage le remit au temps qu'il conuenoit, ce que sa majesté eut agreable, oyant les raisons dont on le satisfit : & pour acheuer le iour avec grace, Sarmedoxe le conduisit à la fontaine, Pidxebe dont la merueille est grande, car la vraye source en est au Royaume de Claura, & toutefois par sous les terres & les mers, elle vient icy coulāt en vn vif ruisseau, qui se pouffant en haut, est par industrie si nettement rabbatu, que l'eau se relaiſſant cheoir vniment, fait vne belle tonnelle, qui represente l'arc du ciel quand le Soleil y donne. Par dessous il y a vne petite arche par laquelle on y entre. L'Empereur proche de ceste tonnelle: dont la voute de l'eau est de l'espoisseur de trois lignes, s'esmerueille de ceste belle construction: puis regardant attentiuement, il y void des ieunes hommes entretenans des Nymphes, & entre autres, il y en a vn qui iouē d'vne lyre, avec le son de laquelle il lui oyoit proferer d'vne belle voix ces paroles.

Le colombin Constance.

Soleil de nos esprits amour qui viuifies

Les cœurs illuminez de tes rayons heurenx,

576 Le voyage des Princes

Qui rends pour ton plaisir les ames accomplies,
En ordonnant leur forme au dessein de tes feux.
Autant que i' ay d'amour donne moy de constance
Pour chanter le merite, & la grace & l'honneur
Du symbole parfait de la sainte constance,
Que ma maistresse oblige à sa belle couleur.
Sa constance me soit l'auantageux modèle
Que i' imite en mes faits ainsi qu'en mes discours
Et qu'elle croye aussi que ie luy suis fidele
Autant que ie la croy constante en ses amours.
Constance nourriture eternelle des ames
Qui cherchent en ayant de meriter le prix,
Assurance d'esper entretien de nos flames,
Tu conioints les pensers unissans les esprits.
Unique liaison des courages fideles,
De l'amour acompli l'effait plus glorieux,
Sous la belle couleur des chastes coulombelles
Ma belle te cherit au plaisir de ses yeux.
Coulombin agreable aux yeux de ma maistresse,
Tousiours mesme & constant en ton esclat heu-
reux,
Tels sont les beaux oyseaux que tousiours l'a-
mour blesse,
Pour l'unique suiet de leur cœur amoureux.
Couleur en ta beauté iustement ordonnee
Sans vieillir par les ans, ny changer par saison,
Tu es belle aujour d'huy comme quād tu fus nee,
Pour nous signifier constāce par raison. (sance,
En quelque endroit qu'Amour ayt monstré sa puis-
On n'a iamais cognu d'entiere affection
Qu'aux coulōbes qui ont de l'amoureuse essence,
Doucement resuscité toute perfection.
Leurs baisers amoureux où l'amour renouvelle

fortunez. *Entreprise III.* 577

Sans s'esteindre jamais, son plus ardent brasier,
Monstrét que n'estimās autre amitié plus belle,
Se tiennent sans changer à leur suiet premier.
Tout ainsi qu'elles sont d'amour entretenues,
Que leur fidelité se maintient constamment,
Sans changer elles sont de constance vestues,
Courant leur loyauté sous leur beau parement.
Et pource coulombin gloire de ma pensee,
Lors que de ton honneur ie me repareray,
On verra que j'auray tousiours l'ame addressée
Al'unique constance autant que ie viuray,
J'auray ceste couleur pour obiet agreable,
Et ie ne penseray viure que pour l'aymer,
Tout autre est sans dessein & partant perissable,
Et pres de ceste cy ne se doit estimer.
Coulombes qui tousiours chastes, humbles, constātes,
Voletez avec l'aer de vos affections,
Loyalles tout autant qu'estes d'amour brillantes,
Fauorisés les vœux de mes conceptions.
Et toy prince des cœurs de qui la douce mere
Se laisse transporter à ces chastes oyseaux,
Fay que mon ame soit aymanant autant entiere
Que tes plaisirs sont doux & tes effets sōt beaux.
Vive le coulombin puis qu'il me signifie
La constance en amour: Aussi bien autrement
Ou ne peut sauouuer une amoureuse vie,
N'y recneillir les fruits d'un vray contentemēt.
Belle qui m'as reduit à te faire seruice,
Si ta couleur te plaist & la constance aussi,
Prends plaisir que mon cœur constāment t'obeisse,
C'est mon hōneur, mō bien, mon espoir, mō soucy.
Le canal d'autour la tonnelle ne l'emplissoit
point, & l'eau couloit incessamment, à quoy

578 *Le voyage des Princes*

l'Empereur prit vn peu garde, mais il auoit intention d'entrer là, parquoy il dit à Sarmedoxe. Mon pere, si ie passe à trauers ceste eau pour aller où sont ces Nymphes, offenceray-ie? SARMEDOXE. Non, Sire, mais vous seriés mouillé, & feriés solution de continuité pour vn temps, il vaut mieux que vous y entriés par la petite entree, afin que toutes nos actions luyuent la regle parfaite. L'Empereur qui auoit resigné sa volonté aux institutions de l'obeissance, obeit au sage, & veint en la tonnelle, & y vid de pres à son plaisir ce qu'elle contenoit. Cependant qu'il s'y delectoit, il suruint vn des Princes qui l'aduertit d'vne belle auanture: C'est qu'il y auoit en la sale vn nouveau venu, qui luy apportoit vn brin du grand coagule, qui distile de l'arbre: dont est produit le fruct qui nourrit la Nymfe Xyrile, à ceste nouvelle l'Empereur retourna aussi tost, & le gentilhomme nouvellement arriué luy fut présenté qui luy ayant fait la reuerence luy dit, Sire, le desir d'estre du nombre de l'heureuse troupe, qui s'est mise en queste de la Belle Xyrile, me fit assembler six de mes amis, pour tous ensemble nous ranger avec ces voyageurs'. Nous fismes estat de tout ce qui estoit necessaire: mais nous n'arriuasmes pas assez tost, si que le vaisseau où s'estoyent mis ces beaux esprits, auoit desia leué les voiles. Pour cela nous ne perdimes point courage: car nous poursuiuismes chemin, tant qu'il nous fut possible, & nous estans fait mutuelle promesse de ne nous abandonner iamais l'vn l'autre, auons ensemble veu plusieurs regions, & contrees, aussi

Fortunez. Entreprise III. 579

sans crainte ne travail & incommodité, nostre
entreprise a reussi à telle fin que ie vous declare-
ray. Apres auoir esté long temps sur mer, vn
peu las de la marine, nous prîmes port en vn
haure de Perse, & nous veint à plaisir de quit-
ter l'Ocean pour voyager sur le sec, & pres des
riuieres, & en ceste deliberation tirans pais, nous
nous trouuâmes à l'endroit où le Tigris entre
dans l'Eufratès, approchans de la, nous ouïmes
derriere nous vn grand bruit de sifflemens diuers
& espouuâtables, & nous reuirâs, vîmes des ser-
pès de toutes sortes & grâdeurs, qui s'auançoÿēt
à nous, ce fut là vne de nos peurs plus exactes, car
de resister il n'y auoit point d'ordre, & encore
moins d'apparence de se sauuer à la fuite, car au
pris que nous fuyons ils faisoÿēt de grands allon-
gemens, en fin cōme desesperes, ne recherchans
plus que le retardement du trespas, nous ha-
stâmes le pas avec telle diligence, que nous en-
trâmes en vn espace fort beau, que nous ne di-
scernâmes qu'apres, venus, là recreus, & deli-
beres de mourir, nous nous iettâmes vers les
beaux arbres, & nous barricadans d'eux, eûmes
recours à nos espees, pour tuer en mourant.
Mais il ne nous en fut point besoin, d'autant que
ces serpens qui glissoÿent de grand roideur à
nous, demurerent derriere, sans plus passer ou-
tre, bien s'eslencoÿent-ils en haut, & à la foule
s'amassoÿēt espouuantablement, nostre peur fut
changee en admiration, voyans que ces mes-
chans animaux ne passoyent point, & puis nous
les vîmes s'en retourner comme vn flus de ma-
ree, cela nous donna occasion d'assurance, si

580 *Le voyage des Princes*

que nous continuâmes nostre chemin, iusques sous des arbres fort beaux, & dont l'agreable ombrage nous inuitoit au repos, que nous y prîmes doucement, & avec telle delectation, que iamais nos esprits ne furent si contents, & de fait en ceste belle contree, nous remarquâmes tant de beaultez que nous en estions esmerueillez: en ce pensement & repos, il nous prit vn doux sommeil, & nous endormîmes, de dire combien d'heures, nous ne scauons, tant mesmes le dormir nous fut plaisant: Au réueil, chacun racontant les beaultez de son songe, nous deliberâmes de les rememorer, & de fait nous en auons fait estat, pour en rendre conte vn iour en l'hermitage d'Honneur, ou chacun de nous doit apporter le sien graué en lames d'or. Réueillez, nous nous promenâmes par ce beau lieu, cherchans si nous y verrions quelque chose de remarque, passans par dessus des cedres, nous vîmes vn personnage qui sembloit sortir de terre, cét homme nous ayant veu, veint à nous, & nous demanda qui nous estions, ce fut avec vne façon tant pleine de majesté venerable & de douceur, qu'incontinent le saluant & lui faisant la reuerence, nous luy deduisîmes les affaires de nostre fortune: Ce bon pere sembloit estre trop vieil & de grand âge, estre decrepit & abatu, & toutesfois il cheminoit droit, & parloit sagement, & nous ayant ouïs nous fit vn bon recueil, & pria d'entrer en son antre. Il est vray, nous vîmes vne des merueilles du monde, la grotte de la Fee Romande, amye de Floride n'est rien au pris, les excellentes salles de Fees n'en

fortunez. Entreprise III. 581
 approchent point, & les tabernacles des Sybi-
 les n'entrent point en comparaison avec cer-
 tuy-ci qui les surpasse de tout en tout. Nous he-
 bergeasmes là pour le reste de ce iour & de la
 nuit, avec vn plaisir égal à celuy, qu'ont ceux
 qui sont contens: Si ie pouuois me souuenir des
 bons propos du sage vieillard, ie serois le plus
 heureux du monde, & aurois de quoy contenter
 les plus difficiles esprits: Ce bon homme ne
 voulut pas nous faire la courtoisie à demy: car
 nous ayant deduit par discours tout ce qu'il y a
 de plus beau en la conquete que nous auions
 entreprise, nous mena de bon matin au verger
 d'Amour, ainsi est nommé son iardin, & là nous
 monstra le grand vegetable cultiué, & puis le
 bon Coagule vniuersel, dont il nous donna quel-
 ques brins, apres quoy il nous mit en nostre
 chemin, nous donnant sa benediction, l'ayant
 humblement remercié nous poursuivis nos
 voyes, & vinmes loger au soir, en vn village
 eslongné à nostre auis: car nous fismes assez de
 chemin pour estre las, & cognoistre le destour
 que nous auions fait, il est vray que marchans en
 la vertu du repos & aise que nous auions eu, il
 ne nous estoit point auis que nous nous lassions
 beaucoup, ioint que l'aise d'auoir participé au
 grand bien nous transportoit, & n'eumes point
 le propre auis de nostre lassitude, qu'au soir, à
 l'esloignement de ce lieu tant gracieux. Apres
 que nous fumes vn peu reposez, nous racon-
 tasmes à ceux du pais l'auanture des serpens, &
 comme nous auions passé par ce lieu de delices,
 taisans le bien que nous en raportions: ces bon-

nes personnes qui nous ouyrēt faire ces discours s'esmerueillent, & nous dirent qu'il y auoit beaucoup de temps que ceste rencontre n'auoit esté, & que cela auenoit fort rarement: Ils nous dirent bien d'autres merueilles que nous ne sauions pas, & que de pere en fils, ils auoyent receues estre en ceste petite partie de terres: cela nous vint au cœur d'y retourner, car nous pensions qu'aisément nous le pourrions, parquoy ayans auisé ensemble de ce que nous deuions faire, nous nous mismes en deuoir d'exécuter ceste entreprise, & de fait nous auons mis tout deuoir de nous en éclaircir, pour acumuler plaisir sur plaisir, mais il est auenu au rebours, d'autant que nous auons amassé douleur avec peine, sans fruit profitable: parce que nous auons ou tournoyé, ou passé auprès, ou costoyé sur nos premieres esres, comme il nous est auis, & cependant n'auons rien gagné, n'ayans peu iamais retrouver ce lieu tant desirable. Et pour ce que nous desirions que nostre peine nous fut vtile, nous nous sommes auisez de nous separer, pour chercher ceste petite contree, ce qui a esté fait, mais avec promesse mutuelle de nous rendre icy à ce grand anniuersaire: soit que nous eussions rencontré ou non. Dés l'heure nous prismes chacun son canton, ie ne scay qu'ont fait les autres, quant à moy ie n'ay peu rencontrer, & n'ay eu aucune nouvelle d'aucun de mes compagnons, bien que i'aye repassé par le village où nous auions logé ensemble la premiere fois, apres nostre issue de ce bon lieu, là me reposant & attendant quelques iours, i'appris que

Fortunez. Entreprise III. 583

ce destroit de terres où nous auions eu tant de plaisir, estoit du paradis ou iardin d'Eden, où personne ne peut entrer par dessein: Si nous eussions pris garde à ce que l'on nous en disoit en ce village, nous l'eussions sceu dés que nous y vinmes l'autre fois, mais nous auions tant de presumption à cause de nostre bonne rencontre, qu'inconsiderément sans prendre garde à conseil ou auis, nous suyismes nostre opinion, apres laquelle & que i'ay appris ce qui en est, i'ay quitté ceste affaire, iusques à vne autre fois, & selon ma promesse suis venu à cét anniuersaire vous apportant, Sire, de ceste rareté, que i'ay obtenue plus par bonne fortune que par prudence, & la vous offre en vœu, que i'appens au pieds d'Amour en cét Hermitage, où i'espere vn iour venir avec ma maistresse, pour y receuoir arrest selon mes merites amoureux. L'Empereur receut ce rare ioyau qu'il recognut d'vn present qui le surmontoit, non en valeur, ains en prix: l'intention du gentilhomme estoit de le presenter au Roy: mais les Princes l'auoyent ainsi adressé, pour de plus en plus honorer & obliger l'Empereur. Ces rencontres resioiissoient l'Empereur qui se sentoit alegé, & mesmes ses hypocondres n'estoyent plus si tendus, & sa durté de rate s'amoindriffoit, si qu'il y auoit esperance de mieux.

DESSEIN VNZIESME.

Belles pointes d'amour. Reuers contre les ames qui desprisent les belles promptitudes. Amours galans de Vofolint & de la petite Floride. Traict sur le sujet d'un miroir. Passions amoureuses sur le sujet d'un crayon.

LA liesse estoit fortifiée en l'hermitage, tant à cause des belles auantures qui s'y acheuoient qu'à pour la ioye que l'Empereur en receuoit, laquelle se mesloit tellement es esprits de tous, que la pure liesse en tressailloit. En ceste commune alegresse le iour estant reuenu ce Monarque fut conduit au quatriesme palais, qui estoit natté par tout, & luy & ses gens par l'ordre que les Princes y auoyent continuee, vestu de draps de couleur de iaune pailé selon la couleur attribuee à Iupiter. L'Empereur assis & les amans appelez, voicy vn qui se presenta assez hagardement, & dit, Sire, voila vne belle que ie vous prie de iuger selon vostre equité, à ce qu'elle ressent le mal qu'elle m'a fait souffrir en la seruant. Acheuant ceste parole la musique prestee, souspira avec l'épinette, l'air que cet amant auoit le premier assenblé pour protester de son amour à sa Dame.

*Il est vray, c'est Amour qui force mon courage,
Le forcene apres l'air de vos perfections:*

*Palais 4^e
de Juyne*

fortunez. *Entreprise III.* 585

Mon cœur est emporté par le venteux nuage,
Qui l'eslene par vous sur ses affections.
Vous le cognoissez bien, car vous en faites gloire,
Et vous me gourmandez sans en faire semblant,
Et pour me pointiller vous me faites accroire,
Que vous allez pour moi quelque amour assen-
blant.

C'est comme il faut leurrer les ames ignorantes,
Pour les façonner mieux aux desseins amoureux,
Mais de traiter ainsi les pensees sçauantes,
Ma belle le hazard en est trop dangereux.

Non, non, ne pensez pas que vous soiez si belle,
Que ie ne puisse bien n'aimer pas vos beautez,
Mais ie vous veux aimer pour paroistre fidele,
Et que braue ie suis Roi de mes volontez.

Viuez si vous voulez avec tout artifice,
Ou passez doucement vos diuerses humeurs,
Ie le cognoistray bien, car i'ay fait exercice
Sous l'estendart d'amour pour cognoistre les
cœurs.

Tant qu'une belle humeur vous rendra desirable,
I'obligeray mon cœur au service voué,
Mais si vous oubliez ceste grace agreable,
Ie dirai Pour neant, comme m'estant ioué.

Puis un iour vous disiez que vostre ame galante
Ne se soucioit plus de ce que vous scauiez,
C'est fait, me voilà donc priué de mon attente,
Car vous scauiez de sia que vous me possediez.

Aussi ce n'est pas vous que mon esprit honore,
Mais la belle vertu compaigne de vos mœurs,
C'est celle qu'en vos yeux deuotioux i'adore,
Vos vertus sont l'obiet de mes vives ardeurs.
Ie suis tout de courage, & vous toute accomplie,

586 *Le voyage des Princes*

*Vous meritez beaucoup, ie suis presomptueux,
Si vous faites estat des devoirs de ma vie,
Vous aurez de la gloire en me rendant heureux.*

Les Musiciens prenans plaisir à bien reciter ces vers, l'Amant qui auoit la voix bonne, les aydoit, & puis s'approchant de la petite Floride sa Maistresse, luy dit: C'est ainsi que la grandeur de mon courage s'establit en vous voulant faire seruire: Elle luy dit, A la verité, Vosolint, vous commencez par vne brauade qui n'est point mauuaise: Estiez-vous de ceste humeur quand esperant aupres de moy vous attiriez mes volontez par l'humble artifice de vos soupirs? Il vouloit prendre le fil de ce discours, & parler, que Gnorise entrant ces Amans changerent de geste & de propos, tous deux, & selon l'usage de ceans la ceremonie faite, Vosolint avec vn respect de belle sorte, se vint presenter à la Belle, luy disant, Vous scauez, Mademoiselle, que ie suis à vous, & pour ce ie vous prie me faire l'honneur de me donner vn tesmoignage, que vous prenez plaisir que ceste fortune me gouerne: Commandez-moy doncques quelque chose pour vostre seruire. FLORIDE, Vous avez assez de perfections pour trouuer l'occasion de ce que vous pretendez. Vosolint. Mais ie vous prie m'en donner vn sujet, afin que i'aye ceste gloire que ie m'employe par vostre commandement. FLORIDE. Ne laissez pas de vous aduancer à quelque bel effet, encores que ie ne vous en donne point de sujet. Vosolint. Donnez-m'en doncques loisir. FLORIDE. Il n'en faut

fortuneZ. Entreprise III. 587

point à ceux qui ayment bien: car l'Amour leur suggere à l'instant qu'il leur est necessaire. A ceste parole il s'arresta comme pensif, fit quelques pas du costé de la barre des assistans, puis allant au chœur des Chantres il prit vne Viole, & reuint en sa place pres Floride, & accorda sa voix avec l'instrument pour chanter.

*Où sont ces beaux esprits qui auront la puissance
D'exciter un suiet n'en ayant point suiet,
Qui pourroient susciter vne nouvelle essence,
Laquelle sans dessein formeroit un proiet?
Il ne s'en trouue plus, & n'est mortel au monde
Qui soit tant releué sur la perfection,
Il n'ya fantaisie entre nous si faconde,
Qui puisse ainsi tourner sa belle inuention,
Les esprits de iadis, ces admirables ames
Ont tout dit, ont tout fait, ne vous ont rien laissé,
Car tout fut consommé par les premieres flames,
Que mirét les beaux cœurs aux beautez du passé.
Mais ne recherchons plus ceste idee premiere
De la vieille beauté, tromperesse des yeux,
Parmi nos beaux flambeaux, vne belle lumiere
Rend biē un autre esclat qui fait encores mieux.
Ses feux sont feux nouveaux, nouvelles estincelles,
Et nouveaux cœurs viendront ici se consumer.
Nouveaux effets sōt faits par des causes nouvelles.
Contre l'estat formant rien ne doit presumer,
Je l'ai vne ainsi belle, il faut que ie la suive,
Il me faut à ses yeux renouveler mon cœur,
Ceste rare beauté qui veut que mon cœur viue,
Pour des suiets nouveaux me preste sa faueur.
Mon doux obiet d'esprit, doux suiet de ma vie,
Puis qu'il vous est à gré de m'auoir arresté,*

588 *Le voyage des Princes*

*Vous serez en mes vœux tant saintement serui,
Que vous ferez estat de ma fidelité.
Vous estes mon Soleil, il faut que ie m'adresse
Aux biē-heureux sentiers où vo^s m'esclairerez,
Et vous recognoissant favorable Maistresse,
Humble i'obeirai, car vous commanderez.
Ainsi mille suiets naistront dedans mon ame,
On verra tout nouveau dans mes conceptions,
Et gouverné par l'œil d'une si belle Dame,
On me verra brauer en mes inventions.*

Il y a toujours des esprits qui se troublent pour l'excellence des autres, ce qui se void & pratique maintenant en cecy, car encores que la perfection d'amour & de gentillesse d'esprit y reluyse: toutesfois la malignité naturelle non bien esteinte és cœurs de quelques nouveaux venus, & non encores bien instruits és maximes & loix vertueuses de l'Hermitage, causa que certaines Dames & autres en ceste assemblée, au lieu de gratifier cest amant, & priser sa dexterité & promptitude, se mirent à en traicter vne petite enuie, disans ensemble, qu'il auoit bien premedité ces couplets. Volint qui les entendit se retourna, & comme en cholere dit au trouble où son cœur estoit: Si les leures qui proferent ceste malignité estoient de personnes qui fissent profession de l'honneur que l'on debat par l'espee, ie tascherois d'obtenir presentement de ce iuste Empereur congé de faire voir que les armes me sont autant, voire plus familiaires que le discours qui m'est si doucement infusé par la beauté que i'honore, qu'encores que ie ne sois point payé pour dire,

Fortunez. Entreprise III. 589

ie ne veux pourtāt laisser de tascher à y exceller,
pour faire paroistre la viue ardeur de mes galan-
tes amours en la verité de mes affectiōs, sans les-
quelles ie ne pourrois ny me soucierois d'assem-
bler deux seules paroles, aussi ie n'ē fais que pour
mon plaisir & le sien. Mais pource que ce sont
Dames qui me veulent rabaisser deuant ma mai-
stresse, ie leur veux faire paroistre que les belles
rencontres de discours croissent en ma bouche
cōme les flames amoureuses naissent incessam-
ment en mon cœur. Belles qui depeschez si tost
ceux qui ne vous ont point offencé, nouices en
ceste heureuse maison oyez moy en ce petit dé-
pit qui vous picquera iusques au sentiment de
vostre malignité.

*GRACES, ne faites plus aux vostres de faueurs,
Puis qu'on n'estime pas vostre douce influence,
Ne nous esnouuez plus de vos belles fureurs,
Si le mespris en fin en est la recompense.
Beaux esprits qui iugez des belles actions,
Au moins si vous iugez, que ce soit en droiture,
Quand vous estimerez de nos esmotions,
Cognoissez que' lles sont au dessus de Nature.
Les grands cœurs releuez de leurs suiets d'honneur,
Ne songent pas long temps les traiets de leur ou-
rage,
Aussi tost que la cause espoingonne leur cœur,
On voit tout aussi tost l'effet de leur courage.
Puis les traiets par longueur de travail affectez,
Ne sont point tāt naifs qu'une pointe soudaine,
Les beaux vers ne sōt point mignōnemēt traiteZ
Quand le tēps par labeur les arrache à la peine.*

390 *Le voyage des Princes*

*Or jugez beaux esprits ainsi qu'il vous plaira;
Si juyray-ie tousiours mon humeur desirable,
Je feray tout ainsi que mon cœur le dira,
Plus prompt est vñ effet plus il est agreable.*

Ce petit excez d'entendement m'a tiré d'aupres de ma maistresse; Mais belle ayez-en le plaisir, car c'est vous qui estes cause du bien que ie fay, aussi ie me promets qu'il faut que vos belles graces me gratifient de ce qu'un amant merite. **F L O R I D E.** I'ay autrefois ouy raconter des amours & entendu faire des recits de recherches de ceux qui s'addonnent au service de quelques Dames, mais ie n'ay iamais rien ouy ny pensé, ny recogneu semblable à vos comportements. **V O S O L I N T.** Ie sçay bien que vous m'estimerez presomptueux. Et i'ayme beaucoup mieux, que ceste opinion se leue en vostre ame pour mon suiet, que la pensee contraire qui vous feroit croire que ie n'aurois pas l'assurance de tenter vne si aduantageuse fortune: Or ie puis dignement vous protester du desir que i'ay à vous seruir, & le vous faire paroistre, vos perfections m'y contraignent, & i'y suis forcé par ma valeur: car i'ay trop de courage pour manquer à ce beau deuoit. Plus l'aduanture est grande & notable, & plus faut de magnanimité pour s'y hazarder, cognoissant vos merites, ie presume heureusement m'égalier en desirs pour vous faire preuue du zele que i'ay à vous aymer & honorer. Le temps & vostre volonté en tireront les demonstrations certaines, par lesquelles vous entendrez la verité de mon obeissance, & puis vaincuë par

fortuneZ. Entreprise. III. 591

mon humilité, vous m'accepterez. FLORIDE. Vos merites me persuadent assez à vous vouloir du bien, & ie desire me maintenir en ceste grace de bon-heur, que ie croy auoir en vous possédant. Mais comment sçauray-ie si vous me serez fidele? VOSOLINT. Par le tesmoignage de vostre cœur qui le iugera, & afin qu'il soit vray, donnez-moy vne alliance. FLORIDE. Demandez-la. VOSOLINT. Soyez ma lumiere. FLORIDE. Que dira nostre belle pucelle tant vaillante, si nous empruntons l'alliance qu'elle a avec son seruiteur? VOSOLINT. Elle en sera plus glorieuse d'estre imitée, & puis le mesme esprit qui faisoit ceste alliance, est celuy qui nous agite. D'auantage souuent les belles repetitions des circonstances d'Amour sont agreables à ceux qui en sentent les pointes de douceur en leurs ames. FLORIDE. Ie veux doncques bien ce que vous me demandez, mais il y va de nostre reputation, n'ayant rien sçeu inuenter de nouveau. VOSOLINT. Le destin nous contrainct à ceste action qui ne peut autrement estre. FLOR. Bien donc, mais que me serez-vous? VOSOLINT. Ce qu'il faut. FLOR. Suyuant ceste belle amante ie vous diray que n'y ayant au monde qu'une lumiere, si ie suis seule Dame de vostre cœur, il cōuient que vous soyiez aussi mon vnique. VOSOL. I'ay obtenu ce que ie desirois, aussi vous sçauiez que ie ne souhaite que ce que l'honneur veut, & depuis le temps que i'ay eu l'honneur de vous frequenter, ie n'ay vsé de moyen que de celuy que la vertu nous establit, suiuant lequel ie feray tousiours à vous. FLORIDE. Aimez-moy

doncques, & tout ainsi que la lumiere esclaire sans feinte, rendez-y le reciproque, & aduisez qu'il n'y ayt point de fraude en vostre esprit, autrement i'auray regret de vous auoir affectionné: Et scachez que l'amitié d'une ame innocente est la plus heureuse fortune qui puisse eschoir à vn bel entendement, & faites que ie vous trouue tousiours égal à vous-mesmes, sans tacher ceste belle reputation que vous voulez acheuer d'imprimer en mon ame. VOSOLINT. Ma lumiere, ainsi vous puis-je nommer, tant pour nostre iuste alliance, que pour le secret instinct dont vous luisez en mon cœur, qui ne reçoit autre espoir de vie, que ce qu'il vous plaist luy en departir. Ma lumiere doncques ie vous ouure icy mon courage. Je vous supplie de supporter les deffauts que quelques fois l'apparence pourroit faire estimer estre en ce qui est de mon deuoir, & quoy que ce soit, croire qu'il n'y aura momēt que ie ne medite apres les meilleurs desirs qui me sollicitent à vous faire voir ma fidelité, qui ne diminuera iamais. Je scay, & i'espere qu'il ne se trouuera aucun desordre par mon erreur expres, en la fortune que ie tente en vous seruant: Ce que vous iugerez, cognoissant que vous ne m'avez dit parole que ie n'aye ciselee en mon cœur, dont les conceptions vous seront tousiours manifestes: vos discours me sont des Oracles, que ie tiens & tiendray tousiours pour les loix de mon ame, & ce que par elles i'apprendray de vos desseins, est l'estat sur lequel ie veux donner regle à mes volontez.

Si ie

Fortunez. Entreprise III. 593

Si ie n'estois point vostre seruiteur, ie viurois avec vous à l'auanture; mais l'honneur que ie porte à ce que ie fers, avec tant de parfaites affections, me retient & conduit selon vos ordonnances, en l'amour, au respect, & en l'apparence qui me gouernent. Ie m'asseure que continuant, vous me trouuerez aussi accompli en ces effects, que le doit estre celuy qui veut obtenir vne fin heürreuse de la seruitude agreable où l'amour l'engage. Cependant ma vehemente affection paroistra toute moderee, afin qu'elle ne soit cognüe que de vous seule. Le respect me conduira pour apprendre l'ordre de mon deuoir à ce que ie vous serue opportunement. Et mon esperance qui se veut establir vn fidele arrest, me fera temporiser iusques à l'heure que ie receuray de vous l'arrest de mon bien: Aussi ie vous prie auiser à l'equité de mes pretentions, estant certaine de ma loyauté, qui par le temps vous sera encor plus apparente; car autant que i'auray de vie, de courage, & de belles pensees, ie m'occuperay aux desseins de valleur qui me poussent à la gloire entiere de la perseuerance. Et estant vostre vnique, ie seray vnique en braues actions, qui tesmoigneront mes legitimes amours, pour lesquelles ie feray de si belles entreprises, qu'il en naistra vn remarquable fruiçt, & l'integrité de ma foy vous en rendra preuue veritable. C'est ce que ie pretens, c'est ce que ie desire: Et au bon propos de ceste verité, ie vous supplie, si ie merite quelque grace, vous ayant pour but de parfaicts desirs, que ie ne sois point frustré de l'espoir qui fait que ie ne pourray iamais estre à

autre qu'à vous, qui estes l'eternelle lumiere de ma vie. FLORIDE. Mon vnique, ie ne vous priueray iamais du contentement que ie desire pour moy-mesme, tous ces beaux discours ne s'ont point la liaison de nostre amitié, il faut qu'une belle perseuerance nous vnisse, & s'il n'y a que moy à rompre ce beau lien qui nous enlace si doucement, il faut que vous soyez assurez que iamais il n'en viendra faute, ie veux que vous le croyez. Et bien que ces iours passez i'aye eu quelque froideur contre vous, ce n'a pas esté pour esteindre les flames de nostre amour, vous le sçauiez bien, ce n'estoit qu'une gouttelette d'eau pour les esmouuoir & viuifier : & puis pour vous tesmoigner que ie desirois qu'il n'y eust entre nous que perfection de bonne volonté, & que vous peussiez lire en mon ame, ie desfis expres la glace de mon miroir, & comme si c'eust esté par fortune que cela fust auenu, ie vous baillé le Miroir & vous prié de le faire raconter. VOSOLINT. Ce me fut vn traict fort favorable, car i'auois eu grand ennuy de ceste similitude de disgrâce, dont pourtant ie n'auois pas peur, d'autant que i'auois le cœur innocent, sçachant n'auoir point fait de faute, i'en eu toutesfois vn si grand desplaisir, que i'estois sur le poinct d'entrer en desesper, cholere d'estre puni sans auoir mesfait, & vous qui auez du iugement y proueuistes par ce bel artifice, me mettant en main vostre miroir pour le raconter, & par mesme moyen de consoler mon ame, alors ie vous rendis ceste offrande avec vostre miroir.

fortuneZ. *Entreprise III.* 595

Quand vous considerez en ceste claire glace
De vos perfections les belles raretez,
Non, vous n'y voyez point ceste parfaite grace
Que tout œil recognoist aux traicts de vos beautez.

Dequoy vous peut servir de sçavoir estre belle?
C'est cela que sans plus vous monstre le miroir,
Mais dans le cœur amant qui vous est tout fidele
Vous verrez vos beautez pour sçavoir leur pou-
voir.

Vostre œil beau roy des yeux ne se deueroit pas plaire
Au rapport des miroirs bien souuent imparfaits,
C'est dans les yeux d'amour qu'il se faut satisfaire
Et voir dedans les cœurs le pouuoir de ses traicts.

Voyez donc par mes yeux dans mon ame constante,
Voyez vostre pouuoir sur mes affections,
Non comme en ce miroir qui ne vous represente
Que les traits passagers de vos perfections.

Mais Belle, voyez-y, voyez-y donc ma Belle,
Et vous y cognoistrez un effect merueilleux,
R'gardez-y de pres vous me verrez fidele,
N'auoir autre lumiere en mō cœur que vos yeux.

Et afin que ie vous puisse faire voir l'ulcere de
mon cœur, & ce que ie pretends estant vostre,
si tost que ceste nouvelle emotion vous eut fait
changer de façon vers moy, estant retiré du
desplaisir où i'estois, ie tracé sur le dos du mi-
roir quelques sospirs: voila comme Amour me
traicte, & comment il vous plaist que ie viue,
tantost triste, tantost content, & n'osant vous
inquieter ie m'adressois à vostre miroir, en
ces termes,

596 *Le voyage des Princes*

*Miroir où les beaux yeux de ma belle lumiere
 Considerent les traicts de leurs perfections,
 Que ne luy monstres-tu mō ame humble & entiere
 Ne viure que des feux tirez de ses rayons?
 Tu luy fais assez voir ce qu'elle veut cognoistre,
 En luy representant les traicts de sa beauté,
 Que n'as-tu le moyen de luy faire paroistre
 Les fideles desseins de ma fidelité?
 Ingrat tu reçois tout ce qu'elle te presente,
 Et tu ne voudrois pas aleger mon desir,
 Quand tu seras froissé, & qu'elle te lamente,
 Ta perte & sa douleur me seront à plaisir.*

FLORIDE le m'en souuiens, & par là vous me
 faisiez paroistre fort peu d'affection, veu que
 vous dites que l'ennuy que j'aurois de la perte
 de mon miroir vous seroit agreable. Quelque
 chose que vous fissiez paroistre, si auiez-vous de
 la cholere, tesmoin que comme trop fasché,
 vous m'enuoyastes par vostre laquay ce Sonnet,
*Je vous honore & vous n'en faiçtes conte,
 Je suis à vous, vous n'en faiçtes plus cas,
 Je vous estime, & vous n'y penscz pas,
 Faisant semblant presque d'en auoir honte :*
*Mon braue esprit bien aisement se doute
 Pour eschapper les amoureux appas,
 J'aime beaucoup, mais avec tel compas,
 Que mon amour ma raison ne surmonte,
 Faiçtes ainsi que vous desirerez,
 Si sçay ie bien que iamais vous n'aurez
 Digne suiet, d'amitié si parfaicte;
 Et puis estant toute hors de mon cœur,
 Je vous verray detester le malheur,
 Qui vous aura de mon ame distraicte.*

fortunez. Entreprise III. 597

Tels sont les traicts dont vous me gourmandez, tellement que si tout ce que vous dites est vray, ie ne sçay si ie puis croire que vous m'aymiez maintenant. **VOSOLINI.** Je vous supplie de iuger également; Je pose le fait que vous m'eussiez disgracié sans cause, & que de desespoir ie ne voulusse & ne peusse plus rien aimer: Encor faut-il pardonner à ceux qui sont outrez de la iuste douleur qui les transporte. l'estois en tel estat si mal mené de la fortune, par le semblant de disgrace dont vous vsiez sur moy, que ie ne sçauois ce que ie faisois. Et ie vous supplie de supposer que vous fussiez en ma place, qu'eussiez-vous fait? Si le reste de ma raison ne m'eust auisé de la regle que vous m'avez commandee, par laquelle ie suis rangé à la modestie, ie me fusse perdu moy-mesme à vostre desauantage; car il n'y a point d'affliction qui persecute à l'egal de celle de se voir dedaigné. Possible comme ie le croy à ceste heure, vous le faisiez pour m'esprouuer. A la verité ces espreues-là sont dangereuses. **FLORIDE.** Et maintenant où en estes vous? **VOSOL.** Comme il vous plaira; mais en la mesme ardeur de vous seruir qui m'a tousiours alecté en l'esperance de vos belles graces. **FLOR.** Ie ne sçay si ie m'y dois asseurer; car vous ne me promettez fidelité qu'au pris que ie vous seray favorable: tellement que ce ne seroit pas moy que vous aimeriez, mais vous qui voulez estre aimé de moy. **VOSOL.** Un esprit qui n'est pas à soy fait souuent des extrauagances, ainsi qu'il m'auient: mais ma Belle, ç'a esté la douleur causee par mon enuuy qui m'a transporté: Ie vous de-

mande pardon & me remets ainsi qu'il vous plaira, & afin que i' obtiene mercy, tenez ie ne scay plus que dire, voyla le reste de mōcœur receuez le, vous y verrez mes desirs que vous considererez en cet effect amoureux sur vostre craion, iettez vos yeux dessus cependant que lon consultera nostre affaire. l'Empereur attendant le conseil, ietta l'œil sur les mains de la belle & voyant qu'elles deployoient vn papier, eut de la curiosité pour sçauoir que c'estoit, si qu'il fit signe que lon l'arrestast & appella la Belle qui commençoit à lire & luy dist qu'il estoit seant que les beaux esprits fussent consolez aussi bien qu'elle, partant qu'elle leust tout haut ce que son seruiteur luy auoit présenté, & puis on auiseroyt à les iuger : Elle obeit & prononça distinctement,

*Crayon faiët apres l'air des beutez de ma Belle
 Je ne te cognois point, car tu es imparfaiët.
 Ma belle a de beutez vne forme eternelle
 Que l'artiste ne peut reduire en vn pourtraïët
 Quand ie ressens en moy sa celeste figure
 Grace par ces yeux au plus vis de mon cœur,
 Je ne discerne plus les traits de la peïnture
 Car la peinture n'est que feintise ou erreur.
 Beau crayon tu es mort, mais la beauté pourtraïët
 Dedans l'interieur de mes conceptions,
 Est la vne beauté de la beauté parfaïët,
 Toute amour, toute honneur, toutes perfections,
 L'œil que deuotieux tant humblement i'honore
 Fut l'organe du trait qui traça ses beutez,
 L'enfus tout transmüë & ce bel œil encores
 Me fit l'impression de tant de raretez.*

fortunez. *Entreprise III.* 399

Son front table d'honneur, sa bouche ame des graces,
Vnit & anima ces beaux traits si parfaicts:
Et ses beaux yeux ont fait en mō cœur tāt de traces
Que mon cœur n'est sinon de ses yeux les beaux
traicts.
Mon cœur est transformè en ceste viue image,
Image qu'ardemment mon ame va servant,
Et ceste image ainsi viuant en mon courage,
Est la vie & l'amour dont ors ie suis viuant.
Beau crayon dont mon œil quelque fois se contente,
Tu peux estre effacé de ton foible sūiet,
Mais le pourtraict formè dans mon ame cōstāte
Parfaictement empraint n'en peut estre distrait,
Quand ie suis à part moy, mon bien ie considere
De mille passions affectant mes desirs,
Et dans le cœur ayant la beauté dont i' espere,
Je souffre les douleurs des amoureux plaisirs.
Mille diuersitez mignonement cruelles
Me vont espoignonant de poignantes douceurs
Et ces pointes d'amour sont si douces & belles
Que mon contentement consiste en ces douleurs.
Ainsi quand ie repense à ces graces presentes,
Je plaindrois volōtiers, mais ie suis trop heureux
Et ie me plains pourtant: car de fleches perçantes
Amour me faict sentir mille traits rigoureux:
Non ie n'ay point de mal, car ma belle maistrisse
Ne veut pas affliger ce qui luy appartient,
Mais ie ressents pourtant l'effect d'une detresse
Causee du sūiet dont le bon heur me vient
Ma belle a loeil si doux que la douceur distille
Des beautez de ses yeux uniques en douceur,
Mais dessous ces douceurs un effort difficile
Accompagne mon bien de peine & de langueur.

600 *Le voyage des Princes*

*Le mal qui me poursuit est causé par moy-mesme,
Et mon peu de merite en est l'occasion,
C'est là mon desplaisir : car la beauté que j'aime,
En cause & en effects n'est que perfection.
Beau crayon, cache toy, car tu me mets en peine,
Tu me fay souuenir de mes tristes deffaux,
Je sçay bien que ma Belle à mon cœur est humaine,
Mais mon peu de merite est cause de mes maux.
Je sens mille douleurs affliger ma pensee,
Car il n'est pas moyen que j'aye de l'espoir,
Mon ame pourra bien d'amour estre offencee,
Et ce sera tousiours pour gemir & douloir.
Que pourroit esperer un triste miserable,
D'une qui de tous cœurs fait à sa volonté,
Rien que mourir d'amour, & auoir agreable
Pour tout bien de languir en sa fidelité.
Donques retenons-nous, de voir ceste semblance,
Qui nous fait oublier nostre propre valeur,
Car ne pouuoir trouuer en son mal esperance,
C'est tromper pour neant son amoureuse humeur,
Mais en vain, beau crayon, ie fuiray ta presence,
Car j'ay de ma maistresse en mon cœur les beautés,
Mon cœur est son pourtraict gravé dedans l'es-
sence,
De son ame, où ses traits, sont au vif imitez.
Ainsi j'ay dedans moy la cause qui m'afflige,
Et le digne suiet qui me rend bien-heureux,
C'est ce qui me tourmente, & c'est ce qui m'oblige
A soupirer contant mon plaisir douloureux.
Voila que c'est d'auoir vne ame ambitieuse,
Et d'oser desirer, ne pouuant meriter,
C'est tout un, la fortune est tousiours bien-heureuse
Bien qu'on ait des souhaits qu'on ne peut limiter,*

Fortunez. *Entreprise III.* 601

Je ne veux point mourir, car ce seroit dommage.
D'effacer la beauté qu'en mon cœur ie retien,
Qui fait cas d'un suiet en tien chere l'image
Aussi i'aime & cheris le pourtrait de mon bien.
Et puis ceste beauté est cause de ma vie,
Pour l'amour d'elle il faut ma vie entretenir,
La cause est de l'effect incessamment suivie
Quand elle defaudra il me faudra finir.
Donques heureux crayon, sois moy tousiours en
venie,
Ainsi qu'est dedans moy le vif de ton honneur,
Car de ta verité mon ame est tant esmeüe
Qu'elle sera tousiours la vie de mon cœur.
Ma Belle pardonnez à l'amoureuse atteinte
Que vous avez voulu me faire ressentir,
Et croyez mon discours n'estre point vne feinte,
Mon cœur qui est à vous ne vous sauroit mentir.
Le bien plus accompli des souhaits de mon ame
Est d'auoir eu vostre œil pour astre de bon-heur,
Et ma fidelité, de vous auoir pour Dame,
Tout mon contentement, vous estre seruiteur.
Je viuray seulement pour vous faire seruice,
Mes yeux ne sôt mes yeux que pour vous admirer,
Et mon unique espoir de vous trouuer propice,
Car mō cœur n'est mō cœur que pour vous honorer.
Croyez-vous pas celà, belle ame de ma vie ?
Vous qui m'avez choisi sur tant de millions?
Belle vous le croyez : car vostre ame accomplie,
Ne veut pas decenoir mes belles passions.
Or viuez du bon heur, d'auoir tant de puissance:
Sur tous les cœurs qu'Amour oblige sous ses loix.
De moy ie suis contant, pource que ie ne pense
Qu'à l'amoureux deuoir qu'à vos beautez ie dois.

602. *Le voyage des Princes*

L'Empereur trouua bon cet amoureux transport, sur lequel ayant ruminé vn petit, il se tira comme d'vn sommeil inopiné; puis ayant fait signe qu'il falloit iuger ces Amans, les Conseillers se leuerent sans que le Procureur d'Amour fit aucune requisition: donc l'Empereur ayant receu les voix, & adiousté ce qu'il pensoit estre raisonnable, consideré l'estat des ames passionnees, dont le merite est au support des afflictions qui se forment à faute de familiarité decente, prononça cest arrest.

Vous estes renuoyez à vostre propre conseil, selon la grace que l'Amour vous fait à cause de vostre mutuelle affection sans fard, à ce que vous en ayez du contentement, s'il y a de la constance reciproque. Parquoy acheuez le cours de vos pretentions, afin que l'accomplissement de vos souhaits auenant, vous trouuiez l'entiere felicité qui est deüe à vos affections.

DESSEIN XII.

Deux Amans muets sont presentez. Celuy qui les conduit raconte leur auanture. Les menaces du Geant sur les enfans du grand Roy Leci, & sur sa personne. Le fils de Leci mal traicté de son pere, est en fin celuy qui le deliure.

EN T R E tant de beau peuple qui se vint presenter en l'Hermitage, il entra vn Gentilhomme estranger, tel le iugeons-nous, pource qu'il ne sçauoit pas les coustumes du pais, & n'auoit point appris la frase d'amour, pour sçauoir dire par les paroles entendues à tous vrais sectateurs de sagesse, ce qu'il pretendoit, toutesfois ayant sceu que le premier poinct d'observation en ce lieu est l'obeissance, il parut y entendre: Car menant avec soy deux Amans, & s'estant presenté, Gnorise qui l'auisa, sortit & prit les deux Amans, ce qu'il laissa faire, estimant que s'estoit la coustume. La dame donc les ayant pris par la main, les mena au parquet d'Amour, où les gens pour l'Amour faisoient leurs examēs premiers; & là les interrogea de leur affaire, mais pour neant, car elle n'en peut rien entendre, d'autāt qu'ils estoient muets. Parquoy elle les cōduit en la sale, & apres que l'arrest fut pronocé elle proposa ce qu'elle auoit fait selon la charge,

604 *Le voyage des Princes*

& dignité en ce lieu, disant : Sire, suyuant mon office, & ce qui m'est attribué, il conuient, s'il plaist à vostre majesté, que selon ma declaration ces Amans soient despeschez sur le champ; ie sçay bien que les autres auront patience, parce qu'ils sont pleins d'obeissance, d'amour, & de discretion. Quant à vous, conducteur de ces Amans, vous auez tort que vous ne vous estes hasté, l'amende que vous en encourrez sera declaree quand en personne & pour vostre faict, vous assisterez deuant ce tribunal : Pour maintenant dictes vostre charge & faiçtes vostre deuoir, touchant le faict de ces belles ames. Ayant le Gentilhomme fait ce qui estoit decent, il parla ainsi :

SIRE, les difficultez suruenues à cause des distances des lieux, est cause qu'avec tout ce que nous auons peu faire pour atteindre ce lieu tant heureux, afin de participer aux fruiçts du grand Anniuersaire, encores sommes-nous arriuez en Amerimnie plus tard que nous ne pensions, toutefois nous auons esté asseurez par ceux qui sçauent les coustumes & des cōducteurs de l'Estat, & ceremonies de ceans, qu'il y auroit encor au iourd'hui lieu pour nous, ioint que ce bien nous sera concedé & estimé estre comme deu quand on aura ouy les fortunes qui ont agité ces amās, & que l'on sçaura leur origine, dont i'ay charge de vous esclaircir; car leur naissance & auantures me sont tellement cognues, que ie puis estre dit fidele & vniue secretaire de leurs actions, volonte & esperances.

Tous cognoissent le grand *est* L E C I Monarque

fortunez. Entreprise III. 605

des Royaumes releuez, lesquels il gouerne avec vne prudence admirable. Or combien qu'il soit tressage, ayant par ses ans acquis beaucoup de Sapience, si est-ce que pour auoir esté trop benin à ceux ausquels il deuoit monstrier de la rigueur : depuis quelque temps les siens & luy mesme tous ensemble ont couru telle fortune, que l'effect qui en est notable, a presque esté dangereux. Rien ne peut euter les rayons du Soleil des ames, personne n'eschappe des traicts d'Amour, mesmes les plus seueres & beaux esprits en sont rencontrez, & parfois avec telle vehemence qu'il n'y a rien d'esgal, ioint que souuent aussi les hypocrites en sont touchez, & quelque semblant qu'ils facent, ils en sentent les poignantes esmotions qui les excite aux saincts plaisirs de l'ordonnance diuine, à quoy leur maudite humeur les faict decliner, en les assouissant d'un malheureux rassasiement avec lequel ils desrobent à l'Amour ce qu'ils luy doiuent, & frustrans eux & nature de la felicité des gens de bien. Ceste puissance qui reluit mesmes aux abismes se fit paroistre en ces deuxcy. la ieu-
nesse excitant le cœur de Pirinte fils second de Leci, & ayant recogneu que les perfections d'Vfonis fille de Fronauue Prince des Tauxomutes, estoit l'excellence contenant ce qui le rendroit parfait & l'endelechie vniue de sa forme, s'addonna aysément à la recherche où l'Amour le forçoit par les yeux de la belle, laquelle cognoissant les merites d'un si grand Prince se sentoit tres-heureuse d'obliger son ame à son occasion. Par ce moyen ces deux se trouuerent

regista

thamun

606 *Le voyage des Princes*

reciproques en sincerés affections; durant ces chastes amours qui n'estoient que douces pre-tentions au futur contentement que le mariage legitime établit: Pirinte faisoit plusieurs voya-ges à Fronauue, chasteau principal du pere de la fille. En ce mesme temps Fruloufe Geant estrā-ger, toutefois habitant entre les Tauxomutes, lesquels il frequentoit avec amitié, desiroit fort l'aliance de Fronauue, & pretendoit espouser Vfonis, à laquelle il auoit offert son seruice, avec tout l'art qui se peut practiquer à se mettre es graces d'une Dame, mais il ne faisoit rien pour luy: car plus il l'a recherchoit plus elle l'auoit à dedain, lequel se multiplia par la frequentation de Pirinte. Le Geant depit de voir ses desseins deuenir friuoles, & cognoissant l'amitié de ces chastes amours, delibera de les perdre, au moins le fils du Roy afin de veñir à bout de ses desirs: luy qui ne manquoit point d'esprit, estoit prompt à inuenter: donc apres auoir longue-ment consulté son faiét, attira à soy les Hospi-tes, qui sont peuples de noble extraction, mais fascheux & tousiours entreprenans choses mes-chantes sous l'apparence de bien. Ces gens-cy se fourrent par tout, & en habit dissimulé & de-guisé d'humilité & bonne conscience, trompent vn chascun, comme ils firent estans pres de no-stre Roy, avec lequel ils obtindrent quelque creance à cause de ses suiets qui s'addonnoient à eux, & il y consentoit: & qui fut plus, c'est que petit à petit ils le firent condescendre à leurs vo-lontez, tellement qu'il se rapportoit à eux de plusieurs vrgens affaires. Quelquesfois il passe

fortunez. Entreprise III. 607

des nuées fascheuses sur les Princes & sur leurs estats. Frulouze ayant tramé & assuré sa trahison, forma la cōiuration par vne calomnie qu'il palia de tant d'ornemens semblables presque à ceux de la verité, qu'il y auoit apparence en son faict pourpensé dont il fit rapport au Roy, luy descourant vne conspiration arrestee contre sa maiesté laquelle estoit prestee d'estre executee; luy disant que son fils Pirinte en estoit chef, & qu'il auoit practiqué Fronauue & plusieurs autres qui l'assisteroient à se saisir de sa personne, pour puis apres se faire proclamer Roy des Tauxomutes, & Monarque des Seigneuries basses, à quoy il le feroit cōdescendre par force. Le Roy tout en cholere, indigné par ce rapport, sans faire autre perquisition, pource qu'il croyoit les Hoipites qui acertenoient le dire de Frulouze, ioinct que leur hypocrisie ne luy estoit pas manifeste, à cause qu'il n'y prenoit pas garde, mit les armes és mains du Geant, & par l'authorité qu'il luy attribua le rendit le plus fort, si qu'il luy fut aisé de paruenir à ses fins: Ainsi auancé Frulouze scachāt que Pirinte estoit aupres de sa maistresse, luy dressa vne embusche si secrette, que le Prince sortant du chasteau fut surpris, auant qu'y auoir peu penser; & le Geant luy mettant la main sus, luy fit commandement de rendre obeissance à son Seigneur & pere: luy tout estonné voulut tenir son rang sur son ennemy, mais il fut soudain pris & saisi, & force luy fut de ceder à la violence qui le maistrisoit. Grisette portiere du chasteau, ayant veu & cognu ceste tragedie, le courut en haste dire à Vfonis, laquelle se

destourna en diligence, & auant qu'on peust penser qu'elle sceust cet accident tira chemin, & avec grand labeur alla se sauuer en la Republique de Gaucontaine, qui est vne Seigneurie qui ne recognoist personne que son propre magistrat, n'ayant Souuerains que certains choisis par le peuple, & continuez selon leurs merites & bonté. Fulee est le chef de leur conseil: Vraginie le Lieutenant general, & les Doussilans, lesquels sont de fort antique famille, sont les Conseillers. Incontinent que Pyrinte fut pris, il fut ferré seurement, & tellement que difficilement pouuoit-on parler à luy: Il eut bien voulu parler pour sçauoir & respondre, & se iustifier s'il y auoit de l'accusation, mais il luy estoit denié, si qu'il ne sçauoit qu'on luy vouloit, ny qu'il auoit à requerir. Il fut gardé en la tour des Mistabolins, où ceux qui frequentoient recognoissoient assez qu'à tort le pauure Prince estoit là. Et toutefois personne n'en osoit parler pour la crainte du Geant, qui se rendoit espouuantable au moyen de son autorité. Cependant par sous main & avec grand discretion, Griserte auertit le Prince de toute la verité de l'entreprise du Geant, & de la bonne absence d'Vfonis, ce qui le consola, & fit qu'il prit cœur à penser à se libérer. Comme il estoit sur ces desseins, il luy en vint vn à propos: C'est que Frulouse ayant sceu l'euation d'Vfonis fut en desespoir & plein de tristesse, imagina vn moyen d'obtenir son contentement, il ne pensoit point que le Prince eut peu rien sçauoir des affaires, veu le soin dont il le gardoit: parquoy ayant en soy pris la conclu-
sion

Fortunez. Entreprise III. 609

tion, il vint à luy. Pyrinte, luy dit-il, vous estes Prince galand & beau, ie suis marry de la mauuaise fortune que vous courez, & du courroux du Roy vostre pere contre vous, si vous auez de la prudence, ie tascheray à si bien faire, que ie feray la paix, bien que vostre cause soit tres-mauuaise: car le Roy est deuëment informé d'une trahison que vous voulez faire pour le desnuer de ses Royaumes des basses contrees; il ne faut point de responce à celà, il n'y a qu'un moyen que ie vous diray: C'est que si vous desirez que ie face pour vous, ie vous prie faire pour moy: Je moyenneray vostre entiere liberté, si vous voulez interceder pour moy vers le pere d'Vfonis, pour me la faire donner à femme, croyez que si vous le faites, vostre deliurance ne tient à rien, car i'ay commission absoluë sur vous, aduisez-y. Pyrinte ne faisant point mine de ce qu'il scauoit, l'embrassa, disant, Mon bien-facteur, mon espoir, il n'y a rien que ie ne face pour vous, s'il ne tient qu'à prier Fronatue, & le persuader par toutes voyes, il n'y aura rien que ie ne tente: Voirë mais, luy dit le geant, i'ay entendu que vous y auez affection, parquoy il faudroit vous en deporter. A celà respond le Prince, Dés maintenant ie vous cede tout pour vous monstrier que ie n'y pretends rien, allez-y, & l'enleuez plustost que ne soyez content, ie ne vous empescheray pas, tant pour ce que ie ne puis, que ie veux, si ie le pouuois, ce seroit pour vous gratifier. Par ces discours qui furent souvent reiterez, le Prince attira si bien à luy le Geant, qu'en fin il en survint des affaires autres

que les premeditees. La bonne Griserte sage & accorte faisoit scauoir tout à Vfonis', & cependant aydoit sous main au Prince pour sa liberté, dont il vint à bout fort prudemment, & cependant il amusoit le Geant, qui faisoit par tout s'enquerir d'Vfonis, pour, l'ayant descouuerte, aller en diligēce s'en saisir, tādīs qu'il detenoit Pyrinte. Or ce Prince auoit vn page avec lui qui auoit liberté d'aller & venir par le chasteau, ce ieune enfant par l'instruction de Griserte sceut vn passage qui estoit en vne vieille muraille, & il, en aduertit son maistre, qui s'y hazarda, & passa legerement, & ainsi euada & s'aduanca le plus qu'il peut pour rencontrer lieu de sauueté & seurté: le geant courut apres, mais trop tard, car il ne le sceut que le lendemain. Or Pyrinte passant par vne forest, se trouua en vn chemin où des voleurs auoient tué vn homme, auquel ils n'osterent que la vie & l'argent, car de peur d'estre cognus & decelez par les hardes, ils le laisserent tout habillé avec son manteau dont ils le courirent. Le Prince voyant celà, & qu'il n'y auoit personne là autour, prit le manteau de l'occis & y laissa le sien, puis il gaigna chemin tant qu'il peust. Le iour d'apres le Preuost des Marechaux passant par là, trouua ce corps que les loups auoient desia enuahī: Il le fait visiter, mais on ne le peut cognoistre. Il le fit leuer de là, & porter au bourg prochain, où vn des soldats du chasteau estant, & voyant le manteau le recogneut, & dit que c'estoit celuy de Pyrinte, qui depuis deux iours s'estoit sauué du chasteau, & aussi tost le Geant l'ayant sceu y vint, & apres

FortuneZ. Entreprise III. 611

plusieurs discours fut aisément conclu que c'estoit le Prince qui estoit mort. Le Roy en fut aduertý, fit signe d'en estre content, & toutes fois il vouloit que iustice fut faicte, & partant qu'enqueste se fist par tout, celà aduenu, le Roy fit tenir ses Estats, & cōstitua Frulouse son Lieutenant general, & luy donna le gouuernemēt de son fils aisné. Le Geant se voyant en telle dignité, sceuttant amadouër & flatter le Prince, qu'il le rendit du tout à sa deuotion, tellement qu'ils n'estoient qu'un cœur. Vfonis ayant sceu ce qui se passoit comme on le contoit, en prit si grand ennuy, que de tristesse elle se relegua avec des filles deuotes, où elle passoit sa detresse. Pyrinte fust volontiers allé en Gaucontaine, mais il n'y pouuoit passer sans estre descouuert, parquoy il se retira és pays où regnoit le bon Triuoli son cousin, auquel estant paruenu en habit dissimulé, il fut receu fort humainement, estant là, il raconta ses fortunes & les menées de Frulouse. Triuoli qui auoit chassé de ses terres & Seigneuries le Geant & les Hyspostes, pour les affronts qu'ils luy auoient faicts, cōsola le Prince, & luy promit tout ayde & confort. Quelques iours apres vindrent nouvelles, que le puisné de Leci auoit esté tué en vne forest, Pyrinte fit le discours de ce qu'il auoit faict, parquoy suivant ceste nouvelle, ne voulant estre cogneu encores, il prit conseil avec son cousin, & se fit continuer le nom de Brilland, qu'il auoit pris entrant en ses pays. Cependant Frulouse se seruant de ce qui se presentoit, incita Turanes fils aisné de Leci à se faire valoir, & pour

ce qu'il n'auoit gueres de courage, il luy dit qu'il executeroit tout ce qu'il conuiendroit en son nom, & qu'avec le temps il luy mettroit le Diademe sur la teste, & l'asseeroit sur le Trône paternel qui luy estoit deu, & veu le peu de cas que le Roy faisoit de luy, qu'il l'autoriferoit, & n'y auoit pas de danger, attendu son age, & que le bon homme se deuoit reposer, & que pour ce faire il le relegueroit fort aisement en l'isle Titane, & puis apres ils iouyroient abondamment de toutes delices. Le Prince qui goustoit ces nouvelles friandises, se laissa aisément persuader, & par ainsi la coniuration eut lieu: moyennant les pratiques avec les Tauxomutes par le moyen des Hispostes, qui tous ensemble firent reuolter les grands, & le peuple, qui contrainquirent le triste Leci de prendre la fuitte: Et tout ce qu'il peust faire, fut de se sauuer & cacher au Comté de Rufime, au desceu de ses ennemis, qui ne l'ayans peu descouurir, en laisserent la poursuite, & se tindrent au pays, où ils auoient occupé le bien des bons & obeyssans peuples. La nouvelle de cest affaire fut apportee à Triuoli, qui en aduertit son cousin Briland, qui s'en trouua fort ennuyé, toutefois il prit resolution avec son bon cousin, & ainsi fort promptement & coyment ils leuerent vne forte armee, avec laquelle ils donnerent dans Suciue, où estoient Frulouie & les Hispostes, qui furent surpris, taillez en pieces la pluspart, & les autres mis en fuite, le Geant y demeura. Les Tauxomutes demanderent pardon, qui leur fut

fortunez. Entreprise III. 613

accordé, horsmis à Turanes qui fut pour sa faute reserré au chasteau de Derence, où il fera penitence legitime. Ces affaires ainsi passées, Brilland reprenant son premier nom, & s'estant fait recognoistre qu'il estoit Pyrinte, mit garnisons par tout, craignant les surprises des Hispostes restez, & en train assez capable de se faire obeyr, vint à Rufine, où il auoit appris qu'estoit le Roy son pere: là entrant, il fit crier à haute voix, Viue le Roy le bon Roy Leci. Le bon homme qui ne sceut rien de l'affaire qu'à coup-prés, sceut par vn sien fidele tout ce qui s'estoit passé, & que son fils Pyrinte le venoit deliurer. Le sage Roy en attendit l'ysliuë, ne sachant qu'en croire: d'autant qu'il pensoit qu'il ne fust plus, veu les choses passées. En ce doute, il vid entrer son fils, qui aussi tost se vint icter à ses pieds, & luy demander sa bonne grace & pardon de l'offence que les meschans luy auoient faicte à son occasion. Le bon Leci embrassa son fils bien-aymé, & recognoissant son innocence par son deuoir, eut deux plaisirs souuerains, d'autant qu'il recouura son fils en vie, & par luy se vit remis en ses estats & dominations. Apres que le Roy fut restably, les Estats tindrent, & Leci voulant gratifier son bon fils Pyrinte, luy donna plusieurs souuerainetez, entre autres le Royaume de Marsquouie: Mais tout ce succez ne luy touchoit point tant au cœur que le desir d'Vfonis qu'il alla luy-mesmes chercher en Gaucontaine où Griserte l'auoit assureé qu'elle estoit: Cependant qu'il despeschoit ses bonnes affaires pour

614 *Le voyage des Princes*

paruenir au meilleur point , Griserte aduertit Vfonis de tout, aussi tost essancee de parfaits desirs reuenant à ses premieres erres , elle laissa la solitude & se mit en chemin pour retourner chez son pere, vn mesme soin poussant ces deux amans, Pyrinte se hastoit d'aller où il desiroit trouuer son desir, & la belle se diligentoit, si qu'ils se rencontrerent en la Duché d'Altoriente, leur entreueüe comme par surprise, biē qu'esperee & recherchee, les rendit tant saisis de contentement, que leurs cœurs abondans de ioye firent vne certaine & mutuelle reuolution & tant estrange que la parole leur en faillit, & de fait sont demeurez en cest estat comme vous les voyez: Et pource ils sont venus comme loyaux amans chercher icy le remede conuenable à leur mal. Et ie vous supplie par la mesme passion qui vous peut esmouuoir; si autresfois elle vous a fait sentir ses violences, ou si vous les sentez encor, de vouloir apporter tout ce qui sera en vous pour gratifier le merite de ces deux parfaits amans. L'Empereur prit plaisir à la naïueté dont en vsoit ce Gentilhomme, qui pour n'auoir esté nourry que simplement, ne sçauoit pas la court artificieuse, ainsi que ces deliez qui font vne autre recherche de paroles, que celles qui nuement declarent les intentions, & puis ayant receu l'avis du Conseil prononça,

La Souueraine vous promet consolation, mais pour obseruer tout ce qui est raisannable & neces-

fortunez. Entreprise III. 615

faire, vous remet à Dimanche, cependant vous irez vous resjouir au chasteau de Palalme qui est au bout du parcq, & serez là tant que lon vous aille querir.

DESSEIN TREIZIESME.

*Galantise du Prince de Brancho pour Lofnis.
Poemes sur le iaune paillé. Invention de
Gnorise pour destourner l'opinion mauuaise
des Amans.*

C E iour-cy Lofnis estoit patee d'estofes d'estime dont la couleur estoit iaune paillé, aussi c'estoit celle qu'elle aymoît le plus, & par l'entremise des Princes & congé de l'Empereur, elle auoit esté presente à ces actes, & fut vn peu dela partie: car le Prince de Brācho qui obtient de grandes & riches prouinces en Nabadonce & Glindicec, veint en l'hermitage, comme les autres pelerins d'Amour. Il estoit de bonne grace, necessaire & adroit, mais more & ne lui seoit que bien, car il en estoit plus accompli: Il se faisoit accroire que Lofnis estoit sa maistresse, pource qu'elle comme prudente, & receuant gracieusement tout le monde, le voyoit d'assez bon œil, pourtant qu'elle prenoit plaisir à ses rencontres, & d'auantage l'entretenoit à cause qu'il auoit beaucoup de credit, estant souuerain de plusieurs terres, & qu'il pouuoit faire seruice à

616 *Le voyage des Princes*

l'Empereur & à ses amis qui auoyent souuent affaire de luy: Cettuy-ci estant present à ces actions, & voyant l'occasion luy estre favorable fit signe aux musiciens qu'il auoit instruits, de s'approcher, ils obeirent, & à l'instant firent resonner vn aër, qui estoit approprié au suiet de la couleur du iour, adonques fut chanté ce petit poëme,

*Les bien-heureux obiets des plus douces pensees,
Serencent toujours selon l'opinion,
Et les ames qui sont en desirs auancees,
Estiment leurs suiets par leur affection.
Les couleurs que le Ciel au plaisir de la vue,
Va collant icy bas à l'entour des suiets,
Rendent avec raison toute chose connue,
Car icy l'on remarque aux couleurs les obiets,
Donq selon la couleur que plus belle on desire,
On concoit en son ame vn symbole d'honneur,
Aussi ceste beauté qu'heureusement i'admire,
Se propose du bien en sa belle couleur.
Le beau iaune de paille est aymé de ma belle,
Aussi son œil ionyt du vouloir de tous cœurs,
Si quelque malheureux vouloit estre rebelle,
Comme paille il seroit brusté de ses ardeurs.
Ceste belle couleur suit toujours l'abondance,
Mōstrāt aux labourcurs leur loyer tout certain,
Pource elle signifie aussi la ionyissance,
Car quand la paille reste on ionyt du bon grain.
Symbole bien-heureux tu es seul tesmoignage
Que ma maistresse vn iour constant m'estimera,
Puis qu'elle t'ayme tant, c'est vn iuste presage,
Qu'à mes fidelitez pitieuse elle entendra.*

fortunez. Entreprise III. 617

*Mais bien encores plus qu'elle iouit heurieuse
De ce que la Nature auoit de raretez,
Car il la faut iuger estre autant vertueuse,
Comme on la trouue belle admirant ses beautez.
Or triomfés de tout, belle & sage Princesse,
Selon vostre desir iouissez de bon heur,
Quant à moy ie iouis d'honneur & de liesse,
Pour ce que ie vous suis fidele seruiteur.*

Fonsteland estoit bien aise qu'on donnast de la loüange à sa Maistresse: mais il n'estoit pas content qu'un autre prit ce tiltre d'estre son seruiteur, & n'eust esté qu'il scauoit le courage de la Princesse, dont la verité lui estoit assez apparente, il y eut eu du trouble. Estant donques certain de la volonté de sa Dame, qui viuoit avec luy d'amour mutuelle, & qu'elle l'auoit auerti de la fantaisie de ce Prince, il le trouua bon, & aussi iamais ellen'y eut pris plaisir, si celui qui luy estoit autant cher que son ame, n'y eut consenti. Fonsteland laissant Brancho en son opinion, le laissa parfaire ce qu'il auoit enuie d'acheuer. Puis il fit signe à vne Nymfe qui estoit à sa seur Olocliree, laquelle s'auança avec vn lut, & pouffant sa voix avec l'instrument, respira ces accens sur le sujet de la mesme couleur. L'Empereur pēsoit à se leuer: mais oyant iouer & chanter vne belle, eut patience de l'ouir.

*Il n'y a point d'espoir tel que mon esprance,
Il n'y a rien d'e gal à mes affections,
Car vous m'entretenez sous vostre obeissance
Des plus viues ardeurs des chastes passions.
La constante couleur de vos beaux yeux cherie,
Me monstre le dessein de ma prosperité,*

618 *Le voyage des Princes*

*Et telle vous l'avez discrettement choisie,
Afin de m'exercer à la fidelité.*

*Le beau iaune de paillé & la couleur mignonne
A l'unique beauté que seule ie cognoy,
Selon son iugement de mes desseins i'ordonne,
Son vouloir est le mien, son plaisir est ma loy.*

*Cessez autres couleurs vous n'avez point de grace
Madame a remarqué ce qui est plus parfait,
Aussi comme en beauté toute autre elle surpasse,
Sa couleur plus que vous a d'esclat & d'attrait.*

*Ces diuerses couleurs que les Dames choisissent,
Ne sont que des esclairs passans soudainement,
Et les opinions aussi viste perissent
Que le symbole en est esteu legerement.*

*Toute couleur perit, & par le temps s'efface,
Fors le iaune paillé qui ne s'esteint iamais,
Toutes autres couleurs passent sans efficace,
Mais ceste-cy tousiours est brillante en effaits.*

*Plus on presse la paille en differens usages,
Plus on void sa couleur au deffaut resister,
Aussi recognoist-on que les constans courages,
Surmontent tous efforts pour constans persister.*

*Tous fruits soigneusement avec le temps meurissent,
S'auançans sur la paille, en leur perfection,
Ainsi les beaux desseins à la fin s'acomplissent
La constance guidant la belle intention.*

*Comme ceste couleur est constante & certaine,
La constance sera mon eternal obiet,
Et ma vertu sera non comme couleur vaine,
Mais un fixe accident conioint à son suiet.*

*Bien que la paille en fin par trop de temps vieillisse,
Sa couleur toutes fois iamais ne vieillira,
Aussi pour la maistresse à qui ie fai service.*

fortunez. Entreprise III. 619

*Ma constance tousiours ferme se maintiendra.
Aussi ceste couleur n'est pour neant symbole
De l'unique vertu du magnanime cœur,
Car comme on void nostre ame aux aers de la
parole,*

*On cognoist ma constance à l'œil de ma couleur.
Tousiours ceste couleur sera la couleur belle
Dont le symbole saint me rendra glorieux,
Et ma belle verra ma constance eternelle,*

Puis que i'ay mesme obiet que l'obiet de ses yeux.

GNORISE. Il y a entre les Dames vn gentil debat sur la signification des couleurs, les vnes veulent que ceste couleur de iaune paillé, signifie iouissance, & les autres pour les dernieres raisons qui ont embelli l'aer de leur excellence: afferment qu'elle represente la Constance. A la verité (ie le veux dire pour Amour,) la constance est fort requise à celuy ou celle qui iouit, & plus qu'à l'ame qui n'a encores rien obtenu. Ce n'est point constance de rechercher ce que l'on desire, car on ne scait ce que l'on aura, quelle constance pourroit-il y auoir sans sujet? sujet désiré n'est point sujet obtenu. On dira, constance est aussi en recherche, c'est plustost opiniastrété, d'autant que l'on n'a pas de cognoissance de ce qu'on obtiendra. Parquoy ie conclus, que constance est, de conseruer son affectiō à ce que l'on tient avec iouissance. S'arrester sans se desister à poursuiure ce qu'on desire, est pour le vray vne affection ferme, de ne se deporter tant que l'on ait acquis son bien, & cela est tres-louable: aussi n'appartient-il qu'aux loyaux amans: mais lors qu'on est en entiere possession, & que l'on se-

620 *Le voyage des Princes*

gaye en courage pour en faire tousiours vne mesme estime, c'est la preuue de vraye constance: Or, Sire, ce iour nous fournira de beaucoup d'exemples d'amours auantureuses, & non reciproques, ie les nommeray Isosceles, pource que les vrayes sont Isosceles, parce que chacū y a sa Dame, & ainsi reciproquement, & auiourd'huy il y a plusieurs qui sont à vne Dame, & la recherchent, & elle en desire plusieurs pour choisir. Parquoy le Gouverneur d'Amelie n'a que voir sur ceste sorte d'Amās, ie requiers pour l'Amour qu'il soit dit & iugé, que ce qui despendra du hazard soit la fin de tous ceux qui se prendront à la belle desiree, à ce que les pretendās s'y comportent avec telle dexterité, que leur recherche ne leur vienne à honte, & qu'ils ne pretendent aucune ressource en ce lieu à cause de l'honneur.

Le Conseil vint à l'Empereur par trois fois à cause que l'affaire le meritoit, & puis ayant bien digeré le tout, prononça.

Ceux qui seront temeraires, porteront l'iniquité de leur faute, & celui que la Belle gratifiera, seul se pourra tenir pour tel qu'il sera accepté, car le tout est remis à sa volonté.

DESSEIN QUATORZIÈME.

Qui est le plus fidele en amour, les dames ou les hommes. Exemples d'amours estranges, & difficiles, ou sans raison. Le verd & sa signification. Amour déterminé d'une Damoyelle.

*5^e Palais de
v. n. n. n.*

DESIA le iour auoit fait reuoir tous les obiects, & ayant reuestu de sa propre habitude ce qui estoit caché sous la difformité de la nuit, esgayoit tout ce qui estoit sous l'estendue des Cieux, Que l'Empereur bien accōpaigné, veint au cinquiesme Palais, où l'aprest des viâdes & de tout ce qui suyuoit, ne manqua non plus qu'aux autres iours. A l'heure des causes il entra en la magnifique Sale, où pour ce iour il fut assis non selon l'ordre exact de la magnificence imperiale obseruee és courts des Monarques resplēdissans en vanité de majesté, plus souuent qu'en gloire de vraye dignité, mais en esprit assuieti à la loy d'un plus grand qui est l'Amour, aux statuts duquel il rend toute obeissance suyuant les coustumes du lieu, où il est venu chercher remede à son mal: bien est il qu'il iouyt de la dispence octroyee à sa grandeur, selon l'ordonnance des Princes & de la Souueraine, qui vculēt que tousiours il soit occupé à ce que son cœur ne moyssisse en l'attente de son bien, n'ayant point de distraction. Tout estant en ordre, Gnorise & Xyuoie gouverneur d'Amelie, se presen-

622 *Le voyage des Princes*

terent pour auoir resolution d'un debat esmeu entreux. Elle maintenoit que les damés estoient les plus parfaites en Amour, & luy soustenoit que les hommes en emportoient le prix. Quand ce fut à parler, Xyuoie cedoit à Gnorise, laquelle ne voulut pas ceste courtoisie, de peur de luy estre redeuable, parquoy le sort fut ietté sur la remonstrance reiteree de Gnorise, qui disoit qu'en cet affaire il ne falloit apporter aucune dissimulation ou gratification. Et le sort tomba à dire à Xyuoie qui parla disant: Sire, pour prouuer qu'il y a plus de constance en nostre sexe, ie proposeray vne exemple suffisante, deduisant vne partie de la vie d'une entre plusieurs, selon quoy on pourra iuger qu'elles n'ont aucune memoire du passé, & partant point de constance, pource que ce qui se presente deuant leurs yeux, est aussitost accepté que leur courage en a enuie. Pour l'amour des Dames, & que quoy que ie die, ie ne laisse d'estre leur affectionné seruiteur, d'autant qu'il y en a de vertueuses, que si elles ne le sont, au moins nous les faisons telles, tandis que nous les ayons: Je celleray le nom de celle dont ie veux parler, son pais & sa condition: Ceste belle & de bonne grace ayant beaucoup de sciences, & estant autant aymable qu'autre de son temps, fut mariee à vn beau gentilhomme qui l'auoit longuemēt recherchee, & auoit couru plusieurs fortunes pour son amour, à quoy elle auoit participé: d'autant qu'ennuis sur ennuis lui auoyent esté donnez, à cause de ceste amitié, qui ne lui firēt point quitter la partie, ains poursuire plus viuemēt, & avec vne constance tant

fortuneZ. Entreprise III. 623

apparente, qu'elle fut estimee premiere entre les Dames d'Amour loyal & chaste: sō seruiteur qui traualloit incessammēt à lui faire demonstratiō de la verité de son cœur, surmontoit toutes afflictions, incommoditez & fascheries, que ses parens & ceux de la belle lui dressoyent pour rōpre le coup à la fortune qu'ils pretēdoyēt acheuer: Et firent tant ces Amans, & si bien qu'à la fin ayans gagné le cœur de ceux qui les empeschoyent, ils obtindrēt le fruit desiré apres tāt de peines: heureuse couple s'il fut auenu que vous fussiēs partis du monde ensemble! vn peu apres leurs nopces, ce gentilhōme fut saisi d'vne fascheuse maladie qui cōtinua en telle lōgueur, qu'elle deuint si maligne, que les medecins desesperās de sa santé, lui conseillerent pour dernier cōfort les bains, & eaux medecinales, à quoy s'estant resolu, il se fit porter où le remede estoit, durant tout ce tēps sa femme angoissee ne l'abandonnoit point, ains cōme suportāt son mal, souffroit avec luy le sollicitāt nuit & iour fort soigneusemēt. Quelques fois il lui disoit, mō cœur ie te prie de te reposer vn peu, & dōner trēue à tes peines. Elle lui respōdoit, ma vie ie te supplie, ne m'ē parle point, car si ie me reculois de toy, & que mes yeux ne fussēt collez sur toy, i'aurois trop de tourmēt: ce que tu pēse peine en mes actiōs, m'est vn souuerain biē, pource que ie te fay seruice. Telles & de sēblable sujet estōyent leurs mutuelles paroles, quād l'occasion s'y addonnoit: En ce voyage (cōme tousiours) elle estoit incessammēt pres de sa personne sans l'abandōner, y apportāt vn soin merueilleux. Apres que ce pauvre gentilhōme eut fait ce

qu'il pouuoit, en fin sans auoir moyē de rattraper la santé, prit la voye des ames qui s'eschapent, & au depart de sa vie, à laquelle celle de la Dame tenoit, il sembla qu'elle voulut la suyure, & de fait la pauvette fit ce qu'elle peut en apparēce pour mourir, & voyoit-on à son desplaisir apparent qu'elle eut desia voulu estre du grand nōbre. Or voyant que s'en estoit fait, s'estāt determinee aux pleurs, aux regrets, & aux eternelles ombres de l'ennuy, elle fit enbausmer le corps du defunct, & mettre en vn grād cercueil où il y auoit place pour elle & y vouloit estre, mais par la remōstrāce de quelques gens sages, elle s'en retint, elle fit pourtant mettre ce cercueil sur vn chariot qu'elle faisoit tirer avec son train, faisāt estat du mort, tout ainsi que s'il eut encor esté plein de vie. Elle n'auoit autre souci que celui mesme qui la tenoit durant la chere vie de son mari tāt aymé, son œil estoit tousiours sur ce cercueil, & ses soupirs estoient terminez où estoit le corps tant agreable. Il n'y auoit que neuf iours, que la cause de ce dueil extrême estoit auenue, que passant chemin ceste demoiselle vint loger en vn bourg qui ioint le pied de la mōraigne, & l'hostellerie est en vn spacieux & riche hospital, où tout le monde est receu, en pauvres ceux qui le sont, & en hostes aymables ceux qui ont le moyen de viure sans s'obliger pour le giste ou le repas; En ce spacieux logis, il y a vne terraitte de gēs religieux, obserua-teurs du Celibat, lesquels prenēt le soin de visiter les malades, consoler les affligez, soulager les estrangers, & suruenir aux autres necessitez de corps & d'esprit qui peuuēt aduenir aux passans,

entre ces

Fortunez. Entreprise III. 625

entre ces bōs personnages on trouue des lumie-
res esclairantes en pieté: ceste demoiselle desolee
ayant eu logis selon sa qualité, recent la visitatiō
de ces bōs freres qui ayās ouy parler de sa tristesse
& de ses deuoirs passez vers le deffunct, lui laisse-
rēt vn de leurs cōfreres pour la consoler: cestui-ci
apres auoir ouy les lamentatiōs de ceste femme,
entendu ce qu'elle disoit de ses resolutiōs, & res-
senti en soy la pointe de pitié, se mit de tout son
pouuoir à lui faire gouster les effets de la cōsola-
tion, & se mit à lui faire des remōstrances de telle
vehemēce d'esprit, que biē tost il la disposa à pē-
ser autrement qu'elle n'auoit deliberé: & cepen-
dāt qu'il lui persuadoit, que ce mort n'auoit plus
de frequentation avec nous, & que se seroit dō-
mage qu'elle se consumat en pleurs & tristesses,
perdant son temps en lamētations, pour vn suiet
auquel cela ne touchoit plus, il lui fit entēdre que
les viuans valoiēt micux que les morts, & de fait
se rēdit si familier avec elle par les beautez de sō
discours, qu'elle se trouua toute trāsinuee, & son
desplaisir se chāgea en amour, & tel qu'en mesme
instant les aires en furent prises & donnees: mais
ce ne fut que cōmencement, il estoit questiō d'a-
cheuer en continuant ceste fortune, à quoy le
pauvre amant ne trouuoit aucun moyen, ains au
cōtraire se voyoit perdu par la descouuerture qui
auendroit de son affaire si elle estoit sceuë, elle
qui auoit vn esprit prōpt, inuentif, & de grād pre-
uoyance, le fortifia & lui monstra le moyen de se
contenter & de pōursuyure, lui enseignant vne
voye aisee de se cacher & d'eschaper pour veniē
avec elle, que lui ayant cōmuniquee ils exēcut-

626 *Le voyage des Princes*

terent. Ils prirent le corps du defunct & le mirēt au lieu du religieux, & lui il se glissa dans la biere: & aussi tost partirent. Il leur fut aisé d'eschapper car la frāchise n'estoit qu'à vne lieuē de là. Ceux de la maison estimerent que le Sage consolateur estoit en sa chābre, à regaigner de repos ce qu'il en auoit perdu la nuit à recōforter la desolee, & cepēdant il gaignoit pais avec la Belle, qui le fit leuer du lieu piteux, & l'ayāt fait habiller proprement l'emmena chez elle, où depuis elle s'est donnée du plaisir avec lui, & possible avec d'autres, car celle qui le preste à vn le cōmuniquera biē à plusieurs, & sās difficulté à tout autre qui se presētera, de quoy ie cōclus que les Dames aymēt moins, & que l'hōneur de bien-aymer nous appartient.

GNORISE. Ie ne veux pas excuser celles qui faillent, s'il est vray qu'il y ait des dames qui se debādent du deuoir, mais ie prouueray que les hommes ne sont pas meilleurs les vns que les autres, d'autāt qu'ils cheminent d'vn mesme train, ioint qu'ils n'ont autre pensee que d'imaginer les moyēs de destourner les femmes pour leur plaisir, & puis apres ils se laissent enuahir par les plus disgratiees. Ainsi il y a plusieurs hommes qui ne sachans que c'est de bien-aymer abandonnent des femmes sages & chastes, pour suyure desbordément des simulachres viuans qui sont sans grace. Il est vray qu'il se trouue de certains animaux qui ont la similitude de femmes, apres lesquels les hōmes insensez courēt à bride abatue, & sans cōsiderer la difference qu'il y a entre les faueurs d'vne femme qui ayme avec hōneur, & les insolences d'vne eiffrontee qui n'a d'affection que ce

fortunez. Entreprise III. 627

qu'elle fait semblant pour attrainer les miserables à perdition, se glissent où l'effrene concupiscence les alleche, ie pourrois en deduire trop d'exemples à la honte perpetuelle de ceux qui se fouruoient du sentier de la vertu: mais i'ay honte. que mes leures soyent profanees de tels discours: Toutesfois puis qu'il faut debatre pour la verité, il est conuenable que ie mette en auât vne histoire, qui me seruira de pointe contre ce qui a esté dit, au desauantage des Dames, si cela les touchoit. Vn bourgeois honorable en apparéce auoit espousé vne belle ieune Dame douée de vertus tant apparentes qu'interieures, & telles que si son mari eust sceu le thresor qu'il possedoit se fut estimé tres-heureux, & en eut fait tel cas, que sans cesse il se fut tenu pres d'elle, & ce plus pour estre instruit à la vertu au contentemēt de l'ame, que pour le rassasiment du corps au gré des sens. Le premier feu de sa cōcupiscence estāt appaisé en ce ieune homme, il commença à ne faire plus d'estat de ce qui estoit à luy, & dont le merite estoit parfait, & se mit à la recherche de la femme d'vn homme d'estat, laquelle sans s'estimer du sexe egal à la vertu, ains glissant au naturel de sa naissance, qui n'estoit que d'estre vn animal sensuel, oublia toute honte, & s'adonna aux miserables plaisirs d'incōtinance & lubricité, & receut ce personnage, vrayemēt si ceste folle eut eu quelque apparente grace qui eut peu effacer l'esclat de l'autre, encores on eut peu esplucher quelque meschāte ombre d'excuse pour le bourgeois, mais elle en estoit du tout differēte si qu'il estoit condēnable. Aucc ce que ceste belle beste

628 *Le voyage des Princes*

estoit d'assez mauuaise rencontre, elle estoit rude & fascheuse, dépite & insupportable: mais son insolent amy estimoit sa maligne façon vne galante humeur, ceste rudesse dōt elle se redressoit, il la disoit grace, altiere; son dépit il le publioit estre grandeur de courage, & son importune laidur il la contoit pour vn ær de majesté qui ne flatte point, son arrogance lui sembloit vn port magnifique, par lequel elle surpassoit en bien seance les plus accomplies: vrayement c'estoit là qu'Amour estoit aueugle, & que sa viue rage dominoit sur vn cœur. En ceste folle humeur, ce ieune homme se rendoit captif de ceste perdue, avec tant de vehemēce qu'il n'auoit felicité qu'à la caresser: Elle qui cognoissoit la stupidité de ce seruiteur, le gratifioit quelquesfois de ses pl⁹ exquises faueurs, puis quelquesfois les lui faisoit si cheres qu'il en estoit au mourir, tant l'impudence de ceste folle le transportoit: aussi le scauoit elle rendre ioyeux & triste quād il lui plaisoit, & lui iouāt mille traits de desplaisir tiroit son plaisir de lui, arrachant le plus beau de ses commoditez qu'il tiroit d'aupres son agreable femme, en l'incommodant pour accommoder ceste depiteuse vilaine. Vne fois entre autres qu'il estoit avec ceste laide, dérobat ce qui ne lui deuoit pas appartenir, voici heurter à la porte vn sien autre fauori, auquel elle auoit dōné but: O miserable, moy, lui dit-elle, ie suis perdue, c'est mon mary, & vous infortuné, sauuez vous, le pauuret sauta par la fenestre en la court, & de malheur où expres la trape de la caue estoit ouuerte, & il y cheut & se froissa tout, & encor ceste douleur, tant il

fortunez. Entreprise III. 629

estoit hebesté, ne lui sembloit que fleurs. Quand il fut retourné en sa maison il se mit au lit pour se faire penser, & il fut secouru de sa benigne femme, qui ne se doutant point de ses desbauches, creut la fortune telle qu'il luy voulut conter, & cependant elle le sollicita de tout son cœur, avec tout amour & courtoisie de courage. Il void ceste douceur tant pudiquement amiable qui le flatte si amiablement, & avec des attraites si chastes, que l'honneste amour en naissoit, & toutesfois il sospire en son ame & gemit pour la beste cruelle qui prēd plaisir à le perdre. Est il guari? il retourne au labirinthe de son malheur, l'estimant encor trop heureux, s'il peut voler à grand peine vn baiser de ceste lasciuue, qui feint le lui laisser rauir en crainte. A la fin le mary de ceste louue, qui a les yeux assez clairs, s'apperceuant des fautes de sa femme, que sage il voudroit ne croire point, mais cacher, ne peut se contenir d'auātage. Et pource se deliberant d'y mettre ordre paroist de visage changé, dequoy la desloyale s'apperceut, & ne voulant pas estre preuenue, pratique son bourgeois, & lui fait entendre non ce qu'elle scauoit de la pretention de son mari, mais la feinte d'amour dont elle l'attiroit, lui disant qu'il n'y auoit plus moyen d'estre en peur continuelle, & qu'il failloit se liberer: A ceci il se resout, & soudain amassant ce qu'il peut l'enleua, & faisant paquet avec ceste siennetant aymee, changea de pais, pour courir fortune avec ceste meschante; laissant vne sage femme & belle en la compaignee de laquelle il auoit du repos, pour courir miserable avec vne meschante qui le

630 *Le voyage des Princes*

tourmente incessamment, lui reprochant qu'il l'a volée à son mary, adioustant avec tels conuices, infinité de tourmens qu'il a supportez longuement, & tant que ceste infame est deceue, dōt il a pris tant d'ennuys qu'il s'en est allé vers les deserts, sans que depuis on en eut ouy nouvelles. Ceci me fait conclure, que les hommes ont moins de vertu que les Dames, & ne scauēt point aymer ce qui est aymable, ains suyuent sans plus pour la plus part leur honteuse cupidité.

Le Conseil fut fort long temps à se resoudre sur ceste difficulté, à la parfin apres plusieurs gracieux debats, il fut conclud. L'Empereur refusa de pronōcer, & aussi fit la Souueraine; Il alleguoit qu'il estoit en cause, elle disoit que son age luy ostoit le simple rang de fille: dont l'honneur n'estoit point touché icy, surquoy ils auiserent vn expedient: c'est que Lofnis dicteroit à Olocliree l'arrest qu'elle prononceroit. Adonc furent appellees les deux Dames, & apres que Lofnis eut eu le commandemēt de l'Empereur, elle s'aprocha & entendit les paroles de la resolution qu'elle veint rapporter à Olocliree, laquelle assise au siege de la Souueraine, prononça cēt arrest.

Le Conseil ne prend point cognoissance de ce qui outre passe les loix de raison, ayant seulement égard à ce qui est conduit par la vertu: Et pourtant il abandonne à leur sens reproués les esprits qui ne se veulent pas adresser selon le deuoir, donnant & attribuant le tort à ceux qui sont causes du mal, & declarant indignes les cœurs qui transgressent.

La sage Olocliree n'eut pas entrepris ceste charge, sans l'expres commandement de la Sou-

fortunez. Entreprise III. 631

ueraine, à laquelle elle deuoit en ce lieu toute obeissance, & d'auantage ne l'eut pas voulu en la presence de Lofnis, à laquelle elle le cedoit, n'eut esté qu'il auoit esté ainsi auisé pour la bien-seance. Ainsi ces deux furent contentes de cét honneur également distribué, & firent paroistre leur obeissance, sans vouloir autrement cognoistre de la raison pourquoy il se faisoit en la sorte, n'ayant soin que d'obeir à leurs superieurs.

Incontinēt les flustes que les musiciens auoient aprestees, firent deuoir de s'accorder, & ayans resonné vn verset les Nymphes le redisoient, en accords entiers, faisant entendre ceste louange du verd, qu'un amant auoit fait en la faueur de l'excellente Mataliree.

*Au printemps que tout renouuelle,
Que de sa couleur la plus belle
Tout se repare sous les cieux,
Sous la verdure de toute plante
On void l'espoir qui se presente,
Au gré des hommes & des Dieux.*

*Les fleurs diuersement ornees,
Sont esteintes ou tost fanees,
Par le froid le vent, ou l'ardeur:
Elles se changent en peu d'heure
Mais le seul verd tousiours demeure,
En tout suiet qui a vigueur.*

*Le verd symbole d'esperance
Doucelement monte avec l'essence
De toute plante en tout endroit,
Si par un deffaut de Nature
On voyoit faillir la verdure,
A l'instant tout espoir faudroit.*

*La vie & l'esperance s'entretiennent,
 Et l'un par l'autre se maintiennent
 L'un perissant l'autre n'est rien:
 Aussi tout ce qui est en vie
 Au verd a son essence unie,
 Comme au bon signe de son bien,
 Ainsi ceste couleur plaisante
 Qui l'esperance nous presente,
 Et qui nous l'a fait concevoir
 Sera sans cesse en ma memoire,
 Et l'assurance de ma gloire
 Sera toujours vivre en espoir.*

Ce chant acheué les deux Amans se presentent, & la sage Mataliree dit à son poursuiuant, Que vous sert-il d'esperer, si vous n'avez vn sujet pour arrester vostre esperance? GELASE. Pourquoy faignez vous ignorer ce que vous scauez bien, & faites semblant de ne cognoistre pas que i'ay arresté mon esperance en vous? & que ie croy que ie ne seray point confus? MATALIREE. Comment mettriez vous vostre esperance en moy, veu que ie ne suis point vostre, & que possible i'ay vn autre seruiteur accepté. Ie scay biē & le dis sans presumption, car il est vray, que ie suis recherchee d'infinis de toutes qualitez, qui tous croyent qu'ils receuront de moy vn abisme de cōmoditez, & vous scauez bien aussi que le nombre de ceux qui me desirent, est tres-grand, & s'il y a bien plus, c'est que beaucoup se vantent de mes bonnes graces, & que ie leur suis propice, & ils ne me cognoissent pas, qui font estat de me voir & ne scauent où ie suis, qui me tiennent pour leur Dame recogneue, & sujet unique de leurs amours, & ils ne me veirent

fortunez. Entreprise III. 633

jamais, ils m'attribuent que ie suis à eux, & n'ont oncques traité avec moy. GELASE. Ie ne suis pas si miserable que ceux-là, car i'ay l'heur de vous voir, ie percois la felicité de parler à vous, & i'ay la commodité de vous offrir mon seruire, non en idee mais en verité, si par defaut de ce bien les autres sont frustrez de ceste gloire, & d'estre à vous, il y a railon par ce qui paroist qu'il vous soit agreable que vous soyez mienne, & que ie sois receu de vous. MATALIREE. Ie vous ay proposé ce que ie suis, & que difficilement vous puis-ie recevoir, parce que possible nos esprits ne pourrōt consentir l'un à l'autre, & partant il n'y a pas moyen que ie vous accepte. GELASE. Si suis ie assez beau, galant, & vertueux pour vous obtenir, aussi rien ne me destournera de mon dessein, d'autant que si vous n'estes à moy ce sera pour ce que ie seray trop malheureux. ie ne lairray toutesfois la poursuite qui me rend vostre affectionné, & vous feray tant de bons offices en vous rendant du seruire, que vous aurez regret de m'esconduire. Ie vous suis humble, ne me soyez point difficile, ie vous recherche, ne me reiettez pas: Ie vous iure que tant que i'auray quelque esprit de vie, il sera employé à vous honorer: considerez-le, & ne desesperez point vn cœur dont vous pouuez tirer de la cōmodité & de l'honneur par son seruire legitime. MATALIREE. Croyray-ie ces beaux discours. Ne sont-ce, point feintes? ces belles reparties que ie pense estre desguisemens, pourront-elles sur moy afin de me fleschir à croire ce que vous proferez avec telle vehemen-

634 *Le voyage des Princes*

ce, qu'il semble que la verité & vos paroles se
planchent sur vn mesme ær. A dire vray vous
me presentez des offres bien recherchees, mais
Cela est ordinaire à ces accortes ames,

*De se sçauoir ayder de leurs inuentions,
Et feindre à leur plaisir des passageres flames,
Pour sonder ce qui est de nos conceptions.*

Ainsi vous vous iouez de vos belles idées.

*Ainsi vous voletez sur l'este des plaisirs,
Mais les Dames qui sont par la vertu guidees,
Cognoissent par la fin, la fin de vos desirs.*

On conte toutesfois que les ames touchees

*De veritables traictz, ne peuuent s'exprimer,
Et que celles qui sont moins d'amour empeschees,
Disent mille fois mieux la passion d'aimer.*

C'est comme il faut passer les momens inutiles,

*C'est comme il faut leurrer les esprits ignorans,
Aux discours on cognoit les langues plus habiles,
Et aux effets on voit les courages galands.*

GELASE. Je me fay tant fort de la bonté de
mon cœur, & de vostre bel esprit, que ce que
vous auez maintenant profetisé, n'est pas à bon
escient pour mon regard, aussi celà estant com-
me on le prendroit, à l'aparence, vous me feriez
tort, & à vous qui auez tant de iugement que
vous lisez és ames: Et tant de courage que ie ne
daignerois m'occuper que pour vn suiet de me-
rite & de vertu: car i'ay l'ame trop digne pour la
vouloir prophaner à des obiets inutiles. Et puis
vn cœur qui s'est addonné à la recherche de ce
qui le vaut, sçait bien s'expliquer, & ie vous
veux repartir par ce peu, attendant le plus

fortuneZ. Entreprise. III. 633

que mon ame medite excellemment pour vous vaincre :

*Si vous faiçtes estat des profits de la gloire,
Faites estat aussi de mes affections,
Car tant que de l'honneur il sera fait memoire,
Je feray faire cas de vos perfections.*

Si vous brauez tant sur la vertu , n'avez-vous pas allez de prudence pour faire essay de moy? engagez-moy sans vous obliger, que vous ne soyez seure de ma loyauté qui est sincere, ainsi que mon affection est naifue, & sans artifice,
Aussi

*Ma Maistresse vous scauez bien,
Que ie ne vous demande rien,
Que ce que l'honneur nous propose,
Je suiuray tousiours le deuoir,
Aussi selon vostre vouloir,
Mon cœur tout humble se dispose.*

D'auantage, s'il est question d'auoir de la valeur, & que la mienne ne vous semble suffisante, donnez-m'en, excitez-la en moy, ou bien me laissez aduancer en la mienne, & vous verrez en toutes fortes que ie paroistray en effets, qui me feront non seulement estimer digne de vous, mais meriter que vous soyez à moy. MATAIREE. Et bien, ie veux entrer & demeurer en telle opinion que ie ferois tort à la grãdeur de mon courage, si vous ayant poinçoné, ie ne demeuerois au terme où vous me recognoissez, & i'ayme mieux deschoir de ma resolution qui estoit de n'admettre aucun en mon amitié, que de vous laisser sans vous obliger à moy; Mais y pensant que feray-ie

636 *Le voyage des Princes*

à ces pauvres ames innocentes qui sont affligées de mon amour? à tant de Dames qui brulent inconsiderément pour moy, sans rien desirer de contraire à la vertu? Que leur feray-ie? Elles me veulent aussi bien que vous! C'est fait, ie me veux resoudre, ie pretens qu'un courage masculin me possede, s'il peut, & qu'il y essaye, & pourtant advisez à vous, parce que s'il aduient que vous veniez à manquer, vous feriez vne grande tache à vostre lèxe, & à vous: Et comme au linge neufvne petite salleté paroist extrememēt, la tache que vous acquerriez vous seroit plus ignominieusement desavantageuse qu'à vn autre: d'autant que par vos discours & comportements, les premices de vos amours me sont engagees, esquelles s'il y a de l'erreur, elle sera fort manifeste, & le tout tousiours retournera à ma gloire, car on ne m'accusera pas, mais vous qui n'aurez sçeu user de vostre bonne fortune. Ainsi ie vous concede que soyez à moy à ce que vertueusement vous faciez que ie soye à vous, & que vostre reputation redonde à mon honneur. Aduisez à ne faire faute à la vertu, ie vous accepte doncques & à la charge, pour destourner toute opinion sinistre, que vous n'aurez autre but que l'honneur ny conduite que la raison. GELASE. C'est fait, il n'y a plus moyē de s'en dedire, ie suis resolu à ce bon-heur que ie conserueray toute ma vie, & encores au delà, si on y a quelque ressentiment des delices d'amour. Or Madame le bien de ma fortune estant arresté à l'obligation que i'ay de vous servir, il conuient que ie m'y dispose selon la per-

fortunez. Entreprise III. 637

fection des plus iustes desseins, qui excitent les cœurs fideles. Et pource que mes propres imaginations sont le plus souuent friuoles, & quoy que nous ayons resolu en nostre courage, il n'en peut rien reussir d'auantageux, si la fin n'en est acceptable, il est necessaire pour auenir à vn terme raisonnable, que nostre ame recherche en la source de sa fidelité, ce qu'elle doit suiure, à fin de ne se transporter apres des vaines pensees, partant ie iuge que si ie me propose des effets pour le seruice que ie vous doy, par auanture la rencontre n'en fera selon vostre desir, & i'auray traouillé en vain. Parquoy afin de ne perdre le temps, car le perdre est la plus malencontreuse desconuenië qui puisse aduenir, ie m'adresse à vous, mon vnique surion de mon bon-heur, pour receuoir vos commandemens, pour autant que c'est de vous qu'il faut que i'entende l'ordonnance des dispositions de mon cœur, ayant resigné entre vos mains toutes mes volōtez. Je vous supplie de les incliner par la puissance que vous y auez, & me designant les particularitez de mon deuoir, prenez du contentement à me voir deuotieusement addonné aux sincerres demonstrations de mon obeissance, suiuant les reigles de vostre plaisir. **MATALIREE.** Quand ie vous auray obtemperé, me pourray-ie asseurer que vous ne commettrez aucun default. Vous scauez qu'il n'y a rien tant libre que promettre: aussi n'y a-il obligation si forte que la liaison que fait la promesse. **GELASE.** Les effets comme vous l'auiez proposé, seront le tesmoignage de mon deuoir, & cependant il

938 *Le voyage des Princes*

faut que ie dilate mon cœur en vostre presence,
 & ie vous prie d'en receuoir l'humble soupir qui
 represente ma passion naïfue,

*Quãd vos yeux n'estoient point les astres de ma vie,
 Je ne ressentois pas pour eux d'afflictions,
 Mais or avec douleur mon ame se soucie,
 Par eux sentant l'effort de toutes passions.*

Esloigné de soucy i' auois la patience

Logee en mon esprit avec tranquillité.

*Mais quand ie fus reduit à vostre cognoissance,
 Des traueses d'amour ie fus inquieté.*

*Que l'heur que ie reçoÿ d'estre vostre ma Belle,
 Me sera cher vendu au prix de la douleur,
 Et vous n'en pouuez mais, la fortune cruelle,
 Pour troubler mō amour mesle ainsi mō bō-heur.*

*Sans cause ie me plains, mais pardō ma Maistrēsse,
 On peut en son travail ses douleurs esuenter.*

*Doncques permettez-moy lors que l'amour me
 blesse,*

De pouoir doucement en mon mal lamenter.

*Ce n'est point mon amour qui ma douleur excite,
 La cause en est trop belle, & l'obiet trop parfait,
 Mais ma fortune estant paresseuse & petite,
 Ie suis au cœur frapē, mais bien d'un autre trait.*

*Mon bien vient de l'amour, & mō mal de fortune,
 Qui mesle mō bō-heur d'angoisse & de tourment,
 L'amour m'est gracieux, mais ce qui m'importu-
 Est que ie n'ose auoir d'esper en vo' aymant. (ne,*

*Ie ne sçay que des deux mon cœur voudroit eslire,
 Ou n'estre point à vous, ou bien ne viure pas,
 Et ie ne sçay inger lequel seroit le pire,*

Ou ne vous aymer point, ou souffrir le trespas.

Mais ie sens tant de bien de loger en mon ame

Le bien-heureux soucy qui me fait vous aymer,

fortunez. *Entreprise III.* 639

Que i' aime biē mieux viure, et souffrir en la flame
Qu'ot voulu vos beaux yeux en mō cœur allumer.
Ma belle excusez-moy, considerez ma peine,
Que nul ne peut penser s'il n'aime comme moy,
Vostre amour est mon aise, & le mal qui me gesne,
Est qu'en ma passion des ennuis ie preuoy.
Ie me consommerai, ie cherrai tout en cendre,
Je serai le patron de toute loyauté,
Mais pour mes passions ie n'ose rien pretendre,
Car vous ne pensez pas à ma fidelité.
Et bien quand ie deurois en ma perseuerance,
Priné de tout espoir sans cesse soupirer,
Si ai-ie tant d'amour avec toute constance,
Que ie suis bien content sans plus rien desirer.
Toutesfois ie ressens tant & tant de trauerses,
Dont ie suis sans repos par l'amour agité,
Que ie me perds quasi dans les peines diuerses
Du mal qui m'accompagne avec ma fermeté.
Mon accompli bon-heur est vostre belle grace,
Tous mes plus chers desirs n'ont point d'autres
obiets,
Mais un sort dédaigneux to^o ces plaisirs efface,
Entremeslant la crainte avec mes bons souhaits.
La crainte qui d'ennuy mon ame sollicite, (mieux,
N'est pas que i' aye peur que quelque autre ayme
Mais Madame ie crain que mō peu de merite
Cause que ie vous sois à la fin ennuyeux.
Mon cœur en est troublé, & mon ame est onnee,
Vous le pouuez iuger par ce discours fascheux,
C'est pource qu'en naissant ma triste destinee
Me rēdit braue amant, mais amāt malheureux.
Voyez comme un erreur un autre erreur attire,
Dans un esprit surpris d'une maligne humeur,
Non ie ne pense pas qu'heureux on s'ose dire,

640 *Le Voyage des Princes*

*Si l'on n'a quelque traitt de vos yeux dās le cœur,
Je suis doncq trop heureux d'auoir en mon courage
Le fidele dessein qui me fait vous seruir,
Cy apres ie prendray tout à mon aduantage,
Rien ne me pourra plus ceste grace rauir,
Il n'y a plus qu'un mal qui mon esprit offence,
C'est que ie suis souuēt trop distrait de vos yeux,
Il n'est malheur égal au mal de ceste absence,
Car tout autre malheur me seroit gracieux.
Or soit ce que pourra, ie vous seray fidele,
Rien ne destournera ma belle affection,
Par l'effet vous scaurez les ardeurs de mon Zele,
Car l'effet ingera de mon intention.*

Bien que l'Empereur fut attentif au discours de ces amours, si ne laissoit-il de considerer vne Demoiselle qui estoit comme il pensoit en impatience, & toutesfois avec contentement. C'estoit Orfise, laquelle auoit esté appellée à l'anniuersaire estant accusée d'amours qui sembloient illegitimes, à cause qu'elle s'estoit à ce qu'on disoit, mariee clandestinement, & le Procureur general l'auoit fait assigner pour venir declarer son courage: attendu qu'il ne faut icy pretendre qu'à l'honneur. Ainsi qu'elle vid que ces amans auoient cessé leur propos, elle se vint presenter deuant la Souueraine, C'est à vous, dit-elle, Madame, que ie declareray ce que i'ay au cœur, Vous, Sire, vous m'excuserez, d'autant que i'ay vne pensée qui m'empesche de m'adresser à vous, c'est que tous les hommes du monde ne me font point en estime, ie ne fay estat que d'un seul, ie prie vostre Maicsté de m'en excuser, ie scay qu'elle le fera, d'autant que ceans
nous

fortuneZ. Entreprise III. 641

nous ne reuerons autre Maieſté ſeconde que celle de l'Amour. L'EMPEREUR. Pourquoi nous interrompez-vous? ORFVSE. Pource que ie ſuis interrōpuë, & que i'vſe des priuilegés des Amans, qui ſont de prendre toutes occaſions. L'EMPEREUR. Mais en ce lieu de Maieſté oſez vous empescher le conſeil, n'avez-vous point peur d'encourir amande? ORFVSE. Sire, ie ne puis empescher les deliberations des ſages, & puis tandis qu'ils conſultent, ie leur fay vne ouverture qui parauanture aduiſera leur ſens: Sire, ſçachez qu'une petite goutte meſpriſee ſouſtient ſur le bord du chandelier vn reſte de flambeau qui l'excede en tout preſques infiniment, & toutesfois l'ayde manifeſtement. ainſi ie ſeray poſſible cauſe de faire ſouſtenir aujourd'huy vne colonne de ce Palais: oyez doncques tous ceſte appellee pour ſa iuſtification: Et vous Madame, oyez ma declaration: Ie ne veux point mettre de diſſention entre les autres amans, & nul qu'vn n'a ſceu & autre ne ſcâura la deliberation de mon cœur: Ce que ie fay icy par commandement, eſt que ie proteſte de mon zele, pour le manifester à tous, comme ie l'ay fait ſentir à mō parfait. Et ie iure (pēſez en ce qu'il vous plaira) que ie ſuis tant & ſi loyalement affectionné de celuy auquel ie ſuis, que quand il y auroit du ſcandale en mes amours, ſi eſt-ce que pour l'honneur de l'Amour, & à cauſe de la fidelité de mon cœur vnie à ſes perfectionſ, i'eſſirois pluſtoſt qu'on eſtimâſt de moy que ie fuſſe ſans plus ſa mignonne d'amourettes eſtant à luy, comme ie ſuis, tout tiltre d'honneur oſté, ſ'il

642 *Le voyage des Princes*

y escheoit , que d'estre la femme d'un Roy , & ce que ie dy , ie le profere de l'abondance d'amour , qui est mon vniue honneur.

D'autant que c'estoit vne Demoiselle qui parloit , on la souffrit , pour la reuerence deuë aux Dames , & puis elle estoit appelée : & il falloit auoir esgard que son ieune cœur estoit d'amour , parquoy le conseil l'ouyt , si que meslant tout ensemble , veu la consequence & le iour , les auis furent portez à l'Empereur , qui prononça,

Vous estes tous renuoyez à l'Iris de cognoissance.

DESSEIN QVINZIESME.

Hymne sur la couleur de Mataliree. Discours du curieux Glaucigelle avec la Souueraine. Interpretatio de Optimum philosophari, melius viuere. A qui conuiennent ces gentilleses. Amours estranges. Depart de l'amant incognu.

CE qui s'estoit passé auoit mis en la fantaisie de l'Empereur plusieurs pensees : parquoy il se leua pour s'aller promener & changer de plaisir . Et comme il estoit en ce geste , & que ia ceux qui deuoient le suyure se prepa- roient , le chœur de la Psallete disposé à bien faire , entama vne musique entiere , celà le retint , car c'estoit vn de ses plus accomplis pas- setemps : oyant le commencement du concert,

Fortunez. Entreprise III. 643

il demanda au Maistre les vers du sujet, il luy dit que c'estoit vne assemblee de couplets en hymne de la couleur aymee par Mataliree, de laquelle couleur au Palais estoient en plusieurs lieux les liaisons des pierres, l'entretien des carreaux, les assemblages du mesnage, les filets des chassis des tableaux, & estoit ceste couleur composee de iaune paillé & d'orengé. Sa Maiesté prit plaisir à l'ouyr chanter & dire, au pris qu'on reprenoit les versets adressez à la belle sur la signification de sa couleur.

*Soyez grande de cœur comme vous estes belle,
Ne prisant que l'estat de vos opinions,
Puis que vous choisissiez ceste couleur fidele,
Pour symbole accompli de vos affections.
De la couleur de paille & de celle d'orengé,
Ceste viue couleur reçoit sa mixtion,
Et sous le doux effet de cest heureux meslange
Se trouue l'accompli d'une iuste union.
Beaux esprits qui cherchez la belle conuenance,
N'espéchez ie vous pri, ces beaux desirs naissons,
Et si de ce proiet ie tire la constance,
Concedez pour l'amour ces desseins innocens.
Quand bien ceste couleur seroit toute contraire,
Aux vertus que mon cœur luy fait signifier,
Pour autant que l'amour me contraint d'ainsi
faire,
Pour l'amour il vous faut l'amour gratifier.
La le iaune paillé tesmoigne iouyssance,
C'est la perfection qu'on recherche en desirs,
Et l'œil de l'orengé designe patience,
Sa vertu moderant l'aigreur des desplaisirs.
Ceste belle qui sçait qu'elle a toute puissance*

644 *Le voyage des Princes*

*Dessous infinis cœurs adorans ses beaux yeux ;
Iouissant de cet heur dont elle a cognoissance,
En patience attend pour eslire son mieux ,
Voilà comment elle est fidèlement constante,
Sans se laisser ravir à d'autres qu'à son cœur,
Aussi comme en desirs son ame est permanente,
Elle pretend au choix d'un pareil serviteur,
Belle qui ravissez toutes les belles ames,
Qui excitez en nous un precieux souhait,
Si vous vous ressentez de nos pudiques flames,
Choisissez d'entre nous le cœur le plus parfait.
Puis que vous vous parez d'une constance sage,
Ayez un seul obiet pour but de volonteZ,
Lors que sur un suiet vous aurez du courage,
On verra vos desseins sagement limiteZ.
Mais i'ay crainte qu'ainsi que ceste couleur chāge,
Qu'elle va ternissant usee par le iour,
Que la constāce en vous prenāt un estre estrāge,
N'aille esuanouyssant pres les flames d'amour.
Pardon, Belle pardon, ie vous croy veritable,
Et que rien ne scauroit vos desirs esbranler,
Mais pour scauoir au vray ce hazard tant no-
table,
Constant ie voudrois seul à vos yeux me brusler.
Ce n'est gueres d'auoir la constante apparence,
Il faut prendre un suiet seruiable & constant,
Ie scay bien comme il faut viure en obeissance,
Que ie sois donq l'obiet de vostre esprit content.
Mais ie me feins ici des volantes chimeres,
Vostre constance estant constante en son humeur,
Vous croiez que mes vœux sont paroles legeres,
Ne faisant pas estat de ma fidele ardeur.
Seule il vous est aduis d'estre constante unique,*

fortunez. Entreprise III. 645

*Rien constant n'esgalant vostre braue penser,
Et de si beaux desseinz estes tant magnifique,
Que vouloir vous seruir seroit vous offencer.
Belle vous serez donq constante reconnue,
Pour estre le patron des courages constans,
Mais ne soyeZ pas tant à vostre humeur tenue,
Que passant vos beautez vous perdiez vostre
temps.*

Cet ær, comme son suiet, fut fort agreable à l'Empereur qui desira de sçauoir qui l'auoit fait, & dès l'heure en fit faire inquisition, mais il n'y eut pas moyen d'en rien apprendre. La Belle en la faueur de laquelle il a esté soupiré scait qui est le cœur qui par ces attraitz l'inuite à se presenter à l'iris de cognoissance à cause d'elle, à ce qu'il sçache s'il est aymé auant que se descouurir. Gelase tout esmeu ne fit pas semblant de l'ulcere qu'il en a au cœur, mais quoy que ce soit, il se delibere d'attendre la fortune, scachant qu'il obtiendra si d'auanture le destiné Huxuree ne luy rait son bien, car la belle sera pour l'un des deux. Or comme on chantoit, il entra en la sale vn Gentilhomme de façon assez belle, & de geste vn peu trop braue, ayant avec sa mine courtoise vne rencontre desdaigneuse, meslee toutesfois de respect : sa belle apparence fit que meslé en l'assemblee il parut non comme comparoissant ou requerant, ainsi que vassal d'Amour, ains en forme de curieux indifferent, & remarquant les deportemens de chacun pour son contentement. La pause estant faite, la Souueraine qui l'auoit fort contemplé, le fit appeller & approcher, puis luy demanda qu'il

946 *Le voyage des Princes*

cherchoit. LE GENTILHOMME. Madame, ie ne sçay si ie cherche, d'autant que ie trouue auant que chercher. LA SOUVERAINE. Que pensez-vous de ce que vous trouuez icy? LE GENTILHOMME, Tout ce qui me vient à gré, & que i'ayme est fort beau, & tout ce que ie hay est tres-laid. LA SOUVERAINE. Qui vous meut? LE GENTILHOMME. L'esprit d'amour, qui quelquesfois me fait estimer excellent ce qui autrement me seroit indifferent & possible des-agreable. LA SOUVERAINE. Qui est vostre Maistresse? LE GENT. Celle qui le voudra estre: car ie n'en ay point, ce sera tout vn, si i'en ay vne il ne m'importera, d'autant que ie recoyle contentement ainsi qu'un gain present, & la disgrace auenant ne plus ne moins qu'un hazard qui passe. LA SOUVERAINE. Nous direz-vous vostre nom, afin que nous vous cognoissions? LE GENTIL. Ceux qui me cognoissent me nomment Glaucigelle, pour ce que ie suis descendu de l'antique Fee, dont ie porte le nom taschant aussi de l'imiter en prudence tant qu'il me sera possible. LA SOUVER. Qui vous a nommé premierement? LE GENT. C'est ma Destinee. LA SOUVERAINE. Suyuez-vous la Destinee? GLAUCIGELLE. De bien loin, elle despesche trop de chemin, ie ne la puis suyure de pres, car elle m'emporte & s'esloigne. LA SOUV. Quel ordre y mettez-vous? GLAUCIGELLE. La resolutiõ laquelle est vne habitude qui dispose l'ame à se conformer à tout ce qui se rencontre, & à commander à soy-mesme, à ce qu'il ne semble pas que l'on soit cõ-

fortuneZ. Entreprise III. 647

traint, mais que simplement on suit ses inclinations corrigees par la vertu. LA SOVVER. Mais encor qu'estes-vo⁹ venu faire icy? GLAVCIGELLE Vous contraindre selon vostre valeur à m'adresser à la perfection, LA SOVV. Comment contraindre? Estimez-vous que ie puisse estre contrainte par aucun? GLAVCIG. Ouy, car vous auez du courage, & desirez qu'il paroisse, & il ne peut sans que vous faciez demonstration de ce qui est de plus beau en vostre esprit, qui s'esteindroit plustost soy-mesme, que de se diuertir de mettre en euidence ce qu'il a d'excellent. L'EMPEREUR. Mon Gentilhomme, ie cognoy que vous auez de la valeur & de l'industrie à destourner les braueries des Dames par vostre galanterie, par laquelle mesmes vous leur releuez le cœur:acheuez ensemble, Celà dit, l'Empereur sortit pour aller vn peu prédre l'ær, il prit le chemin du grand Palais, & y fut conduit par la porte septentrionale, voulant entrer il vid ceste sentēce latine escrite en lettre d'or, *Optimum Philosophari, melius viuere*. Cecy, dit-il, n'est pas mis là sans cause. Mais l'examinant il faut que i'y pēse, de dire il est tres-bon de Filosofher, & toutesfois qu'il est meilleur de viure. Qu'y a-il en la vie de bõ sinõ Filosofher? Le plus sage des Filosofhes disoit, que la Filosofhie estoit vne perpetuelle meditatiõ à la mort: cōme voulant dire que ceux qui Filosofhoiēt estoient desia ainsi que separez de leurs corps, & partant iouyflans du plaisir que sauourent abondamment les Intelligēces superieures, avec lesquelles on cōmunique librement, estāt hors de ce corps. Celà po-

648 *Le voyage des Princes*

fé, ie penserois contrarieté, disant que le viure fust le meilleur . Il y a icy quelque chose de caché SARMEDOXE. Sire, celuy qui a fait poser ce symbole, n'auoit pas alors l'intention de la sorte que vous la tournez, bien qu'il fust de vostre opinion, qui est la meilleure, & veritable, mais il l'applique au siecle declarant veritablement qu'il n'y a rien de si excellent aux mortels, que de Philosopher, c'est à dire, rechercher curieusement les causes & effets de nature, auoir son esprit occupé aux douceurs des belles inuentions, l'addonner à vn excellent amour, pour celebrer heureusement vne chaste Maistresse, & s'amuser sainement à toutes nos belles delectations: Ouy il l'assure, comme il est vray, que ceste condition est tresbonne: Mais il adiouste, que viure vaut mieux. C'est icy le point exquis, & le vray nœud, car par là il demonstre le deuoir à chacun selon sa qualité & vacation. Viure en ce monde est faire son deuoir: A ceux qui ont commandement sur les hommes est de les regir, dresser & maintenir, & puis à cecy adiouster les belles delectations: Aux autres viure est proprement auoir le moyen de passer ceste vie avec honnestes commoditez, lesquelles ayant on peut s'entremettre de ces gentilleses: Et si on ne les a point, il conuient apprendre les arts par le moyen desquels on peut viure du sien en toute douceur de vraye liberté, que ie definiray selon qu'il me souuient d'vn fragment de mes antiques meditations,

fortune. Entreprise III. 649
La liberté est à son desir viure,
Et non contraint de soy les loix ensuiure
Suyuant tousiours de cœur la piété.

En ceste façon on peut se donner le beau contentement, car de penser s'adonner à ces belles gentilleses, que nous allons retraceans en ces lieux, & estre pauvre, c'est multiplier sa misere, & s'engager mal à propos, en vn beau labyrinthe où l'on se perd gayement. Il n'est donc pas seant ny bon, à ceux qui n'ont point du tout fait de fortune, ou n'en ont point d'acquise ou delaillee, de venir en ces lieux pour s'y arrester du tout. Et aussi ceux qui le peuuent, ne doiuent s'y adresser que pour y trouuer le moyē de se rendre plus accomplis, car la decence veut bien qu'à l'utile on mesle le plaisir. Et pour conclure avec luy, possible que le plaisir qui sera trouué icy, est tel que le profit en est admirable à ceux qui rencontrent bien. L'Empereur satisfait de ceste interpretation passa outre, & vid deux belles figures fort antiques, lesquelles on auoit apportees des Indes, du lieu mesmes où les anciens Gymnosofistes habitoyent, l'une des figures estoit la representation de Stridionte & l'autre de Beriostant, qui fut le fidele amant de ceste Dame abondante en grands moyens, laquelle aymable entre les belles, luy portoit de l'affection, & toutesfois elle n'aymoit rien: ce qui estoit cause qu'il la recherchoit sans espoir que de rencontre: La façon de ceste Dame estoit fort agreable, aussi estoit elle gracieuse pourueu qu'elle ne fut point contrainte; luy

il estoit braue en affection, n'ayant autre maistresse, qu'elle qu'il aymoit, sans que sa passion l'affligeat. Bien que toutes les Dames se parant, eussent certain symbole de couleur affectionnee & choisie avec deuise, si n'en auoit elle aucune, n'ayant point de particularité en sa vie, qui peut tesmoigner qu'un suiet luy fut plus gracieux qu'un autre: ces deux s'entraymoient sans affection, & sans ialousie, ils ne se vouloyent pas beaucoup de bien l'un à l'autre; & toutesfois leurs cœurs estoient si mutuellement conioints d'amitié sans amour, & de passion sans esmotion, qu'ils ne pouuoient durer l'un sans l'autre, absents ils estoient en inquietude perpetuelle, presens ils n'auoyent pas d'auantage de repos, & en l'une ou l'autre sorte n'estoyent ny bien ny mal, ils estoient incessamment tristes & faschez, en s'esloignans, & s'approchans, ils se trouuoient trop agittez, tousiours contans & sans celle en peine. Au recit de telles amours que lui racontoit la Fee sçauante, l'Empereur estoit estonné, debatant en soy-mesme comme cela se pouuoit faire, puis repensant à sa passion qui sans intermission lui faisoit la guerre, il imaginoit que comme il resentoit les diuersitez de son cœur, les autres perceuoient les emotions de leurs ames, selon leur disposition. En repassant vers la principale porte, alant & venant, il se trouua à l'endroit où estoit le tiltre IEROTERMIA, il s'y arresta, & comme tout Amant pense que tout ce qu'il rencontre soit à son occasion, il s'imagina un bon & bref succès de ses affaires, & en

*Poix
ex voluntas*

Fortunez. Entreprise III. 651

cette pensée retourna en la sale de l'audience, ou il eut encor le plaisir de quelques beaux discours. Vn peu deuant qu'il entrat, il veint vn page de bonne grace paré de gris, qui presenta à la Souueraine vn papier. Elle pensoit que ce fut vne requeste, & elle la reteint en sa main, estant attentiuë à la fin d'vne belle cause, & cependant le page s'escoula & s'en alla. L'Arrest ayant esté prononcé, la Souueraine ouurit ce papier & voyant que c'estoit vne assemblee de couplets, demanda celuy qui luy auoit baillé ce papier, on mit peine de le trouuer, mais il n'y eut point de moyen, & pource que le sujet luy en sembla bon, elle le bailla au maistre des Chantres qui mit en musique le premier verset, à l'ordre duquel les autres seroyent chantez: ce qu'il fit de bonne grace & promptement tandis qu'elle expedia quelque gentille cause. Si tost qu'elle eut recognu que le Maistre eut fait, elle fit cesser les plaidans, d'autant qu'elle vouloit donner à l'Empereur le plaisir qu'il auoit en plus de recommandation, & luy faire ouir cét ær, exposé par vn Amant qui n'a point voulu estre cognu, & qui n'a pas déclaré sa Maistresse, comme quelques vns, lesquels ont fait nommer des Dames ou ont escrit leurs noms, les taxans ou d'ingratitude ou de manque d'amour, & ne se declaroyent point. Cét Amant toutesfois & sa Dame, sont amplement decellés en la suite de ces memoires, qui ne souspirent que son amour & la gloire de la belle, qui cause ses passions & ces discours. Mais oyons avec l'Empereur cét ær.

632 *Le voyage des Princes*

*Mon cœur ne sera plus eslongné de regret,
Ma vie de douleur, mon ame de detresse,
Mais en me desolant en mon depot secret,
Mon ennuy ne sera cognu qu'à ma maistresse.*

*Belle vous scauiez bien qu'à vous seule obligé,
Je ne respirois rien que vostre seul seruice,
Et que mon humble cœur par l'amour affligé
Se brusloit à vos yeux en humble sacrifice.*

*C'est fait ie ne puis plus, & ne veux esperer,
Car vous avez conceu sur moy quelque di-
sgrace,*

*Quand encor ie voudrois tousiours perseuerer,
Tout ce que j'ay d'espoir par vos desdains s'es-
face.*

*Puis que vous vous plaisez à destourner le bien,
Que ie me proposois en vous faisant seruice,
Je demeure confus, ie n'espere plus rien,
Car vous voulez qu'ainsi mon bien s'anean-
tisse.*

*Quelque inhumain discours vous a mis dans le
cœur*

*Le dédain trop cruel dont vous perdez ma vie,
Je l'ay bien recognu par la changeante humeur
Qui depuis quelque temps a vostre ame enua-
hie.*

*He bien de daignez moy sans l'auoir merité,
Si aurez vous regret quelquefois de ma peine,
Et puis en vous blasmant de ceste legerté,
Vous me direz fidele & vous trop inhumaine.*

*Je me suis consacré à vos perfections,
Vous croyant la parfaite entre toutes les Da-
mes,*

Mais vous voyant changeante en vos affections,

fortunez. *Entreprise III.* 653

*I'estouffe dedans moy, pour iamais toutes flames.
Ie ne fay plus d'estat des Dames ny d'amour,
Puis que ie suis fraudé par vne ame si belle,
Prenant le desespoir adieu ie dis au iour,
Pour entrer és ennuis d'une nuit eternelle.*

*Ie ne lairray pourtant Belle à vous faire voir,
Les desseins consacrez à vostre grand merite,
Mais si tost que i'auray accompli ce deuoir,
F'iray suyure l'erreur de mon ame depite.*

*Belle souuenez vous qu'il ne faut pas oster
Le bon heur concedé à vn cœur magnanime,
Vne ame de valeur qui se void mal traicter,
A contraires desseins à la parfin s'anime,
Je scay que vous direz que vous ny perdrez rien,
Et que i'en auray seul, & la perte, & la honte,
Mais vous disant adieu, ma Belle ie scay bien,
Qu'en fin vous en viendrez à l'Amour rendre
conte.*

*Seule vous cognoistrez mon dernier desplaisir,
Ainsi que seule aussi vous scauez ma pensee,
Jamais autre que vous n'entendra mon desir,
Ni les derniers regreis de mon ame offencee.*

*Lors que ie vous ay veus à ces dernieres fois,
F'ay recognu l'effait de vostre humeur muable,*

*A voir vostre façon ie vous importunois,
On cognoist aisément ce qui est agreable.*

*Et bien iamais aussi ie n'y retourneray,
Ma presence iamais ne vous sera fascheuse,
Ie suis tout de respect, ie me disposeray
A ce qu'a proposé vostre humeur dedaigneuse.*

*Puis que vous auez fait si peu d'estat de moy,
Que vous m'avez frustré d'une douce promesse,*

*Estoufant en mon cœur, mes amours, & ma foy,
Pour ne plus y penser : adieu, Belle maistresse.*

Durant que ceste Musique se dilatoit des leures sur les oreilles ententiues, il entra vn enfant d'honneur qui veint auertir les Princes, que Platineſte gouuernante deſ enfans de Quimallee les demandoit. Ils sortirent incontinent, laiffans le bon homme Sarmedoxe pres de l'Empereur, & vindrent receuoir avec tout honneur ceste Dame, qui en receut vn singulier contentement, ils la firent bien & commodément loger aupres d'Olocliree. Les Princes ſceurent par Platineſte, que les vaiſſeaux de Sobare & de Quimallee eſtoient arriuez, & qu'en ioye & ſanté la Royne de Sobare & la Princeſſe de Quimallee, ſe reपोſoyent à Tanette avec leur compaignie, attendans de leurs nouuelles, qu'ils y portèrent eux-mesmes: Car auſſi toſt ils monterent à cheual, & veindrent au deuant des Dames en magnifique apparat pour les receuoir, & conduire aux palais qui leur eſtoient preparez: cependant Sarmedoxe & le reſte de la court deſtinee pres de l'Empereur, l'entreteindrent le reſte de ce iour, puis le conduirent au Palais où ſon ſouper & coucher eſtoient appreſtez.

Chambre

DESSEIN SEIZIESME.

Amours chastes de Gifeol & Aderite. L'Entreprise de la Tyranne Garonince, pour bailler Aderite à son fils qui en deueint amoureux. Comme les chastes Amans voyoient en la lune. Les trois questions difficiles exposees par Gifeol. Le cristal merueilleux, par le moyen duquel Gifeol surprend Garonince, luy fait son proces, & est fait Roy.

G. Galail de Saturne

LE beau iour s'estoit emparé du dessus de la terre, & tout rioit aux Amans, quand le Palais de Saturne fut ouuert, où l'Empereur entrant ne trouua personne: car le peuple auoit esté retenu au paruis, le Conseil & ceux que la Souueraine auoit choisis pour estre participans de ce qu'il ne faut communiquer à tout le monde, entrerent avec l'Empereur, qui ce iour estoit accoustré d'un vestement de gris, orné de brun, selon quoy la court estoit paree suyuant l'ordonnance. Ce monarque estant entré, fit vn tour ou deux en la sale, considerant ça & là ce qu'il pourroit remarquer, & sur tout il s'arresta à vn rideau gris, qu'un peu apres vne nymphe tira, & alors parut ce qu'il auoit caché, qui estoit la figure d'une histoire de consequence, alors la Souueraine pria sa majesté de prendre sa place, & puis elle

656 *Le voyage des Princes*

& les Conseillers & assistans se mirent en leur rang: Ainsi qu'elle dispoſoit les affaires & que le doux murmure des Sages se delectans à l'attente de ce dont il y auoit discours meü, n'auoit pas encore ceddé au silence qui s'establiſſoit peu à peu, en ce lieu, l'Empereur espluchoit fort curieusement avec les yeux les beautez des figures, & les diuersitez des belles inuentions des enrichissemens qui les decoroyent, & comme tout estoit paisible, il s'adressa à la Souueraine, la priant, que deuant qu'on appellast les Amans, qu'elle voulut rassasier quelque peu son esprit, de l'apetit que ses yeux luy auoyent causé, par l'obiet de cét ouurage, dont il ne pouuoit rien remarquer, parce que sa souuenance ne luy pouuoit suggerer aucune histoire, à laquelle il peust adapter ceste peinture, ny discours qui peust estre remarqué, à ce que l'imagier auoit designé en ces ordonnances tant bien obseruees. Espris releuez qui n'espargnez rien, ne pensez pas que cét Empereur ne sache parler proprement, ayant dit de peinture, où il y a de la sculpture, il a ainsi vsé de ce terme à cause des couleurs qui sont repassees par dessus les figures, & cependant auisez au reste, car si vous pensez qu'il y ait de l'impropriété en quelque terme, vous le racouſtrez si vostre consideration est equitable, & que vous ayez de l'amitié plus que de seuerité. La Souueraine se delectant au plaisir de l'Empereur luy satisfit ainsi: Sire, ce qui est deuant vos yeux, est nouueau à ceux qui ne sont
point

fortunez. Entreprise III. 657

point de l'ordre des Orthofiles, & encor plus à ceux qui ne frequentent point les curieux Amans de Xyrile, les paroles vous remettent au chemin dont possible vous estiez egaré, allant par imagination loing de ce que vous presentoit cet objet : Or puis que vous y estes, ie vous diray, que les curieux ont tousiours fait vn cas exquis de ce qui concerne leurs belles intentions, auxquelles si quelqu'vn paruenoit il estoit en estime exquisite, & proposé comme patron que les sages doivent suivre, & on en faisoit mentiõ specieuse, afin que les beaux esprits fussent stimulez & instruits pour avec beau labeur paruenir à la parfaicte gloire. Et là dessus les Princes entre les chercheurs ayans cognu la verité en firent enleuer le symbole sous les figures de ce bel homme & de ceste Dame accomplie, qui sont Gifeol & Aderite, parfaicts en condition & amour, & auxquels le ciel l'auoit promis, d'autant que leurs noms sont mellez l'vn en l'autre, & par vn art si fort qu'ayãs esté dits tels, ils n'ont peu qu'ils n'ayent esté l'vn à l'autre, leur destinée les ayant auant coup entrelassez fatalement, & tant vniment qu'ils n'eussent peu estre parfaicts sans leur mutuelle communion, qui les rend le leuain d'excellence : Ils sont enfans de deux sages & notables Vieillards, Melondé & Viruleus, qui de leurs femmes legitimes entre autres enfans, ont procréé ces deux comme le tri de leurs genitures. Ces deux sages à cause de leur ancienne amitié, desirans faire vne nouvelle alliance, s'auiserent que ces ieunes gens en estoient le vrai moyen, pour à quoy paruenir d'vn mesme con-

658 *Le voyage des Princes*

seil, ils mirent ce beau fils & ceste desirable fille avec la sage Arulante, qui les esleua & enseigna tressoigneusement, & si bien qu'ils furent accomplis en tout ce dont leurs esprits estoient capables : la belle Aderite fut premiere retiree d'avec sa maistresse, & vn peu apres Gifeol fut enuoyé à la Court, & aux pais diuers pour se façonner, & cependant ayant la frequentation des Dames il se mit deuant les yeux par la memoire de sa premiere conuersation les graces d'Aderite, avec laquelle il auoit vescu en tāt de douceur, qu'object aucun ne luy sembloit pouuoir apporter tāt de contentement que le penser de cestuy-là, ce qu'il imprima si viuement en sa memoire, que la belle deuint toute presente à son cœur, & s'en affectionna tant, qu'il se laissa gouverner à la douce passion qui nasquit de ceste desirable en pensee : Il est vray qu'au commencement & durant leur commune demeure, il auoit de l'amitié pour la belle; mais la pointe d'Amour n'y estoit pas comme maintenant, que ceste affection s'est transmuee en passion amoureuse. Si l'amour trauailloit sur le courage de Gifeol, il ne faisoit pas moins en l'ame d'Aderite, qui eut les mesmes desirs pour celuy qu'elle auoit esleu Prince de ses pēsees, & en ceste separation tous deux souffroient les angoisses que causoit leur importun eslongnement. Gifeol se souuenoit des petits propos qu'enfant il auoit ouy dire aux vieillards de la future conionction de leurs enfans, ce qui luy mettoit plus fort les pointes d'Amour au cœur: Voila comment l'enfance garde les fortes representations, & la memoire les cōserue pour

Fortunez. Entreprise III. 659

les offrir avec plaisir au iugement, quand le tēps
s'y addonne: Cela fait que Gifeol se sent plus ou-
tré, & puis les perfections de son suiet l'indui-
sent avec ce qui s'estoit innocemment passé en-
tr'eux tant agreable; durant leur fidelle & plus
mignonne hantise; tellement que son amour de-
uint meslé d'impatience, accompagné de tant
de regret & desplaisir suiuis de pudiques desirs,
qu'il ne peut plus durer, & n'eut esté que le de-
voir & l'obeissance luy serroient la bride, il eut
bien accoutci son voyage. Il s'affligeoit patien-
tant; car il n'osoit aller voir la source de sa vie,
sans auoir congé ou iuste occasion de repasser au
pais. A la fin comme sa douleur le pressoit l'A-
mour qui eut pitié de lui, luy suggera vn bel auis,
suyuant lequel il fit sçauoir à la Dame Arulante
l'estat de son esprit: Elle qui sçauoit l'intention
des bonnes gens & auoit nourri ces beaux sur-
jons en l'attente du bien qui leur estoit destiné,
& voyant la belle qu'elle auoit si chèrement es-
leuee, luy mander par fois de petites recommen-
dations, qui sembloient tendre au mesme but,
s'auisa qu'il falloit y pouruoir. Parquoy trouuant
les deux bons vieillards à propos, leur fit auoir
souueraince de leur parole dite long temps ya-
uoit, touchant l'aliance de leurs beaux enfans,
& leur representant leur deliberation les resiouit
fort, & pour luy tesmoigner l'aise qu'ils en
auoient, la prierent d'en prendre toute charge,
& luy donnerent tout pouuoir d'en disposer, la
coniurāt d'accomplir le tout lors qu'elle le trou-
ueroit bon, s'excusans à elle de ce qu'ils ne s'en
estoiēt resolus par effect, l'occasion estant que

leurs grandes occupations les diuertissoient, & encor sur tout l'affaire qu'ils auoient entreprise pour le bien des peuples qu'ils gouvernent, durant laquelle ils ne pourroient assister particulièrement à ce faict qu'ils luy commettoient. Et de faict ils n'eurent pas plustost resiné ce deuoir à Arulante qu'ils partirent pour aller à leur grand voyage, qui dure vne reuolution entiere moins quelques minutes, & ils desiroiēt que durāt leur occupation ce mariage fust accomply, de peur de retardement, durant lequel leurs enfans eussent trop passé de ceste belle fleur dont naissent les amours. Arulante ayant tout pouuoir, manda l'vn & l'autre de ces beaux enfans, qui venus chez la bonne mere, receurent le mutuel contentement que desirent les courages aymans, participans aux reciproques delices qu'ils s'entre-communiquoient par leur presence tant desirée. Ces Amans heureux en leur rencontre, & souhaitans le bien parfaict qui est d'estre legitimelement vnis, n'attendoient pour leur entiere felicité que le iour ordonné par la sage Dame & leurs amis, afin de celebrer la ceremonie de leurs nopces : Ce qu'attendans ils viuoient avec la modestie & le respect que le chaste amour engendre és cœurs d'honneur. Les fiançailles de ces deux belles personnes ayans esté faictes avec l'ordonnance & magnificence accoustumee, le bruit courut par tout de leur exquisite beauté, perfection & apparence, que l'on diuulgoit comme vn nouveau miracle. En ce temps-là usurpoit le Royaume la Tyranne Garonince, qui rude, forte, orgueilleuse, & puissante Amalone,

fortunez. Entreprise III. 661

par audace & fortune subiugoit aussi toutes les terres d'environ. Elle ayant ouy le recit que l'on faisoit des perfections de ces amans voulut les voir, & pour cet effect les enuoya querir, & ils luy furent amenez. Ceste Royne fort esiouye de la presence de deux si beaux obiects, commanda que le bal fut appresté en la grand sale, & que le resté du iour y fust passé en esbats & bõne chere. Le fils de la Royne qui esperoit siasseoir sur le throsne de ce Royaume apres elle, ayant veu la belle fiancée s'en rendit si passionné d'amour, que son cœur esmeu & tout outré cuidoit perir d'impatience. Il sortit du bal, va entretenir ses pensees, mais son mal augmentoit, si que trop espoinçoné de son desir ne sceut autre remede que de s'en descourir à sa mere qui estoit en son cabinet passant sur quelques affaires: il vint l'y trouuer, elle qui leua les yeux l'auisant fort pensif, luy dit: Qu'avez-vous Halitambe? Madame, dit-il, ie suis en peine pour ceste belle Aderite, car ie pense que ie ne pourray viure si ie ne l'ay, & m'est aduis que bien que son fiancé soit beau, si ne merite-il pas de l'auoir, estant ceste belle digne d'un Prince. GARONINCE. N'y a-il que cela qui t'ennuye? ne t'attriste point, tu l'auras à ton plaisir. Incontinent elle sortit de son cabinet, & vint en la sale du bal, où elle s'arresta vn peu, puis prenant la fiancée la mignarda vn petit, & l'emmena en sa chambre, où estant elle l'a tira pres de soy, & luy dit: Mamie, vous estes si belle que i'ay pitié de vous, que vous n'estes donnée à vn homme de plus grand' sorte & merite que celui que vous pensez espouser; l'ay

aisé pour vous, qu'il vaut mieux que vous soyez
 colloquée en meilleur lieu, ie vous veux donner
 à mon fils, & cela sera bien plus sortable & profi-
 table pour vous : car par ce moyen vous serez
 Royne de ce pays. Aussi apres vos nopces ie de-
 clareray mon fils Roy, pource que ie me veux
 reposer, & ainsi ie vous laisseray les affaires entre
 les mains. Aderite auoit le cœur si parfait, que
 quand son cher Gifeol eust esté le moindre du
 monde, elle ne l'eut voulu quitter pour le plus
 grand Monarque de la terre, & puis sachant bien
 que sans espouser Halilambe, elle seroit vn iour
 Royne du pays, ce que la Tyrâne ne scauoit pas :
 car cela luy estoit incognu, pour autant que la
 Dame Arulante auoit cellé la race de Gifeol, qui
 estoit vray heritier de ce Royaume, comme aussi
 en estoit heritiere Aderite à cause de leur grand
 ayeul qui en fut Roy, & qui laissa deux enfans
 seulement, dont l'aîné fut Roy & ceux qui de-
 scendirent de luy iusques à vne fille heritiere, qui
 fut mere de Gifeol, & pource qu'elle estoit fille,
 la mere d'Aderite entra en la moitié de l'herita-
 ge, tellement que ces deux estoient les vrais, aus-
 quels appartenoit ce Royaume que Garonince
 auoit occupé durant que les bonnes gens pen-
 soient à leurs autres plus grands royaumes. Ade-
 rite oyant la Tyranne sentit vn grand trouble en
 son cœur, & si elle eust peu executer l'effect du
 depot qu'elle en couuoit, elle l'eust bien fait pa-
 roistre, toutefois se deguisant par vne belle dissi-
 mulation, cédant à la force luy dit : Madame, vous
 me surprenez si soudain, que ie ne puis cōprendre
 le grand honneur que vous me faites. GARONIN.

fortunez. Entreprise III. 663

Il faut estre resoluë à son bien, il vous conuient espouser le Prince mō fils, & afin que vous soyiez sans excuse, ie feray trancher la teste à Gifeole, à ce qu'il n'y ait rien qui vous nuise, & que soyiez quitte de vostre promesse si vous en faictes scrupule. **ADERI.** Madame, vous auez tout pouuoir, aussi vous estes tresbōne & sage, parquoy ie vous prie de m'ouir vn peu, ie sçay que mon humilité vous contentera, & que quād vous aurez ouy ce que ie vous veux proposer que vo⁹ l'aurez agreable: le ressens & conçoÿ le grand bien que vostre bonté m'offre, & desire sous vostre bon plaisir vous obeir en toute reuerence avec honneur: mais afin que les mauuaises langues n'ayēt occasion de me calomnier en blasmat vostre maiesté, ie vous prie de m'entēdre au moyen que ie pourray trouuer pour me rendre agreable à mon Seigneur, & qu'à ceste fin i'aye congé de m'ouirir à vous. **GARO.** Dites ma fille, vous me faites plaisir de parler ainsi. **ADERITE.** Vous sçauiez, Madame, qu'il n'y a pas moien à vn cœur cōme est le mien, qui ne sçait que c'est de grandeurs, d'oublier si tost sa petite condition, & quitter vn amour où i'auois posé mon souuerain bien, n'ayant aucune pensee à la grande fortune qui merit. Si tout d'vn coup animee de la magnificence qui m'est preparee, ie venois trop glorieuse de mon bien, à mettre sous pieds ce qui m'a esté si cher. Monseigneur qui est l'vniue en beau iugemēt, auroit possible mauuaise opinion de moy, & croyroit que la cupidité d'honneur auroit plus de pouuoir sur moy, que le desir de deuoir & d'amitié, & me tiendrait pour vn petit esprit, emerillonné apres

664 *Le voyage des princes*

l'inconstance & la commodité, & que sans consideration ie luy concederois ce qu'il desire par raison. Parquoy sous vostre meilleur auis, Madame, il ne seroit pas mauuais que fissiez commandement à Gifeol de se deporter de la recherche qu'il fait de ma personne, & que vous voulez, comme nostre souueraine & vniue Dame, me prouoir à vostre plaisir & à mon contentement, luy remonstrant qu'il a eu tort de m'auoir poursuyue sans vostre congé. Ce que toutefois vous luy pardonnez eu esgard à sa ieunesse. Et cependant vous me retiendrez, & ie demeureray pres de vous pour me façonner, à ce que ie sois à la fin agreable à Monseigneur. En outre, Madame, ie vous requiers d'un don, c'est qu'il vous plaise pour me recreer de me donner pour logis le petit palais du iardin du donjon, où ie seray quelques iours avec ma seruante pour me reduire à oublier ce qu'il faut que ie laisse pour paruenir au grand heur que vostre maiesté m'ordonne; aussi bien à ceste heure Monseigneur n'auroit de moy qu'un triste plaisir, au lieu duquel avec le temps il pourra cueillir en toute douceur la fleur agreable qui est plus gracieuse estant conquise par amitié, que rauie par force.

GARONINCE. Ie trouue bon tout ce que vous dites, ma fille; mais que feray-ie de ce beau fiancé? APERITE. Madame, vous scauez qu'on a pitié de ce qu'on a aimé, ie vous supplie pour l'amour de moy, apres l'auoir auerty de vostre volonté & de ma resolution, de luy commander de se retirer chez luy. La Royne approuuant tout cela, manda à Gifeol qu'il vint parler à

fortunez. Entreprise III. 665

elle: Estant en sa presence. elle le tança fort de sa presumption, d'auoir osé rechercher Aderite sans luy demander congé, & adioustant plusieurs fascheux propos & circonstances, luy fit commandement de se retirer en sa maison, se comportant sagement, & que selon sa discretion qu'elle le pourueroit vn iour avec quelqu'une des dames de sa court. Cependant que la Royne luy disoit ces fascheuses nouvelles, sa fiancee luy faisoit vn signe qu'il ne peut entendre, tant il sentoit de trouble & d'affliction, & en ceste amertume de courage dit à Garonince: l'ayme plustost mourir que d'encourir ce malheur! Vous auez puissance sur nos corps, mais nos esprits sont libres, & nostre foy tant sainte qu'elle ne peut souffrir d'iniure. Je vous supplie de n'yser point de violence sur nous en me rauissant mon espouse. Il vouloit continuer, que la Royne commanda au Capitaine de ses gardes de le mener incontinent prisonnier en la Tour Valerne. O hô, dit-elle, ie voulois vous gratifier, & vous ne le pouuez endurer, & si vous m'iniuriez, ie vous feray sentir l'outrage que vous me faictes, & vostre teste en pourra bien respondre. Aussi tost il fut mené, & Garonince assembla le Conseil des Thebes, qui apres auoir entendu & consideré le vouloir de la Royne, & ce qu'elle raconta de l'aduis d'Aderite, fut avec elle d'opinion de laisser Gifeol en prison pour se recognoistre, & qu'elle accordast à la belle ce qu'elle auoit demandé à sa maiesté. Tout cela suyui, & les Amans ainsi separez, la belle se contrista extremement, &

666 *Le voyage des Princes*

sur tout à cause de le prison de son cher espoux, qui sans ceste incōmodité l'eut peu tirer du lieu qu'elle auoit esleu, & qui luy estoit accordé: mais il n'auoit pas pris garde à son signal. Or de bonheur la lune estoit pleine, dont l'vn & l'autre s'auiferent, & possible leur bō Ange les auertissoit de ce qui leur estoit propre. Il est ainsi que depuis leur retour chez Arulante, ils auoient apris d'elle vn merueilleux secret, qui est que par le moyen d'vne bague qu'ils auoiēt chacun la sienne, ils pouuoient la presentant à la lune, voir ce qu'ils desireroient des actions l'vn de l'autre. La nuit venüë Aderite estant au palais du iardin du donjon, enuironné de grāds fossez & murailles, se mit à la fenestre comme pour prendre vn peu d'air, & opposant sa bague à la lune clairrayante, la tourna & vira tant qu'elle auisa son desiré Gifeol, qui tout triste estoit à vne grille renforcée, entretenant ses pensées à l'air, alors elle fit briller sa bague sur ses yeux dont il s'apperceut: parquoy il regarda en la lune qui luy monstra sa maistresse dans le palais du iardin, ce qui le consola infiniment, & sur tout venant d'elle, qui l'auoit ainsi recherché, & comme il pensoit & desia consideroit attentiuement pour communiquer avec sa vie, le cruel geolier vint le faire retirer pour l'enfermer. Ceste male-uanture fraudā le dessein d'Aderite, coup presque insupportable, & qui feroit, peu s'en faudroit, troubler le plus sage esprit. Ces pauures amans sont contraints de se retirer, avec l'amertume de leur triste condition, bien autre que celle qu'ils estoient promise. Le lendemain Garonince

fortuneZ. Entreprise III. 667

estant sur le poinct de demander nouvelles des deportemens de Gifeol & d'Aderite, voicy qu'il arriua vn Ambassadeur de la part de Torcinde Roynedes Hibaletes : Ceste Royne enuoyoit à la Tyranne son cousin le Prince Lidoce, accompagné de plusieurs autres Princes, Seigneurs, Gentil-hommes & autres du pais, Garonince les receut magnifiquement, promettant bien tost audience à l'Ambassadeur. Pour cet effect elle assembla le Conseil general des Mellses, dont l'auis fut que cest Ambassadeur fust despeché au plustost, ils craignoient le seiour de ces personages, au moyen duquel ils eussent cognu la foiblesse du pais, & l'insuffisance & peu de prudence de la Royne, avec plusieurs autres defaux, proposant toutesfois certaines bonnes considerations. Il est vray que la plus part de ces Conseillers, & les plus sages eussent bien voulu que quelque Monarque eust chassé ceste Tyranne, non pourtant si tost à cause du grand profit qu'ils faisoient avec elle, & qu'ils eussent voulu estre bien riches auant ce changement. C'estoit aux grands iours parquoy on donna à l'Ambassadeur les plaisirs des beaux lieux de plaisance de la Royne, & luy fut dit que le lendemain à dix heures du matin il auroit audience. Cet affaire fut cause que Gifeol demeura resserré en la chambre interieure, si que la nuit il n'eut pas moyen d'auiser avec sa chere Dame, à laquelle ce fut aussi vn grand ennuy. Le iour venu que le Prince Lidoce fut introduit deuant Garonince seante en son liét de maiesté, il luy fit enten-

668 · *Le voyage des Princes*

dre que la Roine Torcinde sa souueraine dame, Monarque des Hibaletes, la prioit de luy restituer les prouinces de Triscouie, que pour la pluspart elle auoit vsurpees durant son absence. Et pource que possible ceste demande sembleroit mauuaise, afin d'en oster l'opinion, elle luy mandoit qu'au lieu de les requerir, qu'elle estoit toute preste de s'en desister, moyennant vne belle condition qu'elle luy proposoit: C'est qu'elle luy exposast trois doutes qu'elle luy presenteroit, & si elle les luy faisoit declarer, que iamais ne luy tiendrait propos de rauoir les terres; au contraire elle & les prouinces demeureroient en l'estat qu'elles estoient, & bonnes amies, sinon qu'elle persistoit en sa premiere demande. La Royne fit responce, que tout ce qu'elle possedoit, luy appartenoit de droit; & que si la Royne Torcinde le vouloit debatre qu'elle estoit preste & l'attendroit pour en faire le iugement par l'euement des armes. Et toutesfois pour nourrir paix, qu'il baillast ses questions, & qu'elle les luy feroit exposer dans le lendemain. L'Amballadeur se contentant de ceste responce, mist es mains de Garonince le billet scellé du seau de Torcinde, où estoient escrites les trois doutes que la Tyranne receut. Le Conseil leué, les estrangers festoyez, la Royne auisant à ses affaires, ouurit le paquet, apres la lecture duquel, elle se disposa plus à bien frapper qu'à esplucher les secrets: en ce trouble, pour vn peu se diuertir elle voulut aller où estoit Aderite, à laquelle elle raconta ce qui s'estoit passé touchant les affaires de Torcinde, & luy monstra les doutes: Elle

fortunez. Entreprise III. 669

qui vid que cecy estoit vn acheminement à son bien, vfa fort accortement de son esprit en ce dessein: & par discours appropriiez prudemmēt, fit entendre à la Roynes que Gifeol les foudroit promptement, dont elle fasseroit pourueu qu'elle luy donnaft liberté. Garonince qui auoit crainte de ce qui luy pouuoit auenir, entendoit à ce conseil: ioint qu'elle sçauoit que Torcinde estoit accorte, sage, riche & puissante de cōseil, de force & d'amis. Parquoy ayant assez conferé en son cœur le dire d'Aderite, s'en alla en intention de le faire: Dès l'heure elle manda que l'on luy fist venir Gifeol, estant deuant elle, elle luy monstra les doutes, & luy promit sa liberté s'il les expliquoit. Il eut de la prudence, & luy demanda le reste du iour pour y auiser, & que le lendemain à telle heure qu'il plairoit à sa maiesté qu'il les declareroit: pour ce faire la supplia qu'il eut liberré en sa chambre, ce qu'elle luy accorda, & le renuoya en la tour en la belle châbre où il eut le loisir & la cōmodité qu'il pretēdoit. Le soir venu il prit l'opportunité de voir la lune, qui sembloit par sa belle clarté le fauoriser, & il eut moyen de conferer avec sa maistresse, & luy faire entendre ce qui se passoit: Elle qui esperoit qu'il sortiroit, luy mōstra l'endroit où elle auoit ferré le cristal merueilleux. Mais cependāt qu'ils s'entretiendront, il sera bon de nous esclaircir de ce ioyau tant renommé: Ce cristal est long de treize pouces, ayant vn bout comme vn petit globe, & l'autre ainsi qu'un cube, le milieu estant en cylindre droit & uni: dans le globe est la liqueur tres-belle & magnetique,

qui s'y retire tousiours quād le cristal est couché, que si on le tient droict sur le globe, la liqueur monte soudain au cube, & si on tourne le cube à bas soudain la liqueur remonte. Ce ioyau est accompli de plusieurs vertus & merueilles, entre autres proprietez il en a vne tres-exquise, c'est que si vne personne qui a la bague lunaire le tient à nud sous son essaile enuiron vn quart d'heure, il rend vn effect terrible qui dure trente heures, c'est qu'à vne toise à la ronde, il faict dormir profondement toutes les personnes & animaux qui sont autour de la personne qui le tient, sur laquelle il n'agist pas, car mesmes par son attouchement on est reueillé du sommeil qui dure quarante heures, avec vn allopissemēt violent. En outre presentant à terre ce ioyau il y cause vne ouuerture qui se faict de six pieds de haut, & de deux & demy de large, si qu'il ouure des conduits comme ceux des mines qui durent, tant que veut la personne qui s'en aide, & s'il auient que le train s'addonne à trauers vne riuie-re, l'eau demeurera autour de la voye comme si elle estoit gelee. Si la lune ne se fust point si tost tournée nous eussions euloisir d'en dire davantage: à cest instant les amans se retirerent. Le iour venu Gifeol manda à la Royne qu'il estoit prest avec responces & demonstrations conuenables; Alors la Royne enuoya vers l'ambassadeur qui vint à dix heures du matin, comme il auoit esté arresté: Estant entré & tout preparé la Royne luy presenta Gifeol ayant en main le cartel où estoient les doutes: l'ambassadeur sur

fortunez. Entreprise III. 671

auoit la copie. Adonc l'ambassadeur dist à Gifeol: Faictes moy voir ce que i'auray perdu de veüe, & ce sans changemēt de disposition. Alors Gifeol prist vn escabeau, sur lequel il posa vn petit bassin d'or, assez creux, il auoit sept pouces de diametre, & le bord en auoit deux de haut, & dans iceluy il mist vne piece d'argent monnoyé, & tenant le tout vis à vis de Lidoce, luy demāda s'il voyoit la piece d'argent, ayant respondu qu'il la voyoit, Gifeol retira à soy l'escabeau tant que l'ambassadeur eust perdu de veüe cest obiect d'argent, & luy dist qu'il luy feroit voir sans qu'il touchast aucunement à l'escabeau ny au bassin, ny à la piece, accomplissant en tout les conditions de la proposition. L'ambassadeur ne pouuoit voir la piece d'argent, car le bord du bassin l'empeschoit, alors Gifeol prist vn vase d'agate plein d'eauë & la versa dans le bassin, & adonques par les reflections que l'eauë causoit, l'ambassadeur vid la piece sans changement de disposition. **L'AMBASSADEUR** Montrez moy en vn mesme temps trois ou plusieurs representations d'vn mesme obiect, par vn mesme organe: Gifeol fist apporter le grand miroir de la Royne lequel estoit de cristal espois & beau, ayant la couche assez espoisse, l'ayant il le posa perpendiculairement vis à vis de l'ambassadeur & ayant pris vn flambeau allumé fist fermer les fenestres, & posa ce flambeau sur la table de sorte que l'Ambassadeur pouuoit en voir la representation dans le miroir, & aysement y discerner comme trois flambeaux, sans quel-

672 *Le voyage des Princes*

qués autres petites apparences de l'ombre d'iceluy vn peu eslongnees. L'AMBASSADEUR. En vn mesme temps par vne mesme cause, en vn mesme suiect, excitez trois effects tous differents & apparens. Gifeol se souriant dit, Les grands secrets sont les plus aisez, & les discours magnifiques couurent de petites choses, puis il fit oster le flambeau & ouurit les fenestres. Aussi tost (car il auoit tout disposé) l'Eschançon entra avec les autres seruants suivant le grand Maistre, le petit couuert fut dressé, & le bouillon de la Royne fut apporté & mis sur la table. Gifeol dict à l'Ambassadeur: Ce boüillon est trop chaud, il faut le refroidir, adonc il versa de l'eau froide dedans comme enuiron autant qu'estoit le tiers de ce que le plat contenoit, puis il dit: En mesme temps, qui est ores par mesme cause, qui est ceste eauë de fontaine, en mesme suiect qui est ce boüillon, ie fais quatre effects differens & apparens. Car le boüillon est refroidy, il est dessalé, il est desgressé, & multiplié. Ie croy que vous deuez estre content de ces demonstrations: & si iamais ie me trouue deuant vostre Royne pour le sujet qu'elle entend touchant la derniere doute, ie scay le moyen de luy en donner l'apparence de merite, mais ceste cy suffit, iusques à ce que s'il est besoin ie vous face voir l'eau desechee, coulouree, fixee, & enrichie. Et scachez par là, que ie peux vous contenter amplement à l'honneur de ma Royne. Cecy acheué Lidoce remercia la Royne, laquelle

Fortunez. Entreprise III. 673

laquelle le fit traiter magnifiquement & conduire par ces Princes: d'autant qu'il voulut desloger dès l'heure, ayant eu vne despeche qu'il ne pensoit pas. Les adieux, remercimens, & autres hypocrisies honorables faites, l'Ambassadeur partit sur les deux heures apres midy; & Garonince satisfaite, prit Gifeol par la main, & le mit hors de la sale, luy donnant congé d'aller où il voudroit, cependant Lydoce ayant veu que son fait n'auoit pas reüssy, ne sçauoit qu'estimer; car il estoit venu en intentiõ de declarer la guerre si on n'expliquoit ses doutes, qu'il croyoit que nul ne pouuoit deschiffrer, aussi n'y auoit-il que Gifeol qui le peut, dont Lydoce estoit estonné & maudioit la fortune, pensant qu'il fut de si peu de cœur qu'il se fut rangé avec Garonince, pour se soumettre à elle, & pour en estre esclairci & s'en douloir, il s'en alla reposer chez la Dame Arulante, à laquelle parlant de ce qui s'estoit passé, il entendit la disgrâce auenue aux Amans, & ainü qu'ils demenoyent ceste affaire, Gifeol libre auoit pris le chemin pour gagner le logis de sa bonne Gouvernante, & y arriua à cét instant, qui fut agreable pour le succès aux vns & aux autres, d'autant que Lydoce fut esclairci de son doute, & Gifeol mis en estat de faire ses affaires. Car apres qu'ils eurent conferé ensemble, l'Ambassadeur luy promit des forces suffisantes, s'il pouuoit se rendre maistre du chasteau & de la Tyrannie. Ce que Gifeol ayant dit pouuoir, il eut de Lydoce, promesse de troupes bonnes & asseurees, à iout nommé, promesses donnees, & la foy iuree Lydoce passa outre, & Gifeol pensa

674 *Le voyage des Princes*

pour ses desseins, Garonince deliuree de ceste auanture alla voir Aderite, à laquelle elle racōta tout, la remerciant de son bon conseil, apres plusieurs deuis, & Garonince ayāt encouragé la belle d'acheuer ce qui estoit commencé, se retira, laissant Aderite pleine de soucy iusques à l'aparēce de la lune, laquelle par sa lueur luy promettant de la consolation, esclatoit à plaisir vers ce bel objet d'amour, adonc elle s'y rangea avec son anneau, & en mesme temps Gifeol qui n'auoit point perdu courage, s'y adressa & ils communiquèrent ensemble, & resolurent qu'il se trouueroit avec elle dans le quatriesme iour. Le bon Lydoce ne manquant à sa promesse, hasta les troupes qui auoyent esté appareillees, car on ne pensoit pas qu'il y eut quelqu'un qui peut expliquer les doutes pour Garonince, & sans retardement faisoit diligence, afin que l'affaire de Gifeol reussit, lequel de son costé ne demeura pas oisif: car incontinent il mit le cristal en œuure, & fit tant qu'il alla où estoit sa chere Dame, où il fut receu selon son cœur. Que ce leur fut à tous deux vn plaisir exquis! Il n'y a que vous Amans qui le iugiez à droit. Sur le matin, du iour que les gens d'armes des Hibaletes pouuoient paroistre, Gifeol prit le cristal, le disposant pour faire dormir tous ceux qui seroyent au climat de sa domination, il prit le remede & en donna à sa Belle & à sa seruante, puis ensemble ils allerent par tout le chasteau, és corps de gardes, & lieux où il y auoit des hōmes, passerēt par la chambre de Garonince, & par tout où il y auoit quelqu'un, & fit accabler de sommeil bestes & gens, puis à son plaisir

fortunez. Entreprise III. 675

il les lia & garotta tous, ferma les chambres, emprisonna & enferra tout ce qui estoit là à son plaisir, puis mit sur la porte du chasteau le signal connu à Lydoce, & aussi tost ayant ouvert les portes, & fait cesser la force du Cristal, introduit au dedans ceux qui luy pleut, lesquels entrans par tout se firent des endormis: le chasteau pris, Garonince saisi, & son fils, les soldats furent desarmez, & mis hors excepté quelques mutins qui furent reserrez. Le procès fut fait à Garonince, qui apres auoir veu executer son fils & ses autres enfans, eut la teste tranchée: En apres le peuple fut appelé qui presta le serment de fidelité, les Princes, les Seigneurs & gentils-hommes ioyeux de si bonne fortune vindrent se submettre, & ayans tous reconnu Gifeol & Aderite pour vrayz & naturels heritiers, les restablirent en leur royaume, & leurs nopces furent acheuees en magnificence, & liesse vniuerselle: ces amans ayans receu la couronne, firent alliance irreuocable avec Torcinde, laquelle dure encor, mesmes leurs successeurs ont égale domination es pais & royaumes de Triscouie. De ces deux parfaits amans, sont comme plusieurs autres princes issus les monarques de Claura, dont vous auez ouy parler autre fois, quand vous auez entendu discourir des fortunes de Basilé, hantant chez Floride où communiquant avec Minerue.

DESSEIN DIXSEPTIÈME.

Louange du gris: le Plaidoyé de la Roynie de Sobare contre Viuarambe: comparution de la Fee Epinoyse & son absolution. Amours de Serafise & de Constant: Fantaisies d'Amant differentes.

A P R E S que la Souueraine eut acheué son discours, & que l'Empereur eust esté satisfait pour le sujet de ceste histoire, le rideau fut retiré, puis les portes ouuertes pour donner entree aux Amans & aux curieux: Incontinēt pour le plaisir de l'Empereur, le chœur des chantres fit ouir les accords de quelques accens assemblez en l'hōneur du gris, dont l'aër a esté soupiré par celui qui recognoissoit que IEROTERMIA contenoit le nom de sa maistresse, en la faueur de laquelle il a prisé ceste couleur.

*Je veux d'un pas égal marcher avec la gloire,
Puis que le Ciel respond à mes intentions,
Car celle que i'honore, en fin aura memoire
De la fidelité de mes deuotions.*

*Je me predis cés heur par la belle apparence
Du beau deportement de la Roynie des cœurs,
Ioint que l'ame fidelle en sa persuerance
De l'obiet honoré merite les faueurs.*

*Ma Belle ayme le gris, car son ame innocente
Se prepare tousiours aux effets d'equité,
Aussi du gris heureux la couleur represente*

fortunez. Entreprise III. 677

*Le droit en equité par iustice arresté.
Les Sages anciens nourriçons de iustice,
S'assembloyent pour iuger sur le bureau d'honneur,
Mesme aussi le tapis de ce saint exercice
Retient ce nom, encor qu'il n'en ait la couleur.
Tout ce qui s'accomplit prend du gris la semblance,
Suivant ainsi l'arrest de l'eternel destin,
Et le feu qui reduit à fin toute substance,
sous le gris de la cendre ameine tout à fin.
Amour qui n'est que feu exerce le semblable
Sur les suiets qui sont de son gouvernement,
Voila comme le gris aux amans favorable
Promet heureuse fin à tout courage ayant.
Puis que ma Belle prend le gris pour sa parure,
C'est signe qu'elle veut me traiter iustement,
Et que me conduisant en si belle auanture,
Je brusleray d'amour avec contentement.
La cendre de mon cœur cachant son esteincelle,
Se renouellera en vn cœur plus parfait,
Ainsi le beau Fœnix d'une cendre eternelle,
Aux rais du feu diuin se deffait & refait.
Le gris de l'equité le symbole fidele,
Est l'unique en beauté, car madame en fait cas,
Il est Roy des couleurs puis qu'il plaist à ma Belle
En iuger autrement c'est ne l'entendre pas.
Or puis que l'equité conduit ceste belle ame,
Retirez vous de moy la fortune & l'esperoir,
Je me consommeray dans ma parfaite flame,
Seur de la recompense aquire à mon deuoir.
La musique ayant cessé Gnorise veint en son sie-
ge, duquel vn peu apres elle se leua, & se tenant
debout deuant l'Empereur, lui dit: Sire, nous*

678 *Le voyage des Princes*

auons commencé ceste seance, par l'hymne dont le sujet doit auoir lieu en vostre cœur: Que donc l'équité y soit, pour quelque chose que ce soit, d'autāt qu'il n'y a rien que ceste vertu qui vous rēde certain de vostre biē, duquel nous sommes asseurez, car l'Amour nous a promis que vous ne ferez point fraudé de vostre esperāce: & toutes-fois nous vous auertissons, qu'auāt que ce grand biē vo^o auiene, il vous cōuiēt faire paroistre vostre patiēce & iustice, qui se ferōt recognoistre par les tentations qui vous auiendront. Et bien que vostre ame ait esté quelquefois confuse, par les diuersitez que l'amour y a suggerees, si est-ce que estant ce que vous estes, ayant la raison qui vous conduit, il est expedient que ce qui est ordonné par les statuts de l'hermitage, eschee, à ce qu'estant legitiment tenté, vous meritiez d'estre heureusement satisfait. Ce qui vous a esté promis par espoir, & possible par hazard, pour detourner vos plus ennuyeuses pensees, & chasser ceste maligne humeur qui vous pressoit, vous est auiourd'huy promis realement, & en iouirez, si vostre constāce demōstre que vous en soyez capable. Auisez donques à maintenir vostre cœur & le rang que vous tenez icy, pour estre & persister tel que doit estre celui qui sied sur le tribunal d'amour, vous aurés peut estre quelques combats difficiles & des assauts extrêmes: Aussi des liesles abōdantes & des ioyes excellētes vous attendent. Or, Sire, vous verrés & oirés des merueilles, cela dit, elle se rassit & auisa le gouverneur d'Amelie de faire entrer l'estranger qu'il auoit en charge. Et vous, se tournāt vers Viuarābe, lais-

Fortunez. Entreprise III. 679

tant ce lieu de Cōseiller, venez icy au rāg de ceux qui sont en cause, le ieune Prince rougit pour la douceur de l'emotion où il entroit, à cause de la presēce de sa Roynē, qui entrāt esclatoit en ceste audience cōme vn beau Soleil. Le Prince se leuāt fit la reuerēce à l'Empereur, & se veint mettre au rang de ceux qui attēdent iugement. En mesme tēps, on vid passer la Belle estrangere qui fut recognue, & mesme de plusieurs de ses sujets, qui estoient venus à l'Anniuersaire. C'estoit la belle roynē de Sobare, qui dōnant vn petit clein d'œil à Viuarābe lui alla querir l'ame iusques au fons du cœur, & le prenant par la main, le fit auancer deuant l'Empereur: pour le respect deu à ceste grāde Roynē, on la fit seoir en vne chaire royale qui luy estoit preparee, puis elle parla ainsi. Sire, le siege que vous tenez, & la iustice que ie vous demande m'a fait laisser ma Souueraineté hors cēt enclos, à ce que despoüillée de toute grandeur, fors de courage, ie vous demande raison d'vn tort que m'a fait ce Prince, qui cōme moy, pour l'interest d'amour, est soumis à ceste iurisdiction. Il y a certain temps que Viuarambe venant chez moy, fut receu humainement, tant de moy que de tous ceux de ma court, estant fort agreable aux Princes, Seigneurs, gētilshommes & autres. Estant ainsi bien voulu, il sceut tellement vser de son bel artifice, & se preualoir de ses agreables industries, avec lesquelles il practiqua mō esprit curieux, & errāt qu'il l'engagea à l'aymer, ie m'ē trouué fort surpris: car ie ne scauois encor quelle esmotion estoit celle, qui tant audacieusement s'emparoit de la trāquillité de mō cœur. Or pour

680 *Le voyage des Princes*

le plaisir que i'y pris ne pèsant pas à la conséquence qui s'en deuoit ensuyure, ie n'y mis point d'ordre, ains m'y laissé emporter, tellemēt que ie me vi toute à vn estrāger, que ie ne cognoissois point bien que la beauté de sō bel esprit me fut en grāde recommandation: Ie n'auois pas toute égaré ma raison, partant ie me mis à penser ce qui m'estoit auenu, & ie trouué que possible ie me mesprenois & parauanture aussi que non, si que i'estois en suspens de ce que ie deuois resoudre; à la fin ie voulu mettre mon ame en repos, pour ce faire ie parlé à ce Prince, & le coniué tant, que pressé par serment de me declarer sa condition, son éstre, & ses parens: il me confessa qu'il estoit fils de Roy, ce qui fut cause que deslors i'acheué d'abandonner mon cœur, à souffrir la recherche qu'il faisoit de moy, pour obtenir mon amitié, & selon son desir qui estoit le mien ie le receu, & l'amour deueint mutuel à la charge & condition qu'il seroit tenu & serré au chaste secret de nos ames. Cependant il est auenu que cēt Anniuersaire estant publié, i'ay sceu qu'il falloit que tous les vrays & pudiques amans y vinssent, mesmes Viuarambe me fit scauoir ce qui en estoit, & depuis son absence (car il ne demeura pas long tēps en mon Royaume) me fit entendre par lettres les statuts & ordonnances qui sont obseruees es auantures qui s'acheuent icy ordinairement, & m'auertit des belles fortunes qui souuent y peuvent auenir, qui fut occasion que ie me préparé pour venir icy pelerine, faire mō voyage d'amour: ayāt mis ordre à mō equipage ie me teins prest & retardé mō embarquemēt, croyāt que celui qui

fortune. *Entreprise*. III. 681

faisoit professiō d'estre à moy meviēdroit querir pour m'accōpagner à ce deuoir: en ces entrefaites ie sçeu qu'il vous y conduisoit, ce qui me fut vn grand desplaisir, d'autāt qu'il me deuoit plus qu'à vous, Sire, non que i'aye regret qu'il ayt apporté de la commodité à vostre Maiesté, mais pource que ie suis offencée, attendu qu'il m'a laissē venir seule, comme le venant rechercher contre les statuts d'Amour, partant ie demande qu'il soit emendé de ceste faute à mon profit.

VIVARAMBE. Madame, ie ne puis représenter icy l'humble affection, dont ie suis fidelement voiié à vostre seruice, car elle est parfaite. Mais pour excuse en m'accusant pource que ie reconnois & aduouē auoir failly quand encores i'aurois fait mon deuoir, ie vous dis avec toute l'humilité que ie vous doy, que ce n'est pas moy qui vous ay recherchee, ains c'est vous qui m'avez forcé par vos perfections à vous seruir, tellement que vous m'avez conquis de haute lutte: quant à la faute que i'ay commise, ç'a esté par contraincte, pour autant que ie deuois bien d'auantage à l'Empereur que le peu de seruice que ie luy ay fait, attendu qu'il est cause que i'ay eu ce souuerain bien d'estre vostre, & en telle qualité vous seruant, ie suis venu luy faire seruice, pour commencer à vous rendre ce que ie vous doy: Parquoy ie me remets à vous seule, sans pretendre eschaper la peine que vous m'ordonnerez, ne voulant autre iuge que vous-mesmes, & reculant l'Empereur s'il luy plaist à cause d'Amour.

GNORISE. Je suis d'aduis pour l'Amour qu'ils soient renuoyez à leur propre discretion,

682 *Le voyage des Princes*

concluant à l'honneur & au deuoir. L'Empereur se tenant pour recusé, remit l'affaire entre les mains de la Souueraine, laquelle ayāt recueilly les voix prononça,

Le Conseil ayant examiné le dire de ces Amans, & les conclusions de l'agente pour l'Amour, a ordonné, qu'ils se seeroyent icy selon le rang de leur grandeur, remettant le reste à leur volonté, selon les loix & leur commodité.

L'Empereur donna la main à ceste belle Royne pour la placer en son lieu, & comme il la confideroit, il suruint vne auāture qui l'esmeut plus que toutes les autres : car vn peu apres que la Royne eut pris seance, elle se leua & ayant salué l'Empereur & le conseil d'vne honnestre reuerence, sortit & passa iusques à la porte de la Chambre, dont elle estoit sortie, où elle prit par la main vne Dame qu'elle amena, & la posa deuant l'Empereur, & dit, Sire, ceste Dame est en affaire avec vous, & desire que vous soyez son iuge, estant sa partie. Adonc ceste Dame ayant baillé & laissé la main de la Royne, se mit à genoux deuant l'Empereur, qui la recognoissant, car c'estoit la Fee Epinoise, s'esbahit fort & s'esmerueilla de son discours, qu'elle aduanca incontinent que la Royne de Sobare fut remise en sa place. Sire, puis que la Fortune a changé mes mauuais desseins, & qu'estant icy sous la iurisdiction d'Amour où sont donnez les Arrests iustes, & selon les interests des cœurs qui sont penitens, ie pense qu'il vous sera agreable de me remettre la faute que ie vous ay voulu faire, & de laquelle i'ay porté la penitence: Il est vray que l'Amour quin'espargne

fortuneZ. Entreprise III. 683

personne, a esté cause de mon delict. Je me faisois accroire que j'estois encores assez belle pour meriter la grace du Prince Cavaliree, & qu'il ne me deuoit point refuser son affection: Je l'estimois glorieux, pource qu'il ne me recherchoit pas, puis luy ayant déclaré mon amour, & voyant qu'il n'en faisoit aucun conte, ie me depité, & creus qu'il estoit insolent. Mais j'ay depuis changé d'opinion, ayant veu le beau suiet de ses affections, quand la belle Cliambe m'a esté presente, ie me suis reprise de ma presomptiō, j'ay pardonné & en mon cœur requis pardon à ce Prince. Certes il faut biē dire qu'elle ayt du merite en beauté, puis que ie la trouue belle: d'autant que ce n'est pas l'ordinaire de celles qui pēsent auoir quelque beauté de priser les autres pour en iuger vne plus belle que soy. Or elle est belle, parquoy ie confesse ma coulpe, mō offence & ma malice, & pource aussi j'ay prié la sage Lofnis de me pardonner, ce qu'elle m'a accordé sçachāt ma repentance. Au reste Sire, pour celà qui est du vostre, ie m'ē remets à vous, en vous suppliāt de cōsiderer puis que tout est venu à bien quelle excuse peut auoir l'ame qui fait faute estāt induite pour vn suiet de merite. L'Empereur faisant semblant deuoloit ouyr le cōseil, dit tout bas à la Souueraine, il faut que ie confesse que ie suis fort troublé, car ie voy ce que ie n'eusse peu pēser, & ie dis avec verité, qu'il y a eu vne notable prudence à dresser ces desseins, veu que ie sçay biē que ceste fille auoit en son courroux enuie de perdre les Fortunez, ie vous prie d'ē iuger à sa faueur & hōneur, & me laissez vn peu reprendre mes esprits. La Souueraine prenant les auis, prononça:

684 *Le voyage des Princes*

Sage Fee, l'Empereur est bien marry de vostre mal, dont vous pouuez vous accuser seule cause. Il veut que tout soit oublié, & que vous soyez restablie pour estre comme auparavant. Et pour ce qui est d'Amour, le Conseil vous promet de vous prouuoir : au surplus, vous estes enuoyee à Gnorise pour estre restituee en vostre premier estat.

Incontinent Gnorise sortit du parquet, & prenant Epinoise l'emmena dehors. Cependant le reste des causes fut plaidé. Et la Fee fut conduite en vne des cellules du Palais des secrets: là estant avec Gnorise elle se descouure, & elle luy appliqua sur le caractere de feu qu'elle auoit en la cuisse, vn remede fait de mercure corporel, de baume d'axunge de mullet, de sel de talk, d'essence d'Iris, & d'huyle de Saturne, qui aussi tost enleua la cicatrice qu'elle l'aua d'vn peu d'essence de lin, puis d'vn peu d'huile de talk, si que depuis n'y a paru, la peau en peu de iours estant rentree en son naturel, & partant Epinoise ostee de la peine où elle estoit touchant ceste marque serui- le, & de là elle fut renuoyee au Palais de plaisance, où estoient les Dames avec Lofnis & Olocliree. Belles ames qui prenez plaisir à ces rencontres & qui mesurez vos amours au pied de ces passions, ne pensez pas que nous vous representations toutes les circonstances des amours, si nous y taschions seulement, nos discours tiroient à l'infini, vn seul amour seroit capable de nous y ietter. Nous ne mettons deuant vos yeux que ce que nous auons recueilly de plus delié de ce qui a esté deduit en la presence de ce grand Empereur, auquel s'adressoient les actiōs

fortunez. Entreprise III. 685

peines & souffrances des Amans, à fin que les comparant à son mal, il y mist ordre par vertu, en comparant la douleur d'autruy à sa destresse : les fortunes des autres à son aduantage, & leurs faits à ses deportemens, & qu'en ce faisant il temperast la maligne humeur, & puis qu'en fin il iugeast excellemment que l'Amour & les Dames sont le beau feu des esprits auquel ils sont examinéz pour y deuenir parfaits comme l'or dans les ardeurs du charbon allumé: Mais ne nous destournons point trop: Gnorise se remit en sa place, dont soudain elle se leua, aussi bien vne belle cause s'acheuoit, & elle passant vers le peuple y auoit aduisé Serafise belle & accomplie Demoiselle qu'elle alla querir, & trauersant expres, s'adressa aussi au seruiteur de la belle, & les fit ioindre le barreau, tout incontinent il auint à ces Amans comme aux autres, & combien qu'ils ne fussent venus que pour voir, si est-ce que par la force du Talisman leurs cœurs entrèrent en l'humeur d'amour qui excite les passions. Adonc Serafise dit à ce Gentilhomme, Qui vous meinne icy Constant? Il respond, Le desir de voir, mais ie m'aduise, laissant à part ce qui s'est passé, que vous me detenez en vne grande peine, veu que vous m'avez promis toute amitié, & cependant vous ne faites pas beaucoup d'estat de moy. Aussi ie n'ay plus de courrage, mon cœur s'escoule comme eau mesprisee, & la valeur qui me releuoit l'ame apres tant de belles conceptions est esteinte: Adieu, Belle, il ne faut plus que i'espere, puis que vous me desdaignez. N'est-ce point ce que ie premeditois, & que languissant auprès

586 *Le voyage des Princes*

de vous ie craignois, vous auez vn esprit transcendant qui vous emporte apres des magnifiques idees, & ceste vertu qui autresfois m'eslançoit de mesme, est cause que vous recognoissant de telle humeur, ie m'afflige cruellement, & trespuchant aux escots du desespoir ie deschay de toute force, & principalement quand ie me propose vostre perfectiõ. Ie meurs doncques desolé par l'affliction continuelle que l'Amour me fait apprehender, pource que ie ne suis point assure de vostre amitié, veu le peu de soin que vous prenez à me le faire paroistre. Ie mets à l'abandon mes belles entreprises. I'enuoye au loin mes desseins, & me perdant ie fraudray l'attente de plusieurs à vostre dommage: i' oublieray les beaux trophées que ie preparois à vostre gloire, l'oubly que vous auez pratiqué pour moy, a tout esteint ma memoire. Que le desplaisir de perdre l'aspetance de son amitié est cruel! C'est fait, il n'y a rien au monde tant aymable que vous, aussi rien ne me defera que la perte de vos belles graces: voilà ie meurs oppressé des plus vrgentes extremitez du dueil, l'inquietude mesle mon ame de tant d'ennuis que ie ne me recognoi plus: Toutesfois en quelque estat que ie puisse estre, & fusse mesme en l'extremité, les restes des sospirs de mon cœur s'enuoleront avec vostre nom, & toutes mes pensees prenans fin vous auront pour leur dernier suiet, Serafise fit vne longue pause, puis luy dit le regardant d'un œil voleur de cœurs: Vous sçauéz que ie n'ay iamais eu dessein que de vous honorer plus que ma vie, m'asseurant en vostre fidelité, & ie ne sçay pour-

Fortunez. Entreprise III. 687

quoy vous vous estrangez tant. Je vous prie de viure en la tranquillité que vous auez acquise, & n'affligez vostre ame de tristesse, estant certain que ie ne seray iamais autre que ce que ie vous ay promis. Le peu de temps que ceste Belle auoit esté sans respõdre representoit l'espace de quelques mois qu'elle n'auoit riẽ fait entendre à Cõstãt, encor qu'il luy eust escrit plusieurs fois, surquoy il luy fit ceste responce: I'ay long temps disputé avec mes propres desirs, auant que me laisser transporter au desespoir, mais voyant que la constance de mõ cœur s'etretenoit pour neãt, se reduisant en vne vaine fantaisie, recreu de courir apres tant d'imaginatiõs, i'ay deliberé de me tenir à ma perte, & m'occupant doucement à desduire mes regrets, m'accuser quant & quant de mon insolence, ayant trop entrepris, & sans vous rien imputer que vostre propre plaisir, me dire moy-mesme coupable de mon mal. En ceste resolutiõ i'ay resigné mes volontez à la destinee, afin d'estre conduit selõ le hazard, vos beaux yeux triompheront comme il leur plaira, vos puissances seront à leur gré, & vos merites vous establissans Royne des cœurs me paroistrõt cy apres en heureux tableau où ie verray les rencõtres d'amour, de l'obeyssance duquel ie me reuolte, ne me reseruant que le plaisir que i'auray de voir les passades des esprits qui vous rechercheront, tandis que desdaigné ie m'endurciray contrẽ les pointes de la disgrace. Ne laissez pour tant de viure heureuse, estant contente de m'auoir mal mené. Je ne me veux point ressentir de ce dernier outrage que vous me faictes, me traictant en desesperé auant le temps :

688 *Le voyage des Princes*

n'est-ce point en vser comme on faict à ceux qui languissent sans espoir de reschaper, de me proposer des paroles qui autresfois eussent esté ma vie, & à ceste heure me sont vn traict desplaisant & mortel: ceste belle consolation & ces bonnes paroles en temps propre, m'eussent entreteu & fait viure, mais hors temps m'apportent du despit, & puis après ma resolution me sont indifferentes: voilà ce sont de beaux artifices qu'il me faut trouuer bons pource qu'ils viennent de vous, qui viuez de la gloire que vous obtenez sur tous les cœurs. Or belle ie me rauise, ie quitte toute dispute, ie me departs de toutes reproches, & veux auoir tort s'il vous plait: Mais si depuis tant de fois que ie me suis aduancé à mon deuoir, vous l'eussiez recogneu, au moins d'une ombre de bonne volonté, vous m'eussiez autant obligé que vos desdains exercez sur moy sans raison & si long temps m'ont cruellement estrangé: Toutesfois ayant lasché ceste despitueuse colere, ie pense à vos belles paroles, & me representant ce que ie doy à la beauté que j'ayme tant, ie vous veux desduire mes fantaisies, mes volontez, & mes recognoissances, pour ce que vos doux accens sont allez iusques au plus delicat de mon ame, & l'ont ramenee du destroit où son affliction l'arrestoit, pour se remettre à vous seruir, si le destin le veut.

*Un iour recognoissant que ie suis incapable
Belle de vous seruir i'en vins au desespoir,
Et prenant le chemin du desert effroyable,
Je voulu m'y cacher pour iamais ne rien voir.
C'est*

fortunez. *Entreprise III.* 689

C'est bien auoir des yeux de voir ce qui s'adresse,
Et de le discerner: Mais voir parfaitement,
Est voir le iour heureux des yeux de sa maistresse
Car c'est voir sans riē voir que de voir autrement
Pour doncques ne rien voir, i' esleus un Hermitage
Pour le lieu destiné du reste de mes iours,
Et me determinant dans sa grotte sauvage,
I'y pensois consumer ma vie & mes amours.
Je me determinois à ceste vie austere,
Afin d'estre puny de ma temerité
Et cherchant à ma vie vne vie contraire,
L'estois à ce dessein ardamment arresté.
Desia ie lamentois sur ma vie passée,
Dessous le triste habit voulant m'enseuelir,
Et de deuotion mon ame tant pressée,
Vouloit tout autre soin de mon cœur abolir.
I'estimois que ce monde estoit vne balotte
Formee de sauon, figuree de vent,
Et voulant l'oublier ma pensée deuotte,
En ma deuotion m'enfonçoit plus auant.
J'estois presque reduit par ceste desplaisance,
Et pensois resigner au desert mon vouloir,
Et comme n'ayant plus dessus moy de puissance,
Tout mon penser estoit Religieux deuoir.
Mais comme ie cuidois franchir ceste barriere,
Je sentis mille feux en mon cœur s'allumer,
Et pour y resister ie me mis en priere,
Et les esteindis tous, fors le doux feu d'aymer.
Plus ie pensois l'esteindre & plus la souuenance
De vos perfections le venoit exciter,
Plus ie m'en tirois loing, & plus sa vehemence
Plus aspre que iamais me venoit irriter.
I'en'estois presque plus qu'un descharné skellette,

690 *Le voyage des Princes*

*Où l'on ne cognoissoit que l'esprit & les os,
Et i'estois resolu, mais mon ardeur secrette,
Tant esloigné de vous me troubloit ce propos.
Adoncq ie recogneu que ie n'auois de vie,
Que celle dont vos yeux m'animent doucement,
Et que si obstiné ie ne changeois d'enuie,
Qu'il me faudroit perir trop desdaigneusement.
Pour m'oster ce penser ie faisois penitence,
Mais plus ie m'affligeois plus ie sentoie d'amour,
Et mon feu se seruant de ceste circonstance,
Se ralumoit de nuit pour s'enflammer de iour.
Ie pense que i'auois desir de me distraire
Du tout du souuenir de vos perfections,
Ie ne le voulois pas: mais ie le voulois faire,
Me combattant moy-mesme en mes tentations.
Depuis qu'on s'est soumis à l'amoureuse flame,
On ne se peut iamais desdire de ses vœux,
On pourroit aussi tost estre viuant sans ame,
Que viure ayant aymé sans en sentir les feux.
Et puis me souuenant de vostre belle grace,
Et que vos yeux estoient mes soleils de douceur,
Je sentis vn brillant comme vn esclair qui passe
Me venir arracher toute fascheuse humeur.
Adoncques resueillé ie repris ma memoire,
Laisant le triste soin qui de vous me priuoit,
Et suyuant les desirs de ma premiere gloire,
Je repris les dessins que mon cœur concenoit.
Je reuins voir vos yeux, & leur belle lumiere,
Me rendit esperdu tant mon cœur fut surpris
Après ie me remis en ma façon premiere
Au feu de vos beautex. reprenant mes esprits.
Et bien qu'encor ie sois indigne, qu'il vous plaise
Accepter le deuoir de mon humilité,*

Fortunez. *Entreprise III.* 691

*Mon ame toutes fois se promet pour son aise
Que vous ferez estat de ma fidelité.
Je n'iray plus tracer apres le triste ombrage
De ces lieux escartez, où se meurt tout plaisir,
Par des desseins plus beaux ie veux que mon
courage
Rende l'effet esgal à mon braue desir.
Aussi pour tout iamais tout autre soin i'oublie,
Rien ne me sera cher que vous porter honneur,
I'y suis determiné, aussi ie vous supplie
D'excuser les deffauts de vostre seruiteur.
Ma belle, il vous a pleu de m'estre favorable,
De m'auoir accepté, d'auoir receu ma foy,
Ie la vous garderay, & tant inuiolable:
Que tous fideles cœurs prendront exēple en moy,
En cest excez d'esprit tout rai de liesse,
Rentrant au bon estat de mon entendement,
Cet hōmage ie rends : car de vous ma Maistresse
Ie tiens l'honneur, la vie, & le contentement.*

SERAFISE. Voila l'humour du personnage qui se donne des trauerfes en m'en donnant, & ie n'oserois le tancer de ses perturbations qui me molestent. Car incontinant que ie pense l'en aduifer pour le reprendre, & destourner, son cœur s'en vlcera, & entrera en fougue, partant il me le faut & ie le veux traicter en patient, ioint que la fantaisie est si delicate qu'il est à mignarder comme vn enfant, possible avec le temps ses opinions deuiendront esgales à son nom, & ne m'attribuera rien de desraisonnable.

L'Empereur ayant ouy le Conseil, ces Amans entendirent cest Arrest:

692 *Le voyage des Princes*

Le Conseil a ordonné que Serafise continuera à iuger prudemment de ce qu'elle deura à Constant, afin qu'il soit recompensé des afflictions de son cœur à son occasion s'il se trouue digne d'estre gratifié de ses faueurs. Aussi Constant demeurera fidele à celle qui reçoit la gloire d'estre parfaite Amante.

DESSEIN DIXHVICTIESME.

Humilitez de Viuarambe à sa Royne. La Chambre de la Tourterelle. Quitte, libre, & iouyr de ses Amours. Amour immortel. Que c'est que Sentence, Arme, Deuise, &c. Pointe des Amours de Beledor. Les douces reproches de Calimbe à son Fortuné. Le frere d'Etherine vient en l'Hermitage.

CEpendant que l'Empereur auoit l'esprit attentif, Viuarambe prenant le temps fortit pour dresser vne partie de musique sur vn air faict en l'honneur de sa Royne, parquoy incontinent que l'Arrest fut prononcé, les voix & les instrumens accordez ietterent comme vne bouffee de vent retenu, ces premiers accords qui furent continuez en ces vers:

*Trop long temps estoigné de vos belles lumieres,
Je perdois tout espoir de vie & de bon-heur,*

fortunez. Entreprise III. 693

*Et comme tout distrait de mes ardeurs premières,
Mort à mes beaux desseins ie n'auois pl^s de cœur.
Encores ie ne sçay si i'ay de l'esperance,
Car vous meritez trop, & ie suis sans pouuoir,
Mais vos perfections me donnent assurance,
Que vous aurez esgard à mon humble deuoir.
Ainsi ie me releue & ie reprens courage,
Puis que i'ay ce bon-heur de reuoir vos beautéz,
Ie veux ainsi tourner tout à mon aduantage,
Establissant mon bien sur mes fidelitez.
R'alumé de desirs, & ronflonné de vie,
Ie viens renouveler mon cœur à vos beaux yeux,
La ma nuit en beau iour est toute conuertie,
Mon espoir estouffé deuient espoir de mieux.
Ie vous retrouue doncq Royné de ma fortune,
Oracle de mon bien, pour sçauoir mon destin,
Prononcez ie vous pri d'une voix non cōmune,
En me rendant heureux les Arrests de ma fin.
Vous pouuez tout sur moy de puissance absolue,
En vous sont mes desirs & l'obiet de mon bien,
Car puis qu'à vous seruir mon ame est resoluë
Après vos chastes yeux ie ne recognois rien,
Or disposez de moy selon vostre prudence,
M'empeschant d'esperer ou me donniât l'espoir,
Mais quoy quil en auienne, en ma persuerāce
Je demourray constant sans iamais en deschoir.*

Ceste musique terminee, l'Empereur se leua pour se donner vn peu de recreation, en diuersifiant ses plaisirs, & fut conduit en la salle du grand Palais, où estoient les Dames: La Princesse de Quimaleey estoit qui auoit accoinduit Etherine, qu'elle auoit laissée en

694 *Le voyage des Princes*

Amerinnie, où elle demeurera iusques au iour déterminé: Là estant l'Empereur, il commença à s'esgayer vn peu plus de coustume, & s'estant adressé à Olocliree qui estoit belle & sage, Princesse, deuisoit avec elle & avec Sarmedoxe & les Princes qui chacun pres de sa Maistresse participoient au bien qu'ils auoiēt aussi préparé à l'Empereur, lequel s'amusa assez long temps de diuers propos. Cependant Viuarambe discourant avec sa Royne, & continuant son deuis luy dit, Que direz-vous, Madame, de ce que ie m'aduance ainsi, & que comme importun ie vous presse possible contre vostre gré. Estimez-en ce qu'il vous plaira. Je vous diray toutesfois ce que ie cōçoy. Mais encores penseriez-vous qu'un cœur qui a pour conduite vn beau soleil, fust presomptueux ou deust l'estre estimé s'il le suyuoit? Et que ce soit temerité d'essayer vne grande fortune? LA ROYNE. Pourquoi vsez-vous de ces termes? auez-vous veu en moy quelque disposition qui vous induise à telles considerations? ie vous ay pensé offencer, pource qu'il m'est aduis que vous m'offencez vn petit, laissons cela, i'ay l'opinion de vous telle, que ie ne croy que vertu de vous, & partant tous effectz vertueux. VIVARAMBE. Puis que vous m'honorez de ceste bonne opinion, telle que vous l'auez à bonne occasion des courages aduantureux, & de moy guidé par vous, qui estes la plus belle lumiere du monde, ie veux suyure les plus aduantageuses aduantures, pour obtenir la gloire de meriter quelques fois vostre faueur. En cela ie n'entrepris que ce qu'il vous plaist,

fortuneZ. Entreprise III. 695

& ceste belle audace qui m'esleue, me seruira d'excuse, si que vous recherchât ie ne seray point importun. Et de fait, si ie n'estois assure par vo^r mesmes, qu'il vous est agreable que ie vous tesmoigne le seruice auquel vous m'avez obligé, ie n'oserois pas comparoistre deuant vous en qualite de seruiteur. Il est vray que quand mesme vo^r seriez contraire à mon desir, ie ne lairrais de perseverer, & quoy qu'il m'en peust aduenir, i'aurois ceste gloire de vous auoir voulu seruir, & d'y persister, combien doncques plus auray-ie de bien & d'honneur de m'addonner à vous, veu qu'il n'y a rien de plus magnifique que de tenter vne grande fortune: en quoy si ie manque, vostre œil qui m'a conquis à son plaisir, scaura destourner mes deffauts: car quoy que ce soit, puis que ie suis à vous, il est raisonnable que vous approuuiez les effets que vous excitez, & que vous les aduoüiez à ce que vos belles graces triomphent en maintenant ce qui vous appartient. En ceste belle assurance plein de deuotieuse volonte de vous redre tout deuoir d'obeyssance, ie vous prie de me continuervostre bonte en l'affection promise. La grandeur du respect que ie vous porte, m'empesche, mais l'assurance que i'ay en vostre clemence, fait que ie baise ceste belle main, & la rebaise d'une bouche toute d'humilite prouenante de cœur parfait. Ceste belle Roynie estoit bien aise de voir son deuot humilié deuant elle, luy racôtant l'humeur qui le possedoit au desir de son amour. L'Empereur cependant s'enqueroit de tous les obiets qu'il rencontroit, aussi par tout en ces Palais y auoit quelque chose qui disoit, sans

696 *Le voyage des Princes*

parler, & tout y parloit tacitement, enuelopant sous son figuré silence tout ce qu'il y a de plus beaux imaginations & recherches des beaux esprits. Entre autres, l'Empereur vid vers le septentrion sur la porte la figure d'une tourterelle, & il s'enquit pourquoy celà estoit. Sarmedoxe luy raconta que la chambre en laquelle on alloit par là estoit dite la chambre de la Tourterelle, en laquelle on logeoit les Amans qui estoient trop gays, afin de les faire vn peu deuenir melancholiques, à ce que ces deux humeurs meslees ils fussent en bon temperament d'Amour, estât, dit-il, en cecy vn fort notable secret. Les Tourterelles sont animaux magnetiques ayans telle vertu, qu'estans ensemble accouplez, & se faisant l'amour chaste, tel qu'est le leur vniue que entre tous, si quelqu'vn habite où sont ces oyseaux amans il sera touché de mesme passion, & si vn beau couple de mariez y demeure, leur amour sera tres-parfaict: que s'il aduient que le pair des oyseaux soit defaict, & que l'oyseau restant y soit conserué, il auindra que la personne qui frequentera ce lieu en demeure ordinaire, sera touchée de la mesme melancholie que le triste oyseau, quelque occasion autre qu'il y ayt. C'est ne plus ne moins comme il se rencontre que le Maistre d'une maison estant malade, & que le coq face vn œuf, tant que le pondeur & la pounte subsisteront, le dolent demeurera affligé, & la maladie continuera. L'EMPEREUR. Je ne desire point entrer en ces chambres de tristesse, pour abonder en melancholie, i'ayme mieux suyure ce

fortune. Entreprise III. 697

beau commencement de la quitter, & semble que ie voy à propos en escrit au plinte de ceste coulonne, *Quitte libre & iouyr de ses amours.* Ie vous prie mon pere de m'expliquer ce que vous en tenez, SARMEDOXE. Sire, ie vous en esclaireiray promptement, afin que selon nostre bon fondateur, ie puisse dire, Plus desiré qu'importun. Ceste Aulse est vn axiome du souuerain biē d'icy bas, lequel consiste en la iouissance de l'hōneste plaisir, sans qu'il en puisse ou doie suruenir, ou eschoir, de l'incommodité ou du mal. Or mal aucun ne peut auenir par la perception de la iuste volupté, laquelle suit les ordonnances diuines, & ne contrarie point aux bonnes loix humaines, & ne fait aucune transgression, par ainsi les loix sont libertez, & les libertez sont loix aux gens de bien. Si on est en liberté de passer outre les limites d'vne terre, & que la franchise en soit à deux mille pas, & on ne va que mille ou douze cent pas, on demeurera en pleine liberté, & on en aura encor plus que l'on n'en prendra, & par ainsi on voguera dans vne abondante grace, en laquelle l'esprit se refera de parfaite alegresse, ce qui ne peut auoir de beauté sans loix, lesquelles sont vn ordre accompli, outre lequel n'y a que confusion, qui est la perte de l'esprit, lequel s'esioit en l'ordre. En ceste exposition i'ay mis la liberté la premiere, pource que c'est elle qui fait qu'on soit quitte, car nul n'est quitte qui ne soit libre: Le quitte est celuy qui n'a riē de mauvais au cœur qui le transporte, & ne doit à aucun dont il puisse estre molesté: c'est le plus grand malheur qui puisse eschoir que d'estre redeua-

ble, d'autant que durant ceste rude debte, on n'est point à soy, & n'estant point à soy, on ne peut dignement ordonner de ses belles imaginatiōs. Estāt quitte, au cōtraire on n'a affaire qu'à ses propres pensees, qui instalēt l'esprit au souverain bien, le rendāt cōtant: & n'y a nul contēt, que celui qui se satisfait en ses particulieres fantaisies, reglees par raison, selon laquelle on a iouissance de ses amours. Or l'amour est vne émotion, qui comprend les desirs de tout objet souhaitable, parquoy celui qui iouit de l'objet, désiré en son esprit tel qu'il soit, iouit de ses amours, & en ceste iouissance, il sent son esprit libre & quitte de mauuaises craintes, & fascheux destours, & en telle latitude de cœur, il peut rendre à chaqu'vn ce qu'il semble deuoir à cause de la bien-seance, & ce sans ennuyeuse contrainte. Ainsi il est libre, n'ayant rien au cœur qui l'inquiete, ioint que la parfaite liberté est au repos de conscience. L'EMPEREUR. Je vous prie, Pere Sarmedoxe, ne passez point plus auant en ceste speculation, qui me remettrait en memoire mes deffaux, car par l'intelligence que i'en conçoÿ, ie iuge combien ie suis loin du but de l'excellence auquel ie pretens. Acheuons ce qui est bien commencé, afin que ie puisse iouir de mes amours, estant quitte & libre. Passons vers ces autres Dames, qui s'amusent à vn beau sùiet. En ceste humeur, prenant congé d'Olocliree, il fit paroistre qu'il auoit relasché de sa melancholie, aussi se sentoit-il poinçonné de quelques flames meslees d'esperance, lesquelles s'alumerent encor plus viues, par l'ob-

fortune Z. *Entreprise III.* 699

jet de la figure, sur laquelle les Dames s'estoyent arrestees: c'estoit vn Amour blanc comme nege, espargné en relief, sur vn fons d'agate noir, choisi tant bien, qu'il sembloit que nature eut fait la pierre expres: Cét Amour en geste, alumoit son flambeau au feu des Vestales, & au bas y auoit vn bord vermeil, où estoyent ces lettres d'azur.

Mon amour est immortel. L'Empereur ioint à la compagnie, chaqu'un prit plaisir d'en discourir, surquoy sa Majesté demanda à Sarmedoxe, si ceste figure estoit Deuise, ou Auise, ou autre, selon ce que les premiers ont déterminé. Le Sage, tant pour complaire à l'Empereur qu'aux Dames fit ce discours. Nous vsons souuent de plusieurs paroles: dont possible l'intelligence n'est pas tousiouts suyvie, & parauanture aussi elle l'est, & sur tout, en ce qui est dit Sentence Ænigme, Parabole, Symbole, Armoirie, Embleme, Deuise & Auise, & auons toutes ces parties souuent en la bouche, & est expedient de les cognoistre, afin d'en parler proprement. Sentence est vn discours pur en peu de paroles contenant vne grande signification; & n'y faut aucune figure ou couleur, pour la faire entendre. Ænigme est vn propos couuert, qui n'est entendu que par sa propre & particuliere interpretation, nous la nommons aussi Doute. Parabole est vne proposition figuree, ayant deux sens, l'un qui appert par les paroles mesmes, & l'autre est caché, qui toutesfois lui conuient. Symbole est vne parole, deuis escrit, ou signe & figure, ayant son intelligence en l'esprit, de ceux qui sont de mesme cabale, &

700 *Le voyage des Princes*

ont intelligence mutuelle. C'est aussi la marque de l'intention de quelqu'un, qu'il designe par ce moyen qui luy est particulier, ou bien c'est vne certaine conuenance claire, mais particuliere à certains qui l'ont entreprise ensemble. Armoyrie ou arme est vn signe ayant champ, couleur & figure, ou champ seulement, & ne doit signifier aucun nom de famille, si elle n'est fort ancienne, & aussi ne faut, & n'est seant qu'elle soit deuise, ou qu'elle la porte ou la signifie; Si d'auanture ce n'est en quelque tournoy, où la deuise est iointe aux armes, en faueur des Dames; ou si le Souuerain ne la donne telle, pour signifier noblesse acquise, ou denote quelque acte genereux & extraordinaire, de quelque grad ou vaillant: Embleme est vn pourtrait qui peut estre entendu seul sans escrit, & bien que l'on en face vn discours qui l'interprete, si est-ce qu'il n'y doit point estre sujet, mais cognu de soy-mesme. Deuise est vne figure qui seule n'est qu'un corps, qui ne porte pas toute son intelligence, car il faut l'ame pour l'entendre, laquelle est la parole qui luy est tellement coniointe, qu'aussi seule elle ne peut rien signifier. Auise est vn petit propos fort simple suyuant la pensee de son inuenteur, & s'entend de soy-mesme. Tandis que ce Sage discouroit, Beleador qui auoit receu quelque mauuais traitement de sa maistresse avec laquelle il parloit, pour scauoir l'issue de son auanture amoureuse, apres quelques petits deuis luy dit, Vous qui auez tenu ma vie si chere, qui l'auuez excitee, par celà qui est de meilleur es plus agreables douceurs qui se conçoient en

fortunez. Entreprise III. 701

aymant, serez vous celle qui la ruinera par l'aigreur de l'ennuy où vostre rigueur me iette? Soit s'il se peut: Il me faudra consoler en ce que i'ay eu le courage tant fidele, que d'honorer celle qui me ruyne, & qui sans occasion s'esioit de ma calamité, c'est tout vn, le ciel me vengera: car mon affliction estant diuulguee, quelque regret vous en surprendra, mais possible si tard, que ie seray peri auant que l'on ait pensé à mō secours. Elle luy repliqua, ie ne scay pourquoy vous estes en telles inquietudes imaginaires, pensez vous qu'il ne faille auoir autre soin, que d'espier le temps à s'auiser de vous estre attentiu? si ie n'auois qu'une occupatiō ie ne vaquerois qu'à icelle, mais il faut estre à tout, & puis les Dames ne bastissent pas le souuerain bien de leur cœur, sur les friuoles entretiēsdōt vous nous amusez, pour souuent nous abuser, quant à moy ie vay suiuant les rencontres des auantures qui se presentent, sans me donner autre souci que de ce qui me peut plaire, lors qu'il eschet que ie le trouue. BELEADOR. Viuez donc ainsi qu'il vous plaira, suiuant toutes vos fantaisies, quant à moy ie viuray sans changer tel que ie le vous ay iuré, les effaits me font iuger de vostre amitié, que ie croy estre legere comme l'ær, & vn effait extrême fera demonstration de mon integrité, & de la fidelité que vous ayant promise, i'emporteray avec moy quand ie me retireray des cachots de ce corps, desplaisant toutesfois d'auoir esté si malheureux, que mon amen'a eu autant loyale rencontre, qu'elle est iuste en ses desirs & desseins, qui estans tousiours égaux à vous aymer & seruir,

me feront oublier mon bien propre, pour vous accommoder du contentement que vous pretendez en vous distrayant de moy. Ceste douce aigre querelle d'amour eust esté plus longue, sans qu'avec l'heure & le iour qui se retiroient, chacun s'en alla en son logis. L'Empereur ce soir là, prit plaisir à son souper plus que les iours passez, & son cœur plus dilaté luy auoit permis de l'appetit, si qu'il entra en termes de conualescence. Apres souper, il voulut à sa coustume entretenir les Sages, & cependant les Princes estans avec les Dames, acheuoyent ce qu'ils auoyent deliberé pour Etherine, qui se trouuoit fort consolée de l'amour ferme de l'Empereur, qu'elle auoit veu comme il s'alloit promener, car la sage Gnorise l'auoit amenee en vne des chambres du pavillon, d'où elle auoit eu ce plaisir : Estans sur les auis de l'auenir, Caliambe tençoit vn peu son cher Cauaallee, en ces termes. Si vous eussies eue le cœur touché d'autant d'affection que vous auez la bouche pleine de belles paroles, ie ne vous accuserois comme ie fay à mon grand regret d'vn crime que ie suis contrainte de vous mettre à sus: Est il vray que vous n'avez point eu souuenance de moy, peut il estre que ie me sois mise en deuoir de vous rechercher, & vous ayez fait semblant de n'y penser point encor? ie ne veux pas croire que l'oubli vous l'ait fait faire, & que vous ayant sollicité vous n'ayez pas reconnu l'affection de mon ame: I'ay soupiré pour vous, i'ay languy pour vos perfections, qui seules sōt le bien de ma pensee, & il semble que vous soyez endormy sans penser à me consoler; I'ay fait estat

fortunez. Entreprise III. 703

de vous comme ie fay, encores autant que de ma vie, & vous sans considerer le trauail de mon ame, auez volagement trauersé où il vous a pleu, oubliant ce qui vous estoit acquis: le iour vous at-il peu voir, sans que vous ayez eu quelque esclancement de desplaisir? Ne vous estes vous point souuenu que ie vous ay escrit, & que ie vous priois de me mander que signifioit, que fermant ma lettre, le feu de la laque m'auoit attinte au doigt, & que ce signe estoit plus vif que vos discours? Si vous esties autant accompli en amours qu'en autres vertus, vous excelleries sur tous: Mais ie croy que vous auez laissé escouler toute affection, pour ne penser plus en celle que vous disiez estre cause de vostre desir de viure, laquelle ne vit qu'en vous ayment. **C A V A L I R E E.** Madame, vous qui estes l'vnique vie de ma vie, pourriés vous auoir la persuasion au cœur, telle que le propos en la bouche? Je sens bien que vous faites de grandes & notables accusations contre moy, entremeslant le miel de vos douceurs de pointes cruellement viues me representant trop de belles conceptions, que vous auez à mon suiet & en m'asseurant que vostre esprit en est occupé me manifestez vn cœur parfaictement vni, à l'obiet qu'il s'est proposé d'affectionner, dilatant vos pensées sur le reciproque amour que ie vous doy vous débattés avec moy ayant pris les armes que i'auois esleués, pour vous mōstrer par vn combat de courtoisie quelle est mon amitié; vous m'aués preueni en la douce reproche, que ie pensois vous faire de ce dont vous m'accusez, & par ainsi vous me tansez à propos, me remonstrant mon

deuoit. Et bien vous me pensiez corriger, & vous ne pouuez, car ie n'ay point fait de faute, & toutesfois ie supporte le châstiment: d'autant que par ce bel artifice d'innocence, vous m'obligéz tant estroitement, que vous me faites confesser que i'ay faillí, encor que mon ame soit sans crime, vos agreables attintes, font que ie veux bien estre coupable, & suis prest & appareillé à la punition, qu'il vous plaira. En ceste submission ie scay bien que si vous vous auisez de nos fortunes, & que vous me consideriez selon ce que ie suis estant vostre, vous aurés regret d'auoir pensé à la moindre opinion des taches: dont vous feignez dire que mon cœur est souillé: Car vous verrés clairement, que ce qui entretient mon esprit, est vne agreable douleur qui le tyrannise, & va menant en tant de diuersitez, qu'il n'y a que luy seul qui puisse supporter telle affliction, qui luy est tollerable, pour ce que vous la causez. Ne pensez pas que ie sois oublieux, de ce que ie vous doý, à vous ma Belle, que ie reuere en mon ame avec toute deuotion, & ne iugez point que i'aye le courage si peu penetré des esclairs de ma chere lumiere, que l'ardeur n'en soit penetrante & viue, & aussi estimez qu'un esprit affligé, & transporté de sa pure passion, n'est pas à soy. Je vous diray vne particularité, à laquelle possible vous ne pensez pas, & qui est la cause que plusieurs Amans se disent tourmentez, & en douleur & le font. C'est qu'un courage accompli & plein d'integrité, craint quand il ayme, que quelque chose s'oppose à son bien, & partant il en est tellement inquieté, que ce trouble luy fait tant de douleur,

Fortunez. Entreprise III. 705

de douleur, que souuent il ne se peut remettre:
A la verité depuis que vous m'enquistes par lettres, de la significatiõ de ce que le feu vous offensa, en fermant vng petit paquet, ie n'ay point eu de repos, & ie m'esbahis comment vous ne vous estes doutee de mon inquietude, & que ne l'ayez apperceue: Si vous vistes bien ma lettre, vous peustes iuger que les paroles ne partoyent pas d'un cœur tranquile, vous l'auiez bien iugé, & là dessus pour faire tomber le tort sur moy, & vous garentir en me mettant sus la faute, vous m'accusez d'oubli: C'estoit moy qui pouuois iustement vous en conuaincre, & presumer qu'un feu nouveau & vne flamme estrangere, vous brusloit pour vn sulet qui retiroit vostre pensèe de moy: Pardon Belle pardon, oublies ce feu estrange, & au lieu de m'accuser taschés de me consoler du mal qui me suruint alors; car ie fus en peine, parce que ie m'imaginay contre raison, plustost du mal que du bien; & ce feu nouveau me donna dans la teste, par vn bruit mauuais qui courut, & me fut rapporté, durant que nous preparions ce voyage, & disoit-on qu'un grand auroit l'honneur d'estre possesseur de vos belles graces: celui qui le racontoit ne scauoit pas comme il me toichoit, parquoy il en parloit plus auantageusement, deduisant ce qui en estoit pensé: selon le cours des discours communs; En verité ie n'estois pas fâché de vostre bonne fortune: car on vous donnoit l'heritier d'Orléans, mais i'estois infiniment ennuyé & affligé de ma perte! Toutesfois ie me dispofois à la patience, pource que ie vouleis

toujours croire que quoy qu'il vous aueint, ie ne serois point du tout frustré de ma douce part de l'affection que vostre cœur me doit ; Et que la beauté de vostre entendement trouueroit moyē de m'appaiser par raison, & me consoler honorablement. Ceci fut l'occasion de mes perturbations ordinaires, & croyant sans le croire qu'un autre eut obtenu ce que i'esperois, ie me resolvois à supporter ceste disgrâce, à quoy i'estois presque desia tant faconné, que vostre contentement tel que ie l'imaginois estoit le mien, & m'estimois comme heureux de penser que ie vous voyois en vne mer de plaisirs : Ceste fantaisie auoit desia tellement transmué mon cœur & changé mes desseins, que mon amour ayant consulté avec la raison, estoit prest de se transformer en vne amitié si parfaite, que les choses ayans eu effair en l'ayant recogne l'eussiez acceptee, & contrainte n'eussiez point estimé vostre contentement estre accompli, sans ceste particularité, qui eust esté de m'aymer de mesme, pour en ceste vnité de bien-vueillance, constituer l'vnique belle Affection. CLIAMBE. Ceste nouvelle comme vous la dites, estoit toute autre que ce qui se passoit, & i'en demande pourtant pardon à l'Amour & à vous, si vous le desirez : Il est vray & ie vous le dis comme il en va, que le Prince des Hospistes me veint voir, & non celuy que vous dites, qui n'eut pas esté mieux receu, d'autant que l'un ny l'autre n'eut peu estre accepté de mon cœur, mon deuoir me fit receuoir ce Prince avec honneur, à quoy i'adiouste l'artifice, luy faisant en apparence de

Fortunez. Entreprise III. 707

grandes demonstrations de luy vouloir du bien, ce que ie faisois pour destourner l'opinion de plusieurs qui comme ie l'auois descouuert, se doutans de nos affections, eussent voulu les empescher, & de fait ils craignent que ie sois vostre, pour ce que cela auenant, ils perdroyent les libertez insolentes & malignes, où ils viuent en nostre Isle en toute dissolution, contre la vertu au desceu du Roy. Ainsi entretenant ce Prince i'abusois mes espies, & vous conseruois en mon cœur, manlant mon amour si modestement qu'ils ne pensoyent plus à attenter contre vos affections, au preiudice de nos amours que ie desguisois industrieusement: Et, quant à ce Prince, ie le renuoyé fort à propos avec quelque commandement, dont il fut tres-aise & moy fort contente: car il se retira & ie partis incontinañt pour venir icy où maintenãt ie vo⁹ ouure m^õ courage, duquel vous ferés preuve cõme il vous sera agreable. CAVALIERE. Je suis & veux estre tant asseuré de la verité de ce que vous dites, que ie ne desire autre certitude que le tesmoignage de mon cœur qui vit de la pure flame qu'il alume en vous aymant, & ce n'est point vne vapeur vaine qui soit simplement passagere en mes affectiõs, c'est vne forme qui l'a penetré & qui durera autãt que ie viuray, laquelle iamais ne chãgera, ny diminuera. Aussi ie m'asseure qu'il n'y aura plus d'vne part ny d'autre d'alteratiõ en ceste perfectiõ d'aymer, d'autant qu'elle est cymentee par la vertu qui la rend immuable & permanente: l'en recognois mes sens tout remis, & en telle humeur i'embras-

se la tranquillité, ie repare mes belles intentions, que ie repren pour vous demonstrier la verité de mes passions legitimes pour vous, & de quelle fidelité d'amour, ie demeure constant en la fermeté des affections que ie vous doy. Quand ie vous ay veü, ie suis retourné à moy-mesme, & tout animé de consolation, ie r'entré en mes erres, ie recommence donc à viure en vous ayant, pour viure: & sans plus cy apres, m'alterer de mauuaises emotions, qui sollicitent les esperances à mal, ie m'appuye sur la fermeté de bonnes promesses où ie pose pour iamais le puiot de mes agreables mouuemens, & ne donnant plus lieu aux insolentes idees de mal, ie m'arrestay à ma fortune esleue, entremessant le plus serieux de mes exercices du penser qui m'occupe à la recherche du moyen de vous seruir: Je viuray constamment en ceste deliberation, & ne respireray que l'amitié dont ie nourriray mon ame qui vous a pour vniue obiect, mes fidelitez vous le tesmoigneront. Ils ptolongoient leurs discours & la nuict s'approchoit pour s'emparer du dessus de la terre, qu'ils furent separez par l'effect d'un bruit qui surueint: la cause en estoit l'arriuee d'Ahorant prince de Boron frere d'Etherine que les Princes furent receuoir & mener au Roy leur pere qui l'embrassa avec grand honneur. Il sembloit que cecy escheut à propos, car on auoit au secret conseil des amis contere avec Etherine, pour luy donner Oloclirce en mariage, moyennant la volonte des superieurs. Apres que les Princes eurent traite Ahorant, ils l'amenerent au logis d'Oloclirce où

fortunez. Entreprise III. 709

estoit Etherine, & firent entrevoir ces deux qui s'estoyent tant desirez, le contentement de ce frere & de ceste sœur, fut le sujet de ceste Serce, avec lequel les deuis entremeslez des ieunes Princes & Princesses s'estendirent tant avec la nuit qu'ils la passerēt presque: Mesme ce nouveau venu, sans se douter du bien qui luy estoit preparé, ne pouuoit laisser Olocliree, à laquelle il s'estoit desia tant addonné, qu'à peine creut-il que la nuit fut close, que la compagnie se desbandant, on sentoit la venue de l'aube du iour.



710



L'histoire véritable, ou Le
voyage des princes fortunez ,
divisée en III entreprises, par
Béroalde de Verville

Béroalde de Verville, François (1556-1626). L'histoire véritable, ou Le voyage des princes fortunez , divisée en IIII entreprises, par Béroalde de Verville. 1610.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE VOYAGE DES
Princes Fortunez.

ENTREPRISE QUATRIESME.

E N T R E E



E seroit vn dommage infini pour les curieux, si l'oubli enseuelissoit les actiōs magnifiques des Princes de Nabadonce: aussi ce leur sera vn profit exquis, de voir au iour les effets de si rares consequences égales presque à la lumiere. Tous les beaux esprits qui s'adonneront à ces auātures beniront l'heure en laquelle leurs yeux aurōt esté ouuerts pour discerner ces discours, & sentiront en eux mesmes vn absolut contentement, si tost qu'ils pourront descouurer quelque dessein: Or que chacun qui voudra s'y delecte, quant à moy i'ay

fortunéz. Entreprise III. 711

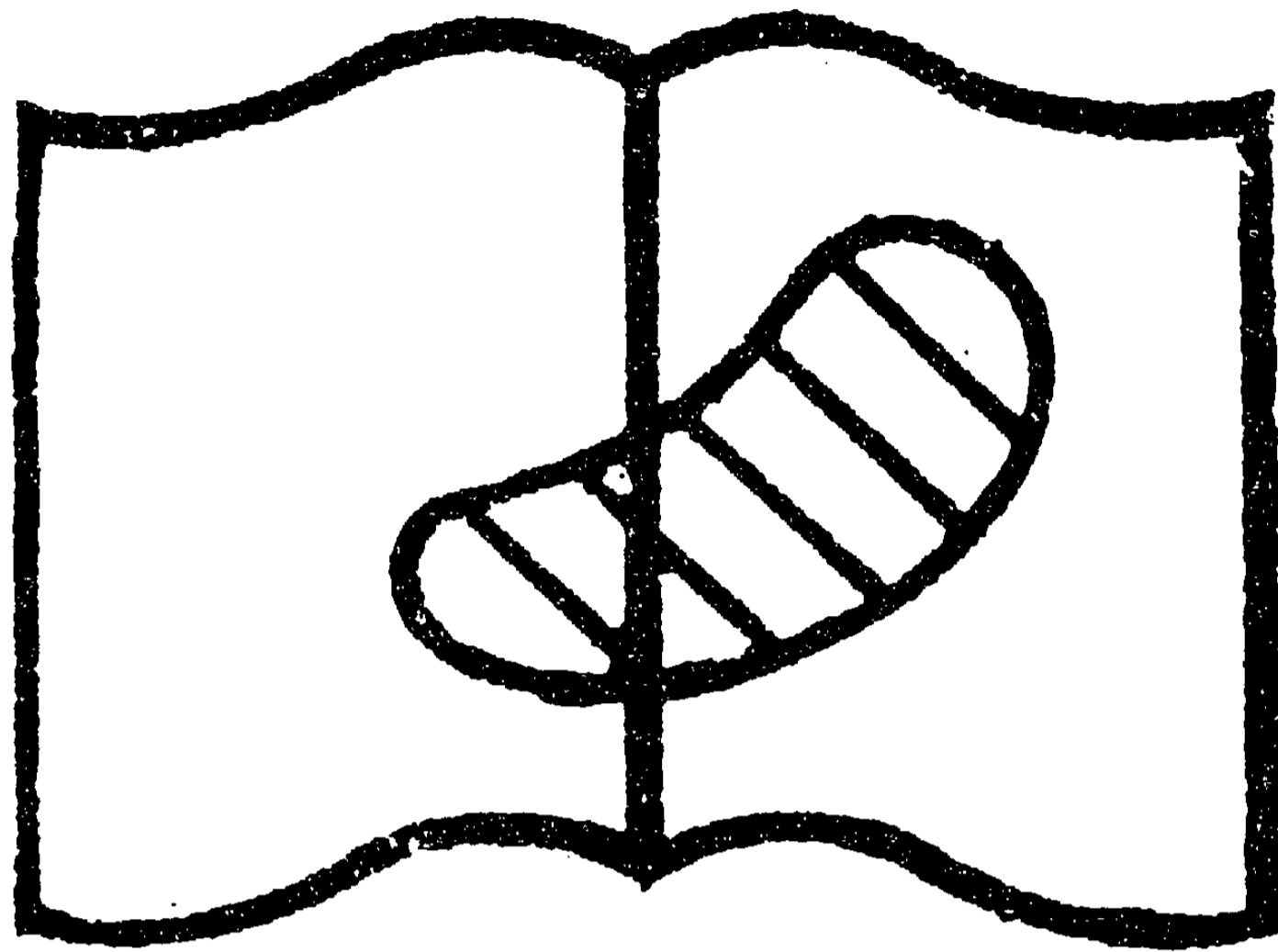
pris plaisir à retracer ces belles rencontres que j'auois comme delaissees, mais la bonté de mon cœur, & les excelléces de mes pensees m'ont incité à poursuiure, à ce que les esteincelles de mes delices illuminent plusieurs qui s'esuiuent de la naissance de cet ouurage.

DESSEIN PREMIER.

Le iour pour l'exercice de la Pieté. La semaine d'excellence reseruee pour l'Empereur, structure du lieu de deuotion. Artifice de la figure d'un crucifix. Basiment de sale esgale. De l'invention des lettres, de la science nottee. Comment ie deuins Curieux. Particularitez Royales.

LE temps estoit releué sur ses beautez, & la pureté du iour promettoit aux esperans toute felicité, le commencement de la lumiere denotoit que le reste de la iournee seroit de mesme suite, & en ceste douceur de temps, l'Empereur s'esueilla du plus gracieux sommeil qu'il eut resenti de sa vie, estant prest & vestu de drap d'or mignonement élaboré avec le histre qu'y donnoit la soye teinte en couleur de pavot champestre, & tous ceux de sa court habillez au semblable selon leur qualité, il fut parlé de ce qui estoit à faire. Desia le Roy & la Souueraine, à la requeste des Princes, auoyent or-





Illisibilité partielle

donné, que ce iour seroit seulement ainsi qu'il est raisonnable employé aux exercices saints, & de pieté, pource que nos actiōs ne doiuent point tant estre à nous pour y vacquer absolument, que nous ne tournions les yeux de nostre esprit, pour contempler celui auquel nous nous deuōs nous mesmes, & que quelque sūiet que nous traitions, nous ne deuons point y estre tant adonnez, que nous ne recognoissions la premiere cause, ceste essence des essences, ce grand Dieu qui nous eslargit tant de biens, & permet l'usage d'iceux, car il faut estimer que nostre principal deuoir est cestuy-là: le reste des affaires du monde, soit qu'on les die seruicuses ou autres, ne sont que nuages passagers: Et pourtant il fut conclud, que laissant toute autre affaire à part, on s'employeroit aux prieres & actions de graces, & que pourtant selon, que nostre humanité honnestie le requiert, l'on s'egayeroit avec modestie aux passetemps, qui sont la ioye de l'esprit, & le confort des sens. Adonc le heraut d'Amour fut appellé, & luy fut enioint de proclamer de par l'Empereur & la Souueraine, ce qui auoit esté resolu: Alors il sortit en son magnifique accoustrement, & montant sur le perron qui est la basse court, qui ja estoit pleine du bon peuple, qui venoit aux saintes ceremonies, & s'assembloit pour scauoir ce qui auiedroit apres, il proclama,

fortuneꝝ. *Entreprise IV.* 713

Auiourd'huy est le temps de la sainte Assemblée, pour la vacation à la pieté. La semaine prochaine en l'honneur de l'Empereur auquel elle est donnée pour son particulier, il sera aduisé au reste des affaires & causes d'Amour, & sera nommée la Semaine d'EXCELLENCE, libre aux Curieux.

Vn peu apres l'Empereur sortit, & s'achemina vers le lieu de deuotion qui est situé au plus bel endroit de l'Hermitage. Si en tous les edifices de Nabadonce il se trouue des excellences & raretez, il y en a en cestuy - cy, qui est le racourcy de tous les plus parfaicts bastiments du monde, lesquels n'ont rien d'exquis que la piece qu'ils ont empruntée de ce Theatre d'Architecture: Nous ne l'osons descrire ny pourtraire, d'autant que le proposant aux yeux il se mettroit tant d'enuie és cœurs des puillans curieux, qu'ils s'assembleroient pour démolir les superbes temples, afin de les reconstruire sur le modele de ce parfait. Et puis qui pourroit en supporter la magnificence, veu qu'aujourd'huy il y a si peu d'ames de proportion que celle que nous presenterions ne seroit pas entenduë que de quelques vns, desquels le courage est sans mauvais soin, sans ambition, sans auarice, & sans enuie. L'Empereur remarqua les traicts admirables qu'il peust apperceuoir en ce lieu, qui de tous costez reluit de pieces exquisës: car outre l'excellence de dedans, il n'y a endroit dehors, qui ne parle aux yeux & les arreste. Pour l'inte-

rieur il est tel qu'il contiēt tāt d'exāctes symmetries, qu'il esleue les cœurs des voyans en extases parfaites. Ainsi que sa Maieſté mettoit le pied sur le ſeiiil, Sarmedoxe l'arrestavn peu luy disāt, Sire, cōſiderez s'il vous plaist ce que vous voyez sans l'appercevoir. L'Empereur qui avoit l'œil prōpt & se ſentant auisē demeura vn petit pour esplucher les obiets avec la veuë, & contempler plus attentiuement ce qui s'opposoit: regardant au hault de la vouſte il luy fut aduis en montant ce pas qu'il vit la figure d'vn crucifix qui tomboit d'enhault, s'avançant il le perdoit de veuë, se reculant le voyoit parfaitement. Il prit occasion de considerer cest ouurage notable, pour, estant entré, le comparer aux autres. Il est certain qu'il se trouue peu d'artifices semblables: car il est naïvement fait, releué par tous les endroits de couleurs naturelles apposees artificiellement & d'invention non veuë autrepars. Il est de toutes sortes de plumes de toutes couleurs si bien collees & fermemēt appliquees qu'elles y persistent durablement. Minerue cōfesse que celuy qui est en son cabinet n'en approche pas, biē qu'il soit d'vn mesme ouurier, lequel en cestuy-cy a vsē d'vn art plus transcendant, & de fait il y a en cestuy-cy vne particularité merueilleusemēt remarquable, c'est que ceux qui sont dās le sain ct lieu ne voyēt point ceste figure, ce crucifix disparoist aux yeux & quelque peine qu'ils y mettent, ne le peuuent discerner. On n'en voit haut ny bas aucune représentation. Il n'y a apparence que d'vne riche vouſte figurant le Ciel où sont les bien-heureux, auquel on est attiré par la contemplation d'vn

fortunez. Entreprise IV. 715

ouurage tant extraordinaire, où chacun voit les heureuses impressions qui l'excitent à deuotion: Les obseruations que fit l'Empereur apres auoir rendu le deuoir à l'Eternel furent cause qu'il estoit haute heure, quand'il vint à la sale du Soleil, où le couuert estoit. En ce lieu tous les meubles sont d'or, & ce qui n'en peut estre, est doré, & le reste est d'or musaique, non pour l'espargne de l'or, ains pour donner le lustre, & garder la proportion aux estoffes & à l'ordre des meubles & pieces symmetriques qui y sont.

Le Roy de Nabadonce auoit fait par spécialité bastir ceste sale, de structure tant obseruee & de tel ordre, qu'elle estoit comme double, si que ce qui estoit le haut bout ou lieu plus honorable, ne l'estoit point d'auantage que l'autre, si que deux Monarques égaux y pouuoient estre également à mesme table, & tous deux seruis de semblable sorte, de pareille vaisselle & de seruicés égaux, & en mesme rãg. Ceste salle estoit carree, posée sur vn puiot qui la tenoit en iuste balãce, & y auoit au bas vn artifice de rouages qui ne faisoit point de bruit, car les roües estoient radoucies sur puiots obliques, si que l'engrenage se faisoit sans eschaper à coup, mais lentement, & ainsi la sale tournoit presque imperciblement, si que l'Orient deuenoit l'Occidēt, & de mesme consequēment selon le iour ordinaire. D'auantage aux deux parois opposites y auoit vne cheminee, & aux autres des croisees propres, le tout exactement fait selon les plus exquises pratiques de l'architecture. Les portes si bien situees que les seruicés estans à droict à l'vn comme à l'au-

716 *Le voyage des Princes*

tre, il n'y auoit que choisir pour le lieu plus eminent, vn bout estoit à mesme aduantage & autant aduantageuse assiette que l'autre, tant vn Prince que l'autre estans assis auoient place en mesme degré, la disposition estoit esgale: Ceci pourtant n'auoit point esté fait pour debat qu'eussent peu auoir ces deux Monarques pour la preface, d'autant que liberalement, volontairement, & de franc vouloir, ils s'entrededoient amiablement, & toutes les difficultez & presomptions dont les autres debattent, n'estoient point es fantaisies de ceux-cy. Ces observations n'auoient esté practiquees que pour faire paroistre l'excellence des ouuriers, le bon loisir du Prince & ses desirs vertueux s'occupans à soulager son peuple, le rendre à son aysé, pour en estre benit, luy faire iustice, se recreer en suiets de merite: & faire paroistre aux peuples qu'il est feant que chacun tienne son rang es assemblees notables, où la confusion faict voir de quel esprit sont menez ceux qui la causent: & l'ordre demonstre la bonté de cœur, excellence de courage, & grandeur vertueuse qui gouerne les ames de ceux qui scauent bien faire. Nous auions les yeux fort empeschez à considerer, & les oreilles esleuees aux discours, parce que ces Monarques en disants ne faisoient point employer les langues des flatteurs, ny des donneurs d'aduis pour pressurer la substance des peuples, ains commandoient aux bouches disertes de s'exercer sur suiets de merite: suyuant quoy les Sages dispuoient de choses notables, & tendans à la

Fortunez. Entreprise IV. 717

gloire de Dieu, où ils raportoient tout, le loüants des biens qu'il octroye liberalement, & comme les propos se forment les vns par les autres, il fut parlé de l'invention des lettres sur ce que les premiers hommes auoient tant de sciences infuses, que leur scauoir estoit vne abisme de doctrine, ce qui occasionna Sarmedoxe d'en discourir ainsi. Le premier homme eut la science infuse generally & spécialement, ce qui paroist assez par le iugement qu'il eut de nommer toutes les especes par leur nom propre, & significatif, & demonstrent le naturel, vertu, fins, & composition: Et pour ce que possible il preuoyoit que Dieu ne donneroit pas à tous vne mesme science, par ce qu'il n'estoit pas necessaire pour l'imposition des noms, ains seulement pour la cognoissance de l'obiet, il recueillit de ceste intelligence tant abondante certaines marques dont il fit vne Science que ses successeurs qui l'ont pratiquée long temps, & est demeurée à quelques vns, ont nommé Science nottee, laquelle a esté conseruée avec la Cabale en la mesme façon que nous auons veu que les peres la gardoient en leur excellent manoir où nous fismes vne descente, suyuant les auantures qui accompaignent celles d'Herodias. Par le moyen de ceste science on cognoissoit incontinant vn sujet proposé, & de ses notes on extrayoit vn caractère qui en particulier representoit le tout. Depuis comme au declin tout diminuë, l'entendement s'estant abbaislé, & encor plus par le peché, les en-

fans d'Adam n'ont pas eu si ample cognoissance, d'autant que la premiere science leur fut deniee, ou pource qu'elle fut perduë par la faute de ce-
luy qui l'auoit receuë, ou pource qu'estant par-
tagee les vns en eurent d'une sorte, les autres d'au-
tres, si que leurs inuētions furent diuerses, com-
me diuērsment ils heriterent de leur pere. Il
est aduenü que ceux qui ont esté vniuersels en
sçauoir ont par diligence & estude ou bonne me-
moire recueilly & gardé ceste Science Notteë,
& l'ont par charité ou amour de gloire laissée
à leurs intimes & successeurs, & à ceux qui e-
stoient les meilleurs d'entre les autres qu'on iu-
geoit gens de bien, & celà continuoit sans dif-
ficulté, tant que Babylōn estant entreprise, les
langues & la cognoissance furent troublees de
confusion, & ceste doctrine courut hazard d'e-
stre esteinte & perdue. Il est vray (pourautant
que Dieu ne nous punit pas exactement) que
quand la langue d'entre la famille, gent & na-
tion fut discernée & asseurée, les plus sages
qui auoient quelques restes de ce grand bien
s'auiserent par labour exquis, de plusieurs de
ces nottes, & figures des suiets & especes, si
qu'une partie de la science fut restablie es en-
tendemens, & continuee par quelque temps,
ce qui ne dura pas long temps, à cause de la
presomption des malins qui se fians en leur sça-
uoir plus qu'au don du Saint Esprit s'en glori-
fierent, & entrerent en sens repproué, dont le
Genie des Intelligences estant contristé, il lais-
sa les hommes sans les aider, tellement que tout
descheut glissant de mal en malheur, & ces bel-

fortunez. Entreprise IV. 719

les notes ont esté troublees, & leur notice a esté perduë & euanouye, & les hommes n'ont plus rien cogneu: Ceux ausquels quelque eschantillon de la bonne science estoit resté, cognoissans que le monde n'estoit pas capable d'un tant excellent secret qui desnoüoit toutes difficultez, & ouuroit la nature iusques aux plus reclus cachots, s'aduiserēt en celāt le meilleur d'ē publier quelque chose & telle, que sans hazard de dōner trop de cognoissance on le peust apprendre, & en firent vn abbrege: lequel fut assez pour tenir long temps les esprits en occupation, & ne declarer gueres, bien qu'il peust declarer assez, & quelquefois trop. En ceste vertu ils inuenterent le moyen de pourtraire les paroles, & non les choses & vertus, & se contentans de celā par grand labeur trouuerent les lettres, se rapportans analogiquement aux sons, aux voix, accords, accents, prolations, mots & paroles: Pour à quoy paruenir, imitans nature qui a quatre elemens, ils se figurerent quatre notes que binant, combinant, & triplant finiment, ils firent esclorre en lettres consonantes, desquelles ils extrayerent les voyelles & diphthongues que ils terminerent à ce que leur cognoissance estant certaine, on eut de la certitude de ce qu'ils engendreroient par leurs mutuelles rencontres. Ayant ainsi estably ces fondemens selon l'usage, force, & signification, de la plus parfaicte langue, ils ont proposé & laissé imiter leur admirable inuention à tous les autres de toutes langues qui selon le plus ou moins, de la pureté ou impureté des langages ont accommodé

leurs lettres aux paroles de leurs intelligences. Or les premières lettres auoient encor quelque signe de caractere signifiant, mais par l'ignorance ou promptitude des suyuants, les figures n'ont pas bien esté exprimees, tellement que la forme a changé, & par tant de fois a esté troublée, qu'en fin elle est corrompue, si qu'il n'a plus esté necessaire de s'arrester à la disposition des caracteres, ains se tenir simplement aux dictions demonstrees. Que si nous scauions bien les premières lettres, & les premières paroles, & inpositions, nous serions incontinent scauans, car ayans la cognoissance d'un nom propre, aussi tost nous descouuririons tout ce qu'il cache & peut: parquoy apprenans bien les paroles, le fons de la science nous seroit acquis.

Tandis que le discours se prolongeoit en beaux exemples, paroles triees & demonstrations exquisés, i'auois l'oreille attentive, mais encor plus les yeux & l'esprit au Roy: C'est ce qui nous perd que de penser obtenir des graces des grands pour nos beaux yeux, il leur faut faire du seruice qu'ils ressentent, ils ne se repaissent point d'imaginations, leurs cœurs ayment ce qui est perceptible, ils ne scauent combien ils doyent viure, ils desirent ce pendant qu'ils sont, iouyr de tout & obtenir ce qu'ils veulent, & ceux qui leur en fournissent quoy que vils qu'ils soient, sont leurs amis, qu'ils auctorisent, aggrandissent & maintiennent, ie ne le pensois pas, mais ie m'abusois à la douce vanité d'estre
câressé

fortuneZ. Entreprise I V. 721

caressé & laissant la doctrine de Sarmedoxe qui
 m'eust apporté du profit sans honte & seruitu-
 de, ie suyuois la courtoisie d'un Roy qui peut
 à qui il veut, & ie vous diray que le sens d'une
 exquise parolle que ie luy auois ouy dire sans
 qu'il pensast que i'y prisse garde, m'auoit dressé
 à la commodité, qui estoit cause que sans luy ie
 m'estoisourny pour les necessitez de la vie.
 Occasion que ne dependant en rien de luy, & ne
 desirant point de ses richesses, i'estois plus en-
 clin à sa grace qu'à son bien-faict, aussi cela fai-
 soit que i'estois plus libre, : Car qui espere d'un
 grand, le craint ou le flate, & qui n'en demande
 n'y espere, n'y pretend, il vit avec luy autant
 pour son propre plaisir que pour celui du Prin-
 ce. Et pour ce n'ayant aucune pensee de profit,
 ie m'arrestois à la courtoisie de ce Roy, lequel
 m'ayant reconnu fort affectionné de ses fils me
 fauorisoit de sa parolle & benigne approche, &
 m'eust volontiers gratifié & encor plus ayant
 sceu par ses enfans que i'estois autodidacte sans
 ambition, & content de ce que ie rencontrois,
 sur tout pour ce que ie ne demandois rien, car
 les Roys n'aiment point à donner à ceux dont
 ils n'esperent beaucoup, n'y à ceux qu'ils voy-
 ent qui leur sont humbles sans sçauoir qu'ils leurs
 soient necessaires outre le plaisir, & encores
 moins pretendent d'honorer de dons ceux qu'ils
 croient qui desirent s'approcher d'eux, crainte
 que les ayants remplis, ils s'escartent. Mais ie
 parle des Roys en l'air, ils ont leurs pensees
 avec lesquelles il les faut laisser: cependant que
 ie suis avec cestuy-cy auquel ie prens mon plaisir

722 *Le voyage des Princes*

fir pource qu'il m'est auis qu'il le merite, & ie me donne ce contentement de luy declarer que ie l'ayme seulement pour l'honorer, ainsi que ie luy tesmoigné par ce petit symbole.

Si i' auois le pouuoir egal à mes souhaits,

*Et que ma muse peust ioindre vostre merite,
Je dirois vos grandeurs en accents si parfaits,
Que mes beaux airs seroient des accomplis l'estite.*

Il est vray qu'à l'obiet s'esmeut nostre pouuoir

*Donc esmeu dignement i' auray de la puissance,
Me surmontant moy mesme en ce braue deuoir,
Tout ce que ie diray ne sera qu' excellence.*

Voguant dessus le plain des mers de vos grandeurs,

*Plus suruiendrot de vents plus i' estēdray de voiles
Et plus l'onde s'enflant fera de profondeurs,*

Tans plus ie dresseray ma nef vers les estoiles.

Quand ie diray de vous, mon air sera parfait,

*Les plus grans censeurs, n'y trouueront que dire,
Desia tout est si bien pour si digne suiet*

Que riē que tout parfait mō discours ne souspire,

Prince dont les valeurs on ne peut estimer,

Si vous auez à grē ceste petite offrande,

Pour chanter vostre gloire, on verra m'animer,

Si bien qu'il ne fut onc d'auanture si grande.

I'aurois trop de regret d'auoir si bien dit pour vn Prince de peu, tels que sont plusieurs qui ne scauent qu'ils sont, mon intelligence est à moy, & le Roy que i'honore, est le Souuerain de mes intentions : Mais ie me rauise de ce Roy qui m'ayant tenté par plusieurs discours fut aussi de moy mesme tatisfait s'il le vouloit estre, & ie m'ē eschappé le plus industrieusement que ie peu à couuert toutesfois, & le plus qu'il m'estoit pos-

Fortunez. Entreprise IV. 723

sible me courant avec discret usage de naïveté laquelle considerant il m'enquist assez violement où i'auois frequenté, qui m'auoit endoctriné, & comment & pourquoy ie m'estois addonné à la curiosité. Adonc contraint parce que ie prenois plaisir de l'estre par la douce force que me faisoit la benignité de ce Monarque dont la parole sortoit de l'abondance que couuoit son cœur aymant, & curieux. Le luy en fis le discours en termes de mesmes que ce que ie vous deduis : En nostre France où se perdent les richesses du iour, ie ne dis pas l'endroit, car personne ne m'en a donné occasion : Si la maistresse que i'y auois esleue ne se fust oublice elle auroit l'honneur que pour l'amour d'elle i'en eusse dict particulièrement, car rien que tel sujet ne m'y eust contraint : En ce lieu donc la où se retire la lumiere au temps que le Soleil traîne avec soy le plus furieux des animaux que l'on a imaginez resider en la ceinture celeste, est vne petite plaine en laquelle nature compose ses delices pour se resiouir, & nous donner du cōtētemēt : ceste terre est abreuee de plusieurs ruisseaux, ornee de simples pretieux, marquée d'agreables boscsages, terminee de delicieuses montagnettes abouties d'innombrables petites collines fructueuses, & couuertes d'vn air plus delectable que celuy dont on faict le plus d'estat pour la santé. Au milieu est vn petit roc qui en radoucissant sa montée se releue assez apertement, & constitué vne situation amiable tant il vient à propos de l'ordre de toutes les autres rencontres des artifices naturels qui sont autour

de là; environ le sommet sourd vne claire & belle fontaine qui enclost vn petit parc, qui deuient comme vne Iste pleine d'arbres salutaires, qui y sont expressément rengez en forme d'vne forest abondamment peuplee: Ce parc est gardé par l'Ange du Silence qui en a le soin, & qui n'y introduit mesme par hazard que ceux qu'vne ferme volonté d'estre parfaicts attire & excite à paroistre tels ou le deuenir, autant que le peut perceuoir la fragilité humaine, & encor faut il qu'ils en donnent preuue, en faisant bien à chacun selon raison; se gardant de nuire & suyuant de pouuoir entier & pleine volonté les saintes loix de charité. Ceux qui de faict se peuuent resiouir, qui sont les bien-nez & bien fortunez, & lesquels trouuent moyen d'y entrer, & visiter les raretez qui y sont avec iugement de les considerer, ont occasion de se dire pleins de felicité, car qui peut auoir espace de se reposer à l'ombre lors que le soleil est en conionction avec l'astre d'amitié, & d'y continuer vn peu la demeure, ils reçoient par l'influence meslee en l'ombrage, pureté d'esprit, beauté d'eloquence, & bonté de iugement, le tout par la diligence & soin de la Fée Barnie, qu'il faut soigneusement carresser & frequenter: C'est elle qui m'a duit aux curiositez que ie vay poursuiuant; Par elle, Sire, ie me suis duit à cherir ce qui est le but des vrais curieux.

Ce grand Roy ayant ouy ce que ie luy racontois de la situation de ce petit territoire, estoit ialoux en soy-mesme qu'il n'en auoit vn pareil en son Hermitage; & ie croy que si c'eust esté

fortunez. Entreprise IV. 725

quelque meuble transportable, il l'eut non seulement désiré, mais eut mis peine, diligence, & employé moyens pour l'avoir, tant la bonne curiosité le possédoit. Mais moy, hélas! trop inconsidéré, que n'aie eu l'heur d'estre plus long temps avec ceste bonne Fée! A la vérité si ceste excellente, m'eut gratifié parfaictement & qu'aussi si ie l'eusse aymée de parfaict amour, continuant és mesmes pointes dont quelquesfois ie la cherissois, ie me fusse rendu tât accompli que i'eusse conduit cet œuvre à l'egal des plus parfaicts. Mais quoy? on ne peut par dessus la fortune, ny paroistre outre sa capacité.

DESSEIN II.

*L'Histoire de Pleraste fille de la Terre, racontée
au Cabinet mystérieux.*

A Pres que l'hymne d'action de graces eut esté prononcé par les voix accordantes aux sons des plus parfaicts instrumens, & que les plaisirs succédans aux repas eussent recreé les esprits qui s'en entreteindrēt quelques heures: Les Monarques s'auserent d'entrer au Cabinet mystérieux où l'Empereur n'avoit point encor esté, & le Roy luy en vouloit donner le plaisir: on n'y introduit gueres de personnes, & encor faut-il que ce soit des intimes & bien voulus, & les plus fauorisez: l'eu ce bon-heur d'y estre

admis, i'estime que pour lors i'eu ceste grande recompense de ma fermeté & patience, car le Roy qui m'aimoit, comme ie pensois, au moins ie me le fais accroire, pour mon contentement: car les Roys n'affectionnent que leurs semblables, m'auoit commandé de me tenir pres de sa personne, & ainsi il me mit la main sur l'espaule comme pour luy ayder à cheminer, & ie passé avec luy & vn peu apres la porte fut fermee, à l'instant on ouit y frapper, & la Fée Gnorise qui auoit le gouuernement du cabinet, regarda qui s'estoit qui heurtoit, puis vint dire que c'estoit l'ancien Hermite, incontinent les Princes commanderent qu'il entrast, le Roy faisoit vn grand estat de luy, tant pour sa sagesse & âge, que pour sa bonté naïue qui le rendoit de notable merite: apres qu'il fut entré les Monarques le firent seoir entr'eux deux, & comme les deuis se multiplierent ils le prierent de leur dire quelque chose de beau & notable; Adonc l'excellent vieillard leur raconta ceste merueille. Puis que le lieu le requiert, que vostre iuste & belle curiosité le demande & l'ordonne, il faut que ie vous face scauoir l'excellence vnique & merueilleuse entre les miraculeuses actions de ceste force que Dieu a mise en l'vniuers, & qui se demontre à nous sous le nom de nature: Ie vous raconteray ce qu'aucun n'a encores déclaré, que personne ne peut scauoir & qui ne doit estre diuulgué, aussi hors d'icy chacun le tiendra enuicloppé dans son cœur, avec le prudent voile de silence. Mon Roy ie parle d'vn de vos

fortunez. Entreprise IV. 727

ancestres & bien que ie n'en doiverien declarer qui ne soit à sa louange, & à vostre aduantage, toutesfois ie suis forcé de vous deduire & représenter vn erreur qui l'emporta, & neantmoins cela tournera à vostre gloire, d'autant que vostre lumiere dissipera l'ombre que ceste faute eust peu faire paroistre, & puis le bien qui en est auenu faict que l'on en doit bien estimer, & croire que souuent nos maunaistiez ou plustost malheurs, sont en leurs operations tellement disposees, qu'il en naist de grandes commoditez, c'est vn des faicts du Souuerain qui ne veut rien perdre. Sire le Roy vostre grand pere estant desia d'age espousa l'heritiere des Isles, de laquelle il n'eut pour tous enfans qu'un fils, peu apres la naissance duquel la Royne mourut laissant le Roy en grand deuil, ce fils fut esleué soigneusement & bien nourri, le bon homme Roy n'ayant que cest enfant qu'il voyoit desia grand, en estoit tout consolé, & cependant il estoit attristé de n'auoir que luy, cela fut cause que par l'aduis des sages ioint au sien, il se remarria, & eut d'autres enfans, qu'il laissa en bas age, car il mourut deux ou trois ans apres son nouveau mariage, & vous laissa fort petit aîné pourtant de ce dernier liçt. Or donques ce bon Roy atteint des ans, & rassasié de iours apres auoir tenu le sceptre de Nabandonçe soixante ans accomplis, fist retraicte vers la multitude, & son fils aîné obtint le Royaume. Ce Prince auoit esté tenu d'assez pres par la prudence du pere qui ne le nourrisoit pas en Prince pour deuenir insolent, mais en fils qui doit

estre obeissant & le retenoit si qu'il n'eust osé faire les desbauches que l'on oit dire que font les grands & les Princes, lesquels s'y laissent emporter. Toutesfois se voyant Prince absolu, & goustant de la douceur que les Roys font esclorre du miel qu'ils saourent, possédant la souveraineté, ayant en main libre la bride de ses actions, se donna licence de s'essayer à la desbauche : Au commencement les honnestes ieuX l'enleuoient, puis les illicites l'ayans alleché, il se les proposa loysibles, tellement qu'il se glissa plaisamment au coulant des vices, & sur tout se roidit viuement à la suite de l'impudicité, de sorte que son bien souuerain estoit de rencontrer diuersité de suieets d'amour impudique. Suyuant esperdument ceste pointe lasciuue qu'il mesloit de l'exercice de la chasse, il auint que par vne partie faicte & non accoustumee il entra au Parc du buisson des Dames (ainsi iadis on nommoit le bois où est basti nostre Hermitage, & tout cet enclos où en quelques endroits vous auez faict oster les arbres nuisans, pour accommoder ce Palais ne laissant en son antiquité que la montaignette de la Mantichore & le lieu de ma Cellule) le Roy donques brofsant dans ce grand parc où personne ne hantoit ordinairement, que le Monarque & quelques particuliers qu'il y menoit, s'estant escarté il rencontra la belle Fée qui a esté ainsi nommée du consentement de toutes, à cause de sa perfection, elle estoit fille de la Fée Recluse qui a fait bastir le petit Palais que vos predecesseurs luy ont donné & que vous m'auetz continué apres le

Fortunez. Entreprise I V. 729

laig. qu'elle m'en a fait, ie le puis bien nommer Palais à cause de la grande l'excellence qu'il garde: Le Roy ayant eu la rencontre inesperee & non premeditee de ceste Belle, qui n'eut pas voulu consentir à dresser des parties pour donner occasion d'Amour: il l'a contempla & elle surprise, s'estant arrestee, & le cognoissant à son port & autorité, luy rendit le deuoir qu'elle scauoit estre de la bien-seance: luy gracieux comme on le doit estre aux Dames, l'arraisonna courtoisement, & ainsi eurēt ensemble quelques propos, apres lesquels il passa outre, & incontinent se retira & s'en alla chasser autre part. La beauté de ceste Dame s'estant representee à sa memoire, il se la mist tellemēt en l'opinion qu'il crut que iamais, rien ne l'auoit peu tant esmouuoir, que ceste belle, dont il l'esprist si viuement qu'il se resolut de s'y arrester, & de là en auant de se promener seul en ces bois: Il eut la cōstāce de ne faire point paroistre sa passion, car il fut plus d'un mois sans aller au parc suiuant avec les siens les lieux ordinaires. A la fin voulant donner lieu à ses amours, il se mit à suyure ses desirs, & s'en allant seul esgayer dans ces bois accōstoit la belle Fee qu'il vit si souuent & avec tant d'artifice amiable, qu'il luy fist trouver bon & auoir agreable son affection: & pource qu'il scauoit bien que les amours se forment par douceur, il en pratiqua tant, avec humilitez de deuoirs qu'il vainquit cest esprit qui viuoit sans artifice, ainsi quelque fin qui en auient les approches d'amour ont tousiours leurs commencemens par humilité & supplication, ce Roy ay-

ant par tel artifice faict les approches induisit la belle à luy vouloir du bien, & comme il la pratiquoit, pource que les amans n'estiment vray que ce qu'ils pensent, ne iugent serieux que ce qu'ils entreprennent, n'estiment bon que leur estat, il mist toute sa cure à ceste sollicitude, à laquelle il se donna entierement, oubliant tout autre soin, de sorte que ce qui lui estoit ordinaire n'estoit plus en sa cognoissance, son cœur n'estoit plus atteint de ce qui parauant le passionnoit, les autres dames qu'il auoit esperdument ay-mees n'auoient plus de grace, tous obiects de delices estoient sans attraits, il ny auoit que la seule Fee qui fust toute aymable, elle estoit l'v-nique qui couroit faueur, toutes autres estoient nulles? Il auoit mis son singulier plaisir à sortir seul par l'huis des iardins qui respond au parc, ne voulant qu'aucun le suyist, & de faict, ie le pensois dire, quand au premier il trouua la Fee il s'estoit debandé, & auoit commandé qu'on le laissast seul, ce qu'il faisoit pensant qu'il y eust là quelques bergeres pour en choisir à son plaisir, ne s'auisant pas que ce parc estoit clos de murailles & que personne ny hantoit, car ce lieu de tout tēps auoit esté dedié en solitude, & mesmes y auoit tousiours demeuré quelque Druyde, ou Fee, ou Hermite. Il entroit en ce parc seul comme pour entretenir ses pensees, sans qu'il donast à cognoistre le suiet qui le menoit. Ce beau suiet le retenoit seul & n'auoit rien en l'ame que ceste v-nique agitation qu'il mesloit des affaires necessaires du Royaume auxquelles il vaquoit assez, & bien que son amour fut comme effrené si luy

fortunez. Entreprise IV. 731

donnoit-il ceste bride pour auoir le bien de s'en entretenir avec le seul temoignage de son cœur. Les Princes, seigneurs & conseillers qui le voyoient ainsi prendre des heures de solitude, iugeoient en bien esperant que ce fust vne belle retraicte qu'il fist des vices pour vaquer à son deuoir, & pource trouuoient bon l'ordre & le moyen qu'il y tenoit. En ceste sorte il voyoit souuent sa belle qui le receuoit avec honneur, & luy rendoit tous les offices que la bien-seance commande, cependant il se multiplioit en la vehemence de son zele amoureux & ne pouuant plus supporter son ardeur, il pria la belle de l'exquise faueur: A quoy elle luy respondit prudemment, luy remonstrant ce qui estoit de l'honesteté qui l'empeschoit de commettre vn acte tant derogeant à sa qualité & grandeur, avec ceste remonstrance elle adiousta les pleurs signes de la pudicité du cœur: Ce Roy n'ayant pour but de felicité que la iouissance qu'il esperoit, luy dit: Belle ne pensez pas que i'aye le courage tant derogeant à ma propre cognoissance, que ie voulusse de vous quelque chose sans raison: ne croyez point qu'un amour inutile m'ait rendu vostre, & que le vain desir d'vser de vous soit mon dessein: I'ay bien vne autre pensee plus belle, & auantageuse pour vous: le desir vous auoir pour vniue Dame, celle qui aura ma vie en soin, & qui vnue avec moy par les iustes loix de mariage, portera sur son chef le Diademe qui n'appartient à autre qu'à la Royne telle que ie vous feray, & sachez que c'est mon attente & mon espoir. LA FEE Sire ie ne dou-

te point que vous n'ayez beaucoup d'affection pour moy. Car depuis tant de temps vous n'auriez pas eu le courage de prendre la peine que ie voy que tous les iours vous auez à tracer par ce bois, si quelque intention ne vous y mouuoit, Quant à ce que vous me proposez de mariage, ie vous prie de m'excuser si ie ne puis croire que cela puisse estre, d'autant quil y a des parties au monde qui vous seroient plus cōuenables que moy, qui pour tout bien n'ay, que la gloire de noblesse & d'honneur : Car les moiens de nostre maison ne sont pas assez grands pour nous esleuer en telle esperance : parquoy Sire ie vous supplie de m'excuser & croire que mon esprit n'est point tant ambitieux qu'il me face estimer estre capable d'un Roy, LE ROY. Ma Belle laissez ie vous prie toutes ces excuses, & considerations qui n'ont rien de commun à nostre affaire, ie vous desire & ay assez de moyen de vous faire Royne quand vous le voudrez : Il ne vous manque que la volonté, vous auez toutes les qualitez qui se peuuent requerir en cest affaire, vous estes issuë du sang Royal, he bien vne tige Royale produira vne Royne. Il adiousta tant de bonnes conditions à ces parolles qu'il cōtinua si long temps qu'elle y presta en fin l'oreille de consentemēt: Il luy conta qu'ayant fait de beaux preparatifs il l'a viendrait querir en appareil Royal, & que cependant il ne leur falloit autre assurance que leurs mutuelles promesses: les Roys & les Fees n'ayans de tous temps autres notaires que leur foy & leurs paroles, il ne leur estoit besoin d'autre

fortunez. Entreprise IV. 733

contract que le symbole de la foy, qui estoit de toucher à la main, à quoy elle obtempera: parquoy ayant pris la foy du Roy le mena à sa mere qui se laissa aisement emporter à cette belle aliance sans y penser que ce qui s'offroit iugeant de l'ame du Roy comme de la sienne, ioint aussi que comme tous amans, il ne disoit que ce qu'il auoit en l'ame, & ses propres deliberations l'incitoient à parler sans fard, car sa volonté estoit de faire ce qu'il disoit. En ceste deliberation il venoit au petit palais viuant en grande dilection avec la belle, & comme mari & femme passoient plusieurs bonnes delices ensemble au cõtentement mutuel de leur courage vni & accompagné de mesme espoir, ce qui a paru non que ç'ait esté notoirement pour ce suiet: car sans nommer celle qu'il auoit choisie, le Roy raconta à ses familiers qu'il auoit vne Royne qui en bref seroit seante sur le siege Royal des Dames de Nabadonce, & pour la receuoir faisoit dresser ce qui étoit necessaire, apprestoit des magnificences, ordonnoit des banquets & festins, dispoit des ieux & parties, tellement que les Princes & les plus sages de la court ne scauoient que ce pouuoit estre, d'autant qu'ils ne se doutoient point des amours du Roy: quelques vns parlãs à la desbandade, mais en cachette, imputoient tout cecy à l'humeur hypocondriaque qui pouuoit l'agiter, veu sa solitude ordinaire: les autres auoient d'autres pensees selon la dispositiõ de leur cœur: cependant le bruiet couroit que bien tost il arriueroit vne grande Princesse qui seroit la Royne fem-

me & espouse du Roy. Le peuple tout ioyeux en esperoit de la commodité : Les Princes s'en resiouyssoient, & tous les gens de bien s'esgayants esperoient que ceste Dame retiendroit le Roy, le retireroit de toutes desbauches, & de sa vie solitaire. Ainsi tout le monde attendoit ceste venue en esperance de grand bien : Et luy tousiours tendu à ses amours les continuoit avec la belle, ce qui dura assez long temps. Or cōme ces deux amans auoient ensemble resolu de faire paroistre ce qui estoit, que le Roy estoit en deliberation de faire abatre la muraille du parc pour l'entrée de sa Royne : Il survint tout à coup & sans que cela fut premedité, le plus malheureux dessein qui oncques fut ouy, Par vn malheur extrême, selon vne maudicte destinee, vn meschant Satan tout d'vn coup, & comme vn esclat de tonnerre va toucher le cœur de ce Roy qui venoit vers la porte du parc pour rentrer. Soudain il se reprit & retourna à la Fée, qui l'auoit acconduit iusques à dix pas de là & s'en retournoit baïsee & contente comme luy satisfaiët & avec son gré : A cest instant il rebroussa, & se hasta vers la Fée, qui oyant le bruiët de ses pas se retourna & vint à luy, & luy comme la voulant embrasser luy porta vn coup de poignart au cœur, dōt elle tomba morte à ses pieds ; il la destourne vn peu & leuant la terre aysee en ce lieu, luy ayant osté sa robe la cache en vne legere fosse, & plus loin va ietter cet habit dans le hallier, puis reprend son chemin où il fut assez long temps : car tout troublé

Fortunez. Entreprise IV. 735

il prist vne sente pour l'autre, en allant il iugeoit qu'il auoit bien faict d'oster cest obstacle à ses affaires, qu'aussi bien on luy eut donné blasme d'auoir obligé sa foy à vne fille des bois, & presumant tout au rebours de ce qu'il auoit autresfois estimé & creu, il se façonna à son desdain, & fortifia son cœur sur l'acte qu'il auoit commis. Or comme la longueur du chemin où il s'estoit fouruoyé, luy eut donné temps de conferer avec son despit, il se reuint à penser qu'il n'auoit point eu de respect à sa grandeur en se souillant de sang, qu'il n'auoit point porté reuerence au sexe, & qu'il ne s'estoit pour lors aucunement souuenu de ce qu'il aymoient tant, & que tout d'un coup sans cause il a hay ce qu'il tenoit si cher, il l'a contemné avec tant d'horreur & de cruauté, pensant comment l'honneur estoit tombé de deuant ses yeux qui furent lors fermés à toute bien seance, car à ce coup toutes les vertus estoient estouffées, & perirent en luy par l'excès de ceste furieuse opinion qui le fist par vne inique resolution deuenir meurtrier & enterreur de corps mort. En ce temps là il courut vn bruiet qu'il han-
toit es bois de la solitude vn Dragon assez dangereux, il s'en souuint, parquoy à sa demie repentance il adiousta vne consideration & imagina que sa faute sera couuerte par la pensee qu'aura la vieille Fée, que sa fille aura esté deuoree: à ceste pensee il en adiousta vne autre, c'est qu'il estime que pour quelques iours la sage vieille iugera que sa fille toute Roynne

sera allée au Palais royal, & qu'elle prepare les affaires pour la venir voir, & voila comment il feint sa consolation. Mais quand il fut de retour au chasteau, & sur le soir que sa folie fut refroidie, & que son cœur luy representa son offence, & ses delices perdues, son acte maudit & la personne qu'il auoit esteinte, faisant batailler ces contrarietez au son des trompettes de la repentance, du depot, du regret, & de la fureur: il entra en vne fièvre chaude, fomentee de melancholie tant vehemente, que ses propres furies rencontrant à propos, il est mené de frenaisie meslee de symptomes si cruels, que multipliez par le souuenir de l'enormité de ce forfait, il est accablé d'une maladie desesperée, laquelle dès son entree montre les dents aux medecins, se rit des remedes, s'esgaye des restaurans, & poursuit son histoire sans que rien puisse resister à sa force: tellement qu'en sept iours il est tout abbatu; mais comme à l'instant que la mort qui n'auoit fait qu'un pas depuis qu'elle auoit suivi la maladie, fut prest de luy faire sentir la derniere partie de son acte, l'esprit luy reuint vn peu, & en ceste petite remission en bon sens, il dit ces mots: Je suis prest d'expirer, ie recognoy mes fautes, faictes vn cenotafé à la Roynie, egal à mes obseques. Il n'eut pas loisir d'en proferer dauantage, que sa parole & sa vie s'exalerent ensemble, & par sa mort le Roy vostre pere fut saisi du Royaume à l'âge de dixsept ans ou enuiron. C'est icy que la Fortune a montré que les goules qui sourdent des vieilles souches, sont essentiellement viues,
bien

fortuneZ. Entreprise IV. 737

bien que rares, & autant que celles qui ruiffelent des ieunes arbrisseaux, car la bonne vieille apres auoir long temps attendu sa fille, & ne la voyant point, entra en diuers soupçons, & tels que le Roy auoit parauant deuinez, vne pensee estoit tantost suiuite d'une autre, puis apres auoir long temps debatü en son cœur la premiere opinion, succedoit à toutes les autres, à laquelle aussi infinies autres se rencontroyent: Elle concludoit pourtant, selon la bonne opinion qu'elle auoit de sa fille, qu'elle n'eut pas voulu faire vn destour en sa vie mal à propos, ny rien attenter ou entreprendre sans son congé incontinent que ce bon auis l'a consolee, vn autre la trouble: car elle va rauassant tout autrement, & en ceste inquietude, apres que quelques iours ont passé, elle resout avec la mesme magnanimité, qu'elle l'a entreprise de rompre sa reclusion: En ceste nouvelle & raisonnable ferueur, oubliant les vanitez des tristes vœux, elle brise sa robe qui la retenoit, la iette bas, & se reuestant d'habits cōmuns & legitimes sort de son habitacle, va & vient, trace & retrace par le parc, & faisant fondre ses yeux en pleurs de douleurs, va cherchant non sa fille, mais quelque signe qui luy declare si elle a esté obeïssante, ou negligente de son deuoir: elle ne peut se resoudre: Si elle eut esté de l'humeur de ces vilains courages, qui ou n'ayment rien, ou se rendent endurecis contre ce qu'il faut aymer, elle n'eut bougé de son enclos, mais la tendre affection qu'elle a vers sa fille prouenüe d'un pere aimé, la fait auoir de l'amitié: & en ceste bonne ardeur, elle va questant ce qui a esté à elle: Helas

ô pauvrette! elle en trouue la robe sur les ronces, c'est à ce moment, que la bonde de ses larmes est ouuerte, les ressorts de ses yeux sont lâchez, & adonc elle va lamentant sur la croyance qu'elle a que sa fille n'est plus: & puis qu'elle s'est destinee & resoluë à courir les bois elle ne veut plus autre occupatiõ qu'aller & venir par le parc. Estant en ceste inquietude elle se rencontre à l'allee ioignant les murailles, & elle oit du bruit de plusieurs gens qui cheminans à foule forment vn murmure insolent, elle se haste & arriuant à la petite porte qui regarde sur ce chemin l'ouure, & ayant veu vne vielle femme qui passoit l'appella; la vielle va vers elle: Mamie luy dit elle, ie vous prie me dire quelles nouvelles il y a & que signifie cette multitude de peuple allant & venant, la vielle luy raconta tout ce qu'elle auoit recueilli du discours des vns & des autres: Que l'on faisoit les funerailles du Roy qui estoit mort d'une fièvre chaude, dont il auoit este tourmenté iusques à la fin, excepté qu'auant mourir il auoit dit sans autres paroles qu'on fit les funerailles & celles de la Royne qui estoit deffuncte. **L A F E E.** Quoy mamie, le Roy estoit il marié? **L A V I E I L L E.** Non pas que ie sache, madame. Mais on dit que s'il ne fut mort, ou n'eust point esté malade que tout estant prest, il deuoit aller querir & amener vne belle Royne, pour l'amour de laquelle il auoit fait ordonner tant de magnificences, que c'est merueille, & le bruit estoit certain que ià il l'auoit espousee, mais on ne scauoit & ne scait on encores qui elle est & d'où: Et pource que

fortunez. Entreprise IV. 739

Le Roy en mourant par ses dernières paroles a ordonné ses obseques, & de la Royne, les sages ont auié qu'il seroit ainsi fait, parce qu'il faut obeir aux dernières volontez. La Fee ayant ouy ces propos remercia la bonne femme & se retira ayant fermé sa porte, & se mit à considerer ces paroles de la vieille, & à faire trop d'imaginations sur ce qu'elles luy pouuoient donner d'auis, pensant qu'il y auoit quelque chose de bien caché en cet affaire: Ou que le Roy auoit emmené sa fille & enuoyee quelque part pour la destourner du monde ou l'auoit fait assassiner ou ietter en la mer, & rauassoit tant diuersement qu'elle ne se pouuoit resoudre qu'à la perte de sa fille, qui fut la finale pensée, ce qui luy causa tant de deuil, que si la vielle l'eut peu faire mourir, elle l'eut esteinte par cet excez de desplaisir. Or les Fees ont vn don de nature plus que nous, à cause aussi de l'usage qu'elles ont de la liqueur du grand vegetable, c'est que leur ame vegetable est pareille à l'endelechic qui conserue le monde, si que l'ame raisonnable estant departie d'elles, bien que la vie s'exale, leurs corps & principalement des ieunes, sont long temps comme viuans d'autant que le baume naturel est plus fixe en elles, & par ainsi leurs corps sont plus longuement en vn estat apres la mort, auant que la corruption les puisse donner, ce qui presque arriue à ceux qui ont eu la faueur de l'excellente Xyrile. Cette bonté de nature fut cause que la petite creature qui estoit au ventre de la Fee deffuncte, fut transmuee en vn germe vif, conseruant son ame, si que se vi-

uisant par la vigueur du lieu au temps prefix, il en issit vne tige nouvelle & peu connue. La vieille Fee allant & venant es lieux où iadis elle f'estoit promenee, & auoit plusieurs fois mené sa fille tant aymee, & tant regrettee, auisa entre les milliers des plantes ceste nouveauté, elle se trouua surprise, car elle n'en auoit iamais veu de pareille, parquoy elle s'y arresta, la considerant attentiuement, toute esmeuë de telle rareté, se mit à la contempler, & avec tel soin, que iournellement elle la visitoit, si qu'en fin touchée d'affection & grand desir de scauoir, s'auisa de gratter doucement à l'environ, pour descouurer si elle trouueroit quelque chose de semblable, ou apperceuroit ce que ce pourroit estre, par les rainceaux des racines. En ce desir s'esloignant assez, de peur d'offencer ce sujet incognu, elle fouilla en vn lieu où elle reconnut qu'il n'y auoit pas long temps que la terre auoit esté remuee, car elle n'estoit pas ferme comme autre part, ainsi elle s'auantura de descouurer, son Genie la pressoit de leuer la terre, & fouiller vn petit plus auant, & puis vn petit, ce qu'elle continua lentement de telle sorte, qu'elle trouua sous ses doigts vne resistāce plus vnie que dessus. Helas, qu'est-ce qu'elle trouua? elle eut bien voulu n'auoir pas esté tant curieuse, & toutefois elle eust esté infiniment marrie si elle n'eust fait ainsi, au pris qu'elle eust enfoncé lentement, elle descouurit la teste d'vne personne, elle en toucha la peau, en vid les cheueux, & puis passant outre, leua toute la terre d'autour le visage, & reconnut celuy de sa fille tant chérie, les

fortuneZ. Entreprise I V. 741

cheueux estoient trop beaux pour estre mesco-
gnus, son œil encor qu'esteint trop aymé pour
estre oublié, & le reste tant de fois plus agreable
que tous autres, trop estimé pour n'estre point
desiré encor vne fois: elle void sa fille morte,
reconoist son nez, son front, sa bouche, &
ses ioues, elle les remarque quasi comme estant
en vie, elle les void sans mouuement & sans res-
piration, y iettât ses yeux pitieux, les iuge comme
si elle venoit d'estre couchee en ce triste tom-
beau, Misérable mere que peux tu penser ha do-
lente! il fallut qu'elle prit patience, car elle ne
scait à qui se prendre de ce dōmage, son conseil,
sa deliberation, son espoir, & sa derniere resolu-
tiō est de se lamenter. Diuerses pensees la trou-
blent, plusieurs desseins l'occupēt, elle ne scait si
elle doit oster de là ce corps aymé pour l'hono-
rer d'une sepulture plus auantageuse, toutesfois
apres plusieurs remuemēs d'esprit, elle iuge qu'il
le faut laisser là, pource que parauanture ce tige
admiré des quelques iours passez en peut issir, &
pourtant dès lors accomplissant ce qu'elle pou-
uoit de lamētations couurit ce beau miroir qui
auoit esté l'obiet des delices d'un Roy, & qui eut
esté l'attrait des braues qui l'eussent veue, & auāt
qu'y remettre la terre, ietta dessus vn beau mou-
choir de lin asbestin, en symbole de l'enseuelisse-
mēt qu'elle lui eut fait, si elle eut osé remuer tout
le corps, laissant en ceste sorte ce qu'elle trouue
ou elle ne le cherchoit point, & puis recōmandāt
à la terre le reste de son deuoir, se prepara de fai-
re vn dernier office à ce corps, dont ayant auisé
le tour, prit de petits bois & eschalats dequoy

elle fit vne douce haye à l'environ de sa deffuncte & ietta dessus vn linceul fort delié qui n'alloit pas tout abas, puis fit encor vne autre enceinte plus loing. En apres ayant auité à ce qu'elle vouloit acheuer, prit les mesures du lieu ainsi qu'elle le proposoit, & ayant tracé le plan & deuis de ce qui la mouuoit, alla à sa petite porte ou ayant appelé quelqu'un à soy eut moyen d'assembler des ouuriers, qui firent vn beau bastiment selon le dessein qu'elle auoit pourtrait: Ces maistres en leur art, tant maçons, que charpentiers firent tout ce qui estoit necessaire, si qu'au iour dit, ne fallut que sur le lieu eleuer le tout, ce qui fut executé en peu de iours, sans qu'aucun ouurier entrast dessus la terre separee. Ce bastiment eleué, compris d'entre-las de chiffres, & diuersitez de deuises, & traits d'architecture, fut par elle peu à peu, accompagné de tout ce qui l'accomplit, & le faisoit en intention d'un parfait & bien heureux tombeau à sa fille, le rendant propre & paré, elle osta les deux petites hayes & circuits, qu'elle y auoit dressez, donnant tel ordre, que le tout estoit dignement approprié; avec la commodité des plantes qui n'estoit pas empeschée, la sale basse estant assez spacieuse. Avec le temps, elle aperceut que la tige nouvelle auoit beaucoup profité, & qu'elle rempoit sur terre de la longueur de sept pieds ou plus, & du bout en vid faillir vne fleur, qui n'estoit semblable à aucune autre, car en ordonnance & beauté, elle les surmontoit toutes; ceste bonne femme prenoit vn grand soin, en visitant ce nouveau spectacle, ceste fleur qui

fortune Z. *Entreprise IV.* 743

jour à jour grossissant, en fin s'ouurit doucement, & adoncques elle vid sous les ouvertures esclailleuses des feuilles, vne petite representation de personne enuelee es replis mignons de sa couverture naturelle, elle ny voulut point mettre la main, ains laissa faire nature qui par fois faisoit que la fleur s'ouuroit pour manifester les richesses qu'elle couuroit: Elle eut patience, amusant ses yeux à la contemplation de ceste merueille, qui peu à peu s'apparut en forme parfaite de fille belle, & bien proportionnee, & iointe à la tige par le nombril; au pris que ceste belle croissoit, aussi les fueilles qui luy seruoient de vestement croissoyent, ceste bonne Fee se trouua consolée par ce surjon, d'aupres duquel elle ne bougeoit gueres, là soignant amoureuxment & delicatement: elle luy presenta du lait, mais elle n'en vsa point, se contentant de sucoter vne doiillette fueille qui frayoit sur sa bouche, de laquelle s'exprimoit vne agreable liqueur qui la substantoit; Prenant croissance, & estant apriuoisee par la sage Fee, elle s'accommoda à receuoir du lait, & ainsi v sans de nourriture d'animal s'estrangeoit à demi de celle de plante. Le temps, la nature, le soin & diligence de l'ancienne Dame, conseruerent l'estre de ceste mignonne qui creut peu à peu, tellement que grandette elle aprit à parler, vsa de la cognoissance, & en fin se parfit en belle Dame, sage & accomplie: & pource qu'elle estoit fille de la terre, son bon Genie luy decella l'excés que le Roy auoit commis vers sa mere, dont elle informa l'a sage Fee, laquelle la voulu tousiours

tenir secret, & l'eut esté d'avantage, sans qu'elle m'a commandé expres de le vous descouvrir en ce temps, cependant ceste ancienne Fee eut ceste compagnie pour acheuer avec quelque lieffe, le reste de ses iours, qu'autrement elle eut trop peniblement trainé au sepulchre, avec difficulté & desplaisance. Or, Sire, il y a vne certaine cabale entre les Fees, les Orthofiles & les deuots à Xyrile, qu'en quelque part du monde qu'ils soyent, les vns ou les autres, il y-a moyen que tous sachent ce qui se passe parmi les autres, en leurs auantures & particularitez plus secretes, ie ne vous deduiray point icy ce moyen, car il nous fut discouru en vostre presence, quand nous aprismes les secrets qu'a occasionnez l'auanture d'Herodias. Par ceste industrie ou bonne rencontre, la Fee du mont de Cecenis, qui est en nostre contree, & laquelle ie voyois souvent, l'aymant en tout honneur deu à sa perfection, me racontoit ordinairement & à propos, des dits & merueilles de la Fee Pleraste fille de la terre, & m'en disoit tant de menus miracles, & bonnes merueilles, qu'elle m'enflamma de venir icy, pour voir si ie pourrois voir ce qui en est: I'y veins donc, & mis toute peine, diligence & artifice, pour trouuer le moyen, ou d'estre introduit avec la Fee, ou de la voir en quelque maniere que ce fust: Ie m'en enquestois comme par maniere de discours, car ie ne voulois pas qu'on sceut mon opinion, ce qui plus me donnoit de difficulté, estoit que ie la tenois pour recluse, & par ainsi que ie n'aurois pas aisément accès à elle, veu qu'elle estoit dans

le grand bois enclos de toutes parts, & inaccessible aux incognez : les deuis que i'en auois avec quelques-vns, auxquels i'en parlois comme de chose que i'auois oüy dire, sans le croire; furent cause que l'on m'en dit de grandes choses, & qu'elle n'estoit plus recluse depuis la mort du Roy Tremurier, & qu'il y auoit des personnes de là autour, qui quelquefois la voyoient à la petite porte du parc, où elle venoit pour quelques affaires, comme quand elle vouloit bastir, ou auoit besoing de quelque extraordinaire. Cela me donna de l'esperoir, & fut cause que par plusieurs annees ferme en mon propos, sans craindre aucun labeur, ou m'ennuyer; ie faisois souuent plusieurs tours vers la petite porte, à laquelle ie n'osois heurter, de peur de perdre ma peine, ou receuoir vne fascheuse esconduite, aymant mieux viure en esperance de pouuoir aduenir à ce bien, que d'en estre frustré tout d'un coup, voulant aussi faire paroistre que non dessein, mais semblance d'adventure m'y conduisoit. Il m'aduint selon mon desir, & escheut que l'on celebroit vn des anniuersaires du feu Roy Tremurier, qui est celebré de sept ans en sept ans: tant que le successeur vit comme encor on le pratique selon les antiques loix de vostre royaume, mesmes pour le decez du Roy vostre pere, ainsi qu'il se fit l'annee passée. Ce iour là i'allay tant & tant, vins & reuins, que ie vids ceste petite porte ouuerte, & tout aupres la dame desiree assise sur vne pierre : ceste sage dame qui consideroit les passans, aduisa que ie la saluay assez deuotement, & comme par grand a-

mour elle me rendit le salut fort libéralement, m'appellant à soy, & me demandant que ie cherchois & desirois de ce lieu, regardant ceste entree si attentiuement. A cela ie luy respondis le plus courtoisement qu'il me fut possible, luy disant que la Fee du mont Cecenis m'auoit tant raconté de ses perfections, & des raretez excellentes de son palais en ce parc de la solitude, que poussé de parfait amour & iuste curiosité, ie m'y estois acheminé pour, si possible m'estoit, auoir ceste grace de la pouuoir voir, & oüir quelques fois comme sainctes propheties les bonnes paroles dont elle pouuoit rassasier les courages respirans apres la perfection : à cela i'adiouste le temps de ma venuë : mon soin & sollicitude, avec la perseuerance à laquelle i'auois iuré fermeté, y meslant les humbles propos que ie pensois conuenir pour attirer sa bonne grace : & en ceste sorte ie m'humilié tant à elle, luy declarât tout mon cœur, & mon inclination à la vie semblable à la sienne, où ie posois mon souuerain bien, qu'elle me donna l'entree en son bois, & ie m'aperceu qu'elle y admit tel artifice, c'est qu'elle me tint long temps à la porte, puis quād elle cognut qu'il n'y auoit plus de personnes sur ce chemin elle me commanda d'entrer & suiure la petite rotte où elle me rangea : Je fus long temps seul suyuant ce sentier, tant que ie trouué vne petite porte verte à la muraille du petit Palais où ie l'attendis considerant & remarquant ce que ie pouuois. Cependant elle demeura à la porte du parc, pour y attendre ce qu'elle vouloit, puis l'ayant fermee se retira & me vint

fortunez. Entreprise IV. 747

trouuer, m'honora de plusieurs caresses & propos amiables, me gratifiant de mon bon desir, & surce qu'elle auoit de l'amour à la Fee de Cécenis sa grande amie, me fit vn accueil favorable, & me logea en la sale où encores à present ie demeure par vostre bonté qui a fait conseruer ce bel endroit quand on a çà & là dans les bois fait les places pour bastir ces riches Palais & d'auantage, vous en auez conserué les loix, car aucun n'a attenté d'aller ou voir en lieu où iene l'ay pas voulu introduire. Ce bon-heur m'estant adueni selon mon espoir, ie me rendis tant seruiable, aymable & officieux à ceste bonne vieille, qu'elle me prit en affection, & m'ayma comme son fils, ce qu'elle m'a fait paroistre, car elle n'a rien eu de secret qu'elle ne m'ayt communiqué liberalement, m'affectionnant tousiours de plus en plus, & mesmes apres qu'elle se fut du tout fice en moy, qui me rendois docile à ses enseignemens, ne requerant rien, ains attendant tousiours ce qu'il luy plairoit, se plairoit à m'enseigner. En ceste obeissance & suiectiion, ie n'attentois rien, ny pour aller ny visiter aucun lieu sans son commandement: ce qu'elle ayant cogneu, & iugeant par là que i'estois sans feintise, elle s'aduança d'ouuir du tout son cœur pour me rendre rassasié des effets de mes desirs: Ce ne fut pas sans premierement tirer de moy promesses iustes pour le present, & executions de volonte pour l'auenir, à quoy ie m'obligé fidellement, pour, comme i'ay fait, continuër loyalement. En ceste bonne humeur elle me mena au manoir de

Pleraste, elle me la monstra, me raconta son histoire, & me la resina, à ce que i'en eusse soin, comme de la Royne de merite, & digne d'estre serui d'un cœur parfait, celà fut cause que ie m'addonné encor plus parfaitement à elle, & elle me tint pour du tout sien, ce que comme elle me l'a dit plusieurs fois, luy fut vne consolation souhaittee, & en fin accomplie. Ayans long temps ainsi vescu, la bonne ancienne ayāt tout employé le reste de son aage, se separa pour le lōg temps de moy, & ie l'inhumé où elle m'auoit commandé. Depuis ceste heure là i'ay gouuerné Pleraste avec tant de delices d'esprit, que ma solitude m'a esté la plus agreable communauté du monde, d'autant que nous viuons ensemble & vsonsiournellement de deuis tant agreables qu'un siecle s'il nous y trouuoit, n'auroit esté qu'un moment, & n'y'a personne qui ayt cognoissance de nostre estat, de nos actions, ny de nos plaisirs. Or pource que l'heure s'approche, que ie dois estre separé d'entre les mortels, & que ie suis en disposition de faire le dernier voyage des viuans en corruption, voulant sur tout obeyr au testament de ma bonne antique, aussi que i'ay crainte que ma chere Pleraste perisse auant le temps: I'ay faict ceste deliberation de vous venir voir, & vous aduertir de ceste magnifique auanture, qu'aucun n'a encores descouuerte. Je la vous decele doncques icy mon Roy, à celle fin que nous mettions ordre qu'il y ayt quelqu'un apres moy qui suggere à ceste belle ce qui luy est necessaire pour continuer son estre, qui finiroit trop tost, si elle

fortuneZ. Entreprise IV. 749

n'auoit quelqu'vn qui luy aidast, car de se contenter de ce qu'elle pourroit prendre de la terre, ne pouuant s'esloigner beaucoup, ne suffiroit pas à l'entretenir, veu que son lien maternel, & qui ne peust estre retranché sans sa vie, la retient. vous verrez ceste notable merueille quand il vous plaira, & quand vous verrez ceste belle, vous la iugerez en la mesme apparence de ieunesse & beauté du premier aage des belles filles, auquel terme elle demeurera tant qu'elle finisse par faute, ou qu'estant entretenüe comme est sa coutume, elle paruienne au terme de vieillesse, & obeylle au iour déterminé. Je vous adiousteray icy vn grand secret, lequel comme tous autres elle m'a dit sans que ie les aye demandez: car encore que i'eusse cognoissance qu'elle les scauoit, iamais ie ne les luy demandois, voulant que tout vint d'elle, & par ainsi m'aymast de tant plus: Ce secret, ô Princes, dont vous deuez faire estat, est merueilleux, c'est le but des inuentions, c'est où se peuent arrester les curieux, ie suis contraint de le dire comme le Cygne mourant laisse exhiler vne voix melodieuse qui n'a que deux tons, c'est de nostre Cygne dont ie parle, qui mourant d'vne vie imparfaite deuiet viuant pour vne plus parfaicte: certes quand il change, il iette vn petit esclat de prolation agreable, & qui signifie son auanture à ceux qui l'oyent & l'entendent: En la mesme maniere estant possible sur l'instant de mon depart, ie vous fays ouyr le reson qui vous donnera du plaisir. Je vous declare que Pleraste estant vierge accomplie, elle contient en soy ce qui luy

peut faire engendrer l'excellente & admirée Xyrile. En soy elle tient le sexe caché, qui par honneur excite l'engendrement & la naissance de la parfaite des parfaites, dont l'honneur, & mon amour me ferment la bouche, crainte que j'ay de n'en dire pas assez dignement.

Ce discours acheué, le Roy pria l'Empereur d'auoir agreable de voir ceste merueille: Il luy proposoit son mesme desir, & qui est-ce qui pourroit auoir au cœur tant de belles fantaisies, ou tant d'estranges opinions, ou tant de contradisantes imaginations, ou tant de troubles d'esprit pour effets serieux ou difficiles, ou à craindre, ou à desirer, qui ne fust bien aise de participer au contentement, à la grace, au plaisir, & au rassasiement que l'on reçoit en tel bien, qui ne voulut, ne souhaitat, n'entreprit & ne resolut de voir ce mystere tant recellé & tant desiré, ceste excellence indicible? Emportez de pensee, sollicitée de si grand bien, les Princes s'acheminèrent à l'antique Hermitage, où ils receurent la douceur que perçoit l'esprit quand il iouyt du souuerain bien. Apres qu'ils eurent diligemment tout veu, & selon leur sagesse promis au bon vieillard d'estre Notaires de sa volonté, comme il l'auoit esté de celle de l'ancienne Fee, ils me ioignirent à luy, pour si ie luy estois agreable, estre cestuy-là qui apres luy seroit garde de ceste exquisite admiration.

DESSEIN TROISIEME.

Après souper sur la brune il vint un bal de bergers & bergeres. L'Empereur les considéra fort, & pense y auoir veu Etherine.

TOut plaisir est agreable en son temps, & tous suiets ont leur rencontre, parquoy cecy estant passé, il fallut venir à ce qui est ordinaire: Car faites ce qu'il vous plaira, ayez tels desseins que vous imaginerez, si faut-il qu'aux temps limitez vous suyuez les ordonnances mondaines qui sont de se retirer à l'heure du repos, de se leuer pour vacquer aux affaires, & de se trouuer aux temps de la refection. Encor faut-il s'occuper à ce qui est du consentement vniuersel: les heures de ceste expedition sont notables, elles sont necessaires & vtiles. Par ceste, Ordonnance les Princes vindrent pour souper, & furent seruis en la sale haute, où rien ne manqua. La musique & les ieux furent prolongez, de sorte que le seruice ne fut pas hasté, ce qui fut fait à dessein, tellement que le iour estoit presque terny & desia vn petit filon de tenebres se mesloit dans le reste de la lumiere, qui en brunissoit l'esclat, faisant que les obiets qui requierēt plenitude de moyēs pour leur apparence exacte, n'estoient plus en existence bien perceptible, que voicy vne entree de bergers accoustrez en dispots qui parurēt en la court avec

752 *Le voyage des Princes*

instrumens conformes à leur estre: après ceuxcy
entrent au bal plusieurs bergeres menees par
leurs bergers: Ils auoient vn ar nouueau, vn
berger chantoit vne stance & la bergere apres,

V N B E R G E R.

*J'ay l'ame toute saisie
De la celeste furie
Qui vient esmouuoir le cœur,
Quand nous ressentons nostre ame
Pour l'œil d'une belle Dame
S'altérer de belle humeur.*

L A B E R G E R E.

*Je ressens dedans mon ame
Une celeste vigneur,
Qui heureusement l'enflame
Pour quelque suiet d'honneur.*

L E B E R G E R.

*Tout valeureux au courage
En cest amoureux seruage,
Je me pousse à mes desseins,
Et d'une belle allegresse
Je me voie à la Deesse
Qui établit mes destins.*

L A B E R G E R E.

*Resoluë en mon courage
Pour vn braxe seruiteur,
Suyuant de l'honneur l'usage
Je luy fais part de mon cœur.*

L E B E R G E R.

*Je n'ay point l'ame tentee
Pour la tromper, arrestee
A quelque inutile obiet,
La beauté de la lumiere*

Qui

fortunez. *Entreprise IV.* 753

*Qui la retient prisonniere
Est l'idee du parfait.*

LA BERGERE.

*J'ay reconnu la pensee
Du mien par fidelité,
D'un mesme amour eslancee;
Je luy iure loyauté.*

LE BERGER.

*Vne maistresse i'honore,
Vne Deesse i'adore
Aussi belle que le iour,
Toute la vertu m'arreste,
Je sers la belle parfaite,
Qui seule est toute l'amour.*

LA BERGERE.

*Un cœur parfait me desire,
Je desire le parfait,
Pour mon suiet il soupire,
Vers luy est tout mon souhait.*

LE BERGER.

*Ma belle est seule accomplie,
Meritant d'estre servie,
Et triompher en grandeur,
Elle est la fleur eternelle
De la beauté la plus belle,
Et des belles tout l'honneur.*

LA BERGERE.

*Il n'y a rien de semblable
A mon parfait Cheualier,
Car il est l'unique aymable,
Qui merite le prier.*

LE BERGER.

Mon ame tu es heureuse,

*Quand toute deuotieuse
Tu vois son œil sans pareil,
Et que d'une douce amorce,
Par les attraiçts de sa force,
Je m'allume à ce Soleil.*

LA BERGERE.

*Toute en moy ie me contente,
De m'allumer és beaux feux
Que mon suiet me presente,
Pour rendre mon cœur heureux.*

LE BERGER.

*Quand tout ravi de sa grace
Je voy que ma belle efface,
Tout ce qui est gracieux:
Je sens tant d'heur en moy-mesme,
Qu'en mon bon heur tant extresme
Je m'esgale aux demy-Dieux.*

LA BERGERE.

*Quand ie voy que l'on admire
Mon accompli en tous lieux,
Mon ame d'aise sousspire,
Mon cœur est tout glorieux.*

LE BERGER.

*Je suis surpris de merueille,
Quand mon œil comme l'abeille
Espluche tant de beantez:
Je voy tant de graces belles,
Tant de douceurs eternelles,
Tant de saintes Maiestez.*

LA BERGERE.

*Un accompli m'a surprise,
Ses graces par leur pouuoir
M'ont de son amour esprise,*

fortuneZ. Entreprise. IV.

755

Pour luy donner mon vouloir.

LE BERGER.

*Qui peut estre tant Tartare,
Voyant ce qui est si rare;
Et n'en seroit point tenté,
Et qui seroit si farouche,
Qui quand cet attraict l'attouche,
N'en seroit point arresté!*

LA BERGERE.

*Toute belle ame qui ayme,
Merite un pareil soucy,
On la doit cherir de mesme,
F'ayme mon parfait aussi.*

LE BERGER.

*Ceux dont la vie meschante
Ne sent la douceur qui tente,
Les tendres affections,
Indignes du nom qu'ils portent
Ne cognoissent ce qu'apportent
Nos belles impressions.*

LA BERGERE.

*La beauté de ceste vie
La grace de nostre honneur
Est de se trouver ravie
D'une charitable ardeur.*

LE BERGER.

*Tous ceux qui ont l'ame douce
Et dont le poulmon repousse
Un beau soupir radoucy,
Dont le cœur n'est pour soy-mesme
Dignes que le Ciel les ayme,
Sont dignes de ce soucy.*

756 *Le voyage des Princes*
LA BERGERE.

*Les courages de merites
Sont capables d'estre aymez,
C'est le Ciel qui les excite
Pour d'Amour estre animez.*

LE BERGER.

*Ma vie estant ordonnee
Pour si douce destinee,
I'en suis tout transporté d'heur:
Aussi resolu sans cesse
Fetasche que ma Maistresse
Me tienne pour seruiteur.*

LA BERGERE.

*C'est mon heur qui me dispose
A recevoir mon suiet,
Et pourtant ie me propose
N'auoir iamais autre obiet.*

LE BERGER.

*Il n'est rien si beau, si braue,
Tant honneste, saint & graue,
Que d'auoir l'amour au cœur,
Le Ciel aussi me fit naistre
Pour ma belle qui doit estre
Ma Dame & moy seruiteur.*

LA BERGERE.

*C'est le bon-heur de nostre ame
D'estre seruié & d'aymer,
Ie veux d'une egale flame
Auec luy me consommer.*

LE BERGER.

*Ma Belle ie vous dedie
Mon cœur, ma force & ma vie,
Pour tousiours vous honorer :*

fortunez. Entreprise IV. 757

*Et vous iure ma Maistresse,
Que l'on me verra sans cesse
Tout humble vous admirer.*

LA BERGERE.

*Mon seruiteur ie vous prie
De conseruer nos amours,
Car autant comme ma vie
Ie vous aymeray tousiours.*

Ce ioyeux bal estant acheué tous se retirerent que desia les obiets estoient presques semblables à des ombres glissantes de dessus la lumiere: & on auoit allumé les flambeaux en la Salle, où les Monarques retournerent: l'Empereur espluchoit fort avec les yeux pour remarquer les beautez, mais il ne peut faire ce qu'il pensoit, car chacune scauoit tant bien sa contenance à propos, qu'il ne pouuoit bien discerner, & mesmes il ne s'apperçeut pas qu'il y eust vn couple qui ne chanta rien: Or combien qu'il regardast fort ententiuellement, si ne luy fut-il pas aisé de remarquer: car les pas du bal estoient prompts, & tout disparut soudainement. Si est-ce qu'il luy fut aduis qu'il auoit peu voir entre les bergeres ie ne scay quel esclat qui rapportoit fort à l'ær d'Etherine. Sa pensee n'estoit point esloignee de raison, car ces bergeres estoient des Princesses de la Court, lesquelles auoient pris des vestemens de bergeres, & ainsi desguisees avec les Princes & Seigneurs vestus de mesmes en bergers, auoient fait ceste gentillesse: en ceste troupe estoit Epynoise vestue en berger qui

758 *Le voyage des Princes*

menoit Etherine , ces deux cy ne reciterent rien , car tout eust trop paru, la voix est vn signe notable. L'Empereur auoit la fantaisie touchée , toutesfois il ne se peut tant fortifier en sa persuasion, qu'il estimast que ce fust la verité qu'il eust veüe , & qui luy auoit ietté quelques viues pointes , il ne se peut faire autrement que ce qui ayne ne se face sentir: il est vray que ce Monarque dominé par l'Amour ne veut rien penser qu'à ce qui luy aduiendra, sans qu'il y ayt à douter: Cependant avec ceste douce pensee accompagnée d'opinion de bien futur , il se retira assez ioyeux , esperant que bien tost il aura le bien que les Princes Fortunez luy ont promis: Et dès l'heure faisant le magnanime ietta au loing toute pensee trauerfante qui peut le faire pencher vers les tristes imaginations , & en ceste bonne humeur se disposa à la resiouyffance pour paroistre vaillant & vertueux.

DESSEIN QUATRIESME.

L'entree du grand Melancholique contempteur de ces gentilleses . Il est mis nud en la Tour d'examen . Il en sort par vn bel artifice ayde par son Page.

LE matin que le Soleil auoit estendu les plus riches draps qu'il estale pour faire honneur à sa propre lumiere, & manifester la

fortunez. Entreprise IV. 759

gloire de celuy qui le guide : & que desia le iour auoit assure le temps : Ortofee ouurit les portes d'Or en signe que tous ces iours & ceste Semaine estoient vn seul iour tout d'or. Aussi il auoit esté ainsi aduisé, & qu'il n'y auoit point distinction de iours en demonstration des sacrez mysteres & actions qui s'offriroyent : Aussi, belles ames, nous n'auons plus de iour ny d'heures determinees : Nous ne desduisons plus les rencontres comme parauant, nous les espluchons selon le plaisir, de peur d'estre surpris, car il nous suffit de ce qui est sans obseruation de temps, de peur de manifester aux indignes ce qui n'appartient qu'aux vrays Amans, & qui font estat de la perfection, laquelle s'acquiert par vertueusement aymer.

Ainsi que nous estions en la sale d'innocence, en laquelle tout estoit magnifiquement ordonné, voicy entrer vn personnage de façon tant releuee, qu'elle fut iugee hagarde. Il estoit pourtant galand de mine, & d'aparence d'auoir esté mieux nourry qu'il ne faisoit paroistre. En entrant il se prit à rire d'vne façon desdaigneuse, se mocquant de nos actions. Quoy, dit-il, Quelles serieuses folies sont-ce cy ? quelles indecentes fantaisies capables de tenir emmailotté les sens de si grands Monarques ? En quelle frenaisie sont tresbuche les Sages se proposans tant de vanitez pour l'entretien de leurs entendemens ? C'est aux esprits bas que sont seantes ces vetilles : Ces amusemens d'Amours sont propres à retenir & diuertir

760 *Le voyage des Princes*

des gēs de peu. Il est indigne aux esprits Royaux de s'y destourner. A la verité il seroit plus seant à ces Monarques de vacquer serieusement aux affaires de leurs estats, que de s'abuſer à ces insolentes mommeries. Laissez ces iouïets enfans, reiettez ces jeux de ieunesse, ostez ces deceptions d'esprits detraquez de la voye droicte. Je memoque de ces façons inutiles: Je me ris de ces ostentations follettes, & deteste ces mysteres de pure Folie: Et Roy des braues, Prince des Curieux, Seigneur des inuentions, i'abomine ces fadaïses. Gnorise oyant ces importunitez, & le peu de reuerence de cest effronté, fit signe à quatre puissans compaignons qui estoient là, de se saisir de sa personne, ce qu'ils firent prudemment, & sans extortion. Il voulut contredire & se reuancher, mais on luy dit qu'il perdoit temps, car où est la force, il conuient obeyr, & partāt qu'il falloir parler à l'Empereur & qu'ainsi luy falloir ester à droit: Adoncques ils le firent approcher, & l'Empereur par l'aduis du Conseil luy dit: Homme peu respectueux, & comme insensé, & sans recognoistre le deuoir, qui estes vous? Je suis, dit-il, le grand Melancholique qui ay en horreur ces frenaisies. L'EMPEREUR. Si rien ne vous plaisoit icy, vous n'y deüiez pas venir, ou y estant venu, auoir esté accompaigné de deuoir & respect pour le moins aux personnes, & vous auez deu vous garder d'offencer aucun, principalement estant en lieu où l'on peut & doit faire iustice à chacun. LE MELANCHOLIQ. Quelle iustice scauriez-vous faire estant hors de vous?

fortunez. Entreprise IV. 761

N'estes vous pas bien hors de vous, quand au lieu de paroistre magnanime Empereur, vous assistez icy en languissant Amant, & au lieu d'un cœur de guerrier, auez vn courage foible & dameret. L'EMP. Je pardonnerois volontiers à vostre temerité si vous n'auiez offensé que l'Amour qui m'effance quand ie veux, & que ie fay reculer de moy lors qu'il me plaist. Et vous remettrai vostre faute, si seul vous m'attaquies. Mais vous auez offensé tous les beaux cœurs, en interessant l'Amour, contre lequel vous auez malheureusement blasphémé : & puis brauant en insolens epithetes vous estes dit Seigneur des inuentions. On vous iuge par vostre parole, parquoy vous laissant en vos opinions, il faudra que vous faciés paroistre si vous estes si grand inuenteur que vous dites, or oyez vostre arrest.

Pour vos vanteries arrogantes, vous serés mis nud sur la Tour d'examen, là vous acheuerés vos folies, ou deuiendrés sage.

Incontinent il fut conduit à la tour, à laquelle on va par vne galerie qui est depuis la muraille du petit parc, iusques à l'enclos du parterre de la Tour. Ceste galerie est toute de marbre, & voutee en plat fons, & à costé, d'arcades à iour, par où l'on void les iardins; estans en ceste galerie, le Melancholique supplia, qu'il eut congé de dire vne parole à son Page, auant qu'il fut exclus de toute compagnie humaine. On le raporta au conseil & il luy fut permis, le Page veint, & parla à luy fort peu & le renuoya. La tour est au milieu du grand iardin, elle a de haut vingt & vne toises, tout à l'entour est vn quarré : dont les lignes

762 *Le voyage des Princes*

font loing de la tour de cinq toises, ce carré est pavé de marbre de diuerses couleurs, c'est vn singulier & notable artifice entre tous, d'autant que la tour est vn cylindre bien planté, ayant autour soy plusieurs pointes, par le moyen des ombres desquelles estant remarquées à propos, selon les temps on cognoist les heures sur les marbres, tant du pavement que de la tour, la porte pour y monter est du costé de septentrion, au dedans il y a plusieurs belles salles & chambres, où sont de beaux meubles & rares machines, & raretez remarquables. Tout au haut il y a vne terrasse pavée de marbre noir, enuironnée de quarante trois arcades taillées en ouale, & toute autre sorte de figures adointes à plusieurs compartimés à iour, de mesme façon que la galerie d'embas, ces arcades seruent de garde-fons ou balādriers, à ce que l'on s'y accoude, ou que l'on n'ait horreur d'aprocher sur le ras, où que sās y pēser on tōbe. La fut mené & laissé nud le grand Melancholique exposé comme celui qui sort du ventre maternel, puis la porte en trapelaquelle est de fet fut fermee: Or pource qu'on ne veut que celui qui est ainsi exposé, se mesface, on le ceint par le corps d'vn tissu de maille, qui est abouti d'vne chaîne repassée de cordes de soye crue, attachée à vne boucle de fer, qui est au milieu de la terrasse, en laquelle se peut proumener le patient que l'on y laisse, tant que l'on sache qu'il soit besoin de le retourner querir, apres que sa peine aura esté assez longue, cependant qu'il est là il recoit par le garde, vn peu de pain qu'il luy tend avec vne picque de la chambre haute, ou

fortunez. Entreprise. I V. 763

il y a vng regard à mont, ce pain est accompaigné d'une merueille, c'est que tout là haut il y a vn petit tuyau de fontaine d'eau claire, fillant assez pour abreuuer vn homme par iour, avec ceste commodité, le grand melancolique fut laissé, & fut rapporté aux Princes qu'il auoit esté en toutes ses actions & paroles cōstant & venerable, tranchant du grand & ne s'espouuantant aucunement, ains laissant tout faire ce qu'on vouloit. Ceste execution faite, on posa la garde au bout de la galerie. La coustume estoit telle, quand il y auoit là vn exposé, que l'on mettoit en cet endroit vne sentinelle, celuy qui entroit au matin y residoit iusques à midi, & celuy qui luy succedoit y demouroit iusques à la nuit & de nuit les sentinelles n'y estoient qu'une heure. Le lendemain le page alla librement où estoit le soldat, auquel il parla assez long temps, se mit à iouer d'un lut qu'il auoit apporté, puis s'en retourna. Apres midy le page reuint, ayant son lut sous le bras, & on le laissa passer comme au matin, estant venu, le nouveau sentinelle le caressa assez, ioint que l'autre luy auoit raconté comme il luy auoit donné le plaisir de son lut, tant qu'il vouloit. Ce page ayant vn peu discouru avec le Soldat, il le pria de luy permettre d'aller au pied de la tour, pour ouir si son maistre se plaignoit. Voire luy dit le Soldat, & comment le pourriés-vous ouir? LE PAGE. si feray fort bien, & y eut-il quatre fois autant de distance, mesmes i'oiray bien s'il ronfle ou s'il dort paisiblement, ou s'il souspire, & s'il parloit aussi bas cōme quand on dit quelque chose à l'oreille, ie le discernerois.

764 *Le voyage des Princes*

LE SOLDAT. Je ne pense pas que cela se puisse, si ce n'est par sort, LE PAGE. O la pauvre resolution! à la verité il n'y a point de sort, il n'y a que de l'industrie naturelle. LE SOLDAT. Tu te mocques Page. Je ne le voudrois pas n'en ayant point d'occasion, & si vous voulez vous l'orrez aussi, mon maistre m'a enseigné ce secret, & defaiçt si ie veux prester l'oreille i'oïrray s'il se promene ou s'il est assis ou couché. Ayant dit cela, il prit vne fleur contrefaiçte qui estoit de soye, bien elabouree, & s'en frotta les deux trous des oreilles, le front & le nez, puis il le mit sur son manteau, & estant pres de la tour il dit au Soldat, Je l'oy, il se promene, & parle assez tristement de sa fortune. Ce soldat curieux prit le bouquet, & fit de la maniere qu'auoit fait le page, & s'en frotta assez viuement, mais incontinent qu'il se fut venu mettre au pied de la tour, il fut surpris d'un si profond sommeil que l'on l'eut presque aussi tost escorché qu'eueillé. Incontinent le page qui auoit son cas prest, comme aussi il auoit fait subtilement, en mettant vne autre fleur pour celle dont il s'estoit frotté; Et se diligentant tira vne boëte pleine de gros fourmis, ayans chascun au pied vne grande aisguillee de soye, & les prenant l'un apres l'autre, leur mit sur le bout du nez vn petit grain de beurre, & les dressant contre la muraille la teste à mont le laissoit aller: les fourmis ayment & desirent fort le beurre, parquoy le sentant suyuoient ceste odeur iusques à haut, & le grād melācholique les prenoit & noüoit tous les bouts les vns aux autres, & tant en eut qu'il peut

fortunez. Entreprise IV. 765

aisément avec vne petite pierre tendre son fil iusques à bas, auquel le Page attachâ vn plus gros fil, & a cestuy là apres vn autre, puis en fin vne ficelle & en apres vne corde, & puis vn chable qu'il auoit apporté dans l'estuy de son lut au lieu du lut, & le maistre ayant tiré tout l'vn apres l'autre, & vne tenaille & quelque ferrement pour s'en aider; s'il en eut eu affaire, il se detachâ, & faisant son artifice vers le desert on ne l'eut sceu voir: ainsi il acheua fort bien son entreprise, car s'oy page ayât attaché le dormeur au cable il le tira à mont & le despouilla, le mettant en sa place puis il se vestit de ses habillemens, & descendit en bas par son chable, en apres il donna congé au Page, & se promena tant que l'autre sentinelle veint lequel estant arriué, cestuy ci comme fâché d'auoir attendu le rudoya, & grondant ayant la casaque & les armes du soldat sortit libremēt, passant iusques dehors, sans qu'on prit garde à luy & ainsi se retira en son logis.

Quand l'Empereur eut enuoyé le grand melancholique prisonnier: Il ne se tint pas là long temps, car l'assemblee auoit esté troublee par ceste auanture, & puis le Roy Rosolfe arriua avec sa belle Ferisee, qui fut occasion que les Princes s'allèrent promener aux beaux iardins, où ils passerent le reste du temps, selon les occurrences, & par l'auis du conseil, mesme à l'instance de l'Empereur, le lendemain fut donné à Rosolfe & Feristee, & le temps y fut tant bien employé, que l'Empereur se trouua plus content qu'il n'auoit esté, les Princes Fortunez l'ayans asseuré, qu'il trouueroit sans dou-

766 *Le voyage des Princes*
te sa desirée Etherine, avant que la semaine fût
acomplie.

DESSEIN CINQUIESME.

*Gnorise parle à l'Empereur. Le marchand de la
figure d'argent vient demander son don. Le
grand melancholique se presente, & est re-
cognu & honoré. L'Empereur se plaint &
accuse. La liqueur notable.*

AV temps que l'Empereur se deuoit trouuer
pour comparoir en la sale d'innocence, il y
fut introduit & il vid là vne notable magnificen-
ce, tout y estoit abondamment, biẽ en ordre, en-
tre autres au bout d'enhaut, il y auoit vne tapis-
serie releuee d'or semblable à toute l'autre, mais
elle estoit enrichie de plus viues couleurs, qui de-
puis les orees iusques au milieu rehaüssoyent tel-
lemẽt leur couleur, que là estoit vn vermeil plus
exquis qu'en tout le reste. Les sieges de la sale
estoyent autrement disposez qu'aux autres. La
Souveraine auoit son throsne releué au lieu qui
lui appartenoit, & le siege del'Empereur estoit
au bas en vn lieu d'eminence moindre, mais ro-
yale. Aux pieds de la Souveraine estoit la place
de Gnorise, & aux lieux proportionnez, les sean-
ces de ceux qui deuoient assister à ceste grande
ceremonie, toutes les obseruations acheuees
Gnorise se leua, & fit la reuerence à la Souverai-
ne, puis se tournant vers l'Empereur lui dit : Il

fortuneZ. Entreprise IV. 767

est temps que vous qui auez fait profession d'estre Amant, plein de perseuerance, apres tant de tentations ayez quelque plaisir, selon l'esperance dont on vous a fidelement repeu, depuis le iour qu'il a esté ordonné que vous viendriez en ce lieu faire preuue de vostre courage, & que en fin vous y trouueriés ce que vous desirez, avec tant d'affection & de passion. Or pourcé que vous estes coupable, & qu'il est seant que vous subissiez le iugement d'Amour, il a esté ordonné que vous auriez ce tēps particulièrement à vous, & qu'il seroit determiné de vostre affaire, selon la bonté de vostre cœur. Parquoy c'est à vous à y penser, & ie doy proceder contre vous, pour vous rendre la punition que vous meritez, ou pour vous installer en la gloire de vos contentemens. Disposez vous donc comme fidele Amant, afin que vous acqueriez autant de grace qu'auuez eu diennuy. **L'EMPEREUR** Puis que ie suis venu en l'ermitage d'honneur nouveau pelerin d'amour, ie veux & desire demeurer exactement sous les loix & coustumes de ce lieu estant prest de rendre conte de mes deportemens: A cēt instant voicy entrer en la sale vn personnage estimé marchand pour son habit, il auoit vne belle asseurance & vne grace constante, ce qui le fit considerer de tous, & puis sa facon avec humilité fut cause que l'on desira ouir ce qu'il diroit & voir ses actions: Approché de l'Empereur il luy fist la reuerence accompagnée de grande submission, alors l'Empereur le recognut pour celuy qui luy auoit baillé la figure d'argēt, & luy en auoit promis ce qu'il luy en demanderoit en

768. *Le voyage des Princes*

temps & lieu, adonc le marchand luy fit ceste harangue. Sire, apres auoir mis fin à plusieurs grāds voyages, & ayant sceu que vous estiés icy en lieu où toute courtoisie abonde, toute galantise d'esprit paroist, & le plus beau des amés se manifeste, ie suis venu saluer vostre majesté, & avec cela vous ramenteuoir du don qu'il vous pleust m'octroyer quand ie vous laissē la belle figure. L'EMPEREUR. C'est raison que vous soyez contenté. LE MARCHAND. Sire, il n'y a que Dieu qui me puisse contenter. L'EMP. Ie l'entens faiblement, mais vous estes trop galand, & scauant pour vn marchand. LE MARCH. Sire, l'ay acquis & achetē de la science; parquoy en vostre presence ie n'ose parler autrement que selon que le deuoir me commande de dire deuant le patron des beaux esprits: Sire, pardonnez à ma presumption, elle est humble. Et me faites l'honneur de m'accorder le don. L'EMP. Pour le plaisir & le bien que m'a apportē l'effait de la figure, ie vous ottroye le dō. L'EMP. Sire, dōnez moy, Madame, vostre fille. L'EMP. Elle n'est pas de condition pour estre donnee à vn Marchand. L'EMP. Sire, donnez là dōc au Roy. L'EMPEREUR. Serez-vous contant? LE MARCH. Ouy; Sire, pourueu que ce soit de bon cœur, car lors ie seray satisfait, & vous quitte. L'EMP. Ie la lui donne. LE MARCH. Sire, ayez en souuenance, & ne pensez plus à elle, car iamais plus ne partira d'icy puis que vous l'auuez resignee à celui qui la colloquera selon les loix de ce saint lieu. Il auoit encor ces termes sur les léures, qu'vn petit murmure s'esleua à la venue d'vn homme d'apparence, il auoit façon de Prince,

Prince, geste de grand, & entree de magnifique, estant suyui de gens bien en ordre, il s'ap-
procha du Roy avec vne action de courtoisie
genereuse, & modeste, & luy ayant fait la re-
uerence luy dist: Sire ie suis issu du grand Tris-
megiste & viens vers vous pour vous supplier
de me faire droict sur vn tort que ie presume
m'auoir esté fait par ce sage Empereur, lequel
enuoya l'autre iour en prison le grand Melan-
cholicque, il m'est aduis que ceste execution a
esté trop tost faite, & partât ainsi precipitee estre
tortionnaire, veu que par le droict d'ancienne
amitie deu à mes predecesseurs il estoit hon-
néste de nous auertir à ce que s'il auoit delin-
que, iustice exemplaire non cachee, notable
& non priuee, en fut faicte. L'Empereur qui
estoit fasché que son bien se retardoit par tel-
les venies, se fut volontiers mis en cholere,
mais il ne scauoit à quoy telles parties ten-
doient, & si elles estoient faictes, ou auant-
fetes, ayant toutesfois assez de courage pour
se preparer à vaincre s'il eust faillu s'offencer,
respondit: Ie n'ay rien fait que par l'aduis du
Conseil, c'est au Roy mon frere d'en respon-
dre icy, ie luy ayderay, & à moy d'en faire rai-
son ches moy, ie m'y prepareray s'il en est be-
soin. Il replicque, Sire ce n'est pas ceans le lieu,
& n'est pas le temps de s'ulcerer pour pratiquer
la guerre: Il n'y a qu'un mot, puis que vous
me faites l'honneur de parler à moy, ie ne vous
demande simplemēt que la raison que vous me
deurez quand vous aurez recognu la surprise
que vous vous estes fait en vous faisant tort

770 *Le voyage des Princes*

m'en pensant faire, & ie vous en fais le seul iuge. Pour cét effect ou me considerez, ou bien enuoyez querir celuy que vous auez logé sur la tour d'examen, & apres vous attribuerez le droict à celuy qui le merite. L'Empereur demanda l'aduis du Roy, de la Souueraine & des assistans. On fut d'aduis d'enuoyer là haut, donc incontinent on amena deuant les Monarques Triscrude que tous recognurent, on luy demanda qui l'auoit mis là haut, il n'en sceut que dire, adonc l'estranger se fit cognoistre pour celuy mesme qui s'estoit dict le grand Melancolique, & fist raconter tout l'artifice par son Page. Et puis il se declara & fut reconnu le Prince Trisite heritier du grand Trismegiste veritablement Seigneur des belles inuentions, & partant seance luy fit donnée, & depuis par effait on a cognu que ce qu'il auoit fait, n'auoit esté qu'en intention de faire preuue de sa valeur. Incontinent Gnorise requit que la porte fut fermée, ce qui fut fait, puis s'adressant a l'Empereur & repetant sa remōstrance luy dit. Entrés en la belle humeur de vos bonnes amours, & si vos fidelités vous le tesmoignent, oyés vostre musique soupirer les doux accens que vous donnastes à l'ær, incontinent que ceste belle affection vous eut touché.

*F'honore des beautez des belles la premiere,
Je sers des plus beaux yeux la plus belle lumiere,*

Je vouë mes desirs à la perfection.

*Mon ame heureusement en son amour s'esleue,
Et mō dessein parfait qui ma fortune acheue,
M'offre l'unique obiect de toute affection.*

fortune. Entreprise IV. 771

Oriante beauté qui mon esprit esclances,
S'il m'est permis de viure avec mes esperances,
Je te pri recuoir mes vœux deuotieux.
Animé par tes yeux tu me verras fidelle,
Et que te cognoissant unique aymable, &
belle,
Je ne reuereray que l'honneur de tes yeux.
Royne de mes esprits, ceste maiesté graue
Ceste belle rencontre & ceste facon braue,
Qui vous pratique, acquiert, & gaigne tous
les cœurs,
Rendent mon cœur confus, car vostre belle grace
Qui sans les recevoir tous les esprits enlace,
S'accordât à mes vœux m'otroyr ses faueurs.
Est-ce pas mon bon heur que ta beauté parfaite
Sans peser mon merite, à mon ame permette,
De l'aymer, la seruir, l'honorer, l'admirer?
Je n'auois point de cœur auant cette fortune,
Mon corps estoit vne ombre, et ma vie im-
portune
Ne scauoit que c'estoit d'aymer & d'esperer.
Tout de cœur maintenant, tout d'amour, tout
de flame,
Relené de valleur, ie sus viuant d'une ame
Qui me fait respirer tous effets genereux :
En si parfait estat. i'entreiendray ma vie,
Afin que vous soyez fidelement seruié, (reux)
Autre dessein ne peut me rendre bien-heu-

LEMPEREUR. Iene scay, pourquoy vous faites
ma condition pire que celle des autres Amans, si
ce n'est que vous me vouliés faire payer l'hon-
neur du rang que vous m'avez fait tenir, lequel
i'en affectois pas: Lors que j'ay eu le contente-

772 *Le voyage des Princes*

mét de voir & ouyr plaider les Amans, ie voyois la maistresse avec l'Amant, & moy qui n'ay pas moins de beaux desirs, i'oy mes soupirs estre rapportez au vray, ie ressen ma propre passion se mouuoir en mō ame, & ie ne voy point celle qui cause ma flame, ceste beauté tant desiree, tant offence, tant inuoquee à pardon, ne paroist point: il est vray, i'ay receu vn grand contentement, & qui m'allegeoit beaucoup, quād i'ay entendu les fortunes de tant de cœurs menez diuersemēt par l'amour, & leurs traueses ont soulagé ma peine, destourné ma grande melancholie, & vn peu refait mō cœur, mais c'est sans apporter fin à ma calamité. Si les yeux de ceste belle ne reuienēt à allumer ma vie, que me seruira de proposer mon cœur ouuert en vostre presence: mais bien pour faire deuoir comme vray Amant, ie veux exposer le serment de fidelité que ie lui iuray, la priat de m'aymer. Page, repetez-le comme il fut soupiré chez la Fee, & y ioignez la mesme industrie, comme lors vous y futes dressé, le Page adōc chanta.

*L'arreste icy ma fortune estable,
 En m'obligeant à vos perfections,
 Car ie n'ay plus d'autres intentions,
 Ne d'autre obiet qui relene ma vie.
 Mais auisez douce Belle accomplie,
 Qui m'acceptés en mes deuotions,
 De faire estat de mes affections,
 Et vous serez fidellement seruite.
 En m'attirant par tant d'heureux appas,
 Je vous supply ne me seduisez pas,
 Mais traitez moy comme ie le merite,
 Viuant ainsi, ce sera vostre honneur,*

fortuneZ. Entreprise IV. 773

*Car les beaux cœurs qui scauront mon bon-heur
Vous nommeront des parfaittes l'eslite.*

Que me sert cela puis que ie suis seul, que ie parle au vent, & que celle qui est lagloire de mes entreprises n'est pas icy? Le sçay que i'ay failli la traitant mal, & ne sachant pas sa qualité, qui toutesfois par raison telle autre qu'elle eust peu estre, estoit allez puis qu'elle estoit ma Maistrresse. Que voulez vous dauantage de moy? & ie le feray. Que faut il que ie demonstre pour faire voir plus de contrition, & quelle Palinodie chanteray-ie? ic suis disposé & appareillé de souffrir tout ce qui sera arresté contre moy, voila ie ne veux estre autre que treshumble, afin que ie merite par la faueur des belles plus que par ma vertu, & si ma belle estoit presente ie luy dirois,

Si vous auez le cœur capable d'amitié,

Jetés sur mes sospirs quelque trait de pitié.

Gnorise ayant recogneu ceste viue affliction de cœur se leua & requit que la fenestre d'azur fut ouuerte, pour dōner entree à l'iris de cognoissance & qu'il pleut au conseil d'auiser au bien de l'Empereur. La Souueraine ayant fait signe, les conseillers vindrent à elle selon leur rang, & apres que chacun luy eut dit son opinion, elle prononça,

L'Empereur ayant fait paroistre l'integrité de son cœur, doit recevoir le guerdon de ses fidelitez, pour ce des maintenant il est liuré à son propre iugement, pour ouyr ce qui le peut consoler, voir ce qui est capable de le contenter, & saisir son souuerain bien ou il le recontera: & luy est loisible de s'equerir de ce suiet, & suyure ce qui l'y attirera. Puis à tem-

774 *Le voyage des Princes*

ps opportun on fera paroistre l'Iris, s'il est besoin, apres que les pretendans se seront presentez.

La Souueraine fermoit la bouche acheuant cet arrest & vn gentilhomme ancien & venerable se presenta à l'Empereur, luy disant, Sire cet arrest ne peut estre executé sans mon ayde, ie suis le vieil Meliquaste anoué de la Souueraine, & qui ay conseillé infinis princes & Rois Parquoy si il vous plaist me croire, bien vous prendra de me suyure, & ie vo' cōduirai au labyrinthe d'Amour iusques à la rencontre de vos desirs. I'ay vostre bien en ma puissance, la Belle est en mes mains, ie l'ay trouuee apres vne longue recherche par le cōcommandement du Roy son pere. Ie l'ay cōduite où elle est maintenant, & dont elle ne bougera que vous ne l'en tiriés: l'Empereur transporté se leuoit pour suyure Meliquaste que les deux amās muetz furēt introduitz pres étez par Eurogire, adōc la Souueraine tourna vne petit canelle d'or, dont il coula la liqueur notable qui est de couleur accomplie, de laquelle elle les arroüsa, aussi tost ils furent restituez en leur premier estat, & renuoyez à leur discretion. Cette liqueur est icy conferuee dans vn vase d'or brillant cōme verre. On nous a dit qu'elle estoit cueillie d'vne fleur qui est sœur du soleil, & qu'en ce pais là ils nomment le Soleil de la Terre & son ame; ceste liqueur est tresprecieuse effacant toutes infirmités, & quelle est l'effait de Xyrile qui aussi s'en resiouit mesme par le continuel vsage qui luy est frequent, elle est telle que son vrine se conuertit en baume, la sueur en ambre gris, ses larmes en perles, ses ongles en argent & ses cheueux en or

fortunez. Entreprise IV. 775

& disēt les sages qui nous ont prié de ne le diuulguer qu'aux gens de bien, que si elle engendroit comme elle pourroit estant legitimement vnie à son desirant, & desiré, ses enfans seroyent des corps si parfaitz, qu'on les iugeroit n'estre qu'esprits, pouuans communiquer leur perfectiō aux imparfaits. L'Empereur eut vn peu de patience impatiente, puis suyuit Meliquaste.

DESSEIN SIXIESME.

L'Empereur suit Meliquaste au labyrinthe où il void plusieurs apparances notables en allant. Meliquaste raconte à l'Empereur la fortune d'Etherine, la representation de laquelle luy apparoit dans la sale du milieu.

Sous le plus ample palais de l'hermitage d'honneur, est vn labyrinthe tout taillé dans le roc, sur lequel auoit esté basti vn des antiques logis que Sarmedoxe auoit osté: ce labyrinthe est vne merueille en ouurage, & a esté vn miracle en nature qu'il se soit trouué en terre vn roc si propre pour cet artifice parfait entre les accomplis tant pour l'excellence de sa structure où il ny a nulle faute, que pour les belles veines de pierre qui le redēt lumineux, moyēnāt vn petit souspiral, que pour plusieurs raretez exquisēs que l'on y remarque, & sur tout en la sale du milieu, laquelle est en voute ronde faite en dosme, & qui na qu'vne

ouuerture outre la porte par laquelle on y entre tout apres hors la salle est vne petite visquiconduit au cabinet où est la belle figure. En ceste salle & belle grotte, il y a vne petite ouale non au sommet, mais vn peu plus bas vers le midi, par où le soleil iette ses rayons, & alors on void non seulement en ce bas tabernacle ce qui est recelé, mais on discerne ce qui est visible à vne lieue à la ronde, & cela par l'inuention qui s'y est trouuee à propos, dure enuiron vne heure & demie, peu plus peu moins selon le temps, l'ouurier l'eut bien fait pour durer d'auantage, mais les autres bastimens l'empeschoyent, l'Empereur suyuant Méliquaste deuala de grand courage là bas, n'espargnant ny peine ny diligence.

Le Roy fut informé de toute l'affaire, & son siege estoit iustement à l'endroit par où passoit Bris quand il paroissoit, quand l'Empereur fut sorti, les Princes & les Dames discoururēt de plusieurs auantures, & les aliāces furent conclues, car l'Empereur ne pouuoit se dedire du don de sa fille au Roy, & puis tous les autres estoient d'accord pour celebrer les nopces au prochain iour à ce que les amours fussent trouuees saintes & legitimes sans quel but iamais le Roy ny les autres n'y eussēt entēdu, l'honneur estant leur conduite. cependant chacun entretenoit sa dame, & le Roy deuisoit avec Etherine, & l'ētretint tant que venu le tēps d'vn artifice proposé il fallut qu'elle se rangeat. Tandis que ceux cy sont si doucement occupés de ce qui s'offre, l'Empereur cheminoit par les allees du labyrinthe, oyant les discours de Méliquaste & aduisant les différentes ombres

fortuneZ. Entreprise IV. 777

qui se presentoient sous terre. Si vn courage lasche se fust hazardé à ceste veüe, si vn cœur bas s'y fust aduanturé, mille frayeurs l'eussent surpris à la rencontre des apparences qui peuuent quelquesfois espouuanter les plus asseurez. Et puis ce Prince qui sçait que c'est des hazards, & la difference des feints aux veritables, transporté d'amour & d'aïse de iouissance de bien futur, & du plaisir qu'il a d'ouyr ce que raconte le vieillard, ne se peut effrayer des objets passagers qui le viennent tenter: Incontinent qu'il eut descēdu l'escalier pour entrer aux allées & galleries, n'ayant pas pris garde à l'actiō de Meliquaste, il mit le pied sur le seuil, & comme il se fut balancé sur ceste pierre, elle tourna, & sans doute luy eut fait prendre vne triste chute, sans qu'il se ioignit à soy-mesmes, & se tenant droit & ferme, se laissa porter à bas par le tour que la pierre fit sur son centre & se trouua debout, & ceux qui y obeyssent tombent, ce qui fut aduenü à l'Empereur, s'il n'eut euhonte d'estre pris au picge, où les petits esprits se laissent surprendre, il mit sus à son propre vice la faute qu'il auoit faite de n'auoir agembé ce pas. Ayant passé vn petit tour, il vid vn brillant comme de feu lumineux, & il se tourna d'autant que c'estoit du derriere qu'il procedoit, & il appercent vn Dragon qui auoit de grandes æsles, il se tint sur pieds pour discerner ce que c'estoit, & s'arresta attendant s'il approcheroit: aussi faut-il attendre ce qui suit, & s'opposer à ce qui vient contre quand on ne les peut euitter. Meliquaste passoit en haste, & l'Empereur

laissant ce Dragon qui auoit glissé autrepart, s'uy-
 uoit, & au proche destour trouua vn grand ser-
 pent frayant le paué, il ne se peut tenir qu'il ne
 voulut estre asseuré que c'estoit: donc il prit son
 espee pour taster la beste, qu'il cogneut estre
 feinte figuree par la reuerberation, qui se faisoit
 sur l'ombre d'vn contrefait releué, & posé en l'ã-
 gle d'enhaut, il eut presque honte d'auoir tiré
 son espee, toutesfois il s'en excusa sur le desir que
 il auoit d'ouyr l'histoire que racontoit son con-
 ducteur, & celà luy nuisoit. Ayant ainsi com-
 mencé à faire peu de cas de telles apparences, il
 continua à mespriser le reste, estimant de mes-
 mes quand le crocodile luy vint enuelopper les
 iambes, il le void, mais n'en sentant rien, il trou-
 ue admirable & agreable ceste gentillesse, qui
 fut s'uyuie du grand Lyon verd, puis du Basilic,
 dont il receut facilement les belles figures alle-
 ché par les beautez de la queuë du Pan qui le re-
 tint plus que les autres, parce qu'elle luy sembla
 plus veritable que toutes, & peut estre seule
 vraye, à cause que dedans vn des miroirs du mi-
 lieu, il luy fut aduis qu'il vit vne figure ressem-
 blant à sa desiree Etherine, ainsi cōme quand on
 songe, on estime tout n'estre que songe excepté
 ce qui plaist. Il n'auoit pas apperceu le corbeau,
 car il ne faisoit point clair où il estoit, mais vn
 peu apres il le vid qui poursuyuoit deux innocē-
 tes tourterelles, dont il eut tant de pitié qu'il leur
 tendit son sein, où il luy fut aduis qu'il les receut,
 mais elles passerent imaginaiement cōme les au-
 tres, il cuidoit pourtant repousser le malin cor-
 beau, & sa main ne rencontroit rien: Il ne s'y

fortunez. Entreprise IV. 779

amusa point d'avantage. car son cœur estoit occupé au son qui touchoit ses oreilles escoutant Meliquaste qui alloit tousiours filant son propos qui estoit tel. Ayant beaucoup trauersé de terres, veu diuers Royaumes, practiqué plusieurs Prouinces, & hanté toutes sortes d'hommes, ie pris la route du desiré pays de Quimallee, estant là avec les miens, & visitant souuent la Princesse Caliambe que i'honore infiniment pour ses rares perfections, ie vis aupres d'elle vne tresbelle Demoiselle, qui à mon iugement estoit estrangere, & comme on cherche les occasions de scauoir, i'en trouue vne de demander à la Princesse qui estoit ceste belle, laquelle me fit entendre ce qu'il luy pleust. Elle me dit que elle appartenoit à vn Ancien qui l'auoit amenee en nostre contree, & qui l'auoit donnee en garde par supplication au Roy, pour autant qu'il ne pouuoit plus tenir aupres de soy, attendu que on l'estimoit trop belle & accomplie, pour estre estimee fille d'vn personnage de si petite qualité, & puis estant de grand merite, il estoit plus à propos qu'elle fust en la Court de quelque Roy. Ie ne puis me tenir que ie n'entrasse en quelque belle affection pour elle, ayant remarqué son merite & cogneu ses perfections qui sont à la verité notables & exquises, elle est belle & ie ne pense point auoir oncques veu Dame plus accomplie en beauté, que ceste-là. Il n'y a science dont elle n'ayt cognoissance, & est tant sage, qu'elle paroist plustost Royne que simple Demoiselle. Ie la voyois souuent, & de tant plus mon affection à la seruir croissoit, & bien que ie me trou-

780 *Le voyage des Princes*

uasse indigne de son amour, si auois-je tant de plaisir à me passionner pour elle que ce m'estoit assez : Et pource que ie m'estois addonné à tout ce qui peut & doit plaire aux beaux esprits, scachant vne infinité de gentillesse, ie luy en donois le plaisir, & pour toute satisfaction de mon amour luy communiquant ce que i'auois de plus rare, ce m'estoit assez si par fois avec sa bonne grace ie pouuois desrober sa main pour la baiservn petit, ce que i'executois non en signe d'amour, car ie n'eusse osé, ains en hommage à celle qui peut dominer tous cœurs. Elle voyoit bien l'indisposition de mon cœur, & en auoit pitié, & comme ie le pensois elle compassoit par ma passion combien plus auroit de travail celuy auquel elle a posé ses affections, s'il l'ayme. Je me fusse volontiers brulé d'Amour pour elle, mais incontinent ie rabbaissois ce beau penser, estimant que ce me seroit folie de me consumer pour vne qui estoit de trop grand lieu, & qui appartenoit d'amour à vn grand Monarque. Nostre frequentatiō m'ayant insinué en ses belles graces, elle me communiqua ses affaires, qu'elle faisoit tant pour me gratifier, tirant de moy mille petits plaisirs & seruices, que pour m'empescher de l'aymer d'amour, ce qui succeda, car quand ie sceu qu'elle estoit la Princesse de Boron, i'arresté mes affections qui se conuertirent toutes en pure volonté de seruice, aussi m'auoit-elle tellement dressé à son vouloir, & cognoissoit tant biē mon cœur, qu'elle ne fit point de difficulté de me descouurer son estat & la fortune, me manifestant que desireuse de voir & scauoir si ce qu'on luy racon-

Fortunez. Entreprise IV. 781

toit des perfections de l'Empereur de Glindicee estoit vray: Elle se desguisa, & le vint voir iusques en son pays, v'sant d'vn artifice non practiqué, & nouveau s'estât fait enléuer par vn Pyrate feint qui la donna à cest Empereur, lequel l'obtenant sans la cognoistre luy fit plusieurs demonstratiōs d'honneur & de courtoisie, qui eurent des fins semblables à l'excellence d'Amour desirant, & me parloit de vous comme si ie ne vous eusse point cogneu. Ceste vigueur d'Amour vlcera leurs ames, & aduint qu'estans à la chasse il se facha contre elle, & la fit exposer au milieu de la forest, où se voyant abandonnee, se resolut de mourir, & s'en estoit desia asseuree, se tenant prest de attendre le dernier peril, ce qui fust adueni sans l'arriuee d'vn Marchand bien accompaigné qui la retira, & avec lequel elle a tousiours esté iusques à ce que venüe en l'isle de Quimalee a demeuré avec la Princesse Caliambe, en la compagnie de laquelle elle est venue à l'Anniuersaire. Or, Sire, elle a sceu qu'il y a vn Empereur icy, elle croit que ce ne peut estre vn autre que vous, parquoy elle m'a enuoyé vers vous pour sçauoir si estant retourné en vostre terre, vous auriez agreable qu'elle vous alast voir, pour vous demander selon vostre iustice raison du tort que vous vous estes fait en l'outrageāt. L'EMPEREUR. Je suis icy en vn labyrinthe corporel, & vo⁹ mettez mon esprit en vn plus difficile, ie suis venu expres icy pour la trouuer, & elle me veut renvoyer: Elle est mon souuerain bien, c'est pour l'amour d'elle que i'ay tant souffert d'ennuys, & il m'en faudroit supporter de plus difficiles: Io

782 *Le voyage des Princes*

luy desire faire voir que c'est à elle que i'adresse mes vœux, & celle me veut esloigner, c'est vouloir prendre trop de vengeance de moy. Mais dites moy mon pere mon cher amy, est-elle en ceste Court? i'ay veu la Princesse Caliambe, mais elle n'y estoit pas. MELIQUASTE. Je vous diray, Sire, vous me ferez tantost telle réponse qu'il vous plaira, nous verrons si c'est celle que vous pēsez, car ie ne scay si elle m'a deceu. Ils cheminoient deuisans, & l'Empereur par mesgarde marcha sur la plante du myrthe vif, ce qu'auisant il se retint, le redressa contre le mur, puis il entra en la sale ronde apres son conducteur, lequel tira la porte sur eux, puis tira vne fiscelle qui fit vne ouuerture à la voute par où vint vne viue lumiere, qui fit voir à l'Empereur l'excellence de l'ouurage, tel qu'il ne voyoit là aucune iointure, ains seulement vn enduit continuel, & qui plus est merueille exquise, il parut en la sale tout ce qui se faisoit pour lors tout à l'entour dehors aux champs & aux Palais. L'Empereur iettant l'œil vif par tout, auisâ Caliambe, à la consideratiō de laquelle il s'arresta pour essayer à voir Etherine, mais ce fut lōg temps en vain, car il ne iettoit pas sa veuë où elle estoit, apres qu'il eut obserué les obiets il aduisâ ententiuement la sale d'Innocence, & y aperçeut vne chaire enuironnee des Dames & des Princes, & en ceste chaire il vid son Etherine tāt desiree, ce fut à ceste heure là qu'il n'eut plus de patience, il pria instamment le bon Meliquaste de le retirer de ce labyrinthe, à ce qu'il ayt pouuoir d'approcher de l'excellence de son bien.

DESSEIN SEPTIESME.

Les fleurs que Cavaliree representa à Caliambe aussi belles que quand elle les luy donna. Le moyen de les conseruer telles. Raison, vertu & son Talisman. Discours de l'Hermite sur la vie solitaire.

LE reste des artifices se preparoit pour la gratification de l'Empereur qui estoit dās le labyrinthe: Et cependant les Dames & Seigneurs passoient le temps aux plaisirs qui s'offroient. Et comme Caliambe & Cavaliree disputoient de leur affection, chacun d'eux deux disant que l'honneur luy en appartenoit, ce que la constance & fermeté de leur cœur leur témoignoit. Cavaliree qui cederà à sa belle tout ce qu'il luy plaira, ne veut point estre vaincu en ceste douce guerre, & pour le faire paroistre, & que le prix luy appartenoit, il tira vn mouchoir où estoient enveloppees quelques fleurs que la belle luy auoit donnees au commencement de leur amitié, & les luy representa aussi viues qu'elles les luy auoit baillees: Elle les reconnut fort bien, & aduoia que c'estoient les mesmes: Aussi il luy dict que c'estoit le symbole sacré de la verité de sa perseuerance, en quoy il vouloit toujours tascher d'estre accompli. Le sage Sarmedoxe qui les oyoit, pria le Prince de discourir en si bonne cōpagnie de ce bel effet, & de

784 *Le voyage des Princes*

communiquer le moyen dont il auoit vsé en la conseruatiō de ces fleurs. CAVALIERE. Les beaux secrets ne doiuent point estre celez aux belles ames, & pource ie le diray librement & sur tout à vous, Belle, qui dominez sur mon cœur: Il faut prendre la seue naturelle de la racine de chaque sūiet, lors que son propre signe est en vigueur, & en tirer l'essence par impressiō de faculté, & puis prendre du uegetant le specific tout entier, de cela on imbibe les fleurs, qui ont par le pied succé la primitiue essence, ayans esté ainsi repassees, les faut laisser secher à l'ombre, & elles seront capables de durer vn siecle, si on reitere cet œuure plusieurs fois, à cause que la reiteration multiplie la vertu qui s'y empraint fixement. SARME-DOXE. Le plaisir que l'on trouue en exerçant ces belles recherches, est si grand qu'il peut estre appelé l'vniue, & dont les mortels se priuent cōme de tout autre contentement par les malignes positions, par lesquelles ils troublent le repos de tout le monde avec le leur: Et ie puis dire par raison qu'il n'y a endroit au monde où les mauuaises conditions ayent moins de domination qu'ē ce lieu auquel chacun a pour guide la Raison, & pour monstrier qu'il est vray, on n'y verra aucun obiet qui ne la suyue, estant ou naturelle, ou de l'art, ou de la loy, ou de la Foy, & c'est ce qui nous rend heureux: & de fait, s'il estoit entré ceans quelqu'un qui ne voulut bien viure, ou qui eust fraudé la Raison, il n'y seroit pas retenu, ains en seroit honteusement chassé: car il n'y demeure que ce qui est raisonnable: Le Talisman qui est sur le portal, faict preuue de la bonté

fortunez. Entreprise IV. 783

bonté ou mauuaitie de chacun, si on y prend garde, patce qu'il faiet discerner les vicieux, d'entre les vertueux: Si le vicieux le regarde, il est terni: car il ne peut souffrir le venin du vice: si le vertueux s'y mire, il se tiét splendide & net: Les Dames le peuuent mieulx discerner, ainsi Ortofee en est la secretaire, ceste espreuue est cause qu'il ne hante icy que des Dames d'honneur qui peuuent y conuerser en toute franchise, pour y respirer & resentir les doux effects de l'Amour pudique, à l'exaltatiō des beaux cœurs qui vn saint zele anime & à l'extirpation des vicieux qui périront honteusement bannis de cét enclos sacré, hors duquel ils se ruyteront en l'horreur de leurs mauuaises concupiscences. Il disoit encor & nous l'escoutions avec des oreilles bien nettes, que la porte fut ouuerte: plusieurs cuydoient que ce fut l'Empereur qui à ce que iugeoit Gnorise estoit assez loin encor, c'estoit l'ancien Hermite qui venoit voir ce dernier plaisir, car comme il nous auoit raconté il s'estoit déterminé d'attendre son changement, & me resiner sa place sous le bon plaisir du Roy; ce qui auoit esté ratifié & auant que se releguer en sa cellule de reclusion desiroit sauouuer les delices communes aux beaux esprits: Estant entré le Roy luy cōmanda de s'approcher de luy, & le fit seoir au banc d'environ le siege Royal. Alors le Roy sans faire semblant de ce qui s'estoit passé l'autre fois, pource qu'il y en auoit icy ausquels on ne doit encor reueler les mysteres abstrus, mist en propos le bon homme sur l'excellence de la vie d'Hermite, luy demandant pourquoy il l'auoit choisie: le bon

786 *Le voyage des Princes*

homme qui sçait cacher ce qu'il faut tenir secret & manifester les paroles qui sont propres à contenter le monde, luy dist, Sire Nos seules affections nous conduisent, & selon qu'elles sont nettes, nous fournissent de beaux desseins: Mais il faut que la reigle raisonnable y soit, car autrement en voulant imiter ceste action du tout sainte, & vertueuse, on sent vne contrariété qui contriste le genie & renuersant les imaginations faict choir en des extrauagances melancholiques. Mais il faut fuir ceste piteuse resolution, & ayant des desirs accomplis en bien, les reigler par la vertu: selon ceste loy quand l'amour m'a esclancé i'ay soupiré d'amour, & me determinant à suyure son enseigne, ie m'y suis maintenu selon ce que i'y auois trouué d'exquis, en l'espluchant par les plus auantureuses recherches de ce qui est de ceste passion ayant tousiours eu le cœur en bon lieu, sans rien aimer de bas, ny rechercher le contemtable, ains volant hardiment à ce qui est galant, & de merite. Et pource qu'il n'est pas seant à vn bel esprit qui se cognoist beaucoup capable, de n'auoir qu'vn suiect de transport apres les belles idees, ie me suis mis à suiure brauement plusieurs obiects, pour en auoir le plaisir par cognoissance ou iouyssance. Il est vray qu'à chasque fois vn suiect unique me retenoit. Tellement que si le desir m'agittoit pour ce qui est reconnu Amour, ie n'auois qu'vne maistresse bien que plusieurs autres desseins m'emportassent en mesme temps, d'autant qu'vn seul ne pouuoit m'occuper, & toutesfois selon ce qui s'offroit il ny auoit qu'vne espece particu-

FortuneZ. Entreprise IV. 787

liere à la fois qui me bloquast l'esprit, & tenois mon cœur à ce qui m'estoit agreable sans changer, tant qu'il subsistoit. Or d'autant que nous sommes environnez d'infinies occasions de trouble, apres auoir par le destin perdu le suiect de mes amours vulgaires, ie m'auisé de me retirer des lieux où les causes de troubler mon esprit se rencontroient; Et ayant consulté en moy mesme de me distraire de tant de nuages, pour me ioindre à ce qui peut m'apporter vn contentement vni, les feux agreables de ma ieunesse estans passez, non esteints, appaisez non euanouys, ie choisi la vie solitaire, & libre, non que ie ne voulusse bien estre veu & voir ma consolation: car ie n'ay iamais eu autre intention que de la laisser si elle m'eust ennuyé, ce qu'elle eut faict si elle eut esté contrainte, aussi ie la dis libre, m'estant loysible de la laisser quand ie voudray, comme il me l'a esté, & aussi de la reprendre pour vaquer aux belles contemplations, qui se trouuent en la solitude volontaire, & non gesnee & dont la presse ne faict ietter que des apparences d'hypocrisie. Donques esgayant mon esprit à ce qu'il desiroit, ie voulu ceste vie, telle que ie la meine pour m'y estre pleu extremement, & iugeant qu'elle peut à mon aduis rendre cōtant vn esprit qui est rassasié d'ambition, ou qui ne l'affecte point, & ny pretéd. En la sorte que ie passe le temps, ie ne puis faillir de me cōtenter, estāt seul il n'y a personne qui me destourne de mes parfaites meditations, lesquelles i'assemble pour puis apres les enuoyer à mes amis. Si quelquefois i'ouure ma

788. *Le voyage des Princes*

porte à quelqu'un, comme il auient és temps commodes, ie suis assureé d'auoir du plaisir, car ie m'attens que celuy qui entrera, ny viendra pas pour faire mine de statue ains d'homme, dont il rapportera quelque remarque, affin que ie le recognoisse tel: s'il me dit quelque chose que ie ne sçache pas, i'augmente d'autant, si ie le sçay, ie m'esgaye en le rememorant, & iamais aucun ne sortit qu'il ne s'en allast avec quelque contentement, s'il a eu l'esprit de le comprendre. Telle est la façon de ma vie, qui comme ie croy, n'offence personne. Je passe en outre mon temps aux belles inuentions, que ie croy estre de moy: que si quelqu'un les a eues deuant, he! bien ça esté qu'il a eu le mesme proiect, aussi à dire vray, inuenter est apprendre sans maistre, & adapter son esprit à l'idee véritable, & non feinte: car tout est és premieres idees, & partant il ny a pas moyen d'inuenter absolument ou en penser autrement, que ce qui est pour venir à chef, parce qu'on ne peut changer ou corrompre ce qui est déterminé. Qu'ainsi ne soit, qui est-ce qui pourroit estre tant habile és nombres, qu'il peust les changer & faire vn autre terme que dix? en la musique vn autre que huiet? voila comment ie vay suyuant ce qui est, le descourant au pris que ie le rencontre par mon propre soin. Faisant icy de mesme que quand ie frequentois les peuples vulgairement, & viuât d'egale façon sans posseder que ce qui est à autruy, & à moy par adaptation: Aussi ie n'eus onques rien à moy de propre assemblé, mais ie l'auois espars: car Dieu m'en-

fortunez. Entreprise IV. 789

toyant au monde y sema mon bien, si qu'il est
mellé en celuy de plusieurs, qui quelques fois
me l'ont rendu sans y penser, & vous mesme
Sire, par hazard me laissez ce propre dōt ie iouis,
& vous ne scauez pas qu'il est à moy, sans que la
loy escrite en vostre cœur vous y induict. Telle
est ma vie & a esté, & ie diray vray en disant
comme pour derniers propos

J'estois en pauvre ré extrême,

Alors qu'au monde ie n'ayquis :

En mourant, si ie suis de mesme,

Ie n'auray perdu ny aquis.

Il sembloit que ce fust par esprit d'intelligence
qu'il parlast ainsi pour acheuer son discours;
car aussi tost le murmure de la reuene de
l'Empereur nous fist changer d'ouye : à l'instant
Fonsteland passant par la petite porte emmena
Lofnis. La grand tapissierie fut tendue & la Sou-
ueraine se remist en sa place, affin que l'Empe-
reur entrant il vit tout en l'estat qu'il l'auoit lais-
sé. Et Fonsteland qui auoit destourné Lofnis
pour la bien-seance (elle scauoit bien tout) l'en-
trenoit ainsi ; Madame depuis que ie suis vo-
stre, & que le cœur vous a iugé que ie desire
paroistre tout loyal au seruice que ie vous doy,
n'avez vous point remarqué que vous estes la
reigle de mes pensees & la loy de mes actions?
n'avez vous pas reconnu que ie despens de
vous seule qui estes l'ame dont ie suis vn petit
organe : vous l'entendez bien, car vous avez
tant de iugement qu'il n'est pas possible que
les bluettes de mon feu qui sintillent de vostre
lumiere, ne vous aient fait discerner ce qui vous

appartiét: mais vostre prudēce qui me régir avec tant de mouemens agreables, veut que ie m'ingere de moy mesmes aux belles entreprises, vous voulez sans me le commander que ie m'exerce à mon deuoir, & que des feux qui m'allument i'illumine mon esprit pour le dresser selon vostre vouloir, & vous vous retenez tellement qu'avec l'amirié dont vous m'honorez vous meslez trop de respect. Et ie desirerois qu'il vous pleust vser de vostre puissance sur moy avec dauantage d'auctorité, & que me commandant me proposassiez quelque bel'effect, par lequel ma fidelité vous fust apparente. Si vous me faisiez ceste faueur ie penserois estre au comble du souuerain bien, parce que mes plus vrgets souhaits, ont pour leur fin que i'aye l'heur d'estre honoré de vos commandemens. Vsez donques vers moy de ceste grace, vous qui seule estes la conduite de mes volontez puis que vous estes certaine de mon courage, dont l'integrité est tant vouee à vous obeir, que ie ne peux rien penser que pour vous seruir constamment. **L O R N I S** Ie croy que les belles paroles que vous me representez sont tirees du mesme cœur que vous les proposez, & puis qu'ainsi est, comment voulez vous que i'en cherche autre demonstration? seroit-il possible que ce que vous me dites fut autre que ce que i'en entends & veux croire? Il me semble que vous me faictes tort & à vous aussi, puis que vous m'avez assuree de vostre affection, de me prier d'en prendre vne nouuelle assurance. Si vous avez fiance en la bonne volonté que ie

fortunez. Entreprise IV. 791

vous ay promise, il m'est auis que vous ne deuez point desirer que i'en cherche autre tesmoignage.

DESSEIN VIII.

L'Empereur de retour en la Sale consent & iure les alliances, moyennāt qu'il ayt Etherine. Le Censuraste du Prince François est ordonné. L'Empereur embrasse Etherine.

LA Sale estant ouuerte, le bon Meliquaste Ramena l'Empereur, lequel on fist asseoir où parauant il estoit: Et la Souueraine luy dist, Sire auant que nous passions outre il est conuenable que vous nous declariez ce que vous estes venu chercher icy, & pourquoy vous y estes acheminé. L'EMPEREUR. Madame ie recognois icy vostre Souueraineté, & vous declare naïement que ie suis venu en ce lieu Pelerin d'Amour, rendre mes vœux à l'honneur, pour y trouuer l'alegement qui m'a esté promis, & assuré par les Princes, desquels iamais le Cōseil ne m'a deceu, aussi ie suis tout certain de trouuer mon bien en ce pais: Et pource ie vous prie en suiuant l'arrest prononcé fidèlement pour moy, que selon les loix & statuts de ceans puis que ie m'y suis soubmis, i'obtiens ce qui m'est octroyé. Que l'affliction mortelle qui m'a pressé depuis ma perte, soit iointe à ma repentance, en satisfaction & reparation de ma faute & offence, que mes souffrances tant difficiles me soyent vne iuste penitence, afin que ie trouue fin à mes calamitez. LA SOUVERAINE. La circonstance du temps, l'estat des affaires, la raison de ceste assemblee, la disposition des esprits,

& la cause de tout ce qui est du ſuiect pour lequel ces eſtabliſſemens ont lieu, accompagnent mon auctorité d'une grandeur extraordinaire, avec la puiffance dont il me conuient preuoir aujourdhuy ſur voſtre eſprit : Et ainſi ie m'adreſſe à vous genereux Monarque, & ordonne derechef, que ce qui a eu vn commencement heureux, paruienne à vne fin accomplie en felicité: Oravant que vous ayez le bon heur qui vous attend, il faut que vous ayez agreables les alliances que le conſeil a reſolues, ou que vous y reſiſtiez. Le Roy & les Princes qui ſont icy ſuyuant la reſolution & conſentement des Dames y obtemperent. Ces alliances ſont que le Prince de Boron eſpouſe la fille du Roy, qui eſt la ſage Olocliree, vous auez donne voſtre fille au Roy & il la donne ſous voſtre bon plaifir à ſon fils Fonſteland, ainſi donq ce Prince aura la belle Lofnis. Et pour la concluſion des autres alliances, Caualiree & l'excellente Caliambe ſeront vnis, ainſi que le ſeront auſſi Viuarambe & la magnifique Royne de Sobare, outre plus a communs frais ſera baſtille Cenotafe du Prince Francois qui a eſté ſurpris de ſon dernier iour venant icy pour auoir la part des ſaincts myſteres d'Amour. L'Empereur donnât pur & entier conſentement iura les alliances moyennant la ſienne particuliere avec Eherine qui luy eſt accordee, ce qui fut authentiquement arreſté entre les mains de la Souueraine qui commanda qu'on ouuriſt la fenestre de Cedre à ce que l'Iris paruiſt, & que l'on abbatift la tapifferie qui cachoit le thronne où eſtoit Ethe-

fortunez. Entreprise IV. 793

rine en la magnificence comme fille de Roy & future Imperatrice. Tout beau, arrestons icy vn peu, quoy de presumer retracer en paroles ou figures le contentement de ces deux parfaites ames ! De les penser ouir reciter ou les voir ! Il ny a personne qui les puisse exprimer, ny esprit qui les peult supporter quand mesmes on les pouroit offrir aux yeux & presenter aux oreilles. Tout donques disposé comme la Souveraine l'auoit ordonné, l'Empereur vit Eherine assise dans le throsne ainsi que la figure du labyrinthe luy auoit monstré, qui estoit pourtant la mesme verité qu'il ne pouuoit encor bien & asseurement iuger. Il s'auance à elle & dilaté de cœur comme de bras vint pour luy demander pardon, & elle sortie du siege toute tremblottante s'humilie deuant luy, le requerant & demandant excuse. Ils ne peuuent acheuer ce qu'ils veulent dire, ils ne scauent plus ce qu'ils ont premedité l'esclat de leur bien apparent a esblouy leurs esprits, ils se rencontrent en mesmes volontez, & ayans eu semblables desirs s'entredonnent le baiser delicieux & licite à tel couple heureux, en consolation des afflictions passees.

Q V A T R A I N.

*La vie de mon Roy conduisoit set ouvrages,
Lors que sa mort auint, elle en rompit le cours:
Ce trop soudain malheur m'emporta le courage,
Et finit mes Dessesins à la fin de ses iours.*

PRIVILEGE DV ROY.

NOVYS PAR LA GRACE
DE DIEV ROY DE FRANCE
ET DE NAVARRE: A nos amez
& feaux Cōseillers les gens tenās nos
Couts de Parlement, Preuoſt de Paris, Baillif de
Roſien, Senechaux de Liō, Tholoſe, Bordeaux,
& Poitou, & leurs Lientenants, & à tous nos au-
tres Officiers qu'il appartiendra, Salut: Nostre
bien aymé Claude Guerin dict la Tour mar-
chand libraire en l'vniuerſité de Paris, Nous a
faict remonſtrer qu'il a recouert vn liure inti-
tulé, *Le Voyage des Princes Fortunez*: Compoſé
par *Beroalde de Veruſille*, que ledict expoſant
voudroit imprimer, mais il craint qu'apres l'a-
noit expoſé en vente, autres Libraires & Im-
primeurs de ceſtuy noſtre Royaume le vouluſ-
ſent ſemblablement Imprimer ou ſuſcitaſſent
les eſtrangers à ce faire, & par ce moyen fruſtres
ledict Guerin dict la Tour, de ſes frais & mi-
ſes, & rendre ſa peine inutile, & luy faire rece-
voir perte & dommage. Pour à quoy obuier &
aſſin qu'il ſe reſſente du fruit de ſon labeur, il
nous a tres-humblement ſupplié luy permettre
d'Imprimer ou faire Imprimer ledict liure en tel
caractere que bon lui ſemblera, & interdire tous
libraires & imprimeurs de les imprimer ou faire
imprimer, & aux eſtrāgers d'en apporter vendre
ne diſtribuer en aucune maniere que ce ſoit, &
à ces fins luy octroyer nos lettres neceſſaires.
Nous & à ces cauſes deſirant l'aduancement

de la chose publique en cestuy nostre Royau-
me, & ne voulant permettre que ledict sup-
pliant soit frustré de ses fraits, peines, & la-
beurs : Nous vous mandons & enioignons
par ces presentes, que vous ayez à permettre
comme nous permettons audict Guerin dit la
Tour d'Imprimer ou faire Imprimer ledict liure
vendre & distribuer iceluy en telle forme & ca-
ractere que bon luy semblera, faisant tres-ex-
presses inhibitiōs & defenses à tous autres librair-
es & imprimeurs & autres personnes, de quel-
que estat & condition qu'ils soient, de l'impri-
mer ou faire imprimer, vendre ne distribuer,
contrefaire ou alterer, sans le consentement du-
dit Guerin dit la Tour, durant le terme de six ans
apres que ledit liure sera acheué d'imprimer: Et
aux estrangers d'en apporter, vendre ny distri-
buer, sinon de ceux qui aura fait imprimer ledit
suppliant, sur peine aux contreuenans de mille
liures d'amande, applicable moitié à nous, &
l'autre moitié audit suppliant, & confiscation
des exemplaires, & à tous despens, dommages
& interests. De ce faire vous donnons pouuoir
& mandement special, nonobstant oppositions
ou appellations quelconques, pour lesquelles
& sans preiudice d'icelles ne voulons estre diffe-
ré: clameur de haro, Chartre Normande, &
priuilege des pays, ausquels nous auons desrogé
& desrogeons par celsdictes presentes, & pource
que d'icelles ledit suppliant pourra en auoir af-
faire en plusieurs & diuers lieux : Nous voulons
qu'au vidimus d'icelles, fait par l'vn de nos amez
& feaux Conseillers, Notaires & Secretaires,

foy soit adioustee, comme au present original
& outre qu'en mettant par brief le contenu du
present Priuilege au commencement ou fin du
liure que celà ait forme de signification, & soit
de tel effect, force, & vertu, que si ces dictes
presentes auoient esté particulièrement mon-
strees, & signifiees, car tel est nostre plaisir. Don-
né à Paris le troisieme Nouembre l'an de gra-
ce mil six cens dix & de nostre regne le premier.

Par le Roy, en son Conseil.

C O M B A V D.

*Ledit Guerin dit la Tour, a fait transport de
la moitié de sondit Priuilege à Pierre Chenalier
maistre Imprimeur & Libraire iuré en l'Vniuersité
de Paris, à luy & à ceux qui auront droit de luy.
Fait ce 3. iour de Nouembre 1610.*

Acheué d'imprimé le sixiesme
dudit mois 1610.

A FRANCOIS DE
BEROALDE ESCVYER
sieur de Veruille.

*En sentences, en vers, en secrets, en discours,
Non obscur, non menteur, non trompeur, non
vanteur,
Tu te monstres, seras, tu fus, & es tousiours,
Philosophe, Poëte, Alchemiste, Orateur.*

N. E.

Au sieur de V E R V I L L E, sur
la Conqueste de la Nym-
phe Xirile.

LE demon de Verville est ioint à sa
fortune;
L'un est son vray Soleil, comme
l'autre sa lune,
L'un l'eschauffe & nourrit, l'autre agite son
corps:
L'amour des beaux secrets anime sa memoire,
Et la necessité, necessaire à sa gloire,
Arrondit en son ame un grand nombre d'accors;
Ces quatre, comme Dieux, furent à sa nais-
sance,
Pour luy donner des Arts l'entiere cognoissance,
Son Esprit eleué voltigea dans les Cieux:
Il accosta Mercure & print son Caducee
Dont il ouvrit la terre, obscure & creuassée,
Et penetra ses reins de l'éclair de ses yeux.
Le voila donc au ciel, le voicy sur la terre,
Maintenant sur la mer: il ne craint le tonnerre,
N'yles gouffres profonds, n'yles vents irritez,
Il demare, singlant aux Isles Fortunees
Des Princes Fortunez, apres les Destinées
Qui marquent l'abondance à ses felicitez.

*Iason, ou bien Iasis, medecin, medecine,
Au dragon fit manger l'endormante racine,
Pour ravir le thresor par luy tant desiré,
Veruille, ainsi charmant l'ignorance endormie,
Espure les suiets de l'obscur Chemie
Pour faire naistre en France un Empire doré.*

*Le Grec print le conseil de l'amante Medee,
Veruille prend Phisis, dont son ame est guidée,
Et son liure Mystic nous conduit à Colchos:
Courage, prenons port, ma langue est alteree,
Emportons, ravissons ceste toison doree,
Pour étancher la soif qui nous seche les os.*

**DE SONAN, l'un des cent
Gentil-hommes ordinaires
de la maison du Roy.**

SUR LE PALAIS
DES SECRETS.

*Voicy le beau tresor de la belle richesse,
L'unique Paradis des esprits curieux,
Les beaux cœurs qui surront de ces Dessesins
l'adresse
En terre gouteront les delices des Cieux.*

I. de CASTAIGNE
Docteur en Theologie.

*Il est impossible qu'en un ouvrage comme cettuy-cy
L'auteur estant absent il ne coule quelque faute ;
cela est cause qu'il y en a par-cy par-là en ce vo-
lume, desquelles nous remarquerons celles qui
pourroient troubler le sens.*

En la Carte où il y a l'isthme rompu, faut entendre que
l'isthme est ouvert.

Où il y a N A X C I S E, faut N A R C I S S,

Lisez en bas, Pesche des perles vives.

Où on trouuera Fulonde, lisez Fulondes. Pour Senes-
stes, lisez Sinesastes. Où il y a Caliambe, lisez Cliam-
be.

*Le reste sera aisé à supporter à ceux auxquels
le sujet sera agreable.*

